LE

# TOUR DU MONDE

1865

# LE

# TOUR DU MONDE

1865

LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

---

1865

PREMIER SEMESTRE

---

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^IE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

1865

# LE

# TOUR DU MONDE

## NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

**DE M. ÉDOUARD CHARTON**

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

---

**1865**

**PREMIER SEMESTRE**

---

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^IE

**PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77**

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

1865

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Café maure à Sidi-bou-Saïd, près Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

## VOYAGE A TUNIS[1],

(AFRIQUE DU NORD)

PAR M. AMABLE CRAPELET.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

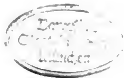
De Marseille à Tunis.

Le 7 mai 1859, le pavillon des Messageries impériales était hissé au grand mât du *Marabout*, et nous partions pour Tunis.

Après une traversée de deux jours, le navire mouillait dans la rade de Stora, jolie ville construite depuis la conquête de l'Algérie au bas du cap de Fer. Stora est le port de Philippeville : il ne reçoit guère que de petits bâtiments; la configuration du terrain n'a pas

1. Tunis, capitale de la Tunisie, est située à 36° 47′ 39″ de latitude septentrionale et à 7° 51′ de longitude orientale du méridien de Paris. Parmi les relations modernes sur la Tunisie, il est surtout utile de consulter : *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, par Shaw, traduction française, 2 vol. in-4, 1743; — *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, par Dureau de la Malle, 2 vol. in-8, 1838; — *Excursion in the Mediterranean. Algier and Tunis*, par S. Grenville Temple, 2 vol in-8; Londres,





# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.




Café maure à Sidi bou-Saïd, près Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

## VOYAGE A TUNIS[1],

(AFRIQUE DU NORD)

PAR M. AMABLE CRAPELET.

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### De Marseille à Tunis.

Le 7 mai 1859, le pavillon des Messageries impériales était hissé au grand mât du *Marabout*, et nous partions pour Tunis.

Après une traversée de deux jours, le navire mouillait dans la rade de Stora, jolie ville construite depuis la conquête de l'Algérie au bas du cap de Fer. Stora est le port de Philippeville : il ne reçoit guère que de petits bâtiments ; la configuration du terrain n'a pas

1. Tunis, capitale de la Tunisie, est située à 36° 47′ 39″ de latitude septentrionale et à 7° 51′ de longitude orientale du méridien de Paris. Parmi les relations modernes sur la Tunisie, il est surtout utile de consulter : *Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant*, par Shaw, traduction française, 2 vol. in-4, 1743 ; — *Voyages dans les Régences de Tunis et d'Alger*, par Dureau de la Malle, 2 vol. in-8, 1838 ; — *Excursion in the Mediterranean. Algier and Tunis*, par S. Grenville Temple, 2 vol in-8 ; Londres,





principale des habitants ; mais ils ont une autre source de richesse assurée dans l'exploitation des forêts de liége qui couvrent au loin leur territoire; cette exploitation est déjà florissante dans les forêts de l'Édough ; elle ne consiste pas à enlever simplement le produit naturel du chêne qui ne produit que le « liége mâle. » Quand on enlève ce liége, on a soin de laisser sur l'arbre la partie interne de l'écorce; il se forme alors très-lentement, pendant l'espace de huit ou dix ans, un liége élastique qu'on aplatit et qu'on livre en larges plaques au commerce.

Nous n'avons pas fait un long séjour à la Calle. Dès le lendemain, après avoir passé en vue du cap Carthage où je n'aperçus que quelques monceaux de pierres jetés çà et là sur le bord de la mer et deux arcades rongées par le temps, nous entrions, à sept heures du matin, par un soleil radieux, dans le port de la Goulette.

La Goulette. — Le lac de Tunis. — Arrivée à Tunis.

Mon impatience d'entrer à Tunis était extrême : on m'y attendait; de Marseille un excellent ami avait eu la bonté d'annoncer mon arrivée. A bord du *Marabout* le lieutenant du bord vient me dire qu'un monsieur me demandait. C'était un charmant jeune homme, à la figure ouverte, aux yeux pleins de dévouement, M. Vaugavert, l'un des fils de l'honorable négociant de Tunis.

Je serre la main de mon capitaine et le remercie de toute la bonne sollicitude dont il m'a comblé à son bord. Je lui laisse un dessin de son navire, et à son état-major quelques croquis que j'ai faits pendant la traversée.

La Goulette est le port de Tunis. Les Italiens l'appellent *Goletta*. Ce nom semble désigner à la fois le bourg que l'on a devant soi en entrant dans la rade et un petit canal qui met en communication la mer avec le lac à l'extrémité duquel Tunis est située. Ce canal, trop étroit pour de grands navires, passe à travers le bourg. D'un côté sont les maisons, une forteresse et une batterie, l'hôtel du gouverneur de la place, la paroisse catholique, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition; de l'autre, à côté de l'Arsenal et du bagne, les deux palais et les sérails que le bey habite lorsqu'il vient prendre des bains de mer. On n'oublie pas de montrer aux étrangers qui visitent la forteresse des canons vénitiens.

Le lac où l'on entre au sortir de la Goulette a environ dix-huit kilomètres de circonférence. En arabe on l'appelle « petite mer, » *El-Bahyrah*. C'est en effet un bassin d'eau de mer. Il est triste d'être obligé de dire que, depuis une longue suite de siècles, c'est le réservoir de toutes les immondices de Tunis, qui s'y sont insensiblement accumulées à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus même soixante-dix mètres de profondeur? Des ingénieurs français ont proposé aux beys, non pas de curer le lac, entreprise impossible, mais au moins de creuser et élargir au milieu le chenal que suivent assez péniblement les barques. Les beys, jusqu'ici, ont toujours refusé : les beys ne sont pas riches.

J'aurais autant aimé ignorer ce détail peu poétique lorsqu'à l'extrémité du canal je vis se dérouler devant moi la vaste nappe des eaux scintillantes et à son extrémité Tunis. Si le fond du lac est noir et immonde, sa surface réfléchit un ciel d'or et d'azur. Pourquoi le regard chercherait-il à pénétrer sous ce miroir splendide? Pourquoi la rame irait-elle troubler la vase? N'était-ce pas l'occasion de redire :

Glissez, mortels; n'appuyez-pas.

J'étais saisi d'admiration : les murailles blanches de la ville, inondées de la lumière éclatante du soleil, se détachaient vigoureusement sur les beaux fonds de cobalt des montagnes. Les teintes blanches des murailles avaient la douceur du satin; çà et là les montagnes se coloriaient de rose et de bleu; sur le lac nageaient ou volaient des bandes d'oiseaux charmants, des grèbes, des mouettes, des cormorans et des flamants roses.

Tous mes souvenirs se réveillèrent pêle-mêle. Là, me disais-je, on a vu jadis les flottes des Phéniciens et les escadres romaines! Mes pensées me reportèrent au collége ; j'avais quinze ans. Des noms illustres longtemps oubliés résonnaient à mes oreilles. Régulus, Scipion, Hamilcar, Hamon, Jules-César, Caton, m'apparaissaient comme des ombres ; je les saluai ; elles poétisaient pour moi cette plage inconnue; je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez insensible pour n'être pas ému devant ces rives où tant de gloires se sont évanouies. Des épisodes plus modernes ne me touchaient pas moins : saint Louis est mort sur cette terre et Vincent de Paul y a été esclave.

Après tout, sans ce prestige de l'histoire et les beautés de la nature, le trajet du lac par lui-même finirait par devenir peu agréable : l'eau manque assez souvent, et vous courez le risque de tourner sur l'axe de votre barque pendant des heures entières. Les barques indigènes à voiles latines qu'on appelle *sandales*, sont nombreuses, surtout aux jours d'arrivée des paquebots et lorsque des navires marchands ont jeté l'ancre devant la Goulette ou au-dessous de l'ancien cap de Carthage, aujourd'hui le cap Sidi-bou-Saïb.

On me fit remarquer, parmi plusieurs îlots, un petit fort abandonné qu'on nomme Chekli. Enfin nous arrivâmes sur le quai de la Marine et, par une avenue, à la porte de la mer (Bab-el-Bahar).

On me conduisit à l'hôtel de France à travers mille petites rues tortueuses qui, à première vue, ne me parurent pas avoir le moindre charme. Aussi fus-je agréablement surpris en entrant dans une très-jolie maison où règne une parfaite propreté. Tout était brillant dans de gais salons bien abrités du soleil. Je pris possession d'une chambre longue de cinq mètres sur trois de large; juste la place du lit, de la commode et d'une table. J'y passai une nuit délicieuse, surpris de n'avoir pas été réveillé par les moustiques ou les scorpions.

Le consulat. — Préparatifs de fête. — Une société française.

Le lendemain, mon premier soin fut d'aller au consulat de France. Je fus reçu gracieusement par le vice-

principale des habitants ; mais ils ont une autre source de richesse assurée dans l'exploitation des forêts de liége qui couvrent au loin leur territoire; cette exploitation est déjà florissante dans les forêts de l'Édough ; elle ne consiste pas à enlever simplement le produit naturel du chêne qui ne produit que le « liége mâle. » Quand on enlève ce liége, on a soin de laisser sur l'arbre la partie interne de l'écorce ; il se forme alors très-lentement, pendant l'espace de huit ou dix ans, un liége élastique qu'on aplatit et qu'on livre en larges plaques au commerce.

Nous n'avons pas fait un long séjour à la Calle. Dès le lendemain, après avoir passé en vue du cap Carthage où je n'aperçus que quelques monceaux de pierres jetés çà et là sur le bord de la mer et deux arcades rongées par le temps, nous entrions, à sept heures du matin, par un soleil radieux, dans le port de la Goulette.

La Goulette. — Le lac de Tunis. — Arrivée à Tunis.

Mon impatience d'entrer à Tunis était extrême : on m'y attendait ; de Marseille un excellent ami avait eu la bonté d'annoncer mon arrivée. A bord du *Marabout* le lieutenant du bord vient me dire qu'un monsieur me demandait. C'était un charmant jeune homme, à la figure ouverte, aux yeux pleins de dévouement, M. Vaugavert, l'un des fils de l'honorable négociant de Tunis.

Je serre la main de mon capitaine et le remercie de toute la bonne sollicitude dont il m'a comblé à son bord. Je lui laisse un dessin de son navire, et à son état-major quelques croquis que j'ai faits pendant la traversée.

La Goulette est le port de Tunis. Les Italiens l'appellent *Goletta*. Ce nom semble désigner à la fois le bourg que l'on a devant soi en entrant dans la rade et un petit canal qui met en communication la mer avec le lac à l'extrémité duquel Tunis est située. Ce canal, trop étroit pour de grands navires, passe à travers le bourg. D'un côté sont les maisons, une forteresse et une batterie, l'hôtel du gouverneur de la place, la paroisse catholique, l'établissement des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition; de l'autre, à côté de l'Arsenal et du bagne, les deux palais et les sérails que le bey habite lorsqu'il vient prendre des bains de mer. On n'oublie pas de montrer aux étrangers qui visitent la forteresse des canons vénitiens.

Le lac où l'on entre au sortir de la Goulette a environ dix-huit kilomètres de circonférence. En arabe on l'appelle « petite mer, » *El-Bahyrah*. C'est en effet un bassin d'eau de mer. Il est triste d'être obligé de dire que, depuis une longue suite de siècles, c'est le réservoir de toutes les immondices de Tunis, qui s'y sont insensiblement accumulées à ce point qu'en beaucoup d'endroits le lac n'a plus même soixante-dix mètres de profondeur? Des ingénieurs français ont proposé aux beys, non pas de curer le lac, entreprise impossible, mais au moins de creuser et élargir au milieu le chenal que suivent assez péniblement les barques. Les beys, jusqu'ici, ont toujours refusé : les beys ne sont pas riches.

J'aurais autant aimé ignorer ce détail peu poétique lorsqu'à l'extrémité du canal je vis se dérouler devant moi la vaste nappe des eaux scintillantes et à son extrémité Tunis. Si le fond du lac est noir et immonde, sa surface réfléchit un ciel d'or et d'azur. Pourquoi le regard chercherait-il à pénétrer sous ce miroir splendide? Pourquoi la rame irait-elle troubler la vase? N'était-ce pas l'occasion de redire :

Glissez, mortels; n'appuyez-pas.

J'étais saisi d'admiration : les murailles blanches de la ville, inondées de la lumière éclatante du soleil, se détachaient vigoureusement sur les beaux fonds de cobalt des montagnes. Les teintes blanches des murailles avaient la douceur du satin ; çà et là les montagnes se coloriaient de rose et de bleu ; sur le lac nageaient ou volaient des bandes d'oiseaux charmants, des grèbes, des mouettes, des cormorans et des flamants roses.

Tous mes souvenirs se réveillèrent pêle-mêle. Là, me disais-je, on a vu jadis les flottes des Phéniciens et les escadres romaines! Mes pensées me reportèrent au collége ; j'avais quinze ans. Des noms illustres longtemps oubliés résonnaient à mes oreilles. Régulus, Scipion, Hamilcar, Hamon, Jules-César, Caton, m'apparaissaient comme des ombres ; je les saluai ; elles poétisaient pour moi cette plage inconnue; je ne crois pas qu'il y ait un cœur assez insensible pour n'être pas ému devant ces rives où tant de gloires se sont évanouies. Des épisodes plus modernes ne me touchaient pas moins : saint Louis est mort sur cette terre et Vincent de Paul y a été esclave.

Après tout, sans ce prestige de l'histoire et les beautés de la nature, le trajet du lac par lui-même finirait par devenir peu agréable : l'eau manque assez souvent, et vous courez le risque de tourner sur l'axe de votre barque pendant des heures entières. Les barques indigènes à voiles latines qu'on appelle *sandales*, sont nombreuses, surtout aux jours d'arrivée des paquebots et lorsque des navires marchands ont jeté l'ancre devant la Goulette ou au-dessous de l'ancien cap de Carthage, aujourd'hui le cap Sidi-bou-Saïb.

On me fit remarquer, parmi plusieurs îlots, un petit fort abandonné qu'on nomme Chekli. Enfin nous arrivâmes sur le quai de la Marine et, par une avenue, à la porte de la mer (Bab-el-Bahar).

On me conduisit à l'hôtel de France à travers mille petites rues tortueuses qui, à première vue, ne me parurent pas avoir le moindre charme. Aussi fus-je agréablement surpris en entrant dans une très-jolie maison où règne une parfaite propreté. Tout était brillant dans de gais salons bien abrités du soleil. Je pris possession d'une chambre longue de cinq mètres sur trois de large; juste la place du lit, de la commode et d'une table. J'y passai une nuit délicieuse, surpris de n'avoir pas été réveillé par les moustiques ou les scorpions.

Le consulat. — Préparatifs de fête. — Une société française.

Le lendemain, mon premier soin fut d'aller au consulat de France. Je fus reçu gracieusement par le vice-



Sur le bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Abreuvoir au bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet



Sur le bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Abreuvoir au bord du lac de Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet

Deux frères, Mahmoud ou Mohammed et Aly, expulsèrent, en 1684, à la fois la garnison turque et le dey. Mahmoud se proclama premier sultan de Tunis. Son successeur, Ramaddân-Bey, fut tué par son neveu, Mourad-Bey, qui fut tué par Ibrahim-es-Chérif, qui fut décapité par Hassan-Ben-Ali, renégat d'origine grecque, lequel fut expulsé par son neveu, Hassan-Ben-Aly, qui fut étranglé à son tour. On voit que ces beys se comportaient tout à fait, les uns à l'égard des autres, comme des rois d'Angleterre ou des czars. L'un des plus illustres fut Hammoudah-Pacha, fils d'Aly-Bey qui avait eu le privilége de régner vingt-trois ans. Arrivé au trône le 26 mai 1782, Hammoudah-Pacha gouverna les Tunisiens, avec prudence et justice, jusqu'au 14 septembre 1814, époque de sa mort. Son frère et successeur, Othman-Bey, fut massacré avec ses enfants à la fin de cette même année. Le pouvoir passa aux mains de Mahmoud, mort en mars 1824. Son fils, Sidi-Housseyn-Bey, régnait lorsque la France fit la conquête d'Alger. Il mourut en 1835. A son frère, Moustafa-Bey, mort en 1835, succéda Sidi-Ahmed-Bey, que l'on a vu à Paris en 1846, et qui a cessé de vivre en 1855. Enfin son cousin, Sidi-Mohamed-Bey, qui a régné quatre ans, a eu pour héritier, le 24 septembre 1859, le bey actuel Sidi-Mohamed-el-Sadok. Ce souverain est très-estimé des Européens. Il a introduit dans la régence des réformes qui pourraient être de nature à faire faire de grands pas au peuple tunisien dans la voie de la civilisation. Il a promulgué une constitution qui serait considérée comme libérale en tout pays. Les chrétiens et les juifs applaudissent, les Maures se résignent, mais les Arabes murmurent, et ils sont les plus nombreux [1].

Les rues. — Les places. — Les mosquées. — Les bazars.

Après l'histoire, je devrais sans doute parler des institutions du pays, de la forme du gouvernement, de son armée et de beaucoup d'autres choses que je n'aurai garde d'oublier tout à fait. Mais qu'on me pardonne d'ajourner un peu ces graves sujets; je cède à l'impatience de parcourir la ville et de mettre à l'œuvre mes crayons et mes pinceaux.

Il me fallait un atelier, M. Vangavert m'offrit dans sa maison une grande chambre qui donnait sur le lac; je ne pouvais pas mieux désirer.

L'atelier est vite installé; j'envoie chercher à l'hôtel mes couleurs et tous mes attirails; me voici chez moi.



La vieille mosquée. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Le lendemain, M. Vangavert et son fils Théophile vinrent à un rendez-vous convenu, vers six heures du matin, et nous nous mîmes à explorer la ville. Je me souviendrai toujours de ce dévouement de M. Vangavert. Il devait être fort peu agréable pour lui de me tenir ainsi compagnie en plein soleil ou dans les bazars, pendant que je faisais mes esquisses. Sa société m'était des plus précieuses. Artiste et chrétien ne sont pas des titres infaillibles au respect des Tunisiens. Un dessin est, pour beaucoup d'eux, quelque chose qui touche au sortilége. Ils n'aiment pas qu'un infidèle regarde de trop près surtout leurs mosquées, et encore moins qu'on en emporte les images. Mais M. Vangavert faisait bonne garde près de moi; il occupait les indigènes en causant avec eux, et moi, pendant ce temps, j'exécutais tranquillement mes aquarelles. C'est de cette façon qu'il m'a été permis de rapporter tous ces coins de rues, ces mosquées, ces bazars, ces places publiques, ces cafés, dont la meil-

1 Quelles que fussent nos appréhensions lorsque nous écrivions ces lignes, elles étaient loin de nous laisser prévoir les graves événements qui agitent depuis deux années la Tunisie. Voici en quels termes un recueil populaire les a résumés et caractérisés :

« Un soulèvement des tribus arabes et kabyles de la régence de Tunis contre l'autorité du bey a attiré et tient encore actuellement éveillée toute la sollicitude des nations européennes qui ont dans ce pays des intérêts divers. On sait que le gouvernement libéral des beys a fait de grands efforts pour l'élever au rang des nations les plus civilisées, d'abord en abolissant l'esclavage des chrétiens (mai 1806) et en faisant fermer les marchés de noirs (1842), puis en établissant, malgré le fanatisme religieux des populations musulmanes, la liberté des cultes; enfin, en appelant des ingénieurs, des officiers, des savants européens, des Français surtout, qui ont tracé des routes, creusé des puits, élevé des phares; les restrictions douanières ont disparu; enfin, une constitution a été proclamée qui contraste par son libéralisme avec la situation politique des autres États du nord de l'Afrique.

« Ces réformes avaient été acceptées dans la Régence non sans exciter quelques murmures de la part d'une partie de la population attachée aux vieilles traditions, aux vieilles mœurs et aux vieux abus. Les mécontents ont trouvé bientôt une occasion de se soulever. Les

Deux frères, Mahmoud ou Mohammed et Aly, expulsèrent, en 1684, à la fois la garnison turque et le dey. Mahmoud se proclama premier sultan de Tunis. Son successeur, Ramaddân-Bey, fut tué par son neveu, Mourad-Bey, qui fut tué par Ibrahim-es-Chéruf, qui fut décapité par Hassan-Ben-Ali, renégat d'origine grecque, lequel fut expulsé par son neveu, Hassan-Ben-Aly, qui fut étranglé à son tour. On voit que ces beys se comportaient tout à fait, les uns à l'égard des autres, comme des rois d'Angleterre ou des czars. L'un des plus illustres fut Hammoudah-Pacha, fils d'Aly-Bey qui avait eu le privilége de régner vingt-trois ans. Arrivé au trône le 26 mai 1782, Hammoudah-Pacha gouverna les Tunisiens, avec prudence et justice, jusqu'au 14 septembre 1814, époque de sa mort. Son frère et successeur, Othman-Bey, fut massacré avec ses enfants à la fin de cette même année. Le pouvoir passa aux mains de Mahmoud, mort en mars 1824. Son fils, Sidi-Housseyn-Bey, régnait lorsque la France fit la conquête d'Alger. Il mourut en 1835. A son frère, Moustafa-Bey, mort en 1835, succéda Sidi-Ahmed-Bey, que l'on a vu à Paris en 1846, et qui a cessé de vivre en 1855. Enfin son cousin, Sidi-Mohamed-Bey, qui a régné quatre ans, a eu pour héritier, le 24 septembre 1859, le bey actuel Sidi-Mohamed-el-Sadok. Ce souverain est très-estimé des Européens. Il a introduit dans la régence des réformes qui pourraient être de nature à faire faire de grands pas au peuple tunisien dans la voie de la civilisation. Il a promulgué une constitution qui serait considérée comme libérale en tout pays. Les chrétiens et les juifs applaudisseut, les Maures se résignent, mais les Arabes murmurent, et ils sont les plus nombreux [1].



La vieille mosquée. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les rues. — Les places. — Les mosquées. — Les bazars.

Après l'histoire, je devrais sans doute parler des institutions du pays, de la forme du gouvernement, de son armée et de beaucoup d'autres choses que je n'aurai garde d'oublier tout à fait. Mais qu'on me pardonne d'ajourner un peu ces graves sujets; je cède à l'impatience de parcourir la ville et de mettre à l'œuvre mes crayons et mes pinceaux.

Il me fallait un atelier, M. Vangavert m'offrit dans sa maison une grande chambre qui donnait sur le lac; je ne pouvais pas mieux désirer.

L'atelier est vite installé; j'envoie chercher à l'hôtel mes couleurs et tous mes attirails; me voici chez moi.

Le lendemain, M. Vangavert et son fils Théophile vinrent à un rendez-vous convenu, vers six heures du matin, et nous nous mîmes à explorer la ville. Je me souviendrai toujours de ce dévouement de M. Vangavert. Il devait être fort peu agréable pour lui de me tenir ainsi compagnie en plein soleil ou dans les bazars, pendant que je faisais mes esquisses. Sa société m'était des plus précieuses. Artiste et chrétien ne sont pas des titres infaillibles au respect des Tunisiens. Un dessin est, pour beaucoup d'eux, quelque chose qui touche au sortilége. Ils n'aiment pas qu'un infidèle regarde de trop près surtout leurs mosquées, et encore moins qu'on en emporte les images. Mais M. Vangavert faisait bonne garde près de moi; il occupait les indigènes en causant avec eux, et moi, pendant ce temps, j'exécutais tranquillement mes aquarelles. C'est de cette façon qu'il m'a été permis de rapporter tous ces coins de rues, ces mosquées, ces bazars, ces places publiques, ces cafés, dont la meil-

1 Quelles que fussent nos appréhensions lorsque nous écrivions ces lignes, elles étaient loin de nous laisser prévoir les graves événements qui agitent depuis deux années la Tunisie. Voici en quels termes un recueil populaire les a résumés et caractérisés :

« Un soulèvement des tribus arabes et kabyles de la régence de Tunis contre l'autorité du bey a attiré et tient encore actuellement éveillée toute la sollicitude des nations européennes qui ont dans ce pays des intérêts divers. On sait que le gouvernement libéral des beys a fait de grands efforts pour l'élever au rang des nations les plus civilisées, d'abord en abolissant l'esclavage des chrétiens (mai 1806) et en faisant fermer les marchés de noirs (1842), puis en établissant, malgré le fanatisme religieux des populations musulmanes, la liberté des cultes; enfin, en appelant des ingénieurs, des officiers, des savants européens, des Français surtout, qui ont tracé des routes, creusé des puits, élevé des phares; les restrictions douanières ont disparu; enfin, une constitution a été proclamée qui contraste par son libéralisme avec la situation politique des autres États du nord de l'Afrique.

« Ces réformes avaient été acceptées dans la Régence non sans exciter quelques murmures de la part d'une partie de la population attachée aux vieilles traditions, aux vieilles mœurs et aux vieux abus. Les mécontents ont trouvé bientôt une occasion de se soulever. Les



Un bazar à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Un bazar à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Aqueduc du Bardo. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Tunis, vue du bois des Oliviers. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Aqueduc du Bardo. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



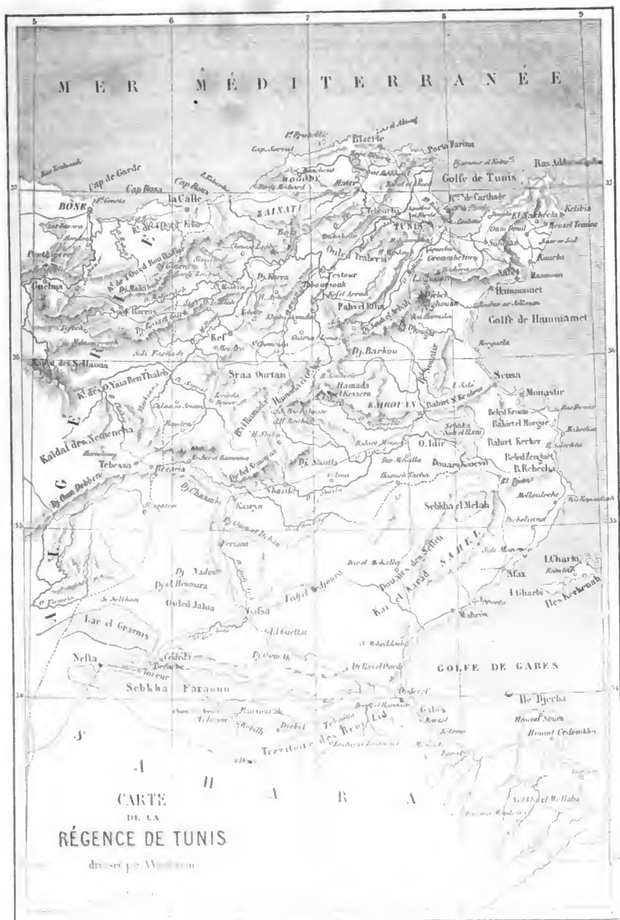
Tunis, vue du bois des Oliviers. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



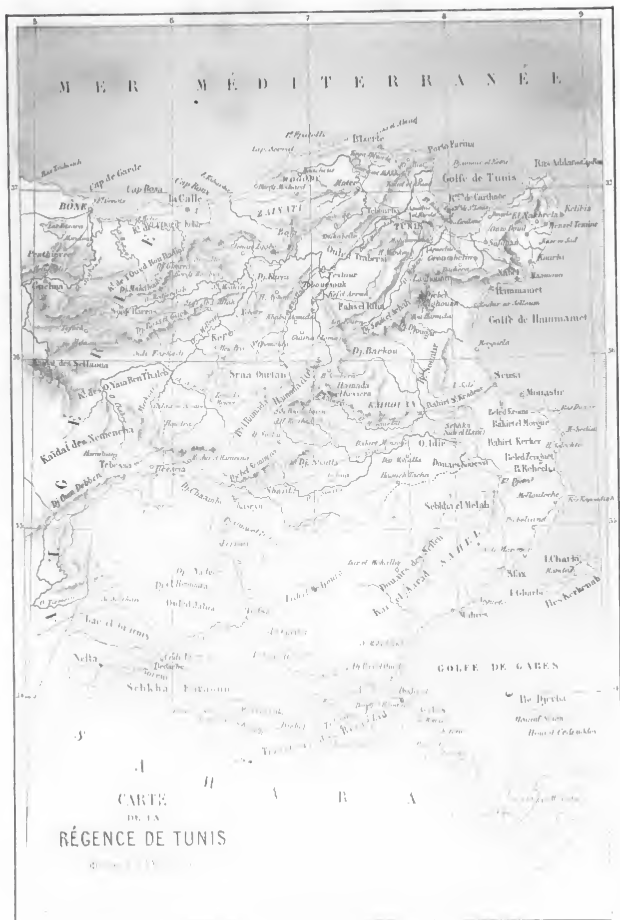
Un bazar, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Un bazar, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



CARTE DE LA RÉGENCE DE TUNIS


MER MÉDITERRANÉE
Golfe de Tunis
TUNIS
Golfe de Hammamet
GOLFE DE GABES
BÔNE
Cap de Garde
Cap Rosa
La Calle
Bizerte
Porto Farina
Hammamet
Sousa
Monastir
Sfax
Kef
Tebessa
Dj. Barkou
Sebkha el Melah
Nefta
CARTE
DE LA
RÉGENCE DE TUNIS



Une porte, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

# VOYAGE A TUNIS

(AFRIQUE DU NORD)

PAR M. AMABLE CRAPELET[1].

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Camilla.

J'ai reçu ce soir une lettre qui m'invite à me rendre à la résidence du consul général, la Camilla, à la Marsa. Je plie bagage; je fixe avec soin sur du beau papier blanc mes premières aquarelles, et je me prépare à partir. Un cawas du consulat a ordre de m'accompagner. Ma valise est attachée sur la croupe de son cheval. J'endosse mon sac, mon parasol en travers, mêlé avec ma carabine, et nous voilà lancés sur la poétique route de Carthage.

Nous passons par des chemins creux à peine assez

1. Suite et fin. — Voy. p. 1.



Une porte, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

# VOYAGE A TUNIS

(AFRIQUE DU NORD)

PAR M. AMABLE CRAPELET[1].

1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La Camilla.

J'ai reçu ce soir une lettre qui m'invite à me rendre à la résidence du consul général, la Camilla, à la Marsa. Je plie bagage ; je fixe avec soin sur du beau papier blanc mes premières aquarelles, et je me prépare à partir. Un cawas du consulat a ordre de m'accompagner. Ma valise est attachée sur la croupe de son cheval. J'endosse mon sac, mon parasol en travers, mêlé avec ma carabine, et nous voilà lancés sur la poétique route de Carthage.

Nous passons par des chemins creux à peine assez

1. Suite et fin. — Voy. p. 1

au sud par le Sahara, à l'ouest par l'Algérie. Sa surface est d'environ six mille lieues carrées. On suppose que le nombre de ses habitants n'est pas de plus de dix-huit cent mille[1].

Le territoire de la régence est divisé administrativement en califats et en deux parties à peu près égales, celle *d'été*, et celle *d'hiver*. On les nomme ainsi, dit le docteur Franck, parce que le bey du camp, titre que l'on donne toujours à l'héritier présomptif du pouvoir[2], parcourt avec une armée en été l'une de ces parties, et en hiver l'autre, pour percevoir les impôts. Le quartier d'été comprend la partie qui s'étend au nord et au nord-ouest de la capitale jusqu'aux côtes qui dépendent de l'Algérie. Toute l'autre partie au midi forme le quartier d'hiver.

La race tunisienne est généralement belle. Les hommes sont d'une construction sèche; il y en a peu d'infirmes ou de contrefaits. Leur vie sobre et tranquille les préserve de beaucoup de maladies qui sont communes en Europe.

Les femmes mauresques sont belles; leur teint est très-animé; leurs yeux sont grands, bien fendus, ont beaucoup d'expression. Elles ont presque toutes des cheveux d'un beau noir-bleu; elles les tressent et les laissent flotter sur leurs épaules. L'embonpoint est en Tunisie, comme dans la plupart des pays orientaux, une des conditions essentielles de la beauté. On assure que les Tunisiennes ont une recette assurée pour devenir grasses : c'est de manger de jeunes chiens.


Rue Sidi Mahrès, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les femmes riches se couvrent d'ornements d'or et d'argent, de miroirs, de pierreries, de cassolettes, de chainettes, de coraux. Les femmes pauvres ou arabes se chargent de verroteries et de bijoux de cuivre.

Les enfants, en naissant, ont le teint blanc comme en Europe, au plutôt mat. L'ardeur du soleil leur donne peu à peu une teinte foncée qui, du reste, n'a rien de déplaisant.

1. Ces évaluations sont incertaines. Selon le docteur Franck, qui écrivait vers 1810, la population, composée de Maures, Turcs, Arabes, Juifs et Berbères, était alors de trois millions d'habitants. Les derniers voyageurs affirment que ce chiffre serait aujourd'hui très-exagéré.

2. L'héritier présomptif est, non pas nécessairement un fils du bey régnant, mais l'aîné de toute la famille.

La forme du gouvernement est celle d'une monarchie héréditaire.

Le bey est encore nominalement vassal du sultan de Constantinople. A l'avénement de chaque nouveau bey, le Grand Seigneur envoie le grand caftan d'honneur et un firman d'investiture. C'est le signe que le sultan n'a pas renoncé à tout droit sur les anciens États barbaresques. Les beys ne jugent pas nécessaire de repousser l'insinuation et feignent de la considérer comme n'ayant rapport qu'à l'autorité religieuse du chef des croyants. En réalité, depuis longtemps ce serait plutôt à la France que la Tunisie serait disposée à rendre hommage : elle a, en effet, tout à espérer de nos sympathies ou tout à craindre de notre mécontentement, surtout depuis que nous sommes en possession de l'Algérie. L'Angleterre a bien aussi la prétention d'exercer quelque influence sur la régence, mais elle est trop loin. De toutes les villes musulmanes, Tunis est peut-être celle où les Français sont le plus incontestablement placés par l'opinion des indigènes au-dessus des autres nations européennes.

Le pouvoir du bey, sauf les conséquences qui peuvent naître de la nouvelle constitution, est tout à fait absolu ou despotique. Il consulte son conseil ou le divan, mais il est toujours libre de ne suivre que sa volonté.

De la justice. — Les jugements du bey. — Les châtiments.

Parlons de la justice. C'est à ce point qu'il faut porter tout d'abord son regard lorsque l'on veut apprécier l'état de la civilisation chez un peuple, comme lorsqu'on veut connaître l'état de santé d'un homme on place le doigt sur le battement de son artère. Telle justice, telle civilisation.

Le bey est le premier magistrat du royaume. Ce fait est à lui seul une énormité. C'est le signe que la forme du gouvernement est arbitraire au suprême degré. Tous les pouvoirs sont confondus en un seul.

Le bey doit-il du moins juger d'après un code écrit ou en prenant conseil d'un tribunal? Non. Il ne relève que de lui-même; on voit d'ici les conséquences.

Trois ou quatre fois chaque semaine, il monte sur son trône sous une tente splendide dressée vis-à-vis de son palais de la Marsa.

au sud par le Sahara, à l'ouest par l'Algérie. Sa surface est d'environ six mille lieues carrées. On suppose que le nombre de ses habitants n'est pas de plus de dix-huit cent mille[1].

Le territoire de la régence est divisé administrativement en califats et en deux parties à peu près égales, celle *d'été*, et celle *d'hiver*. On les nomme ainsi, dit le docteur Franck, parce que le bey du camp, titre que l'on donne toujours à l'héritier présomptif du pouvoir[2], parcourt avec une armée en été l'une de ces parties, et en hiver l'autre, pour percevoir les impôts. Le quartier d'été comprend la partie qui s'étend au nord et au nord-ouest de la capitale jusqu'aux côtes qui dépendent de l'Algérie. Toute l'autre partie au midi forme le quartier d'hiver.

La race tunisienne est généralement belle. Les hommes sont d'une construction sèche; il y en a peu d'infirmes ou de contrefaits. Leur vie sobre et tranquille les préserve de beaucoup de maladies qui sont communes en Europe.

Les femmes mauresques sont belles; leur teint est très-animé; leurs yeux sont grands, bien fendus, ont beaucoup d'expression. Elles ont presque toutes des cheveux d'un beau noir-bleu; elles les tressent et les laissent flotter sur leurs épaules. L'embonpoint est en Tunisie, comme dans la plupart des pays orientaux, une des conditions essentielles de la beauté. On assure que les Tunisiennes ont une recette assurée pour devenir grasses : c'est de manger de jeunes chiens.


Rue Sidi Mahrès, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après M. Am. Crapelet.

Les femmes riches se couvrent d'ornements d'or et d'argent, de miroirs, de pierreries, de cassolettes, de chainettes, de coraux. Les femmes pauvres ou arabes se chargent de verroteries et de bijoux de cuivre.

Les enfants, en naissant, ont le teint blanc comme en Europe, au plutôt mat. L'ardeur du soleil leur donne peu à peu une teinte foncée qui, du reste, n'a rien de déplaisant.

1. Ces évaluations sont incertaines. Selon le docteur Franck, qui écrivait vers 1810, la population, composée de Maures, Turcs, Arabes, Juifs et Berberes, était alors de trois millions d'habitants. Les derniers voyageurs affirment que ce chiffre serait aujourd'hui très-exagéré.

2. L'héritier présomptif est, non pas nécessairement un fils du bey régnant, mais l'aîné de toute la famille.

La forme du gouvernement est celle d'une monarchie héréditaire.

Le bey est encore nominalement vassal du sultan de Constantinople. A l'avénement de chaque nouveau bey, le Grand Seigneur envoie le grand caftan d'honneur et un firman d'investiture. C'est le signe que le sultan n'a pas renoncé à tout droit sur les anciens États barbaresques. Les beys ne jugent pas nécessaire de repousser l'insinuation et feignent de la considérer comme n'ayant rapport qu'à l'autorité religieuse du chef des croyants. En réalité, depuis longtemps ce serait plutôt à la France que la Tunisie serait disposée à rendre hommage : elle a, en effet, tout à espérer de nos sympathies ou tout à craindre de notre mécontentement, surtout depuis que nous sommes en possession de l'Algérie. L'Angleterre a bien aussi la prétention d'exercer quelque influence sur la régence, mais elle est trop loin. De toutes les villes musulmanes, Tunis est peut-être celle où les Français sont le plus incontestablement placés par l'opinion des indigènes au-dessus des autres nations européennes.

Le pouvoir du bey, sauf les conséquences qui peuvent naître de la nouvelle constitution, est tout à fait absolu ou despotique. Il consulte son conseil ou le divan, mais il est toujours libre de ne suivre que sa volonté.

De la justice. — Les jugements du bey. — Les châtiments.

Parlons de la justice. C'est à ce point qu'il faut porter tout d'abord son regard lorsque l'on veut apprécier l'état de la civilisation chez un peuple, comme lorsqu'on veut connaître l'état de santé d'un homme on place le doigt sur le battement de son artère. Telle justice, telle civilisation.

Le bey est le premier magistrat du royaume. Ce fait est à lui seul une énormité. C'est le signe que la forme du gouvernement est arbitraire au suprême degré. Tous les pouvoirs sont confondus en un seul.

Le bey doit-il du moins juger d'après un code écrit ou en prenant conseil d'un tribunal? Non. Il ne relève que de lui-même; on voit d'ici les conséquences.

Trois ou quatre fois chaque semaine, il monte sur son trône sous une tente splendide dressée vis-à-vis de son palais de la Marsa.



Bords de la Medjerdah. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Nouvelle promenade de la Marine, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Bords de la Medjerdah. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Nouvelle promenade de la Marine, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

Dans cette partie du territoire le sable est tellement fin et souple, que les hommes et les animaux qui se risquent à la traverser sont en danger d'être engloutis.

C'est particulièrement vers les contrées voisines de la mer que l'on voit l'olivier croître en abondance.

On peut dire, sans aucune exagération, qu'il n'est point de sol plus libéral et plus riche que celui de la Tunisie. On y trouve réunies toutes les essences d'arbres, toutes les fleurs, tous les fruits du nord et du sud. Aujourd'hui le blé et l'huile en sont les principaux produits; mais de combien ne s'en faut-il pas que cette terre généreuse soit exploitée comme elle pourrait l'être? Le plus grand obstacle est dans l'ignorance et la superstition du peuple. Les derniers beys ont prouvé qu'ils comprenaient ce qu'il y avait à faire pour régénérer le pays; mais leur intelligence est de beaucoup trop en avance sur celle de leurs sujets pour qu'on puisse espérer de longtemps des progrès bien sérieux.

Dans beaucoup de parties de la Tunisie, on trouve l'argent, le mercure, le plomb, le fer, le cuivre, le cristal de roche et même l'or.

Sur les bords de la Medjerdab, comme sur le lac de Tunis, les flamants (Phœnicopterus Ruber) abondent; ils vivent en société; quand ils prennent leur volée on dirait une petite république en voyage. C'est chose très-difficile de les approcher, et ce n'est qu'à une grande distance qu'on peut tirer sur eux. A deux cents mètres, avec une carabine Minié, j'ai enlevé la tête à deux de ces pauvres innocents qui ne bougeaient pas plus qu'une cible. Ils passent les nuits sur le bord de l'eau, et quand on les aperçoit le matin, à l'aurore, on croit voir un régiment bien aligné. Le jour, ils parcourent en bandes nombreuses les environs où s'abattent souvent des nuées de santerelles.

#### Promenades. — L'Allée de la Marine.

Vue de la route de Carthage, Tunis offre un charmant aspect. J'en ai joui souvent à l'ombre d'un café dont j'ai fait un dessin. Il s'appelle la *Wina* et est situé au bord du lac. Les flamants semblent autant de sentinelles qui gardent ce poétique endroit. Le patron vend du café, du tabac, et perçoit aussi quelques paras pour l'eau qu'il distribue aux voyageurs altérés par une longue route sous un soleil tropical. Je m'asseyais près des indigènes gravement occupés à humer leur moka tout en fumant le chibouck. La population européenne s'y donne souvent rendez-vous. Les femmes viennent aussi se promener de ce côté, mais assez rarement; leur promenade favorite est la grande allée de la Marine, nouvellement construite par les soins du consul qui s'y fait bâtir un grand hôtel (p. 21). On y rencontre des types admirables.

Cette avenue aboutit au lac; elle se termine à une sorte de promontoire sur lequel ont été construits des magasins pour les marchandises. C'est près de là que viennent débarquer les passagers arrivant de France ou d'Algérie, et qu'on dépose tous les ballots. Cinquante à soixante petites barques à voiles latines y sont ancrées. Le dimanche matin une foule d'indigènes, vêtus de costumes à mille nuances, viennent y faire scintiller leurs couleurs orientales sous l'éclat du soleil. Ce sont de toutes parts des cris de joie. On s'embarque, une légère brise se lève, et les voilà toute la journée, hommes, femmes et enfants, à danser, rire, jouer du tarabouch, unis comme en une seule famille et toujours disposés à partager leur modique repas avec le premier étranger venu. Quel tableau brillant et varié! il n'y a que la palette de Ziem qui pourrait rendre toute cette poésie du soleil, ces vêtements rouges, roses, bleus, verts ou jaunes; ce grésillement de la multitude, cette mer splendide avec ses myriades de cliquetis de lumières. C'était pour moi une distraction bienfaisante lorsque j'étais désœuvré ou que le spleen s'emparait de moi.

#### Mission. — Le village des Zaghouans. — La source. Le temple.

Grâce à la bienveillance du consul, j'ai été chargé d'une mission qui me permet de pénétrer un peu plus avant dans le pays. Le bey m'envoie au village des Zaghouans et vers les célèbres montagnes du Djougar. C'est là que sont les sources principales qui alimentaient Carthage. Je dois y dessiner les ruines de deux temples anciens : le premier, le temple du Zaghouan, et le second, celui du Djougar.

M. Dubois, ingénieur, m'est adjoint. Nous allons en plein désert. Il m'est agréable d'avoir, en perspective, à retracer en aquarelle ces temples et les paysages qui les entourent. M. Dubois se rendra compte de la quantité d'eau qui peut couler des sources par minute, relèvera les courants, les conduits, et calculera la quantité de siphons nécessaires pour remplacer tout ce qu'il est impossible de relever des anciens aqueducs de Carthage.

Nous étions en juin et déjà les chaleurs menaçaient d'être accablantes. Trois amis, chasseurs passionnés, se joignirent à notre escorte.

Nous quittâmes Tunis à quatre heures du matin; deux heures après nous fîmes une halte pour manger un morceau et nous rafraîchir; puis nous entrâmes dans le désert.

Le souvenir de ce voyage sera toujours pour moi une émotion charmante. Souvent nous traversions des gués dont les bords étaient ombragés de lauriers rose; nous rencontrions des restes d'aqueducs en partie détruits, en partie admirablement conservés : ce sont des constructions formidables, et l'on a peine à s'expliquer comment les Barbares ont pu venir à bout de les détruire.

Le soleil était dévorant : il n'y avait d'ombre que sous nos turbans. Cependant nous décidâmes que nous dînerions à cheval, tout en continuant notre route. Après avoir péniblement cheminé toute la journée parmi les pierres et les débris des rochers qui jonchaient le terrain, car nous avions à faire une longue course où aucun chemin n'est tracé, nous finîmes par gagner le haut du col. Je commandai halte pour reposer nos chevaux; il était cinq heures du soir et l'air commençait à devenir un peu tolérable. Nous nous arrêtâmes

Dans cette partie du territoire le sable est tellement fin et souple, que les hommes et les animaux qui se risquent à la traverser sont en danger d'être englontis.

C'est particulièrement vers les contrées voisines de la mer que l'on voit l'olivier croître en abondance.

On peut dire, sans aucune exagération, qu'il n'est point de sol plus libéral et plus riche que celui de la Tunisie. On y trouve réunies toutes les essences d'arbres, toutes les fleurs, tous les fruits du nord et du sud. Aujourd'hui le blé et l'huile en sont les principaux produits; mais de combien ne s'en faut-il pas que cette terre généreuse soit exploitée comme elle pourrait l'être? Le plus grand obstacle est dans l'ignorance et la superstition du peuple. Les derniers beys ont prouvé qu'ils comprenaient ce qu'il y avait à faire ponr régénérer le pays; mais leur intelligence est de beaucoup trop en avance sur celle de leurs sujets pour qu'on puisse espérer de longtemps des progrès bien sérieux.

Dans beaucoup de parties de la Tunisie, on trouve l'argent, le mercure, le plomb, le fer, le cuivre, le cristal de roche et même l'or.

Sur les bords de la Medjerdab, comme sur le lac de Tunis, les flamants (Phœnicopterus Ruber) abondent; ils vivent en société; quand ils prennent leur volée on dirait une petite république en voyage. C'est chose très-difficile de les approcher, et ce n'est qu'à une grande distance qu'on peut tirer sur eux. A deux cents mètres, avec une carabine Minié, j'ai enlevé la tête à deux de ces pauvres innocents qui ne bougeaient pas plus qu'une cible. Ils passent les nuits sur le bord de l'eau, et quand on les aperçoit le matin, à l'aurore, on croit voir un régiment bien aligné. Le jour, ils parcourent en bandes nombreuses les environs où s'abattent souvent des nuées de sauterelles.

### Promenades. — L'Allée de la Marine.

Vue de la route de Carthage, Tunis offre un charmant aspect. J'en ai joui souvent à l'ombre d'un café dont j'ai fait un dessin. Il s'appelle la *Wina* et est situé au bord du lac. Les flamants semblent autant de sentinelles qui gardent ce poétique endroit. Le patron vend du café, du tabac, et perçoit aussi quelques paras pour l'eau qu'il distribue aux voyageurs altérés par une longue route sous un soleil tropical. Je m'asseyais près des indigènes gravement occupés à humer leur moka tout en fumant le chibouck. La population européenne s'y donne souvent rendez-vous. Les femmes viennent aussi se promener de ce côté, mais assez rarement; leur promenade favorite est la grande allée de la Marine, nouvellement construite par les soins du consul qui s'y fait bâtir un grand hôtel (p. 21). On y rencontre des types admirables.

Cette avenue aboutit au lac; elle se termine à une sorte de promontoire sur lequel ont été construits des magasins pour les marchandises. C'est près de là que viennent débarquer les passagers arrivant de France ou d'Algérie, et qu'on dépose tous les ballots. Cinquante à soixante petites barques à voiles latines y sont ancrées. Le dimanche matin une foule d'indigènes, vêtus de costumes à mille nuances, viennent y faire scintiller leurs couleurs orientales sous l'éclat du soleil. Ce sont de toutes parts des cris de joie. On s'embarque, une légère brise se lève, et les voilà toute la journée, hommes, femmes et enfants, à danser, rire, jouer du tarabouch, unis comme en une seule famille et toujours disposés à partager leur modique repas avec le premier étranger venu. Quel tableau brillant et varié! il n'y a que la palette de Ziem qui pourrait rendre toute cette poésie du soleil, ces vêtements rouges, roses, bleus, verts ou jaunes; ce grésillement de la multitude, cette mer splendide avec ses myriades de cliquetis de lumières. C'était pour moi une distraction bienfaisante lorsque j'étais désœuvré ou que le spleen s'emparait de moi.

### Mission. — Le village des Zaghouans. — La source. Le temple.

Grâce à la bienveillance du consul, j'ai été chargé d'une mission qui me permet de pénétrer un peu plus avant dans le pays. Le bey m'envoie au village des Zaghouans et vers les célèbres montagnes du Djougar. C'est là que sont les sources principales qui alimentaient Carthage. Je dois y dessiner les ruines de deux temples anciens : le premier, le temple du Zaghouan, et le second, celui du Djougar.

M. Dubois, ingénieur, m'est adjoint. Nous allons en plein désert. Il m'est agréable d'avoir, en perspective, à retracer en aquarelle ces temples et les paysages qui les entourent. M. Dubois se rendra compte de la quantité d'eau qui peut couler des sources par minute, relèvera les courants, les conduits, et calculera la quantité de siphons nécessaires pour remplacer tout ce qu'il est impossible de relever des anciens aqueducs de Carthage.

Nous étions en juin et déjà les chaleurs menaçaient d'être accablantes. Trois amis, chasseurs passionnés, se joignirent à notre escorte.

Nous quittâmes Tunis à quatre heures du matin; deux heures après nous fîmes une halte pour manger un morceau et nous rafraîchir; puis nous entrâmes dans le désert.

Le souvenir de ce voyage sera toujours pour moi une émotion charmante. Souvent nous traversions des gués dont les bords étaient ombragés de lauriers rose; nous rencontrions des restes d'aqueducs en partie détruits, en partie admirablement conservés : ce sont des constructions formidables, et l'on a peine à s'expliquer comment les Barbares ont pu venir à bout de les détruire.

Le soleil était dévorant : il n'y avait d'ombre que sous nos turbans. Cependant nous décidâmes que nous dînerions à cheval, tout en continuant notre route. Après avoir péniblement cheminé toute la journée parmi les pierres et les débris des rochers qui jonchaient le terrain, car nous avions à faire une longue course où aucun chemin n'est tracé, nous finîmes par gagner le haut du col. Je commandai halte pour reposer nos chevaux; il était cinq heures du soir et l'air commençait à devenir un peu tolérable. Nous nous arrêtâmes



Un bazar, à Tunis. — Dessin de Therond d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet



Un bazar, à Tunis. — Dessin de Therond d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet

Il y avait déjà cinq heures que nous marchions; le terrain devenait accidenté; notre guide, comprenant que nous avions besoin de repos, nous fit obliquer à gauche.

Tout à coup le tableau change d'aspect comme par enchantement; nous sommes au milieu d'un douar où, moyennant quelques poignées de poudre et de plomb, nous sommes on ne peut mieux accueillis. Notre déjeuner est vite préparé; les enfants viennent toucher nos armes, surpris de leur éblouissement. Nous offrons quelques cigares aux cheiks, et nous voilà les meilleurs amis du monde.

Un pâtre était en train de raconter l'histoire d'une aventure toute récente; le douar écoutait ébahi, et de temps en temps, comme les enfants qui entendent le conte de *Barbe-Bleue* ou du *Petit-Poucet*, jetait des regards inquiets à droite et à gauche. Notre drogman demanda au cheik principal s'il nous était permis de prendre place parmi les auditeurs. Un sourire et un salut furent le signe que nous pouvions satisfaire notre curiosité.

Il s'agissait d'un lion énorme qui, pendant la nuit, s'était précipité dans le douar, avait enlevé une vache, et était allé en faire son souper à une demi-lieue de là. Le berger, qui narrait ces choses avec autant de solennité que s'il eût récité un chant de l'*Iliade*



Carrefour, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

ou de l'*Odyssée*, assura avoir vu lui-même les os le lendemain.

Je fis observer qu'il n'était pas possible qu'à lui seul le lion eût pu digérer la vache entière, et que tout au moins sa nombreuse famille avait dû être invitée à ce repas si champêtre.

Sans l'intelligence d'Assan, mon guide, qui arrangea mon observation à sa manière, je ne sais si je ne me serais pas attiré quelque méchante affaire. Je plaisantais, et le Bédouin ne plaisante pas.

Je fis remercier nos hôtes, et après leur avoir distribué quelques piastres pour leurs santons, nous reprîmes notre course.

En témoignage de joie, les hommes du douar tirèrent en l'air plusieurs coups de fusil.

### Une aventure

L'histoire du lion n'était pas très-rassurante : il n'est pas rare, dit-on, dans ces parages, et aussi son amie la panthère. J'eus soin de vérifier si mes deux revolvers étaient en règle, je chargeai ma carabine et je recommandai la même précaution à toute la petite caravane. Cette manœuvre dura une vingtaine de minutes; ensuite nous continuâmes notre route : le guide en avant, mon drogman à mes côtés, mes amis au milieu de l'escorte; nous plaisantions sur l'emphase du berger bédouin.

Il y avait déjà cinq heures que nous marchions; le terrain devenait accidenté; notre guide, comprenant que nous avions besoin de repos, nous fit obliquer à gauche.

Tout à coup le tableau change d'aspect comme par enchantement; nous sommes au milieu d'un douar où, moyennant quelques poignées de poudre et de plomb, nous sommes on ne peut mieux accueillis. Notre déjeuner est vite préparé; les enfants viennent toucher nos armes, surpris de leur éblouissement. Nous offrons quelques cigares aux cheiks, et nous voilà les meilleurs amis du monde.

Un pâtre était en train de raconter l'histoire d'une aventure toute récente; le douar écoutait ébahi, et de temps en temps, comme les enfants qui entendent le conte de *Barbe-Bleue* ou du *Petit-Poucet*, jetait des regards inquiets à droite et à gauche. Notre drogman demanda au cheik principal s'il nous était permis de prendre place parmi les auditeurs. Un sourire et un salut furent le signe que nous pouvions satisfaire notre curiosité.

Il s'agissait d'un lion énorme qui, pendant la nuit, s'était précipité dans le douar, avait enlevé une vache, et était allé en faire son souper à une demi-lieue de là. Le berger, qui narrait ces choses avec autant de solennité que s'il eût récité un chant de l'*Iliade*



Carrefour, à Tunis. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.

ou de l'*Odyssée*, assura avoir vu lui-même les os le lendemain.

Je fis observer qu'il n'était pas possible qu'à lui seul le lion eût pu digérer la vache entière, et que tout au moins sa nombreuse famille avait dû être invitée à ce repas si champêtre.

Sans l'intelligence d'Assan, mon guide, qui arrangea mon observation à sa manière, je ne sais si je ne me serais pas attiré quelque méchante affaire. Je plaisantais, et le Bédouin ne plaisante pas.

Je fis remercier nos hôtes, et après leur avoir distribué quelques piastres pour leurs santons, nous reprîmes notre course.

En témoignage de joie, les hommes du douar tirèrent en l'air plusieurs coups de fusil.

### Une aventure

L'histoire du lion n'était pas très-rassurante : il n'est pas rare, dit-on, dans ces parages, et aussi son amie la panthère. J'eus soin de vérifier si mes deux revolvers étaient en règle, je chargeai ma carabine et je recommandai la même précaution à toute la petite caravane. Cette manœuvre dura une vingtaine de minutes; ensuite nous continuâmes notre route : le guide en avant, mon drogman à mes côtés, mes amis au milieu de l'escorte; nous plaisantions sur l'emphase du berger bédouin.




Une aventure. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.




Une aventure. — Dessin de Janet Lange d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Ruines du temple du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.



Ruines du temple du Zaghouan. — Dessin de A. de Bar d'après une aquarelle de M. Amable Crapelet.




Vue de Gran. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

M. V. Duruy a commencé le récit de ce voyage : personne n'ignore les circonstances qui l'ont mis dans la nécessité de l'interrompre. Nous l'avons attendu plus d'une année : les loisirs ne lui sont pas revenus, et rien ne nous les laisse prévoir dans un avenir prochain. Du moins les gravures étaient faites, et M. Lancelot qui, sur notre invitation, a suivi les traces de M. Duruy le crayon à la main, avait pris de son côté quelques notes. M. Lancelot les livre de bonne grâce aux lecteurs, en les priant seulement de ne pas oublier que, pour peindre ce qu'il voit et exprimer ce qu'il sent, son instrument le plus ordinaire n'est pas la plume.

—

## XXXI

### DE PRESBOURG A PESTH.

Vue du Danube. — Les deux Schutt. — Raab. — Comorn. — Souvenirs de la guerre austro-hongroise. — La vierge de Comorn. — Gran. Saint-André. — Waitzen. — Arrivée à Pesth.

Au sortir de Presbourg, le Danube roule dans une plaine immense dont nul accident n'interrompt la monotonie, jusqu'à ce qu'il rencontre, entre Gran et Waitzen, les montagnes qui ferment son deuxième bassin. Le courant principal détache à gauche et à droite deux bras qui se grossissent sur leur parcours de plusieurs affluents et enserrent les deux îles de Schutt, appelées par les Hongrois le grand et le petit Csalókoz. Dès que l'on a pénétré sur le territoire hongrois, on ne rencontre pas une rivière, pas une montagne, pas une ville qui ne porte à la fois trois ou quatre noms, quelquefois cinq (dans le Banat), latin, allemand, magyar, slave, roumain (valaque), ce qui donne lieu à de fréquentes méprises. La plus grande des deux îles formée par le bras septentrional, ou Neuhaeusel (en magyar, *Ersekújvar*), ne mesure pas moins de quarante-quatre milles en longueur sur une largeur de vingt milles. Son extrême fertilité l'a fait surnommer par les Hongrois, le *Jardin-d'Or*. La petite île de Schutt est formée par le bras méridional qui reçoit le Raab, et coule à peu de distance de la

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369 ; t. V, p. 193, 209 ; t. VI, p. 177, 193 ; t. VII, p. 145, 161 et 177.



Vue de Gran. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

—

M. V. Duruy a commencé le récit de ce voyage : personne n'ignore les circonstances qui l'ont mis dans la nécessité de l'interrompre. Nous l'avons attendu plus d'une année : les loisirs ne lui sont pas revenus, et rien ne nous les laisse prévoir dans un avenir prochain. Du moins les gravures étaient faites, et M. Lancelot qui, sur notre invitation, a suivi les traces de M. Duruy le crayon à la main, avait pris de son côté quelques notes. M. Lancelot les livre de bonne grâce aux lecteurs, en les priant seulement de ne pas oublier que, pour peindre ce qu'il voit et exprimer ce qu'il sent, son instrument le plus ordinaire n'est pas la plume.

—

## XXXI

### DE PRESBOURG A PESTH.

Vue du Danube. — Les deux Schutt. — Raab. — Comorn. — Souvenirs de la guerre austro-hongroise. — La vierge de Comorn. — Gran. Saint-André. — Waitzen. — Arrivée à Pesth.

Au sortir de Presbourg, le Danube roule dans une plaine immense dont nul accident n'interrompt la monotonie, jusqu'à ce qu'il rencontre, entre Gran et Waitzen, les montagnes qui ferment son deuxième bassin. Le courant principal détache à gauche et à droite deux bras qui se grossissent sur leur parcours de plusieurs affluents et enserrent les deux îles de Schutt, appelées par les Hongrois le grand et le petit Csalókoz. Dès que l'on a pénétré sur le territoire hongrois, on ne rencontre pas une rivière, pas une montagne, pas une ville qui ne porte à la fois trois ou quatre noms, quelquefois cinq (dans le Banat), latin, allemand, magyar, slave, roumain (valaque), ce qui donne lieu à de fréquentes méprises. La plus grande des deux îles formée par le bras septentrional, ou Neuhaeusel (en magyar, *Ersekújvar*), ne mesure pas moins de quarante-quatre milles en longueur sur une largeur de vingt milles. Son extrême fertilité l'a fait surnommer par les Hongrois, le *Jardin-d'Or*. La petite île de Schutt est formée par le bras méridional qui reçoit le Raab, et coule à peu de distance de la

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369 ; t. V, p. 193, 209 ; t. VI, p. 177, 193 ; t. VII, p. 145, 161 et 177.



Vue de la vallée du Danube prise par-dessus les ruines du château de Presbourg. — Dessin de Lancelot.



Vue de la vallée du Danube prise par-dessus les ruines du château de Presbourg. — Dessin de Lancelot.

voitures sont rangées le long du fleuve. Toutes ces voitures ont la même forme. Posant sur quatre roues, longues, étroites, elles forment à l'arrière une espèce de tente à laquelle sont suspendus de grands paniers de légumes et de fruits, ou des cages remplies de volailles. Pendant que le mari étale et vend ses denrées, la femme (car toute la famille est du voyage), descendue au bord du fleuve fait, sur un âtre improvisé, cuire le dîner commun dans une grande marmite en fer. Une natte posée à terre et surmontée de cerceaux que recouvre une seconde natte, abrite les enfants qui piaillent ou qui dorment, pendant que les chevaux (l'attelage est toujours double) piétinent d'un air inquiet mordillant et tirant à eux tout ce qui est brin d'herbe ou brin de paille. La vue de ces attelages primitifs reportait ma pensée aux temps où les hordes sauvages d'Attila débouchèrent pour la première fois des plaines de l'ancienne Dacie, dans les steppes de la Pannonie septentrionale. Au même instant je crus voir surgir devant moi un des compagnons mêmes du *Fléau de Dieu*. C'était une façon de paysan, nez camard, œil rond, pommettes larges et saillantes, moustaches traînantes, teint brun, vêtu d'un gilet en peau de mouton et d'un large pantalon de grosse toile, maintenu à la taille par une écharpe, effrangé par le bas et retombant sur de grosses bottes ferrées et éperonnées. Pour coiffure, un large chapeau à bords relevés, cachant à demi ses oreilles, le long desquelles pendaient deux longues nattes de cheveux. Je m'amusais à suivre des yeux cet individu qui allait par les rues, regardant et cherchant, de l'air naïf et ahuri d'un sauvage. Tout à coup je le vis s'arrêter devant un magasin de confection pour femmes, où s'étalait un assortiment complet de robes, manteaux, pardessus, à la dernière mode.... de Vienne. Il considéra longtemps ces produits variés de la civilisation moderne, allant de l'un à l'autre en hochant la tête comme un homme à la fois embarrassé et contrarié. A la fin, désespérant sans doute de trouver ce qu'il cherchait, il prit le parti de s'adresser à la marchande, et prononça d'un accent guttural et sourd, une phrase de laquelle je ne saisis



Vue de Waitzen. — Dessin de Lancelot.

que ce seul mot : *Crinolinoch*. Il fallait voir son étonnement quand la dame eut décroché et placé devant lui une espèce de cage tissée de crins soutenus par des cercles de jonc en guise d'acier, qui se balançait à la devanture du magasin. Il tournait et retournait ce singulier engin, et semblait se demander de quel usage il pouvait être à la coquette villageoise dont il était sans doute le messager. Il fallut les assurances réitérées et les démonstrations de la marchande pour le décider à en faire l'achat. Il l'emporta enfin, à bras tendu, d'un air embarrassé et inquiet qui témoignait tout à la fois de la crainte de détériorer son fardeau et du mépris qu'il lui inspirait. Je crus même surprendre sur sa physionomie boudeuse une réflexion pénible; comme un regret d'être l'introducteur de cet étrange produit d'une civilisation, qui devait avoir quelque chose de mieux à fournir à son village.

J'ai rencontré d'autres fois, errant par les rues de Pesth, de ces habitants des *puzstas* chez qui le type générique s'est conservé dans toute sa pureté. On les distingue sans peine à leur démarche hésitante, à leurs regards qu'ils portent deçà, delà; *omnia circumspectantes tanquam ignota*, comme dit Tacite des Calédoniens. Demandez-leur ce qui les étonne le plus parmi ces merveilles de la capitale qu'ils contemplent pour la première fois, ils seront capables de vous répondre comme ce doge de Gênes à Louis XIV : « C'est de m'y voir. »

Le Magyar, même le simple paysan, se donne des airs de gentilhomme. Il laboure volontiers son champ, mais il répugne aux métiers de rude labeur, non par paresse, mais par orgueil. L'orgueil est le péché mignon du Magyar. Pesth emploie journellement sept à huit mille ouvriers maçons, terrassiers, débardeurs, plâtriers, badigeonneurs, etc. Dans le nombre vous trouverez à peine un Hongrois. La plupart sont des Slovaques. Les Slovaques habitent le nord-est du royaume, et parlent un dialecte bohême. Ce sont les Limousins et les Auvergnats de la Hongrie : à la fois lents et durs au travail, un peu lourds d'esprit, taciturnes, économes. Une chemise de toile blanche s'arrêtant à la ceinture, un pantalon tellement large que je

voitures sont rangées le long du fleuve. Toutes ces voitures ont la même forme. Posant sur quatre roues, longues, étroites, elles forment à l'arrière une espèce de tente à laquelle sont suspendus de grands paniers de légumes et de fruits, ou des cages remplies de volailles. Pendant que le mari étale et vend ses denrées, la femme (car toute la famille est du voyage), descendue au bord du fleuve fait, sur un âtre improvisé, cuire le dîner commun dans une grande marmite en fer. Une natte posée à terre et surmontée de cerceaux que recouvre une seconde natte, abrite les enfants qui piaillent ou qui dorment, pendant que les chevaux (l'attelage est toujours double) piétinent d'un air inquiet mordillant et tirant à eux tout ce qui est brin d'herbe ou brin de paille. La vue de ces attelages primitifs reportait ma pensée aux temps où les hordes sauvages d'Attila débouchèrent pour la première fois des plaines de l'ancienne Dacie, dans les steppes de la Pannonie septentrionale. Au même instant je crus voir surgir devant moi un des compagnons mêmes du *Fléau de Dieu*. C'était une façon de paysan, nez camard, œil rond, pommettes larges et saillantes, moustaches traînantes, teint brun, vêtu d'un gilet en peau de mouton et d'un large pantalon de grosse toile, maintenu à la taille par une écharpe, effrangé par le bas et retombant sur de grosses bottes ferrées et éperonnées. Pour coiffure, un large chapeau à bords relevés, cachant à demi ses oreilles, le long desquelles pendaient deux longues nattes de cheveux. Je m'amusais à suivre des yeux cet individu qui allait par les rues, regardant et cherchant, de l'air naïf et ahuri d'un sauvage. Tout à coup je le vis s'arrêter devant un magasin de confection pour femmes, où s'étalait un assortiment complet de robes, manteaux, pardessus, à la dernière mode.... de Vienne. Il considéra longtemps ces produits variés de la civilisation moderne, allant de l'un à l'autre en hochant la tête comme un homme à la fois embarrassé et contrarié. A la fin, désespérant sans doute de trouver ce qu'il cherchait, il prit le parti de s'adresser à la marchande, et prononça d'un accent guttural et sourd, une phrase de laquelle je ne saisis



Vue de Waitzen. — Dessin de Lancelot.

que ce seul mot : *Crinolinoch*. Il fallait voir son étonnement quand la dame eut décroché et placé devant lui une espèce de cage tissée de crins soutenus par des cercles de jonc en guise d'acier, qui se balançait à la devanture du magasin. Il tournait et retournait ce singulier engin, et semblait se demander de quel usage il pouvait être à la coquette villageoise dont il était sans doute le messager. Il fallut les assurances réitérées et les démonstrations de la marchande pour le décider à en faire l'achat. Il l'emporta enfin, à bras tendu, d'un air embarrassé et inquiet qui témoignait tout à la fois de la crainte de détériorer son fardeau et du mépris qu'il lui inspirait. Je crus même surprendre sur sa physionomie boudeuse une réflexion pénible; comme un regret d'être l'introducteur de cet étrange produit d'une civilisation, qui devait avoir quelque chose de mieux à fournir à son village.

J'ai rencontré d'autres fois, errant par les rues de Pesth, de ces habitants des *puzstas* chez qui le type générique s'est conservé dans toute sa pureté. On les distingue sans peine à leur démarche hésitante, à leurs regards qu'ils portent deçà, delà; *omnia circumspectantes tanquam ignota*, comme dit Tacite des Calédoniens. Demandez-leur ce qui les étonne le plus parmi ces merveilles de la capitale qu'ils contemplent pour la première fois, ils seront capables de vous répondre comme ce doge de Gênes à Louis XIV : « C'est de m'y voir. »

Le Magyar, même le simple paysan, se donne des airs de gentilhomme. Il laboure volontiers son champ, mais il répugne aux métiers de rude labeur, non par paresse, mais par orgueil. L'orgueil est le péché mignon du Magyar. Pesth emploie journellement sept à huit mille ouvriers maçons, terrassiers, débardeurs, plâtriers, badigeonneurs, etc. Dans le nombre vous trouverez à peine un Hongrois. La plupart sont des Slovaques. Les Slovaques habitent le nord-est du royaume, et parlent un dialecte bohême. Ce sont les Limousins et les Auvergnats de la Hongrie : à la fois lents et durs au travail, un peu lourds d'esprit, taciturnes, économes. Une chemise de toile blanche s'arrêtant à la ceinture, un pantalon tellement large que je



Le Danube en arrivant à Bude. — Dessin de Lancelot.



Le Danube en arrivant à Bude. — Dessin de Lancelot.

sur les rives plates des rivières, apparaissent de minces bouquets de bois à demi noyés sous les eaux, et quelques champs de blé ou de maïs.

La puzsta a été la grande route des invasions barbares. Aujourd'hui, les seules invasions qu'elle ait à craindre, sont celles des sauterelles, fléau non moins destructeur que les Huns et les Avares. Elle a eu autrefois ses héros-brigands, semblables aux haïdouks des pays serbes, comme elle a aujourd'hui ses *kanasz* (bergers) et ses *csikós* (gardeurs de chevaux). Le csikós est le roi de la plaine, comme le klephte le roi de la montagne :

Moi, je suis né sur la plaine et j'y reste;
Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi.
Mais je possède un chien, un bon cheval :
Je suis csikós sur la puzsta magyare.

J'aime à sauter sur le dos d'un cheval,
Dès qu'il me faut entamer quelque course,
Et je me mets sans selle sur son dos :
Je suis csikós sur la puzsta magyare.



Campement de paysans, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

La puzsta a eu ses poëtes, et parmi eux le poëte national par excellence, Alexandre Pétoëfy, l'auteur des vers qu'on vient de lire, celui que ses compatriotes ont surnommé le « Tyrtée » et le « Béranger magyar. »

Mais, tandis que je demeure plongé dans la contemplation de ces steppes, j'oublie qu'à mes pieds s'étend toute une ville, une ville curieuse à tous les titres, dont il est temps que je dise quelques mots; car bien que reliées l'une à l'autre par un pont — un magnifique pont en fer — Pesth-Bude ou Bude-Pesth, comme on les appelle, sont bien en réalité deux villes.

Pesth est la cité moderne, le centre de la politique et des affaires. Quoique ville ancienne, et au treizième siècle essentiellement allemande, Pesth n'a commencé à être quelque chose qu'à partir du dix-huitième siècle. Bude est la ville de l'histoire, des vieux souvenirs. Elle est le passé, Pesth est l'avenir. Bude fut la résidence d'Attila durant une de ses haltes; Arpad et ses guerriers pénétrèrent jusqu'au pied de ses murailles, ainsi que le témoignent ces deux vers de Révay :



Campements de paysans au marché, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

Arpad pénétra jusqu'ici avec son peuple,
Et franchit le Danube près de Kelemfeold.

Mathias Corvin en fit une des premières capitales de l'Europe. En 1541, le 29 août, quinze ans, jour pour jour, après que le dernier roi national eut succombé dans les marais de Mohacz, Bude tomba au pouvoir des Turcs, et fut, durant un siècle et demi, un de leurs plus fermes boulevards, le *centre de la maison de la guerre*, comme l'appellent les historiographes ottomans. Résidence d'un pacha de premier rang, elle était la dixième ville de l'empire, et prenait rang après les trois résidences impériales, Constantinople, Andrinople et Brousse; après les trois villes saintes de la Mecque, Médine et Jérusalem; après le Caire, dit l'*Incomparable;* après Damas, *qui exhale le baume du Paradis;*

sur les rives plates des rivières, apparaissent de minces bouquets de bois à demi noyés sous les eaux, et quelques champs de blé ou de maïs.

La puzsta a été la grande route des invasions barbares. Aujourd'hui, les seules invasions qu'elle ait à craindre, sont celles des sauterelles, fléau non moins destructeur que les Huns et les Avares. Elle a eu autrefois ses héros-brigands, semblables aux haïdouks des pays serbes, comme elle a aujourd'hui ses *kanasz* (bergers) et ses *csikós* (gardeurs de chevaux). Le csikós est le roi de la plaine, comme le klephte le roi de la montagne :

Moi, je suis né sur la plaine et j'y reste ;
Je n'ai ni toit, ni cheminée à moi.
Mais je possède un chien, un bon cheval :
Je suis csikós sur la puzsta magyare.

J'aime à sauter sur le dos d'un cheval,
Dès qu'il me faut entamer quelque course,
Et je me mets sans selle sur son dos :
Je suis csikós sur la puzsta magyare.



Campement de paysans, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

La puzsta a eu ses poëtes, et parmi eux le poëte national par excellence, Alexandre Pétoëfy, l'auteur des vers qu'on vient de lire, celui que ses compatriotes ont surnommé le « Tyrtée » et le « Béranger magyar. »

Mais, tandis que je demeure plongé dans la contemplation de ces steppes, j'oublie qu'à mes pieds s'étend toute une ville, une ville curieuse à tous les titres, dont il est temps que je dise quelques mots; car bien que reliées l'une à l'autre par un pont — un magnifique pont en fer — Pesth-Bude ou Bude-Pesth, comme on les appelle, sont bien en réalité deux villes.

Pesth est la cité moderne, le centre de la politique et des affaires. Quoique ville ancienne, et au treizième siècle essentiellement allemande, Pesth n'a commencé à être quelque chose qu'à partir du dix-huitième siècle. Bude est la ville de l'histoire, des vieux souvenirs. Elle est le passé, Pesth est l'avenir. Bude fut la résidence d'Attila durant une de ses haltes; Arpad et ses guerriers pénétrèrent jusqu'au pied de ses murailles, ainsi que le témoignent ces deux vers de Révay :



Campements de paysans au marché, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

Arpad pénétra jusqu'ici avec son peuple,
Et franchit le Danube près de Kelemfeold.

Mathias Corvin en fit une des premières capitales de l'Europe. En 1541, le 29 août, quinze ans, jour pour jour, après que le dernier roi national eut succombé dans les marais de Mohacz, Bude tomba au pouvoir des Turcs, et fut, durant un siècle et demi, un de leurs plus fermes boulevards, le *centre de la maison de la guerre*, comme l'appellent les historiographes ottomans. Résidence d'un pacha de premier rang, elle était la dixième ville de l'empire, et prenait rang après les trois résidences impériales, Constantinople, Andrinople et Brousse; après les trois villes saintes de la Mecque, Médine et Jérusalem; après le Caire, dit l'*Incomparable;* après Damas, *qui exhale le baume du Paradis;*

en dépit du soldat blanc, à culotte bleue collant sur des jambes torses, qui monte la garde en face.

« C'est leur drapeau de Solférino, me dit le Hongrois, ils voudraient nous faire croire qu'ils en sont fiers. Mais pour cela il ne suffit pas qu'il soit en lambeaux. Les drapeaux glorieux sont ceux qui secouent de leurs plis des idées nobles et généreuses. Celui-là, voyez, la seule idée qu'il éveille est exprimée par l'aigle à deux têtes qui n'y figure plus que par les griffes. Quelques balles de plus, il n'en restait qu'un bâton et le Croate qui le garde serait aussi soumis et aussi respectueux devant lui.... la schlague l'a dressé. » Si l'on trouve mon ami un peu vif, dans l'expression de ses rancunes, je crois qu'à la fin de notre promenade on l'excusera.

Il faisait chaud; nous entrâmes dans un café. La salle était décorée de portraits lithographiés de généraux, de magnats, de personnages politiques hongrois. J'avais déjà remarqué ces mêmes portraits dans la plupart des établissements publics de Pesth, et j'avais été frappé de l'énergie, de l'enthousiasme dont étaient empreintes ces physionomies, la plupart jeunes et remarquablement belles.

« Regardez, me dit mon ami ; c'est la galerie de nos grands hommes. Ils ne sont pas là tous, à beaucoup près. Mais quand vous saurez l'histoire de ceux-ci, vous connaîtrez tous les autres.

« Le prince Veroniéki. Il a été pendu !

« Le général Damjanich. Pendu !



Femme slovaque dans les rues de Pesth. — Dessin de Lancelot.

« Pendu aussi, ce vieillard vénérable, Sigismond Perenyi !

« Le général Vecsey. Pendu !

« Le baron Mednianski. Pendu !

« Nagy-Sandor. Pendu !

« Le comte Louis Bathyani. La clémence impériale-royale s'est étendue sur lui. Il a été simplement fusillé !

« C'étaient des patriotes ! Et celui-là aussi, le comte Szechenyi, le grand comte, comme on l'appelle, c'était un patriote aussi ! Il employa une immense fortune à fonder des écoles, à doter l'Académie. Il fit courir le long de la rive gauche du Danube, creusée dans le rocher et suspendue aux flancs de la montagne, grandiose comme une œuvre romaine, la route que vous verrez. Lui n'a été ni pendu ni fusillé; aimé et honoré pour le bien qu'il a fait il pensait à celui qu'il voulait faire encore.... lorsqu'il mourut trop vite à la suite d'un festin.... Tout patriote ici est un martyr et nous sanctifions Szechenyi avec les autres, ainsi que Teleki le dernier.

— Je comprends, dis-je, vos rancunes. Mais ce que je comprends moins, c'est que l'Autriche permette de pareilles exhibitions. Je ne l'eusse pas crue aussi débonnaire envers les morts.

— Ah ! me répondit-il, vous ne connaissez pas l'Autriche. Avant tout, elle a besoin d'argent. Elle est sans cesse à combiner les moyens de faire entrer des métalliques dans ses caisses d'où il ne sort que du papier. Un de ces moyens, c'est de frapper un impôt sur le sentiment national de ses peuples. Ainsi Pesth possède une université nationale, une académie nationale, un musée national, un hôtel national des Invalides. Allez à Prague ! vous y trouverez de même un institut, un musée tchèques, avec l'écusson national de la Bohême en regard de l'aigle à deux têtes. Les établissements que je viens de nommer et que vous avez vus à Pesth appartiennent à la Hongrie, qui les a édifiés, et les entretient de ses deniers, au moyen de souscriptions et de dons volontaires.

« L'Autriche laisse faire, mais sous une forme ou sous une autre, elle a soin de prélever sa dîme. Ainsi lors de l'inauguration de la galerie de peinture, formée tout entière de dons patriotiques, on crut devoir cette politesse au souverain de la Hongrie de placer dans la grande salle son portrait en pied. Une souscription fut ouverte avec l'autorisation de l'autorité supérieure. Elle produisit quelque vingt mille florins, c'est-à-dire beaucoup plus que la somme convenue avec le peintre. Le fisc prétendit mettre la main sur l'excédant, et il ne fallut pas moins que les instances réitérées d'un haut personnage et son intervention personnelle auprès de l'empereur, pour lui faire lâcher prise. Cette année, le Musée, où la Diète tient provisoirement ses séances, a été imposé pour une somme énorme à titre de propriété privée, si bien qu'à l'ouverture de la session, le président, se tournant vers les députés, leur a dit : « Messieurs, vous savez « qu'il nous faut payer notre loyer. Cotisons-nous donc ! » Une autre fois le gouvernement, ayant jugé indispensable d'augmenter la garnison de Pesth, et ne sachant où loger les soldats, les pauvres invalides hongrois ont

en dépit du soldat blanc, à culotte bleue collant sur des jambes torses, qui monte la garde en face.

« C'est leur drapeau de Solférino, me dit le Hongrois, ils voudraient nous faire croire qu'ils en sont fiers. Mais pour cela il ne suffit pas qu'il soit en lambeaux. Les drapeaux glorieux sont ceux qui secouent de leurs plis des idées nobles et généreuses. Celui-là, voyez, la seule idée qu'il éveille est exprimée par l'aigle à deux têtes qui n'y figure plus que par les griffes. Quelques balles de plus, il n'en restait qu'un bâton et le Croate qui le garde serait aussi soumis et aussi respectueux devant lui.... la schlague l'a dressé. » Si l'on trouve mon ami un peu vif, dans l'expression de ses rancunes, je crois qu'à la fin de notre promenade on l'excusera.

Il faisait chaud; nous entrâmes dans un café. La salle était décorée de portraits lithographiés de généraux, de magnats, de personnages politiques hongrois. J'avais déjà remarqué ces mêmes portraits dans la plupart des établissements publics de Pesth, et j'avais été frappé de l'énergie, de l'enthousiasme dont étaient empreintes ces physionomies, la plupart jeunes et remarquablement belles.

« Regardez, me dit mon ami ; c'est la galerie de nos grands hommes. Ils ne sont pas là tous, à beaucoup près. Mais quand vous saurez l'histoire de ceux-ci, vous connaîtrez tous les autres.

« Le prince Veroniéki. Il a été pendu !

« Le général Damjanich. Pendu !

« Pendu aussi, ce vieillard vénérable, Sigismond Perenyi !

« Le général Vecsey. Pendu !

« Le baron Mednianski. Pendu !

« Nagy-Sandor. Pendu !

« Le comte Louis Bathyani. La clémence impériale-royale s'est étendue sur lui. Il a été simplement fusillé !

« C'étaient des patriotes ! Et celui-là aussi, le comte Szechenyi, le grand comte, comme on l'appelle, c'était un patriote aussi ! Il employa une immense fortune à fonder des écoles, à doter l'Académie. Il fit courir le long de la rive gauche du Danube, creusée dans le rocher et suspendue aux flancs de la montagne, grandiose comme une œuvre romaine, la route que vous verrez. Lui n'a été ni pendu ni fusillé; aimé et honoré pour le bien qu'il a fait il pensait à celui qu'il voulait faire encore.... lorsqu'il mourut trop vite à la suite d'un festin.... Tout patriote ici est un martyr et nous sanctifions Szechenyi avec les autres, ainsi que Teleki le dernier.



Femme slovaque dans les rues de Pesth. — Dessin de Lancelot.

— Je comprends, dis-je, vos rancunes. Mais ce que je comprends moins, c'est que l'Autriche permette de pareilles exhibitions. Je ne l'eusse pas crue aussi débonnaire envers les morts.

— Ah ! me répondit-il, vous ne connaissez pas l'Autriche. Avant tout, elle a besoin d'argent. Elle est sans cesse à combiner les moyens de faire entrer des métalliques dans ses caisses d'où il ne sort que du papier. Un de ces moyens, c'est de frapper un impôt sur le sentiment national de ses peuples. Ainsi Pesth possède une université nationale, une académie nationale, un musée national, un hôtel national des Invalides. Allez à Prague ! vous y trouverez de même un institut, un musée tchèques, avec l'écusson national de la Bohême en regard de l'aigle à deux têtes. Les établissements que je viens de nommer et que vous avez vus à Pesth appartiennent à la Hongrie, qui les a édifiés, et les entretient de ses deniers, au moyen de souscriptions et de dons volontaires.

« L'Autriche laisse faire, mais sous une forme ou sous une autre, elle a soin de prélever sa dîme. Ainsi lors de l'inauguration de la galerie de peinture, formée tout entière de dons patriotiques, on crut devoir cette politesse au souverain de la Hongrie de placer dans la grande salle son portrait en pied. Une souscription fut ouverte avec l'autorisation de l'autorité supérieure. Elle produisit quelque vingt mille florins, c'est-à-dire beaucoup plus que la somme convenue avec le peintre. Le fisc prétendit mettre la main sur l'excédant, et il ne fallut pas moins que les instances réitérées d'un haut personnage et son intervention personnelle auprès de l'empereur, pour lui faire lâcher prise. Cette année, le Musée, où la Diète tient provisoirement ses séances, a été imposé pour une somme énorme à titre de propriété privée, si bien qu'à l'ouverture de la session, le président, se tournant vers les députés, leur a dit : « Messieurs, vous savez « qu'il nous faut payer notre loyer. Cotisons-nous donc ! » Une autre fois le gouvernement, ayant jugé indispensable d'augmenter la garnison de Pesth, et ne sachant où loger les soldats, les pauvres invalides hongrois ont



Le pont de Pesth-Bude. — Dessin de Lancelot.



Vue de la citadelle de Bude prise du pont de Pesth-Bude. — Dessin de Lancelot.



Le pont de Pesth-Bude. — Dessin de Lancelot.



Vue de la citadelle de Bude prise du pont de Pesth Bude. — Dessin de Lancelot.

Ces mélodies, qui sont en Hongrie ce que sont ailleurs les chants populaires, les doïnas en Roumanie, les pesmas chez les Serbes, se chantent par milliers d'un bout à l'autre du pays magyar. Pas un village qui n'ait son répertoire de chansons et sa bande de Bohémiens. Bande est pris ici dans le sens italien ou anglais (troupe de musiciens). Car ceci est à remarquer : le chanteur, l'accompagnateur de ces airs éminemment magyars, ce n'est pas le Magyar, c'est le Bohémien. Le Magyar est un dilettante : il ne chante pas, il écoute. « Pour le Hongrois, écouter la musique nationale est une affaire sérieuse. Il se fait jouer ses airs favoris et songe aux anciens jours. » Telle est l'explication que donnent de ce phénomène étrange les écrivains magyars. Pour moi, j'y vois encore autre chose : un reste de cet esprit et de ces mœurs *chevaleresques* qui caractérisent même aujourd'hui le Hongrois. Le Hongrois, noble ou paysan, est un chevalier. Il a ses ménestrels. « Allons, ménestrel, prends ta viole et charme l'ennui superbe de ton seigneur en chantant ses exploits et ceux des héros de sa race. »

On soupe généralement à Pesth, et dans les hôtels et les restaurants à la mode, la musique accompagne d'ordinaire le souper, lequel se prolonge parfois assez avant dans la nuit. Deux jeunes artistes avec qui je m'étais lié à Pesth, me conduisirent un soir à un certain restaurant de Komlo, le plus renommé de tous sous le rapport musical. C'est là que je vis, pour la première fois, un orchestre de Tsiganes, non point, il est vrai, de vrais Tsiganes comme je devais tant en rencontrer durant le reste de mon voyage, déguenillés, sales, aux trois quarts nus, mais des Tsiganes civilisés, portant habit noir et manchettes, bien qu'à voir leurs cheveux crêpus et luisants, leurs yeux enfoncés et ombragés d'épais sourcils, leur teint olivâtre, leurs pommettes anguleuses, leurs lèvres retroussées légèrement, et montrant des dents blanches et aiguës, on ne pût mettre en doute leur origine. Leur musique a quelque chose d'étrange. Un petit nombre d'instruments seulement, les basses et un alto, disent le chant selon qu'il a été écrit, mais toujours dans une tonalité sourde, tandis que le reste de l'orchestre, violons, flûtes, hautbois, brodent sur ce chant un nombre infini de trilles et d'arpéges sur des notes claires et aiguës. Ce contraste produit une harmonie bizarre d'un effet singulier, mais saisissant.

Un instrument curieux et nouveau pour moi parmi les instruments à corde, c'est le cymbalum (*tzim'baloum'*). Il consiste en une table d'harmonie munie de cordes de laiton que l'on touche au moyen de deux baguettes très-flexibles terminées par une boule. Je ne sais quelle est son origine, mais elle paraît être fort ancienne. Cet instrument est très-répandu chez les Tsiganes, qui, peut-être, l'ont rapporté de l'Inde au temps de leurs premières migrations. Le musicien qui en jouait à Komlo, passait pour un de leurs plus grands artistes, et aussi pour une manière de fou. Fou de son art, cela n'est pas douteux. Il suffisait de le voir avec ses yeux fixes, ses cheveux hérissés, sa figure grimaçante, ses gestes frénétiques : il avait l'air d'une création d'Hoffmann. Son improvisation était une fièvre. Il parlait, riait, pleurait à la fois ; puis, quand le démon musical cessait de l'étreindre, il tombait tout à coup dans une insensibilité complète.

J'avais soupé, je ne saurais dire de quoi, bien que je me rappelle que le piment (*paprika*), très-goûté en Hongrie et dans toutes les contrées du Bas-Danube, faisait le fond de l'assaisonnement des plats et que le fond l'emportait sur la forme. J'écoutais et je regardais. La salle à manger, en même temps salle de concert, ouvrant sur une cour ornée de magnifiques lauriers-roses, commençait à peine à se désemplir. Il était près de minuit. C'est l'heure à laquelle le Hongrois s'abandonne le plus volontiers aux charmes de la musique et de la conversation, accompagnés de libations fréquentes d'une certaine boisson que l'on dit très-hygiénique et qui m'a semblé fort agréable, composée de vin blanc et d'une eau de source ferrugino-gazeuse. A ce moment les groupes se forment, quelques individus s'isolent, chacun choisit son auditoire et son coin pour jouir à son aise de la musique ou de la causerie.

Près de nous, une société assez nombreuse, composée de journalistes, de propriétaires, de capitaines de 1848, dont l'âge a vieilli les traits, mais non refroidi le cœur, s'organise et prend la direction de l'orchestre. Deux membres de la compagnie viennent me dire que, m'ayant reconnu pour Français, « ces messieurs, tous francs Hongrois, seraient heureux de m'avoir au milieu d'eux. » Je cherche d'abord à m'excuser, mais toutes les mains se tendent vers moi, et soudain la *Marseillaise* éclate sous l'archet des Tsiganes. A ce chant qui, pour l'étranger, soit qu'il l'appelle ou la craigne, symbolise la France, mon scrupule s'évanouit. Évidemment ma personne n'a rien à faire ici. C'est un hommage rendu non à moi, mais à mon pays. J'accepte l'invitation, je reçois et rends de bon cœur les énergiques poignées de mains et les accolades fraternelles.

On me fait les honneurs des principaux airs patriotiques. On me les explique dans l'histoire passée de la Hongrie, on me les commente par le rôle nouveau qu'elle doit jouer dans l'avenir. Un jeune enthousiaste, qui m'a salué d'un vers de Béranger :

Honneur aux enfants de la France !

me traduit de mémoire, avec une remarquable facilité d'élocution, les airs anciens les plus célèbres, puis plusieurs chants patriotiques contemporains qui ont joué un grand rôle dans les derniers événements politiques. Tel est le fameux Chant de guerre de Pétoëfy, qui sonna la charge dans tous les combats de 1848-49, et que le poëte-soldat répétait encore lorsqu'il tomba mourant sur le champ de bataille.

CHANT DE GUERRE [1].

Le tambour bat, le clairon retentit....
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
En avant ! ! !

1. Traduction de M. C. L. Chassin.

Ces mélodies, qui sont en Hongrie ce que sont ailleurs les chants populaires, les doïnas en Roumanie, les pesmas chez les Serbes, se chantent par milliers d'un bout à l'autre du pays magyar. Pas un village qui n'ait son répertoire de chansons et sa bande de Bohémiens. Bande est pris ici dans le sens italien ou anglais (troupe de musiciens). Car ceci est à remarquer : le chanteur, l'accompagnateur de ces airs éminemment magyars, ce n'est pas le Magyar, c'est le Bohémien. Le Magyar est un dilettante : il ne chante pas, il écoute. « Pour le Hongrois, écouter la musique nationale est une affaire sérieuse. Il se fait jouer ses airs favoris et songe aux anciens jours. » Telle est l'explication que donnent de ce phénomène étrange les écrivains magyars. Pour moi, j'y vois encore autre chose : un reste de cet esprit et de ces mœurs *chevaleresques* qui caractérisent même aujourd'hui le Hongrois. Le Hongrois, noble ou paysan, est un chevalier. Il a ses ménestrels. « Allons, ménestrel, prends ta viole et charme l'ennui superbe de ton seigneur en chantant ses exploits et ceux des héros de sa race. »

On soupe généralement à Pesth, et dans les hôtels et les restaurants à la mode, la musique accompagne d'ordinaire le souper, lequel se prolonge parfois assez avant dans la nuit. Deux jeunes artistes avec qui je m'étais lié à Pesth, me conduisirent un soir à un certain restaurant de Komlo, le plus renommé de tous sous le rapport musical. C'est là que je vis, pour la première fois, un orchestre de Tsiganes, non point, il est vrai, de vrais Tsiganes comme je devais tant en rencontrer durant le reste de mon voyage, déguenillés, sales, aux trois quarts nus, mais des Tsiganes civilisés, portant habit noir et manchettes, bien qu'à voir leurs cheveux crêpus et luisants, leurs yeux enfoncés et ombragés d'épais sourcils, leur teint olivâtre, leurs pommettes anguleuses, leurs lèvres retroussées légèrement, et montrant des dents blanches et aiguës, on ne pût mettre en doute leur origine. Leur musique a quelque chose d'étrange. Un petit nombre d'instruments seulement, les basses et un alto, disent le chant selon qu'il a été écrit, mais toujours dans une tonalité sourde, tandis que le reste de l'orchestre, violons, flûtes, hautbois, brodent sur ce chant un nombre infini de trilles et d'arpéges sur des notes claires et aiguës. Ce contraste produit une harmonie bizarre d'un effet singulier, mais saisissant.

Un instrument curieux et nouveau pour moi parmi les instruments à corde, c'est le cymbalum (*tzim'baloum'*). Il consiste en une table d'harmonie munie de cordes de laiton que l'on touche au moyen de deux baguettes très-flexibles terminées par une boule. Je ne sais quelle est son origine, mais elle paraît être fort ancienne. Cet instrument est très-répandu chez les Tsiganes, qui, peut-être, l'ont rapporté de l'Inde au temps de leurs premières migrations. Le musicien qui en jouait à Komlo, passait pour un de leurs plus grands artistes, et aussi pour une manière de fou. Fou de son art, cela n'est pas douteux. Il suffisait de le voir avec ses yeux fixes, ses cheveux hérissés, sa figure grimaçante, ses gestes frénétiques : il avait l'air d'une création d'Hoffmann. Son improvisation était une fièvre. Il parlait, riait, pleurait à la fois; puis, quand le démon musical cessait de l'étreindre, il tombait tout à coup dans une insensibilité complète.

J'avais soupé, je ne saurais dire de quoi, bien que je me rappelle que le piment (*paprika*), très-goûté en Hongrie et dans toutes les contrées du Bas-Danube, faisait le fond de l'assaisonnement des plats et que le fond l'emportait sur la forme. J'écoutais et je regardais. La salle à manger, en même temps salle de concert, ouvrant sur une cour ornée de magnifiques lauriers-roses, commençait à peine à se désemplir. Il était près de minuit. C'est l'heure à laquelle le Hongrois s'abandonne le plus volontiers aux charmes de la musique et de la conversation, accompagnés de libations fréquentes d'une certaine boisson que l'on dit très-hygiénique et qui m'a semblé fort agréable, composée de vin blanc et d'une eau de source ferrugino-gazeuse. A ce moment les groupes se forment, quelques individus s'isolent, chacun choisit son auditoire et son coin pour jouir à son aise de la musique ou de la causerie.

Près de nous, une société assez nombreuse, composée de journalistes, de propriétaires, de capitaines de 1848, dont l'âge a vieilli les traits, mais non refroidi le cœur, s'organise et prend la direction de l'orchestre. Deux membres de la compagnie viennent me dire que, m'ayant reconnu pour Français, « ces messieurs, tous francs Hongrois, seraient heureux de m'avoir au milieu d'eux. » Je cherche d'abord à m'excuser, mais toutes les mains se tendent vers moi, et soudain la *Marseillaise* éclate sous l'archet des Tsiganes. A ce chant qui, pour l'étranger, soit qu'il l'appelle ou la craigne, symbolise la France, mon scrupule s'évanouit. Évidemment ma personne n'a rien à faire ici. C'est un hommage rendu non à moi, mais à mon pays. J'accepte l'invitation, je reçois et rends de bon cœur les énergiques poignées de mains et les accolades fraternelles.

On me fait les honneurs des principaux airs patriotiques. On me les explique dans l'histoire passée de la Hongrie, on me les commente par le rôle nouveau qu'elle doit jouer dans l'avenir. Un jeune enthousiaste, qui m'a salué d'un vers de Béranger :

Honneur aux enfants de la France !

me traduit de mémoire, avec une remarquable facilité d'élocution, les airs anciens les plus célèbres, puis plusieurs chants patriotiques contemporains qui ont joué un grand rôle dans les derniers événements politiques. Tel est le fameux Chant de guerre de Pétoëfy, qui sonna la charge dans tous les combats de 1848-49, et que le poëte-soldat répétait encore lorsqu'il tomba mourant sur le champ de bataille.

CHANT DE GUERRE [1].

Le tambour bat, le clairon retentit....
Tous les soldats sont prêts pour la bataille,
En avant ! ! !

1. Traduction de M. C. L. Chassin.



Musée et siege de la Diète, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXV

SUITE DE PESTH.

Une soirée à Komlo, (*suite*). — Le Stadtvallchen. — Brückenbad et les bains turcs. — Le musée national. — Départ.

Cette soirée de Komlo, me fit connaître plusieurs particularités curieuses des usages et du caractère hongrois.

Un ancien combattant de 1848 discutait avec un partisan de M. Deak; s'ils n'étaient pas d'accord sur les moyens, ils l'étaient sur le but. Tous deux avaient, en parlant, le verre à la main, et quand la discussion menaçait de les emporter trop loin, ils rapprochaient leurs verres, buvaient « à la Hongrie libre ! » et les brisaient.

Une des figures présentes, la plus typique entre toutes, était celle d'un vieux colonel, — à cheveux gris, à longues moustaches blanches, au regard flamboyant, à la contenance aussi ferme et aussi jeune à table qu'il devait l'avoir eue au combat. Durant la dernière guerre de l'indépendance, il avait eu pour frères d'*armes* (disait-il), beaucoup de volontaires français, et il avait appris d'eux quelques mots de notre langue. De temps en temps il me faisait dire qu'il allait me parler français ; mais sa patience était à bout avant qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Alors, frappant du poing la table avec dépit, il éclatait en apostrophes superbes :

« Je donnerais mes sept blessures pour pouvoir causer avec lui ! »

.... Un peu après on ne causait plus, chacun continuant de dire tout haut ce qui lui passait par l'esprit, sans s'inquiéter qu'un voisin lui répondît ; c'était toujours le même thème : la Hongrie reconquérant, avec l'aide de la France, son indépendance. J'étais loin de m'y opposer.... Sans être monté au même lyrisme que mes belliqueux amis, j'étais entraîné par leur enthousiasme et comme ébloui par ce jet continu de cris de

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33.



Musée et siège de la Diete, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXV

#### SUITE DE PESTH.

Une soirée à Komlo, (*suite*). — Le Stadtwallchen. — Bruckenbad et les bains turcs. — Le musée national. — Départ.

Cette soirée de Komlo, me fit connaître plusieurs particularités curieuses des usages et du caractère hongrois.

Un ancien combattant de 1848 discutait avec un partisan de M. Deak; s'ils n'étaient pas d'accord sur les moyens, ils l'étaient sur le but. Tous deux avaient, en parlant, le verre à la main, et quand la discussion menaçait de les emporter trop loin, ils rapprochaient leurs verres, buvaient « à la Hongrie libre ! » et les brisaient.

Une des figures présentes, la plus typique entre toutes, était celle d'un vieux colonel, — à cheveux gris, à longues moustaches blanches, au regard flamboyant, à la contenance aussi ferme et aussi jeune à table qu'il devait l'avoir eue au combat. Durant la dernière guerre de l'indépendance, il avait eu pour frères d'*armes* (disait-il), beaucoup de volontaires français, et il avait appris d'eux quelques mots de notre langue. De temps en temps il me faisait dire qu'il allait me parler français ; mais sa patience était à bout avant qu'il eût trouvé la phrase qu'il cherchait. Alors, frappant du poing la table avec dépit, il éclatait en apostrophes superbes :

« Je donnerais mes sept blessures pour pouvoir causer avec lui ! »

.... Un peu après on ne causait plus chacun continuant de dire tout haut ce qui lui passait par l'esprit, sans s'inquiéter qu'un voisin lui répondit ; c'était toujours le même thème : la Hongrie reconquérant, avec l'aide de la France, son indépendance. J'étais loin de m'y opposer.... Sans être monté au même lyrisme que mes belliqueux amis, j'étais entraîné par leur enthousiasme et comme ébloui par ce jet continu de cris de

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33.

derniers conquérants et dont les coupoles en plomb rivalisaient d'élégance et d'éclat avec les dômes des mosquées, ornaient la ville impériale lorsqu'elle revint en 1686 au pouvoir de ses premiers maîtres. Un des plus célèbres est le Brückenbad, construit en 1566 par les ordres du gouverneur Moustafa-Sokoli pacha, Hongrois d'origine, qui avait puissamment contribué à l'embellissement de Bude. On m'avait parlé des restes des anciennes étuves turques comme d'une chose curieuse à voir. J'avais aussi beaucoup entendu vanter les charmes des bains orientaux, et comme on m'assurait que la tradition avait conservé à Brückenbad les rites mahométans (en fait de bains) dans toute leur pureté, je voulus en juger par moi-même. Un bateau, partant toutes les heures durant la belle saison, conduit de Pesth à Brückenbad en un quart d'heure. J'y montai un matin en compagnie d'une nombreuse troupe de baigneurs et de promeneurs. L'*établissement*, du moins ce qu'on en voit extérieurement, cours, pavillons, salons de lecture et de restauration, est moderne. Mais la salle de bains proprement dite est restée entièrement turque. C'est une grande pièce, de forme octogone, très-élevée, voûtée et éclairée du sommet de la coupole; on dirait d'une mosquée. Quatre arcades que supportent des colonnes trapues, à bases et à chapiteaux byzantins, abritent sous leurs profondeurs voilées des estrades dont les dernières marches se perdent à une hauteur de cinq mètres dans les nervures des ogives. D'autres arcades forment des niches ou communiquent aux cabinets des baigneurs. Au centre, un grand bassin, d'où s'échappent, comme d'un geyser d'Islande, des tourbillons de vapeur. Trois marches, contournant le bassin, conduisent à l'eau.



Le Stadtvalichen ou jardin public, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

Ce fut seulement quand je me trouvai *acclimaté* que je pus faire ces remarques. Car, dans le premier moment, lorsque, après avoir dépouillé ses vêtements, on pénètre dans cette étuve, on se sent comme suffoqué et aveuglé, et l'on ne perçoit rien qu'une sensation très-pénible, à laquelle on s'habitue néanmoins assez promptement. Le pouls s'accélère, le cœur se gonfle, la vue se trouble, on peut à peine se tenir debout. Ce n'est qu'à la longue, à mesure que la transpiration s'établit, que le corps parvient à se mouvoir, et que l'esprit acquiert une perception confuse des objets. Le nuage de vapeur humide et gris, qui vous enveloppe, en décomposant la lumière, estompe et dénature toutes les formes. Les baigneurs au milieu desquels vous vous traînez ressemblent à des ombres. Les plus pudiques enveloppés de longs peignoirs, ont l'air de traîner des suaires. Lorsque le corps est à l'unisson de cette haute température, on descend dans le bassin au milieu duquel bouillonne la source, à une température de cinquante degrés. Cette première immersion paraît insupportable, et l'on a hâte d'ordinaire de se soustraire à cette brûlante étreinte de la naïade, qui produit sur la peau l'effet d'un synapisme et le colore d'un beau rouge. Quelques baigneurs s'en tiennent là, et une fois sortis du bassin, se contentent de flotter languissamment, dans le vaporeux brouillard. Ceux qui veulent épuiser la coupe de délices, se traînent d'un pas chancelant jusqu'à une des estrades. A chaque marche qu'ils gravissent, l'air devenant plus lourd, la chaleur plus intense, ils sont transformés en fontaines

derniers conquérants et dont les coupoles en plomb rivalisaient d'élégance et d'éclat avec les dômes des mosquées, ornaient la ville impériale lorsqu'elle revint en 1686 au pouvoir de ses premiers maîtres. Un des plus célèbres est le Brückenbad, construit en 1566 par les ordres du gouverneur Moustafa-Sokoli pacha, Hongrois d'origine, qui avait puissamment contribué à l'embellissement de Bude. On m'avait parlé des restes des anciennes étuves turques comme d'une chose curieuse à voir. J'avais aussi beaucoup entendu vanter les charmes des bains orientaux, et comme on m'assurait que la tradition avait conservé à Brückenbad les rites mahométans (en fait de bains) dans toute leur pureté, je voulus en juger par moi-même. Un bateau, partant toutes les heures durant la belle saison, conduit de Pesth à Brückenbad en un quart d'heure. J'y montai un matin en compagnie d'une nombreuse troupe de baigneurs et de promeneurs. L'*établissement*, du moins ce qu'on en voit extérieurement, cours, pavillons, salons de lecture et de restauration, est moderne. Mais la salle de bains proprement dite est restée entièrement turque. C'est une grande pièce, de forme octogone, très-élevée, voûtée et éclairée du sommet de la coupole; on dirait d'une mosquée. Quatre arcades que supportent des colonnes trapues, à bases et à chapiteaux byzantins, abritent sous leurs profondeurs voilées des estrades dont les dernières marches se perdent à une hauteur de cinq mètres dans les nervures des ogives. D'autres arcades forment des niches ou communiquent aux cabinets des baigneurs. Au centre, un grand bassin, d'où s'échappent, comme d'un geyser d'Islande, des tourbillons de vapeur. Trois marches, contournant le bassin, conduisent à l'eau.



Le Stadtwällchen ou jardin public, à Pesth. — Dessin de Lancelot.

Ce fut seulement quand je me trouvai *acclimaté* que je pus faire ces remarques. Car, dans le premier moment, lorsque, après avoir dépouillé ses vêtements, on pénètre dans cette étuve, on se sent comme suffoqué et aveuglé, et l'on ne perçoit rien qu'une sensation très-pénible, à laquelle on s'habitue néanmoins assez promptement. Le pouls s'accélère, le cœur se gonfle, la vue se trouble, on peut à peine se tenir debout. Ce n'est qu'à la longue, à mesure que la transpiration s'établit, que le corps parvient à se mouvoir, et que l'esprit acquiert une perception confuse des objets. Le nuage de vapeur humide et gris, qui vous enveloppe, en décomposant la lumière, estompe et dénature toutes les formes. Les baigneurs au milieu desquels vous vous traînez ressemblent à des ombres. Les plus pudiques enveloppés de longs peignoirs, ont l'air de traîner des suaires. Lorsque le corps est à l'unisson de cette haute température, on descend dans le bassin au milieu duquel bouillonne la source, à une température de cinquante degrés. Cette première immersion paraît insupportable, et l'on a hâte d'ordinaire de se soustraire à cette brûlante étreinte de la naïade, qui produit sur la peau l'effet d'un synapisme et le colore d'un beau rouge. Quelques baigneurs s'en tiennent là, et une fois sortis du bassin, se contentent de flotter languissamment, dans le vaporeux brouillard. Ceux qui veulent épuiser la coupe de délices, se traînent d'un pas chancelant jusqu'à une des estrades. A chaque marche qu'ils gravissent, l'air devenant plus lourd, la chaleur plus intense, ils sont transformés en fontaines

des armes historiques et beaucoup de pièces d'orfévrerie curieuse : hanaps, aiguières, plats, bassins ; des bijoux, colliers, croix, agrafes, ceintures de goût byzantin, ornés de pierres précieuses et d'émaux d'une très-belle exécution. Je crois avoir entendu dire que Bude a été renommée pour la fabrication de ces objets.

Je remarque encore un grand nombre de ces sceptres de magnats qui pouvaient être une arme et en même temps un appui donnant à la démarche une grande noblesse : c'est la hache d'armes au manche allongé et aminci de façon à devenir une haute canne ; le fer est contourné du côté du tranchant, et la tête est devenue un marteau élégant ; le manche est en bois recouvert en grande partie de fer ciselé et doré.

Dernièrement, l'esprit de retour de la population vers tout ce qui lui rappelle son passé libre a produit des cannes imitées de celles-ci, et leur adoption unanime a fortement inquiété l'autorité. C'étaient, sous prétexte de tradition, de fort jolies haches d'armes et de mignons casse-têtes en acier, qui bien que polis, dorés, damasquinés et simplement emmanchés d'un jonc flexible, pouvaient dans un certain moment jouer un accompagnement désagréable à certains chants. La police le comprit et voulut les interdire tout d'abord : les Hongrois résistèrent, on disputa, puis des deux côtés on transigea, c'est-à-dire que les Hongrois cassèrent les cannes trop grandes sur le dos de la police qui permit le port des plus petites.



Gentilhomme campagnard. — Dessin de Lancelot.

En rappelant combien le musée de Pesth était pauvre en peintures, je n'ai point entendu parler de l'art contemporain. J'ai visité un grand nombre d'ateliers à Pesth. Parmi les artistes que j'ai connus, plusieurs font preuve d'individualité, de vigueur, d'un grand sentiment d'observation joint à une facilité et à une verve tout italiennes. Il y a plus que des promesses, et je crois à une école hongroise possible dans un avenir prochain.

Les jours m'avaient paru courts à Pesth. Je fus tout surpris quand je m'aperçus que j'avais entamé la troisième semaine de mon séjour dans cette charmante capitale.

J'embrassai de grand cœur l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, je baisai la main de sa digne femme. Lydie et Peppy, deux charmantes chambrières, baisèrent la mienne, ainsi que Mathias, le jardinier, et le cocher Cléophas ; ainsi le veut l'usage : et un matin à cinq heures je montai sur le bateau de Semlin, songeant à ces amis de trois semaines que je ne verrai peut-être plus, mais dont je me souviendrai toujours.

## XXXV

### DE PESTH A SEMLIN.

Paysages. — Une ferme ; souvenir de Granville. — Une noce sur la grande route. — Le champ de bataille de Mohacz. — Pêcheries d'Apatin. — Embouchures de la Drave et de la Theiss. — Neusatz. — Peterwardein. — Carlovitz et les Serbes d'Autriche. Titel et le bataillon Tchaïkiste. — Approches de Semlin.

En quittant Pesth, nous tournons la montagne de Bude qui s'efface brusquement et découvre un dernier versant raviné, uni par une pente douce à la plaine. Le fleuve très-large se partage en deux bras qui comprennent l'île de Czepel. Nous suivons le bras occidental, en longeant à gauche l'île, si basse qu'on la dirait à fleur d'eau ; à droite sont des dunes de sable qui, à l'époque des grandes crues du fleuve, doivent se transformer en marécages. Sans doute une de ces inondations a eu lieu depuis peu, car une couche épaisse de limon recouvre encore les troncs des bouleaux et les souches tordues des saules, et de grandes herbes pendent à leurs branches. Nous dépassons de nombreuses barques de paysans riverains qui reviennent du marché de Pesth. Les hommes sont étendus

des armes historiques et beaucoup de pièces d'orfévrerie curieuse : hanaps, aiguières, plats, bassins ; des bijoux, colliers, croix, agrafes, ceintures de goût byzantin, ornés de pierres précieuses et d'émaux d'une très-belle exécution. Je crois avoir entendu dire que Bude a été renommée pour la fabrication de ces objets.

Je remarque encore un grand nombre de ces sceptres de magnats qui pouvaient être une arme et en même temps un appui donnant à la démarche une grande noblesse : c'est la hache d'armes au manche allongé et aminci de façon à devenir une haute canne ; le fer est contourné du côté du tranchant, et la tête est devenue un marteau élégant ; le manche est en bois recouvert en grande partie de fer ciselé et doré.

Dernièrement, l'esprit de retour de la population vers tout ce qui lui rappelle son passé libre a produit des cannes imitées de celles-ci, et leur adoption unanime a fortement inquiété l'autorité. C'étaient, sous prétexte de tradition, de fort jolies haches d'armes et de mignons casse-têtes en acier, qui bien que polis, dorés, damasquinés et simplement emmanchés d'un jonc flexible, pouvaient dans un certain moment jouer un accompagnement désagréable à certains chants. La police le comprit et voulut les interdire tout d'abord : les Hongrois résistèrent, on disputa, puis des deux côtés on transigea, c'est-à-dire que les Hongrois cassèrent les cannes trop grandes sur le dos de la police qui permit le port des plus petites.



Gentilhomme campagnard. — Dessin de Lancelot.

En rappelant combien le musée de Pesth était pauvre en peintures, je n'ai point entendu parler de l'art contemporain. J'ai visité un grand nombre d'ateliers à Pesth. Parmi les artistes que j'ai connus, plusieurs font preuve d'individualité, de vigueur, d'un grand sentiment d'observation joint à une facilité et à une verve tout italiennes. Il y a plus que des promesses, et je crois à une école hongroise possible dans un avenir prochain.

Les jours m'avaient paru courts à Pesth. Je fus tout surpris quand je m'aperçus que j'avais entamé la troisième semaine de mon séjour dans cette charmante capitale.

J'embrassai de grand cœur l'ami qui m'avait donné l'hospitalité, je baisai la main de sa digne femme. Lydie et Peppy, deux charmantes chambrières, baisèrent la mienne, ainsi que Mathias, le jardinier, et le cocher Cléophas ; ainsi le vent l'usage : et un matin à cinq heures je montai sur le bateau de Semlin, songeant à ces amis de trois semaines que je ne verrai peut-être plus, mais dont je me souviendrai toujours.

## XXXV

### DE PESTH A SEMLIN.

Paysages. — Une ferme ; souvenir de Granville. — Une noce sur la grande route. — Le champ de bataille de Mohacz. — Pêcheries d'Apatin. — Embouchures de la Drave et de la Theiss. — Neusatz. — Peterwardein. — Carlovitz et les Serbes d'Autriche. Titel et le bataillon Tchaïkiste. — Approches de Semlin.

En quittant Pesth, nous tournons la montagne de Bude qui s'efface brusquement et découvre un dernier versant raviné, uni par une pente douce à la plaine. Le fleuve très-large se partage en deux bras qui comprennent l'île de Czepel. Nous suivons le bras occidental, en longeant à gauche l'île, si basse qu'on la dirait à fleur d'eau ; à droite sont des dunes de sable qui, à l'époque des grandes crues du fleuve, doivent se transformer en marécages. Sans doute une de ces inondations a eu lieu depuis peu, car une couche épaisse de limon recouvre encore les troncs des bouleaux et les souches tordues des saules, et de grandes herbes pendent à leurs branches. Nous dépassons de nombreuses barques de paysans riverains qui reviennent du marché de Pesth. Les hommes sont étendus

que le bras du puits devenu immobile, incliné comme un tronc d'arbre mort.

Tout près de nous, au milieu d'une herbe foncée à laquelle se mêlent des troches de jonc court et menu, scintille au soleil un petit étang dont la surface brillante est tachetée de gros mufles barbus de buffles noirs qui prennent le frais et ruminent couchés dans l'eau jusque par-dessus les épaules. (V. p. 61.)

Un peu avant Paks, les dunes à droite font place à une plaine verdoyante, à travers laquelle une route plantée d'arbres court parallèlement au fleuve à une distance de quatre à cinq cents mètres. C'est la grande route de poste qui va de Vienne à Constantinople par Bude, Semlin, Belgrade, Andrinople et l'intérieur de la Turquie d'Europe. Peu à peu elle se rapproche du Danube au point de toucher presque la rive. Au même instant une troupe brillante de cavaliers vient à passer. C'est une noce, une noce à grand gala, — deux jeunes mariés qui, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs, vont prendre possession de leur château. Le capitaine, curieux à ce qu'il paraît, ordonne de stopper. En un clin d'œil les cabines, le salon sont vides. Tous les passagers sont sur le pont et regardent. D'abord passent, emportés par un galop furieux, une douzaine de *csikos;* sans doute ils courent en avant porter au manoir la nouvelle de l'arrivée de la jeune châtelaine. Puis, vient une troupe de cavaliers portant le costume national dans sa recherche la plus élégante, pantalon collant, violet ou bleuâtre, soutaché de noir; gilet écarlate à boutons et arabesques d'or; manches de chemises brodées, longues et flottantes; sur l'épaule, retenu par une torsade de soie, le dolman bleu ou noir flottant au vent; au chapeau une touffe d'une herbe fine, blanche et soyeuse, qui ondule comme une plume légère. La calèche des époux se montre ensuite, et passe comme une vision, emportée par de magnifiques chevaux. Je n'entrevois qu'un flot de dentelles et une figure rose et souriante entourée d'un voile blanc, pailleté d'or. Vingt voitures, où rayonnent de gracieux visages féminins, œil noir et noire chevelure, suivent, escortées par deux files de cavaliers qui galopent en se penchant aux portières. Le reste du cortége est composé de la foule des fermiers, des laboureurs, des pâtres, des



Ferme hongroise au bord du Danube. — Dessin de Lancelot.

serviteurs, tous à cheval, et pour qui la fête est prétexte à une fantasia effrenée. Comme si ce n'était pas assez du galop de charge qui les emporte comme une trombe, quelques-uns se dressent debout sur leurs étriers. Ils lèvent d'une main le chapeau vers le ciel et l'agitent en criant : *eljen! eljen!*

Vivat! répétai-je, en suivant de l'œil le couple brillant. Ils sont riches, on les aime, qu'ils aiment les autres et soient heureux!

Nous arrivons à Mohacz par une pluie battante. Le ciel est gris, le paysage lugubre. Je ne vois de la ville qu'une longue ligne de maisons uniformes, aux toits sombres, quelques bouquets d'arbres et trois clochers aigus qui se découpent faiblement dans une atmosphère blafarde. Cet aspect mélancolique va bien aux souvenirs que ce lieu réveille. C'est ici, en effet, que se décida, il y a trois siècles et plus (28 août 1526), le destin de la Hongrie, de même que le destin de la Serbie s'était décidé cent trente-sept ans auparavant (27 juin 1389) dans la plaine de Kossovo. Ni le Serbe ni le Hongrois n'ont perdu le souvenir de ces fatales journées; et c'est à Mohacz que songe le Magyar, quand il dit : « La musique hongroise est triste depuis trois cents ans. »

Nous ne stationnons à Mohacz que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et les marchandises. Un voyageur contemporain, devenu un célèbre homme d'État, a pu parcourir en détail le lieu de cette scène mémorable dont il a résumé en quelques lignes l'histoire et la légende : « Les Hongrois, au nombre de vingt mille, attaquèrent sans prudence l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient la force. Louis II, à la tête de ses hussards, fondit sur les janissaires et les mit en fuite ; mais au moment où il croyait en finir avec ses ennemis, il se trouva sous le feu de quarante pièces de canon, artillerie formidable pour l'époque : il ne lui resta plus qu'à mourir glorieusement. Un grand nombre de magnats, huit évêques et vingt-trois chevaliers perdirent glorieusement la vie dans cette triste affaire. » Sur ce fond historique, la tradition a brodé la légende suivante : « Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente et dont les yeux lançaient des

que le bras du puits devenu immobile, incliné comme un tronc d'arbre mort.

Tout près de nous, au milieu d'une herbe foncée à laquelle se mêlent des troches de jonc court et menu, scintille au soleil un petit étang dont la surface brillante est tachetée de gros mufles barbus de buffles noirs qui prennent le frais et ruminent couchés dans l'eau jusque par-dessus les épaules. (V. p. 61.)

Un peu avant Paks, les dunes à droite font place à une plaine verdoyante, à travers laquelle une route plantée d'arbres court parallèlement au fleuve à une distance de quatre à cinq cents mètres. C'est la grande route de poste qui va de Vienne à Constantinople par Bude, Semlin, Belgrade, Andrinople et l'intérieur de la Turquie d'Europe. Peu à peu elle se rapproche du Danube au point de toucher presque la rive. Au même instant une troupe brillante de cavaliers vient à passer. C'est une noce, une noce à grand gala, — deux jeunes mariés qui, escortés de leurs amis et de leurs serviteurs, vont prendre possession de leur château. Le capitaine, curieux à ce qu'il paraît, ordonne de stopper. En un clin d'œil les cabines, le salon sont vides. Tous les passagers sont sur le pont et regardent. D'abord passent, emportés par un galop furieux, une douzaine de *csikos;* sans doute ils courent en avant porter au manoir la nouvelle de l'arrivée de la jeune châtelaine. Puis, vient une troupe de cavaliers portant le costume national dans sa recherche la plus élégante, pantalon collant, violet ou bleuâtre, soutaché de noir; gilet écarlate à boutons et arabesques d'or; manches de chemises brodées, longues et flottantes; sur l'épaule, retenu par une torsade de soie, le dolman bleu ou noir flottant au vent; au chapeau une touffe d'une herbe fine, blanche et soyeuse, qui ondule comme une plume légère. La calèche des époux se montre ensuite, et passe comme une vision, emportée par de magnifiques chevaux. Je n'entrevois qu'un flot de dentelles et une figure rose et souriante entourée d'un voile blanc, pailleté d'or. Vingt voitures, où rayonnent de gracieux visages féminins, œil noir et noire chevelure, suivent, escortées par deux files de cavaliers qui galopent en se penchant aux portières. Le reste du cortége est composé de la foule des fermiers, des laboureurs, des pâtres, des



Ferme hongroise au bord du Danube. — Dessin de Lancelot.

serviteurs, tous à cheval, et pour qui la fête est prétexte à une fantasia effrenée. Comme si ce n'était pas assez du galop de charge qui les emporte comme une trombe, quelques-uns se dressent debout sur leurs étriers. Ils lèvent d'une main le chapeau vers le ciel et l'agitent en criant : *eljen! eljen!*

Vivat! répétai-je, en suivant de l'œil le couple brillant. Ils sont riches, on les aime, qu'ils aiment les autres et soient heureux!

Nous arrivons à Mohacz par une pluie battante. Le ciel est gris, le paysage lugubre. Je ne vois de la ville qu'une longue ligne de maisons uniformes, aux toits sombres, quelques bouquets d'arbres et trois clochers aigus qui se découpent faiblement dans une atmosphère blafarde. Cet aspect mélancolique va bien aux souvenirs que ce lieu réveille. C'est ici, en effet, que se décida, il y a trois siècles et plus (28 août 1526), le destin de la Hongrie, de même que le destin de la Serbie s'était décidé cent trente-sept ans auparavant (27 juin 1389) dans la plaine de Kossovo. Ni le Serbe ni le Hongrois n'ont perdu le souvenir de ces fatales journées; et c'est à Mohacz que songe le Magyar, quand il dit : « La musique hongroise est triste depuis trois cents ans. »

Nous ne stationnons à Mohacz que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et les marchandises. Un voyageur contemporain, devenu un célèbre homme d'État, a pu parcourir en détail le lieu de cette scène mémorable dont il a résumé en quelques lignes l'histoire et la légende : « Les Hongrois, au nombre de vingt mille, attaquèrent sans prudence l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient la force. Louis II, à la tête de ses hussards, fondit sur les janissaires et les mit en fuite ; mais au moment où il croyait en finir avec ses ennemis, il se trouva sous le feu de quarante pièces de canon, artillerie formidable pour l'époque : il ne lui resta plus qu'à mourir glorieusement. Un grand nombre de magnats, huit évêques et vingt-trois chevaliers perdirent glorieusement la vie dans cette triste affaire. » Sur ce fond historique, la tradition a brodé la légende suivante : « Le matin même du combat, un cavalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente et dont les yeux lançaient des

Les maisons sont en face de nous, espacées comme les tentes d'un camp, régulières, petites, présentant leur pignon et entourées de clôtures de planches qui laissent voir les têtes touffues de nombreux arbres fruitiers. — C'est fête au village, au centre d'une place, à l'ombre d'un arbre énorme bondissent les danses nationales. Je vois voleter les courtes jupes des filles et les larges pantalons de toile des garçons. — Le généreux vin de la Hongrie (le vin du cœur, comme ils disent), doit couler à pleins bords dans des groupes assis plus loin.

A l'extrémité sud de l'île de Brigitte, sur la rive orientale, se trouve le débarcadère de Bezdan. Au fond, très-loin, un groupe de montagnes ferme la plaine à l'Orient. Une colline, qui se relève brusquement et dont les pentes sont couvertes de vignobles, forme le premier plan à gauche; à droite, une douzaine de moulins parsèment le lit du fleuve. C'est tout ce que nous apercevons de Bezdan, qui, comme les trois quarts des bourgs et même des villes où nous avons relâché depuis Pesth, est complétement invisible à l'œil du voyageur.



Vue de Mohacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Aux moulins de Bezdan, succèdent les pêcheries d'Apatin. Ces pêcheries forment un véritable village bâti en pleine eau, et qui, par la singularité de son aspect, fait une heureuse diversion à la monotonie du paysage.

Qu'on se figure un fouillis de constructions en bois, cabanes, huttes, hangars, guérites, appentis de branchages et de paillis posés sur des charpentes. Au milieu, une place marquée par un grand mât. A chaque pieu, à chaque pilotis, à chaque saillie tient la corde d'un filet tendu. Sous les toits, à toutes les portes, une nacelle est amarrée, et à travers chaque interstice par où l'œil peut glisser, le long des ruelles, par-dessus les légères toitures, l'on voit courir des barques dont les conducteurs, hommes ou femmes, pagayent debout. Notre bateau s'arrête pour faire du poisson. Le maître d'hôtel choisit, pour la table des passagers, de magnifiques sujets dont j'ignore le nom, et l'équipage se paye une matelotte pantagruélique. A l'aspect de ces pirogues, de ces femmes au sourire provocant qui tendent vers nous une proie frétillante, aux sons barbares et inintelligibles qui frappent mon oreille, je pourrais me croire en Océanie, assistant à une réception de naturels Taïtiens. Je m'attends à ce que le maître coq paye toute cette marchandise d'un collier de verroterie ou d'un bracelet de laiton : et, en vérité, je ne me trompe de guère, car c'est encore cet affreux papier d'Autriche aux fluctuations trompeuses qui compense l'échange.



Vue de Bezdan sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Une heure après nous passons l'embouchure de la Drave (*Trau*), assez large et assez profonde pour porter depuis Eszek des bateaux de cent cinquante tonneaux; et cependant l'addition de cette énorme masse d'eau ne semble modifier en rien la physionomie et les allures du fleuve.

Nous faisons échelle à Neusatz (*Uj-Videk*, en ma-

Les maisons sont en face de nous, espacées comme les tentes d'un camp, régulières, petites, présentant leur pignon et entourées de clôtures de planches qui laissent voir les têtes touffues de nombreux arbres fruitiers. — C'est fête au village, au centre d'une place, à l'ombre d'un arbre énorme bondissent les danses nationales. Je vois voleter les courtes jupes des filles et les larges pantalons de toile des garçons. — Le généreux vin de la Hongrie (le vin du cœur, comme ils disent), doit couler à pleins bords dans des groupes assis plus loin.

A l'extrémité sud de l'île de Brigitte, sur la rive orientale, se trouve le débarcadère de Bezdan. Au fond, très-loin, un groupe de montagnes ferme la plaine à l'Orient. Une colline, qui se relève brusquement et dont les pentes sont couvertes de vignobles, forme le premier plan à gauche; à droite, une douzaine de moulins parsèment le lit du fleuve. C'est tout ce que nous apercevons de Bezdan, qui, comme les trois quarts des bourgs et même des villes où nous avons relâché depuis Pesth, est complétement invisible à l'œil du voyageur.



Vue de Mohacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Aux moulins de Bezdan, succèdent les pêcheries d'Apatin. Ces pêcheries forment un véritable village bâti en pleine eau, et qui, par la singularité de son aspect, fait une heureuse diversion à la monotonie du paysage.

Qu'on se figure un fouillis de constructions en bois, cabanes, huttes, hangars, guérites, appentis de branchages et de paillis posés sur des charpentes. Au milieu, une place marquée par un grand mât. A chaque pieu, à chaque pilotis, à chaque saillie tient la corde d'un filet tendu. Sous les toits, à toutes les portes, une nacelle est amarrée, et à travers chaque interstice par où l'œil peut glisser, le long des ruelles, par-dessus les légères toitures, l'on voit courir des barques dont les conducteurs, hommes ou femmes, pagayent debout. Notre bateau s'arrête pour faire du poisson. Le maître d'hôtel choisit, pour la table des passagers, de magnifiques sujets dont j'ignore le nom, et l'équipage se paye une matelotte pantagruélique. A l'aspect de ces pirogues, de ces femmes au sourire provocant qui tendent vers nous une proie frétillante, aux sons barbares et inintelligibles qui frappent mon oreille, je pourrais me croire en Océanie, assistant à une réception de naturels Taïtiens. Je m'attends à ce que le maître coq paye toute cette marchandise d'un collier de verroterie ou d'un bracelet de laiton : et, en vérité, je ne me trompe de guère, car c'est encore cet affreux papier d'Autriche aux fluctuations trompeuses qui compense l'échange.



Vue de Bezdan sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

Une heure après nous passons l'embouchure de la Drave (*Trau*), assez large et assez profonde pour porter depuis Eszek des bateaux de cent cinquante tonneaux; et cependant l'addition de cette énorme masse d'eau ne semble modifier en rien la physionomie et les allures du fleuve.

Nous faisons échelle à Neusatz (*Uj-Videk*, en ma-

est amarrée une grande embarcation qui attend sans doute le chargement du chariot, tandis que l'équipage groupé à l'entrée d'une large caverne, cuisine en plein air.

Dans une heure nous serons à Semlin. La rive serbe est toujours formée d'une montagne d'argile coupée en falaises, surmontée de pentes que se partagent les arbres et la vigne. C'est la seule chose qui par réflexion donne un peu d'animation au passage. Le fleuve est si large et son cours est si droit en face de nous que l'eau fait horizon. A gauche une légère ligne brumeuse dessine faiblement la rive.

Après avoir tourné un promontoire qui affecte les formes régulières et solides d'un banc de rochers, nous longeons de pauvres maisons de bois qui trempent dans la rivière, tellement disloquées et penchées qu'elles semblent s'accrocher et se soutenir aux grands arbres qui les abritent. Un peu plus loin une sentinelle blanc-vêtue veille, le fusil à l'épaule, à la porte d'un corps de garde en planches. Des douaniers sont assis près d'un grand hangar en toile goudronnée servant de doks pour les marchandises. Deux ou trois vapeurs sont à l'ancre près du rivage. C'est le débarcadère de Semlin.

## XXXVI

### SEMLIN.

Le débarcadère de Semlin. — Vue du Danube. — Les Serbes d'Autriche. — Une ruelle. — Danger de dessiner des ânes. — La police. — Départ pour Belgrade.

Deux ou trois ruelles conduisent du débarcadère de Semlin à la ville proprement dite, qu'on aperçoit, en face et à droite, à une distance respectueuse du fleuve, car le Danube est un voisin mal commode, et il ne fait pas bon toujours le serrer de trop près. A gauche, s'étend une prairie marécageuse plantée d'arbres et bordée de maisons de pauvre apparence.

Semlin, situé au confluent du Danube et de la Save, n'est séparé de Belgrade que par la largeur de la rivière, très-spacieuse, il est vrai, en cet endroit. On m'avait parlé d'un omnibus à vapeur faisant continuellement le trajet entre ces deux villes. J'avais hâte d'en profiter et de repaître mes yeux de la contemplation d'une ville



Huttes de pêcheurs sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

turque, m'imaginant qu'il suffisait pour monter à bord de payer sa place et tout au plus d'exhiber son passe-port. Mais j'avais compté sans les formalités et les lenteurs interminables de la police autrichienne. Mon hôte m'apprit bientôt que je ne pouvais m'embarquer sans l'autorisation de l'état-major de la place et le visa de la police de Semlin. Je remis mon excursion au lendemain, et visitai la ville.

Il n'y a absolument rien à voir à Semlin. La ville passe pour commerçante. Mais tous les négoces m'y semblent confondus. Après avoir acheté un cigare chez un pharmacien, marchand de poissons secs, de beurre et de fromage, comme un négociant du Groënland, je m'éloigne du centre de la ville et gagne un quartier retiré dont les maisons, entourées d'une cour palissadée remplie d'arbres fruitiers et de fleurs, n'ont pas d'entrée sur la rue et ne laissent apercevoir que deux petites fenêtres carrées et jumelles, à persiennes vertes, avec des embrasures peintes en bleu de ciel. Un sureau ou un acacia abrite la porte et retombe en panache sur le toit en bardeau. Des chants bizarres et mélancoliques mêlés à des bourdonnements de *gouzla* (sorte de mandoline à une seule corde très-répandue dans les contrées iougo-slaves), s'échappent par bouffées de ces fenêtres où l'on voit apparaître de temps à autre de jolies figures de femmes, étonnées et tristes, dont le type n'est ni allemand ni hongrois : ce sont des Serbes. Car Semlin, ou *Zemoun*, est une ville essentiellement serbe. Si l'allemand y est devenu la langue officielle, le peuple n'entend et ne parle que le serbe.

Les Serbes sont très-nombreux en Autriche, — près de deux millions. On les trouve répandus par masses plus ou moins compactes depuis l'Adriatique jusqu'aux Carpathes, dans la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Sirmie, la Hongrie proprement dite, le Banat. Leurs premiers établissements dans ces contrées remonte à l'époque même de l'apparition des Slaves sur le Danube, au milieu du septième siècle, c'est-à-dire bien avant l'arrivée et la conquête des Magyars. Plus tard un grand nombre de Serbes émigrés des provinces turques situées au delà du Danube et de la Save grossirent et renforcèrent ce fond primitif. Du quinzième à la fin du dix-septième siècle ces émigrations se succédèrent presque sans interruption. La plus considérable, celle qui a le plus

est amarrée une grande embarcation qui attend sans doute le chargement du chariot, tandis que l'équipage groupé à l'entrée d'une large caverne, cuisine en plein air.

Dans une heure nous serons à Semlin. La rive serbe est toujours formée d'une montagne d'argile coupée en falaises, surmontée de pentes que se partagent les arbres et la vigne. C'est la seule chose qui par réflexion donne un peu d'animation au passage. Le fleuve est si large et son cours est si droit en face de nous que l'eau fait horizon. A gauche une légère ligne brumeuse dessine faiblement la rive.

Après avoir tourné un promontoire qui affecte les formes régulières et solides d'un banc de rochers, nous longeons de pauvres maisons de bois qui trempent dans la rivière, tellement disloquées et penchées qu'elles semblent s'accrocher et se soutenir aux grands arbres qui les abritent. Un peu plus loin une sentinelle blanc-vêtue veille, le fusil à l'épaule, à la porte d'un corps de garde en planches. Des douaniers sont assis près d'un grand hangar en toile goudronnée servant de doks pour les marchandises. Deux ou trois vapeurs sont à l'ancre près du rivage. C'est le débarcadère de Semlin.

## XXXVI

### SEMLIN.

Le débarcadère de Semlin. — Vue du Danube. — Les Serbes d'Autriche. — Une ruelle. — Danger de dessiner des ânes. — La police. — Départ pour Belgrade.

Deux ou trois ruelles conduisent du débarcadère de Semlin à la ville proprement dite, qu'on aperçoit, en face et à droite, à une distance respectueuse du fleuve, car le Danube est un voisin mal commode, et il ne fait pas bon toujours le serrer de trop près. A gauche, s'étend une prairie marécageuse plantée d'arbres et bordée de maisons de pauvre apparence.

Semlin, situé au confluent du Danube et de la Save, n'est séparé de Belgrade que par la largeur de la rivière, très-spacieuse, il est vrai, en cet endroit. On m'avait parlé d'un omnibus à vapeur faisant continuellement le trajet entre ces deux villes. J'avais hâte d'en profiter et de repaître mes yeux de la contemplation d'une ville



Huttes de pêcheurs sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

turque, m'imaginant qu'il suffisait pour monter à bord de payer sa place et tout au plus d'exhiber son passe-port. Mais j'avais compté sans les formalités et les lenteurs interminables de la police autrichienne. Mon hôte m'apprit bientôt que je ne pouvais m'embarquer sans l'autorisation de l'état-major de la place et le visa de la police de Semlin. Je remis mon excursion au lendemain, et visitai la ville.

Il n'y a absolument rien à voir à Semlin. La ville passe pour commerçante. Mais tous les négoces m'y semblent confondus. Après avoir acheté un cigare chez un pharmacien, marchand de poissons secs, de beurre et de fromage, comme un négociant du Groënland, je m'éloigne du centre de la ville et gagne un quartier retiré dont les maisons, entourées d'une cour palissadée remplie d'arbres fruitiers et de fleurs, n'ont pas d'entrée sur la rue et ne laissent apercevoir que deux petites fenêtres carrées et jumelles, à persiennes vertes, avec des embrasures peintes en bleu de ciel. Un sureau ou un acacia abrite la porte et retombe en panache sur le toit en bardeau. Des chants bizarres et mélancoliques mêlés à des bourdonnements de *gouzla* (sorte de mandoline à une seule corde très-répandue dans les contrées iougo-slaves), s'échappent par bouffées de ces fenêtres où l'on voit apparaître de temps à autre de jolies figures de femmes, étonnées et tristes, dont le type n'est ni allemand ni hongrois : ce sont des Serbes. Car Semlin, ou *Zemoun*, est une ville essentiellement serbe. Si l'allemand y est devenu la langue officielle, le peuple n'entend et ne parle que le serbe.

Les Serbes sont très-nombreux en Autriche, — près de deux millions. On les trouve répandus par masses plus ou moins compactes depuis l'Adriatique jusqu'aux Carpathes, dans la Dalmatie, la Croatie, l'Esclavonie, la Sirmie, la Hongrie proprement dite, le Banat. Leurs premiers établissements dans ces contrées remonte à l'époque même de l'apparition des Slaves sur le Danube, au milieu du septième siècle, c'est-à-dire bien avant l'arrivée et la conquête des Magyars. Plus tard un grand nombre de Serbes émigrés des provinces turques situées au delà du Danube et de la Save grossirent et renforcèrent ce fond primitif. Du quinzième à la fin du dix-septième siècle ces émigrations se succédèrent presque sans interruption. La plus considérable, celle qui a le plus

cheminées des bateaux à vapeur, d'où s'échappent des colonnes de fumée dont les spirales bleues tournoient en s'estompant dans l'air, s'effacent, se reforment et s'effacent encore, jusqu'à ce que le bateau lui-même disparaisse à la vue.

A la descente de la montagne, je retrouvai une de ces ruelles qui plongent dans le Danube, et je la suivis jusqu'à son embouchure. C'est un ravin que cette ruelle, et à certains jours ce doit être un bras du fleuve. Cependant les maisons de bois curieusement étagées, les trottoirs en grosses planches portés par des pieux moitié déchaussés, les escaliers branlants à bases moisies, les grands auvents garnis de branchages, les femmes bizarrement vêtues que je voyais traverser et escalader ces casse-cou tout en jasant et en filant, les grands arbres dessinant une sombre arcade de verdure sous laquelle miroitait le fleuve, tout cela, y compris une douzaine d'âniers avec leurs bêtes puisant de l'eau à la rivière, et une sentinelle qui, nonchalamment appuyée à un tronc d'arbre, contemplait cette scène d'un air distrait, ne manquait pas d'un certain charme pittoresque. C'était, certes, un croquis à faire. Mais à peine avais-je taillé mon crayon et ouvert mon album, que la sentinelle se redressa subitement et dit quelques mots, en me désignant du doigt, à un autre soldat, lequel vint incontinent se camper devant moi de manière à me masquer complétement le paysage, et, de la voix d'abord, puis du geste, me fit comprendre, malgré la mauvaise volonté que j'y mettais, qu'il était défendu de dessiner. Je continuais néanmoins à faire la sourde oreille, quand je vis une escouade tout entière se diriger vers moi l'arme au bras, comme pour lui prêter main-forte. Cette vue me donna à réfléchir. Les violons de Semlin ne doivent pas être gais, pensai-je, et, fermant mon album, je tournai le dos bravement et battis en retraite.


Les buffles du Danube. — Dessin de Lancelot.

Comment se fait-il que partout les bureaux et le personnel de la police restent obstinément en dehors des améliorations que nous voyons s'introduire si promptement dans toutes les choses qui tiennent aux voyages?



Les porcs (voy. p. 54) — Dessin de Lancelot.

Aux extrêmes confins de l'Europe, les routes sont devenues faciles ou tout au moins praticables. En Hongrie elles sont magnifiques, larges, droites, plantées d'arbres; en Autriche elles sont charmantes, et c'est un ravissement, dans les environs de Saint-Polten, entre Linz et Vienne, qu'une course à pied dans la campagne, si verte et si bien cultivée, où s'éparpillent de gracieux villages, propres et riants. Dans tout l'empire, les voitures publiques sont bien attelées, bien menées, commodes, et, ce qui est plus rare, les conducteurs se montrent polis et prévenants envers les voyageurs. Les gares de chemins de fer sont des palais; les bateaux à vapeur des merveilles de commodité et de bon goût; les hôtels pèchent plutôt par l'excès que par le manque de confort et de luxe; les auberges sont partout habitables;

cheminées des bateaux à vapeur, d'où s'échappent des colonnes de fumée dont les spirales bleues tournoient en s'estompant dans l'air, s'effacent, se reforment et s'effacent encore, jusqu'à ce que le bateau lui-même disparaisse à la vue.

A la descente de la montagne, je retrouvai une de ces ruelles qui plongent dans le Danube, et je la suivis jusqu'à son embouchure. C'est un ravin que cette ruelle, et à certains jours ce doit être un bras du fleuve. Cependant les maisons de bois curieusement étagées, les trottoirs en grosses planches portés par des pieux moitié déchaussés, les escaliers branlants à bases moisies, les grands auvents garnis de branchages, les femmes bizarrement vêtues que je voyais traverser et escalader ces casse-cou tout en jasant et en filant, les grands arbres dessinant une sombre arcade de verdure sous laquelle miroitait le fleuve, tout cela, y compris une douzaine d'âniers avec leurs bêtes puisant de l'eau à la rivière, et une sentinelle qui, nonchalamment appuyée à un tronc d'arbre, contemplait cette scène d'un air distrait, ne manquait pas d'un certain charme pittoresque. C'était, certes, un croquis à faire. Mais à peine avais-je taillé mon crayon et ouvert mon album, que la sentinelle se redressa subitement et dit quelques mots, en me désignant du doigt, à un autre soldat, lequel vint incontinent se camper devant moi de manière à me masquer complétement le paysage, et, de la voix d'abord, puis du geste, me fit comprendre, malgré la mauvaise volonté que j'y mettais, qu'il était défendu de dessiner. Je continuais néanmoins à faire la sourde oreille, quand je vis une escouade tout entière se diriger vers moi l'arme au bras, comme pour lui prêter main-forte. Cette vue me donna à réfléchir. Les violons de Semlin ne doivent pas être gais, pensai-je, et, fermant mon album, je tournai le dos bravement et battis en retraite.



Les buffles du Danube. — Dessin de Lancelot.

Comment se fait-il que partout les bureaux et le personnel de la police restent obstinément en dehors des améliorations que nous voyons s'introduire si promptement dans toutes les choses qui tiennent aux voyages?




Les porcs (voy. p. 54) — Dessin de Lancelot.

Aux extrêmes confins de l'Europe, les routes sont devenues faciles ou tout au moins praticables. En Hongrie elles sont magnifiques, larges, droites, plantées d'arbres; en Autriche elles sont charmantes, et c'est un ravissement, dans les environs de Saint-Polten, entre Linz et Vienne, qu'une course à pied dans la campagne, si verte et si bien cultivée, où s'éparpillent de gracieux villages, propres et riants. Dans tout l'empire, les voitures publiques sont bien attelées, bien menées, commodes, et, ce qui est plus rare, les conducteurs se montrent polis et prévenants envers les voyageurs. Les gares de chemins de fer sont des palais; les bateaux à vapeur des merveilles de commodité et de bon goût; les hôtels pèchent plutôt par l'excès que par le manque de confort et de luxe; les auberges sont partout habitables;

un conspirateur? Il me semble bien avoir la conscience nette à cet égard. Néanmoins son exclamation me soulage d'un grand poids; de ces choses-là l'on n'est jamais bien certain. « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme, disait un illustre magistrat, je me charge de le faire pendre. » Si quatre lignes suffisent en France, deux doivent suffire en Autriche; et qu'est-ce qui n'a pas écrit deux lignes?

A la fin il parapha et timbra mon passe-port, et il étendait la main pour me le rendre, quand se ravisant tout à coup :

« Depuis ce matin que vous êtes à Semlin, dit-il, qu'y avez-vous fait?

— Un assez bon déjeuner, répondis-je en saluant profondément, et une ennuyeuse visite. » Il retira brusquement sa main, puis l'avançant de nouveau, me bourra ma feuille de route sous le nez. Quel désagréable petit homme!

Plus tard, quelqu'un qui le connaissait, et à qui je



La fenaison sur les bords du Danube. — Dessin de Lancelot.

racontai les détails de cette scène, me fit envisager le personnage sous un aspect différent de celui sous lequel il m'était apparu.

« Vous n'avez pas eu, me dit-il, affaire à un méchant homme. Je le connais. Il a du bon, mais c'est quand il est en dehors de l'exercice de ses fonctions. Dans tout autre moment, il est ce que son métier le fait, ce que vous l'avez vu, méfiant, taquin, irritable et irritant. C'est affaire de calcul, autant que de tempérament La vieille tactique de la police, de chercher à faire peur aux gens, ne réussit pas avec tout le monde. Taquiner vaut mieux souvent. La taquinerie donne sur les nerfs et vous met facilement hors de garde. Vous vous découvrez, et si vous jouez un rôle, vous risquez de faire tomber votre masque. Or, en Autriche, la police a autant de raisons de se méfier de tout passant qu'elle a de na-



Confluent du Danube et de la Drave. — Dessin de Lancelot.

tionalités différentes cousues à son empire. Autant de Magyars, de Croates, de Serbes, de Tchèques, de Vénitiens, de Roumains, autant d'ennemis-nés qu'elle porte pour ainsi dire, attachés à ses flancs. Il faut donc que ses agents aient les yeux ouverts. Le devoir le leur commande, l'intérêt le leur conseille. Une bonne arrestation, opérée heureusement, peut procurer de l'avancement, ou valoir une gratification; or les gratifications sont fort recherchées des employés autrichiens. Mais s'ils sont désireux de bien faire, ils ont peur de ne pas faire assez, tout en craignant de faire trop. Dans le premier cas, ils s'exposent au reproche de manquer de zèle, dans le second, de prudence. Le bonhomme avait raison; ce n'est pas si simple.

— Mais, dis-je, ils ont, — il a des instructions, une direction supérieure, des renseignements?

— Ah oui! une direction très-supérieure; c'est justement pour cela qu'elle est si peu explicite, et ne dit

un conspirateur? Il me semble bien avoir la conscience nette à cet égard. Néanmoins son exclamation me soulage d'un grand poids; de ces choses-là l'on n'est jamais bien certain. « Donnez-moi quatre lignes de l'écriture d'un homme, disait un illustre magistrat, je me charge de le faire pendre. » Si quatre lignes suffisent en France, deux doivent suffire en Autriche; et qu'est-ce qui n'a pas écrit deux lignes?

A la fin il parapha et timbra mon passe-port, et il étendait la main pour me le rendre, quand se ravisant tout à coup :

« Depuis ce matin que vous êtes à Semlin, dit-il, qu'y avez-vous fait?

— Un assez bon déjeuner, répondis-je en saluant profondément, et une ennuyeuse visite. » Il retira brusquement sa main, puis l'avançant de nouveau, me bourra ma feuille de route sous le nez. Quel désagréable petit homme!

Plus tard, quelqu'un qui le connaissait, et à qui je racontai les détails de cette scène, me fit envisager le personnage sous un aspect différent de celui sous lequel il m'était apparu.



La fenaison sur les bords du Danube. — Dessin de Lancelot.

« Vous n'avez pas eu, me dit-il, affaire à un méchant homme. Je le connais. Il a du bon, mais c'est quand il est en dehors de l'exercice de ses fonctions. Dans tout autre moment, il est ce que son métier le fait, ce que vous l'avez vu, méfiant, taquin, irritable et irritant. C'est affaire de calcul, autant que de tempérament. La vieille tactique de la police, de chercher à faire peur aux gens, ne réussit pas avec tout le monde. Taquiner vaut mieux souvent. La taquinerie donne sur les nerfs et vous met facilement hors de garde. Vous vous découvrez, et si vous jouez un rôle, vous risquez de faire tomber votre masque. Or, en Autriche, la police a autant de raisons de se méfier de tout passant qu'elle a de nationalités différentes cousues à son empire. Autant de Magyars, de Croates, de Serbes, de Tchèques, de Vénitiens, de Roumains, autant d'ennemis-nés qu'elle porte pour ainsi dire, attachés à ses flancs. Il faut donc que ses agents aient les yeux ouverts. Le devoir le leur commande, l'intérêt le leur conseille. Une bonne arrestation, opérée heureusement, peut procurer de l'avancement, ou valoir une gratification; or les gratifications sont fort recherchées des employés autrichiens. Mais s'ils sont désireux de bien faire, ils ont peur de ne pas faire assez, tout en craignant de faire trop. Dans le premier cas, ils s'exposent au reproche de manquer de zèle, dans le second, de prudence. Le bonhomme avait raison; ce n'est pas si simple.



Confluent du Danube et de la Drave. — Dessin de Lancelot.

— Mais, dis-je, ils ont, — il a des instructions, une direction supérieure, des renseignements?

— Ah oui! une direction très-supérieure; c'est justement pour cela qu'elle est si peu explicite, et ne dit



Village hongrois, près Semlin. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XXXVII.

### BELGRADE.

Belgrade vu de loin et de près. — La forteresse. — Le vieux et le nouveau Belgrade. — Courte digression politique. Turcs et chrétiens. — Avenir de la Serbie.

Belgrade, bien que situé à l'opposite de Semlin, de l'autre côté de la Save, est bâti, de même que la ville autrichienne, sur la rive droite du Danube. En mettant le pied sur le bateau, je pus déjà me créer une idée de l'ensemble qui se développait largement en face de moi sur une colline assez élevée au centre et mollement prolongée à droite. Le milieu de cette colline était couvert d'une triste végétation brûlée par le soleil; deux ou trois chemins blancs l'escaladaient en serpentant. A droite, elle était coupée brusquement en forme de falaise, et se reliait par quelques groupes d'arbres à la ville qui étalait en amphithéâtre adouci ses maisons à l'européenne que surmonte le clocher d'une église. Au sommet, de longs murs blancs enceignaient un grand bâtiment carré assez semblable de loin à une caserne, des jardins et une mosquée surmontée de deux minarets à pointes aiguës. A gauche, le sol redescendait assez rapidement portant comme une seconde ville cachée par des arbres fruitiers au milieu desquels s'élançaient de grands cyprès isolés. Tout cela, vu de loin, estompé par la brume lumineuse qui flottait sous un ciel bleu d'une pureté admirable, promettait beaucoup et annonçait bien l'Orient.

Le bateau franchit vite la distance; vingt-cinq minutes après notre départ de Semlin nous débarquions sur le quai de Belgrade.

J'ai dit que ce qui m'attirait surtout à Belgrade c'était le désir caressé depuis ma jeunesse de voir une ville turque. Je faisais bien de me hâter; car ce qu'on nomme, ou plutôt ce qu'on nommait à Belgrade la ville turque, allait bientôt disparaître. Il ne reste plus aujourd'hui aux Osmanlis que la forteresse qui dans peu, il faut l'espérer, suivra l'exemple de la ville, et retournera à ses possesseurs légitimes.

J'espérais aussi trouver près d'une compagnie française de navigation, tout nouvellement créée et qui avait son siége à Belgrade, la possibilité de continuer mon voyage jusqu'à Giurgevo avec moins de rapidité que sur les bateaux du Lloyd. Au rebours des voyageurs ordinaires, j'aurais désiré m'arrêter plus souvent, regarder et dessiner mieux qu'à vol de vapeur les sites merveilleux que je savais devoir rencontrer bientôt; car, la belle partie du Danube ne commence qu'au delà et encore à une assez grande distance de Belgrade. Je fus trompé dans mon attente. La société franco-serbe, comme la société du Lloyd, comme toutes les sociétés organisées en vue du transport des voyageurs, n'était préoccupée que des moyens d'accélérer la marche de ses bateaux. Je ne pouvais songer à la blâmer; mais ce n'était pas mon affaire. L'idée me vint alors de descendre le fleuve, dans une barque, mon album sous le

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33 et 49.



Village hongrois, près Semlin. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XXXVII.

#### BELGRADE.

Belgrade vu de loin et de près. — La forteresse. — Le vieux et le nouveau Belgrade. — Courte digression politique. Turcs et chrétiens. — Avenir de la Serbie.

Belgrade, bien que situé à l'opposite de Semlin, de l'autre côté de la Save, est bâti, de même que la ville autrichienne, sur la rive droite du Danube. En mettant le pied sur le bateau, je pus déjà me créer une idée de l'ensemble qui se développait largement en face de moi sur une colline assez élevée au centre et mollement prolongée à droite. Le milieu de cette colline était couvert d'une triste végétation brûlée par le soleil; deux ou trois chemins blancs l'escaladaient en serpentant. A droite, elle était coupée brusquement en forme de falaise, et se reliait par quelques groupes d'arbres à la ville qui étalait en amphithéâtre adouci ses maisons à l'européenne que surmonte le clocher d'une église. Au sommet, de longs murs blancs enceignaient un grand bâtiment carré assez semblable de loin à une caserne, des jardins et une mosquée surmontée de deux minarets à pointes aiguës. A gauche, le sol redescendait assez rapidement portant comme une seconde ville cachée par des arbres fruitiers au milieu desquels s'élançaient de grands cyprès isolés. Tout cela, vu de loin, estompé par la brume lumineuse qui flottait sous un ciel bleu d'une pureté admirable, promettait beaucoup et annonçait bien l'Orient.

Le bateau franchit vite la distance; vingt-cinq minutes après notre départ de Semlin nous débarquions sur le quai de Belgrade.

J'ai dit que ce qui m'attirait surtout à Belgrade c'était le désir caressé depuis ma jeunesse de voir une ville turque. Je faisais bien de me hâter; car ce qu'on nomme, ou plutôt ce qu'on nommait à Belgrade la ville turque, allait bientôt disparaître. Il ne reste plus aujourd'hui aux Osmanlis que la forteresse qui dans peu, il faut l'espérer, suivra l'exemple de la ville, et retournera à ses possesseurs légitimes.

J'espérais aussi trouver près d'une compagnie française de navigation, tout nouvellement créée et qui avait son siége à Belgrade, la possibilité de continuer mon voyage jusqu'à Giurgevo avec moins de rapidité que sur les bateaux du Lloyd. Au rebours des voyageurs ordinaires, j'aurais désiré m'arrêter plus souvent, regarder et dessiner mieux qu'à vol de vapeur les sites merveilleux que je savais devoir rencontrer bientôt; car, la belle partie du Danube ne commence qu'au delà et encore à une assez grande distance de Belgrade. Je fus trompé dans mon attente. La société franco-serbe, comme la société du Lloyd, comme toutes les sociétés organisées en vue du transport des voyageurs, n'était préoccupée que des moyens d'accélérer la marche de ses bateaux. Je ne pouvais songer à la blâmer; mais ce n'était pas mon affaire. L'idée me vint alors de descendre le fleuve, dans une barque, mon album sous le

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33 et 49.

qui partent de la Save pour rejoindre le Danube, en dessinant un arc de cercle, qui peut être considéré comme la base du triangle dont la citadelle occupe le sommet. Quatre portes flanquées de terrassements et garnis de postes armés ferment cette seconde enceinte, et donnent accès dans la ville neuve qui s'édifie et s'aligne du côté de la Save, le plus loin possible des canons de la forteresse. Ces portes, appelées Porte de la Save (*Sava Capi*), Porte de la Ville (*Varoch Capi*), Porte de Stamboul (*Stambol Capi*) et Porte de Widdin (*Viddin Capi*), consistent en énormes massifs de briques d'argile non cuites, supportant, à dix pieds du sol, une masure de bois et de terre jaune, toute disloquée. C'est le corps de garde. Ces quatre portes et le misérable fossé en terre qui les relie, fortifications aussi impuissantes pour l'attaque que pour la défense, ont donné lieu à plus de réclamations de la part des Serbes, à plus de protestations de la part de la Turquie, qu'il n'en faudrait pour alimenter les protocoles et couvrir de croix les diplomates d'un second congrès de Vienne.

C'est à cette même porte de Widdin qu'éclata, juste une année après mon départ (16 juin 1862), une rixe, à la suite de laquelle la forteresse tira durant cinq heures sur la ville à boulets et à mitraille. Un nombre considérable de personnes, des femmes, des enfants périrent victimes de ce guet-apens, qui tint durant plusieurs semaines l'Europe en émoi, par la crainte de voir se réveiller tout à coup cette terrible question d'Orient, le cauchemar des diplomates.

Ces rixes, bien que les suites n'en fussent pas toujours aussi graves, étaient presque journalières à Belgrade. Elles dérivaient d'une situation fausse, anomale, par elle-même pleine de périls, et qu'aggravait encore l'antagonisme naturel des populations. Le hatti-chérif de 1830, par lequel avait été reconnue l'indépendance de la Serbie, obligeait expressément les musulmans domiciliés dans la principauté, *en dehors du rayon des forteresses*, à évacuer le territoire dans le délai d'une année.

Plus tard ce délai avait été prorogé à cinq ans, afin de leur donner le temps nécessaire pour vendre ou affermer leurs immeubles. Les cinq ans s'étaient écoulés, puis cinq, puis dix, puis vingt, les choses n'avaient pas changé, et malgré les incessantes réclamations du gouvernement serbe, les Turcs continuaient de résider dans le vieux Belgrade, où ils prétendaient ne dépendre que de leurs propres autorités. Ils y avaient leur voivode, leur police, leurs zabtiés, qui relevaient directement du commandant de la forteresse. Cette double juridiction avait les conséquences les plus fâcheuses. Elle était un obstacle à toute tentative d'amélioration locale. A toute proposition concernant soit le pavage, ou l'éclairage, ou l'alignement des rues, émanant de la municipalité serbe, le pacha répondait invariablement que ses administrés n'avaient que faire de toutes ces nouveautés, et que d'ailleurs ils étaient trop pauvres pour contribuer à de telles dépenses. En outre, elle devenait une source perpétuelle de démêlés et de conflits, non-seulement entre les autorités, mais encore entre les habitants turcs et serbes, chacun des deux partis cherchant à se maintenir à l'exclusion de l'autre sur le terrain qu'il considérait comme lui appartenant en propre.


Corps de garde des confins militaires (voy. p. 74). — Dessin de Lancelot.

Sous la domination ottomane, c'est-à-dire jusqu'en 1806, Belgrade, malgré son importance au point de vue politique et militaire, n'était, comme la plupart des villes turques, qu'une grande bourgade, entièrement construite en bois. Aussi renferme-t-il peu de monuments. Les seuls qu'on puisse signaler, la cathédrale, datant du premier règne du prince Miloch, l'académie, le palais princier, se trouvent, à l'exception du dernier, dans le *Faubourg*. Le Faubourg est en même temps le quartier du commerce. Il y a des rues tout entières de boutiques *à la turque*, c'est-à-dire ouvertes sur toute la devanture, et abritées par des auvents en bois que supportent d'élégantes colonnes octogones, finement sculptées et peintes de tons rouges et verts. On pourrait se croire dans un bazar de Constantinople. Ici des pelisses garnies de fourrures, des vestes chamarrées d'or, des écharpes de soie légère, des féredgés aux nuances pâles et tendres; là de l'orfèvrerie d'argent semé de grenats, de rubis et de turquoises, des chapelets d'ambre et des bracelets. Plus loin la maroquinerie, les hautes selles et les harnachements à houppes de cuir et de soie tressés, les ceintures aux vastes replis garnis d'armes étincelantes, les pipes à longs tuyaux de cerisier ou de

qui partent de la Save pour rejoindre le Danube, en dessinant un arc de cercle, qui peut être considéré comme la base du triangle dont la citadelle occupe le sommet. Quatre portes flanquées de terrassements et garnis de postes armés ferment cette seconde enceinte, et donnent accès dans la ville neuve qui s'édifie et s'aligne du côté de la Save, le plus loin possible des canons de la forteresse. Ces portes, appelées Porte de la Save (*Sava Capi*), Porte de la Ville (*Varoch Capi*), Porte de Stamboul (*Stambol Capi*) et Porte de Widdin (*Viddin Capi*), consistent en énormes massifs de briques d'argile non cuites, supportant, à dix pieds du sol, une masure de bois et de terre jaune, toute disloquée. C'est le corps de garde. Ces quatre portes et le misérable fossé en terre qui les relie, fortifications aussi impuissantes pour l'attaque que pour la défense, ont donné lieu à plus de réclamations de la part des Serbes, à plus de protestations de la part de la Turquie, qu'il n'en faudrait pour alimenter les protocoles et couvrir de croix les diplomates d'un second congrès de Vienne.

C'est à cette même porte de Widdin qu'éclata, juste une année après mon départ (16 juin 1862), une rixe, à la suite de laquelle la forteresse tira durant cinq heures sur la ville à boulets et à mitraille. Un nombre considérable de personnes, des femmes, des enfants périrent victimes de ce guet-apens, qui tint durant plusieurs semaines l'Europe en émoi, par la crainte de voir se réveiller tout à coup cette terrible question d'Orient, le cauchemar des diplomates.

Ces rixes, bien que les suites n'en fussent pas toujours aussi graves, étaient presque journalières à Belgrade. Elles dérivaient d'une situation fausse, anomale, par elle-même pleine de périls, et qu'aggravait encore l'antagonisme naturel des populations. Le hatti-chérif de 1830, par lequel avait été reconnue l'indépendance de la Serbie, obligeait expressément les musulmans domiciliés dans la principauté, *en dehors du rayon des forteresses*, à évacuer le territoire dans le délai d'une année.

Plus tard ce délai avait été prorogé à cinq ans, afin de leur donner le temps nécessaire pour vendre ou affermer leurs immeubles. Les cinq ans s'étaient écou-

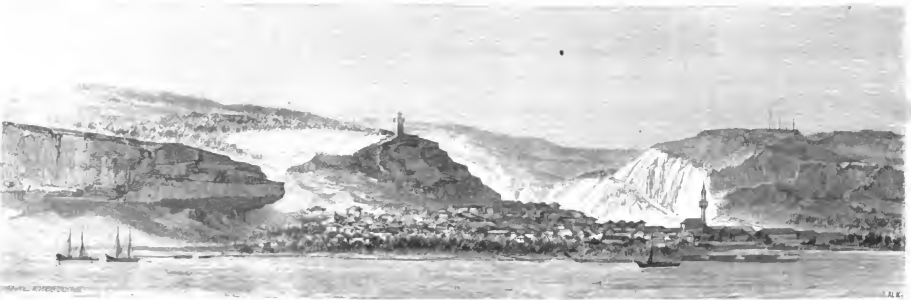


Corps de garde des confins militaires (voy. p. 74). — Dessin de Lancelot.

lés, puis cinq, puis dix, puis vingt, les choses n'avaient pas changé, et malgré les incessantes réclamations du gouvernement serbe, les Turcs continuaient de résider dans le vieux Belgrade, où ils prétendaient ne dépendre que de leurs propres autorités. Ils y avaient leur voïvode, leur police, leurs zabtiés, qui relevaient directement du commandant de la forteresse. Cette double juridiction avait les conséquences les plus fâcheuses. Elle était un obstacle à toute tentative d'amélioration locale. A toute proposition concernant soit le pavage, ou l'éclairage, ou l'alignement des rues, émanant de la municipalité serbe, le pacha répondait invariablement que ses administrés n'avaient que faire de toutes ces nouveautés, et que d'ailleurs ils étaient trop pauvres pour contribuer à de telles dépenses. En outre, elle devenait une source perpétuelle de démêlés et de conflits, non-seulement entre les autorités, mais encore entre les habitants turcs et serbes, chacun des deux partis cherchant à se maintenir à l'exclusion de l'autre sur le terrain qu'il considérait comme lui appartenant en propre.

Sous la domination ottomane, c'est-à-dire jusqu'en 1806, Belgrade, malgré son importance au point de vue politique et militaire, n'était, comme la plupart des villes turques, qu'une grande bourgade, entièrement construite en bois. Aussi renferme-t-il peu de monuments. Les seuls qu'on puisse signaler, la cathédrale, datant du premier règne du prince Miloch, l'académie, le palais princier, se trouvent, à l'exception du dernier, dans le *Faubourg*. Le Faubourg est en même temps le quartier du commerce. Il y a des rues tout entières de boutiques *à la turque*, c'est-à-dire ouvertes sur toute la devanture, et abritées par des auvents en bois que supportent d'élégantes colonnes octogones, finement sculptées et peintes de tons rouges et verts. On pourrait se croire dans un bazar de Constantinople. Ici des pelisses garnies de fourrures, des vestes chamarrées d'or, des écharpes de soie légère, des féredgés aux nuances pâles et tendres; là de l'orfèvrerie d'argent semé de grenats, de rubis et de turquoises, des chapelets d'ambre et des bracelets. Plus loin la maroquinerie, les hautes selles et les harnachements à houppes de cuir et de soie tressés, les ceintures aux vastes replis garnis d'armes étincelantes, les pipes à longs tuyaux de cerisier ou de


Vue de Belgrade, prise de Semlin. — Dessin de Lancelot.


Vue de Nicopolis. — Dessin de Lancelot.



Vue de Belgrade, prise de Semlin. — Dessin de Lancelot.



Vue de Nicopolis. — Dessin de Lancelot.



Gravé par Erhard 12 r. Duguay-Trouin


CARTE
DU BASSIN ORIENTAL
du
DANUBE
dressée par A. Vuillemin
MER NOIRE
MER ADRIATIQUE
ITALIE
BOHÈME
MORAVIE
GALICIE
HONGRIE
TRANSYLVANIE
MOLDAVIE
VALACHIE
BESSARABIE
RUSSIE
SERBIE
BULGARIE
TURQUIE
BOSNIE
BANAT
CROATIE
Alpes de Transylvanie
Monts Karpathes
Beskides
Mt Tatra
Pilsen
Olmutz
Brunn
Vienne
Cracovie
Lemberg
Tarnopol
Kamientec
Kaschau
Pesth
Bude
Gross-Wardein
Klausenbourg
Maros Vasarhely
Karlsbourg
Hermanstadt
Szegedin
Zombor
Neusatz
Peterwardein
Belgrade
Semendria
Temesvar
Craiova
Bukharest
Braila
Galatz
Jassy
Kichenew
Widin
Nicopoli
Routschouk
Silistrie
Choumla
Varna
Balkan
Sophia
Philippopoli
Kustendil
Pristina
Raguse
Scutari
Banialouka
Travnik
Spalatro
Zara
Bouches du Danube
DOBROUDJA



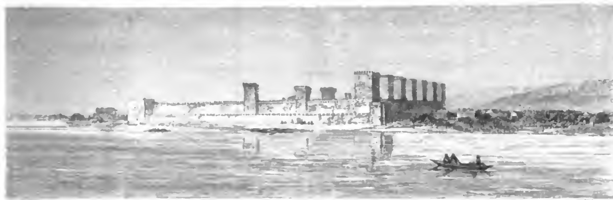
Steamer sur le Danube : Intérieur de deuxième classe. — Dessin de Lancelot.



Steamer sur le Danube : Intérieur de deuxième classe. — Dessin de Lancelot.

tournent passer une semaine encore dans les blockaus; après quoi ils sont libres de rentrer dans leurs villages et de s'occuper comme il leur plaît, à moins qu'ils ne soient requis extraordinairement pour les travaux des routes, l'entretien des corps de garde, etc. Ils possèdent néanmoins leurs bestiaux en toute propriété. Ils ne peuvent se marier qu'avec l'autorisation de leurs supérieurs, et leurs fils sont forcément enrôlés. Quant aux filles, elles héritent du champ paternel sous la condition d'épouser un soldat.

Telle est cette fameuse organisation des confins, qu'on rapporte ordinairement au règne de Marie-Thérèse, quoiqu'elle remonte à une époque bien antérieure, au temps même de la première apparition des Turcs sur le Danube. Tous les écrivains militaires ont vanté à l'envi l'excellence de ce système. Le maréchal Marmont, entre autres, qui avait pu l'étudier sur place lorsqu'il était gouverneur général des provinces illyriennes, l'appelle « une véritable création de génie. » En présence d'une autorité si compétente, je n'ai rien à objecter, et je trouve tout naturel d'ailleurs qu'un pareil système, capable de donner à un État une armée de cinquante à soixante mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix, ait excité l'enthousiasme des militaires. Mais moi, qui ne suis pas militaire et qui ne crois pas que l'idéal des gouvernements soit de produire le plus grand nombre de soldats au meilleur marché possible, je ne suis nullement tenu de partager leur admiration, et quelle que soit la « profondeur de vues » qui ait présidé à la création de ces établissements, je ne me sens nullement disposé à les envier pour mon pays. Que la machine de guerre soit puissante, que le mécanisme en soit d'une admirable simplicité, c'est ce qui ne paraît pas contestable. Mais c'est là tout; et quant à parler du « bien-être, » de la « prospérité, » de la « satisfaction » des paysans soumis au régime militaire autrichien, c'est, suivant la juste remarque d'un écrivain hongrois, une indigne plaisanterie. On s'est beaucoup apitoyé depuis une quinzaine d'années sur la dure condition du paysan roumain, qui doit au boyard quatorze journées de travail en échange de la maison et des cinq hectares



Vue de Somendria. — Dessin de Lancelot.

de terrain dont il a la jouissance perpétuelle; est-ce que cette situation est à comparer avec celle du malheureux *grenzer* qui doit à l'État vingt et un jours sur vingt-huit? Le paysan roumain est libre sur le domaine qu'il cultive, il peut quitter à volonté la terre du boyard, tandis que celui-ci ne peut pas le renvoyer; le *grenzer* est lié au territoire-frontière, et il ne lui est permis de cultiver le sol qui le nourrit que sous la condition d'y mourir, lui et ses enfants. Le paysan roumain a des écoles pour s'instruire; le *grenzer* est voué systématiquement à l'ignorance et à l'abrutissement.

J'ai véritablement le cœur serré, tandis que je suis du regard cette ligne continue de corps de garde qui borde la rive du fleuve, assez rapprochés les uns des autres pour qu'ils puissent toujours communiquer entre eux au moyen de coups de feu de signal. Depuis quelques années on les construit avec quelque souci de la sécurité et de la santé des soldats. Naguère c'étaient de simples baraques de branchages souvent soulevées par le vent et emportées par l'eau. Le plus grand nombre est encore en bois. Quant aux guérites des factionnaires, elles se composent de trois perches fichées en terre, se croisant au sommet et portant à leur intersection quelques branches fraîchement coupées, abri à peu près efficace contre l'ardeur du soleil; mais contre le vent, contre la pluie?...

La plupart des tchardaks sont bâtis en terrain solide, quoique exposés aux inondations. Mais parfois les tournants du fleuve, que l'on doit surveiller, nécessitent la pose d'une sentinelle sur une presqu'île, large de deux ou trois pas, dont le terrain spongieux s'élève à peine de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Le soldat, amené dans une nacelle et qu'une nacelle doit venir reprendre, reste deux heures sur cette langue de terre, si toutefois la fièvre n'a pas diminué l'effectif du poste et doublé le service de chaque homme valide, exposé au soleil cuisant et aux miasmes putrides que la chaleur dégage du marais. Souvent une crue imprévue vient à cerner la sentinelle, en rongeant petit à petit l'étroit terrain qui la porte. Tant mieux si alors quelque saule se trouvant à sa portée, le pauvre diable peut grimper sur sa souche; tant mieux surtout, si la nacelle libératrice arrive à temps, et s'il en est quitte pour un bain de pieds et pour la peur! Je ne crois pas que soldats d'au-

tournent passer une semaine encore dans les blockaus; après quoi ils sont libres de rentrer dans leurs villages et de s'occuper comme il leur plait, à moins qu'ils ne soient requis extraordinairement pour les travaux des routes, l'entretien des corps de garde, etc. Ils possèdent néanmoins leurs bestiaux en toute propriété. Ils ne peuvent se marier qu'avec l'autorisation de leurs supérieurs, et leurs fils sont forcément enrôlés. Quant aux filles, elles héritent du champ paternel sous la condition d'épouser un soldat.

Telle est cette fameuse organisation des confins, qu'on rapporte ordinairement au règne de Marie-Thérèse, quoiqu'elle remonte à une époque bien antérieure, au temps même de la première apparition des Turcs sur le Danube. Tous les écrivains militaires ont vanté à l'envi l'excellence de ce système. Le maréchal Marmont, entre autres, qui avait pu l'étudier sur place lorsqu'il était gouverneur général des provinces illyriennes, l'appelle « une véritable création de génie. » En présence d'une autorité si compétente, je n'ai rien à objecter, et je trouve tout naturel d'ailleurs qu'un pareil système, capable de donner à un État une armée de cinquante à soixante mille hommes toujours prête pour la guerre, qui ne lui coûte presque rien en temps de paix, ait excité l'enthousiasme des militaires. Mais moi, qui ne suis pas militaire et qui ne crois pas que l'idéal des gouvernements soit de produire le plus grand nombre de soldats au meilleur marché possible, je ne suis nullement tenu de partager leur admiration, et quelle que soit la « profondeur de vues » qui ait présidé à la création de ces établissements, je ne me sens nullement disposé à les envier pour mon pays. Que la machine de guerre soit puissante, que le mécanisme en soit d'une admirable simplicité, c'est ce qui ne paraît pas contestable. Mais c'est là tout; et quant à parler du « bien-être, » de la « prospérité, » de la « satisfaction » des paysans soumis au régime militaire autrichien, c'est, suivant la juste remarque d'un écrivain hongrois, une indigne plaisanterie. On s'est beaucoup apitoyé depuis une quinzaine d'années sur la dure condition du paysan roumain, qui doit au boyard quatorze journées de travail en échange de la maison et des cinq hectares



Vue de Somendria. — Dessin de Lancelot.

de terrain dont il a la jouissance perpétuelle; est-ce que cette situation est à comparer avec celle du malheureux *grenzer* qui doit à l'État vingt et un jours sur vingt-huit? Le paysan roumain est libre sur le domaine qu'il cultive, il peut quitter à volonté la terre du boyard, tandis que celui-ci ne peut pas le renvoyer; le *grenzer* est lié au territoire-frontière, et il ne lui est permis de cultiver le sol qui le nourrit que sous la condition d'y mourir, lui et ses enfants. Le paysan roumain a des écoles pour s'instruire; le *grenzer* est voué systématiquement à l'ignorance et à l'abrutissement.

J'ai véritablement le cœur serré, tandis que je suis du regard cette ligne continue de corps de garde qui borde la rive du fleuve, assez rapprochés les uns des autres pour qu'ils puissent toujours communiquer entre eux au moyen de coups de feu de signal. Depuis quelques années on les construit avec quelque souci de la sécurité et de la santé des soldats. Naguère c'étaient de simples baraques de branchages souvent soulevées par le vent et emportées par l'eau. Le plus grand nombre est encore en bois. Quant aux guérites des factionnaires, elles se composent de trois perches fichées en terre, se croisant au sommet et portant à leur intersection quelques branches fraîchement coupées, abri à peu près efficace contre l'ardeur du soleil; mais contre le vent, contre la pluie?...

La plupart des tchardaks sont bâtis en terrain solide, quoique exposés aux inondations. Mais parfois les tournants du fleuve, que l'on doit surveiller, nécessitent la pose d'une sentinelle sur une presqu'île, large de deux ou trois pas, dont le terrain spongieux s'élève à peine de quelques pouces au-dessus du niveau de l'eau. Le soldat, amené dans une nacelle et qu'une nacelle doit venir reprendre, reste deux heures sur cette langue de terre, si toutefois la fièvre n'a pas diminué l'effectif du poste et doublé le service de chaque homme valide, exposé au soleil cuisant et aux miasmes putrides que la chaleur dégage du marais. Souvent une crue imprévue vient à cerner la sentinelle, en rongeant petit à petit l'étroit terrain qui la porte. Tant mieux si alors quelque saule se trouvant à sa portée, le pauvre diable peut grimper sur sa souche; tant mieux surtout, si la nacelle libératrice arrive à temps, et s'il en est quitte pour un bain de pieds et pour la peur! Je ne crois pas que soldats d'au-

à qui il témoignait une tendresse aussi attentive et aussi prévenante que si elle eût eu vingt ans. Souvent — comme j'ai eu maintes fois l'occasion de l'observer par la suite — ces Musulmans que nous traitons de barbares, ont des délicatesses de sentiment à nous faire honte, à nous civilisés. Je le retrouvai dans le salon des deuxièmes classes. Il avait étalé au milieu du plancher un vieux tapis tout troué et effiloché et, accroupi près de sa femme immobile, le visage recouvert d'un yachmak qui ne laissait voir que ses yeux et une partie de son front, il fumait dans un long *tchibouk* à tuyau de cerisier. En face de lui une aventurière française le regardait avec une surprise qu'il prenait évidemment pour de la satisfaction. Le salon était plein à n'y pouvoir remuer. Des grenzers, leurs femmes et leurs enfants occupaient une des faces. Un vieux soldat expliquait je ne sais quoi à ses compagnons avec cet air de contentement particulier à tout simple soldat qu'on écoute. Deux jeunes enfants regardaient avec une curiosité mêlée d'effroi la femme immobile et voilée. Deux conscrits se tenaient debout dans une attitude rêveuse et triste. Dans le fond, assises autour d'une longue table, de joyeuses commères hongroises mangeaient et buvaient avec des pâtres, quelques industriels allemands et des hongrois très-barbus Deux figures me parurent charmantes, deux jeunes Serbes. L'une vêtue d'un large et long pantalon blanc, d'une ample et flottante ceinture, d'une veste violet pâle bordée de fourrure et soutachée de ganses d'argent, portait sur la tête une calotte rouge très-élevée et entourée dans les deux tiers de sa hauteur d'un turban blanc et fin. L'autre, coiffée simplement en cheveux — de magnifiques cheveux, enroulés en nattes soyeuses autour de sa tête — portait une veste sans manches qui laissait voir sa chemise froncée et brodée au col, toute couverte de colliers de pièces de monnaie d'or et d'argent. Ces colliers où s'étalent les *ïirmeliks*[1], les ducats d'Autriche, les carbovanz russes, sont, de temps immémorial, un des luxes des paysannes serbes. Mais chez ce peuple héroïque l'amour de la patrie domine tous les autres sentiments, même celui d'une innocente coquetterie chez les femmes. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance, le pays manquait d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Les femmes donnèrent à l'envi leurs colliers, qui servirent à payer les armes avec lesquelles leurs époux et leurs frères combattaient. Pendant les premières années de la guerre de 1804 à 1810, la Serbie n'eut, pour ainsi dire, pas d'autre monnaie.



Golumbacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

J'allais oublier le personnage le plus amusant du cercle, un long juif enveloppé d'une longue redingote graisseuse, serrée au-dessus des hanches par une vieille cravate de soie noire. Deux longues mèches de cheveux pendaient le long de ses oreilles que recouvrait un chapeau de gentleman. Un sac de nuit dans chaque main, il allait de côté et d'autre, quêtant un endroit favorable où il pût s'établir avec son bagage, et ne rencontrant sur son passage que des railleries

1. Pieces turques de vingt piastres; de *ïirmi*, vingt.

à qui il témoignait une tendresse aussi attentive et aussi prévenante que si elle eût eu vingt ans. Souvent — comme j'ai eu maintes fois l'occasion de l'observer par la suite — ces Musulmans que nous traitons de barbares, ont des délicatesses de sentiment à nous faire honte, à nous civilisés. Je le retrouvai dans le salon des deuxièmes classes. Il avait étalé au milieu du plancher un vieux tapis tout troué et effiloché et, accroupi près de sa femme immobile, le visage recouvert d'un yachmak qui ne laissait voir que ses yeux et une partie de son front, il fumait dans un long *tchibouk* à tuyau de cerisier. En face de lui une aventurière française le regardait avec une surprise qu'il prenait évidemment pour de la satisfaction. Le salon était plein à n'y pouvoir remuer. Des grenzers, leurs femmes et leurs enfants occupaient une des faces. Un vieux soldat expliquait je ne sais quoi à ses compagnons avec cet air de contentement particulier à tout simple soldat qu'on écoute. Deux jeunes enfants regardaient avec une curiosité mêlée d'effroi la femme immobile et voilée. Deux conscrits se tenaient debout dans une attitude rêveuse et triste. Dans le fond, assises autour d'une longue table, de joyeuses commères hongroises mangeaient et buvaient avec des pâtres, quelques industriels allemands et des hongrois très-barbus Deux figures me parurent charmantes, deux jeunes Serbes. L'une vêtue d'un large et long pantalon blanc, d'une ample et flottante ceinture, d'une veste violet pâle bordée de fourrure et soutachée de ganses d'argent, portait sur la tête une calotte rouge très-élevée et entourée dans les deux tiers de sa hauteur d'un turban blanc et fin. L'autre, coiffée simplement en cheveux — de magnifiques cheveux, enroulés en nattes soyeuses autour de sa tête — portait une veste sans manches qui laissait voir sa chemise froncée et brodée au col, toute couverte de colliers de pièces de monnaie d'or et d'argent. Ces colliers où s'étalent les *tirmeliks*[1], les ducats d'Autriche, les carbovanz russes, sont, de temps immémorial, un des luxes des paysannes serbes. Mais chez ce peuple héroïque l'amour de la patrie domine tous les autres sentiments, même celui d'une innocente coquetterie chez les femmes. Lorsque éclata la guerre de l'indépendance, le pays manquait d'argent pour subvenir aux frais de la guerre. Les femmes donnèrent à l'envi leurs colliers, qui servirent à payer les armes avec lesquelles leurs époux et leurs frères combattaient. Pendant les premières années de la guerre de 1804 à 1810, la Serbie n'eut, pour ainsi dire, pas d'autre monnaie.


Golumbacz, sur le Danube. — Dessin de Lancelot.

J'allais oublier le personnage le plus amusant du cercle, un long juif enveloppé d'une longue redingote graisseuse, serrée au-dessus des hanches par une vieille cravate de soie noire. Deux longues mèches de cheveux pendaient le long de ses oreilles que recouvrait un chapeau de gentleman. Un sac de nuit dans chaque main, il allait de côté et d'autre, quêtant un endroit favorable où il pût s'établir avec son bagage, et ne rencontrant sur son passage que des railleries

1. Pièces turques de vingt piastres; de *tirmi*, vingt.

de fer valaques lesquels, malheureusement, n'existent encore qu'à l'état de projet. Si jamais ils s'achèvent, il ne faudra pas plus de soixante-douze heures pour franchir les six à sept cents lieues qui séparent Paris de Bucharest.

Tout ce que l'on aperçoit de Basiach, c'est une hôtellerie dont la façade regarde le fleuve, puis la gare des dégagements qui s'étend à gauche et à droite, parallèment à la grande route de Szechenyi, à l'abri de mamelons boisés qui s'arc-boutent en contre-forts. Le paysage est triste. Le cap qui s'avance vis-à-vis de Basiach, sur la rive serbe, inégal, tourmenté, projette au-dessus de l'eau un massif de rochers rougeâtres recouvert d'une terre sablonneuse où s'étalent de belles nappes de bruyères roses. A un coude brusque du Danube, s'avance, comme pour lui barrer le passage, un écueil portant les ruines, encore imposantes, d'un ancien château fort que couronne un donjon très-élevé. « C'est Rama », me dit un vieux marin, qui depuis 1835 navigue sur le Danube et qui connaît à fond l'histoire de sa navigation encouragée à regret d'abord par l'Autriche et vue d'un mauvais œil par la Turquie. Malheureusement ou heureusement, l'histoire et la légende sont tellement mêlées dans ses récits qu'il est parfois bien difficile de distinguer l'une de l'autre. De plus il est Italien, et à ce titre, comme toute la contrée abonde en souvenirs romains, il se considère ici comme dans sa patrie, et se croit obligé de m'en faire les honneurs. Son enthousiasme ne tarit pas. Je m'en défie un peu, mais il ne me déplaît pas autrement. S'il est permis de médire parfois de son pays quand on y est, il est mieux encore de le défendre et de le glorifier quand on en est loin.

A Golumbacz, il me montre une admirable ruine, la plus belle des bords du Danube. Qu'on se figure une pyramide de rochers nus sortant du lit du fleuve et sur laquelle s'entassent de la base au sommet une succession de tours et de donjons reliés entre eux par des chemins couverts et des remparts crénelés, jusqu'à l'extrême pointe couronnée par une tour ronde gigantesque. Du pied de cette tour un des côtés de la pyramide descend jusque dans le fleuve par des degrés de rochers à pic. Une barque mâtée, d'une assez grande dimension, abritée par une échancrure du roc, disparaît dans l'ensemble imposant de ces constructions et de la masse de granit qui les porte. Murailles et rochers, d'une belle teinte rougeâtre uniforme à ce point qu'on les croirait le même bloc, se détachent d'une encoignure de la montagne boisée et coupée par d'énormes crevasses.

Golumbacz a aussi sa légende. Le héros de cette légende est un certain Borutchaous, Valaque de naissance, brigand de profession, lequel vint il y a quelque cent trente ou cent quarante ans s'établir dans ces ruines, encore habitables à cette époque.

La forteresse romaine, transformée en couvent par des moines après l'invasion des Barbares, avait été si solidement construite, que les Turcs eux-mêmes — grands démolisseurs, comme on sait — n'avaient pu entièrement la détruire. Plusieurs salles qui n'existent plus aujourd'hui — car le temps cause plus de ravages encore que les hommes — étaient encore debout. C'est là que Borutchaous vint s'établir avec ses hommes, comme des vautours dans leur aire. Si les toits du château le protégeaient mal, lui et ses compagnons, contre les intempéries des saisons, ses murailles le mettaient à l'abri de toute surprise, de toute attaque extérieure, et c'est tout ce qu'il lui fallait. Car il avait souvent maille à partir avec ses voisins, ne vivant que de combats et de rapines, faisant de continuelles razzias dans la plaine, forçant les habitants des campagnes à dix lieues à la ronde à lui payer tribut, rançonnant les barques qui montaient ou descendaient le fleuve, car chez lui le brigand était doublé de pirate. Il prenait le titre de roi : aussi l'était-il, roi sur la terre, roi sur les eaux. On envoya contre lui des armées; aucune ne put le vaincre, et il mourut tranquillement dans son lit, plein de gloire et d'années, laissant, comme Alexandre, son empire *au plus digne*. Le plus digne se laissa prendre : fut-ce par un capidgi turc ou par un caporal autrichien, l'histoire ne le dit pas; et la légende elle-même, qui ne tarit pas sur les exploits de Borutchaous, est muette sur le compte de ses successeurs.

Les accidents et les phénomènes naturels de la rive gauche du fleuve ont donné lieu également à une foule de récits merveilleux. Là les rochers sont crevassés de larges cavernes que le fleuve a creusées dans ses jours de colère. L'une de ces cavernes appelée le *Mückenhölle* « le Trou des Cousins » est célèbre dans les contes populaires. C'est là, dit-on, que saint George vainqueur du fameux dragon, abandonna le corps du monstre. Le cadavre putréfié donna naissance à des légions de cousins, qui, chaque année, vers le mois de juin, s'échappent du fond de la caverne et se répandent dans la campagne où ils dévorent bêtes et gens. En vain, pour se préserver du fléau, a-t-on cherché à boucher l'entrée de la grotte; aucune maçonnerie n'a pu tenir contre les assauts de ces insectes endiablés, et mortier et briques ont été aussitôt réduits en poussière.

Un peu plus loin, s'ouvre dans les rochers, une autre caverne qui porte un nom glorieux dans l'histoire des luttes de l'Autriche contre la Turquie, le nom de Vétérani, général italien au service de l'empire. Une poignée de braves qu'il avait logés dans cette forteresse naturelle y tint longtemps en échec plusieurs milliers d'Arnautes et d'Osmanlis.

En aval de ce site légendaire, le Danube se jette tantôt à gauche tantôt à droite comme s'il ne savait s'il veut remonter brusquement au nord ou descendre directement au midi; il décrit de brusques zigzags en se brisant avec bruit aux promontoires qui le repoussent et le contiennent. Ces promontoires affectent la forme pyramidale et leurs assises tombent obliquement. Les hauts sommets sont couverts de bois; et aussi, autant qu'on peut en juger dans une course rapide, les montagnes de la rive turque dominent celles de la rive hongroise. Mais des deux côtés ces montagnes ne sont que comme

de fer valaques lesquels, malheureusement, n'existent encore qu'à l'état de projet. Si jamais ils s'achèvent, il ne faudra pas plus de soixante-douze heures pour franchir les six à sept cents lieues qui séparent Paris de Bucharest.

Tout ce que l'on aperçoit de Basiach, c'est une hôtellerie dont la façade regarde le fleuve, puis la gare des dégagements qui s'étend à gauche et à droite, parallèlement à la grande route de Szechenyi, à l'abri de mamelons boisés qui s'arc-boutent en contre-forts. Le paysage est triste. Le cap qui s'avance vis-à-vis de Basiach, sur la rive serbe, inégal, tourmenté, projette au-dessus de l'eau un massif de rochers rougeâtres recouvert d'une terre sablonneuse où s'étalent de belles nappes de bruyères roses. A un coude brusque du Danube, s'avance, comme pour lui barrer le passage, un écueil portant les ruines, encore imposantes, d'un ancien château fort que couronne un donjon très-élevé. « C'est Rama », me dit un vieux marin, qui depuis 1835 navigue sur le Danube et qui connaît à fond l'histoire de sa navigation encouragée à regret d'abord par l'Autriche et vue d'un mauvais œil par la Turquie. Malheureusement ou heureusement, l'histoire et la légende sont tellement mêlées dans ses récits qu'il est parfois bien difficile de distinguer l'une de l'autre. De plus il est Italien, et à ce titre, comme toute la contrée abonde en souvenirs romains, il se considère ici comme dans sa patrie, et se croit obligé de m'en faire les honneurs. Son enthousiasme ne tarit pas. Je m'en défie un peu, mais il ne me déplaît pas autrement. S'il est permis de médire parfois de son pays quand on y est, il est mieux encore de le défendre et de le glorifier quand on en est loin.

A Golumbacz, il me montre une admirable ruine, la plus belle des bords du Danube. Qu'on se figure une pyramide de rochers nus sortant du lit du fleuve et sur laquelle s'entassent de la base au sommet une succession de tours et de donjons reliés entre eux par des chemins couverts et des remparts crénelés, jusqu'à l'extrême pointe couronnée par une tour ronde gigantesque. Du pied de cette tour un des côtés de la pyramide descend jusque dans le fleuve par des degrés de rochers à pic. Une barque mâtée, d'une assez grande dimension, abritée par une échancrure du roc, disparaît dans l'ensemble imposant de ces constructions et de la masse de granit qui les porte. Murailles et rochers, d'une belle teinte rougeâtre uniforme à ce point qu'on les croirait le même bloc, se détachent d'une encoignure de la montagne boisée et coupée par d'énormes crevasses.

Golumbacz a aussi sa légende. Le héros de cette légende est un certain Borutchaous, Valaque de naissance, brigand de profession, lequel vint il y a quelque cent trente ou cent quarante ans s'établir dans ces ruines, encore habitables à cette époque.

La forteresse romaine, transformée en couvent par des moines après l'invasion des Barbares, avait été si solidement construite, que les Turcs eux-mêmes — grands démolisseurs, comme on sait — n'avaient pu entièrement la détruire. Plusieurs salles qui n'existent plus aujourd'hui — car le temps cause plus de ravages encore que les hommes — étaient encore debout. C'est là que Borutchaous vint s'établir avec ses hommes, comme des vautours dans leur aire. Si les toits du château le protégeaient mal, lui et ses compagnons, contre les intempéries des saisons, ses murailles le mettaient à l'abri de toute surprise, de toute attaque extérieure, et c'est tout ce qu'il lui fallait. Car il avait souvent maille à partir avec ses voisins, ne vivant que de combats et de rapines, faisant de continuelles razzias dans la plaine, forçant les habitants des campagnes à dix lieues à la ronde à lui payer tribut, rançonnant les barques qui montaient ou descendaient le fleuve, car chez lui le brigand était doublé de pirate. Il prenait le titre de roi : aussi l'était-il, roi sur la terre, roi sur les eaux. On envoya contre lui des armées; aucune ne put le vaincre, et il mourut tranquillement dans son lit, plein de gloire et d'années, laissant, comme Alexandre, son empire *au plus digne*. Le plus digne se laissa prendre : fut-ce par un capidgi turc ou par un caporal autrichien, l'histoire ne le dit pas; et la légende elle-même, qui ne tarit pas sur les exploits de Borutchaous, est muette sur le compte de ses successeurs.

Les accidents et les phénomènes naturels de la rive gauche du fleuve ont donné lieu également à une foule de récits merveilleux. Là les rochers sont crevassés de larges cavernes que le fleuve a creusées dans ses jours de colère. L'une de ces cavernes appelée le *Mückenhölle* « le Trou des Cousins » est célèbre dans les contes populaires. C'est là, dit-on, que saint George vainqueur du fameux dragon, abandonna le corps du monstre. Le cadavre putréfié donna naissance à des légions de cousins, qui, chaque année, vers le mois de juin, s'échappent du fond de la caverne et se répandent dans la campagne où ils dévorent bêtes et gens. En vain, pour se préserver du fléau, a-t-on cherché à boucher l'entrée de la grotte; aucune maçonnerie n'a pu tenir contre les assauts de ces insectes endiablés, et mortier et briques ont été aussitôt réduits en poussière.

Un peu plus loin, s'ouvre dans les rochers, une autre caverne qui porte un nom glorieux dans l'histoire des luttes de l'Autriche contre la Turquie, le nom de Vétérani, général italien au service de l'empire. Une poignée de braves qu'il avait logés dans cette forteresse naturelle y tint longtemps en échec plusieurs milliers d'Arnautes et d'Osmanlis.

En aval de ce site légendaire, le Danube se jette tantôt à gauche tantôt à droite comme s'il ne savait s'il veut remonter brusquement au nord ou descendre directement au midi; il décrit de brusques zigzags en se brisant avec bruit aux promontoires qui le repoussent et le contiennent. Ces promontoires affectent la forme pyramidale et leurs assises tombent obliquement. Les hauts sommets sont couverts de bois; et aussi, autant qu'on peut en juger dans une course rapide, les montagnes de la rive turque dominent celles de la rive hongroise. Mais des deux côtés ces montagnes ne sont que comme



Entrée du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XL

SUITE DE BASIACH A ORSOVA

La route du comte Szechenyi et le chemin de Trajan. — Explications, insinuations et réclamations de sior Nicolo.

Devant les masses de granit à travers lesquelles m'emportent les flots désordonnés du Danube, une pensée d'admiration est due au génie de l'homme qui a vaincu la force de résistance inerte et la force folle de la nature. N'est-ce pas une chose merveilleuse aussi que cette voie, qui court tout le long de la rive gauche, conquise en partie sur le roc, en partie sur l'eau, tantôt suspendue aux flancs mêmes de la montagne, tantôt étagée sur des blocs détachés de la masse et rejetés dans le lit du fleuve ? C'est la fameuse route de Drenkova à Orsova, construite par le comte Szechenyi, et grâce à laquelle le service de la Compagnie du Danube n'est jamais interrompu, même à l'époque des plus basses eaux, lorsque le Danube cesse d'être accessible non-seulement aux steamers ordinaires, mais même aux simples barques conduites par des rameurs. Les voyageurs en sont quittes pour quitter le bateau à Drenkova et monter dans des diligences qui les transportent eux et leurs bagages à Orsova, où ils se rembarquent de nouveau. C'est en 1857 qu'a été achevée cette route, qui peut rivaliser avec les grandes créations des Romains.

Mais Nicolo, mon matelot italien, n'est pas de cet avis. Aucune œuvre moderne, à son avis, ne saurait surpasser, ni même égaler les travaux gigantesques du peuple-roi.

« Eh! signor, me crie-t-il, avec une sorte d'impatience, en détournant encore une fois mon attention de la rive gauche pour me montrer sur le bord opposé le chemin de halage tracé par les soldats de Trajan, ceux qui ont creusé ce chemin, sans points d'appui, n'avaient pas la vapeur pour les transporter ou pour forer la pierre, ni la poudre pour fendre les lourdes assises du roc et les précipiter dans le fleuve. Ils ne savaient pas se faire obéir de la force aveugle, la contenir et la diriger; mais ils étaient eux-mêmes une force intelligente Réfléchissez un peu à ce qu'ont fait et nous ont laissé les anciens, comparez la faiblesse de leurs moyens et la grandeur de leurs œuvres. Pour moi à force d'y songer, chaque fois qu'il m'arrive de passer devant ce chemin, il me semble que j'y ai vu travailler comme j'ai vu travailler à la route nouvelle. D'abord il a fallu prendre pied sur cette muraille, qui, à certains endroits, descend aussi profondément au-dessous du niveau du fleuve qu'elle s'élève au-dessus, et pour cela l'on a dû établir un échafaudage qui permît au hardi travailleur d'attaquer le roc sans se préoccuper de son point d'appui. J'ai entendu souvent à bord des savants raisonner là-dessus. Ils prétendaient que les entailles encore visibles et régulièrement espacées dans une largeur considérable avaient servi à soutenir les culées d'un pont : erreur! Jamais pont n'eut une telle largeur. C'étaient tout simplement les mortaises où venaient s'engager les poutres destinées à supporter le plancher provisoire. Le courant eût balayé comme brins de paille les lourdes barques qu'il eût fallu amonceler pour porter les premiers tra-

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49 et 65.



Entrée du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

# DE PARIS A BUCHAREST,

## CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. LANCELOT.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

### XL

SUITE DE BASIACH A ORSOVA

La route du comte Szechenyi et le chemin de Trajan. — Explications, insinuations et réclamations de sior Nicolo.

Devant les masses de granit à travers lesquelles m'emportent les flots désordonnés du Danube, une pensée d'admiration est due au génie de l'homme qui a vaincu la force de résistance inerte et la force folle de la nature. N'est-ce pas une chose merveilleuse aussi que cette voie, qui court tout le long de la rive gauche, conquise en partie sur le roc, en partie sur l'eau, tantôt suspendue aux flancs mêmes de la montagne, tantôt étagée sur des blocs détachés de la masse et rejetés dans le lit du fleuve ? C'est la fameuse route de Drenkova à Orsova, construite par le comte Szechenyi, et grâce à laquelle le service de la Compagnie du Danube n'est jamais interrompu, même à l'époque des plus basses eaux, lorsque le Danube cesse d'être accessible non-seulement aux steamers ordinaires, mais même aux simples barques conduites par des rameurs. Les voyageurs en sont quittes pour quitter le bateau à Drenkova et monter dans des diligences qui les transportent eux et leurs bagages à Orsova, où ils se rembarquent de nouveau. C'est en 1857 qu'a été achevée cette route, qui peut rivaliser avec les grandes créations des Romains.

Mais Nicolo, mon matelot italien, n'est pas de cet avis. Aucune œuvre moderne, à son avis, ne saurait surpasser, ni même égaler les travaux gigantesques du peuple-roi.

« Eh! signor, me crie-t-il, avec une sorte d'impatience, en détournant encore une fois mon attention de la rive gauche pour me montrer sur le bord opposé le chemin de halage tracé par les soldats de Trajan, ceux qui ont creusé ce chemin, sans points d'appui, n'avaient pas la vapeur pour les transporter ou pour forer la pierre, ni la poudre pour fendre les lourdes assises du roc et les précipiter dans le fleuve. Ils ne savaient pas se faire obéir de la force aveugle, la contenir et la diriger; mais ils étaient eux-mêmes une force intelligente Réfléchissez un peu à ce qu'ont fait et nous ont laissé les anciens, comparez la faiblesse de leurs moyens et la grandeur de leurs œuvres. Pour moi à force d'y songer, chaque fois qu'il m'arrive de passer devant ce chemin, il me semble que j'y ai vu travailler comme j'ai vu travailler à la route nouvelle. D'abord il a fallu prendre pied sur cette muraille, qui, à certains endroits, descend aussi profondément au-dessous du niveau du fleuve qu'elle s'élève au-dessus, et pour cela l'on a dû établir un échafaudage qui permît au hardi travailleur d'attaquer le roc sans se préoccuper de son point d'appui. J'ai entendu souvent à bord des savants raisonner là-dessus. Ils prétendaient que les entailles encore visibles et régulièrement espacées dans une largeur considérable avaient servi à soutenir les culées d'un pont : erreur! Jamais pont n'eut une telle largeur. C'étaient tout simplement les mortaises où venaient s'engager les poutres destinées à supporter le plancher provisoire. Le courant eût balayé comme brins de paille les lourdes barques qu'il eût fallu amonceler pour porter les premiers tra-

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209; t. VI, p. 177, 193; t. VII, p. 145, 161, 177; t. XI, p. 33, 49 et 65.

quand on ne fait que sortir du territoire autrichien, les formalités sont moins nombreuses et moins longues. Par une exception rare, que je suis d'autant plus heureux de constater, je trouvai parmi les employés de la police d'Orsova, les seuls à qui j'eus affaire, des gens polis, expéditifs. En moins d'une demi-heure, j'étais en règle avec l'autorité, et j'étais installé à l'hôtel, en compagnie d'un jeune gentleman dont j'avais fait la connaissance au bureau des passe-ports, à la suite d'un de ces légers accidents de voyage qui rapprochent tout naturellement des hommes demeurés jusque-là étrangers les uns aux autres. Il se rendait comme moi à Bucharest; nous devions reprendre le bateau le lendemain jusqu'à Giurgevo, et, en attendant, nous nous promettions de visiter ensemble Orsova.

C'est, comme je l'ai dit, un simple bourg, assez étendu, et qui pourra devenir une ville importante lorsque la navigation du Danube aura pris toute son extension, et que la frontière d'Autriche ne sera plus une barrière, mais un marché et un entrepôt. Il n'a de remarquable aujourd'hui que sa situation et le paysage qui l'entoure. En suivant le long des quais le cours du Danube, l'on arrive bientôt près d'un grand bâtiment qui ressemble à un caravansérai, et qui sert de magasin de dépôt pour les marchandises, et, à l'occasion, de lazaret. En face, au milieu du fleuve, entouré d'un cercle de hautes montagnes, le Nouvel-Orsova, ou, comme l'appellent les Turcs, « la citadelle de l'Ile » (*Ada kalè*), dresse son ancienne forteresse dont les remparts percés de meurtrières baignent leurs pieds



Falaises du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

dans le Danube. Deux tours massives, une maison de bonne apparence et l'élégant minaret de sa mosquée, entourés d'un vert massif de pruniers les surmontent. Sous le ciel étincelant, rayé de longs nuages qu'empourpre le soleil couchant reflété par les lames mouvantes du fleuve, cette île est d'un aspect charmant et mystérieux. Au milieu du canal qui la sépare d'un fort touchant presque à la rive droite, une barque s'agite, se dirige vers nous, approche et présente à nos yeux deux passagers; au seul aspect de leur embarcation, *un caïque à quatre paires*, comme on dit à Constantinople, on reconnaît en eux des personnages d'importance. L'un, superbement vêtu du riche costume des Osmanlis, et dont la ceinture est chargée d'armes brillantes, est accroupi avec majesté sur un tapis étalé au fond du caïque; l'autre est assis à califourchon sur une chaise de bois blanc toute dépaillée; il porte en arrière, découvrant un profil busqué, le fez rouge à gland bleu, surmonté de la plaque de cuivre, signe distinctif des militaires, et la tunique moderne serrée par un ceinturon soutenant un sabre de cavalerie. Ils abordent : le Turc au brillant costume, à la tournure martiale, saute à terre, donne des ordres aux rameurs, et s'achemine vers la ville d'un pas lent et grave; l'autre le suit avec une contenance embarrassée, le cou tendu en avant, le dos voûté, les jambes trébuchantes, tenant des deux mains son grand sabre qu'il porte devant lui comme un danseur de corde son balancier. Au moment où je signalais la barque au large, j'avais entendu dire que c'était le caïque du pacha d'Orsova. A la bonne heure! voilà un digne Turc qui a voulu rester fidèle au costume de ses pères, et qui le porte vaillamment, ma

quand on ne fait que sortir du territoire autrichien, les formalités sont moins nombreuses et moins longues. Par une exception rare, que je suis d'autant plus heureux de constater, je trouvai parmi les employés de la police d'Orsova, les seuls à qui j'eus affaire, des gens polis, expéditifs. En moins d'une demi-heure, j'étais en règle avec l'autorité, et j'étais installé à l'hôtel, en compagnie d'un jeune gentleman dont j'avais fait la connaissance au bureau des passe-ports, à la suite d'un de ces légers accidents de voyage qui rapprochent tout naturellement des hommes demeurés jusque-là étrangers les uns aux autres. Il se rendait comme moi à Bucharest; nous devions reprendre le bateau le lendemain jusqu'à Giurgevo, et, en attendant, nous nous promettions de visiter ensemble Orsova.

C'est, comme je l'ai dit, un simple bourg, assez étendu, et qui pourra devenir une ville importante lorsque la navigation du Danube aura pris toute son extension, et que la frontière d'Autriche ne sera plus une barrière, mais un marché et un entrepôt. Il n'a de remarquable aujourd'hui que sa situation et le paysage qui l'entoure. En suivant le long des quais le cours du Danube, l'on arrive bientôt près d'un grand bâtiment qui ressemble à un caravansérai, et qui sert de magasin de dépôt pour les marchandises, et, à l'occasion, de lazaret. En face, au milieu du fleuve, entouré d'un cercle de hautes montagnes, le Nouvel-Orsova, ou, comme l'appellent les Turcs, « la citadelle de l'Ile » (*Ada kalè*), dresse son ancienne forteresse dont les remparts percés de meurtrières baignent leurs pieds



Falaises du défilé de Cazan. — Dessin de Lancelot.

dans le Danube. Deux tours massives, une maison de bonne apparence et l'élégant minaret de sa mosquée, entourés d'un vert massif de pruniers les surmontent. Sous le ciel étincelant, rayé de longs nuages qu'empourpre le soleil couchant reflété par les lames mouvantes du fleuve, cette île est d'un aspect charmant et mystérieux. Au milieu du canal qui la sépare d'un fort touchant presque à la rive droite, une barque s'agite, se dirige vers nous, approche et présente à nos yeux deux passagers; au seul aspect de leur embarcation, *un caïque à quatre paires*, comme on dit à Constantinople, on reconnaît en eux des personnages d'importance. L'un, superbement vêtu du riche costume des Osmanlis, et dont la ceinture est chargée d'armes brillantes, est accroupi avec majesté sur un tapis étalé au fond du caïque; l'autre est assis à califourchon sur une chaise de bois blanc toute dépaillée; il porte en arrière, découvrant un profil busqué, le fez rouge à gland bleu, surmonté de la plaque de cuivre, signe distinctif des militaires, et la tunique moderne serrée par un ceinturon soutenant un sabre de cavalerie. Ils abordent : le Turc au brillant costume, à la tournure martiale, saute à terre, donne des ordres aux rameurs, et s'achemine vers la ville d'un pas lent et grave; l'autre le suit avec une contenance embarrassée, le cou tendu en avant, le dos voûté, les jambes trébuchantes, tenant des deux mains son grand sabre qu'il porte devant lui comme un danseur de corde son balancier. Au moment où je signalais la barque au large, j'avais entendu dire que c'était le caïque du pacha d'Orsova. A la bonne heure! voilà un digne Turc qui a voulu rester fidèle au costume de ses pères, et qui le porte vaillamment, ma

royal office des douanes, des tabacs, etc. Heureux encore quand il ne s'y joint pas une troisième qualification en *al*, comme *ducal* ou *archiducal*. Mon voyageur anglais agacé par ce luxe de titres, entre dans un café d'Orsova, dont l'enseigne portait : Fournisseur de Son Altesse Impériale-Royale-Archiducale, etc. La même inscription s'étalait majestueusement sur tous les murs à l'intérieur. L'Anglais s'arrête quelque temps à la considérer, et quand le garçon s'approche de lui pour lui demander ce qu'il doit lui servir : « Servez-moi, lui répondit-il, un impérial-royal-archiducal verre d'eau. »

Après dîner, je repris ma promenade. J'étais seul cette fois ; mon compagnon, en vrai fils d'Albion, préférant le *far niente* de l'hôtellerie à l'exercice du soir. Je m'acheminai vers le quai. En face de moi, de l'autre côté du Danube, au pied d'une croupe de montagnes dont l'arête de gauche faisait premier plan à la vue de la forteresse, se montrait, dans un site ravissant, une petite bourgade serbe, affublée d'un nom turc, *Teké* (mot qui signifie couvent ou monastère). Tout ce que j'aperçois du village, c'est une ligne de petites maisons blanches masquées en partie par des accidents du terrain qui se relève en dunes de sable plantées de beaux massifs d'arbres. En arrière s'étend un coteau à pente douce, couvert de champs de maïs, qui se perdent dans l'orée d'une forêt touffue couronnant le sommet de la montagne. Ce village, gaiement groupé dans ce cadre de verdure et de champs bien cultivés, contraste agréablement avec les amas de huttes et les sables arides que j'ai vus plus haut.

Cependant le jour était tombé peu à peu; l'œil ne



Forteresse d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

pouvait plus saisir les détails du paysage, mais l'ensemble était plein de grandeur. La forteresse, isolée, se dessinait en teinte blafarde, sur un fond de vapeurs humides et bleuâtres. Le fleuve, en heurtant le pied des murailles, y traçait une ceinture de lumière mouvante, reflétant à une profondeur infinie les bastions crénelés, les tours et le minaret de la mosquée. Plus bas, il allait se perdant dans un gouffre d'ombre, au-dessus duquel se profilaient les arêtes durement déchirées de hautes montagnes. Le bruit retentissant des vagues semblait aussi cesser là où l'œil cessait de les apercevoir. Le village serbe, au contraire, paraissait plus bruyant, plus animé que tout à l'heure : les bêlements des moutons qui rentraient à l'étable en agitant leurs clochettes, les mugissements des buffles, triplés par les échos de la montagne, se mêlaient aux chants des pâtres qui semblaient s'appeler et se répondre des coteaux à la plaine. La grande voix du fleuve soutenait tous ces bruits, les unissait et les berçait dans une harmonie puissante et triste ; c'était l'hymne du soir dans sa simplicité grandiose !

Orsova avait fermé les portes de ses maisons, éteint les rares lumières qui brillaient tout à l'heure aux fenêtres. Tout dormait ou s'apprêtait à dormir; car je venais de voir passer, regagnant leur camp, quelques femmes tsiganes bizarrement accoutrées d'une longue tunique blanche et d'écharpes frangées; pauvres almées qui, pour quelques kreuzers, dansent et chantent chaque soir dans les bouges infects fréquentés par les matelots ! L'une d'elles portait pendu à son sein un enfant d'au moins trois ans, tout nu, dont les formes grêles, le teint

royal office des douanes, des tabacs, etc. Heureux encore quand il ne s'y joint pas une troisième qualification en *al*, comme *ducal* ou *archiducal*. Mon voyageur anglais agacé par ce luxe de titres, entre dans un café d'Orsova, dont l'enseigne portait : Fournisseur de Son Altesse Impériale-Royale-Archiducale, etc. La même inscription s'étalait majestueusement sur tous les murs à l'intérieur. L'Anglais s'arrête quelque temps à la considérer, et quand le garçon s'approche de lui pour lui demander ce qu'il doit lui servir : « Servez-moi, lui répondit-il, un impérial-royal-archiducal verre d'eau. »

Après dîner, je repris ma promenade. J'étais seul cette fois ; mon compagnon, en vrai fils d'Albion, préférant le *far niente* de l'hôtellerie à l'exercice du soir. Je m'acheminai vers le quai. En face de moi, de l'autre côté du Danube, au pied d'une croupe de montagnes dont l'arête de gauche faisait premier plan à la vue de la forteresse, se montrait, dans un site ravissant, une petite bourgade serbe, affublée d'un nom turc, *Teké* (mot qui signifie couvent ou monastère). Tout ce que j'aperçois du village, c'est une ligne de petites maisons blanches masquées en partie par des accidents du terrain qui se relève en dunes de sable plantées de beaux massifs d'arbres. En arrière s'étend un coteau à pente douce, couvert de champs de maïs, qui se perdent dans l'orée d'une forêt touffue couronnant le sommet de la montagne. Ce village, gaiement groupé dans ce cadre de verdure et de champs bien cultivés, contraste agréablement avec les amas de huttes et les sables arides que j'ai vus plus haut.

Cependant le jour était tombé peu à peu; l'œil ne



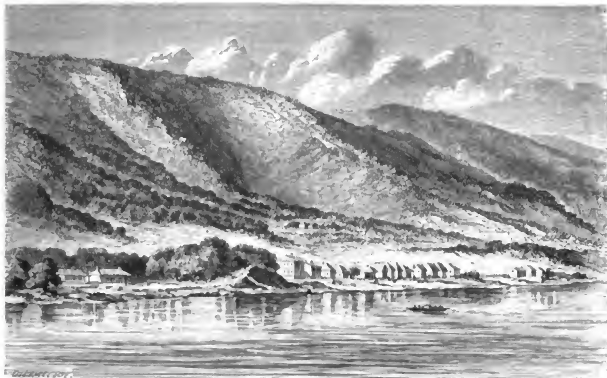
Forteresse d'Orsova. — Dessin de Lancelot.

pouvait plus saisir les détails du paysage, mais l'ensemble était plein de grandeur. La forteresse, isolée, se dessinait en teinte blafarde, sur un fond de vapeurs humides et bleuâtres. Le fleuve, en heurtant le pied des murailles, y traçait une ceinture de lumière mouvante, reflétant à une profondeur infinie les bastions crénelés, les tours et le minaret de la mosquée. Plus bas, il allait se perdant dans un gouffre d'ombre, au-dessus duquel se profilaient les arêtes durement déchirées de hautes montagnes. Le bruit retentissant des vagues semblait aussi cesser là où l'œil cessait de les apercevoir. Le village serbe, au contraire, paraissait plus bruyant, plus animé que tout à l'heure : les bêlements des moutons qui rentraient à l'étable en agitant leurs clochettes, les mugissements des buffles, triplés par les échos de la montagne, se mêlaient aux chants des pâtres qui semblaient s'appeler et se répondre des coteaux à la plaine. La grande voix du fleuve soutenait tous ces bruits, les unissait et les berçait dans une harmonie puissante et triste ; c'était l'hymne du soir dans sa simplicité grandiose !

Orsova avait fermé les portes de ses maisons, éteint les rares lumières qui brillaient tout à l'heure aux fenêtres. Tout dormait ou s'apprêtait à dormir; car je venais de voir passer, regagnant leur camp, quelques femmes tsiganes bizarrement accoutrées d'une longue tunique blanche et d'écharpes frangées ; pauvres almées qui, pour quelques kreuzers, dansent et chantent chaque soir dans les bouges infects fréquentés par les matelots ! L'une d'elles portait pendu à son sein un enfant d'au moins trois ans, tout nu, dont les formes grêles, le teint

d'une échelle de bois conduisant à un gradin naturel, d'où l'ascension se continue par un escalier taillé dans le roc. A l'angle extrême est posée une petite guérite de paille qui ne doit pas peser lourd au vent, quand il souffle avec violence du côté du fleuve. Quelle triste vie l'on doit mener là-haut, et que je plains le sort de ces malheureuses sentinelles condamnées à braver sur cette pointe de rocher, durant de longues heures, toutes les intempéries de l'atmosphère! Tout en m'apitoyant sur le sort de ces martyrs de la consigne, je pense à l'admirable vue dont ils doivent jouir, et dont je voudrais bien avoir ma part. Mais à peine ai-je posé le pied sur le premier échelon, que trois ou quatre voix parties simultanément de divers points sur les hauteurs me crient la même phrase. Je n'en saisis pas le sens, mais il est aisé de juger, d'après l'intonation, qu'elle ne contient pas un souhait de bienvenue. J'abandonne ce perchoir inhospitalier, et continue ma course et mon examen en me rapprochant du fleuve.

Ses eaux, qui conservent la belle teinte verte qu'elles ont prises depuis Cazan, commencent à s'agiter et à bouillonner, et déjà, au milieu de son lit, apparaissent quelques rochers isolés. Sur la rive serbe la déclivité très-rapide est entièrement boisée et les arbres arrivent jusqu'au fleuve protégés par de gros rocs rougeâtres. Du côté où je me trouve, les talus qui soutiennent la route sont échancrés en petites baies et disloqués en promontoires qui, par l'obstacle qu'ils opposent au courant, redoublent sa force et sa rapidité. J'avise au-dessus de moi, à gauche, une terrasse naturelle s'élevant à



Vis-à-vis Orsova. — Dessin de Lancelot.

une assez grande hauteur, dont l'accès me paraît assez facile, et qui ne porte ni corps-de-garde ni guérite : c'est l'observatoire que je cherche depuis longtemps. Arrivé au sommet, je me trouve nez à nez avec un soldat en faction près de deux bâtons et d'un fagot de broussailles surmonté d'un bouchon de feuillage, comme une enseigne de cabaret de village. Oh! l'honnête et bonne figure de soldat, malgré ses deux longues moustaches cirées qui se roidissent en queue de rat! Celui-là ne me dit rien; il me regarde d'un air tranquille, ni surpris de ma venue, ni fâché de ma présence. Enhardi par cet accueil, je le salue de la tête, en ami, il me répond de même; j'allume un cigare et lui en offre un autre avec une allumette enflammée, il accepte, cela me semble d'un bon augure, et soignant mon accent, je lui dis : — *Ich bin maler* (je suis peintre). Comme il était en train d'allumer son cigare, il me fait un signe de la tête : compris! J'ajoute en ménageant mes mots allemands, et pour cause, et en suppléant à leur petit nombre par un geste circulaire embrassant tout le paysage autour de nous : — *Darf man zeichnen* (Peut-on dessiner)? et je promène mon crayon sur mon album. Je ne crois pas qu'on pût s'exprimer plus clairement et mieux indiquer l'intention de faire un croquis tout en sollicitant gracieusement l'approbation et la bienveillance de l'autorité. Aussi fus-je parfaitement compris de mon interlocuteur qui me dit en me désignant et me nommant chaque objet l'un après l'autre d'un ton de démonstration théorique : *Die berg.* — Oui, j'entends, la montagne? Il ajoute : *Nein!* et continue : *Die strass.* — Oui, la route? — *Nein! Die fluss.* — Oui, le fleuve? — *Nein!* — *Die pfad.* — Oui, le sentier? — *Nein!* » Non! toujours non! Hélas! il me

d'une échelle de bois conduisant à un gradin naturel, d'où l'ascension se continue par un escalier taillé dans le roc. A l'angle extrême est posée une petite guérite de paille qui ne doit pas peser lourd au vent, quand il souffle avec violence du côté du fleuve. Quelle triste vie l'on doit mener là-haut, et que je plains le sort de ces malheureuses sentinelles condamnées à braver sur cette pointe de rocher, durant de longues heures, toutes les intempéries de l'atmosphère! Tout en m'apitoyant sur le sort de ces martyrs de la consigne, je pense à l'admirable vue dont ils doivent jouir, et dont je voudrais bien avoir ma part. Mais à peine ai-je posé le pied sur le premier échelon, que trois ou quatre voix parties simultanément de divers points sur les hauteurs me crient la même phrase. Je n'en saisis pas le sens, mais il est aisé de juger, d'après l'intonation, qu'elle ne contient pas un souhait de bienvenue. J'abandonne ce perchoir inhospitalier, et continue ma course et mon examen en me rapprochant du fleuve.

Ses eaux, qui conservent la belle teinte verte qu'elles ont prises depuis Cazan, commencent à s'agiter et à bouillonner, et déjà, au milieu de son lit, apparaissent quelques rochers isolés. Sur la rive serbe la déclivité très-rapide est entièrement boisée et les arbres arrivent jusqu'au fleuve protégés par de gros rocs rougeâtres. Du côté où je me trouve, les talus qui soutiennent la route sont échancrés en petites baies et disloqués en promontoires qui, par l'obstacle qu'ils opposent au courant, redoublent sa force et sa rapidité. J'avise au-dessus de moi, à gauche, une terrasse naturelle s'élevant à



Vis-à-vis Orsova. — Dessin de Lancelot.

une assez grande hauteur, dont l'accès me parait assez facile, et qui ne porte ni corps-de-garde ni guérite : c'est l'observatoire que je cherche depuis longtemps. Arrivé au sommet, je me trouve nez à nez avec un soldat en faction près de deux bâtons et d'un fagot de broussailles surmonté d'un bouchon de feuillage, comme une enseigne de cabaret de village. Oh! l'honnête et bonne figure de soldat, malgré ses deux longues moustaches cirées qui se roidissent en queue de rat! Celui-là ne me dit rien; il me regarde d'un air tranquille, ni surpris de ma venue, ni fâché de ma présence. Enhardi par cet accueil, je le salue de la tête, en ami, il me répond de même; j'allume un cigare et lui en offre un autre avec une allumette enflammée, il accepte, cela me semble d'un bon augure, et soignant mon accent, je lui dis : — *Ich bin maler* (je suis peintre). Comme il était en train d'allumer son cigare, il me fait un signe de la tête : compris! J'ajoute en ménageant mes mots allemands, et pour cause, et en suppléant à leur petit nombre par un geste circulaire embrassant tout le paysage autour de nous : — *Darf man zeichnen* (Peut-on dessiner)? et je promène mon crayon sur mon album. Je ne crois pas qu'on pût s'exprimer plus clairement et mieux indiquer l'intention de faire un croquis tout en sollicitant gracieusement l'approbation et la bienveillance de l'autorité. Aussi fus-je parfaitement compris de mon interlocuteur qui me dit en me désignant et me nommant chaque objet l'un après l'autre d'un ton de démonstration théorique : *Die berg.* — Oui, j'entends, la montagne? Il ajoute : *Nein!* et continue : *Die strass.* — Oui, la route? — *Nein! Die fluss.* — Oui, le fleuve? — *Nein!* — *Die pfad.* — Oui, le sentier? — *Nein!* » Non! toujours non! Hélas! il me

rues, de revoir ce que je n'avais qu'entrevu, en réglant, à loisir, sur les variations graduées de l'ombre et de la lumière, mes heures de repos et de travail. Je n'ai pas d'autre intention ici que celle d'indiquer un sentiment — disons, si vous le voulez, un instinct — commun à tous les artistes, et ce n'est nullement, comme on va le voir, une fanfare que j'exécute en l'honneur de ma bravoure.

Au moment où, tout entier à l'idée qui s'était emparée de moi, je n'aspirais qu'à m'élancer, mon album sous le bras, à travers les entreprises les plus périlleuses, j'avisai tout à coup, à six pas derrière moi, sur la route, un Tsigane bronzé, crépu, déguenillé qui rampait sur le sol. Un autre, blotti entre le parapet et le fleuve à l'entrée d'une hutte d'écorce, m'épiait d'un air sournois, tandis qu'un troisième faisait le guet au tournant qui conduit à Orsova.

Comment à ce moment un souvenir que je devais croire bien loin de ma pensée, le souvenir de Claude Frollo penché sur le haut de la tour de Notre-Dame et précipité dans le vide par Quasimodo, vint-il à traverser mon esprit comme une vision? Par quel autre phénomène, aussi inexplicable, pus-je dans l'espace de moins d'une seconde sentir, voir et calculer à la fois mille choses : la distance du parapet au fleuve, comment il suffirait d'une légère secousse pour me précipiter, comment le premier coquin était bien posté pour déterminer le choc, le deuxième convenablement à portée pour me recevoir au moment de la chute, le dernier, était-ce bien le dernier? le troisième plutôt, plein de confiance dans la solitude? Je ne pouvais m'empêcher de rendre justice mentalement à leur talent de stratèges. Le lieu et l'heure étaient bien choisis, l'embuscade bien dressée ; nul témoin à portée, et le Danube placé là tout exprès pour emporter au loin et dérober à tous les regards le corps du délit. Le corps du délit, c'était moi, et je me voyais, spectacle maussade, ballotté par les flots contre les pointes aiguës des rochers. Mes pauvres croquis voguaient emportés vers la mer Noire pendant que les trois païens se partageaient mes dépouilles. Que faire? Une réminiscence de Victor Hugo m'avait révélé, comme par intuition, le péril ; une réminiscence de Corneille me fournit le moyen d'en sortir (il est bon d'avoir lu les grands poëtes !). Comme le dernier des Horaces, je marchai à mes trois ennemis, avant de leur donner le temps de se rejoindre. Le premier, le plus déterminé puisqu'il devait commencer l'attaque, en me voyant m'affermir sur mes jambes, ferma les yeux, amollit sa pose et dormit. Le deuxième disparut complétement sous sa hutte, comme un renard dans son terrier. Le troisième, le plus fin! voyant l'opération manquée et sa part de prise perdue, tenta d'attraper au moins une aumône, et par une métamorphose subite, de voleur devenu mendiant, me tendit une main suppliante au passage. Pour le coup c'était trop fort. J'étais furieux déjà contre les rôdeurs, soldats ou larrons, qui tour à tour m'empêchaient de dessiner ou me troublaient dans ma contemplation. Ce dernier trait d'impudence acheva de m'exaspérer, et je jetai au nez du misérable trois *nein! nein! nein!* avec un tel emportement que mon accent n'avait plus rien d'humain, ni même d'allemand. Il alla tout penaud rejoindre ses camarades, et je tirai du côté de la ville en répétant avec Georges Sand : « Mon Dieu!



Sentinelle autrichienne. — Dessin de Lancelot.

rues, de revoir ce que je n'avais qu'entrevu, en réglant, à loisir, sur les variations graduées de l'ombre et de la lumière, mes heures de repos et de travail. Je n'ai pas d'autre intention ici que celle d'indiquer un sentiment — disons, si vous le voulez, un instinct — commun à tous les artistes, et ce n'est nullement, comme on va le voir, une fanfare que j'exécute en l'honneur de ma bravoure.

Au moment où, tout entier à l'idée qui s'était emparée de moi, je n'aspirais qu'à m'élancer, mon album sous le bras, à travers les entreprises les plus périlleuses, j'avisai tout à coup, à six pas derrière moi, sur la route, un Tsigane bronzé, crépu, déguenillé qui rampait sur le sol. Un autre, blotti entre le parapet et le fleuve à l'entrée d'une hutte d'écorce, m'épiait d'un air sournois, tandis qu'un troisième faisait le guet au tournant qui conduit à Orsova.

Comment à ce moment un souvenir que je devais croire bien loin de ma pensée, le souvenir de Claude Frollo penché sur le haut de la tour de Notre-Dame et précipité dans le vide par Quasimodo, vint-il à traverser mon esprit comme une vision? Par quel autre phénomène, aussi inexplicable, pus-je dans l'espace de moins d'une seconde sentir, voir et calculer à la fois mille choses : la distance du parapet au fleuve, comment il suffirait d'une légère secousse pour me précipiter, comment le premier coquin était bien posté pour déterminer le choc, le deuxième convenablement à portée pour me recevoir au moment de la chute, le dernier, était-ce bien le dernier? le troisième plutôt, plein de confiance dans la solitude? Je ne pouvais m'empêcher de rendre justice mentalement à leur talent de stratèges. Le lieu et l'heure étaient bien choisis, l'embuscade bien dressée ; nul témoin à portée, et le Danube placé là tout exprès pour emporter au loin et dérober à tous les regards le corps du délit. Le corps du délit, c'était moi, et je me voyais, spectacle maussade, ballotté par les flots contre les pointes aiguës des rochers. Mes pauvres croquis voguaient emportés vers la mer Noire pendant que les trois païens se partageaient mes dépouilles. Que faire? Une réminiscence de Victor Hugo m'avait révélé, comme par intuition, le péril ; une réminiscence de Corneille me fournit le moyen d'en sortir (il est bon d'avoir lu les grands poëtes ! ). Comme le dernier des Horaces, je marchai à mes trois ennemis, avant de leur donner le temps de se rejoindre. Le premier, le plus déterminé puisqu'il devait commencer l'attaque, en me voyant m'affermir sur mes jambes, ferma les yeux, amollit sa pose et dormit. Le deuxième disparut complétement sous sa hutte, comme un renard dans son terrier. Le troisième, le plus fin! voyant l'opération manquée et sa part de prise perdue, tenta d'attraper au moins une aumône, et par une métamorphose subite, de voleur devenu mendiant, me tendit une main suppliante au passage. Pour le coup c'était trop fort. J'étais furieux déjà contre les rôdeurs, soldats ou larrons, qui tour à tour m'empêchaient de dessiner ou me troublaient dans ma contemplation. Ce dernier trait d'impudence acheva de m'exaspérer, et je jetai au nez du misérable trois *nein! nein! nein!* avec un tel emportement que mon accent n'avait plus rien d'humain, ni même d'allemand. Il alla tout penaud rejoindre ses camarades, et je tirai du côté de la ville en répétant avec Georges Sand : « Mon Dieu!



Sentinelle autrichienne. — Dessin de Lancelot.

d'eau des bâtiments du Lloyd, sont, à certaines époques de l'année, une entrave, sinon un obstacle, à la navigation? Les ingénieurs modernes ont exécuté et exécutent chaque jour, sur le parcours des voies ferrées, des travaux d'art bien autrement compliqués. D'ailleurs, si l'on ne pouvait venir à bout de l'obstacle, on pouvait le tourner en creusant un canal de quatre kilomètres au plus de longueur, qui eût permis aux bâtiments d'éviter cet incommode passage. Les deux projets avaient été proposés par le comte Szechenyi. L'Autriche repoussa le premier comme impraticable, la Turquie ne voulut point du second; je ne sais pour quel motif. Mais on le laissa libre de construire sa chaussée, que l'Autriche peut interdire à volonté; si bien qu'en dépit du proverbe, ces fameuses portes, dont elle tient un battant, ne sont *ni ouvertes ni fermées.*

A part ses écueils et ses rapides, le défilé des Portes de Fer me parut moins beau, moins grandiose que celui de Cazan. Au bout d'une heure, il s'élargit, ses rocs ferrugineux se séparent et s'affaissent pour faire place, vers Turnu-Severinu, à des rives argileuses, arrondies, hautes à peine de quarante mètres et beaucoup plus basses du côté de la Serbie.

Turnu-Severinu, malgré son nom antique, est une ville d'origine et de construction toutes modernes. Ses premières maisons commençaient à peine à sortir de terre en 1840. Elle renferme aujourd'hui plus de trois mille habitants, et est le centre d'un commerce assez



Récifs du Danube aux Portes de Fer. — Dessin de Lancelot.

considérable, ce dont j'ai pu m'assurer par moi-même pendant le séjour que j'y ai fait en revenant de Bucharest en France. Tout ce qu'il m'a été donné d'en voir à ce premier arrêt de quelques minutes, c'est une tour en ruines cachée sous les arbres d'un jardin public qui descend jusqu'auprès du débarcadère, et sur le galet une foule nombreuse entourant quatre hommes qui portaient à grand'peine sur leurs épaules un gigantesque poisson blanc et brun, ayant un faux air de requin. Il mesurait au moins trois mètres, et ses derniers tressaillements avaient une telle énergie qu'ils faisaient chanceler les pêcheurs. « Oah! » s'exclama tout à coup mon compagnon anglais qui avait à peine desserré les dents depuis notre départ d'Orsova, et s'était montré indifférent à tout, « je connais! un esturgeon! La chair en est bonne comme celle d'un jeune veau. On le mange frais ou salé, mariné, fumé et séché. De sa laite et de ses œufs on fait le caviar; sa graisse, excellente, se conserve et s'emploie comme le beurre. Le grand esturgeon atteint douze et quinze pieds de longueur, et pèse mille à douze cents livres, souvent beaucoup plus.

— Peste! m'écriai-je à mon tour, voilà un mirifique poisson! Mais ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, continuant de m'adresser à mon interlocuteur, vous qui savez tant de choses, me dire quelle est cette tour en ruines que nous apercevons un peu sur notre droite, à travers les arbres?

— Peuh! fit-il, un monument romain; on en trouve partout; mais les esturgeons deviennent rares. Savez-vous que ce poisson était en grande estime chez les Romains, à ce point qu'il faisait son entrée dans la salle du banquet au son de la flûte, porté par des serviteurs couronnés, comme un ancien triomphateur?

d'eau des bâtiments du Lloyd, sont, à certaines époques de l'année, une entrave, sinon un obstacle, à la navigation? Les ingénieurs modernes ont exécuté et exécutent chaque jour, sur le parcours des voies ferrées, des travaux d'art bien autrement compliqués. D'ailleurs, si l'on ne pouvait venir à bout de l'obstacle, on pouvait le tourner en creusant un canal de quatre kilomètres au plus de longueur, qui eût permis aux bâtiments d'éviter cet incommode passage. Les deux projets avaient été proposés par le comte Szechenyi. L'Autriche repoussa le premier comme impraticable, la Turquie ne voulut point du second; je ne sais pour quel motif. Mais on le laissa libre de construire sa chaussée, que l'Autriche peut interdire à volonté; si bien qu'en dépit du proverbe, ces fameuses portes, dont elle tient un battant, ne sont *ni ouvertes ni fermées.*

A part ses écueils et ses rapides, le défilé des Portes de Fer me parut moins beau, moins grandiose que celui de Cazan. Au bout d'une heure, il s'élargit, ses rocs ferrugineux se séparent et s'affaissent pour faire place, vers Turnu-Severinu, à des rives argileuses, arrondies, hautes à peine de quarante mètres et beaucoup plus basses du côté de la Serbie.

Turnu-Severinu, malgré son nom antique, est une ville d'origine et de construction toutes modernes. Ses premières maisons commençaient à peine à sortir de terre en 1840. Elle renferme aujourd'hui plus de trois mille habitants, et est le centre d'un commerce assez



Récifs du Danube aux Portes de Fer. — Dessin de Lancelot.

considérable, ce dont j'ai pu m'assurer par moi-même pendant le séjour que j'y ai fait en revenant de Bucharest en France. Tout ce qu'il m'a été donné d'en voir à ce premier arrêt de quelques minutes, c'est une tour en ruines cachée sous les arbres d'un jardin public qui descend jusqu'auprès du débarcadère, et sur le galet une foule nombreuse entourant quatre hommes qui portaient à grand'peine sur leurs épaules un gigantesque poisson blanc et brun, ayant un faux air de requin. Il mesurait au moins trois mètres, et ses derniers tressaillements avaient une telle énergie qu'ils faisaient chanceler les pêcheurs. « Oah! » s'exclama tout à coup mon compagnon anglais qui avait à peine desserré les dents depuis notre départ d'Orsova, et s'était montré indifférent à tout, « je connais! un esturgeon! La chair en est bonne comme celle d'un jeune veau. On le mange frais ou salé, mariné, fumé et séché. De sa laite et de ses œufs on fait le caviar; sa graisse, excellente, se conserve et s'emploie comme le beurre. Le grand esturgeon atteint douze et quinze pieds de longueur, et pèse mille à douze cents livres, souvent beaucoup plus.

— Peste! m'écriai-je à mon tour, voilà un mirifique poisson! Mais ne pourriez-vous pas, ajoutai-je, continuant de m'adresser à mon interlocuteur, vous qui savez tant de choses, me dire quelle est cette tour en ruines que nous apercevons un peu sur notre droite, à travers les arbres?

— Peuh! fit-il, un monument romain; on en trouve partout; mais les esturgeons deviennent rares. Savez-vous que ce poisson était en grande estime chez les Romains, à ce point qu'il faisait son entrée dans la salle du banquet au son de la flûte, porté par des serviteurs couronnés, comme un ancien triomphateur?

pour tels; j'écoute modestement en homme désireux de s'instruire et de se former une opinion d'après l'avis des gens sages et compétents. L'un d'eux nie positivement l'existence du pont en cet endroit, et le place un peu plus bas sur le fleuve, vers le confluent de l'Olto, là où se voient encore des restes de fortifications romaines. Les autres tiennent pour l'opinion la plus accréditée, celle qui place le pont à Turnu-Severinu, et citent à l'appui les fouilles entreprises il y a quelques années et qui ont fait découvrir une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne qui se rapportent évidemment à l'expédition contre les Daces. C'est comme la contrepartie de la fameuse question d'Alesia, tant débattue chez nous. A Paris, je serais volontiers pour Alaise; ici je penche du côté d'Alise. Je n'affirme rien cependant, bien qu'on m'ait assuré que le fleuve, à certains jours, montre à découvert les restes des piles de pierre qui jalonnaient son lit d'une rive à l'autre. L'eau



Vue de Filordine. — Dessin de Lancelot

est haute en ce moment, et la vérité est au fond, je n'irai pas l'y chercher. A mon retour cependant je verrai de plus près et je mesurerai ces ruines intéressantes.

C'est peu après avoir franchi les Portes de Fer que le Danube tourne et retourne sur lui-même en décrivant quatre demi-cercles avant de reprendre sa direction normale vers la mer Noire. Je prends à la hâte quelques vues de la rive serbe qui va devenir bientôt la rive bulgare; car nous approchons du confluent du Timok, qui forme la limite de la Principauté et du pachalik de Vidine. Korbovo, où nous n'apercevons qu'un poste de garde-frontières et la grande route qui serpente dans la direction de la montagne; Radouievatz, qui montre avec une sorte de complaisance son débarcadère assez animé et un groupe de jolies maisons. Radouievatz est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive



Le Danube au pont de Trajan. — Dessin de Lancelot.

serbe, la première, par conséquent, quand on remonte le fleuve. C'est ici que le feu prince Miloch, lorsqu'il eut échangé dernièrement l'exil pour le trône (janvier 1859), posa le pied pour la première fois sur le sol de sa patrie, après une absence de vingt ans passés en grande partie dans ses domaines en Valachie. Le prince Miloch est mort le 26 septembre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il était, suivant la juste remarque d'un contemporain, le dernier survivant de cette pléiade d'hommes extraordinaires, qui par leur énergie et par leurs excès mêmes ont jeté tant d'éclat sur l'histoire de l'Orient pendant la première moitié de ce siècle, Karageorge, Ali de Tébélen, Mahmoud, Méhémet-Ali, l'émir Béchir, le vladika Pierre Ier et les héros de la régénération de la Grèce.

Filordine est une petite ville bulgare, agréablement située sur le double versant d'une colline et se prolongeant jusqu'au fleuve, où deux ou trois navires sont à

pour tels; j'écoute modestement en homme désireux de s'instruire et de se former une opinion d'après l'avis des gens sages et compétents. L'un d'eux nie positivement l'existence du pont en cet endroit, et le place un peu plus bas sur le fleuve, vers le confluent de l'Olto, là où se voient encore des restes de fortifications romaines. Les autres tiennent pour l'opinion la plus accréditée, celle qui place le pont à Turnu-Severinu, et citent à l'appui les fouilles entreprises il y a quelques années et qui ont fait découvrir une quantité d'armes, de cuirasses et d'ustensiles de campagne qui se rapportent évidemment à l'expédition contre les Daces. C'est comme la contrepartie de la fameuse question d'Alesia, tant débattue chez nous. A Paris, je serais volontiers pour Alaise; ici je penche du côté d'Alise. Je n'affirme rien cependant, bien qu'on m'ait assuré que le fleuve, à certains jours, montre à découvert les restes des piles de pierre qui jalonnaient son lit d'une rive à l'autre. L'eau



Vue de Filordine. — Dessin de Lancelot.

est haute en ce moment, et la vérité est au fond, je n'irai pas l'y chercher. A mon retour cependant je verrai de plus près et je mesurerai ces ruines intéressantes.

C'est peu après avoir franchi les Portes de Fer que le Danube tourne et retourne sur lui-même en décrivant quatre demi-cercles avant de reprendre sa direction normale vers la mer Noire. Je prends à la hâte quelques vues de la rive serbe qui va devenir bientôt la rive bulgare; car nous approchons du confluent du Timok, qui forme la limite de la Principauté et du pachalik de Vidine. Korbovo, où nous n'apercevons qu'un poste de garde-frontières et la grande route qui serpente dans la direction de la montagne; Radouievatz, qui montre avec une sorte de complaisance son débarcadère assez animé et un groupe de jolies maisons. Radouievatz est la dernière station des bateaux à vapeur sur la rive



Le Danube au pont de Trajan. — Dessin de Lancelot.

serbe, la première, par conséquent, quand on remonte le fleuve. C'est ici que le feu prince Miloch, lorsqu'il eut échangé dernièrement l'exil pour le trône (janvier 1859), posa le pied pour la première fois sur le sol de sa patrie, après une absence de vingt ans passés en grande partie dans ses domaines en Valachie. Le prince Miloch est mort le 26 septembre de l'année dernière, âgé de plus de quatre-vingts ans. Il était, suivant la juste remarque d'un contemporain, le dernier survivant de cette pléiade d'hommes extraordinaires, qui par leur énergie et par leurs excès mêmes ont jeté tant d'éclat sur l'histoire de l'Orient pendant la première moitié de ce siècle, Karageorge, Ali de Tébélen, Mahmoud, Méhemet-Ali, l'émir Béchir, le vladika Pierre I[er] et les héros de la régénération de la Grèce.

Filordine est une petite ville bulgare, agréablement située sur le double versant d'une colline et se prolongeant jusqu'au fleuve, où deux ou trois navires sont à

vait détacher ses yeux de l'image du *bambino*. Puis, après la tendresse, l'orgueil de la mère eut son tour, et bientôt, grâce à elle, l'image passa de main en main, au grand scandale des rigides Osmanlis, qui détournaient les yeux avec horreur, tandis que toute l'assistance féminine paraissait émerveillée, et souriait doucement au peintre comme pour le remercier.

A part cette répugnance qu'ils ont à la reproduction de leurs figures, les Turcs que nous avons sur le bateau (je ne puis parler que de ceux-là), me paraissent de bons diables, gais, rieurs et volontiers familiers. Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on représente d'ordinaire les Turcs. Mais, enfin, en Turquie comme ailleurs, la règle, en supposant qu'ici le contraire soit la règle, souffre des exceptions. L'un m'offre du tabac, blond comme une chevelure d'allemande, odorant comme un parfum d'Arabie. Un autre, en train d'accoler une bouteille avec une double expression d'amour et de reconnaissance qui me prouve que la chanson de Sganarelle est dans son cœur, me la tend avec tant de bonne grâce que je suis forcé d'accepter. Mais ses jolis glouglous ne paraissent pas aussi doux à mon oreille qu'à la sienne, et c'est en rechignant que j'avale deux ou trois gorgées de son contenu, l'inévitable eau-de-vie de prunes, que, sous les noms de slivovitza, rakiou, raki, on rencontre partout des Carpathes aux Balkans, et des Balkans à l'Archipel. Je ne pus découvrir d'où venait ce digne fils du Prophète, dont les façons, de même que la physionomie, étaient assez bizarres. Il menait avec lui deux grandes négresses, serrées dans une robe étroite de grosse toile, les épaules recouvertes d'une sorte de scapulaire de trappiste sans capuchon, et la tête enveloppée. De toute leur personne, on n'entrevoyait que leurs mains luisantes et du plus beau noir.



Commis voyageurs. — Dessin de Lancelot.

Il faisait très-beau et très-chaud malgré la tente qui nous abritait. Les deux tonneaux d'eau exposés sur le pont et mis libéralement à la disposition des passagers étaient à sec, et déjà les plus altérés commençaient, à l'aide de gourdes et de bouteilles pendues des ficelles, à puiser à même le fleuve, bien que son eau passe pour malsaine et engendre, dit-on, la fièvre, lorsque nous jetâmes l'ancre devant Calafat. Une source! une source! cria l'un des passagers, de l'air joyeux dont la vigie d'un navire en détresse signale une voile ou une terre à l'horizon. En effet nous apercevions à mi-côte une nappe limpide miroiter à l'ombre d'un acacia et couler dans un ravin de sable blanc. Au même instant une quinzaine de passagers bondirent à terre et escaladant la dune avec une ardeur de zouaves, coururent à la source pour s'y désaltérer.



Négresses voilées. — Dessin de Lancelot.

Calafat, dont nous ne pouvons que soupçonner l'emplacement, caché qu'il est par la colline qui borde la rive du fleuve, rappelle un des principaux épisodes de cette campagne du Danube, qui fut comme le prologue de la guerre d'Orient, et dans laquelle les Turcs, commandés par Omer-Pacha, déployèrent une bravoure et un héroïsme dignes des plus beaux jours de leur histoire. On s'égaye volontiers aux dépens *du Turc* en général, et du soldat turc en particulier; moi-même peut-être, durant le cours de ce récit, je me serai laissé aller plus

vait détacher ses yeux de l'image du *bambino*. Puis, après la tendresse, l'orgueil de la mère eut son tour, et bientôt, grâce à elle, l'image passa de main en main, au grand scandale des rigides Osmanlis, qui détournaient les yeux avec horreur, tandis que toute l'assistance féminine paraissait émerveillée, et souriait doucement au peintre comme pour le remercier.


Commis voyageurs. — Dessin de Lancelot.

A part cette répugnance qu'ils ont à la reproduction de leurs figures, les Turcs que nous avons sur le bateau (je ne puis parler que de ceux-là), me paraissent de bons diables, gais, rieurs et volontiers familiers. Je sais que ce n'est pas ainsi qu'on représente d'ordinaire les Turcs. Mais, enfin, en Turquie comme ailleurs, la règle, en supposant qu'ici le contraire soit la règle, souffre des exceptions. L'un m'offre du tabac, blond comme une chevelure d'allemande, odorant comme un parfum d'Arabie. Un autre, en train d'accoler une bouteille avec une double expression d'amour et de reconnaissance qui me prouve que la chanson de Sganarelle est dans son cœur, me la tend avec tant de bonne grâce que je suis forcé d'accepter. Mais ses jolis glouglous ne paraissent pas aussi doux à mon oreille qu'à la sienne, et c'est en rechignant que j'avale deux ou trois gorgées de son contenu, l'inévitable eau-de-vie de prunes, que, sous les noms de slivovitza, rakiou, raki, on rencontre partout des Carpathes aux Balkans, et des Balkans à l'Archipel. Je ne pus découvrir d'où venait ce digne fils du Prophète, dont les façons, de même que la physionomie, étaient assez bizarres. Il menait avec lui deux grandes négresses, serrées dans une robe étroite de grosse toile, les épaules recouvertes d'une sorte de scapulaire de trappiste sans capuchon, et la tête enveloppée. De toute leur personne, on n'entrevoyait que leurs mains luisantes et du plus beau noir.


Négresses voilées. — Dessin de Lancelot.

Il faisait très-beau et très-chaud malgré la tente qui nous abritait. Les deux tonneaux d'eau exposés sur le pont et mis libéralement à la disposition des passagers étaient à sec, et déjà les plus altérés commençaient, à l'aide de gourdes et de bouteilles pendues des ficelles, à puiser à même le fleuve, bien que son eau passe pour malsaine et engendre, dit-on, la fièvre, lorsque nous jetâmes l'ancre devant Calafat. Une source! une source! cria l'un des passagers, de l'air joyeux dont la vigie d'un navire en détresse signale une voile ou une terre à l'horizon. En effet nous apercevions à mi-côte une nappe limpide miroiter à l'ombre d'un acacia et couler dans un ravin de sable blanc. Au même instant une quinzaine de passagers bondirent à terre et escaladant la dune avec une ardeur de zouaves, coururent à la source pour s'y désaltérer.

Calafat, dont nous ne pouvons que soupçonner l'emplacement, caché qu'il est par la colline qui borde la rive du fleuve, rappelle un des principaux épisodes de cette campagne du Danube, qui fut comme le prologue de la guerre d'Orient, et dans laquelle les Turcs, commandés par Omer-Pacha, déployèrent une bravoure et un héroïsme dignes des plus beaux jours de leur histoire. On s'égaye volontiers aux dépens *du Turc* en général, et du soldat turc en particulier; moi-même peut-être, durant le cours de ce récit, je me serai laissé aller plus



La Khala de Mintahouès. — Dessin de Eug. Cicéri, d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

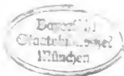
## I

Route de Saouakin à Kassala. — La *Khala*. — *Fillik*. — Un consul mort et ressuscité. — Mallem Ghirghis. — *Alla ranca* — « Un gentilhomme, je comprends : mais un Français! » — Le chekh des Hadenda : politique égyptienne. — Une femme de bon conseil. — L'honneur du drapeau égyptien.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les esquisses que j'ai tracées, il y a plus de quatre ans, du désert nubien que je venais de traverser en diagonale, de Saouakin à Kassala. Une mission officielle me ramenait cette année dans la même région et me permettait de renouer connaissance avec cette Afrique terrible et enchantée que l'on ne parvient jamais à oublier et dont le souvenir me donne parfois, jusqu'en France, jusque dans Paris, de longues heures de nostalgie. Mon premier récit, écrit à une époque où l'Afrique m'était moins familière qu'aujourd'hui, offre bien des lacunes que je tenais à combler : c'est le motif qui me ramenait, le 16 février 1864, sur cette même route de Saouakin à Kassala que j'avais hâtivement étudiée en 1860. Je reprends donc cet itinéraire au point où cesse la partie circonstanciée du premier récit, c'est-à-dire à cinq journées avant Kassala, à l'endroit où la route, après avoir coupé perpendiculairement le joli vallon d'Omlé, quitte définitivement le massif rugueux des monts Langheb. Cet endroit se nomme *Togoy* : j'ignore la signification de ce nom dans la langue bidja (troglodytique). En général, les aiguades nubiennes ont des noms bizarres auxquels se rattachent quelques traditions. Des deux puits avant Togoy, l'un se nomme *Fils du blanc, bois!* l'autre, *Le fils du noir* tout court. « Voyez vous, monsieur, me disait l'Africain qui me traduisait ce nom, le pauvre fils du noir n'est pas invité à boire, comme l'autre : le noir n'a jamais eu de chance !... »

A Togoy, je m'arrêtai un instant pour esquisser rapidement le terrain qui m'entourait, et jouir d'un coup d'œil que je ne devais plus retrouver de bien longtemps. Le cirque de Togoy marque, en effet, la transition des montagnes nues et brûlées de l'orba-Langheb à la plaine dont le Gach forme la blanche artère. La vulgarité monotone des collines de grès et de schiste, nues, rousses, généralement orientées N. E. S. O., courant à travers de petites plaines de graviers semées de laids mimosas et où le granit perce de loin en loin, est rachetée par les lignes fières et aiguës des chaînes de montagnes qui montrent à l'est et au sud leurs arêtes veinées de petits torrents et émergeant du milieu







La Khala de Mintahouèt. — Dessin de Eug. Ciceri, d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE),

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

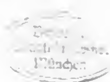
## I

Route de Saouakin à Kassala. — La *Khala*. — *Fillik*. — Un consul mort et ressuscité. — Mallem Ghirghis. — *Alla ranca* — « Un gentilhomme, je comprends, mais un Français! » — Le cheikh des Hadenda : politique égyptienne. — Une femme de bon conseil. — L'honneur du drapeau égyptien.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié les esquisses que j'ai tracées, il y a plus de quatre ans, du désert nubien que je venais de traverser en diagonale, de Saouakin à Kassala. Une mission officielle me ramenait cette année dans la même région et me permettait de renouer connaissance avec cette Afrique terrible et enchantée que l'on ne parvient jamais à oublier et dont le souvenir me donne parfois, jusqu'en France, jusque dans Paris, de longues heures de nostalgie. Mon premier récit, écrit à une époque où l'Afrique m'était moins familière qu'aujourd'hui, offre bien des lacunes que je tenais à combler : c'est le motif qui me ramenait, le 16 février 1864, sur cette même route de Saouakin à Kassala que j'avais hâtivement étudiée en 1860. Je reprends donc cet itinéraire au point où cesse la partie circonstanciée du premier récit, c'est-à-dire à cinq journées avant Kassala, à l'endroit où la route, après avoir coupé perpendiculairement le joli vallon d'Omle, quitte définitivement le massif rugueux des monts Langheb. Cet endroit se nomme *Togoy* (j'ignore la signification de ce nom dans la langue bedja troglodytique). En général, les aiguades nubiennes ont des noms bizarres auxquels se rattachent quelques traditions. Des deux puits avant Togoy, l'un se nomme *Fils du blanc, bois!* l'autre, *Le fils du noir* tout court. « Voyez vous, monsieur, me disait l'Africain qui me traduisait ce nom, le pauvre fils du noir n'est pas invité à boire, comme l'autre : le noir n'a jamais eu de chance !... »

A Togoy, je m'arrêtai un instant pour esquisser rapidement le terrain qui m'entourait, et jouir d'un coup d'œil que je ne devais plus retrouver de bien longtemps. Le cirque de Togoy marque, en effet, la transition des montagnes nues et brûlées de l'orba-Langheb à la plaine dont le Gach forme la blanche artère. La vulgarité monotone des collines de grès et de schiste, nues, rousses, généralement orientées N. E. S. O., courant à travers de petites plaines de graviers semées de lauds mimosas et où le granit perce de loin en loin, est rachetée par les lignes fières et aigues des chaines de montagnes qui montrent à l'est et au sud leurs arêtes veinées de petits torrents et émergeant du milieu



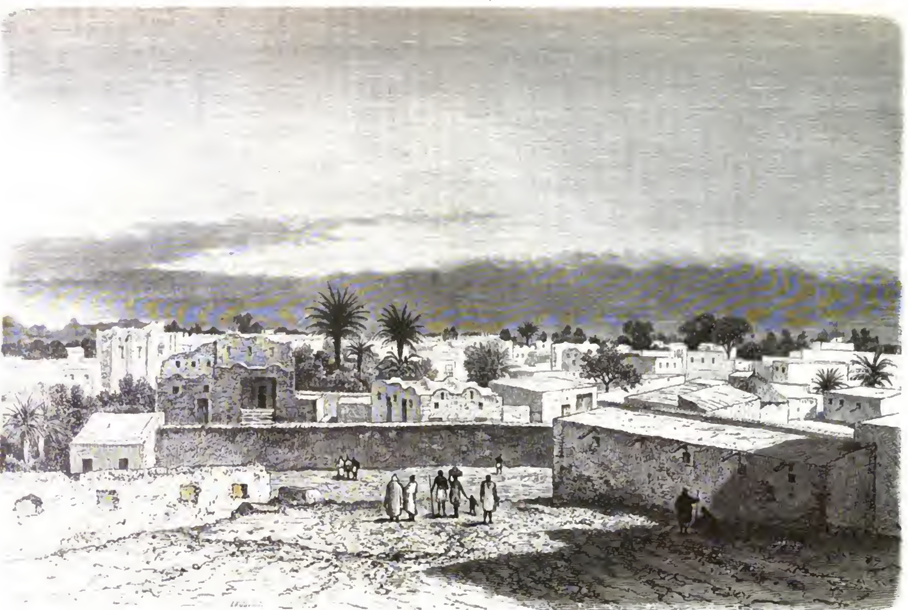


# CARTE du TAKA (NUBIE)

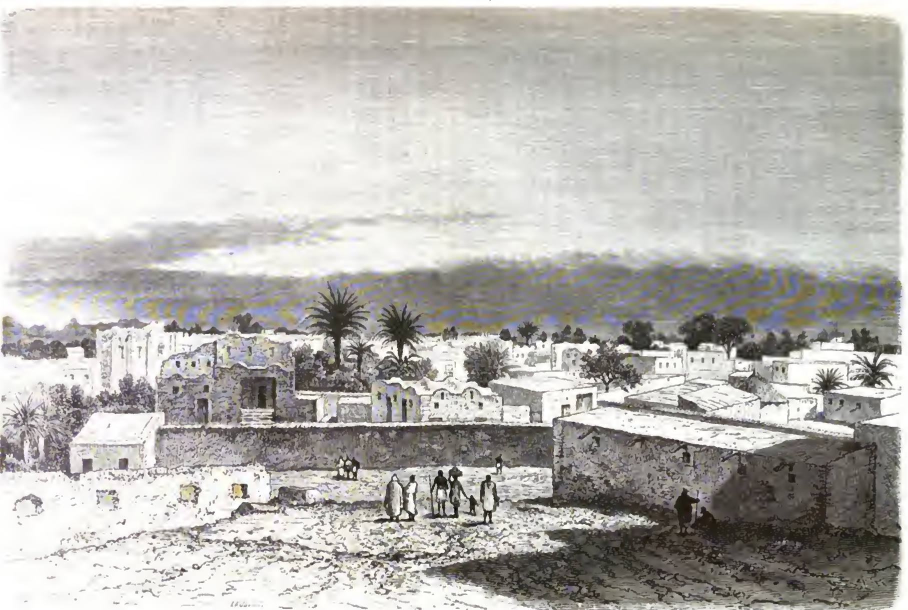
CHEMELAB
Omal
Samarard
Toud
REDJEB
MELEKAB
BICHAREAB
Towan
Gos Redjeb
Hakoulab
Route de Berber
Debelankos
Mel... ou Mitkenab
LOUMARAR
SOGOULAB
Chouchaeb
Kaloula
Roreb
TAKA
HALLENGA
Tokolba
KASSALA
Gosso I.
Goulza
Asobri
Terefat
Hafara
Abou Gamel
HAIKOTA
MENNA
TAKAZZE
Habaat
Route de Guedaref
I. Maqatta
ATBARA
OMRAN
Saba Marat

CARTE
du
**TAKA**
(NUBIE)

GHEMELAB
Omal
Samarard
Tou
REDJEB
MELEKAB
BICHAREAB
Goz Redjeb
Hakoulab
Route de Berber
Tekarré
Towan
Debelankos
Mekhinab ou Mitkenab
GACH
LOUMARAR
SOGOULAB
Thouchaéb
Roreb
Kaloulai
TAKA
HALLENGA
Tokolba
KASSALA
Horat
Gozzo I.
Kassala el Lous
Ahmed Cherif
Goulza
Arobri
TMAZZE
Terefat
Hafara
Abou Gamel
HAIKOTA
MENNA
Rachmel Gharbeh
I. Habaat
I. Maqatta
Route de Guedaref
ATBARA
OMRAN
Subu Marat



Vue de Kassala. — Dessin de Eug. Cicéri, d'après un croquis de M. G. Lejean.



Vue de Kassala. — Dessin de Eug. Cicéri, d'après un croquis de M. G. Lejean.

citerai qu'un, un Allemand qui maugréait à propos de tout, et qui, entrant à tout propos dans le *divan* (salon) où le *mallem* recevait les visites de ses confrères, interrompait toutes les conversations et disait au maître de la maison : « Pourquoi parlez-vous à cette *hyène* (marafil)? » Franchement, je ne sais ce qui arriverait à un Oriental voyageant en Europe, s'il était moitié aussi mal élevé et aussi indiscret que le sont la plupart de nos compatriotes en Orient. On jugera de l'opinion qu'on se fait là-bas de nous par les deux anecdotes qui suivent :

J'étais, il y a deux ans, à Khartoum : on me parla d'un soldat noir qui était entré chez un renégat marseillais, haut fonctionnaire, et s'y était conduit, en présence de femmes, de la manière la plus inconvenante. On lui avait demandé de quel droit il s'imposait ainsi, il avait répondu : *alla franca* (à la franque). Il croyait, comme le pense le peuple en Égypte, que chez les Européens les femmes ne sont l'objet d'aucune estime.

A Adona, dans le nord de l'Abyssinie, était venu un ex-boulanger français nommé R..., l'un des mille fabricants de canons et de chemins de fer qui viennent périodiquement spéculer sur la crédulité du négus, le moins crédule des hommes. R... passant un jour dans la rue à côté d'une jeune fille de bonne maison, fait à son intention un geste injurieux. La fille, outrée, rentre chez elle, raconte l'affront à ses deux frères qui, sans autre explication, prennent leurs fusils et se dirigent vers la maison de R.... Heureusement pour ce dernier, ils rencontrent un vieux curé qui essaye de les arraisonner, et finit par leur faire goûter cet argument : « Certes cette insulte veut du sang, du moins si elle venait d'un homme comme il faut (*soou tallak*), d'un gentilhomme comme vous : mais qu'attendre d'un vagabond de Français? » Et R... dut probablement la vie à cette aimable « circonstance atténuante. »

Je retrouvai Kassala peu changé depuis ma première visite. Le bazar seul s'était transformé, grâce à quelques allées de jolis arbres dont le vert clair tranchait joyeusement, quoique un peu crûment, avec le gris terreux qui est la couleur uniforme de la cité. En revanche, les bastions inoffensifs de l'enceinte avaient quelques lézardes de plus, et leurs sommets, bizarrement ébréchés, avaient ajouté un large contingent aux masses de cette poussière subtile et asphyxiante qui doit figurer en première ligne parmi les ennuis de Kassala.

Ali-Bey, l'aimable mudir de 1860, avait été remplacé par un certain Ibrahim-Bey, étranger au Soudan. M. de Beurmann parle de l'administration d'Ali-Bey comme devait en parler un voyageur qui n'avait pas assez vécu avec les mudirs du vice-roi pour distinguer entre l'honnêteté relative et le cynisme absolu. Je crois lui avoir rendu une justice plus impartiale. Quant à Élias-Bey, il était mort en digne fonctionnaire égyptien, au moment d'un procès infamant à propos de cinq mille talaris qu'il était accusé d'avoir « mangés » et qui ont été repris sur sa succession : les éclaboussures de ce scandale avaient rejailli sur Mallem-Todros, chef des bureaux de la mudirie, qui avait dû financer mille talaris et avait perdu sa place. A mon arrivée, il venait d'y rentrer par suite de quelque compromis facile à deviner, et il était sûr, au bout d'un an ou deux d'exercice, de « rentrer dans ses frais. »

Kassala n'a été destiné, dans l'origine, qu'à être un poste militaire et un centre d'opérations pour dompter plusieurs tribus puissantes de la frontière, jadis vassales nominales de Sennar, comme les Hadendoa, les Hallenga, les Amarar, les Beni-Amer, les Barea et les Mahria. Toutes ces tribus, avec cinq ou six moins importantes dont je parlerai plus loin, relèvent aujourd'hui de la mudirie de Taka ; la population sédentaire est fort peu nombreuse, et s'est groupée principalement sur le Gach et l'Atbara, dans les banlieues de Kassala et de Goz-Redjeb.

Ces tribus étaient, avant 1820, sous la domination du Sennâr, pouvoir très-paterne et qui se contentait d'un droit de suzeraineté constaté par l'investiture donnée aux deglels (princes indigènes) sous la forme d'un bonnet singulier dont je parlerai ailleurs. Au début de la conquête, les Égyptiens ne se montrèrent pas très-empressés de pénétrer dans ces redoutables khalas pour y réclamer des soumissions qu'ils savaient devoir leur être vigoureusement disputées. L'éternelle histoire du cheval qui veut se venger du cerf, leçon que les petits peuples anarchiques n'ont jamais su méditer, trouva encore ici son application. Les Hallenga, molestés par les Hadendoa, appelèrent les Turcs de Goz-Redjeb, et Ahmed-Pacha, gouverneur général du Soudan, vint en personne pour faire la conquête du Taka, et du désert de Barka et de Langheb. La petite tribu de Sabterat fut assaillie une des premières par des forces considérables, et, malgré l'infériorité du nombre et des armes, battit complétement les Égyptiens dans un premier combat livré dans les sables du torrent d'Aohé. Les Turcs fuyaient dans un affreux désordre, quand un officier se jeta au milieu d'eux et leur cria :

« Mes enfants, le Caire est bien loin ! »

Leur faisant entendre que la fuite dans un pays ennemi et inconnu serait leur perte inévitable à tous. Les soldats le comprirent, revinrent à la charge et battirent les Sabterat, qui se soumirent. On trouve encore aujourd'hui, épars dans le sable du Khor, beaucoup d'ossements blanchis, sinistres souvenirs de cette rude bataille. Toute l'aristocratie des Sabterat périt dans la lutte ou dans les exécutions qui la suivirent, et la famille qui gouverne aujourd'hui cette petite tribu est une famille établie là depuis deux ou trois générations seulement.

Vers 1838, une insurrection générale éclata parmi les tribus du Taka, et débuta par quelques succès. Une petite armée égyptienne, surprise dans les forêts du Hadendoa, fut taillée en pièces. Grâce à un peu d'énergie, à beaucoup de cruautés inutiles et surtout à la supériorité de ses moyens d'attaque contre des nomades très-braves, mais armés seulement de la lance et de la lourde épée classique (djellabia), l'Égypte triompha des insurgés, et le dut principalement à deux officiers que j'ai

citerai qu'un, un Allemand qui maugréait à propos de tout, et qui, entrant à tout propos dans le *divan* (salon) où le *mallem* recevait les visites de ses confrères, interrompait toutes les conversations et disait au maître de la maison : « Pourquoi parlez-vous à cette *hyène* (marafil)? » Franchement, je ne sais ce qui arriverait à un Oriental voyageant en Europe, s'il était moitié aussi mal élevé et aussi indiscret que le sont la plupart de nos compatriotes en Orient. On jugera de l'opinion qu'on se fait là-bas de nous par les deux anecdotes qui suivent :

J'étais, il y a deux ans, à Khartonm : on me parla d'un soldat noir qui était entré chez un renégat marseillais, haut fonctionnaire, et s'y était conduit, en présence de femmes, de la manière la plus inconvenante. On lui avait demandé de quel droit il s'imposait ainsi, il avait répondu : *alla franca* (à la franque). Il croyait, comme le pense le peuple en Égypte, que chez les Européens les femmes ne sont l'objet d'aucune estime.

A Adoua, dans le nord de l'Abyssinie, était venu un ex-boulanger français nommé R..., l'un des mille fabricants de canons et de chemins de fer qui viennent périodiquement spéculer sur la crédulité du négus, le moins crédule des hommes. R... passant un jour dans la rue à côté d'une jeune fille de bonne maison, fait à son intention un geste injurieux. La fille, outrée, rentre chez elle, raconte l'affront à ses deux frères qui, sans autre explication, prennent leurs fusils et se dirigent vers la maison de R.... Heureusement pour ce dernier, ils rencontrent un vieux curé qui essaye de les arraisonner, et finit par leur faire goûter cet argument : « Certes cette insulte veut du sang, du moins si elle venait d'un homme comme il faut (*soou tallak*), d'un gentilhomme comme vous : mais qu'attendre d'un vagabond de Français? » Et R... dut probablement la vie à cette aimable « circonstance atténuante. »

Je retrouvai Kassala peu changé depuis ma première visite. Le bazar seul s'était transformé, grâce à quelques allées de jolis arbres dont le vert clair tranchait joyeusement, quoique un peu crûment, avec le gris terreux qui est la couleur uniforme de la cité. En revanche, les bastions inoffensifs de l'enceinte avaient quelques lézardes de plus, et leurs sommets, bizarrement ébréchés, avaient ajouté un large contingent aux masses de cette poussière subtile et asphyxiante qui doit figurer en première ligne parmi les ennuis de Kassala.

Ali-Bey, l'aimable mudir de 1860, avait été remplacé par un certain Ibrahim-Bey, étranger au Soudan. M. de Beurmann parle de l'administration d'Ali-Bey comme devait en parler un voyageur qui n'avait pas assez vécu avec les mudirs du vice-roi pour distinguer entre l'honnêteté relative et le cynisme absolu. Je crois lui avoir rendu une justice plus impartiale. Quant à Élias-Bey, il était mort en digne fonctionnaire égyptien, au moment d'un procès infamant à propos de cinq mille talaris qu'il était accusé d'avoir « mangés » et qui ont été repris sur sa succession : les éclaboussures de ce scandale avaient rejailli sur Mallem-Todros, chef des bureaux de la mudirie, qui avait dû financer mille talaris et avait perdu sa place. A mon arrivée, il venait d'y rentrer par suite de quelque compromis facile à deviner, et il était sûr, au bout d'un an ou deux d'exercice, de « rentrer dans ses frais. »

Kassala n'a été destiné, dans l'origine, qu'à être un poste militaire et un centre d'opérations pour dompter plusieurs tribus puissantes de la frontière, jadis vassales nominales de Sennar, comme les Hadendoa, les Hallenga, les Amarar, les Beni-Amer, les Barea et les Mahria. Toutes ces tribus, avec cinq ou six moins importantes dont je parlerai plus loin, relèvent aujourd'hui de la mudirie de Taka; la population sédentaire est fort peu nombreuse, et s'est groupée principalement sur le Gach et l'Atbara, dans les banlieues de Kassala et de Goz-Redjeb.

Ces tribus étaient, avant 1820, sous la domination du Sennâr, pouvoir très-paterne et qui se contentait d'un droit de suzeraineté constaté par l'investiture donnée aux deglels (princes indigènes) sous la forme d'un bonnet singulier dont je parlerai ailleurs. Au début de la conquête, les Égyptiens ne se montrèrent pas très-empressés de pénétrer dans ces redoutables khalas pour y réclamer des soumissions qu'ils savaient devoir leur être vigoureusement disputées. L'éternelle histoire du cheval qui veut se venger du cerf, leçon que les petits peuples anarchiques n'ont jamais su méditer, trouva encore ici son application. Les Hallenga, molestés par les Hadendoa, appelèrent les Turcs de Goz-Redjeb, et Ahmed-Pacha, gouverneur général du Soudan, vint en personne pour faire la conquête du Taka, et du désert de Barka et de Langheb. La petite tribu de Sabterat fut assaillie une des premières par des forces considérables, et, malgré l'infériorité du nombre et des armes, battit complétement les Égyptiens dans un premier combat livré dans les sables du torrent d'Aohé. Les Turcs fuyaient dans un affreux désordre, quand un officier se jeta au milieu d'eux et leur cria :

« Mes enfants, le Caire est bien loin! »

Leur faisant entendre que la fuite dans un pays ennemi et inconnu serait leur perte inévitable à tous. Les soldats le comprirent, revinrent à la charge et battirent les Sabterat, qui se soumirent. On trouve encore aujourd'hui, épars dans le sable du Khor, beaucoup d'ossements blanchis, sinistres souvenirs de cette rude bataille. Toute l'aristocratie des Sabterat périt dans la lutte ou dans les exécutions qui la suivirent, et la famille qui gouverne aujourd'hui cette petite tribu est une famille établie là depuis deux ou trois générations seulement.

Vers 1838, une insurrection générale éclata parmi les tribus du Taka, et débuta par quelques succès. Une petite armée égyptienne, surprise dans les forêts du Hadendoa, fut taillée en pièces. Grâce à un peu d'énergie, à beaucoup de cruautés inutiles et surtout à la supériorité de ses moyens d'attaque contre des nomades très-braves, mais armés seulement de la lance et de la lourde épée classique (djellabia), l'Égypte triompha des insurgés, et le dut principalement à deux officiers que j'ai



Le doum (palmier). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de M. G. Lejean.



Le doum (palmier). — Dessin de A. Faguet, d'après un croquis de M. G. Lejean.

principalement à l'est et au midi. Le Mont Kassala-el-Louz était le but favori de presque toutes ces excursions. C'est une masse de roches granitiques entassées dans le plus splendide désordre, et d'où s'élancent fièrement vers les nues six sommets arrondis comme des coupoles, lisses, polis, inaccessibles, ce qu'exprime d'ailleurs le nom bidja de ces montagnes (louz, inaccessible). Les Arabes ont ridiculement traduit ce nom par la montagne des Abricots (louz, abricot en arabe). Dans le chaos rocheux dont j'ai parlé, j'ai remarqué plusieurs *lusus naturæ* qui, en Bretagne, eussent été appelés des monuments druidiques; j'en ai dessiné un, à cinq kilomètres de la ville, et au pied duquel passent toutes les caravanes qui vont à Guedaref. Les Nubiens ont l'imagination trop poétique pour qu'à ces curieuses pierres ne se rattache pas quelque histoire de *djinn*, d'*afrid*, ou quelque roman du désert; mais le moyen, pour un voyageur qui passe et qui ignore la langue des fils des Troglodytes, de faire vibrer cette fibre mystérieuse, intime et sacrée de la poésie barbare!

Les pentes du mont Kassala m'offraient d'admirables observatoires pour étudier la topographie de la contrée. Le fait est qu'à deux cents ou trois cents mètres de hauteur j'avais sous les yeux une carte immense s'étendant vers le nord jusqu'au delà de Filik, à près de vingt lieues. L'oasis entière était une vaste plaque de terres alluvionnales, admirablement apte à toutes les cultures, mais qui, vu la rareté de la population sous le régime oppressif de l'Égypte, n'offrait pas un quarantième de sa surface qui fût cultivé. Un peu de coton autour de la ville, du dourra au nord et surtout à l'est, voilà tout ce que l'homme retirait de cette terre vigoureuse et libérale au travailleur. Cette couche alluvionnale, qui forme toute la portion cultivable de l'oasis (l'on pourrait même dire l'oasis entière) est le produit des crues du fleuve Gach, sur lequel nous devons à nos lecteurs quelques détails qui feront comprendre le régime des eaux de la Nubie entière. Le Gach naît sur le plateau d'Abyssinie, où il s'appelle le Mareb, décrit une vaste spirale autour de la province de Seraoué, et descend dans un fouillis de terres basses et boisées habitées à l'est par les Abyssins, au couchant par les nègres Basen. Dans le Seraoué, vers Goundet, ce n'est qu'un large ruisseau roulant sur un lit de galets bleus une eau de quelques pouces de profondeur : je ne sais au juste où se perd ce filet d'eau et où commence le lit de sable fin qui se prolonge par le Basen jusque dans l'Atbara. Dix ou douze lieues avant Kassala, le Gach débouche du milieu des montagnes et fait une belle courbe vers le nord-ouest, puis vers le nord. Lors de de la saison des pluies, l'énorme masse d'eau jaune et limoneuse qu'il apporte du Seraoué, grossie de tous les torrents des basses-terres, roule vers Kassala en déposant sur ses rives le limon dont elle est chargée : c'est donc le fleuve qui a formé l'oasis, et il est facile de s'en rendre compte en embrassant d'un coup d'œil, du haut du mont el Louz, la topographie générale de la contrée. Le long du fleuve, d'épais rideaux de palmiers, de tarfa, des champs de coton, des cultures, des villages, principalement des camps de nomades, tranchent vigoureusement sur le fond jaunâtre et terne du désert proprement dit : désert où l'épineuse famille des mimosas croît sur une couche de terre légère, friable, d'une couleur café au lait, et semée de gravier siliceux ou granitique. La végétation cesse entièrement là où le gravier domine, et l'humus fait alors place à des plaques légèrement bombées, compactes, horriblement fatigantes pour le pied nu du pasteur. J'aurai plus d'une occasion de revenir sur ce spectacle des fleuves, non-seulement nourriciers, mais créateurs du sol nubien : et le peuple, qui l'a bien senti, donne à chaque district le nom de sa grande artère fluviale. Pendant que le fonctionnaire égyptien appelle la ville *Kassala* et la province *Taka*, le Bedouin nomme l'une et l'autre le Gach : on dit : « aller au Gach, » pour « aller à Kassala. » Le Gach m'a paru atteindre son maximum de largeur sous les murs de Kassala, dont il baigne un bastion qu'il pourra bien emporter quelque jour. Je lui ai trouvé là cinq cent dix mètres : c'est vraiment un beau fleuve, surtout à la fin de juillet, quand il roule bruyamment dans son écume jaunie les troncs de palmiers doums arrachés à ses rives. On remarque dans l'argile brune de ses berges, coupées à pic et hautes de deux mètres au plus, la forme *feuilletée* des dépôts limoneux du Nil lui-même : c'est la même action sur deux échelles bien différentes.

J'ai écrit jadis, d'après des informations incomplètes et avec beaucoup de voyageurs (MM. de Courval, Baker, etc.), que le Gach allait finir aux digues de Dabab, à cinq heures au nord de Kassala. La vérité est qu'aux années ordinaires, le fleuve, arrêté par ces digues, s'épanche en amont et ne dépasse pas ce village, où réside le grand chef des Hallenga; mais aux bonnes crues, l'excédant s'échappe et coule droit au nord par un lit aussi bien tracé que la partie supérieure, et va arroser quelques terrains cultivés par les nomades, notamment celui d'Omâl, où viennent les Kaloulai, les Kaleitab, les Sogoulab, etc. Il passe à l'est et en vue du mont Touèz (Tuech des cartes) et va, à quelques heures plus bas, finir à un autre terrain de culture appartenant aux Hadendoa et appelé Om-adan (mère des ossements). Il a dû ce nom à une bataille sanglante livrée, probablement au siècle dernier, entre les Hadendoa d'une part, les Sogoulab et les Mitkenab coalisés de l'autre.

Enfin, dans les années exceptionnelles, le fleuve débouche dans l'Atbara, près d'Om-Handel, vers le 17° 8' de latitude nord. Cet endroit, signalé en 1858 par M. de Courval, puis précisé quatre ans plus tard par M. Munzinger, se nomme, en bidja, Gach-da (bouche du Gach). On y trouve le tamarisc, arbre étranger aux bords de l'Atbara, et très-abondant le long du Gach dans tout le parcours de Taka : preuve physique irrécusable du fait dont il s'agit. Voilà une réponse péremptoire aux discussions de M. Beke.

Je voulus un jour remonter le Gach sur une longueur d'une dixaine de lieues, afin d'aller visiter le mont Abou

principalement à l'est et au midi. Le Mont Kassala-el-Louz était le but favori de presque toutes ces excursions. C'est une masse de roches granitiques entassées dans le plus splendide désordre, et d'où s'élancent fièrement vers les nues six sommets arrondis comme des coupoles, lisses, polis, inaccessibles, ce qu'exprime d'ailleurs le nom bidja de ces montagnes (louz, inaccessible). Les Arabes ont ridiculement traduit ce nom par la montagne des Abricots (louz, abricot en arabe). Dans le chaos rocheux dont j'ai parlé, j'ai remarqué plusieurs *lusus naturæ* qui, en Bretagne, eussent été appelés des monuments druidiques; j'en ai dessiné un, à cinq kilomètres de la ville, et au pied duquel passent toutes les caravanes qui vont à Guedaref. Les Nubiens ont l'imagination trop poétique pour qu'à ces curieuses pierres ne se rattache pas quelque histoire de *djinn*, d'*afrid*, ou quelque roman du désert; mais le moyen, pour un voyageur qui passe et qui ignore la langue des fils des Troglodytes, de faire vibrer cette fibre mystérieuse, intime et sacrée de la poésie barbare!

Les pentes du mont Kassala m'offraient d'admirables observatoires pour étudier la topographie de la contrée. Le fait est qu'à deux cents ou trois cents mètres de hauteur j'avais sous les yeux une carte immense s'étendant vers le nord jusqu'au delà de Filik, à près de vingt lieues. L'oasis entière était une vaste plaque de terres alluvionnales, admirablement apte à toutes les cultures, mais qui, vu la rareté de la population sous le régime oppressif de l'Égypte, n'offrait pas un quarantième de sa surface qui fût cultivé. Un peu de coton autour de la ville, du dourra au nord et surtout à l'est, voilà tout ce que l'homme retirait de cette terre vigoureuse et libérale au travailleur. Cette couche alluvionnale, qui forme toute la portion cultivable de l'oasis (l'on pourrait même dire l'oasis entière) est le produit des crues du fleuve Gach, sur lequel nous devons à nos lecteurs quelques détails qui feront comprendre le régime des eaux de la Nubie entière. Le Gach naît sur le plateau d'Abyssinie, où il s'appelle le Mareb, décrit une vaste spirale autour de la province de Seraoué, et descend dans un fouillis de terres basses et boisées habitées à l'est par les Abyssins, au couchant par les nègres Basen. Dans le Seraoué, vers Goundet, ce n'est qu'un large ruisseau roulant sur un lit de galets bleus une eau de quelques pouces de profondeur : je ne sais au juste où se perd ce filet d'eau et où commence le lit de sable fin qui se prolonge par le Basen jusque dans l'Atbara. Dix ou douze lieues avant Kassala, le Gach débouche du milieu des montagnes et fait une belle courbe vers le nord-ouest, puis vers le nord. Lors de de la saison des pluies, l'énorme masse d'eau jaune et limoneuse qu'il apporte du Seraoué, grossie de tous les torrents des basses-terres, roule vers Kassala en déposant sur ses rives le limon dont elle est chargée : c'est donc le fleuve qui a formé l'oasis, et il est facile de s'en rendre compte en embrassant d'un coup d'œil, du haut du mont el Louz, la topographie générale de la contrée. Le long du fleuve, d'épais rideaux de palmiers, de tarfa, des champs de coton, des cultures, des villages, principalement des camps de nomades, tranchent vigoureusement sur le fond jaunâtre et terne du désert proprement dit : désert où l'épineuse famille des mimosas croît sur une couche de terre légère, friable, d'une couleur café au lait, et semée de gravier siliceux ou granitique. La végétation cesse entièrement là où le gravier domine, et l'humus fait alors place à des plaques légèrement bombées, compactes, horriblement fatigantes pour le pied nu du pasteur. J'aurai plus d'une occasion de revenir sur ce spectacle des fleuves, non-seulement nourriciers, mais créateurs du sol nubien : et le peuple, qui l'a bien senti, donne à chaque district le nom de sa grande artère fluviale. Pendant que le fonctionnaire égyptien appelle la ville *Kassala* et la province *Taka*, le Bedouin nomme l'une et l'autre le Gach : on dit : « aller au Gach, » pour « aller à Kassala. » Le Gach m'a paru atteindre son maximum de largeur sous les murs de Kassala, dont il baigne un bastion qu'il pourra bien emporter quelque jour. Je lui ai trouvé là cinq cent dix mètres : c'est vraiment un beau fleuve, surtout à la fin de juillet, quand il roule bruyamment dans son écume jaunie les troncs de palmiers doums arrachés à ses rives. On remarque dans l'argile brune de ses berges, coupées à pic et hautes de deux mètres au plus, la forme *feuilletée* des dépôts limoneux du Nil lui-même : c'est la même action sur deux échelles bien différentes.

J'ai écrit jadis, d'après des informations incomplètes et avec beaucoup de voyageurs (MM. de Courval, Baker, etc.), que le Gach allait finir aux digues de Dabab, à cinq heures au nord de Kassala. La vérité est qu'aux années ordinaires, le fleuve, arrêté par ces digues, s'épanche en amont et ne dépasse pas ce village, où réside le grand chef des Hallenga; mais aux bonnes crues, l'excédant s'échappe et coule droit au nord par un lit aussi bien tracé que la partie supérieure, et va arroser quelques terrains cultivés par les nomades, notamment celui d'Omâl, où viennent les Kaloulai, les Kaleitab, les Sogoulab, etc. Il passe à l'est et en vue du mont Touèz (Tuech des cartes) et va, à quelques heures plus bas, finir à un autre terrain de culture appartenant aux Hadendoa et appelé Om-adan (mère des ossements). Il a dû ce nom à une bataille sanglante livrée, probablement au siècle dernier, entre les Hadendoa d'une part, les Sogoulab et les Mitkenab coalisés de l'autre.

Enfin, dans les années exceptionnelles, le fleuve débouche dans l'Atbara, près d'Om-Handel, vers le 17° 8' de latitude nord. Cet endroit, signalé en 1858 par M. de Courval, puis précisé quatre ans plus tard par M. Munzinger, se nomme, en bidja, Gach-da (bouche du Gach). On y trouve le tamarisc, arbre étranger aux bords de l'Atbara, et très-abondant le long du Gach dans tout le parcours de Taka : preuve physique irrécusable du fait dont il s'agit. Voilà une réponse péremptoire aux discussions de M. Beke.

Je voulus un jour remonter le Gach sur une longueur d'une dixaine de lieues, afin d'aller visiter le mont Abou

listes qui ont voyagé en Afrique, ne dépasse pas ici six à sept pieds : sa tige fibreuse est employée par les Arabes à la fabrication de la poudre, dans toute l'Afrique nord.

J'ai trouvé assez curieux le passage suivant d'un ancien chroniqueur tunisien sur l'ocher : c'est un spécimen de botanique barbaresque :

« L'intérieur du fruit qui est cotonneux est appelé *bhorfo* par les Arabes qui s'en servent pour remplir des matelas et des coussins. Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu des vêtements faits avec cette espèce de coton.

« Le bois de l'ocher est teudre, creux et nui; c'est pour cela que les Arabes lui comparent les jambes et les bras de leurs femmes.

« Les animaux ne se nourrissent pas de ses feuilles. On extrait de cet arbuste une gomme très-douce mais d'une odeur désagréable appelée *sucre de l'ocher* ou *marfour*....

« Il croît sur le bord des torrents, dans les vallées, et, bien rarement, dans les sables. Autrefois les Arabes employaient des formules magiques pour obtenir la pluie au moyen de cette plante et du *sala*. Voici comment ils procédaient : ils prenaient des branches de ces arbres, les attachaient à la queue des vaches, y mettaient le feu et poussaient ces animaux dans la montagne : ils assurent que la pluie ne manquait jamais de tomber aussitôt. » (El Tidjani.)



Pierre près Kassala (voy. p. 107). — Dessin de Eug. Cicéri, d'après un croquis de M. G. Lejean.

Cette énumération des vertus de l'ocher me paraît suspecte. J'avale difficilement l'histoire des vêtements faits avec son coton, et je plains les dames dont les jambes ou les bras ressembleraient à l'espèce de sarment qui forme sa tige. Les animaux, dit Tidjani, ne se nourrissent pas de ses feuilles : je le crois sans peine : elles distillent un suc laiteux, abondant, et très-vénéneux.

Son fruit, de la forme et du diamètre d'une grosse orange, a la couleur de la feuille, il est très-léger (huit ou dix grammes au plus) et ne contient qu'une sorte de duvet semblable à celui de nos chardons, mais brillant et fin. Il n'est pas, je crois, impossible de tirer parti de ce duvet, et j'avais formé le projet d'en faire recueillir quelques livres pour faire faire des essais en France : mais le temps me manqua.

On raconte au Soudan, sur l'ocher, une anecdote que je ne garantis pas. Un *mek* ou prince Sennarien avait été présenté à Méhémet-Ali, qui lui fit servir des oranges et lui demanda si le Sennâr en produisait aussi. « Beaucoup, répondit le prince noir, mais nul ne songe à en manger. » En 1839, quand Méhémet-Ali se trouvait à Khartoum, l'idée lui vint de faire chercher les oranges du Sennâr : nul ne put lui en fournir et pour

listes qui ont voyagé en Afrique, ne dépasse pas ici six à sept pieds : sa tige fibreuse est employée par les Arabes à la fabrication de la poudre, dans toute l'Afrique nord.

J'ai trouvé assez curieux le passage suivant d'un ancien chroniqueur tunisien sur l'ocher : c'est un spécimen de botanique barbaresque :

« L'intérieur du fruit qui est cotonneux est appelé *bhorfo* par les Arabes qui s'en servent pour remplir des matelas et des coussins. Des personnes dignes de foi m'ont assuré avoir vu des vêtements faits avec cette espèce de coton.

« Le bois de l'ocher est tendre, creux et uni ; c'est pour cela que les Arabes lui comparent les jambes et les bras de leurs femmes.

« Les animaux ne se nourrissent pas de ses feuilles. On extrait de cet arbuste une gomme très-douce mais d'une odeur désagréable appelée *sucre de l'ocher* ou *marfour*....

« Il croît sur le bord des torrents, dans les vallées, et, bien rarement, dans les sables. Autrefois les Arabes employaient des formules magiques pour obtenir la pluie au moyen de cette plante et du *sala*. Voici comment ils procédaient : ils prenaient des branches de ces arbres, les attachaient à la queue des vaches, y mettaient le feu et poussaient ces animaux dans la montagne : ils assurent que la pluie ne manquait jamais de tomber aussitôt. » (El Tidjani.)



Pierre près Kassala (voy. p. 107). — Dessin de Eug. Cicéri, d'après un croquis de M. G. Lejean.

Cette énumération des vertus de l'ocher me paraît suspecte. J'avale difficilement l'histoire des vêtements faits avec son coton, et je plains les dames dont les jambes ou les bras ressembleraient à l'espèce de sarment qui forme sa tige. Les animaux, dit Tidjani, ne se nourrissent pas de ses feuilles : je le crois sans peine : elles distillent un suc laiteux, abondant, et très-vénéneux.

Son fruit, de la forme et du diamètre d'une grosse orange, a la couleur de la feuille, il est très-léger (huit ou dix grammes au plus) et ne contient qu'une sorte de duvet semblable à celui de nos chardons, mais brillant et fin. Il n'est pas, je crois, impossible de tirer parti de ce duvet, et j'avais formé le projet d'en faire recueillir quelques livres pour faire faire des essais en France : mais le temps me manqua.

On raconte au Soudan, sur l'ocher, une anecdote que je ne garantis pas. Un *mek* ou prince Sennarien avait été présenté à Méhémet-Ali, qui lui fit servir des oranges et lui demanda si le Sennâr en produisait aussi. « Beaucoup, répondit le prince noir, mais nul ne songe à en manger. » En 1839, quand Méhémet-Ali se trouvait à Khartoum, l'idée lui vint de faire chercher les oranges du Sennâr : nul ne put lui en fournir et pour

*Mazaga* de Nubie, terre basse, couverte de forêts vierges, très-insalubre, à peu près déserte, mais parcourue par des bandes de Barea et d'Arabes djaalin (gens de Oued-Nimr) en quête de brigandage; aussi est-elle peu fréquentée, si ce n'est par les lions, les léopards, les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les antilopes. L'homme ici cède prudemment le pas au quadrupède. Aussi est-ce un superbe pays de chasse. Il a été parcouru depuis quelques années par de hardis chasseurs, notamment par deux Allemands, nommés Schmidt et Florian, ce dernier armurier de Oued-Nimr, ce qui a servi de prétexte aux Égyptiens pour détruire son établissement près du Takazzi. *Inde* un procès, qui n'est pas encore fini.

En 1861, chassait de ce côté-là un gentleman venu de Ceylan, ancien officier de l'armée des Indes, M. W. Baker, auteur d'un livre estimé sur les chasses de l'Inde, et qui a fait le tour de force de vivre un an dans la Mazaga sans y laisser ni sa peau, ni celle de sa jeune et très-jolie femme, une Hongroise vaillante et dévouée. On m'a conté — je ne sais si c'est vrai — qu'un jour M. Baker, ayant tiré et manqué un rhinocéros, allait être éventré par la bête furieuse, lorsque Mme Baker le tira d'embarras par un coup de carabine adroit et opportun. J'ai vu M. Baker à Khartoum et n'ai que le regret d'avoir si peu vu cet aimable gentleman, voyageur instruit et conteur agréable. J'ai eu de ses nouvelles par diverses publications anglaises où il a publié ses impressions sur le Soudan et flétri comme elle le mérite la colonie négrière de Khartoum, « où un Anglais, dit-il, est regardé par les gens du lieu comme un constable par la canaille de Londres. »

Mon ami Munzinger a aussi traversé la Mazaga en 1862; ceux qui voudront apprécier en détail les résultats de son curieux voyage, peuvent les chercher dans l'excellent livre qu'il vient de publier. En mars dernier, un mien autre ami, le docteur Ori, de Khartoum, se préparait à visiter ce paradis du naturaliste pour y butiner au profit du muséum de Turin. L'histoire de M. Ori est un épisode intéressant des mœurs égyptiennes. Successeur du regrettable Peney, M. Ori, médecin italien de mérite, avait essayé de prendre ses fonctions en conscience et de réaliser à Khartoum quelques améliorations hygiéniques projetées cinq ans auparavant par le mudir chrétien Arakel-Bey, mort trop tôt pour le bonheur du Soudan. Il voulait faire opposer aux débordements du Nil-Bleu un quai solide, au lieu de la mauvaise barrière de pieux qui n'empêchait pas le fleuve de ronger pied à pied le terrain de la vieille ville: il demandait l'établissement d'un nilomètre, l'assainissement des quartiers pauvres et le comblement d'un certain nombre de cloaques, foyers d'infection périodique, surtout vers septembre. Il avait bien organisé ce qui dépendait de lui, savoir : le service de la vaccine et celui de l'hôpital militaire. Malheureusement un décret de Saïd-Pacha, de 1860, avait soustrait les médecins de province à la juridiction directe de la commission sanitaire d'Alexandrie et les plaçait sous l'autorité des mudirs (préfets), corps de fonctionnaires arabes ou mamelouks, généralement ignorants, vicieux, rapaces, forcés en quelque sorte de voler par la nécessité de payer les hautes influences auxquelles ils devaient leurs nominations, et en conflit naturel avec des médecins qui, quel que fût leur degré de savoir, leur étaient toujours énormément supérieurs par la culture intellectuelle. Le nouveau satrape de Khartoum, Mouça-Pacha, dont j'aurai à m'occuper dans un autre récit, était un brillant spécimen de cette classe de gens qui en remontreraient à la Russie elle-même en fait de cynisme de tout genre. M. Ori, n'ayant pas pu se décider à comprendre que le premier devoir de sa charge n'était pas d'assurer la salubrité de sa circonscription et de diminuer la mortalité des hôpitaux, mais d'aider son supérieur à voler le public et l'Etat, fut brutalement destitué et remplacé par une sorte de chrétien syrien tout à fait au niveau moral de ses compatriotes. Le dictateur a trouvé là le complaisant servile dont il avait besoin, et le Soudan s'en trouvera comme les provinces voisines. Épisode instructif, parmi tant d'autres, de l'aveugle réaction entreprise par les musulmans d'Égypte contre le personnel européen si intelligemment utilisé par Méhémet-Ali.

## III

### Nouvelles de Khartoum. — Esclavage.

Je m'étais empressé de profiter de mon séjour à Kassala pour me mettre en relation avec les amis que j'avais laissés à Khartoum. Je leur écrivis et par le retour du courrier je reçus des réponses dont je donne ici quelques extraits destinés à jeter un certain jour sur l'histoire contemporaine du Soudan. Je n'ajoute pas les signatures pour ne pas exposer aux vengeances d'un satrape tout-puissant des gens d'une haute honorabilité que ne protégent guère, à pareille distance du monde civilisé, les nationalités dont ils relèvent : mais je tiens les originaux à la disposition de quiconque voudra les consulter.

Le Soudan est réduit à l'extrémité. Mouça Pacha, le bourreau des Baggara, est notre gouverneur actuel : ses exactions de tout genre ont ruiné la contrée et répandu la désolation (*ridotto a squalore*) dans cette région jadis si heureuse. Sous prétexte de réprimer la traite des noirs, il est allé au fleuve Blanc pour en monopoliser le commerce au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait (cent piastres par chaque domestique ou matelot) : il va sans dire que les indigènes ont été par faveur exemptés de cette taxe et qu'ils ont reçu toute facilité pour faire la traite des esclaves ; il est parti plus de cent barques dans cette intention.

La traite est ici impossible à abolir parce que le premier négrier est Mouça Pacha lui-même aidé de son digne complice cheikh Abou-sin, chef des Choukrié, métamorphosé en bey. L'an passé, il a razzié plus de huit cents esclaves sur la frontière d'Abyssinie, vers Gallabat, sans compter le reste. Il y a quelques jours, Mouça Pacha a expédié en Egypte dix à douze eunuques à lui,

*Mazaga* de Nubie, terre basse, couverte de forêts vierges, très-insalubre, à peu près déserte, mais parcourue par des bandes de Barea et d'Arabes djaalin (gens de Oued-Nimr) en quête de brigandage; aussi est-elle peu fréquentée, si ce n'est par les lions, les léopards, les éléphants, les rhinocéros, les buffles et les antilopes. L'homme ici cède prudemment le pas au quadrupède. Aussi est-ce un superbe pays de chasse. Il a été parcouru depuis quelques années par de hardis chasseurs, notamment par deux Allemands, nommés Schmidt et Florian, ce dernier armurier de Oued-Nimr, ce qui a servi de prétexte aux Égyptiens pour détruire son établissement près du Takazzi. *Inde* un procès, qui n'est pas encore fini.

En 1861, chassait de ce côté-là un gentleman venu de Ceylan, ancien officier de l'armée des Indes, M. W. Baker, auteur d'un livre estimé sur les chasses de l'Inde, et qui a fait le tour de force de vivre un an dans la Mazaga sans y laisser ni sa peau, ni celle de sa jeune et très-jolie femme, une Hongroise vaillante et dévouée. On m'a conté — je ne sais si c'est vrai — qu'un jour M. Baker, ayant tiré et manqué un rhinocéros, allait être éventré par la bête furieuse, lorsque Mme Baker le tira d'embarras par un coup de carabine adroit et opportun. J'ai vu M. Baker à Khartoum et n'ai que le regret d'avoir si peu vu cet aimable gentleman, voyageur instruit et conteur agréable. J'ai eu de ses nouvelles par diverses publications anglaises où il a publié ses impressions sur le Soudan et flétri comme elle le mérite la colonie négrière de Khartoum. « où un Anglais, dit-il, est regardé par les gens du lieu comme un constable par la canaille de Londres. »

Mon ami Munzinger a aussi traversé la Mazaga en 1862; ceux qui voudront apprécier en détail les résultats de son curieux voyage, peuvent les chercher dans l'excellent livre qu'il vient de publier. En mars dernier, un mien autre ami, le docteur Ori, de Khartoum, se préparait à visiter ce paradis du naturaliste pour y butiner au profit du muséum de Turin. L'histoire de M. Ori est un épisode intéressant des mœurs égyptiennes. Successeur du regrettable Peney, M. Ori, médecin italien de mérite, avait essayé de prendre ses fonctions en conscience et de réaliser à Khartoum quelques améliorations hygiéniques projetées cinq ans auparavant par le mudir chrétien Arakel-Bey, mort trop tôt pour le bonheur du Soudan. Il voulait faire opposer aux débordements du Nil-Bleu un quai solide, au lieu de la mauvaise barrière de pieux qui n'empêchait pas le fleuve de ronger pied à pied le terrain de la vieille ville : il demandait l'établissement d'un nilomètre, l'assainissement des quartiers pauvres et le comblement d'un certain nombre de cloaques, foyers d'infection périodique, surtout vers septembre. Il avait bien organisé ce qui dépendait de lui, savoir : le service de la vaccine et celui de l'hôpital militaire. Malheureusement un décret de Saïd-Pacha, de 1860, avait soustrait les médecins de province à la juridiction directe de la commission sanitaire d'Alexandrie et les plaçait sous l'autorité des mudirs (préfets), corps de fonctionnaires arabes ou mamelouks, généralement ignorants, vicieux, rapaces, forcés en quelque sorte de voler par la nécessité de payer les hautes influences auxquelles ils devaient leurs nominations, et en conflit naturel avec des médecins qui, quel que fût leur degré de savoir, leur étaient toujours énormément supérieurs par la culture intellectuelle. Le nouveau satrape de Khartoum, Mouça-Pacha, dont j'aurai à m'occuper dans un autre récit, était un brillant spécimen de cette classe de gens qui en remontreraient à la Russie elle-même en fait de cynisme de tout genre. M. Ori, n'ayant pas pu se décider à comprendre que le premier devoir de sa charge n'était pas d'assurer la salubrité de sa circonscription et de diminuer la mortalité des hôpitaux, mais d'aider son supérieur à voler le public et l'Etat, fut brutalement destitué et remplacé par une sorte de chrétien syrien tout à fait au niveau moral de ses compatriotes. Le dictateur a trouvé là le complaisant servile dont il avait besoin, et le Soudan s'en trouvera comme les provinces voisines. Épisode instructif, parmi tant d'autres, de l'aveugle réaction entreprise par les musulmans d'Égypte contre le personnel européen si intelligemment utilisé par Méhémet-Ali.

## III

### Nouvelles de Khartoum. — Esclavage.

Je m'étais empressé de profiter de mon séjour à Kassala pour me mettre en relation avec les amis que j'avais laissés à Khartoum. Je leur écrivis et par le retour du courrier je reçus des réponses dont je donne ici quelques extraits destinés à jeter un certain jour sur l'histoire contemporaine du Soudan. Je n'ajoute pas les signatures pour ne pas exposer aux vengeances d'un satrape tout-puissant des gens d'une haute honorabilité que ne protégent guère, à pareille distance du monde civilisé, les nationalités dont ils relèvent : mais je tiens les originaux à la disposition de quiconque voudra les consulter.

Le Soudan est réduit à l'extrémité. Mouça Pacha, le bourreau des Baggara, est notre gouverneur actuel : ses exactions de tout genre ont ruiné la contrée et répandu la désolation (*ridotto a squalore*) dans cette région jadis si heureuse. Sous prétexte de réprimer la traite des noirs, il est allé au fleuve Blanc pour en monopoliser le commerce au moyen d'une taxe exorbitante imposée à toute barque qui partait (cent piastres par chaque domestique ou matelot) : il va sans dire que les indigènes ont été par faveur exemptés de cette taxe et qu'ils ont reçu toute facilité pour faire la traite des esclaves : il est parti plus de cent barques dans cette intention.

La traite est ici impossible à abolir parce que le premier négrier est Mouça Pacha lui-même aidé de son digne complice cheikh Abou-sin, chef des Choukrié, métamorphosé en bey. L'an passé, il a razzié plus de huit cents esclaves sur la frontière d'Abyssinie, vers Gallabat, sans compter le reste. Il y a quelques jours, Mouça Pacha a expédié en Egypte dix à douze eunuques à lui.



Lac de Balaghinda. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

## IV

La chasse aux nègres faite officiellement. — Débâcle, misère, défaites. — Informations sur les Denka. — Un peuple qui a les yeux sous l'aisselle : les Blemmyes. — Les Takarir. — Nouvelles d'Édouard Vogel.

« Ne soyons nullement surpris, ajoutait mon correspondant, de voir les gens du Djabbellinn continuer leurs brigandages, lorsque le gouvernement égyptien lui-même fait des razzias de tous côtés.

« Absin, le mudir actuel de Khartoum, et Addem-Bey battent Abramlé, pendant que la cavalerie des Chaguié et quelques Djahhaddie sous les ordres les uns de Malek-ab-Rof, les autres de Redjeb-Adlan, pillent les Denka de l'est; Mouça Pacha a enlevé beaucoup d'hommes au Kordofan.

« Le pillage d'esclaves sera toujours le même tant que le gouvernement ne changera pas son système actuel de se procurer des soldats. »

D'autres renseignements que je reçus de divers côtés m'expliquèrent, en me les confirmant, ces tristes nouvelles. L'Égypte voulait profiter des embarras de Théodore II pour tenter un guet-apens sur l'Abyssinie : Mouça Pacha, en l'habileté militaire duquel le vice-roi avait une grande confiance, avait été chargé d'élaborer ce plan, sur lequel j'ai eu beaucoup de lumières confidentielles dont je me réserve d'user en temps et lieu. Le tanzimat qui limite à quinze mille hommes l'effectif de l'armée égyptienne était bien un obstacle : on s'en débarrassa en le foulant simplement aux pieds. Tout fut mis en œuvre pour se créer une armée. En 1863, le pacha, marchant sur Gallabat, n'avait réussi qu'à réunir huit mille hommes, les troupes les plus grotesques du monde : il fallait quelque chose de plus sérieux. Une vaste battue aux nègres commença sur une échelle énorme, au Fazokl, au Tagali, au Denka, aux frontières d'Abyssinie, au fleuve Blanc. Le nègre de cette région est une brute, mais s'il a un fusil aux mains, il se bat avec la ténacité stupide du boule-dogue, sans du reste comprendre pourquoi. C'était, pour le gouvernement égyptien, un noyau d'infanterie modèle. Tous les grands chefs du Sennâr furent donc taxés à un certain chiffre de têtes de ce gibier humain. Pour compléter les cadres, le pacha fit la presse aux soldats partout, dans les maisons particulières, et même parmi les domestiques des Européens, qu'avaient jusqu'alors protégés leurs pavillons : on réunit ainsi vingt mille hommes, un ramassis hétérogène et surtout hétéroclite, peu capable d'inspirer de graves inquiétudes

1. Suite. — Voy. page 97.



Lac de Balaghinda. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

## IV

La chasse aux nègres faite officiellement. — Débâcle, misère, défaites. — Informations sur les Denka. — Un peuple qui a les yeux sous l'aisselle : les Blemmyes. — Les Takarir. — Nouvelles d'Édouard Vogel.

« Ne soyons nullement surpris, ajoutait mon correspondant, de voir les gens du Djabbellinn continuer leurs brigandages, lorsque le gouvernement égyptien lui-même fait des razzias de tous côtés.

« Absin, le mudir actuel de Khartoum, et Addem-Bey battent Abramlé, pendant que la cavalerie des Chaguié et quelques Djahhaddie sous les ordres les uns de Malek-ab-Rof, les autres de Redjeb-Adlan, pillent les Denka de l'est; Mouça Pacha a enlevé beaucoup d'hommes au Kordofan.

« Le pillage d'esclaves sera toujours le même tant que le gouvernement ne changera pas son système actuel de se procurer des soldats. »

D'autres renseignements que je reçus de divers côtés m'expliquèrent, en me les confirmant, ces tristes nouvelles. L'Égypte voulait profiter des embarras de Théodore II pour tenter un guet-apens sur l'Abyssinie : Mouça Pacha, en l'habileté militaire duquel le vice-roi avait une grande confiance, avait été chargé d'élaborer ce plan, sur lequel j'ai eu beaucoup de lumières confidentielles dont je me réserve d'user en temps et lieu. Le tanzimat qui limite à quinze mille hommes l'effectif de l'armée égyptienne était bien un obstacle : on s'en débarrassa en le foulant simplement aux pieds. Tout fut mis en œuvre pour se créer une armée. En 1863, le pacha, marchant sur Gallabat, n'avait réussi qu'à réunir huit mille hommes, les troupes les plus grotesques du monde : il fallait quelque chose de plus sérieux. Une vaste battue aux nègres commença sur une échelle énorme, au Fazokl, au Tagali, au Denka, aux frontières d'Abyssinie, au fleuve Blanc. Le nègre de cette région est une brute, mais s'il a un fusil aux mains, il se bat avec la ténacité stupide du boule-dogue, sans du reste comprendre pourquoi. C'était, pour le gouvernement égyptien, un noyau d'infanterie modèle. Tous les grands chefs du Sennâr furent donc taxés à un certain chiffre de têtes de ce gibier humain. Pour compléter les cadres, le pacha fit la presse aux soldats partout, dans les maisons particulières, et même parmi les domestiques des Européens, qu'avaient jusqu'alors protégés leurs pavillons : on réunit ainsi vingt mille hommes, un ramassis hétérogène et surtout hétéroclite, peu capable d'inspirer de graves inquiétudes

1. Suite. — Voy. page 97.

« Eh, madame (sittina), c'est une bagatelle : je ne suis pas *nazaréenne*, après tout ! » Ces deux *dames*, en haillons crasseux, avec leurs yeux bridés et leurs *facies* grimaçant de macaque, me reportaient par un contraste rapide et involontaire aux belles, sérieuses et intelligentes chrétiennes d'Europe ou d'Abyssinie, qu'elles dédaignaient si naïvement. Il me semblait voir deux truies se félicitant mutuellement de leur fange.

J'ai connu par contre à Kassala un Takrouri dont j'ai gardé le meilleur souvenir. C'était un kadi *fellata* ou foula, des environs du lac Tchad, que la vie errante chère à tous ses compatriotes avait amené à Kassala, où il était propriétaire. Kadi Ahmed était un noir maigre à traits anguleux et irréguliers, mais très-intelligents. Ses petits yeux pétillaient d'esprit et de ruse, et comme les rusés me sont peu sympathiques, il me plut médiocrement; mais je revins sur cette impression et m'en trouvai bien. Beaucoup d'informations qu'il me donna sur le Ouadaï me firent son obligé, et à son tour il me questionnait sur la France qu'il brûlait de connaître. Ses questions me donnaient la mesure des sottises qui courent en Afrique sur le compte des nations Européennes. Par exemple, il me demandait :

« Si les Français ne coupaient pas la tête aux musulmans qui voyageaient chez eux. » Je lui répondis que bien loin de là, le sultan des Français faisait en ce moment même bâtir une mosquée dans sa capitale pour les Musulmans servant dans son *nizam* (son armée).

« Et ce sultan, à qui paye-t-il *l'achour* (le tribut) ?

— A personne.

— Pas même au *padischah* de Stamboul ?

— Pour qui prends-tu le padischah? Ne sais-tu pas qu'il y a neuf ans les Français et les Anglais l'ont seuls sauvé de la main des *Moskov* (des Russes)?

— Merveille de Dieu ! Et ton pays a une largeur de combien de journées ?

— Journées de chameau, soixante : journées de chemin de fer, une et demie.

— Merveille de Dieu ! »

Je lui demandai à mon tour si un Européen pouvait sans danger voyager dans son pays. Il me l'assura, et m'offrit même, si je le désirais, de me servir de guide,



Sulib. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

moyennant une rétribution fort modérée dont il me fixa le chiffre. Comme je l'ai dit, il avait à Kassala une bonne maison, qui pouvait en tout cas répondre matériellement pour lui. Il proposait de me faire parcourir le Darfour, le Ouadaï, le Bornou, pour cent dollars qu'il aurait employés à acheter une pacotille assortie afin de commercer dans ces pays, sauf à moi, une fois ramené dans une ville turque ou égyptienne, à lui faire faire son tour de France avec la même immunité. Ne comprenant guère un mobile scientifique et croyant de ma part à un désir de spéculation commerciale, il me vantait les affaires que je pourrais faire au Soudan central, « en ivoire, en plumes d'autruche, et en *esclaves*. »

Je n'étais pas libre de profiter des offres empressées de Kadi Ahmed, mais je les signale aux voyageurs hardis que la mort de Beurmann et précédemment celle de Vogel, n'auraient pas détournés du projet d'explorer l'Afrique tropicale. A propos de Vogel, j'ajouterai que le Kadi m'amena un homme qui affirmait avoir fait partie de la même caravane que l'infortuné voyageur saxon, et qui me donna les détails suivants :

« Le meurtre de l'étranger est le fait, non du sultan, mais du visir Gherma et des gens de la caravane, qui étant jaloux de lui, le dénoncèrent à Gherma. Celui-ci, à l'insu du sultan qui était alors très-malade et ne s'occupait de rien, fit mourir le voyageur. Quand le sultan l'a appris, il en a été très-irrité, et a puni le vizir et confisqué ses biens. »

Je crois à la première partie du récit, fort peu à la seconde. Quant à l'animosité des marchands africains contre les voyageurs européens, elle est très-réelle et s'explique par la crainte qu'ont les premiers de se voir disputer le monopole commercial qui les enrichit. J'ai éprouvé moi-même ces défiances dans d'autres occasions, par exemple à Siout, où mes tentatives pour obtenir des caravanistes quelques renseignements sur la route du Darfour ont échoué contre une véritable conspiration du silence.

## V

Départ pour Massaoua. — Sabterat. — Drame domestique. — Visite d'un lion : discours classique au visiteur. — Algheden.

Mes affaires une fois terminées à Kassala, je pris la route de Massaoua et m'arrêtai pour première étape à

« Eh, madame (sittina), c'est une bagatelle : je ne suis pas *nazaréenne*, après tout ! » Ces deux *dames*, en haillons crasseux, avec leurs yeux bridés et leurs *facies* grimaçant de macaque, me reportaient par un contraste rapide et involontaire aux belles, sérieuses et intelligentes chrétiennes d'Europe ou d'Abyssinie, qu'elles dédaignaient si naïvement. Il me semblait voir deux truies se félicitant mutuellement de leur fange.

J'ai connu par contre à Kassala un Takrouri dont j'ai gardé le meilleur souvenir. C'était un kadi *fellata* ou foula, des environs du lac Tchad, que la vie errante chère à tous ses compatriotes avait amené à Kassala, où il était propriétaire. Kadi Ahmed était un noir maigre à traits anguleux et irréguliers, mais très-intelligents. Ses petits yeux pétillaient d'esprit et de ruse, et comme les rusés me sont peu sympathiques, il me plut médiocrement; mais je revins sur cette impression et m'en trouvai bien. Beaucoup d'informations qu'il me donna sur le Ouadaï me firent son obligé, et à son tour il me questionnait sur la France qu'il brûlait de connaître. Ses questions me donnaient la mesure des sottises qui courent en Afrique sur le compte des nations Européennes. Par exemple, il me demandait :

« Si les Français ne coupaient pas la tête aux musulmans qui voyageaient chez eux. » Je lui répondis que bien loin de là, le sultan des Français faisait en ce moment même bâtir une mosquée dans sa capitale pour les Musulmans servant dans son *nizam* (son armée).

« Et ce sultan, à qui paye-t-il *l'achour* (le tribut) ?

— A personne.

— Pas même au *padischah* de Stamboul ?

— Pour qui prends-tu le padischah ? Ne sais-tu pas qu'il y a neuf ans les Français et les Anglais l'ont seuls sauvé de la main des *Moskov* (des Russes) ?

— Merveille de Dieu ! Et ton pays a une largeur de combien de journées ?

— Journées de chameau, soixante : journées de chemin de fer, une et demie.

— Merveille de Dieu ! »

Je lui demandai à mon tour si un Européen pouvait sans danger voyager dans son pays. Il me l'assura, et m'offrit même, si je le désirais, de me servir de guide,



Sulib. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

moyennant une rétribution fort modérée dont il me fixa le chiffre. Comme je l'ai dit, il avait à Kassala une bonne maison, qui pouvait en tout cas répondre matériellement pour lui. Il proposait de me faire parcourir le Darfour, le Ouadaï, le Bornou, pour cent dollars qu'il aurait employés à acheter une pacotille assortie afin de commercer dans ces pays, sauf à moi, une fois ramené dans une ville turque ou égyptienne, à lui faire faire son tour de France avec la même immunité. Ne comprenant guère un mobile scientifique et croyant de ma part à un désir de spéculation commerciale, il me vantait les affaires que je pourrais faire au Soudan central, « en ivoire, en plumes d'autruche, et en *esclaves*. »

Je n'étais pas libre de profiter des offres empressées de Kadi Ahmed, mais je les signale aux voyageurs hardis que la mort de Beurmann et précédemment celle de Vogel, n'auraient pas détournés du projet d'explorer l'Afrique tropicale. A propos de Vogel, j'ajouterai que le Kadi m'amena un homme qui affirmait avoir fait partie de la même caravane que l'infortuné voyageur saxon, et qui me donna les détails suivants :

« Le meurtre de l'étranger est le fait, non du sultan, mais du visir Gherma et des gens de la caravane, qui étant jaloux de lui, le dénoncèrent à Gherma. Celui-ci, à l'insu du sultan qui était alors très-malade et ne s'occupait de rien, fit mourir le voyageur. Quand le sultan l'a appris, il en a été très-irrité, et a puni le vizir et confisqué ses biens. »

Je crois à la première partie du récit, fort peu à la seconde. Quant à l'animosité des marchands africains contre les voyageurs européens, elle est très-réelle et s'explique par la crainte qu'ont les premiers de se voir disputer le monopole commercial qui les enrichit. J'ai éprouvé moi-même ces défiances dans d'autres occasions, par exemple à Siout, où mes tentatives pour obtenir des caravanistes quelques renseignements sur la route du Darfour ont échoué contre une véritable conspiration du silence.

## V

Départ pour Massaoua. — Sabderat. — Drame domestique. — Visite d'un lion : discours classique au visiteur. — Algheden.

Mes affaires une fois terminées à Kassala, je pris la route de Massaoua et m'arrêtai pour première étape à



Après un combat de Bareas contre des Takarirt. Dessin de Émile Bayard (V. p. 106).



Après un combat de Bareas contre des Takariri. Dessin de Émile Bayard (V. p. 106).

dans un cirque étroit fermé de tons côtés par d'arides montagnes de la plus fière tournure. Une heure plus loin je trouvai les puits d'Aouel, ombragés, comme le nom l'indique, par cet arbre qui les salit de ses ramilles amères. Une succession de collines assez peu fatigantes, dont l'une supporte le tumulus funéraire d'un chef indigène appelé Naça, m'amena au col de Feradebob, qui domine la plaine de Bicha. Feradebob est composé de deux mots tigré qui signifient : *la bière est finie*, et doit son nom, dit-on, à deux voleurs qui, ayant emporté une jarre de bière (debob), avaient voulu consacrer le souvenir de l'endroit où ils en avaient bu la dernière goutte.

## VI

Plaine de Bicha. — Tribus nubiennes. — Hallenga. — Habab. — Belaû, Kelaû et Hafara. — Ad-Cheikh. — Un apôtre musulman contemporain. — *Choumaglié* et *Tigré*.

La plaine de Bicha se nomme Maskassé; de même formation que les plaines déjà décrites, semée de montagnes disloquées et rayée de khors qui tous courent au nord vers le Barka, elle appartient en grande partie aux Barea, qui viennent au kharif établir leurs troupeaux dans ses vastes et maigres pâturages. Le dernier contrefort des monts de Koufit la sépare, vers l'orient, des plaines de Deghi et Kassa, et forme comme une sorte de cap avancé dont le flanc occidental porte un village étagé d'au moins trois cents toukouls : c'est Bicha, village commun des Beni-Amer et des Barea, qui s'y sont établis depuis quelques années. Bicha relève, politiquement, du deglel[1], et a une certaine importance comme station obligée des caravanes de Massaoua ; quelques marchands s'y sont établis et mariés, et l'ensemble de la bourgade a une apparence d'aisance et de confort assez rare dans ce pays. On m'a affirmé que les émigrants Barea que leurs affaires ou leurs mariages ont fixés en ce lieu, ont gâté l'esprit général de la population en y introduisant le penchant au brigandage qui distingue si fâcheusement cette tribu incorrigible.



Tchaghie. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. O. Lejean.

La situation de ces tribus est vraiment déplorable entre l'Abyssinie, qui leur réclame le tribut sans pouvoir les protéger contre les Égyptiens, et les mudirs de Kassala, qui le leur réclament également, sans se soucier de les garantir des incursions abyssiniennes. Un fait présent, qui s'est reproduit cent fois, en donnera une idée. Le gouverneur abyssin d'Addi-Abo, obéissant à des ordres supérieurs, était descendu dans le Barka avec quelques centaines « de soldats » ou plutôt de vagabonds, mal armés, et le ravageait. Le mudir de Kassala, chargé par Mouça Pacha de défendre la frontière, marcha au Barka avec une force suffisante pour écraser les Abyssins : mais il avançait à peine, et le deglel le pressant de hâter un peu sa marche, afin de ne pas laisser échapper l'ennemi : « *Chouïa-chouïa* (tout doucement), » répondit le mudir d'un air pacifique. Il va sans dire que les Abyssins se retirèrent sans être inquiétés.

Voici les renseignements que j'ai pu réunir sur les origines de quelques tribus de la Haute-Nubie. Presque toutes, comme on le verra, sont descendues du plateau abyssin, et je dirai ailleurs par suite de quelles circonstances malheureuses elles ont passé à l'islamisme.

Les Hallenga viennent de Hamazène; ils portent encore la coiffure tressée à la façon des Abyssins; c'est à peu près tout ce qu'ils ont gardé de leur origine. Un petit plateau voisin d'Ad-Namen, au pied du Melezenai, conserve leur nom et marque une étape de leur migration.

Les Habab sont venus de Kollo-gouzay (Tigré) sous la conduite d'un certain Asgade, qui s'établit au lieu appelé aujourd'hui Asgade Bakla (la mule d'Asgade), nom bizarre qui vient, dit-on, de ce que la colline qui supporte ce village ressemble à un dos de mule. Asgade eut trois fils, Abil, Tekles, Tamariam. Du premier, la tradition fait venir les Habab proprement dits: des deux autres, les tribus secondaires d'Ad Teklès et Ad Tamariam, plus près de Massaoua.

Belaû, Kelaû et Hafara étaient trois frères. Ils venaient probablement du Seraoué, où l'on montre encore

1. C'est le nom que l'on donne au prince héréditaire des Beni-Amer, et le signe distinctif de cette dignité est un bonnet de forme bizarre, comme celui des *mek* de Sennâr que l'on voit dessiné dans Caillaud ; il ne se porte qu'aux grands jours.

dans un cirque étroit fermé de tous côtés par d'arides montagnes de la plus fière tournure. Une heure plus loin je trouvai les puits d'Aouel, ombragés, comme le nom l'indique, par cet arbre qui les salit de ses ramilles amères. Une succession de collines assez peu fatigantes, dont l'une supporte le tumulus funéraire d'un chef indigène appelé Naça, m'amena au col de Feradebob, qui domine la plaine de Bicha. Feradebob est composé de deux mots tigré qui signifient : *la biere est finie*, et doit son nom, dit-on, à deux voleurs qui, ayant emporté une jarre de bière (debob), avaient voulu consacrer le souvenir de l'endroit où ils en avaient bu la dernière goutte.

## VI

Plaine de Bicha. — Tribus nubiennes. — Hallenga. — Habab. — Belaû, Kelaû et Hafara. — Ad-Cheikh. — Un apôtre musulman contemporain. — *Choumaglié* et *Tigré*.

La plaine de Bicha se nomme Maskassé; de même formation que les plaines déjà décrites, semée de montagnes disloquées et rayée de khors qui tous courent au nord vers le Barka, elle appartient en grande partie aux Barea, qui viennent au kharif établir leurs troupeaux dans ses vastes et maigres pâturages. Le dernier contrefort des monts de Koufit la sépare, vers l'orient, des plaines de Deghi et Kassa, et forme comme une sorte de cap avancé dont le flanc occidental porte un village étagé d'au moins trois cents toukouls : c'est Bicha, village commun des Beni-Amer et des Barea, qui s'y sont établis depuis quelques années. Bicha relève, politiquement, du deglel[1], et a une certaine importance comme station obligée des caravanes de Massaoua ; quelques marchands s'y sont établis et mariés, et l'ensemble de la bourgade a une apparence d'aisance et de confort assez rare dans ce pays. On m'a affirmé que les émigrants Barea que leurs affaires ou leurs mariages ont fixés en ce lieu, ont gâté l'esprit général de la population en y introduisant le penchant au brigandage qui distingue si fâcheusement cette tribu incorrigible.



Tchaghie. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

La situation de ces tribus est vraiment déplorable entre l'Abyssinie, qui leur réclame le tribut sans pouvoir les protéger contre les Égyptiens, et les mudirs de Kassala, qui le leur réclament également, sans se soucier de les garantir des incursions abyssiniennes. Un fait présent, qui s'est reproduit cent fois, en donnera une idée. Le gouverneur abyssin d'Addi-Abo, obéissant à des ordres supérieurs, était descendu dans le Barka avec quelques centaines « de soldats » ou plutôt de vagabonds, mal armés, et le ravageait. Le mudir de Kassala, chargé par Mouça Pacha de défendre la frontière, marcha au Barka avec une force suffisante pour écraser les Abyssins : mais il avançait à peine, et le deglel le pressant de hâter un peu sa marche, afin de ne pas laisser échapper l'ennemi : « *Chouïa-chouïa* (tout doucement), » répondit le mudir d'un air pacifique. Il va sans dire que les Abyssins se retirèrent sans être inquiétés.

Voici les renseignements que j'ai pu réunir sur les origines de quelques tribus de la Haute-Nubie. Presque toutes, comme on le verra, sont descendues du plateau abyssin, et je dirai ailleurs par suite de quelles circonstances malheureuses elles ont passé à l'islamisme.

Les Hallenga viennent de Hamazène; ils portent encore la coiffure tressée à la façon des Abyssins; c'est à peu près tout ce qu'ils ont gardé de leur origine. Un petit plateau voisin d'Ad-Namen, au pied du Melezenai, conserve leur nom et marque une étape de leur migration.

Les Habab sont venus de Kollo-gouzay (Tigré) sous la conduite d'un certain Asgade, qui s'établit au lieu appelé aujourd'hui Asgade Bakla (la mule d'Asgade), nom bizarre qui vient, dit-on, de ce que la colline qui supporte ce village ressemble à un dos de mule. Asgade eut trois fils, Abil, Teklès, Tamariam. Du premier, la tradition fait venir les Habab proprement dits : des deux autres, les tribus secondaires d'Ad Teklès et Ad Tamariam, plus près de Massaoua.

Belaû, Kelaû et Hafara étaient trois frères. Ils venaient probablement du Seraoué, où l'on montre encore

1. C'est le nom que l'on donne au prince héréditaire des Beni-Amer, et le signe distinctif de cette dignité est un bonnet de forme bizarre, comme celui des *mek* de Sennâr que l'on voit dessiné dans Cailliaud ; il ne se porte qu'aux grands jours.



Sabderat et le Khor Aohé. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.



Sabderat et le Khor Aohé. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

périeur par la masse de ses flots, absorbait leurs eaux et jusqu'à leurs noms et allait fertiliser, à seize heures de Saouakin, en face de la mer Rouge, l'admirable plaine-bassin de Tokhar. Arrivé là, il est si imposant, qu'un géographe grec (Artemidore) le prit pour l'embouchure de l'Atbara. Or, comme les classiques ne peuvent jamais avoir tort, on a trouvé force hypothèses pour expliquer la phrase d'Erastosthène. On a dit, timidement il est vrai, que l'Atbara, au lieu de tomber dans le Nil à Damer, *a pu* jadis tirer à l'est et passer dans le bassin du Langheb. Puis, sur des renseignements inexacts, feu Vayssière et Malzac, voyageurs français, déclarèrent que le Gach finissait dans une sorte de marais d'où, par une vallée profonde, il allait à la mer Rouge sous un autre nom. Après divers tâtonnements dus à des voyageurs instruits et dont j'épargne le récit au lecteur, je voulus en avoir le cœur net à mon dernier voyage, et je reconnus à peu près ceci : c'est qu'entre le bassin du Gach et celui du Barka-Langheb il existait une plaine immense, sans une seule colline, offrant des deux côtés une pente inappréciable à l'œil, mais suffisante pour empêcher, même au temps des plus fortes crues, toute communication dans le genre de celle qui existe entre le Sénégal et la Gambie. Les khor qui rayent cette plaine et se rendent, les uns au Gach, les autres (plus nombreux) à son voisin de droite, marquent assez par leurs points d'origine la ligne de ce partage d'eau.

Je n'ai encore parlé au lecteur que fort incidemment d'une entreprise qui, si elle réussit, changera la face du Soudan nubien, pour la première fois depuis les temps pharaoniques. Le vice-roi actuel a projeté la construction d'un chemin de fer qui doit, dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan), c'est-à-dire un pays aussi vaste que l'empire d'Autriche tout entier. La voie doit partir de Korosko, point extrême de la navigation à vapeur sur le Nil, franchir l'Atmour de Korosko par les mêmes passes que suit aujourd'hui la route caravanière, rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge à Saouakin. J'ai vu à Kassala l'ingénieur chargé de ce travail : c'est un Égyptien, élève de notre école polytechnique, Hassan-Bey Damiâty, savant et très-aimable homme, l'un des rares Égyptiens civilisés que j'ai connus. Il étudiait alors la route entre Kassala et Saouakin par Langheb, que j'ai décrite plus haut : ce n'était qu'une étude provisoire, qui ne préjuge rien sur l'adoption du tracé définitif, mais je regarde ce tracé comme à peu près impossible. Il passe, entre Telgou et Langheb, à travers un pâté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaires, qui exigeraient des travaux d'art à faire reculer les compagnies les plus aventureuses.


L'oasis de Taka vue d'Abou-Gamel. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Cependant la Nubie est rayée de *ouadis* qui épargneraient aux ingénieurs bien des frais de nivellement. C'est précisément à quoi je songeais en contemplant ce serpent blanc du Barka : une ligne qui de Kassala irait par Sabterat tomber sur la Saoua, suivrait de là, jusqu'à Tokhar (soixante-cinq kilomètres de Souakin) le cours naturel des eaux. La partie essentielle de ce tracé est aisée à suivre sur mes cartes jointes à ces récits. La longueur du parcours serait augmentée d'une cinquantaine de kilomètres, mais cette longueur serait plus que compensée par le nivellement naturel d'une plaine où il n'y aurait à faire que peu de travaux d'art, et où les pluies estivales ne jettent jamais une assez grosse quantité d'eau pour menacer la solidité de la voie. Quelle que soit du reste la ligne adoptée, il faut espérer, dans l'intérêt bien entendu du gouvernement égyptien et de la science géographique, que le vice-roi s'empressera de publier les beaux travaux de Hassan-Bey, travaux destinés à jeter une lumière toute nouvelle sur la topographie de ces contrées si mal connues.

Les fleuves sont vraiment les veines de la terre : cette image ne vient jamais plus naturellement à l'esprit que lorsqu'on embrasse du haut d'une montagne, un grand paysage de l'Afrique aride. Du point où j'étais placé, je dominais le confluent du fleuve avec un grand beau khor qui venait de Bicha ; on suivait de l'œil leur double cours pareil à un rideau de palmiers et de mimosas à travers lesquels blanchissait la fumée de quelque camp de nomades. Une forêt de doum, quand elle est vigoureuse et dense, a pour moi un charme particulier. Le doum, comparé au dattier (deleb), est un bon gros plébéien à côté de ce fin et svelte aristocrate : puis il a un

périeur par la masse de ses flots, absorbait leurs eaux et jusqu'à leurs noms et allait fertiliser, à seize heures de Saouakin, en face de la mer Rouge, l'admirable plaine-bassin de Tokhar. Arrivé là, il est si imposant, qu'un géographe grec (Artemidore) le prit pour l'embouchure de l'Atbara. Or, comme les classiques ne peuvent jamais avoir tort, on a trouvé force hypothèses pour expliquer la phrase d'Erastosthène. On a dit, timidement il est vrai, que l'Atbara, au lieu de tomber dans le Nil à Damer, *a pu* jadis tirer à l'est et passer dans le bassin du Langheb. Puis, sur des renseignements inexacts, feu Vayssière et Malzac, voyageurs français, déclarèrent que le Gach finissait dans une sorte de marais d'où, par une vallée profonde, il allait à la mer Rouge sous un autre nom. Après divers tâtonnements dus à des voyageurs instruits et dont j'épargne le récit au lecteur, je voulus en avoir le cœur net à mon dernier voyage, et je reconnus à peu près ceci : c'est qu'entre le bassin du Gach et celui du Barka-Langheb il existait une plaine immense, sans une seule colline, offrant des deux côtés une pente inappréciable à l'œil, mais suffisante pour empêcher, même au temps des plus fortes crues, toute communication dans le genre de celle qui existe entre le Sénégal et la Gambie. Les khor qui rayent cette plaine et se rendent, les uns au Gach, les autres (plus nombreux) à son voisin de droite, marquent assez par leurs points d'origine la ligne de ce partage d'eau.

Je n'ai encore parlé au lecteur que fort incidemment d'une entreprise qui, si elle réussit, changera la face du Soudan nubien, pour la première fois depuis les temps pharaoniques. Le vice-roi actuel a projeté la construction d'un chemin de fer qui doit, dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan), c'est-à-dire un pays aussi vaste que l'empire d'Autriche tout entier. La voie doit partir de Korosko, point extrême de la navigation à vapeur sur le Nil, franchir l'Atmour de Korosko par les mêmes passes que suit aujourd'hui la route caravanière, rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge à Saouakin. J'ai vu à Kassala


L'oasis de Taka vue d'Abou-Gamel. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

l'ingénieur chargé de ce travail : c'est un Egyptien, élève de notre école polytechnique, Hassan-Bey Damiâty, savant et très-aimable homme, l'un des rares Égyptiens civilisés que j'ai connus. Il étudiait alors la route entre Kassala et Saouakin par Langheb, que j'ai décrite plus haut : ce n'était qu'une étude provisoire, qui ne préjuge rien sur l'adoption du tracé définitif, mais je regarde ce tracé comme à peu près impossible. Il passe, entre Telgou et Langheb, à travers un pâté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaires, qui exigeraient des travaux d'art à faire reculer les compagnies les plus aventureuses.

Cependant la Nubie est rayée de *ouadis* qui épargneraient aux ingénieurs bien des frais de nivellement. C'est précisément à quoi je songeais en contemplant ce serpent blanc du Barka : une ligne qui de Kassala irait par Sabterat tomber sur la Saoua, suivrait de là, jusqu'à Tokhar (soixante-cinq kilomètres de Souakin) le cours naturel des eaux. La partie essentielle de ce tracé est aisée à suivre sur mes cartes jointes à ces récits. La longueur du parcours serait augmentée d'une cinquantaine de kilomètres, mais cette longueur serait plus que compensée par le nivellement naturel d'une plaine où il n'y aurait à faire que peu de travaux d'art, et où les pluies estivales ne jettent jamais une assez grosse quantité d'eau pour menacer la solidité de la voie. Quelle que soit du reste la ligne adoptée, il faut espérer, dans l'intérêt bien entendu du gouvernement égyptien et de la science géographique, que le vice-roi s'empressera de publier les beaux travaux de Hassan-Bey, travaux destinés à jeter une lumière toute nouvelle sur la topographie de ces contrées si mal connues.

Les fleuves sont vraiment les veines de la terre : cette image ne vient jamais plus naturellement à l'esprit que lorsqu'on embrasse du haut d'une montagne, un grand paysage de l'Afrique aride. Du point où j'étais placé, je dominais le confluent du fleuve avec un grand beau khor qui venait de Bicha; on suivait de l'œil leur double cours pareil à un rideau de palmiers et de mimosas à travers lesquels blanchissait la fumée de quelque camp de nomades. Une forêt de doum, quand elle est vigoureuse et dense, a pour moi un charme particulier. Le doum, comparé au dattier (deleb), est un bon gros plébéien à côté de ce fin et svelte aristocrate : puis il a un



Vue du fleuve Gach (un kilomètre en amont de Kassala). — Dessin de Eug. Cicéri d'après une aquarelle de M. G. Lejean.



Vue du fleuve Gach (un kilomètre en amont de Kassala). — Dessin de Eug. Cicéri d'après une aquarelle de M. G. Lejean.

renoncé au pouvoir, en déclarant « qu'ils ne tenaient pas au privilége de fournir des victimes au couteau tous les cinq ou six ans, que d'ailleurs cette profession de faiseur de pluie est impie, *car la pluie dépend de Dieu seul.* »

Ce qui montre chez les Barea un peuple qui s'est élevé plus haut que les autres nègres, c'est qu'ils ont une idée nette de la Divinité et qu'ils n'ont pas la plaie infâme de l'esclavage. Quand on leur en demande la raison, ils répondent gravement : « Nous sommes tous esclaves de Dieu. » Les prisonniers qu'ils font à la guerre ne sont pas vendus : ils les emploient à labourer la terre, et quand ils sont beaux, forts et braves, ils leur donnent leurs filles en mariage. Ainsi s'explique le mélange qu'on observe chez ce peuple à son avantage physiologique.

J'ai des raisons, trop longues à développer ici, de penser que les Barea étaient chrétiens il y a quelques siècles. C'est une question dont je me réserve d'avoir le cœur net plus tard. Je reviens à mon itinéraire.

## VIII

Lacs Balaghinda. — Encore un lion. — Takrourit. — Sulib. — Tchaghié. — Une expédition mystérieuse.

Nous avions négligé de prendre de l'eau à Dunkuas, parce que nous nous croyions certains d'en trouver à dix kilomètres de là, à Balaghinda. On nomme ainsi deux fort jolis lacs voisins de la rive droite du Barka, et qui ont de l'eau une partie de l'année seulement : le reste du temps, ils présentent un fond d'humus brun alluvionnel, qui m'a paru riche, et que tapisse une petite plante rampante dont j'ignore le nom. Nous arrivâmes au premier des lacs, que domine une belle colline où je montai pour reconnaître la contrée. Déception! pas une goutte d'eau, et il était midi : nous étions assez las, et nous avions encore trois heures à faire pour atteindre les puits de Deghi! Un faible espoir nous restait : c'était de trouver de l'eau au second lac, séparé du premier par quelques ondulations, ombragées de doums magnifiques. Un homme y fut envoyé pour acquit de conscience, et revint au bout d'un quart d'heure, porteur d'une bonne nouvelle aussi peu attendue.

Nous courûmes au lac, que nous trouvâmes encore vaseux et mou, largement tacheté de traces d'éléphants qui convergeaient à deux mares d'un aspect peu tentant pour des gosiers humains. Léger détail, car celui qui veut voyager en Afrique ne doit point tenir compte de la teinte brune, verte ou noire de l'eau qu'il boit. Une prodigieuse quantité de petits coquillages fluviatiles avaient vécu dans cette eau et achevaient de se corrompre dans les endroits qui s'étaient déjà desséchés. Nous campâmes dans un fourré, entre les deux mares, les armes prêtes, ce qui n'était pas superflu, car le lendemain matin, au moment où nous levions le camp et où nous chargions les chameaux, les rugissements d'un lion se firent entendre à quinze pas de nous, au milieu d'un fourré de doums et de broussailles. C'était vers le lever du soleil, heure habituelle, apparemment, où le roi du désert venait boire aux mares : notre présence le gênait considérablement, car il n'osait pas nous passer sur le corps (ce qui lui eût été bien facile) pour venir à son aiguade, et ses rugissements répétés, qui faisaient trembler jusqu'au fond de leurs fibres nos chameaux et nos mules, exprimaient son impatience et nous disaient bien clairement : « Voulez-vous bien vous en aller! » Nos hommes firent bonne contenance et se permirent même quelques innocentes bravades, mais j'avoue franchement qu'ils accélérèrent le chargement.

Rien de là jusqu'à *Takrourit*, nom qui semble rappeler les Takrouris aux pèlerins musulmans de l'Afrique équatoriale qui traversent chaque année la Nubie. J'interrogeai et j'appris qu'en effet les Takrouris avaient jadis coutume de prendre cette route pour aller s'embarquer à Massaoua : mais plusieurs années avant mon voyage, une de leurs troupes avait eu une collision avec les indigènes du Sennahéit et avait été massacrée tout entière à l'exception d'un seul individu, ce qui avait détourné leurs frères de cette route désormais néfaste.

Après Takrourit, on passe successivement Sulib et Tchaghié. Au moment où nous quittions ce dernier campement, quelques chameliers des Beit Bidel nous apportèrent la nouvelle que M. du B.... dont j'ai parlé plus haut, s'était décidé à s'installer à Koufit avec ses soixante-dix hommes. Pour ne pas avoir à revenir sur cette expédition dont il a été beaucoup parlé, je résume ici ce que j'en appris alors et ce qui me fut conté plus tard sur ses destinées définitives.

M. du B.... que j'avais beaucoup vu à Kassala, y était arrivé pourvu d'une autorisation générale du gouvernement égyptien de faire des réquisitions illimitées en hommes, en vivres, en argent, en moyens de transport pour un matériel de guerre fort considérable. Ses projets ultérieurs, qui m'ont été révélés par diverses indiscrétions, et sur lesquels on me permettra de me taire ici, n'étaient point basés sur une connaissance suffisante du pays. Après beaucoup d'hésitations et deux mois de séjour inutile au Taka, il partit le 2 avril et marcha sur Koufit (terrain vague alors au pouvoir des Barea) suivi d'environ quarante européens, la plupart français, et de trente engagés africains : il avait de plus deux cents réguliers égyptiens d'escorte. A Bicha, les Barea qui occupent la moitié du village prirent ombrage d'une aussi forte troupe, et refusèrent le passage. M. du B.... campa avec son monde auprès des puits, dans la plaine, sous une chaleur accablante : il parlementa quelque temps, puis impatienté de cet accueil inattendu (car il était encore sur territoire égyptien) il fit battre la charge. La petite troupe, électrisée par l'exemple de la jolie Mme du B.... qui marchait aux premiers rangs, monta en bon ordre, la baïonnette en avant, et les Barea, bien que renforcés de plusieurs centaines de leurs compatriotes montagnards, furent domptés et capitulèrent au moment où l'affaire allait s'engager. Ils fournirent docilement les réquisitions demandées.

Arrivé le surlendemain à Koufit, M. du B.... se mit en rapport avec les Barea, qui se montrèrent très-do-

renoncé au pouvoir, en déclarant « qu'ils ne tenaient pas au privilége de fournir des victimes au couteau tous les cinq ou six ans, que d'ailleurs cette profession de faiseur de pluie est impie, *car la pluie dépend de Dieu seul.* »

Ce qui montre chez les Barea un peuple qui s'est élevé plus haut que les autres nègres, c'est qu'ils ont une idée nette de la Divinité et qu'ils n'ont pas la plaie infâme de l'esclavage. Quand on leur en demande la raison, ils répondent gravement : « Nous sommes tous esclaves de Dieu. » Les prisonniers qu'ils font à la guerre ne sont pas vendus : ils les emploient à labourer la terre, et quand ils sont beaux, forts et braves, ils leur donnent leurs filles en mariage. Ainsi s'explique le mélange qu'on observe chez ce peuple à son avantage physiologique.

J'ai des raisons, trop longues à développer ici, de penser que les Barea étaient chrétiens il y a quelques siècles. C'est une question dont je me réserve d'avoir le cœur net plus tard. Je reviens à mon itinéraire.

## VIII

Lacs Balaghinda. — Encore un lion. — Takrourit. — Sulib. — Tchaghié. — Une expédition mystérieuse.

Nous avions négligé de prendre de l'eau à Dunkuas, parce que nous nous croyions certains d'en trouver à dix kilomètres de là, à Balaghinda. On nomme ainsi deux fort jolis lacs voisins de la rive droite du Barka, et qui ont de l'eau une partie de l'année seulement : le reste du temps, ils présentent un fond d'humus brun alluvionnel, qui m'a paru riche, et que tapisse une petite plante rampante dont j'ignore le nom. Nous arrivâmes au premier des lacs, que domine une belle colline où je montai pour reconnaître la contrée. Déception! pas une goutte d'eau, et il était midi : nous étions assez las, et nous avions encore trois heures à faire pour atteindre les puits de Deghi! Un faible espoir nous restait : c'était de trouver de l'eau au second lac, séparé du premier par quelques ondulations, ombragées de doums magnifiques. Un homme y fut envoyé pour acquit de conscience, et revint au bout d'un quart d'heure, porteur d'une bonne nouvelle aussi peu attendue.

Nous courûmes au lac, que nous trouvâmes encore vaseux et mou, largement tacheté de traces d'éléphants qui convergeaient à deux mares d'un aspect peu tentant pour des gosiers humains. Léger détail, car celui qui veut voyager en Afrique ne doit point tenir compte de la teinte brune, verte ou noire de l'eau qu'il boit. Une prodigieuse quantité de petits coquillages fluviatiles avaient vécu dans cette eau et achevaient de se corrompre dans les endroits qui s'étaient déjà desséchés. Nous campâmes dans un fourré, entre les deux mares, les armes prêtes, ce qui n'était pas superflu, car le lendemain matin, au moment où nous levions le camp et où nous chargions les chameaux, les rugissements d'un lion se firent entendre à quinze pas de nous, au milieu d'un fourré de doums et de broussailles. C'était vers le lever du soleil, heure habituelle, apparemment, où le roi du désert venait boire aux mares : notre présence le gênait considérablement, car il n'osait pas nous passer sur le corps (ce qui lui eût été bien facile) pour venir à son aiguade, et ses rugissements répétés, qui faisaient trembler jusqu'au fond de leurs fibres nos chameaux et nos mules, exprimaient son impatience et nous disaient bien clairement : « Voulez-vous bien vous en aller! » Nos hommes firent bonne contenance et se permirent même quelques innocentes bravades, mais j'avoue franchement qu'ils accélérèrent le chargement.

Rien de là jusqu'à *Takrourit*, nom qui semble rappeler les Takrouris aux pèlerins musulmans de l'Afrique équatoriale qui traversent chaque année la Nubie. J'interrogeai et j'appris qu'en effet les Takrouris avaient jadis coutume de prendre cette route pour aller s'embarquer à Massaoua : mais plusieurs années avant mon voyage, une de leurs troupes avait eu une collision avec les indigènes du Sennahéit et avait été massacrée tout entière à l'exception d'un seul individu, ce qui avait détourné leurs frères de cette route désormais néfaste.

Après Takrourit, on passe successivement Sulib et Tchaghié. Au moment où nous quittions ce dernier campement, quelques chameliers des Beit Bidel nous apportèrent la nouvelle que M. du B.... dont j'ai parlé plus haut, s'était décidé à s'installer à Koufit avec ses soixante-dix hommes. Pour ne pas avoir à revenir sur cette expédition dont il a été beaucoup parlé, je résume ici ce que j'en appris alors et ce qui me fut conté plus tard sur ses destinées définitives.

M. du B.... que j'avais beaucoup vu à Kassala, y était arrivé pourvu d'une autorisation générale du gouvernement égyptien de faire des réquisitions illimitées en hommes, en vivres, en argent, en moyens de transport pour un matériel de guerre fort considérable. Ses projets ultérieurs, qui m'ont été révélés par diverses indiscrétions, et sur lesquels on me permettra de me taire ici, n'étaient point basés sur une connaissance suffisante du pays. Après beaucoup d'hésitations et deux mois de séjour inutile au Taka, il partit le 2 avril et marcha sur Koufit (terrain vague alors au pouvoir des Barea) suivi d'environ quarante européens, la plupart français, et de trente engagés africains : il avait de plus deux cents réguliers égyptiens d'escorte. A Bicha, les Barea qui occupent la moitié du village prirent ombrage d'une aussi forte troupe, et refusèrent le passage. M. du B.... campa avec son monde auprès des puits, dans la plaine, sous une chaleur accablante : il parlementa quelque temps, puis impatienté de cet accueil inattendu (car il était encore sur territoire égyptien) il fit battre la charge. La petite troupe, électrisée par l'exemple de la jolie Mme du B.... qui marchait aux premiers rangs, monta en bon ordre, la baïonnette en avant, et les Barea, bien que renforcés de plusieurs centaines de leurs compatriotes montagnards, furent domptés et capitulèrent au moment où l'affaire allait s'engager. Ils fournirent docilement les réquisitions demandées.

Arrivé le surlendemain à Koufit, M. du B.... se mit en rapport avec les Barea, qui se montrèrent très-do-



Achidira. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IX

Karovel. — Une escarmouche. — Un poëte brigand. — Le Zadamba. — Un grand baron abyssin.

Je pris congé, à Tchaghié, des derniers palmiers; je ne devais plus revoir mes chers crucifères sur la terre d'Afrique. Le tamarisc, avec ses fines ramilles articulées comme les pattes de certains coléoptères, son tronc bizarrement tordu et son faux air de saule pleureur, me restait plus fidèle : j'aimais d'autant plus à le voir malgré son port lugubre, qu'il m'annonçait habituellement le voisinage des aiguades. Le sol où j'avais campé ce jour-là était assez meuble, comme le prouvait d'ailleurs la présence de plusieurs *kantour* (nids de termites) abandonnés et couverts d'épais buissons : j'en dessinai un de *cinq* mètres de haut.

A trois heures de Tchaghié, j'atteignis Karovel, lieu mal famé, à cause des forêts épaisses de tamariscs (ovel) qui favorisent les coups de main des Barea et ont donné leur nom à cette partie de la vallée. L'année précédente, M. Cameron, mon collègue britannique, avait failli tomber en cet endroit dans une embuscade de cinquante Barea qui le guettaient, car ces maraudeurs ont leurs espions dans tout le Barka. Ce souvenir devait nous rendre prudents ; mais, confiants dans notre nombre, nos huit fusils et nos lances, nous marchions à la débandade. Le soleil était couché, nous nous disposions à bivouaquer, quand je vis à la tête de la colonne, à quatre-vingts pas en avant, briller trois ou quatre éclairs suivis d'autant de détonations et de clameurs confuses. Je demandai mon fusil et courus au lieu de la scène. Déjà mes servantes abyssiniennes commençaient à faire retentir la forêt de leur funèbre *aüi! aüi!* qui est le *vocero* de leur pays. Sans calomnier le beau sexe, il est permis de remarquer en passant qu'il aime à pousser les choses au mélodrame. Je les priai avec un peu d'humeur de ne pas me chanter mon *de profundis* d'avance, et arrivé sur le terrain, je trouvai Stella occupé à parlementer avec l'ennemi, qui pouvait compter une trentaine de têtes, et mes hommes s'efforçant de retenir Édouard. Le vaillant fils d'Attila, la figure enflammée, se démenait en répétant en mauvais arabe : *Fen lazem edrob* (sur qui faut-il tirer)? Explications échangées, il fut reconnu que nous avions en face de nous un parti de paisibles marchands de Massaoua, qui, en proie aux mêmes défiances que nous, n'avaient pas douté que nous ne fussions un *goum* de brigands. Leur guide avait été le seul blessé de la bagarre : c'était un vieux reître, un Beni-

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.



Achdira. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## IX

Karovel. — Une escarmouche. — Un poëte brigand. — Le Zadamba. — Un grand baron abyssin.

Je pris congé, à Tchaghié, des derniers palmiers; je ne devais plus revoir mes chers crucifères sur la terre d'Afrique. Le tamarisc, avec ses fines ramilles articulées comme les pattes de certains coléoptères, son tronc bizarrement tordu et son faux air de saule pleureur, me restait plus fidèle : j'aimais d'autant plus à le voir malgré son port lugubre, qu'il m'annonçait habituellement le voisinage des aiguades. Le sol où j'avais campé ce jour-là était assez meuble, comme le prouvait d'ailleurs la présence de plusieurs *kantour* (nids de termites) abandonnés et couverts d'épais buissons : j'en dessinai un de *cinq* mètres de haut.

A trois heures de Tchaghié, j'atteignis Karovel, lieu mal famé, à cause des forêts épaisses de tamariscs (ovel) qui favorisent les coups de main des Barea et ont donné leur nom à cette partie de la vallée. L'année précédente, M. Cameron, mon collègue britannique, avait failli tomber en cet endroit dans une embuscade de cinquante Barea qui le guettaient, car ces maraudeurs ont leurs espions dans tout le Barka. Ce souvenir devait nous rendre prudents ; mais, confiants dans notre nombre, nos huit fusils et nos lances, nous marchions à la débandade. Le soleil était couché, nous nous disposions à bivouaquer, quand je vis à la tête de la colonne, à quatre-vingts pas en avant, briller trois ou quatre éclairs suivis d'autant de détonations et de clameurs confuses. Je demandai mon fusil et courus au lieu de la scène. Déjà mes servantes abyssiniennes commençaient à faire retentir la forêt de leur funèbre *aïï! aïï!* qui est le *coccro* de leur pays. Sans calomnier le beau sexe, il est permis de remarquer en passant qu'il aime à pousser les choses au mélodrame. Je les priai avec un peu d'humeur de ne pas me chanter mon *de profundis* d'avance, et arrivé sur le terrain, je trouvai Stella occupé à parlementer avec l'ennemi, qui pouvait compter une trentaine de têtes, et mes hommes s'efforçant de retenir Édouard. Le vaillant fils d'Attila, la figure enflammée, se démenait en répétant en mauvais arabe : *Fen lazem edrob* (sur qui faut-il tirer)? Explications échangées, il fut reconnu que nous avions en face de nous un parti de paisibles marchands de Massaoua, qui, en proie aux mêmes défiances que nous, n'avaient pas douté que nous ne fussions un *goum* de brigands. Leur guide avait été le seul blessé de la bagarre : c'était un vieux reître, un Beni-

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.

CARTE
du
**BARKA**
(NUBIE)

Hod Santay
Agouet
Adabrebah
Koro
Andaf
Banoun
Adalouat
Ibich
Kokou
Takamo
Ebanó
Tiaye
Chagrón
Gadamaib
Sangada
Aghramaï
Ab Souch
Arbaggadour
Omib
BARKA
M'dhol
Soulib
Dablat
Aoula (Aola)
B A R E A
B. B I D E L
Cach

Had Santay
Agouel
Adabrebah
Koro
Andaf
Banoun
Takamo
Adalouat
Ibich
Kokou
Ebanô
Tiayé
Chagrôn
Gadamaih
Sangada
Agluramaï
Ab Souch
Arbaggadour
Omib
BARKA
Soulib
CARTE
du
BARKA
(NUBIE)



Escarmouche dans le bois de Karovel. — Dessin de Émile Bayard.




Escarmouche dans le bois de Karuvel. — Dessin de Émile Bayard.

montions à chaque journée de marche de cinquante mètres en moyenne. A deux heures, la chaleur étant un peu tombée, nous commençâmes à gravir le plateau des Bogos par un chemin en escalier qui part de Goaga, et monte au pied du mont Fellestok à travers des entassements confus de granit et des arbres épineux de toutes sortes.

Nous fîmes une halte sur le petit plateau de Djanfa, qui se présente le premier, et où nous trouvâmes sur notre gauche une source que la tradition a baptisée du nom de *puits des Barea*. Ces noirs ont, dit-on, précédé les habitants actuels du Sennaheit dans la possession de cette terre ; et, du reste, tout ce qui a par-là quelque vestige d'antiquité y est attribué aux Barea, comme en France on attribue tout à César, en Valachie à Trajan, et en Turquie aux Génois. Il n'était pas quatre heures quand je tournai le pied d'une superbe montagne appelée Zevan ou Zebhan, qui se dresse dans un pittoresque et superbe isolement. Le froid, résultat naturel d'une ascension de cinq cents mètres d'altitude, commençait à me gagner, et je fus heureux de voir se développer sous mes yeux les deux cents maisons en chaume du gros village de Keren, résidence du P. Stella, et terme momentané de mon voyage. Quelques beaux jeunes garçons au teint foncé, à l'air fier et un peu sauvage, vinrent silencieusement nous baiser la main qu'ils portaient ensuite à leur front, puis partirent en courant pour annoncer notre arrivée au village. Dix minutes après, toute la population masculine s'empressait autour de nous avec des paroles de bienvenue ; les quelques fusils que possédait la commune furent déchargés en notre honneur ; les femmes poussèrent le long cri aigu et perlé qui est commun à toute l'Afrique du Nord (le *zararit*). Je jouissais de cette *fantasia* spontanée qui



Plaine de Mogareb et mont Lalamba. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. O. Lejean.

prouvait la popularité méritée dont le P. Stella jouit dans cette agreste et intéressante contrée.

## XI

Les Bogos. — Légendes : Guevra Terké. — État actuel. — Coutumes particulières. — Prix du sang. — Christianisme. — Le P. Stella. — Son histoire. — Son apostolat.

Les Bogos ou Mogos (dont Keren est la capitale) n'habitent le Sennaheit que depuis quatre siècles environ. Ils viennent du fond du Lasta, province montagneuse de l'Abyssinie centrale, et appartiennent à la race montagnarde et belliqueuse des Agau, qui sont les aborigènes de l'Abyssinie. Leur père, Guevra Terké, eut le malheur de tuer son frère ou un de ses plus proches parents, et pour éviter le sang (la vendetta), il dut émigrer en toute hâte avec ses deux fils, Seguina et Korsokor. Il y a sur cette fuite une autre légende qui a un caractère tout biblique, et qui a été évidemment composée de lambeaux des histoires de Jacob et de Joseph. D'après cette légende, Guevra Terké, qui était jeune, brave et beau, eut le malheur de plaire à une jeune favorite de son vieux père, et en s'éloignant de cette belle esclave avec la dignité d'Hippolyte, il s'en fit une ennemie mortelle. Elle profita de ce que le père de Terké était aveugle et Terké velu pour jouer à ce dernier exactement le même tour que Rébecca joua à Esaü au sujet de la bénédiction paternelle. Terké, déshérité au profit de son jeune frère, ne réclama point et émigra. Cette histoire ne mérite aucun crédit : d'abord parce qu'elle est un pastiche évident ; puis, parce qu'elle pèche par la base même. Il se peut qu'il y ai des hommes velus en Abyssinie ; mais, pour ma part, je n'en ai jamais vu.

Actuellement, les Bogos (qui se nomment eux-mêmes Bilèn, et qui parlent un dialecte de la langue agau) comptent dix-huit mille âmes réparties dans dix-sept villages des deux côtés du fleuve Ainsaba. Ils sont divisés en deux fractions qui tirent leur nom des deux fils de

montions à chaque journée de marche de cinquante mètres en moyenne. A deux heures, la chaleur étant un peu tombée, nous commençâmes à gravir le plateau des Bogos par un chemin en escalier qui part de Goaga, et monte au pied du mont Fellestok à travers des entassements confus de granit et des arbres épineux de toutes sortes.

Nous fîmes une halte sur le petit plateau de Djanfa, qui se présente le premier, et où nous trouvâmes sur notre gauche une source que la tradition a baptisée du nom de *puits des Barea*. Ces noirs ont, dit-on, précédé les habitants actuels du Sennaheit dans la possession de cette terre; et, du reste, tout ce qui a par-là quelque vestige d'antiquité y est attribué aux Barea, comme en France on attribue tout à César, en Valachie à Trajan, et en Turquie aux Génois. Il n'était pas quatre heures quand je tournai le pied d'une superbe montagne appelée Zevan ou Zebhan, qui se dresse dans un pittoresque et superbe isolement. Le froid, résultat naturel d'une ascension de cinq cents mètres d'altitude, commençait à me gagner, et je fus heureux de voir se développer sous mes yeux les deux cents maisons en chaume du gros village de Keren, résidence du P. Stella, et terme momentané de mon voyage. Quelques beaux jeunes garçons au teint foncé, à l'air fier et un peu sauvage, vinrent silencieusement nous baiser la main qu'ils portaient ensuite à leur front, puis partirent en courant pour annoncer notre arrivée au village. Dix minutes après, toute la population masculine s'empressait autour de nous avec des paroles de bienvenue; les quelques fusils que possédait la commune furent déchargés en notre honneur; les femmes poussèrent le long cri aigu et perlé qui est commun à toute l'Afrique du Nord (le *zararit*). Je jouissais de cette *fantasia* spontanée qui



Plaine de Mogareb et mont Lalamba. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. O. Lejean.

prouvait la popularité méritée dont le P. Stella jouit dans cette agreste et intéressante contrée.

## XI

Les Bogos. — Légendes : Guevra Terké. — État actuel. — Coutumes particulières. — Prix du sang. — Christianisme. — Le P. Stella. — Son histoire. — Son apostolat.

Les Bogos ou Mogos (dont Keren est la capitale) n'habitent le Sennaheit que depuis quatre siècles environ. Ils viennent du fond du Lasta, province montagneuse de l'Abyssinie centrale, et appartiennent à la race montagnarde et belliqueuse des Agau, qui sont les aborigènes de l'Abyssinie. Leur père, Guevra Terké, eut le malheur de tuer son frère ou un de ses plus proches parents, et pour éviter le sang (la vendetta), il dut émigrer en toute hâte avec ses deux fils, Seguina et Korsokor. Il y a sur cette fuite une autre légende qui a un caractère tout biblique, et qui a été évidemment composée de lambeaux des histoires de Jacob et de Joseph. D'après cette légende, Guevra Terké, qui était jeune, brave et beau, eut le malheur de plaire à une jeune favorite de son vieux père, et en s'éloignant de cette belle esclave avec la dignité d'Hippolyte, il s'en fit une ennemie mortelle. Elle profita de ce que le père de Terké était aveugle et Terké velu pour jouer à ce dernier exactement le même tour que Rébecca joua à Esaü au sujet de la bénédiction paternelle. Terké, déshérité au profit de son jeune frère, ne réclama point et émigra. Cette histoire ne mérite aucun crédit : d'abord parce qu'elle est un pastiche évident; puis, parce qu'elle pèche par la base même. Il se peut qu'il y ai des hommes velus en Abyssinie; mais, pour ma part, je n'en ai jamais vu.

Actuellement, les Bogos (qui se nomment eux-mêmes Bilên, et qui parlent un dialecte de la langue agau) comptent dix-huit mille âmes réparties dans dix-sept villages des deux côtés du fleuve Ainsaba. Ils sont divisés en deux fractions qui tirent leur nom des deux fils de




Plaine de Keren. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.




Plaine de Keren. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

## XII

Malheurs récents des Bogos. — Invasion de 1854. — Intervention et réparations. — Le *bœuf Apis* et ses calembourgs. — Pour dix-sept mille francs de poésie. — Chant bogos. — Incidents. — Un dolmen. — Un serpent. — Histoire d'un consul et d'un léopard. — Mes Abyssiniennes ne veulent pas être enlevées. — Vols d'enfants.

Placé à cheval sur la route de Khartoum à Massaoua, les Sennaheit devaient tenter la cupidité des beys égyptiens de la frontière, principalement de celui de Taka. En 1850, un de ces beys, homme d'ailleurs capable et énergique, mais connu par sa haine fanatique pour tous les chrétiens, Elias-Bey, envahit à l'improviste le pays des Bogos; ceux-ci, avertis, eurent le temps de se sauver derrière Ainsaba avec leur bétail. Elias poussa jusqu'à Ouasentet, village de la tribu Bedjouk, à quatre lieues de Keren; il n'y trouva que quelques vieilles femmes qu'il fit lâchement assassiner. Il voulait attaquer les Mensa, dont les premiers campements étaient à quatre ou cinq heures de là; mais un guide, qui peut-être voulait sauver ces montagnards, persuada au bey (lequel n'était pas plus géographe que tous ses confrères) que les Mensa étaient à huit journées de marche de là, et Elias retourna à Kassala. Le salut des Bedjouk avait tenu à une circonstance qui peint bien l'officier égyptien. Le bey, en arrivant à l'Ainsaba, avait fait tirer le canon pour « démoraliser » les pasteurs qu'il voulait surprendre et que, sans cette belle précaution, il eût infailliblement attrapés au gîte.

En 1854 eut lieu la seconde invasion qui a laissé chez les Bogos de si lugubres souvenirs. En pleine paix, un turc sauvage qui commandait à Kassala, Khosrew-bey, réunit à ses réguliers tous les bandits du Barka et du Gach, et vint lancer toute cette troupe sur le Sennaheit. On monta à l'assaut du plateau par les deux passes qui y mènent, Incometri et Goaga, de sorte que les Bogos, qui avaient alors leur principal village à Mogareh (une heure de Keren), furent pris d'un coup de filet, eurent 50 hommes tués en combattant, Mogareh brûlé, 380 captifs (femmes et enfants pour la plupart), enlevés avec une soixantaine de *moktas ;* puis les bandits rentrèrent en hâte chez eux. M. Stella était absent; il arriva le lendemain à Keren, recueillit à la hâte les informations des montagnards dérobés, courut à Kassala et réclama énergiquement réparation à Khosrew. Celui-ci refusa grossièrement de reconnaître un caractère officiel au prêtre lazariste; en outre, il lui déclara que tous les chrétiens de Sennaheit étaient des *acin* (des rebelles) que l'Egypte avait le droit et la ferme intention de soumettre. M. Stella s'adressa alors aux consuls de France et d'Angleterre. Ce dernier était M. Plowden, homme d'une énergie et d'une intelligence politique extrêmement remarquable, et qui vit là une excellente occasion de relever aux yeux des chrétiens et des musulmans de l'est-Afrique le prestige de l'Angleterre. Il alla lui-même à Kassala, parla très-haut, n'obtint rien, se rendit à Alexandrie, porteur d'une adresse des Bogos à la reine d'Angleterre, trouva un appui énergique dans le consul général de France, M. Sabatier, et justice éclatante fut enfin obtenue. Khosrew fut destitué ; ordre fut envoyé de rendre les captifs. 380 furent mis en liberté immédiate ; mais une dixaine avaient été, pour dépister les recherches et les réclamations, dirigés sur Djedda, le grand entrepôt de la traite dans la mer Rouge, cité renommée par deux choses qui, d'après mon expérience personnelle, sont inséparables : un fanatisme musulman exalté et une immoralité abjecte. Les dix ou douze restants étaient éparpillés dans les harems de Kassala ou des environs.

Alors commença une chasse qui, depuis huit ans, fait l'humiliation et le désespoir des bons propriétaires de Kassala. M. Stella s'y rend tous les ans, écoute, épie, et à chaque visite il déniche, réclame et ramène quelque traînard que le divan n'ose pas lui refuser. Il y eut des scènes bouffonnes. Mallem Todros (le coquin copte ci-dessus nommé, que M. Stella appelait plaisamment le *bœuf Apis*, à cause de ses énormes yeux saillants) avait caché deux fillettes dans son harem ; son voisin Kotzika, gendre du Mallem Ghirghis, lui joua le bon tour de le dénoncer. Les petites filles furent rendues, et Todros, dans son dépit, ne trouva rien de plus spirituel que de faire briser à coups de pierres les croisées de Ghirghis. *Inde iræ*, et, entre ces deux graves personnages, série de procès que Stella est parvenu à concilier.

Quand je passai à Kassala, je réclamai cinq esclaves qui restaient encore à rendre; le divan ne m'en laissa emmener que deux, et souleva des difficultés absurdes pour retenir les trois autres, — que je me suis bien juré de ravoir, dussé-je plaider pendant dix ans et fatiguer trois gouvernements de mes réclamations. J'allai, un soir, accompagné de Stella, voir Todros, que je trouvai parfaitement ivre, et qui nous invita gracieusement *à faire comme lui*. Puis se tournant vers Stella : « Qu'est ceci, *abouna ?* lui dit-il; vous *pillez le pays* (enta harab el beled) toutes les fois que vous passez. » — « Adressez-vous au consul, répliqua modestement M. Stella, je ne suis qu'un pauvre missionnaire. » — « Laissez-moi tranquille avec votre consul, dit l'ivrogne ; c'est un galant homme qui n'a aucune raison de nous faire de la peine, et qui ne fait ceci que pour vous obliger. » Todros, par parenthèse, était un homme d'esprit, qui filait supérieurement le calembourg arabe; il avait, je crois, dans un voyage récent en Abyssinie, présenté des comptes d'une haute fantaisie à Théodore II, qui ne prend pas ces choses aussi philosophiquement que le divan égyptien, et qui avait mis le fripon aux fers. Todros, à Kassala, me parlait amèrement de son homonyme couronné, et disait de lui : *mouch negus, neghis* (ce n'est pas un empereur, c'est une canaille).

Je reviens à l'affaire des restitutions. Les consuls généraux de France, MM. Sabatier et de Beauval, après avoir laissé quelque temps dormir la question, réclamèrent et obtinrent du gouvernement égyptien une indemnité de 17 000 fr., représentant à peu près le tiers de la valeur du bétail volé. Je fus chargé par autorité

## XII

Malheurs récents des Bogos. — Invasion de 1854. — Intervention et réparations. — Le *bœuf Apis* et ses calembourgs. — Pour dix-sept mille francs de poésie. — Chant bogos. — Incidents. — Un dolmen. — Un serpent. — Histoire d'un consul et d'un léopard. — Mes Abyssiniennes ne veulent pas être enlevées. — Vols d'enfants.

Placé à cheval sur la route de Khartoum à Massaoua, les Sennaheit devaient tenter la cupidité des beys égyptiens de la frontière, principalement de celui de Taka. En 1850, un de ces beys, homme d'ailleurs capable et énergique, mais connu par sa haine fanatique pour tous les chrétiens, Elias-Bey, envahit à l'improviste le pays des Bogos; ceux-ci, avertis, eurent le temps de se sauver derrière Ainsaba avec leur bétail. Elias poussa jusqu'à Ouasentet, village de la tribu Bedjouk, à quatre lieues de Keren; il n'y trouva que quelques vieilles femmes qu'il fit lâchement assassiner. Il voulait attaquer les Mensa, dont les premiers campements étaient à quatre ou cinq heures de là; mais un guide, qui peut-être voulait sauver ces montagnards, persuada au bey (lequel n'était pas plus géographe que tous ses confrères) que les Mensa étaient à huit journées de marche de là, et Elias retourna à Kassala. Le salut des Bedjouk avait tenu à une circonstance qui peint bien l'officier égyptien. Le bey, en arrivant à l'Ainsaba, avait fait tirer le canon pour « démoraliser » les pasteurs qu'il voulait surprendre et que, sans cette belle précaution, il eût infailliblement attrapés au gîte.

En 1854 eut lieu la seconde invasion qui a laissé chez les Bogos de si lugubres souvenirs. En pleine paix, un turc sauvage qui commandait à Kassala, Khosrew-bey, réunit à ses réguliers tous les bandits du Barka et du Gach, et vint lancer toute cette troupe sur le Sennaheit. On monta à l'assaut du plateau par les deux passes qui y mènent, Incometri et Goaga, de sorte que les Bogos, qui avaient alors leur principal village à Mogareh (une heure de Keren), furent pris d'un coup de filet, eurent 50 hommes tués en combattant, Mogareh brûlé, 380 captifs (femmes et enfants pour la plupart), enlevés avec une soixantaine de *moktas ;* puis les bandits rentrèrent en hâte chez eux. M. Stella était absent; il arriva le lendemain à Keren, recueillit à la hâte les informations des montagnards dérobés, courut à Kassala et réclama énergiquement réparation à Khosrew. Celui-ci refusa grossièrement de reconnaître un caractère officiel au prêtre lazariste; en outre, il lui déclara que tous les chrétiens de Sennaheit étaient des *acîn* (des rebelles) que l'Égypte avait le droit et la ferme intention de soumettre. M. Stella s'adressa alors aux consuls de France et d'Angleterre. Ce dernier était M. Plowden, homme d'une énergie et d'une intelligence politique extrêmement remarquable, et qui vit là une excellente occasion de relever aux yeux des chrétiens et des musulmans de l'est-Afrique le prestige de l'Angleterre. Il alla lui-même à Kassala, parla très-haut, n'obtint rien, se rendit à Alexandrie, porteur d'une adresse des Bogos à la reine d'Angleterre, trouva un appui énergique dans le consul général de France, M. Sabatier, et justice éclatante fut enfin obtenue. Khosrew fut destitué ; ordre fut envoyé de rendre les captifs. 380 furent mis en liberté immédiate ; mais une dixaine avaient été, pour dépister les recherches et les réclamations, dirigés sur Djedda, le grand entrepôt de la traite dans la mer Rouge, cité renommée par deux choses qui, d'après mon expérience personnelle, sont inséparables : un fanatisme musulman exalté et une immoralité abjecte. Les dix ou douze restants étaient éparpillés dans les harems de Kassala ou des environs.

Alors commença une chasse qui, depuis huit ans, fait l'humiliation et le désespoir des bons propriétaires de Kassala. M. Stella s'y rend tous les ans, écoute, épie, et à chaque visite il déniche, réclame et ramène quelque traînard que le divan n'ose pas lui refuser. Il y eut des scènes bouffonnes. Mallem Todros (le coquin copte ci-dessus nommé, que M. Stella appelait plaisamment le *bœuf Apis*, à cause de ses énormes yeux saillants) avait caché deux fillettes dans son harem ; son voisin Kotzika, gendre du Mallem Ghirghis, lui joua le bon tour de le dénoncer. Les petites filles furent rendues, et Todros, dans son dépit, ne trouva rien de plus spirituel que de faire briser à coups de pierres les croisées de Ghirghis. *Inde iræ*, et, entre ces deux graves personnages, série de procès que Stella est parvenu à concilier.

Quand je passai à Kassala, je réclamai cinq esclaves qui restaient encore à rendre; le divan ne m'en laissa emmener que deux, et souleva des difficultés absurdes pour retenir les trois autres, — que je me suis bien juré de ravoir, dussé-je plaider pendant dix ans et fatiguer trois gouvernements de mes réclamations. J'allai, un soir, accompagné de Stella, voir Todros, que je trouvai parfaitement ivre, et qui nous invita gracieusement *à faire comme lui*. Puis se tournant vers Stella : « Qu'est ceci, *abouna ?* lui dit-il; vous *pillez le pays* (enta harab el beled) toutes les fois que vous passez. » — « Adressez-vous au consul, répliqua modestement M. Stella, je ne suis qu'un pauvre missionnaire. » — « Laissez-moi tranquille avec votre consul, dit l'ivrogne ; c'est un galant homme qui n'a aucune raison de nous faire de la peine, et qui ne fait ceci que pour vous obliger. » Todros, par parenthèse, était un homme d'esprit, qui filait supérieurement le calembourg arabe; il avait, je crois, dans un voyage récent en Abyssinie, présenté des comptes d'une haute fantaisie à Théodore II, qui ne prend pas ces choses aussi philosophiquement que le divan égyptien, et qui avait mis le fripon aux fers. Todros, à Kassala, me parlait amèrement de son homonyme couronné, et disait de lui : *mouch negus, neghis* (ce n'est pas un empereur, c'est une canaille).

Je reviens à l'affaire des restitutions. Les consuls généraux de France, MM. Sabatier et de Beauval, après avoir laissé quelque temps dormir la question, réclamèrent et obtinrent du gouvernement égyptien une indemnité de 17 000 fr., représentant à peu près le tiers de la valeur du bétail volé. Je fus chargé par autorité

œil fut distrait par le poli et la courbe régulière de ce tronc, et, le toisant machinalement, je le vis se terminer à quelques pieds plus loin et à vingt pouces du sol par une tête plate et deux yeux de diamant noir. Mon sarment était un gros serpent de la plus belle venue, qui avait l'air de me demander, comme son voisin le corbeau : « Que viens-tu faire ici ? » Nous n'eûmes guère le temps de nous admirer l'un l'autre, car sur un mouvement que je fis, *l'animal pervers* fila dans les herbes et moi parmi les rochers.

Un autre jour j'étais grimpé sur l'Aitaber, pour prendre le coup d'œil des superbes ravins d'où sort l'Ainsaba, et des flancs boisés de la *rora* où vit fièrement isolée la tribu de Beit Andou. En descendant un sentier à chèvres, je dérangeai un beau jeune léopard qui prenait le soleil, en bon propriétaire de la montagne ; et,



Jeune fille de l'Hamasène. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. O. Lejean.

bien que je ne fusse armé que de ma boussole et de mon crayon, il prit peur et décampa en deux ou trois bonds jusqu'à une cavité de rochers entassés où il disparut tout entier, oubliant, dans son émoi, que sa queue montrait hors du trou cinq ou six anneaux noirs et lustrés. Je ne fus pas tenté d'aller la lui tirer ; comme la cachette était au bord même du chemin, je fis un détour respectueux d'un bon mètre de rayon. Nous devions faire l'un et l'autre, comme on dit familièrement, *une drôle de tête*.

Mes gens, à ce qu'il paraît, ne regardaient pas ces promenades du même œil que moi, en fait de sécurité. Quand le kavas Ahmed voulut, selon l'usage, envoyer les servantes quérir le bois et l'eau, Mlles Lemlèm et Desta, que j'ai *portraiturées* plus haut (voy. p. 100), jetèrent les hauts cris et déclarèrent qu'elles n'iraient pas

œil fut distrait par le poli et la courbe régulière de ce tronc, et, le toisant machinalement, je le vis se terminer à quelques pieds plus loin et à vingt pouces du sol par une tête plate et deux yeux de diamant noir. Mon sarment était un gros serpent de la plus belle venue, qui avait l'air de me demander, comme son voisin le corbeau : « Que viens-tu faire ici ? » Nous n'eûmes guère le temps de nous admirer l'un l'autre, car sur un mouvement que je fis, *l'animal pervers* fila dans les herbes et moi parmi les rochers.

Un autre jour j'étais grimpé sur l'Aitaber, pour prendre le coup d'œil des superbes ravins d'où sort l'Ainsaba, et des flancs boisés de la *rora* où vit fièrement isolée la tribu de Beit Andou. En descendant un sentier à chèvres, je dérangeai un beau jeune léopard qui prenait le soleil, en bon propriétaire de la montagne ; et,



Jeune fille de l'Hamasène. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

bien que je ne fusse armé que de ma boussole et de mon crayon, il prit peur et décampa en deux ou trois bonds jusqu'à une cavité de rochers entassés où il disparut tout entier, oubliant, dans son émoi, que sa queue montrait hors du trou cinq ou six anneaux noirs et lustrés. Je ne fus pas tenté d'aller la lui tirer ; comme la cachette était au bord même du chemin, je fis un détour respectueux d'un bon mètre de rayon. Nous devions faire l'un et l'autre, comme on dit familièrement, *une drôle de tête*.

Mes gens, à ce qu'il paraît, ne regardaient pas ces promenades du même œil que moi, en fait de sécurité. Quand le kavas Ahmed voulut, selon l'usage, envoyer les servantes quérir le bois et l'eau, Mlles Lemlèm et Desta, que j'ai *portraiturées* plus haut (voy. p. 100), jetèrent les hauts cris et déclarèrent qu'elles n'iraient pas

la Porte est très-occupée à se substituer directement au naïb Mohammed dans cette suzeraineté, et à faire acte d'autorité aux Habab. Dernièrement, sur un prétexte absurde, le cheikh des Habab avait été enfermé dans la mauvaise batterie qui sert de prison d'État à Massaoua. Connaissant à fond son Kaïmakan, Pertew-Effendi, fripon cynique, comme presque tous ses confrères, il fit réunir, par ses partisans, quelques centaines de talaris et les offrit au gouverneur, qui venait justement de donner le titre de cheikh à un cousin du prisonnier. Naturellement, celui-ci sortit de prison, où son cousin le remplaça. Je l'y ai vu : il n'avait pas l'air trop malheureux, et on m'assurait que, dès qu'il aurait réuni cinq à six cents talaris pour assouvir l'appétit du satrape, ce serait à son tour d'être élargi, au tour de son cousin de passer à la casemate. Honnête jeu de bascule!

Les Mensa se disent venus des bords de la mer, et descendants des Européens (peut être des Adulitains), parents de la tribu Azo, l'une des Chohos. Si cette origine est vraie, ils ont oublié jusqu'à leur langue, car ils ne parlent que le tigré : leur type correct et presque classique ne dément pas trop l'origine qu'ils s'attribuent. Ils comptent deux sous-tribus : Beit Ibrahé, dont le village s'appelle *Gheled* (bouclier) ou Mensa inférieur, et Beit Echakan, cantonné à Hambam ou Mensa supérieur. Le premier fut attaqué, en 1850, par Hassan, naïb d'Arkiko, et le kantiba Théodoros fut emmené prisonnier à Massaoua où il resta plusieurs mois, et où tout fut mis en œuvre, mais sans succès, pour le faire passer à l'islamisme. Il ne sortit qu'en payant une sorte de rançon et en laissant son petit-fils en otage.

La plaine de Cheb, où je m'engageai en sortant du torrent, est un désert de 40 kilomètres de traversée, plat, nu, avec quelques plaques de sol cultivable, utilisé par les Mensa ou par des fractions de tribus nomades du nord. J'ai toujours été très-frappé de voir avec quelle activité ces Nubiens, qui passent pour indolents et stupides, ont tiré parti des rares portions de terre arable que la nature a laissées à leur portée. On aurait tort de croire, comme je l'avais fait d'abord, ainsi que d'autres voyageurs peu familiarisés avec l'Afrique, que le nomade se refuse aux travaux pénibles des champs; il ne marchande point avec la fatigue là où les circonstances l'exigent, comme au Sennâr où il obtient de puissantes récoltes de sésame et de coton, dans des terrains où certes le spéculateur n'irait pas les chercher. Je ne puis donc trop mettre le public honnête en garde contre les faiseurs de projets que la *fièvre du coton*, a depuis deux ans fait pulluler en Égypte et même plus près de nous. La plantureuse Abyssinie n'a qu'un rapport de voisinage géographique avec le steppe pelé des nomades nubiens : et celui qui, du fond de son cabinet, s'extasie sur l'indolence de ces barbares, possesseurs d'un sol aussi vaste que l'Espagne, dont ils ne retirent pas le produit d'un demi-département français; — celui-là, s'il base sur cette idée préconçue quelque grand projet de colonisation agricole en Nubie, joue fort légèrement sa fortune, les capitaux de ses actionnaires, la vie de ses engagés, et quelque peu de l'honneur de sa nation. Je me résume en ceci : du moment qu'il est bien établi que tout arpent de terrain exploitable, dans la Nubie orientale, a un propriétaire (homme ou tribu) qui ne peut s'en passer, je ne crois ni prudent ni légitime, de chercher à obtenir du gouvernement, qui règne au Caire, une autorisation qui ne serait qu'une spoliation déguisée. Ce ne serait pas prudent, car le nomade ne se laissera pas dépouiller sans des luttes où le colon a tout à perdre; ce ne serait pas légitime, car enfin, il ne s'agit pas ici, comme on l'a allégué, de livrer à l'agriculture un sol inutilisé par un peuple paresseux.

M. de Courval, qui visita les Mensa, en 1857, et qui fut très-bien reçu par eux, en parle fort avantageusement. D'autres voyageurs m'en ont parlé différemment : mais, tout bien pesé, le mal le plus sérieux, qu'on ait eu à me dire de ces braves montagnards, c'est qu'ils sont désagréables à l'étranger par leur curiosité importune. Soyons bien juste, et supposons qu'un Mensa, en belle chama blanche des jours de fête, armé de sa longue lance et portant dans ses cheveux tressés la longue aiguille en bois (dont il est aussi fier que vous l'êtes, madame, qui me lisez, de vos immenses boucles d'oreille) : supposons, dis-je, que cet honnête Africain débarque demain, je ne dis pas à Concarneau ou à Montmorillon, mais à Paris, dans ce Paris qui a fêté les Aztèques et Tom-Pouce, et essayez de compter les quolibets qui pleuvront autour de lui. Au risque de passer pour un optimiste renforcé, j'avoue que je n'ai jamais pris en mauvaise part la curiosité dont j'ai été l'objet, parmi les noirs ou les rouges, tant qu'elle est restée dans les bornes d'un empressement enfantin, sans arrière-pensée malveillante ou cupide. J'ai eu mes moments d'humeur tout comme un autre, mais en général, j'ai trouvé quelque profit et un véritable amusement à écouter les menus propos échangés autour de moi, ou les naïves interpellations de mes hôtes.

« Quel est le nom de ton maître? demandait-on à mon kavas Ahmed.

— Son nom ne vous fait rien. C'est le seigneur consul.

— Consul? Qu'est-ce cela? Est-ce autant qu'un *choum* (petit chef de canton)?

— Que le diable brûle vos choums! Un consul, c'est quelque chose comme un dedjaz (un duc ou gouverneur-général). Le négus l'a reçu, à Debra-Tabor, au bruit du canon. »

Puis on inspectait ma personne, mon costume : tout était matière à remarques ingénues. Je portais quelquefois, le matin, un gilet de tricot bleu, m'en servant comme de vareuse quand le vent était un peu frais : ce vêtement était le grand mystère pour les indigènes. L'un des plus connaisseurs me demandait « si c'était de la soie? »

« Non, c'est du poil de mouton (de la laine).

— Étrange! » Et l'homme s'en allait en grommelant : « Décidément, ce *Franc*-là me croit trop bête! A-t-on jamais vu des moutons bleus? »

Un autre jour, un paquet de petites clefs excitait l'at-

la Porte est très-occupée à se substituer directement au naïb Mohammed dans cette suzeraineté, et à faire acte d'autorité aux Habab. Dernièrement, sur un prétexte absurde, le cheikh des Habab avait été enfermé dans la mauvaise batterie qui sert de prison d'État à Massaoua. Connaissant à fond son Kaïmakan, Pertew-Effendi, fripon cynique, comme presque tous ses confrères, il fit réunir, par ses partisans, quelques centaines de talaris et les offrit au gouverneur, qui venait justement de donner le titre de cheikh à un cousin du prisonnier. Naturellement, celui-ci sortit de prison, où son cousin le remplaça. Je l'y ai vu : il n'avait pas l'air trop malheureux, et on m'assurait que, dès qu'il aurait réuni cinq à six cents talaris pour assouvir l'appétit du satrape, ce serait à son tour d'être élargi, au tour de son cousin de passer à la casemate. Honnête jeu de bascule!

Les Mensa se disent venus des bords de la mer, et descendants des Européens (peut être des Adulitains), parents de la tribu Azo, l'une des Chohos. Si cette origine est vraie, ils ont oublié jusqu'à leur langue, car ils ne parlent que le tigré : leur type correct et presque classique ne dément pas trop l'origine qu'ils s'attribuent. Ils comptent deux sous-tribus : Beit Ibrahé, dont le village s'appelle *Gheled* (bouclier) ou Mensa inférieur, et Beit Echakan, cantonné à Hamham ou Mensa supérieur. Le premier fut attaqué, en 1850, par Hassan, naïb d'Arkiko, et le kantiba Théodoros fut emmené prisonnier à Massaoua où il resta plusieurs mois, et où tout fut mis en œuvre, mais sans succès, pour le faire passer à l'islamisme. Il ne sortit qu'en payant une sorte de rançon et en laissant son petit-fils en otage.

La plaine de Cheb, où je m'engageai en sortant du torrent, est un désert de 40 kilomètres de traversée, plat, nu, avec quelques plaques de sol cultivable, utilisé par les Mensa ou par des fractions de tribus nomades du nord. J'ai toujours été très-frappé de voir avec quelle activité ces Nubiens, qui passent pour indolents et stupides, ont tiré parti des rares portions de terre arable que la nature a laissées à leur portée. On aurait tort de croire, comme je l'avais fait d'abord, ainsi que d'autres voyageurs peu familiarisés avec l'Afrique, que le nomade se refuse aux travaux pénibles des champs ; il ne marchande point avec la fatigue là où les circonstances l'exigent, comme au Sennâr où il obtient de puissantes récoltes de sésame et de coton, dans des terrains où certes le spéculateur n'irait pas les chercher. Je ne puis donc trop mettre le public honnête en garde contre les faiseurs de projets que la *fièvre du coton*, a depuis deux ans fait pulluler en Égypte et même plus près de nous. La plantureuse Abyssinie n'a qu'un rapport de voisinage géographique avec le steppe pelé des nomades nubiens : et celui qui, du fond de son cabinet, s'extasie sur l'indolence de ces barbares, possesseurs d'un sol aussi vaste que l'Espagne, dont ils ne retirent pas le produit d'un demi-département français; — celui-là, s'il base sur cette idée préconçue quelque grand projet de colonisation agricole en Nubie, joue fort légèrement sa fortune, les capitaux de ses actionnaires, la vie de ses engagés, et quelque peu de l'honneur de sa nation. Je me résume en ceci : du moment qu'il est bien établi que tout arpent de terrain exploitable, dans la Nubie orientale, a un propriétaire (homme ou tribu) qui ne peut s'en passer, je ne crois ni prudent ni légitime, de chercher à obtenir du gouvernement, qui règne au Caire, une autorisation qui ne serait qu'une spoliation déguisée. Ce ne serait pas prudent, car le nomade ne se laissera pas dépouiller sans des luttes où le colon a tout à perdre ; ce ne serait pas légitime, car enfin, il ne s'agit pas ici, comme on l'a allégué, de livrer à l'agriculture un sol inutilisé par un peuple paresseux.

M. de Courval, qui visita les Mensa, en 1857, et qui fut très-bien reçu par eux, en parle fort avantageusement. D'autres voyageurs m'en ont parlé différemment : mais, tout bien pesé, le mal le plus sérieux, qu'on ait eu à me dire de ces braves montagnards, c'est qu'ils sont désagréables à l'étranger par leur curiosité importune. Soyons bien juste, et supposons qu'un Mensa, en belle chama blanche des jours de fête, armé de sa longue lance et portant dans ses cheveux tressés la longue aiguille en bois (dont il est aussi fier que vous l'êtes, madame, qui me lisez, de vos immenses boucles d'oreille) : supposons, dis-je, que cet honnête Africain débarque demain, je ne dis pas à Concarneau ou à Montmorillon, mais à Paris, dans ce Paris qui a fêté les Aztèques et Tom-Pouce, et essayez de compter les quolibets qui pleuvront autour de lui. Au risque de passer pour un optimiste renforcé, j'avoue que je n'ai jamais pris en mauvaise part la curiosité dont j'ai été l'objet, parmi les noirs ou les rouges, tant qu'elle est restée dans les bornes d'un empressement enfantin, sans arrière-pensée malveillante ou cupide. J'ai eu mes moments d'humeur tout comme un autre, mais en général, j'ai trouvé quelque profit et un véritable amusement à écouter les menus propos échangés autour de moi, ou les naïves interpellations de mes hôtes.

« Quel est le nom de ton maître ? demandait-on à mon kavas Ahmed.

— Son nom ne vous fait rien. C'est le seigneur consul.

— Consul? Qu'est-ce cela? Est-ce autant qu'un *choum* (petit chef de canton)?

— Que le diable brûle vos choums ! Un consul, c'est quelque chose comme un dedjaz (un duc ou gouverneur-général). Le négus l'a reçu, à Debra-Tabor, au bruit du canon. »

Puis on inspectait ma personne, mon costume : tout était matière à remarques ingénues. Je portais quelquefois, le matin, un gilet de tricot bleu, m'en servant comme de vareuse quand le vent était un peu frais : ce vêtement était le grand mystère pour les indigènes. L'un des plus connaisseurs me demandait « si c'était de la soie? »

« Non, c'est du poil de mouton (de la laine).

— Etrange! » Et l'homme s'en allait en grommelant : « Décidément, ce *Franc*-là me croit trop bête! A-t-on jamais vu des moutons bleus? »

Un autre jour, un paquet de petites clefs excitait l'at-



Nécropole de Desset. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XIV

Le Samhar. Études rétrospectives. — Une page d'Artémidore avec commentaire. — Les sauterelles. — Amba. — Desset. — Tombeaux antiques. — Les *Rôm*. — Un Ajax africain.

Je reviens aux Mensa, dont M. de Courval vante avec raison le beau pays, mais il me paraît dans l'erreur en y signalant des sables aurifères. Je pense que les gens qui lui auront donné ce renseignement auront été trompés par la vue de paillettes brillantes, sans doute du talc ou du mica.

La lisière plate et presque nue, tachetée de montagnes généralement isolées, et que j'allais avoir à traverser en diagonale depuis Aïn jusqu'à Massaoua, forme une région naturelle qui s'appelle le *Samhar*. Ce pays est assez connu, au moins dans ses grandes lignes physiques, car c'est le petit désert (de 8 lieues environ de large) qu'il faut traverser pour aborder la fertile et riante Abyssinie. Déjà dans l'antiquité, principalement sous cette dynastie des Ptolémées, qui activa si intelligemment le commerce de la mer Rouge, le Samhar était aussi connu des voyageurs qu'il y a dix ans. Je demande pardon à mes lecteurs d'une courte digression dans le domaine du passé : ils y verront combien il est nécessaire, pour comprendre les géographes anciens, d'avoir des notions précises et spéciales de l'état actuel des pays qu'ils décrivent, surtout quand ce sont des contrées où presque rien ne se modifie, et où les mœurs sont aussi immuables que la nature physique et quelquefois davantage. Comme on le verra plus loin, certains torrents du Samhar changent de lit chaque année, tandis que le nomade vit toujours à peu près comme au temps d'Artémidore.

Selon cet éminent compilateur, les nomades de cette région « chassent les éléphants de la manière suivante : placés en embuscade sur les arbres, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphants, qui traverse la forêt, ils la laissent passer; mais ils s'approchent doucement des traîneurs qui errent çà et là, et leur coupent les jarrets. Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à la fois; deux d'entre eux, les jambes en avant, tiennent fortement l'arc, le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui, ayant remarqué les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'appuyer pour dormir, s'en approchent par le côté opposé, et coupent le tronc près de terre : lorsque l'éléphant vient pour se coucher contre l'arbre, il le fait tomber et est entraîné dans la chute; les chasseurs sautent alors du haut des

1. Suite et fin. — Voy. pages 97, 113 et 129.



Nécropole de Desset. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

# VOYAGE AU TAKA

(HAUTE-NUBIE)

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## XIV

Le Sambar. Études rétrospectives. — Une page d'Artémidore avec commentaire. — Les sauterelles. — Amba. — Desset. — Tombeaux antiques. — Les *Rôm*. — Un Ajax africain.

Je reviens aux Mensa, dont M. de Courval vante avec raison le beau pays, mais il me paraît dans l'erreur en y signalant des sables aurifères. Je pense que les gens qui lui auront donné ce renseignement auront été trompés par la vue de paillettes brillantes, sans doute du talc ou du mica.

La lisière plate et presque nue, tachetée de montagnes généralement isolées, et que j'allais avoir à traverser en diagonale depuis Aïn jusqu'à Massaoua, forme une région naturelle qui s'appelle le *Samhar*. Ce pays est assez connu, au moins dans ses grandes lignes physiques, car c'est le petit désert (de 8 lieues environ de large) qu'il faut traverser pour aborder la fertile et riante Abyssinie. Déjà dans l'antiquité, principalement sous cette dynastie des Ptolémées, qui activa si intelligemment le commerce de la mer Rouge, le Samhar était aussi connu des voyageurs qu'il y a dix ans. Je demande pardon à mes lecteurs d'une courte digression dans le domaine du passé : ils y verront combien il est nécessaire, pour comprendre les géographes anciens, d'avoir des notions précises et spéciales de l'état actuel des pays qu'ils décrivent, surtout quand ce sont des contrées où presque rien ne se modifie, et où les mœurs sont aussi immuables que la nature physique et quelquefois davantage. Comme on le verra plus loin, certains torrents du Samhar changent de lit chaque année, tandis que le nomade vit toujours à peu près comme au temps d'Artémidore.

Selon cet éminent compilateur, les nomades de cette région « chassent les éléphants de la manière suivante : placés en embuscade sur les arbres, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'éléphants, qui traverse la forêt, ils la laissent passer; mais ils s'approchent doucement des traîneurs qui errent çà et là, et leur coupent les jarrets. Quelquefois aussi ils les tuent avec des flèches trempées dans du fiel de serpent : la flèche est tirée par trois hommes à la fois ; deux d'entre eux, les jambes en avant, tiennent fortement l'arc, le troisième tire la corde. Il en est d'autres qui, ayant remarqué les arbres contre lesquels ces animaux ont coutume de s'appuyer pour dormir, s'en approchent par le côté opposé, et coupent le tronc près de terre : lorsque l'éléphant vient pour se coucher contre l'arbre, il le fait tomber et est entraîné dans la chute ; les chasseurs sautent alors du haut des

1. Suite et fin. — Voy. pages 97, 113 et 129.

## XV

Excursion à Aïlat. — Eaux thermales. — Saati : le café au sel. — Monkoullo : villégiature; les porteurs d'eau. — Mgr Masaja.

A Desset, j'étais trop rapproché d'Aïlat et de ses eaux thermales pour résister à la tentation de faire une excursion de ce côté. Une petite marche me mena jusqu'à ce gros village où je passai deux jours, fort gracieusement traité par une sorte de cheik qui gouvernait ces pasteurs au nom du naïb alors absent.

Je n'étais pas venu à Aïlat pour y prendre les eaux dont je n'avais que faire; mais j'aurais rougi de quitter la vallée sans voir ces fameuses sources thermales dont parlent tous les voyageurs, et qui se cachent d'ailleurs dans un de ces vallons pittoresques qui faisaient mes délices de touriste. Je quittai donc le hameau en compagnie d'Ahmed et d'un chef indigène; je traversai un large lit de torrent à fond de galets qui vient du sud, et a pour bordure un fouillis d'arbres magnifiques, et en une heure et demie j'atteignis le pays par où débouchait un ruisseau appelé Mai Ooi (eau chaude). Encore six cents mètres, et j'allais arriver aux sources. L'eau était toute salie, ce dont je me rendis compte en voyant descendre vers Aïlat une foule de moutons que leurs bergers venaient, selon leur usage quotidien, de baigner à la source, opération qui demande quelque peu



Aïlat et plaine de Motad. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

de temps et de patience. Cette vertu, heureusement, ne manque pas à ces montagnards.

La source proprement dite sort de terre au pied d'une montagne assez roide appelée Akouar, là où se voit une sorte de petite prairie ou de pâture marécageuse d'où sourdent quelques filets d'eau dont un seul a une température élevée; tous se réunissent à vingt pas plus loin dans un chapelet de petits bassins formés par des masses de dolérite, et dans le plus profond desquels un homme en s'accroupissant peut prendre un bain assez complet. Je trouvai quatre ou cinq baigneurs et baigneuses livrés à cette occupation salutaire. Je dirai en passant que ces Africains demi-nus observent dans ces bains en plein air une décence que j'ai regretté de ne pas trouver chez des gens plus civilisés : en Valachie, par exemple, où j'ai vu, à un kilomètre de Bucharest, une centaine de petits bourgeois de cette ville s'ébattre pêle-mêle, soldats, popes, femmes, dans la Dimbovitza, après avoir laissé leurs peignoirs au vestiaire; spectacle pittoresque, à coup sûr, mais qui me dégoûta à tout jamais des eaux si vantées de cette rivière, dont un proverbe dit :

« Dimbovitza, apa dulce,
Chi ne be nu mai se duce [1]. »

1. Dimbovitza, eau si douce ! qui en a bu ne s'en va plus.

## XV

Excursion à Aïlat. — Eaux thermales. — Saati : le café au sel. — Monkoullo : villégiature ; les porteurs d'eau. — Mgr Masaja.

A Desset, j'étais trop rapproché d'Aïlat et de ses eaux thermales pour résister à la tentation de faire une excursion de ce côté. Une petite marche me mena jusqu'à ce gros village où je passai deux jours, fort gracieusement traité par une sorte de cheik qui gouvernait ces pasteurs au nom du naïb alors absent.

Je n'étais pas venu à Aïlat pour y prendre les eaux dont je n'avais que faire ; mais j'aurais rougi de quitter la vallée sans voir ces fameuses sources thermales dont parlent tous les voyageurs, et qui se cachent d'ailleurs dans un de ces vallons pittoresques qui faisaient mes délices de touriste. Je quittai donc le hameau en compagnie d'Ahmed et d'un chef indigène ; je traversai un large lit de torrent à fond de galets qui vient du sud, et a pour bordure un fouillis d'arbres magnifiques, et en une heure et demie j'atteignis le pays par où débouchait un ruisseau appelé Mai Ooi (eau chaude). Encore six cents mètres, et j'allais arriver aux sources. L'eau était toute salie, ce dont je me rendis compte en voyant descendre vers Aïlat une foule de moutons que leurs bergers venaient, selon leur usage quotidien, de baigner à la source, opération qui demande quelque peu



Aïlat et plaine de Motad. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

de temps et de patience. Cette vertu, heureusement, ne manque pas à ces montagnards.

La source proprement dite sort de terre au pied d'une montagne assez roide appelée Akouar, là où se voit une sorte de petite prairie ou de pâture marécageuse d'où sourdent quelques filets d'eau dont un seul a une température élevée ; tous se réunissent à vingt pas plus loin dans un chapelet de petits bassins formés par des masses de dolérite, et dans le plus profond desquels un homme en s'accroupissant peut prendre un bain assez complet. Je trouvai quatre ou cinq baigneurs et baigneuses livrés à cette occupation salutaire. Je dirai en passant que ces Africains demi-nus observent dans ces bains en plein air une décence que j'ai regretté de ne pas trouver chez des gens plus civilisés : en Valachie, par exemple, où j'ai vu, à un kilomètre de Bucharest, une centaine de petits bourgeois de cette ville s'ébattre pêle-mêle, soldats, popes, femmes, dans la Dimbovitza, après avoir laissé leurs peignoirs au vestiaire ; spectacle pittoresque, à coup sûr, mais qui me dégoûta à tout jamais des eaux si vantées de cette rivière, dont un proverbe dit :

« Dimbovitza, apa dulce,
Chi ne be nu mai se duce [1]. »

1. Dimbovitza, eau si douce ! qui en a bu ne s'en va plus.



Mai Oul pendant le kharif. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.



Mai Oei pendant le kharif. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

patiemment dessiné comme étude botanique ; mais cette épreuve m'a suffi.

Je laisse ici la parole à M. Heuglin :

« Le rivage est découpé de baies et de marigots; une raie d'écume entoure les madrépores, les bancs de sable, les îlots de vase; et les vagues, après avoir épuisé leur force contre un lacis de racines et les masses de conglomérats brunâtres, s'en vont finir au sein d'eaux mortes. Des nids d'oiseaux de mer sont appendus à la cime des arbres qui plongent, dans une vase ardente, leurs branches entrelacées, et des amas coniques de racines qui supportent de jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, forment d'épais fourrés où nul rayon ne pénètre. Ces voûtes de verdure recèlent une atmosphère humide et empoisonnée, produite par la décomposition des débris charriés par la mer; pas le moindre souffle ne tempère cette ardente fournaise; l'intensité de la chaleur y est telle, que l'on éprouve comme une sensation de bien-être en se dérobant à leur influence pernicieuse pour s'exposer aux rayons d'un soleil tropical. »

A l'exception des terres plates envahies par les palétuviers, toute cette côte est bordée d'une sorte de bourrelets de conglomérats madréporiques des plus intéressants pour un géologue. Ce bourrelet, sans cesse rongé par la mer et peu résistant de sa nature, cède peu à peu, se creuse par-dessous et laisse parfois tomber dans le flot vainqueur d'énormes blocs destinés à disparaître à leur tour. Salt a dessiné cet effet géologique dans sa vue de la baie d'Amphila, qui pourrait tout aussi bien servir pour la pointe Gherar, par exemple, ou les diverses pointes qui se voient entre Ghedem et la mer.

Rien de plus original que le sol même de l'île de Massaoua où je débarquais dix minutes après ma promenade aux palétuviers. C'est un musée de coraux de toute forme, une collection de tous les spécimens de végétation *lithique*



Monkoullo. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

qui donnent à la mer Rouge un cachet particulier. C'est surtout dans les murs des maisons qui avoisinent le cimetière, dans les constructions funéraires et surtout dans les voûtes des citernes que l'amateur peut admirer toutes ces variétés coralliques que mon ignorance des mots techniques m'empêche d'énumérer ici. Les plus nombreuses et à coup sûr les plus belles sont de superbes méandrines grosses comme de fortes têtes humaines, et rappelant, avec une fidélité qui fait peur, les volutes d'un cerveau mis à nu. J'en ai rapporté une vraiment splendide.

J'ai parlé des citernes : elles occupent le tiers de l'île de Massaoua, et la tradition indigène les attribue aux *Farsis* (aux Perses), tradition qui a bien son fond de vérité, car il paraît établi qu'au temps de Khosroës, un peu avant l'islamisme, la Perse régnait sur toute cette partie de la mer Rouge. Tout ce qui, dans ces régions, n'est pas authentiquement musulman ou peut-être abyssin est *farsi*. Ainsi les ruines de l'île d'Akik, entre Massaoua et Souakin; ainsi les citernes de Massaoua; ainsi les deux cents citernes de Dahlak. Sans nier l'action que le peuple persan, très-civilisé, très-pratique surtout en matière de travaux publics, a pu avoir sur ces pays, j'avoue que je ne comprends guère que pendant une si courte occupation (moins d'un siècle) ce peuple ait eu le temps de songer à de pareils travaux, encore moins à les exécuter.

Quels que soient les auteurs des citernes de Massaoua, elles font honneur à leur mémoire, non-seulement par leur dimension, par la difficulté vaincue, mais encore par la beauté du travail, dont on peut se faire une idée en examinant les trois ou quatre qui sont à peu près entières. Elles ont à peu près (qu'on nous pardonne une comparaison triviale) la forme de nos malles bombées, c'est-à-dire qu'elles sont protégées par une sorte de *couvercle* ou de voûte légère en fragments de coraux

patiemment dessiné comme étude botanique; mais cette épreuve m'a suffi.

Je laisse ici la parole à M. Henglin :

« Le rivage est découpé de baies et de marigots; une raie d'écume entoure les madrépores, les bancs de sable, les îlots de vase; et les vagues, après avoir épuisé leur force contre un lacis de racines et les masses de conglomérats brunâtres, s'en vont finir au sein d'eaux mortes. Des nids d'oiseaux de mer sont appendus à la cime des arbres qui plongent, dans une vase ardente, leurs branches entrelacées, et des amas coniques de racines qui supportent de jeunes scions, terminés par des grappes d'un vert brillant, forment d'épais fourrés où nul rayon ne pénètre. Ces voûtes de verdure recèlent une atmosphère humide et empoisonnée, produite par la décomposition des débris charriés par la mer; pas le moindre souffle ne tempère cette ardente fournaise; l'intensité de la chaleur y est telle, que l'on éprouve comme une sensation de bien-être en se dérobant à leur influence pernicieuse pour s'exposer aux rayons d'un soleil tropical. »

A l'exception des terres plates envahies par les palétuviers, toute cette côte est bordée d'une sorte de bourrelets de conglomérats madréporiques des plus intéressants pour un géologue. Ce bourrelet, sans cesse rongé par la mer et peu résistant de sa nature, cède peu à peu, se creuse par-dessous et laisse parfois tomber dans le flot vainqueur d'énormes blocs destinés à disparaître à leur tour. Salt a dessiné cet effet géologique dans sa vue de la baie d'Amphila, qui pourrait tout aussi bien servir pour la pointe Gherar, par exemple, ou les diverses pointes qui se voient entre Ghedem et la mer.

Rien de plus original que le sol même de l'île de Massaoua où je débarquais dix minutes après ma promenade aux palétuviers. C'est un musée de coraux de toute forme, une collection de tous les spécimens de végétation *lithique*



Monkoullo. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

qui donnent à la mer Rouge un cachet particulier. C'est surtout dans les murs des maisons qui avoisinent le cimetière, dans les constructions funéraires et surtout dans les voûtes des citernes que l'amateur peut admirer toutes ces variétés coralliques que mon ignorance des mots techniques m'empêche d'énumérer ici. Les plus nombreuses et à coup sûr les plus belles sont de superbes méandrines grosses comme de fortes têtes humaines, et rappelant, avec une fidélité qui fait peur, les volutes d'un cerveau mis à nu. J'en ai rapporté une vraiment splendide.

J'ai parlé des citernes : elles occupent le tiers de l'île de Massaoua, et la tradition indigène les attribue aux *Farsis* (aux Perses), tradition qui a bien son fond de vérité, car il paraît établi qu'au temps de Khosroës, un peu avant l'islamisme, la Perse régnait sur toute cette partie de la mer Rouge. Tout ce qui, dans ces régions, n'est pas authentiquement musulman ou peut-être abyssin est *farsi*. Ainsi les ruines de l'île d'Akik, entre Massaoua et Souakin; ainsi les citernes de Massaoua; ainsi les deux cents citernes de Dahlak. Sans nier l'action que le peuple persan, très-civilisé, très-pratique surtout en matière de travaux publics, a pu avoir sur ces pays, j'avoue que je ne comprends guère que pendant une si courte occupation (moins d'un siècle) ce peuple ait eu le temps de songer à de pareils travaux, encore moins à les exécuter.

Quels que soient les auteurs des citernes de Massaoua, elles font honneur à leur mémoire, non-seulement par leur dimension, par la difficulté vaincue, mais encore par la beauté du travail, dont on peut se faire une idée en examinant les trois ou quatre qui sont à peu près entières. Elles ont à peu près (qu'on nous pardonne une comparaison triviale) la forme de nos malles bombées, c'est-à-dire qu'elles sont protégées par une sorte de *couvercle* ou de voûte légère en fragments de coraux



Palétuviers chora (*Avicennia tomentosa*) derrière Ghérar. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.



Paletuviers chora (*Avicennia tomentosa*) derrière Ghérar. — Dessin de Eugène Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

ne fait jamais que des cochons); et, dans son impartialité, il avait envoyé à M. Delmonte la requête des Banians, qui concluaient à ce que les chiens fussent enfermés ou abattus. M. Delmonte répondit qu'ils étaient parfaitement libres de canarder ses chiens s'ils les trouvaient en flagrant délit d'outrage à leur culte, et les pria de le laisser tranquille.

La colonie européenne n'a jamais été bien nombreuse à Massaoua : elle se compose habituellement d'un agent consulaire européen (rarement de deux), d'un ou deux commerçants et de quelques missionnaires. De ces derniers je veux dire quelques mots.

Les premiers qui s'établirent dans cet endroit furent des capucins, modestement installés à Monkoullo, dans une maison où ils eurent toutes les peines du monde à être autorisés à s'établir. L'autorité turque, fort souple en Europe à l'endroit de nos nationaux, était sur cette extrême frontière d'une insolence sans égale. L'Ordre, qui connaissait son monde, eut le bon esprit de lancer sur ces gouverneurs ivrognes et mal appris un capucin piémontais bien connu dans toute la mer Rouge, le P. Giuseppe S..., né pour être acteur comique au Palais-Royal, bien plutôt qu'apôtre en Nubie, sorte de Figaro en sandales, dont la gaieté intarissable, très-souvent triviale, cachait un grand savoir (il l'a prouvé par un bon livre sur l'Abyssinie) et un courage pétulant Souvent tracassé par le gouverneur turc, il finit par le dompter : une fois il le provoqua en duel, au sabre, à la pointe Gherar; une autre fois il parla de le jeter par la croisée du divan et de se proclamer kaimakan à sa place. Il eut une inspiration moins heureuse le jour que séduit, comme le pauvre Lefèvre, par la brillante perspective d'affaires qu'offrait l'Abyssinie, il jeta le froc aux orties et créa une maison de commerce à Massaoua. La société Saint-François-d'Assise et compagnie eut une liquidation désastreuse, et le P. Giuseppe se rendit à Florence où il rédige, m'a-t-on dit, un journal libéral. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, qu'il me pardonne quelques plaisanteries assez inoffensives.



Faki. — Dessin de E. Bayard d'après M. G. Lejean.

Une figure moins mondaine est celle d'un capucin de la même mission, M. Malcotti, en religion fra Pasquale da Duno. Chargé de la gérance du vice-consulat de France en l'absence du titulaire, M. Deleye, il a laissé chez ses administrés, avec le souvenir d'un excellent et aimable homme, toute une légende de naïvetés bureaucratiques. Ayant un jour à rédiger un procès-verbal où il comparaissait comme témoin, il libella ainsi : « Devant nous soussigné, gérant le vice-consulat de France à Massaoua, est comparu le F. Pasquale da Duno, capucin, etc.... » L'acte signé : *Malcuit* (pour Malcotti). Le digne homme croyait du meilleur ton de tout franciser quand il parlait où qu'il écrivait à des Français.

Après les capucins vinrent les lazaristes, quand, expulsés d'Abyssinie en 1855, ils se fixèrent définitivement à Massaoua, sous la direction de l'illustre prélat Mgr de Jacobis. Sous son successeur, Mgr Biancheri (mort le 17 septembre 1864), la mission, définitivement installée à Massaoua, s'y construisit à la pointe est (ras Mider), à l'opposite de la cité, une vaste habitation et une église, auxquelles s'ajouta, en 1864, une imprimerie pour les livres abyssins. Cette mission est actuellement gérée par le P. Ch. Delmonte, Génois, administrateur capable et intelligent, qui est probablement appelé à succéder au titre de Mgr Biancheri.

## XVII

Climat de Massaoua. — Mon *buen retiro*. — M. Barroni : sa lutte énergique contre la traite des esclaves. — Du goudron français.

Bruce, qui passa à Massaoua pour entrer en Abyssinie, et qui y éprouva de la part des Naïbs des tracas-

ne fait jamais que des cochons); et, dans son impartialité, il avait envoyé à M. Delmonte la requête des Banians, qui concluaient à ce que les chiens fussent enfermés ou abattus. M. Delmonte répondit qu'ils étaient parfaitement libres de canarder ses chiens s'ils les trouvaient en flagrant délit d'outrage à leur culte, et les pria de le laisser tranquille.

La colonie européenne n'a jamais été bien nombreuse à Massaoua : elle se compose habituellement d'un agent consulaire européen (rarement de deux), d'un ou deux commerçants et de quelques missionnaires. De ces derniers je veux dire quelques mots.

Les premiers qui s'établirent dans cet endroit furent des capucins, modestement installés à Monkoullo, dans une maison où ils eurent toutes les peines du monde à être autorisés à s'établir. L'autorité turque, fort souple en Europe à l'endroit de nos nationaux, était sur cette extrême frontière d'une insolence sans égale. L'Ordre, qui connaissait son monde, eut le bon esprit de lancer sur ces gouverneurs ivrognes et mal appris un capucin piémontais bien connu dans toute la mer Rouge, le P. Giuseppe S..., né pour être acteur comique au Palais-Royal, bien plutôt qu'apôtre en Nubie, sorte de Figaro en sandales, dont la gaieté intarissable, très-souvent triviale, cachait un grand savoir (il l'a prouvé par un bon livre sur l'Abyssinie) et un courage pétulant. Souvent tracassé par le gouverneur turc, il finit par le dompter : une fois il le provoqua en duel, au sabre, à la pointe Gherar; une autre fois il parla de le jeter par la croisée du divan et de se proclamer kaimakan à sa place. Il eut une inspiration moins heureuse le jour que séduit, comme le pauvre Lefèvre, par la brillante perspective d'affaires qu'offrait l'Abyssinie, il jeta le froc aux orties et créa une maison de commerce à Massaoua. La société Saint-François-d'Assise et compagnie eut une liquidation désastreuse, et le P. Giuseppe se rendit à Florence où il rédige, m'a-t-on dit, un journal libéral. Si ces lignes lui tombent sous les yeux, qu'il me pardonne quelques plaisanteries assez inoffensives.


Faki. — Dessin de E. Bayard d'après M. G. Lejean.

Une figure moins mondaine est celle d'un capucin de la même mission, M. Malcotti, en religion fra Pasquale da Duno. Chargé de la gérance du vice-consulat de France en l'absence du titulaire, M. Deleye, il a laissé chez ses administrés, avec le souvenir d'un excellent et aimable homme, toute une légende de naïvetés bureaucratiques. Ayant un jour à rédiger un procès-verbal où il comparaissait comme témoin, il libella ainsi : « Devant nous soussigné, gérant le vice-consulat de France à Massaoua, est comparu le F. Pasquale da Duno, capucin, etc.... » L'acte signé : *Malcuit* (pour Malcotti). Le digne homme croyait du meilleur ton de tout franciser quand il parlait où qu'il écrivait à des Français.

Après les capucins vinrent les lazaristes, quand, expulsés d'Abyssinie en 1855, ils se fixèrent définitivement à Massaoua, sous la direction de l'illustre prélat Mgr de Jacobis. Sous son successeur, Mgr Biancheri (mort le 17 septembre 1864), la mission, définitivement installée à Massaoua, s'y construisit à la pointe est (ras Mider), à l'opposite de la cité, une vaste habitation et une église, auxquelles s'ajouta, en 1864, une imprimerie pour les livres abyssins. Cette mission est actuellement gérée par le P. Ch. Delmonte, Génois, administrateur capable et intelligent, qui est probablement appelé à succéder au titre de Mgr Biancheri.

## XVII

Climat de Massaoua. — Mon *buen retiro*. — M. Barroni : sa lutte énergique contre la traite des esclaves. — Du goudron français.

Bruce, qui passa à Massaoua pour entrer en Abyssinie, et qui y éprouva de la part des Naïbs des tracas-

turbable. Les produits français, tout le monde sait cela, sont quatre fois plus étoffés que les autres. »

A demi convaincu, le douanier planta par acquit de conscience sa sonde dans le baril. Par un hasard inouï, la sonde entra juste dans la bouche du canon et l'enfila d'avant en arrière, ce qui économisa à Barroni les deux talaris qu'il lui eût coûté d'acheter le douanier.

Cet engin a été acheté par un riche indigène, et le 25 juin dernier, lors de la fête du sultan, l'acheteur a voulu faire du zèle et a tiré son canon, qui a éclaté au premier coup : plus inoffensif, je me hâte de le dire, que le canon de Gringoire, « qui tua vingt-quatre curieux. »

Pour en revenir à des choses plus sérieuses, la lutte acharnée de M. Barroni contre le *vrai parti du crime* avait fait de lui le centre de toutes les réclamations contre des faits d'esclavage, quelle que fût la nationalité du réclamant. Parmi les nombreuses lettres qu'il recevait chaque jour à ce sujet, j'en reproduirai une, parce qu'elle est signée d'un nom connu des amis des découvertes géographiques dans l'Afrique orientale. Elle est datée du 7 janvier 1859 :

« Le soussigné, délégué vicaire de S. G. Mgr Massaja, évêque et vicaire apostolique des pays Galla, a l'honneur de vous informer qu'une caravane musulmane qui passa dernièrement à Halaï conduisait cinquante esclaves galla, dont cinq jeunes filles chrétiennes sont natives du Goudrou-Lagmara-Jimma; elles ont été baptisées par Mgr Massaja. J'ignore le nom et l'âge de ces enfants. Le soussigné se fait un devoir de vous prier et vient par la présente requérir l'autorité et la protection du gouvernement de Sa Majesté britannique, afin que vous réclamiez et retiriez d'entre les mains des musulmans ces cinq enfants qui ont été ravis à leurs parents par ces infâmes marchands et trafiquants de chair humaine. « Fr. Léon des Avanchers. »

On me demandera si le résultat matériel de ses efforts



Ras Mider et Ras Oberar. — Dessin de Eug. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

répondait à l'énergie persévérante qu'il a montrée? Je répondrai en transcrivant simplement une note sans signature que j'ai trouvée dans ses papiers :

« Esclaves délivrés après le départ de W. Plowden, esq. : 1855. 2 de Tehuladere (Gallas); 1 de Mensa; 148 de Magatul; 1 d'Atti-Letta; 160 (empêché leur embarquement pour Djedda). — 1856. 240 (caravane arrêtée sur territoire ottoman et renvoyée en Abyssinie). — 1857. 2 de Choa; 2 de Mensa; 4 d'origine inconnue.— 1858-1859. 1 de Mensa; 2 de Keren; 2 confiés à la maison Stéphan. — 1860-1861. 2 envoyés à Arkiko; 1 déposé au consulat de France et ensuite rapatrié. »

La note s'arrête là. Une autre note de la même date se termine ainsi : « Les habitants de cette ville, et spécialement les marchands d'esclaves, sont ravis de l'avénement d'Abdul-Aziz et le regardent comme un envoyé du ciel pour relever (*for the revival*) leur commerce qui déclinait dans la mer Rouge. »

Depuis quelques années l'action de M. Barroni se heurtait à un obstacle d'une nature assez étrange : le résident britannique à Aden, dont il relevait, sans précisément désavouer ses actes, l'engageait à ne pas persévérer dans cette lutte contre l'esclavage sous pavillon ottoman, « de crainte d'affaiblir le prestige, dans la mer Rouge, de ce pavillon ami. » Je livre ce petit fait, dont j'ai la preuve écrite en main, à l'appréciation des amis loyaux et convaincus de l'abolitionisme au delà de la Manche.

## XVIII

Un peu d'histoire. — Les gouverneurs de Massaoua : tracasseries et vexations. — Ibrahim : sa fin tragique. — Un poëte turc. — Promenades autour de Massaoua. — Le mont Ghedem. — Arkiko et ses princes. — Dessi, possessions françaises. — Conclusion.

On peut lire dans Bruce et Ruppel l'histoire du gouvernement de Massaoua, depuis le mois d'avril 1557

turbable. Les produits français, tout le monde sait cela, sont quatre fois plus étoffés que les autres. »

A demi convaincu, le douanier planta par acquit de conscience sa sonde dans le baril. Par un hasard inouï, la sonde entra juste dans la bouche du canon et l'enfila d'avant en arrière, ce qui économisa à Barroni les deux talaris qu'il lui eût coûté d'acheter le douanier.

Cet engin a été acheté par un riche indigène, et le 25 juin dernier, lors de la fête du sultan, l'acheteur a voulu faire du zèle et a tiré son canon, qui a éclaté au premier coup : plus inoffensif, je me hâte de le dire, que le canon de Gringoire, « qui tua vingt-quatre curieux. »

Pour en revenir à des choses plus sérieuses, la lutte acharnée de M. Barroni contre le *vrai parti du crime* avait fait de lui le centre de toutes les réclamations contre des faits d'esclavage, quelle que fût la nationalité du réclamant. Parmi les nombreuses lettres qu'il recevait chaque jour à ce sujet, j'en reproduirai une, parce qu'elle est signée d'un nom connu des amis des découvertes géographiques dans l'Afrique orientale. Elle est datée du 7 janvier 1859 :

« Le soussigné, délégué vicaire de S. G. Mgr Massaja, évêque et vicaire apostolique des pays Galla, a l'honneur de vous informer qu'une caravane musulmane qui passa dernièrement à Halaï conduisait cinquante esclaves galla, dont cinq jeunes filles chrétiennes sont natives du Goudrou-Lagmara-Jimma; elles ont été baptisées par Mgr Massaja. J'ignore le nom et l'âge de ces enfants. Le soussigné se fait un devoir de vous prier et vient par la présente requérir l'autorité et la protection du gouvernement de Sa Majesté britannique, afin que vous réclamiez et retiriez d'entre les mains des musulmans ces cinq enfants qui ont été ravis à leurs parents par ces infâmes marchands et trafiquants de chair humaine. « FR. LÉON DES AVANCHERS. »

On me demandera si le résultat matériel de ses efforts



Ras Mider et Ras Oherar. — Dessin de Eug. Ciceri d'après un croquis de M. G. Lejean.

répondait à l'énergie persévérante qu'il a montrée? Je répondrai en transcrivant simplement une note sans signature que j'ai trouvée dans ses papiers :

« Esclaves délivrés après le départ de W. Plowden, esq. : 1855. 2 de Tehuladere (Gallas); 1 de Mensa; 148 de Magatul; 1 d'Atti-Letta; 160 (empêché leur embarquement pour Djedda). — 1856. 240 (caravane arrêtée sur territoire ottoman et renvoyée en Abyssinie). — 1857. 2 de Choa; 2 de Mensa; 4 d'origine inconnue.— 1858-1859. 1 de Mensa; 2 de Keren; 2 confiés à la maison Stéphan. — 1860-1861. 2 envoyés à Arkiko; 1 déposé au consulat de France et ensuite rapatrié. »

La note s'arrête là. Une autre note de la même date se termine ainsi : « Les habitants de cette ville, et spécialement les marchands d'esclaves, sont ravis de l'avénement d'Abdul-Aziz et le regardent comme un envoyé du ciel pour relever (*for the revival*) leur commerce qui déclinait dans la mer Rouge. »

Depuis quelques années l'action de M. Barroni se heurtait à un obstacle d'une nature assez étrange : le résident britannique à Aden, dont il relevait, sans précisément désavouer ses actes, l'engageait à ne pas persévérer dans cette lutte contre l'esclavage sous pavillon ottoman, « de crainte d'affaiblir le prestige, dans la mer Rouge, de ce pavillon ami. » Je livre ce petit fait, dont j'ai la preuve écrite en main, à l'appréciation des amis loyaux et convaincus de l'abolitionisme au delà de la Manche.

## XVIII

Un peu d'histoire. — Les gouverneurs de Massaoua : tracasseries et vexations. — Ibrahim : sa fin tragique. — Un poëte turc. — Promenades autour de Massaoua. — Le mont Ghedem. — Arkiko et ses princes. — Dessi, possessions françaises. — Conclusion.

On peut lire dans Bruce et Ruppel l'histoire du gouvernement de Massaoua, depuis le mois d'avril 1557

le Ghedem, haut de 1200 mètres environ, énorme masse volcanique qui semble « faire le gros dos » à l'entrée de la rade, et dont Bruce, dans les planches qui accompagnent son voyage, a donné une vue des plus mal faites qu'on puisse imaginer. Il la compare à un *dos de cochon*, image triviale, mais exacte. Le nom qu'elle porte indique en abyssin les lieux d'asile : y en a-t-il eu jadis dans ce lieu qui ne rappelle aujourd'hui aucune idée religieuse ?

Je pris une barque et deux hommes et je me dirigeai au sud-est par une mer d'une limpidité rare, vers une petite plage qui s'arrondissait entre deux pointes terminées par ces blocs madréporiques auxquels j'ai déjà fait allusion. Débarqué, il me fallut une bonne heure à travers toute l'ennuyeuse et piquante famille des mimosas pour gagner des hauteurs arides et rousses que je commençai à gravir bravement. Au bout de trois quarts d'heure j'avais atteint un pic qui pouvait avoir les deux tiers de la hauteur absolue de la montagne : mais cette cime était encore à six kilomètres au moins, et je vis tout de suite qu'à moins de coucher là-haut (ce à quoi je ne tenais pas du tout pour cause de lions possibles, et d'hyènes ou de léopards probables), je devais me contenter du résultat obtenu. Je n'avais pas à me plaindre, car de ce poste j'avais une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. A mes pieds, la plaine que je venais de parcourir, avec une basse chaîne de collines qui se détachait du mont et courait droit à la mer dans la direction du nord : au delà, la belle rade ouverte de Massaoua, bleue, calme, reflétant dans ses eaux la ligne blanche de la cité et les *choras* épais des deux îles de Taonalhont et de Chekh-Saïd : la première appelée sur quelques cartes, je ne sais pourquoi, *Ile des Français*, et servant de cimetière chrétien depuis la mort du docteur Hemprich qui y a été inhumé en 1825. La courbe élégante de la baie avait à son sommet la petite ville d'Arkiko, ancienne capitale déchue de toute la contrée, résidence patrimoniale des naïbs qui, par bouderie, l'ont quittée pour aller habiter Aïlat.

En 1846, le gouverneur de Massaoua avait une créance d'une centaine de talaris sur le naïb d'Arkiko, et ne pouvait s'en faire payer. Cela eut encore pu se pardonner; mais ce qui était intolérable, c'est l'orgueil insolent avec lequel ces princes indigènes traitaient les autorités de Massaoua. Un jour l'irritable naïb Hassan dit en plein divan devant le gouverneur : « Hassan règne ici comme le sultan à Stamboul et le vice-roi à Masr (le Caire) ! » A la moindre brouillerie, le naïb défendait à ses sujets d'apporter de l'eau ou des vivres à la ville. A bout de patience, le gouverneur envoya ses Arnautes qui brûlèrent Arkiko et enlevèrent les canons turcs qui faisaient l'ornement du divan des naïbs. Restée déserte plusieurs mois, la ville fut rebâtie lentement, mais augmentée d'un mauvais fort carré où le gouverneur turc mit garnison.

Les naïbs étaient de singuliers princes : ils avaient un pied en Abyssinie, où ils possédaient et possèdent toujours dix-sept villages dont les ont féodalement investis les anciens négus. A Arkiko et Massaoua, ils sont censés vassaux de la Porte. On peut lire dans Bruce les anxiétés risibles du naïb d'alors, à qui le vice-roi du Tigré et le gouverneur de Djedda réclamaient à la fois le serment d'allégeance. Celui de 1846 alla porter plainte à Oubié, vice-roi du Tigré, et celui-ci invita un kaïmakan à rétablir les choses dans l'ancien état. Le kaïmakan se répandit en rodomontades injurieuses, menaça de châtier le sultan des *ghiaours*, et continuait encore à tonner quand, le 7 janvier 1849, toute la population bédouine de Monkoullo, Zagga, Amatreh, roula effarée vers la ville et s'y entassa au cri de : « *El Kostan ghia !* voilà les chrétiens ! »

C'était l'armée abyssinienne conduite par Belatta Kokobié, l'un des généraux d'Oubié, et comptant quinze à vingt mille combattants, qui signalaient leur passage par les dévastations les plus épouvantables. Monkoullo fut saccagé : M. Degoutin, assiégé dans sa maison, capitula et fut escorté par les Abyssins jusqu'aux portes de Massaoua. La garnison d'Arkiko fut repoussée et sabrée jusqu'au pied de son fortin ; la ville, dont les six mille habitants étaient subitement montés à quinze mille qui mouraient de faim et de soif, allait infailliblement tomber aux mains des soudards les plus pillards du monde, quand Kokobié rallia ses cavaliers et se dirigea sur les Bogos. Les Abyssins, qui avaient fait le désert autour d'eux, étaient victimes de leur imprévoyance, et c'était la famine qui les chassait vers le Nord.

Quoi qu'il en soit, la leçon ne fut pas perdue. Les autorités de Massaoua, convaincues que le négus prendra cette ville quand il le voudra, sont envers lui d'une obséquiosité qui explique assez le dédain qu'il a pour elles. En dépit du firman de la Porte qui prohibe l'exportation des armes et munitions de guerre, surtout pour l'Abyssinie, Théodore envoie sans aucun mystère ses agents acheter de la poudre à Massaoua. Quand M. Barroni mourut en Abyssinie, le négus envoya à Massaoua un messager chargé de déclarer qu'il était, lui Théodore, légataire universel du défunt, et de réclamer les marchandises (notamment la poudre et les fusils) entassés dans ses magasins. Ballotté de l'un à l'autre, le messager finit par recevoir le conseil de s'adresser à moi. Il aima mieux, et pour cause, retourner à Gondar les mains vides.

Je continue à décrire le panorama du Ghedem. A droite, la vue s'étendait, par delà la baie célèbre d'Adulis, jusqu'à une longue péninsule composée de petits plateaux bas, et appelée *Bouri* : les cartes anglaises l'appellent *Hurtoo*, nom que je ne connais pas et qui rappelle peut-être celui des Hazorta, tribu de Danakil répandue dans cette presqu'île et de là jusqu'au pied des monts Abyssins.

Mais ce qui attirait principalement mon attention, c'était, à l'extrémité nord-ouest de Bouri, une longue île étranglée, composée de douze à quinze sommets volcaniques et contrastant vigoureusement par sa structure avec les côtes plates et madréporiques qui l'avoisinaient. Cette île n'est autre que *Dessi*, la Dissée des

le Ghedem, haut de 1200 mètres environ, énorme masse volcanique qui semble « faire le gros dos » à l'entrée de la rade, et dont Bruce, dans les planches qui accompagnent son voyage, a donné une vue des plus mal faites qu'on puisse imaginer. Il la compare à un *dos de cochon*, image triviale, mais exacte. Le nom qu'elle porte indique en abyssin les lieux d'asile : y en a-t-il eu jadis dans ce lieu qui ne rappelle aujourd'hui aucune idée religieuse ?

Je pris une barque et deux hommes et je me dirigeai au sud-est par une mer d'une limpidité rare, vers une petite plage qui s'arrondissait entre deux pointes terminées par ces blocs madréporiques auxquels j'ai déjà fait allusion. Débarqué, il me fallut une bonne heure à travers toute l'ennuyeuse et piquante famille des mimosas pour gagner des hauteurs arides et rousses que je commençai à gravir bravement. Au bout de trois quarts d'heure j'avais atteint un pic qui pouvait avoir les deux tiers de la hauteur absolue de la montagne : mais cette cime était encore à six kilomètres au moins, et je vis tout de suite qu'à moins de coucher là-haut (ce à quoi je ne tenais pas du tout pour cause de lions possibles, et d'hyènes ou de léopards probables), je devais me contenter du résultat obtenu. Je n'avais pas à me plaindre, car de ce poste j'avais une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. A mes pieds, la plaine que je venais de parcourir, avec une basse chaîne de collines qui se détachait du mont et courait droit à la mer dans la direction du nord : au delà, la belle rade ouverte de Massaoua, bleue, calme, reflétant dans ses eaux la ligne blanche de la cité et les *choras* épais des deux îles de Taoualhont et de Chekh-Saïd : la première appelée sur quelques cartes, je ne sais pourquoi, *Ile des Français*, et servant de cimetière chrétien depuis la mort du docteur Hemprich qui y a été inhumé en 1825. La courbe élégante de la baie avait à son sommet la petite ville d'Arkiko, ancienne capitale déchue de toute la contrée, résidence patrimoniale des naïbs qui, par bouderie, l'ont quittée pour aller habiter Aïlat.

En 1846, le gouverneur de Massaoua avait une créance d'une centaine de talaris sur le naïb d'Arkiko, et ne pouvait s'en faire payer. Cela eut encore pu se pardonner; mais ce qui était intolérable, c'est l'orgueil insolent avec lequel ces princes indigènes traitaient les autorités de Massaoua. Un jour l'irritable naïb Hassan dit en plein divan devant le gouverneur : « Hassan règne ici comme le sultan à Stamboul et le vice-roi à Masr (le Caire) ! » A la moindre brouillerie, le naïb défendait à ses sujets d'apporter de l'eau ou des vivres à la ville. A bout de patience, le gouverneur envoya ses Arnautes qui brûlèrent Arkiko et enlevèrent les canons turcs qui faisaient l'ornement du divan des naïbs. Restée déserte plusieurs mois, la ville fut rebâtie lentement, mais augmentée d'un mauvais fort carré où le gouverneur turc mit garnison.

Les naïbs étaient de singuliers princes : ils avaient un pied en Abyssinie, où ils possédaient et possèdent toujours dix-sept villages dont les ont féodalement investis les anciens négus. A Arkiko et Massaoua, ils sont censés vassaux de la Porte. On peut lire dans Bruce les anxiétés risibles du naïb d'alors, à qui le vice-roi du Tigré et le gouverneur de Djedda réclamaient à la fois le serment d'allégeance. Celui de 1846 alla porter plainte à Oubié, vice-roi du Tigré, et celui-ci invita un kaïmakan à rétablir les choses dans l'ancien état. Le kaïmakan se répandit en rodomontades injurieuses, menaça de châtier le sultan des *ghiaours*, et continuait encore à tonner quand, le 7 janvier 1849, toute la population bédouine de Monkoullo, Zagga, Amatreh, roula effarée vers la ville et s'y entassa au cri de : « *El Kostan ghia !* voilà les chrétiens ! »

C'était l'armée abyssinienne conduite par Belatta Kokobié, l'un des généraux d'Oubié, et comptant quinze à vingt mille combattants, qui signalaient leur passage par les dévastations les plus épouvantables. Monkoullo fut saccagé : M. Degoutin, assiégé dans sa maison, capitula et fut escorté par les Abyssins jusqu'aux portes de Massaoua. La garnison d'Arkiko fut repoussée et sabrée jusqu'au pied de son fortin ; la ville, dont les six mille habitants étaient subitement montés à quinze mille qui mouraient de faim et de soif, allait infailliblement tomber aux mains des soudards les plus pillards du monde, quand Kokobié rallia ses cavaliers et se dirigea sur les Bogos. Les Abyssins, qui avaient fait le désert autour d'eux, étaient victimes de leur imprévoyance, et c'était la famine qui les chassait vers le Nord.

Quoi qu'il en soit, la leçon ne fut pas perdue. Les autorités de Massaoua, convaincues que le négus prendra cette ville quand il le voudra, sont envers lui d'une obséquiosité qui explique assez le dédain qu'il a pour elles. En dépit du firman de la Porte qui prohibe l'exportation des armes et munitions de guerre, surtout pour l'Abyssinie, Théodore envoie sans aucun mystère ses agents acheter de la poudre à Massaoua Quand M. Barroni mourut en Abyssinie, le négus envoya à Massaoua un messager chargé de déclarer qu'il était, lui Théodore, légataire universel du défunt, et de réclamer les marchandises (notamment la poudre et les fusils) entassés dans ses magasins. Ballotté de l'un à l'autre, le messager finit par recevoir le conseil de s'adresser à moi. Il aima mieux, et pour cause, retourner à Gondar les mains vides.

Je continue à décrire le panorama du Ghedem. A droite, la vue s'étendait, par delà la baie célèbre d'Adulis, jusqu'à une longue péninsule composée de petits plateaux bas, et appelée *Bouri :* les cartes anglaises l'appellent *Hurtoo*, nom que je ne connais pas et qui rappelle peut-être celui des Hazorta, tribu de Danakil répandue dans cette presqu'île et de là jusqu'au pied des monts Abyssins.

Mais ce qui attirait principalement mon attention, c'était, à l'extrémité nord-ouest de Bouri, une longue île étranglée, composée de douze à quinze sommets volcaniques et contrastant vigoureusement par sa structure avec les côtes plates et madréporiques qui l'avoisinaient. Cette île n'est autre que *Dessi*, la Dissée des



Arrivée des néophytes sur la plage de Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

## PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA.

Arrivée des néophytes de Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain. — Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle. — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule.

De l'admiration à l'envie, il n'y a qu'un pas, dit l'adage. Après avoir admiré sans réserve le noble personnage qui, pareil à la chrysalide du sphinx, longtemps tapie dans son cocon obscur, venait d'en briser l'enveloppe et se produisait devant nous sous sa nouvelle forme de papillon nocturne, nous nous surprîmes à jalouser secrètement sa toilette diplomatique, que faisait

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161 et 177.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.



Arrivée des néophytes sur la plage de Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1845-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

## PÉROU.

### NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA.

Arrivée des néophytes de Sarayacu. — Explications à la clarté des torches. — Un Yankee mécanicien. — Départ des visiteurs. — Les membres des commissions-unies s'endorment pêle-mêle dans l'attente du lendemain. — Réveil sur la plage. — Où la supériorité du singe sur l'homme est suffisamment démontrée. — Départ précipité pour la Mission de Sarayacu. — Qui traite de la façon dont l'auteur de ces lignes perdit son soulier gauche et ce qui s'ensuivit. — Aspect des grands bois. — Belen. — Rencontre dans un sentier désert. — Que l'homme brave de la veille est quelquefois l'homme poltron du lendemain. — Arrivée à Sarayacu. — Présentation officielle — Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine. — Banquet avec danse et musique. — Spécialité du comte de la Blanche-Épine pour les portraits à la manière noire. — Lamentations du capitaine de frégate. — Aux grands maux les grands remèdes. — Où l'auteur s'afflige du départ de ses compagnons, et se réjouit à l'idée de rester seul dans leur cellule.

De l'admiration à l'envie, il n'y a qu'un pas, dit l'adage. Après avoir admiré sans réserve le noble personnage qui, pareil à la chrysalide du sphinx, longtemps tapie dans son cocon obscur, venait d'en briser l'enveloppe et se produisait devant nous sous sa nouvelle forme de papillon nocturne, nous nous surprîmes à jalouser secrètement sa toilette diplomatique, que faisait

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161 et 177.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

Pampa del Sacramento

Sierra de Cuntamana

Chainon de Canchahuaya

direct. visib. E

Indiens Amahuacas

habitent les Quebradas de Canchahuaya

Indiens Sensis

R. Ucayali

I. Juanacha

Juanacha chica

Juana Cocha

I. des Piuris

Tipichca de Capanua

I. Tetemachi

Chonta playa

Huanguna playa

Caño et Cocha Cabsa

Paisi Cocha

Caño et Cocha Purinaco

Caño et Cocha Nuña

Setica playa

I. de Pucacurio

Pᵗ. Saman

Supay Cocha

Valentin Cocha

Caño et Cocha Mabuiso

I. Mabuiso

Palta cocha

Caño et Cocha de Yahuarunqui

Caño et Cocha de Cruz-Moyuna

Caño et Cocha de Chanaya

Caño et Cocha de Yapaya

Caño de Quinchaplaya

Pic de Canchahuaya mana

Pic de Chanaya mana

Village d'Indiens

Pancaya

Ind.ⁿˢ Schetibos

Hermano playa

La sonde donne ici de 3 à 5 brasses

La sonde donne ici de 4 à 5 brasses

les bords du Caño et de la cocha sont habités par quelques familles d'Indiens Piros et Schetibos

R. Tapiche

Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 7.

Sacramento

del

Pampa

Sierra de Cuntamana

Chainon de Canchahuaya

direct visib. I.

Indiens Amahuacas

habitent les Quebradas de Canchahuaya

Indiens Sensis

R. Ucayali

I. Juanacha

Juanacha chica

Juana Cocha

I. de Sta Maria

Caño et Cocha de Sta Maria

I. des Piuris

Caño et Cocha Calsa

Tipichca de Cojuama

I. Telemachi

Chonta playa

Païsi Cocha

Caño et Cocha Ninayuta

Huanguna playa

Caño et Cocha Parinaco

Saman Cocha

La sonde donne ici de 3 à 5 brasses

Caño et Cocha Nuña

Setica playa

I. de Pucacurio

Caño de Pucaya

P. Saman

machi moyuna

Supay Cocha

Caño et Cocha Mabuiso

I. de la Yarina

Valentin Cocha

I. Mabuiso

Hacienda Mohena

Palta cocha

Caño et Cocha de Yanayacu

les bords du Caño et de la cocha sont habités par quelques familles d'Indiens Piros et Schetibos

Maison de Tierra Blanca

Pintacocha

Caño et Cocha de Yahuarnaqui

Caño et Cocha de Moquera runa

Caño de Quimchapahora

Caño et Cocha de Cruz-Moyuna

Pic de Canchahuaya mana

Pancaya

Village d'Indiens

Cocha et Caño de Yapaya

Caño et Cocha de Chanaya

Hermano playa

Indns Schetibos

La sonde donne ici de 6 à 5 brasses

Traverse de l'Amerique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 7.



Vue de la Mission de Sarayacu.



Vue de la Mission de Sarayacu.

invisibles à distance, donnaient à ces dernières l'apparence d'oiseaux-mouches ou de papillons arrêtés dans leur vol. Des sarmenteuses aux multiples faisceaux, des lianes aux nœuds inextricables, et dont le feuillage, rigide et lustré, rappelait vaguement le lierre d'Europe, revêtaient d'un épais manteau le tronc des arbres qu'elles devaient plus tard étouffer dans leurs replis. De loin en loin un groupe de ficus posés sur leur piédestal de racines et pareils aux colonnes accouplées de nos basiliques, filaient d'un jet puissant à travers les verdures et semblaient porter à eux seuls le poids de l'immense coupole étendue sur nos têtes. Une fraîche odeur de végétation et d'herbes mouillées à laquelle se mêlaient des aromes inconnus, flottait dans l'air ambiant. Chacun de nous dilatait ses narines et enflait ses poumons pour saisir au passage ces émanations embaumées, en attendant qu'il lui fût donné de flairer l'odeur plus substantielle des cuisines de la Mission.

Après une demi-heure de marche au pas gymnastique, nous débouchions dans une clairière, dont le sol dépouillé d'arbustes et de buissons était tapissé d'herbe rase. Quelques grands arbres que la hache avait épargnés à dessein voilaient d'une ombre protectrice cet espace à peu près circulaire où s'élevaient, inégalement espacées, une douzaine de chaumières à toiture de pal-



Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine.

mes. A l'humble grange surmontée d'une croix de bois et qui devait être une église; au clocher, calotte de chaume posée sur quatre pieux, un peu à l'écart, et que, sans la cloche suspendue à une traverse, on eût pris pour un pigeonnier, nous reconnûmes un village ou une Mission; peut-être était-ce l'un et l'autre. L'endroit, comme nous l'apprîmes plus tard, avait nom Belen (*Bethléem*) et servait d'avant-poste à Sarayacu. Au reste, les portes des chaumières étaient hermétiquement closes, et pendant la halte de quelques minutes que nous fîmes devant leur seuil, nul être humain ne s'étant montré à qui nous pussions demander des renseignements sur la localité, nous l'abandonnâmes pour reprendre le sentier qui, pareil au fil d'Ariane, guidait notre marche incertaine à travers le labyrinthe de la forêt.

Bientôt les arbres s'espacèrent, la double ligne des fourrés se recula, le sentier s'élargit et devint une grande route, l'azur du ciel que nous avions perdu de vue au sortir de la plage se montra de nouveau, et des flots de soleil nous enveloppèrent; la chaleur déjà brûlante de cet astre eut pour effet immédiat de faire fumer sur nos corps nos vêtements mouillés. Comme nous nous dilations sous sa bienfaisante influence, quelques néophytes parurent à l'extrémité du chemin et nous saluèrent par des exclamations bruyantes. A leur tête marchait le Yankee de la veille que le capitaine et

invisibles à distance, donnaient à ces dernières l'apparence d'oiseaux-mouches ou de papillons arrêtés dans leur vol. Des sarmenteuses aux multiples faisceaux, des lianes aux nœuds inextricables, et dont le feuillage, rigide et lustré, rappelait vaguement le lierre d'Europe, revêtaient d'un épais manteau le tronc des arbres qu'elles devaient plus tard étouffer dans leurs replis. De loin en loin un groupe de ficus posés sur leur piédestal de racines et pareils aux colonnes accouplées de nos basiliques, filaient d'un jet puissant à travers les verdures et semblaient porter à eux seuls le poids de l'immense coupole étendue sur nos têtes. Une fraîche odeur de végétation et d'herbes mouillées à laquelle se mêlaient des aromes inconnus, flottait dans l'air ambiant. Chacun de nous dilatait ses narines et enflait ses poumons pour saisir au passage ces émanations embaumées, en attendant qu'il lui fût donné de flairer l'odeur plus substantielle des cuisines de la Mission.

Après une demi-heure de marche au pas gymnastique, nous débouchions dans une clairière, dont le sol dépouillé d'arbustes et de buissons était tapissé d'herbe rase. Quelques grands arbres que la hache avait épargnés à dessein voilaient d'une ombre protectrice cet espace à peu près circulaire où s'élevaient, inégalement espacées, une douzaine de chaumières à toiture de pal-



Honneurs rendus au comte de la Blanche-Épine.

mes. A l'humble grange surmontée d'une croix de bois et qui devait être une église; au clocher, calotte de chaume posée sur quatre pieux, un peu à l'écart, et que, sans la cloche suspendue à une traverse, on eût pris pour un pigeonnier, nous reconnûmes un village ou une Mission; peut-être était-ce l'un et l'autre. L'endroit, comme nous l'apprimes plus tard, avait nom Belen (*Bethléem*) et servait d'avant-poste à Sarayacu. Au reste, les portes des chaumières étaient hermétiquement closes, et pendant la halte de quelques minutes que nous fîmes devant leur seuil, nul être humain ne s'étant montré à qui nous pussions demander des renseignements sur la localité, nous l'abandonnâmes pour reprendre le sentier qui, pareil au fil d'Ariane, guidait notre marche incertaine à travers le labyrinthe de la forêt.

Bientôt les arbres s'espacèrent, la double ligne des fourrés se recula, le sentier s'élargit et devint une grande route, l'azur du ciel que nous avions perdu de vue au sortir de la plage se montra de nouveau, et des flots de soleil nous enveloppèrent; la chaleur déjà brûlante de cet astre eut pour effet immédiat de faire fumer sur nos corps nos vêtements mouillés. Comme nous nous dilations sous sa bienfaisante influence, quelques néophytes parurent à l'extrémité du chemin et nous saluèrent par des exclamations bruyantes. A leur tête marchait le Yankee de la veille que le capitaine et

rose, frais, et le chef ceint d'une conronne de cheveux blancs.

En nous apercevant, il ne put retenir un cri de surprise ; puis, comme nous nous étions arrêtés, il fit trois pas à notre rencontre et nous ouvrit paternellement ses bras dans lesquels nous nous précipitâmes à tour de rôle.

« Ah ! pauvres enfants, nous dit-il, j'ai appris que vous aviez bien souffert ; mais ici, près de moi, vous ne souffrirez plus. »

Trop émus ou trop essoufflés pour répondre, nous nous contentâmes de serrer d'un air pénétré les mains du beau vieillard, qui n'était autre que le P. Manuel José Plaza, préfet apostolique des Missions de l'Ucayali et prieur du couvent de Sarayacu.

Durant cet échange de civilités affectueuses, les femmes et les enfants qui nous suivaient s'étaient rapprochés de nous et nous examinaient bouche béante. Déjà quelques mains s'attachaient à nos vêtements pour en palper l'étoffe, quand le révérend Plaza, qui surprit cette manœuvre indiscrète, étendit sa main vers le groupe : *Fuera de aqui* — hors d'ici — dit-il simplement. A ce geste et à ces paroles, femmes et enfants sautèrent à dix pas en arrière, comme si un fer rouge les eût touchés. Admirable discipline ! pensai-je à part moi.

Cependant le digne prieur nous avait introduits dans la pièce d'entrée, vaste salle percée de quatre baies sans vantaux par où les vents du ciel pouvaient entrer et sortir librement. En un instant tous les habitants et les commensaux du couvent y furent réunis. Chacun d'eux eut à cœur de nous présenter ses devoirs.



Joueurs d'instruments.

Nous eûmes à répondre au majordome en titre, à la cuisinière et à son époux le fendeur de bûches, à la blanchisseuse, au charpentier de la Mission donnant le bras à sa moitié la couturière, braves gens qui nous regardaient d'un air aussi étonné que si nous fussions tombés de la lune. Mais sous leur étonnement provoqué d'ailleurs par l'excentricité de notre allure et le piteux état de notre mise, nous devinions un intérêt et une sympathie réels pour nos personnes. De quelque côté que se portassent nos regards, nous n'apercevions que des yeux humides et des bouches qu'un franc sourire agrandissait jusqu'aux oreilles.

Après force questions sur les lieux que nous avions visités et les dangers que nons avions courus, questions auxquelles le capitaine de frégate et son lieutenant satisfirent d'un air modeste et de façon à donner d'eux une bonne opinion, nous fûmes conduits par ordre du prieur dans une grande cellule dont les murs récemment passés à la chaux étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette pièce était meublée d'une table longue, assemblage de planches posées sur deux tréteaux et d'un fauteuil taillé à coups de hache dans le tronc d'un mahogani par le charpentier de Sarayacu. Une claie posée sur huit pieux fichés en terre et qui occupait toute une paroi de la cellule, nous parut destinée à servir, selon l'heure, de divan ou de lit. Le majordome, petit homme obséquieux, souriant, jeune encore, mais déjà plus ridé qu'une fraise de veau, mit incontinent à notre disposition, un rasoir ébréché, des ciseaux, du savon noir dans une assiette, une cruche d'eau et une terrine. Restés seuls, nous fermâmes la porte de la cellule et commençâmes à préparer la métamorphose de nos individus en attendant que l'arrivée des bagages nous permît de la compléter.

Nos ablutions étaient finies et nos barbes convenablement alignées, quand les néophytes envoyés sur la plage en rapportèrent nos bagages. Parmi les divers objets que j'avais sauvés des naufrages se trouvaient quelques mouchoirs de cotonnade, primitivement destinés aux sauvages, mais que dans le triste état de ma garde-robe je consacrai à mon usage personnel. Le capitaine de frégate à qui je montrai ces mouchoirs s'éprit si fort de l'un d'eux, à fond bleu et blanc, bariolé de tulipes rouges, que je le lui donnai pour qu'il s'en fît une cravate. Le lieutenant en reçut un aussi, mais noir et jonquille et quelque peu déteint. A l'exemple de son patron il le mit à son cou et y fit un nœud triomphant. Ainsi cravatés, ces messieurs n'eurent plus qu'à boutonner très-haut leur spencer ou leur veste pour des raisons qu'il est facile d'apprécier ; puis, cela fait, ils complétèrent leur toilette en se donnant un coup de peigne.

Comme j'étais en train de les complimenter sur leur

rose, frais, et le chef ceint d'une couronne de cheveux blancs.

En nous apercevant, il ne put retenir un cri de surprise ; puis, comme nous nous étions arrêtés, il fit trois pas à notre rencontre et nous ouvrit paternellement ses bras dans lesquels nous nous précipitâmes à tour de rôle.

« Ah ! pauvres enfants, nous dit-il, j'ai appris que vous aviez bien souffert ; mais ici, près de moi, vous ne souffrirez plus. »

Trop émus ou trop essoufflés pour répondre, nous nous contentâmes de serrer d'un air pénétré les mains du beau vieillard, qui n'était autre que le P. Manuel José Plaza, préfet apostolique des Missions de l'Ucayali et prieur du couvent de Sarayacu.

Durant cet échange de civilités affectueuses, les femmes et les enfants qui nous suivaient s'étaient rapprochés de nous et nous examinaient bouche béante. Déjà quelques mains s'attachaient à nos vêtements pour en palper l'étoffe, quand le révérend Plaza, qui surprit cette manœuvre indiscrète, étendit sa main vers le groupe : *Fuera de aqui* — hors d'ici — dit-il simplement. A ce geste et à ces paroles, femmes et enfants sautèrent à dix pas en arrière, comme si un fer rouge les eût touchés. Admirable discipline ! pensai-je à part moi.

Cependant le digne prieur nous avait introduits dans la pièce d'entrée, vaste salle percée de quatre baies sans vantaux par où les vents du ciel pouvaient entrer et sortir librement. En un instant tous les habitants et les commensaux du couvent y furent réunis. Chacun d'eux eut à cœur de nous présenter ses devoirs.



Joueurs d'instruments.

Nous eûmes à répondre au majordome en titre, à la cuisinière et à son époux le fendeur de bûches, à la blanchisseuse, au charpentier de la Mission donnant le bras à sa moitié la couturière, braves gens qui nous regardaient d'un air aussi étonné que si nous fussions tombés de la lune. Mais sous leur étonnement provoqué d'ailleurs par l'excentricité de notre allure et le piteux état de notre mise, nous devinions un intérêt et une sympathie réels pour nos personnes. De quelque côté que se portassent nos regards, nous n'apercevions que des yeux humides et des bouches qu'un franc sourire agrandissait jusqu'aux oreilles.

Après force questions sur les lieux que nous avions visités et les dangers que nous avions courus, questions auxquelles le capitaine de frégate et son lieutenant satisfirent d'un air modeste et de façon à donner d'eux une bonne opinion, nous fûmes conduits par ordre du prieur dans une grande cellule dont les murs récemment passés à la chaux étaient d'une propreté scrupuleuse. Cette pièce était meublée d'une table longue, assemblage de planches posées sur deux tréteaux et d'un fauteuil taillé à coups de hache dans le tronc d'un mahogani par le charpentier de Sarayacu. Une claie posée sur huit pieux fichés en terre et qui occupait toute une paroi de la cellule, nous parut destinée à servir, selon l'heure, de divan ou de lit. Le majordome, petit homme obséquieux, souriant, jeune encore, mais déjà plus ridé qu'une fraise de veau, mit incontinent à notre disposition, un rasoir ébréché, des ciseaux, du savon noir dans une assiette, une cruche d'eau et une terrine. Restés seuls, nous fermâmes la porte de la cellule et commençâmes à préparer la métamorphose de nos individus en attendant que l'arrivée des bagages nous permît de la compléter.

Nos ablutions étaient finies et nos barbes convenablement alignées, quand les néophytes envoyés sur la plage en rapportèrent nos bagages. Parmi les divers objets que j'avais sauvés des naufrages se trouvaient quelques mouchoirs de cotonnade, primitivement destinés aux sauvages, mais que dans le triste état de ma garde-robe je consacrai à mon usage personnel. Le capitaine de frégate à qui je montrai ces mouchoirs s'éprit si fort de l'un d'eux, à fond bleu et blanc, bariolé de tulipes rouges, que je le lui donnai pour qu'il s'en fit une cravate. Le lieutenant en reçut un aussi, mais noir et jonquille et quelque peu déteint. A l'exemple de son patron il le mit à son cou et y fit un nœud triomphant. Ainsi cravatés, ces messieurs n'eurent plus qu'à boutonner très-haut leur spencer ou leur veste pour des raisons qu'il est facile d'apprécier; puis, cela fait, ils complétèrent leur toilette en se donnant un coup de peigne.

Comme j'étais en train de les complimenter sur leur

Cela fait, il amalgama ces diverses substances, et quand sa macédoine lui parut à point, il en absorba de volumineuses bouchées, se servant indifféremment de ses doigts et d'une cuiller de corne en forme de spatule. La façon dont le révérend en usait nous mit parfaitement à l'aise. Chacun s'affranchissant des lois de l'étiquette, se servit à sa guise, et bientôt toutes les mandibules furent en mouvement.

Pendant le repas, le vénérable amphitryon, malgré l'activité toute juvénile qu'il déployait dans la mastication et la déglutition des aliments, trouva moyen d'adresser à chaque convive un mot gracieux ou une remarque flatteuse, dont l'à-propos décelait chez lui certaine finesse d'esprit en même temps qu'une connaissance assez exacte du cœur humain.

Au dessert, et comme le majordome venait de placer devant nous, à titre de pruneaux ou de confitures, un peu de mélasse dans une soucoupe, six néophytes mâles firent irruption dans la salle, suivis d'une foule nombreuse qui s'aligna le long des murs afin de laisser libre le centre de la pièce. Une danse de caractère fut exécutée par ces hommes aux sons du flageolet et du tambour dont jouaient quatre musiciens. La tâche des flûtistes consistait à donner un *sol* unique et indéfiniment répété, sur lequel les tambours plaquaient un *boum* caverneux. Involontairement je me rappelai Bilboquet de picaresque mémoire. Les amateurs de cette note devaient être contents.


Femme de Sarayacu.

A la chemise et au pantalon blancs du néophyte, les danseurs avaient ajouté un colback de plumes de perroquet surmonté de trois rectrices d'ara bleu et rouge. Un chapelet à plusieurs fils, formé de capsules de cédrèle et de drupes de styrax, ceignait leur poitrine et leur dos en manière d'écharpe. Leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, étaient entourées, comme de cnémides, de rangs de grelots fabriqués par eux [1] et dont le bruissement sec rappelait celui des serpents à sonnettes.

Une longue plume d'ara, ornée à son extrémité d'un duvet d'aigrette et que chaque danseur tenait à la main, lui servait à diriger les musiciens. Selon que la plume fendait l'air de gauche à droite et *vice versa*, ou que le chorége exécutant l'agitait au-dessus de sa tête, comme un chef d'orchestre fait de son archet, les flûtes précipitaient ou ralentissaient leur *sol* et le *boum* des tambours se modelait sur elles.

La danse locale exécutée en notre honneur se composait d'une suite de passes et de voltes, de *balancez* et de *chassez-croisez* qui n'offrait absolument rien de neuf ou de pittoresque comme dessin chorégraphique, mais que chaque danseur avait la faculté d'embellir à son gré, par des flic-flac, des déhanchements, des trémoussements et des pirouettes, qui brodaient comme de capricieuses arabesques sur le fond terne et monotone du tableau. Inutile de dire que la troupe des ballerins stimulée par notre présence fit merveille et dansa comme un seul homme.

Bien qu'après quelques minutes d'audition de cette musique chacun de nous sentit déjà ses nerfs prodigieusement agacés, nul n'abandonna la partie, et calme en apparence et le sourire aux lèvres, subit jusqu'à la fin ce martyre d'un nouveau genre. En quittant la table, le capitaine de frégate m'avoua que les piqûres des moustiques dont il avait tant souffert durant le voyage lui semblaient encore préférables au trio de tambour, de flageolet et de grelots qu'on l'avait forcé d'écouter pendant trois quarts d'heure.

Pour chasser le bourdonnement de l'orchestre local qu'il nous semblait toujours avoir dans les oreilles, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village, réunion de chaumières, capricieusement dispersées et que des touffes d'arbres isolaient entre elles. Des néophytes groupés sur leur seuil nous firent force cajoleries et nous convièrent à vider avec eux quelques coupes de mazato dont leur cellier paraissait assez bien approvisionné. Nous nous laissâmes cajoler, mais nous refusâmes de boire. Nos rameurs conibos, les Cho-

1. Ces grelots sont empruntés au noyau triangulaire du fruit de l'*Ahuetia cerbera* (fam. des Apocynées). A ce noyau, de la grosseur de celui d'un abricot et coupé en deux de façon à figurer une clochette, les indigènes suspendent intérieurement, au moyen d'un fil, un petit battant en os qui se meut au moindre mouvement et fait entendre, en frôlant les parois internes du noyau, un bruissement plutôt qu'un son distinct.

Cela fait, il amalgama ces diverses substances, et quand sa macédoine lui parut à point, il en absorba de volumineuses bouchées, se servant indifféremment de ses doigts et d'une cuiller de corne en forme de spatule. La façon dont le révérend en usait nous mit parfaitement à l'aise. Chacun s'affranchissant des lois de l'étiquette, se servit à sa guise, et bientôt toutes les mandibules furent en mouvement.

Pendant le repas, le vénérable amphitryon, malgré l'activité toute juvénile qu'il déployait dans la mastication et la déglutition des aliments, trouva moyen d'adresser à chaque convive un mot gracieux ou une remarque flatteuse, dont l'à-propos décelait chez lui certaine finesse d'esprit en même temps qu'une connaissance assez exacte du cœur humain.

Au dessert, et comme le majordome venait de placer devant nous, à titre de pruneaux ou de confitures, un peu de mélasse dans une soucoupe, six néophytes mâles firent irruption dans la salle, suivis d'une foule nombreuse qui s'aligna le long des murs afin de laisser libre le centre de la pièce. Une danse de caractère fut exécutée par ces hommes aux sons du flageolet et du tambour dont jouaient quatre musiciens. La tâche des flûtistes consistait à donner un *sol* unique et indéfiniment répété, sur lequel les tambours plaquaient un *boum* caverneux. Involontairement je me rappelai Bilboquet de picaresque mémoire. Les amateurs de cette note devaient être contents.


Femme de Sarayacu.

A la chemise et au pantalon blancs du néophyte, les danseurs avaient ajouté un colback de plumes de perroquet surmonté de trois rectrices d'ara bleu et rouge. Un chapelet à plusieurs fils, formé de capsules de cédrèle et de drupes de styrax, ceignait leur poitrine et leur dos en manière d'écharpe. Leurs jambes, depuis la cheville jusqu'au genou, étaient entourées, comme de cnémides, de rangs de grelots fabriqués par eux[1] et dont le bruissement sec rappelait celui des serpents à sonnettes.

Une longue plume d'ara, ornée à son extrémité d'un duvet d'aigrette et que chaque danseur tenait à la main, lui servait à diriger les musiciens. Selon que la plume fendait l'air de gauche à droite et *vice versa*, ou que le chorége exécutant l'agitait au-dessus de sa tête, comme un chef d'orchestre fait de son archet, les flûtes précipitaient ou ralentissaient leur *sol* et le *boum* des tambours se modelait sur elles.

La danse locale exécutée en notre honneur se composait d'une suite de passes et de voltes, de *balancez* et de *chassez-croisez* qui n'offrait absolument rien de neuf ou de pittoresque comme dessin chorégraphique, mais que chaque danseur avait la faculté d'embellir à son gré, par des flic-flac, des déhanchements, des trémoussements et des pirouettes, qui brodaient comme de capricieuses arabesques sur le fond terne et monotone du tableau. Inutile de dire que la troupe des ballerins stimulée par notre présence fit merveille et dansa comme un seul homme.

Bien qu'après quelques minutes d'audition de cette musique chacun de nous sentit déjà ses nerfs prodigieusement agacés, nul n'abandonna la partie, et calme en apparence et le sourire aux lèvres, subit jusqu'à la fin ce martyre d'un nouveau genre. En quittant la table, le capitaine de frégate m'avoua que les piqûres des moustiques dont il avait tant souffert durant le voyage lui semblaient encore préférables au trio de tambour, de flageolet et de grelots qu'on l'avait forcé d'écouter pendant trois quarts d'heure.

Pour chasser le bourdonnement de l'orchestre local qu'il nous semblait toujours avoir dans les oreilles, nous allâmes pousser une reconnaissance dans le village, réunion de chaumières, capricieusement dispersées et que des touffes d'arbres isolaient entre elles. Des néophytes groupés sur leur seuil nous firent force cajoleries et nous convièrent à vider avec eux quelques coupes de mazato dont leur cellier paraissait assez bien approvisionné. Nous nous laissâmes cajoler, mais nous refusâmes de boire. Nos rameurs conibos, les Cho-

1. Ces grelots sont empruntés au noyau triangulaire du fruit de l'*Ahuetia cerbera* (fam. des Apocynées). A ce noyau, de la grosseur de celui d'un abricot et coupé en deux de façon à figurer une clochette, les indigènes suspendent intérieurement, au moyen d'un fil, un petit battant en os qui se meut au moindre mouvement et fait entendre, en frôlant les parois internes du noyau, un bruissement plutôt qu'un son distinct.

notre côté, ne me parut occupé que du comte de la Blanche-Épine et de son attaché, envers lesquels il déployait une amabilité charmante, le capitaine ayant eu l'idée de questionner notre hôte sur certaines particularités qui l'avaient frappé, reçut de lui une de ces réponses étourdissantes qui démontent un homme et le réduisent à l'état de zéro. Sous ce coup de massue auquel il ne s'attendait pas, le chef de la Commission péruvienne baissa la tête, tandis que son rival, que je ne perdais pas de vue, laissait errer sur ses lèvres un sourire narquois. Le repas fini et les grâces dites, maître et serviteurs tournèrent le dos au capitaine que l'étonnement semblait avoir changé en statue. En entrant dans notre logement commun, l'infortuné me demanda si je savais à quel motif attribuer la froideur qu'on lui témoignait.

« Je ne puis le savoir au juste, lui répondis-je, mais je l'attribue à la conversation qu'auront eue ensemble cette après-dînée le comte de la Blanche-Épine et le vénérable prieur. Ce dernier nous ayant vu arriver ici dans un accoutrement de mardi gras, se sera probablement informé à votre compétiteur de nos noms, prénoms, qualités, et le noble monsieur, en répondant aux questions du saint homme, n'aura pas manqué de nous habiller de la tête aux pieds. Avez-vous oublié la soirée d'hier et le Yankee mécanicien? »

Ici le capitaine de frégate, pour épancher le flot de bile qui lui vint à la gorge, accumula sur la tête de son rival toutes les épithètes caractéristiques que le vocabulaire espagnol, si riche en ce genre, put lui fournir.


Zéphyrin, charpentier et organiste de Sarayacu.

« Si je le tuais un peu pour lui apprendre à vivre! » exclama-t-il en manière de conclusion.

Comme je savais mon compagnon trop catholique et trop bien élevé pour charger sa conscience d'un homicide, je souris à son innocente fanfaronnade et l'engageai, puisque nous n'avions ni jeu d'échecs, ni dominos pour occuper notre soirée, à tendre notre moustiquaire, à nous coucher et à dormir de notre mieux. Il dédaigna de me répondre; mais je le vis faire aussitôt sa toilette de nuit, qui consistait à défaire trois boutons de son spencer et à retirer sa chaussure. Un moment après, l'immobilité de son corps et la régularité de son souffle m'annonçaient qu'il voyageait en esprit dans l'empire des songes.

Le lendemain deux religieux franciscains arrivèrent à la Mission. Partis du collége d'Ocopa, ils avaient traversé la Sierra, s'étaient embarqués au Pozuzo où les attendaient une pirogue et des rameurs envoyés par le révérend Plaza, et descendant la rivière Pachitea jusqu'à sa jonction avec l'Ucayali, ils avaient suivi celle-ci jusqu'à Sarayacu[1]. Tous deux étaient Italiens. Ils racontèrent leur odyssée où les piqûres des moustiques jouaient le plus grand rôle.

Quelques minutes de conversation avec les nouveaux venus nous suffirent pour comprendre que nous avions affaire à des cœurs simples et à des cerveaux primitifs. Après le dîner, le prieur eut avec eux une conférence secrète. Tout en les instruisant de ce qui nous était relatif, il dut leur tracer une règle de conduite vis-à-vis du chef de la Commission péruvienne, car dans la même journée, celui-ci les ayant abordés pour les féliciter sur leur arrivée, ils lui tournèrent impoliment le dos. Le capitaine rentra dans sa cellule exaspéré par ce nouvel affront.

L'énumération des avanies que le malheureux essuya durant son séjour à Sarayacu ferait longueur dans ce récit et ne pourrait que réveiller en lui des souvenirs amers si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux. Aussi la passerons-nous sous silence. Contentons-nous de dire que le dédain glacial des religieux à l'égard de notre compagnon fut dépassé par la morgue des serviteurs, qui, pour faire preuve de zèle, s'abstinrent de lui rendre les légers services qu'il put réclamer d'eux. Écrasé par l'attitude superbe qu'avait prise son rival, rudoyé par les moines, raillé par leurs valets, tourné en ridicule par les femmes de la Mission qui, en raison de sa maigreur phénoménale, l'avaient surnommé *Isiato iquipo* — singe écorché, — le capitaine souffrit comme Mummol, et sa situation eût attendri des pierres s'il s'en fût trouvé à

1. C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, la voie que suivent d'habitude les religieux qui vont et viennent du couvent d'Ocopa à la Mission de Sarayacu.

notre côté, ne me parut occupé que du comte de la Blanche-Épine et de son attaché, envers lesquels il déployait une amabilité charmante, le capitaine ayant eu l'idée de questionner notre hôte sur certaines particularités qui l'avaient frappé, reçut de lui une de ces réponses étourdissantes qui démontent un homme et le réduisent à l'état de zéro. Sous ce coup de massue auquel il ne s'attendait pas, le chef de la Commission péruvienne baissa la tête, tandis que son rival, que je ne perdais pas de vue, laissait errer sur ses lèvres un sourire narquois. Le repas fini et les grâces dites, maître et serviteurs tournèrent le dos au capitaine que l'étonnement semblait avoir changé en statue. En entrant dans notre logement commun, l'infortuné me demanda si je savais à quel motif attribuer la froideur qu'on lui témoignait.

« Je ne puis le savoir au juste, lui répondis-je, mais je l'attribue à la conversation qu'auront eue ensemble cette après-dînée le comte de la Blanche-Épine et le vénérable prieur. Ce dernier nous ayant vu arriver ici dans un accoutrement de mardi gras, se sera probablement informé à votre compétiteur de nos noms, prénoms, qualités, et le noble monsieur, en répondant aux questions du saint homme, n'aura pas manqué de nous habiller de la tête aux pieds. Avez-vous oublié la soirée d'hier et le Yankee mécanicien? »

Ici le capitaine de frégate, pour épancher le flot de bile qui lui vint à la gorge, accumula sur la tête de son rival toutes les épithètes caractéristiques que le vocabulaire espagnol, si riche en ce genre, put lui fournir.


Zéphyrin, charpentier et organiste de Sarayacu.

« Si je le tuais un peu pour lui apprendre à vivre! » exclama-t-il en manière de conclusion.

Comme je savais mon compagnon trop catholique et trop bien élevé pour charger sa conscience d'un homicide, je souris à son innocente fanfaronnade et l'engageai, puisque nous n'avions ni jeu d'échecs, ni dominos pour occuper notre soirée, à tendre notre moustiquaire, à nous coucher et à dormir de notre mieux. Il dédaigna de me répondre; mais je le vis faire aussitôt sa toilette de nuit, qui consistait à défaire trois boutons de son spencer et à retirer sa chaussure. Un moment après, l'immobilité de son corps et la régularité de son souffle m'annonçaient qu'il voyageait en esprit dans l'empire des songes.

Le lendemain deux religieux franciscains arrivèrent à la Mission. Partis du collége d'Ocopa, ils avaient traversé la Sierra, s'étaient embarqués au Pozuzo où les attendaient une pirogue et des rameurs envoyés par le révérend Plaza, et descendant la rivière Pachitea jusqu'à sa jonction avec l'Ucayali, ils avaient suivi celle-ci jusqu'à Sarayacu[1]. Tous deux étaient Italiens. Ils racontèrent leur odyssée où les piqûres des moustiques jouaient le plus grand rôle.

Quelques minutes de conversation avec les nouveaux venus nous suffirent pour comprendre que nous avions affaire à des cœurs simples et à des cerveaux primitifs. Après le dîner, le prieur eut avec eux une conférence secrète. Tout en les instruisant de ce qui nous était relatif, il dut leur tracer une règle de conduite vis-à-vis du chef de la Commission péruvienne, car dans la même journée, celui-ci les ayant abordés pour les féliciter sur leur arrivée, ils lui tournèrent impoliment le dos. Le capitaine rentra dans sa cellule exaspéré par ce nouvel affront.

L'énumération des avanies que le malheureux essuya durant son séjour à Sarayacu ferait longueur dans ce récit et ne pourrait que réveiller en lui des souvenirs amers si ces lignes venaient à tomber sous ses yeux. Aussi la passerons-nous sous silence. Contentons-nous de dire que le dédain glacial des religieux à l'égard de notre compagnon fut dépassé par la morgue des serviteurs, qui, pour faire preuve de zèle, s'abstinrent de lui rendre les légers services qu'il put réclamer d'eux. Écrasé par l'attitude superbe qu'avait prise son rival, rudoyé par les moines, raillé par leurs valets, tourné en ridicule par les femmes de la Mission qui, en raison de sa maigreur phénoménale, l'avaient surnommé *Isiato iquipo* — singe écorché, — le capitaine souffrit comme Mummol, et sa situation eût attendri des pierres s'il s'en fût trouvé à

1. C'est, comme nous l'avons dit ailleurs, la voie que suivent d'habitude les religieux qui vont et viennent du couvent d'Ocopa à la Mission de Sarayacu.

sions de route données par le prieur y étaient entassées; elles se composaient de poisson sec et de bananes vertes, le strict nécessaire. Les deux Cholos chargés de la manœuvre de l'embarcation parurent bientôt, poussant devant eux le petit Impétiniri dont les bras étaient liés par une ficelle. Comme je m'indignais de leur façon de traiter cet enfant, le Cholo Antonio qui s'était constitué son gardien et le dressait à des tours de caniche, me dit que c'était par mesure de précaution qu'il en agissait de la sorte, les néophytes ayant tenté de voler l'*Infielito*, pour le garder avec eux à Sarayacu. Le capitaine débarrassa l'enfant de ses ficelles et l'envoya coucher comme un jeune chien sous le pamacari de sa pirogue. Charmé de la sollicitude qu'il témoignait à son protégé, je lui demandai ce qu'il comptait en faire en arrivant à Lima. Il me répondit qu'à défaut de cartes, d'herbiers, de documents scientifiques qu'il pût offrir au Président, il mettrait sous les yeux de Son Excellence le petit Chuncho, comme un échantillon vivant des richesses zoologiques que possédait la République. Après sa présentation officielle au chef de l'Etat, l'infidèle serait régénéré dans les eaux du baptême, puis revêtu d'une livrée de fantaisie, et sous le nom de Jean, Pierre ou Joseph, il brosserait les habits et cirerait les bottes de son propriétaire. Si l'avenir promis à l'Impétiniri n'avait rien de brillant, il était du moins clairement tracé, et sauf les rebuffades et les coups de canne attachés à sa condition et qu'il lui faudrait subir comme autant d'épreuves, son bonheur en ce monde me parut assuré.


La femme de Zephyrin.

Cependant les Cholos avaient pris place à l'avant de la pirogue et n'attendaient que le signal de pousser au large. Le moment de la séparation était venu; le capitaine de frégate me serra vigoureusement la main, et quand l'Alferez eut accompli à mon égard la même formalité, il voulut que son singe roux me donnât la patte, ce que l'animal fit sans hésiter. Alors les deux hommes entrèrent dans l'embarcation qui au cri de *Vamos Hijos* — allons enfants — proféré par le capitaine, tourna sa proue à l'est et gagna le fil du courant. Tant que nous restâmes en vue, j'agitai mon mouchoir en réponse aux hourras des Cholos et aux cris d'adieu de nos compagnons. Lorsqu'ils eurent disparu, je regardai autour de moi. La rive était déserte, pas un curieux ne se montrait sur le talus; l'embarquement des voyageurs n'avait eu d'autres témoins que Dieu et moi. Involontairement, je comparai ce départ furtif du chef de la Commission péruvienne à sa sortie pompeuse de Chahuaris, au bruit de la mousqueterie, aux vivat et aux encouragements de l'assistance.

Que d'événements, que de désillusions, que de souffrances morales et physiques signalaient le temps écoulé entre ces deux départs et jalonnaient la distance qui sépare Chahuaris de Sarayacu.

En rentrant dans la cellule que nos compagnons avaient abandonnée avec la joie de prisonniers qui voient tomber leurs fers, je trouvai le majordome occupé à la balayer. Depuis notre arrivée à Sarayacu, c'était la première fois qu'il se livrait à de pareils soins, et j'en fis tout haut la remarque. Loin de se formaliser de mon observation ou plutôt du ton aigre-doux dont je la lui fis, il me répondit gracieusement qu'il en serait de même chaque jour, maintenant que j'étais seul à l'habiter. Ces paroles, jointes à une tasse de café noir que l'individu me servit peu de temps après, en m'engageant à ne pas le laisser refroidir, signifiaient clairement que la réprobation dont le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant avaient été l'objet de la part des moines, ne s'étendait pas jusqu'à moi. Au reste, je l'avais déjà reconnu à d'imperceptibles nuances dans le ton et dans les manières de ces derniers, et si je n'en avais rien dit à mes camarades de chambre, c'était par pure humanité et pour ne pas retourner le couteau dans leurs plaies.

Cette indifférence ou cette mansuétude des religieux à mon égard, après m'avoir paru étrange, avait fini par piquer ma curiosité. Vingt fois je m'étais demandé d'où me provenait l'avantage d'être exempté des coups d'épingle dont ils criblaient à tout propos le capitaine et l'Alferez. Était-ce que le comte de la Blanche-Épine en faisant de nous au prieur des portraits à la manière noire, avait jugé convenable à sa politique ultérieure

sions de route données par le prieur y étaient entassées; elles se composaient de poisson sec et de bananes vertes, le strict nécessaire. Les deux Cholos chargés de la manœuvre de l'embarcation parurent bientôt, poussant devant eux le petit Impétiniri dont les bras étaient liés par une ficelle. Comme je m'indignais de leur façon de traiter cet enfant, le Cholo Antonio qui s'était constitué son gardien et le dressait à des tours de caniche, me dit que c'était par mesure de précaution qu'il en agissait de la sorte, les néophytes ayant tenté de voler l'*Infielito*, pour le garder avec eux à Sarayacu. Le capitaine débarrassa l'enfant de ses ficelles et l'envoya coucher comme un jeune chien sous le pamacari de sa pirogue. Charmé de la sollicitude qu'il témoignait à son protégé, je lui demandai ce qu'il comptait en faire en arrivant à Lima. Il me répondit qu'à défaut de cartes, d'herbiers, de documents scientifiques qu'il pût offrir au Président, il mettrait sous les yeux de Son Excellence le petit Chuncho, comme un échantillon vivant des richesses zoologiques que possédait la République. Après sa présentation officielle au chef de l'Etat, l'infidèle serait régénéré dans les eaux du baptême, puis revêtu d'une livrée de fantaisie, et sous le nom de Jean, Pierre ou Joseph, il brosserait les habits et cirerait les bottes de son propriétaire. Si l'avenir promis à l'Impétiniri n'avait rien de brillant, il était du moins clairement tracé, et sauf les rebuffades et les coups de canne attachés à sa condition et qu'il lui faudrait subir comme autant d'épreuves, son bonheur en ce monde me parut assuré.

Cependant les Cholos avaient pris place à l'avant de la pirogue et n'attendaient que le signal de pousser au large. Le moment de la séparation était venu; le capitaine de frégate me serra vigoureusement la main, et quand l'Alferez eut accompli à mon égard la même formalité, il voulut que son singe roux me donnât la patte, ce que l'animal fit sans hésiter. Alors les deux hommes entrèrent dans l'embarcation qui au cri de *Vamos Hijos* — allons enfants — proféré par le capitaine, tourna sa proue à l'est et gagna le fil du courant. Tant que nous restâmes en vue, j'agitai mon mouchoir en réponse aux hourras des Cholos et aux cris d'adieu de nos compagnons. Lorsqu'ils eurent disparu, je regardai autour de moi. La rive était déserte, pas un curieux ne se montrait sur le talus; l'embarquement des voyageurs n'avait eu d'autres témoins que Dieu et moi. Involontairement, je comparai ce départ furtif du chef de la Commission péruvienne à sa sortie pompeuse de Chahuaris, au bruit de la mousqueterie, aux vivat et aux encouragements de l'assistance.

Que d'événements, que de désillusions, que de souffrances morales et physiques signalaient le temps écoulé entre ces deux départs et jalonnaient la distance qui sépare Chahuaris de Sarayacu.



La femme de Zephyrin.

En rentrant dans la cellule que nos compagnons avaient abandonnée avec la joie de prisonniers qui voient tomber leurs fers, je trouvai le majordome occupé à la balayer. Depuis notre arrivée à Sarayacu, c'était la première fois qu'il se livrait à de pareils soins, et j'en fis tout haut la remarque. Loin de se formaliser de mon observation ou plutôt du ton aigre-doux dont je la lui fis, il me répondit gracieusement qu'il en serait de même chaque jour, maintenant que j'étais seul à l'habiter. Ces paroles, jointes à une tasse de café noir que l'individu me servit peu de temps après, en m'engageant à ne pas le laisser refroidir, signifiaient clairement que la réprobation dont le chef de la Commission péruvienne et son lieutenant avaient été l'objet de la part des moines, ne s'étendait pas jusqu'à moi. Au reste, je l'avais déjà reconnu à d'imperceptibles nuances dans le ton et dans les manières de ces derniers, et si je n'en avais rien dit à mes camarades de chambre, c'était par pure humanité et pour ne pas retourner le couteau dans leurs plaies.

Cette indifférence ou cette mansuétude des religieux à mon égard, après m'avoir paru étrange, avait fini par piquer ma curiosité. Vingt fois je m'étais demandé d'où me provenait l'avantage d'être exempté des coups d'épingle dont ils criblaient à tout propos le capitaine et l'Alferez. Était-ce que le comte de la Blanche-Épine en faisant de nous au prieur des portraits à la manière noire, avait jugé convenable à sa politique ultérieure



Intérieur d'une cellule, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

NEUVIÈME ETAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

**Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent.**

Ce genre d'étagères en harmonie avec le disparate des objets qu'elles supportaient et dont le nombre alla chaque jour augmentant, donna bientôt à ma cellule un cachet remarquable.

Le majordome, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, vint quotidiennement promener son balai à travers ce fouillis. Malgré son obséquiosité constante et les singularités locales qu'il butinait çà et là pour les ajouter à mes collections, je ne pus jamais vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Son haleine qui dès l'aurore empestait le tafia et son bredouillement à partir de dix heures,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2.



Intérieur d'une cellule, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Le comte de la Blanche-Épine, proclamé dictateur, règne et gouverne sans contrôle. — Désenchantement des bons pères. — Qui explique comment et pourquoi le chef de la Commission française, après être entré à Sarayacu avec trompettes et tambours, en sortit sans tambour ni trompette. — Qu'entre l'apothéose et les gémonies, il n'y a qu'un tour de roue de la fortune. — Coup d'œil sur la plaine du Sacrement. — Des Missions de l'Ucayali. — Biographie du révérend père José-Manuel Plaza. — Topographie du village de Sarayacu et classement des races qui le peuplent.

Ce genre d'étagères en harmonie avec le disparate des objets qu'elles supportaient et dont le nombre alla chaque jour augmentant, donna bientôt à ma cellule un cachet remarquable.

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2

Le majordome, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite, vint quotidiennement promener son balai à travers ce fouillis. Malgré son obséquiosité constante et les singularités locales qu'il butinait çà et là pour les ajouter à mes collections, je ne pus jamais vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Son haleine qui dès l'aurore empestait le tafia et son bredouillement à partir de dix heures,

vaillamment du scalpel, des tenailles ou de la scie tout en chantant un gai couplet de vaudeville.

Les *sujets* qu'il dépouillait, préparait, corsetait, avec l'aisance et la prestesse que donne une longue habitude, lui étaient fournis par des néophytes que le prieur envoyait, armés de sarbacanes, battre les bois du matin au soir, pour la plus grande gloire de la zoologie. Le saint homme n'épargnait rien pour être agréable à ses hôtes et satisfaire leurs désirs. La Mission tout entière, était aux ordres du comte de la Blanche-Épine. Vieillards, adultes et enfants s'ébranlaient à un de ses signes comme l'Olympe antique à un clin-d'œil de Jupiter. Il n'était pas jusqu'aux matrones et aux fillettes qui ne fissent preuve de zèle en battant buissons et broussailles pour y surprendre un crapaud rare ou un colimaçon curieux. Heureuse la beauté que le hasard favorisait dans ses recherches ! elle en était récompensée par un sourire protecteur que notre compatriote laissait tomber sur elle en la débarrassant du produit de sa chasse.

Comme à la longue, cette récompense tout honorable qu'elle fut, eût pu sembler insuffisante aux pourvoyeuses, le prieur pour entretenir leur émulation les gratifiait chaque matin de rassades de porcelaine et de rasades d'eau-de-vie, prélevées sur l'épargne de la communauté.

Grâce à cette distribution de petits cadeaux, nos chasseresses déployaient une activité extraordinaire et prenaient pour les conserver à la science, jusqu'aux libellules et aux moucherons de Sarayacu.

Un jour vint où le chef de la Commission française jugeant ses caissons suffisamment remplis d'échantillons d'histoire naturelle, annonça qu'il allait quitter la Mission pour continuer son voyage. La nouvelle de ce départ fut accueillie par les religieux comme un événement néfaste. Après avoir exhalé des plaintes touchantes et fait de vains efforts pour retenir leur hôte, ils n'eurent plus qu'à s'occuper d'assurer ses aises futures. Pendant que l'un choisissait des rameurs et surveillait l'équipement d'une pirogue, l'autre réunissait des provisions de choix, auxquelles le prieur ajoutait des fruits, des cordiaux, des douceurs locales, destinés à rappeler plus tard au comte de la Blanche-Epine les cœurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Ces prévenances des bons moines, cette inquiète sollicitude pour les besoins du noble voyageur, s'exercèrent surtout pendant la dernière journée que celui-ci passa à la Mission. Jamais père adoré se séparant des siens, ne fut entouré, dorloté, choyé avec plus de tendresse. On eut dit qu'en perdant leur hôte, les dignes Franciscains perdaient le soleil qui les éclairait et faisait mûrir leurs récoltes.

A dix heures du soir, l'aide naturaliste trompant la vigilance de son patron entra sans bruit dans ma cellule et me fit ses adieux. Après m'avoir serré les mains avec effusion et débarrassé de quelques dessins que je ne pus cacher à temps, il me demanda, si je comptais rester longtemps à Sarayacu, — le temps d'étudier la Flore du pays, lui répondis-je. — Puis j'ajoutai mentalement : et de vous laisser, ton patron et toi, prendre sur moi assez d'avance pour que je ne vous rencontre plus en chemin.— Là-dessus nous nous sourîmes une dernière fois de l'air le plus gracieux et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.


Thuriféraire de Sarayacu.

Le lendemain j'assistai de la fenêtre de ma cellule au départ des deux voyageurs. A mon grand étonnement, aucune manifestation bruyante ne signala leur sortie du couvent. La cloche resta muette dans le clocher, nul chant pieux ne les accueillit au passage, nulle détonnation n'ébranla l'air en leur honneur. Le chef de la Commission française dépouillé de son auréole et de son habit noir, avait repris le pantalon étroit et la petite veste qu'il portait aux débuts du voyage. L'aide naturaliste le précédait vêtu d'un sarrau bleu. Comme au jour de l'arrivée du noble personnage, le prieur de Sarayacu marchait encore à son côté, mais sans enthousiasme et sans parasol et de ce pas délibéré qui semble annoncer, chez celui qui l'adopte, l'envie d'en finir au plus tôt avec une fastidieuse corvée. En effet, cinq minutes après, le vieillard était de retour et causait d'un air animé avec ses religieux en leur montrant le port que les voyageurs venaient d'abandonner.

Le sans-façon de ce départ qui contrastait si fort avec

vaillamment du scalpel, des tenailles ou de la scie tout en chantant un gai couplet de vaudeville.

Les *sujets* qu'il dépouillait, préparait, corsetait, avec l'aisance et la prestesse que donne une longue habitude, lui étaient fournis par des néophytes que le prieur envoyait, armés de sarbacanes, battre les bois du matin au soir, pour la plus grande gloire de la zoologie. Le saint homme n'épargnait rien pour être agréable à ses hôtes et satisfaire leurs désirs. La Mission tout entière, était aux ordres du comte de la Blanche-Épine. Vieillards, adultes et enfants s'ébranlaient à un de ses signes comme l'Olympe antique à un clin-d'œil de Jupiter. Il n'était pas jusqu'aux matrones et aux fillettes qui ne fissent preuve de zèle en battant buissons et broussailles pour y surprendre un crapaud rare ou un colimaçon curieux. Heureuse la beauté que le hasard favorisait dans ses recherches ! elle en était récompensée par un sourire protecteur que notre compatriote laissait tomber sur elle en la débarrassant du produit de sa chasse.

Comme à la longue, cette récompense tout honorable qu'elle fut, eût pu sembler insuffisante aux pourvoyeuses, le prieur pour entretenir leur émulation les gratifiait chaque matin de rassades de porcelaine et de rasades d'eau-de-vie, prélevées sur l'épargne de la communauté.

Grâce à cette distribution de petits cadeaux, nos chasseresses déployaient une activité extraordinaire et prenaient pour les conserver à la science, jusqu'aux libellules et aux moucherons de Sarayacu.



Thuriferaire de Sarayacu.

Un jour vint où le chef de la Commission française jugeant ses caissons suffisamment remplis d'échantillons d'histoire naturelle, annonça qu'il allait quitter la Mission pour continuer son voyage. La nouvelle de ce départ fut accueillie par les religieux comme un événement néfaste. Après avoir exhalé des plaintes touchantes et fait de vains efforts pour retenir leur hôte, ils n'eurent plus qu'à s'occuper d'assurer ses aises futures. Pendant que l'un choisissait des rameurs et surveillait l'équipement d'une pirogue, l'autre réunissait des provisions de choix, auxquelles le prieur ajoutait des fruits, des cordiaux, des douceurs locales, destinés à rappeler plus tard au comte de la Blanche-Epine les cœurs dévoués qu'il laissait derrière lui. Ces prévenances des bons moines, cette inquiète sollicitude pour les besoins du noble voyageur, s'exercèrent surtout pendant la dernière journée que celui-ci passa à la Mission. Jamais père adoré se séparant des siens, ne fut entouré, dorloté, choyé avec plus de tendresse. On eut dit qu'en perdant leur hôte, les dignes Franciscains perdaient le soleil qui les éclairait et faisait mûrir leurs récoltes.

A dix heures du soir, l'aide naturaliste trompant la vigilance de son patron entra sans bruit dans ma cellule et me fit ses adieux. Après m'avoir serré les mains avec effusion et débarrassé de quelques dessins que je ne pus cacher à temps, il me demanda, si je comptais rester longtemps à Sarayacu, — le temps d'étudier la Flore du pays, lui répondis-je. — Puis j'ajoutai mentalement : et de vous laisser, ton patron et toi, prendre sur moi assez d'avance pour que je ne vous rencontre plus en chemin. — Là-dessus nous nous sourimes une dernière fois de l'air le plus gracieux et nous nous séparâmes pour ne plus nous revoir.

Le lendemain j'assistai de la fenêtre de ma cellule au départ des deux voyageurs. A mon grand étonnement, aucune manifestation bruyante ne signala leur sortie du couvent. La cloche resta muette dans le clocher, nul chant pieux ne les accueillit au passage, nulle détonation n'ébranla l'air en leur honneur. Le chef de la Commission française dépouillé de son auréole et de son habit noir, avait repris le pantalon étroit et la petite veste qu'il portait aux débuts du voyage. L'aide naturaliste le précédait vêtu d'un sarrau bleu. Comme au jour de l'arrivée du noble personnage, le prieur de Sarayacu marchait encore à son côté, mais sans enthousiasme et sans parasol et de ce pas délibéré qui semble annoncer, chez celui qui l'adopte, l'envie d'en finir au plus tôt avec une fastidieuse corvée. En effet, cinq minutes après, le vieillard était de retour et causait d'un air animé avec ses religieux en leur montrant le port que les voyageurs venaient d'abandonner.

Le sans-façon de ce départ qui contrastait si fort avec

oiseaux. *Valgame Dios!* C'est à ne pas y croire! — Oh! nos seigneurs de Gênes et de Turin ont des façons plus nobles et quand il arrive à l'un d'eux d'être hébergé dans un couvent, il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude aux religieux par un cadeau superbe ou une riche aumône!

Comme il eût été trop long d'expliquer à Fray Hilario que les savants, avides des seules richesses de l'intellect, s'embarrassent peu de cet or que traîne après soi le vulgaire, et que mon compatriote, à supposer qu'il en possédât quelques pièces, devait les avoir consacrées à ses besoins futurs, je me bornai à lui rappeler que le comte de la Blanche-Épine s'étant présenté à Sarayacu sous le patronnage immédiat du Président de la république, ce dernier ne pouvait manquer de faire approuver par les Chambres et supporter par le budget, les dépenses qu'avaient occasionnées aux missionnaires le séjour de son protégé.

Mais cet argument, que je croyais devoir apaiser l'ire du religieux, fut comme une allumette imprudemment approchée d'un pétard.

« Le Président, le budget! s'écria-t-il l'œil enflammé; mais vous parlez là comme un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Est-ce que le Président s'occupe de nous? est-ce que le budget nous vient en aide? Il y a plus de dix ans qu'ils ne nous ont donné un cuartillo. Cent fois nous avons écrit pour réclamer à ce sujet; nos lettres sont restées sans réponse. Ce n'est pas votre comte de la Blanche-Épine qui nous fera solder cet arriéré! Ah! nous ne sommes plus au temps des vice-rois, où le prieur de Sarayacu recevait un traitement annuel de huit mille piastres, sans compter les dons particuliers des vice-reines, les aumônes et les legs des fidèles! Aujourd'hui, le chef de l'État, tout à ses plaisirs et à ses affaires, nous refuse le nécessaire, et voit d'un œil sec nos pauvres Missions marcher à leur ruine. Sans les quêtes que nos frères d'Ocopa font à Lima dans les maisons pieuses, nous n'aurions pas de chemises à donner à nos néophytes; à plus forte raison de quoi nous procurer des haches, des couteaux, des verroteries pour commercer avec les Infidèles! Nous vivons dans un triste siècle, don Pablo mio; la foi s'est retirée des cœurs; la religion et ses ministres ne sont plus honorés comme ils l'étaient jadis. Je n'en veux d'autre preuve que l'indifférence des Chambres à notre égard et la misère dans laquelle nous laisse végéter le gouvernement. Au reste, nous lui rendons bien dédain pour oubli, comme vous l'aurez vu par le peu de cas que nous avons fait de ce capitaine de frégate, son envoyé. A quoi bon, en effet, baiser la main qui vous châtie et se priver pour des ingrats!



Acolyte de Sarayacu.

La réflexion finale du bon moine valait un long discours; elle eut pour effet de déboucher les avenues de mon cerveau jusqu'alors obstruées, et de me montrer l'endroit et l'envers de la politique suivie par le prieur à l'égard de mes compagnons. Après avoir remercié le hasard qui venait de me donner si complaisamment le mot d'une énigme que je cherchais en vain depuis trois semaines, je m'en remis à lui du soin de me découvrir les secrets qu'on pouvait encore me cacher. Fray Hilario, plus léger de cœur et d'esprit après la confidence qu'il m'avait faite, s'en alla bêcher le jardin et me laissa à ma besogne.

Durant huit grands jours, les caquets allèrent leur train. Tombés des hauteurs sidérales du rêve sur les tessons tranchants de la réalité, missionnaires et néophytes exhalèrent leurs plaintes avec une unanimité touchante. Il n'y eut pas jusqu'au Yankee qui, frustré dans son espérance de recevoir quelques bank-notes du noble seigneur qui parlait couramment sa langue et l'avait appelé *My dear*, ne se crût en droit de lancer contre lui son mot et sa pierre.

Si le chef de la Commission française fut un peu flagellé par les commensaux de Sarayacu, comme il appert des lignes qui précèdent, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne le fut pas seul, et que l'aide-naturaliste reçut sa part des étrivières. Le dégoût qu'avaient soulevé ses préparations d'animaux fut élevé à la centième puissance et les adjectifs qualificatifs manquèrent pour l'exprimer. Qu'il fût resté un jour de plus à la Mission et la peste s'y déclarait infailliblement. La gaieté, l'entrain du jeune homme que chacun avait admirés, ses grimaces comiques et les pas de danse qu'il essayait

oiseaux. *Valgame Dios!* C'est à ne pas y croire! — Oh! nos seigneurs de Gênes et de Turin ont des façons plus nobles et quand il arrive à l'un d'eux d'être hébergé dans un couvent, il ne manque pas d'en témoigner sa gratitude aux religieux par un cadeau superbe ou une riche aumône!

Comme il eût été trop long d'expliquer à Fray Hilario que les savants, avides des seules richesses de l'intellect, s'embarrassent peu de cet or que traîne après soi le vulgaire, et que mon compatriote, à supposer qu'il en possédât quelques pièces, devait les avoir consacrées à ses besoins futurs, je me bornai à lui rappeler que le comte de la Blanche-Épine s'étant présenté à Sarayacu sous le patronnage immédiat du Président de la république, ce dernier ne pouvait manquer de faire approuver par les Chambres et supporter par le budget, les dépenses qu'avaient occasionnées aux missionnaires le séjour de son protégé.

Mais cet argument, que je croyais devoir apaiser l'ire du religieux, fut comme une allumette imprudemment approchée d'un pétard.

« Le Président, le budget! s'écria-t-il l'œil enflammé; mais vous parlez là comme un enfant qui ne sait ce qu'il dit. Est-ce que le Président s'occupe de nous? est-ce que le budget nous vient en aide? Il y a plus de dix ans qu'ils ne nous ont donné un cuartillo. Cent fois nous avons écrit pour réclamer à ce sujet; nos lettres sont restées sans réponse. Ce n'est pas votre comte de la Blanche-Épine qui nous fera solder cet arriéré! Ah! nous ne sommes plus au temps des vice-rois, où le prieur de Sarayacu recevait un traitement annuel de huit mille piastres, sans compter les dons particuliers des vice-reines, les aumônes et les legs des fidèles! Aujourd'hui, le chef de l'État, tout à ses plaisirs et à ses affaires, nous refuse le nécessaire, et voit d'un œil sec nos pauvres Missions marcher à leur ruine. Sans les quêtes que nos frères d'Ocopa font à Lima dans les maisons pieuses, nous n'aurions pas de chemises à donner à nos néophytes; à plus forte raison de quoi nous procurer des haches, des couteaux, des verroteries pour commercer avec les Infidèles! Nous vivons dans un triste siècle, don Pablo mio; la foi s'est retirée des cœurs; la religion et ses ministres ne sont plus honorés comme ils l'étaient jadis. Je n'en veux d'autre preuve que l'indifférence des Chambres à notre égard et la misère dans laquelle nous laisse végéter le gouvernement. Au reste, nous lui rendons bien dédain pour oubli, comme vous l'aurez vu par le peu de cas que nous avons fait de ce capitaine de frégate, son envoyé. A quoi bon, en effet, baiser la main qui vous châtie et se priver pour des ingrats!



Acolyte de Sarayacu.

La réflexion finale du bon moine valait un long discours; elle eut pour effet de déboucher les avenues de mon cerveau jusqu'alors obstruées, et de me montrer l'endroit et l'envers de la politique suivie par le prieur à l'égard de mes compagnons. Après avoir remercié le hasard qui venait de me donner si complaisamment le mot d'une énigme que je cherchais en vain depuis trois semaines, je m'en remis à lui du soin de me découvrir les secrets qu'on pouvait encore me cacher. Fray Hilario, plus léger de cœur et d'esprit après la confidence qu'il m'avait faite, s'en alla bêcher le jardin et me laissa à ma besogne.

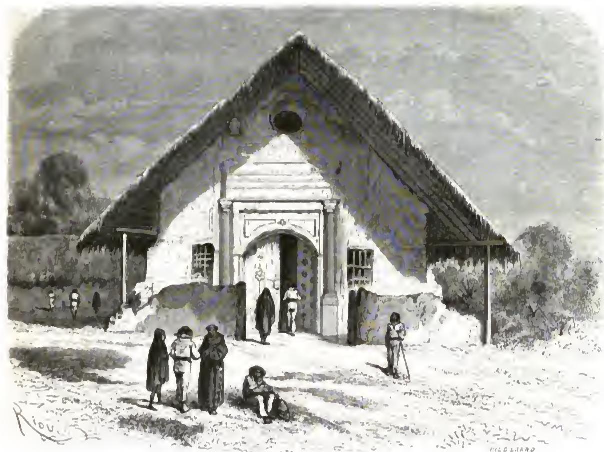
Durant huit grands jours, les caquets allèrent leur train. Tombés des hauteurs sidérales du rêve sur les tessons tranchants de la réalité, missionnaires et néophytes exhalèrent leurs plaintes avec une unanimité touchante Il n'y eut pas jusqu'au Yankee qui, frustré dans son espérance de recevoir quelques bank-notes du noble seigneur qui parlait couramment sa langue et l'avait appelé *My dear*, ne se crût en droit de lancer contre lui son mot et sa pierre.

Si le chef de la Commission française fut un peu flagellé par les commensaux de Sarayacu, comme il appert des lignes qui précèdent, hâtons-nous d'ajouter qu'il ne le fut pas seul, et que l'aide-naturaliste reçut sa part des étrivières. Le dégoût qu'avaient soulevé ses préparations d'animaux fut élevé à la centième puissance et les adjectifs qualificatifs manquèrent pour l'exprimer. Qu'il fût resté un jour de plus à la Mission et la peste s'y déclarait infailliblement. La gaieté, l'entrain du jeune homme que chacun avait admirés, ses grimaces comiques et les pas de danse qu'il essayait

sions du Haut-Huallaga, entreprirent une exploration de la plaine du Sacrement qui les conduisit après bien des fatigues chez les Panos de Manoa. Ceux-ci prenant l'alarme à la vue d'inconnus auxquels ils supposaient des intentions hostiles, les accueillirent à coups de flèche et de massue. Un engagement général s'en suivit et quelques morts des deux partis restèrent sur le carreau. Dans le désordre de la mêlée, les religieux réussirent à s'emparer de trois enfants Panos qu'ils emmenèrent avec eux.

Deux ans après cet essai de conquête apostolique et malgré les tristes avantages qu'on en avait retirés, de nouveaux missionnaires partis de Huanuco avec une escorte de soldats espagnols, tentaient de se frayer un passage à travers les forêts de la plaine du Sacrement et d'arriver jusqu'aux peuplades infidèles. Mais après huit jours de marche à l'aventure, les soldats rebutés par la fatigue et le mauvais état des chemins, se mutinaient et refusant de passer outre, obligeaient les religieux à revenir sur leurs pas.

Au mois de mai 1760, une nouvelle expédition fut résolue. Elle se composait des pères franciscains Miguel Salcedo et Francisco de San José, de quatre vingt-dix néophytes, de sept Espagnols et d'un interprète. Cet interprète, jeune fille de la nation Pano, était un des trois enfants qu'en 1757, les pères Fresneda et Cabello avaient



Façade de l'église de Sarayacu.

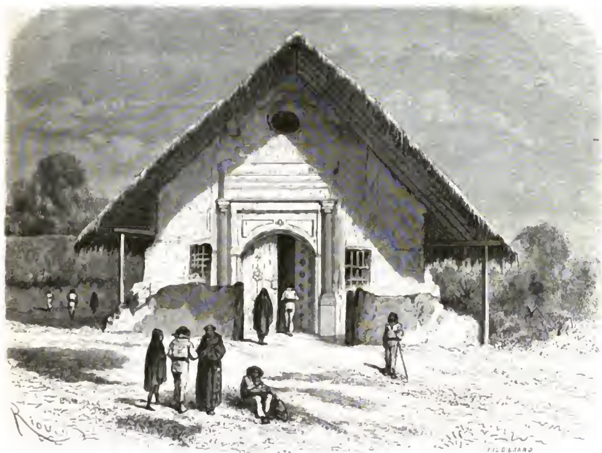
capturés. Baptisée par eux, sous le nom d'Ana Rosa, elle avait été élevée à Lima dans le monastère de Sainte Rose de Viterbe et comme en apprenant l'espagnol et le quechua, elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, on l'avait adjointe à l'expédition pour faciliter ses rapports avec les naturels. En atteignant le territoire des Panos, les religieux la détachèrent en avant pour annoncer leur arrivée aux gens de sa tribu. Ceux-ci qui l'avaient crue morte ou esclave, furent charmés de la revoir et la comblèrent de caresses. Ana Rosa usant adroitement du prestige que lui donnaient aux yeux des siens, son éducation, ses manières et le costume de novice qu'elle avait adopté, sut disposer leur esprit en faveur des missionnaires. Hommes et femmes accueillirent cordialement ces derniers et leur promirent d'embrasser la religion chrétienne.

Charmés de l'accueil de leurs hôtes et confiants dans leur promesse, les religieux résolurent de fonder une Mission en cet endroit. Le père Salcedo accompagné de ses néophytes, retourna bientôt à Ocopa rendre compte à ses supérieurs du résultat de son voyage, laissant le père San José, les sept Espagnols et Ana Rosa à Suaray, ainsi se nommait le village des Panos où ils avaient établi leur séjour. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le père San José reçut de nouvelles de son compagnon. Pendant ce temps, il vécut de la vie des Indiens, chas-

sions du Haut-Huallaga, entreprirent une exploration de la plaine du Sacrement qui les conduisit après bien des fatigues chez les Panos de Manoa. Ceux-ci prenant l'alarme à la vue d'inconnus auxquels ils supposaient des intentions hostiles, les accueillirent à coups de flèche et de massue. Un engagement général s'en suivit et quelques morts des deux partis restèrent sur le carreau. Dans le désordre de la mêlée, les religieux réussirent à s'emparer de trois enfants Panos qu'ils emmenèrent avec eux.

Deux ans après cet essai de conquête apostolique et malgré les tristes avantages qu'on en avait retirés, de nouveaux missionnaires partis de Huanuco avec une escorte de soldats espagnols, tentaient de se frayer un passage à travers les forêts de la plaine du Sacrement et d'arriver jusqu'aux peuplades infidèles. Mais après huit jours de marche à l'aventure, les soldats rebutés par la fatigue et le mauvais état des chemins, se mutinaient et refusant de passer outre, obligeaient les religieux à revenir sur leurs pas.

Au mois de mai 1760, une nouvelle expédition fut résolue. Elle se composait des pères franciscains Miguel Salcedo et Francisco de San José, de quatre vingt-dix néophytes, de sept Espagnols et d'un interprète. Cet interprète, jeune fille de la nation Pano, était un des trois enfants qu'en 1757, les pères Fresneda et Cabello avaient



Façade de l'église de Sarayacu.

capturés. Baptisée par eux, sous le nom d'Ana Rosa, elle avait été élevée à Lima dans le monastère de Sainte Rose de Viterbe et comme en apprenant l'espagnol et le quechua, elle n'avait pas oublié sa langue maternelle, on l'avait adjointe à l'expédition pour faciliter ses rapports avec les naturels. En atteignant le territoire des Panos, les religieux la détachèrent en avant pour annoncer leur arrivée aux gens de sa tribu. Ceux-ci qui l'avaient crue morte ou esclave, furent charmés de la revoir et la comblèrent de caresses. Ana Rosa usant adroitement du prestige que lui donnaient aux yeux des siens, son éducation, ses manières et le costume de novice qu'elle avait adopté, sut disposer leur esprit en faveur des missionnaires. Hommes et femmes accueillirent cordialement ces derniers et leur promirent d'embrasser la religion chrétienne.

Charmés de l'accueil de leurs hôtes et confiants dans leur promesse, les religieux résolurent de fonder une Mission en cet endroit. Le père Salcedo accompagné de ses néophytes, retourna bientôt à Ocopa rendre compte à ses supérieurs du résultat de son voyage, laissant le père San José, les sept Espagnols et Ana Rosa à Suaray, ainsi se nommait le village des Panos où ils avaient établi leur séjour. Dix-huit mois s'écoulèrent sans que le père San José reçut de nouvelles de son compagnon. Pendant ce temps, il vécut de la vie des Indiens, chas-

après le massacre des missionnaires à Suaray, étaient venus fonder un petit village. Ana Rosa y vivait avec eux. Son intelligence, son aptitude à parler différents idiomes, lui avaient valu l'honneur sans précédent chez ces nations sauvages, d'être élevée par ses concitoyens au rang de curaca ou capitaine.

Le père Sobreviela fut accueilli avec empressement par les assassins des religieux d'Ocopa. Le Sipibo Rungato était mort dans l'intervalle et Ana Rosa, en approchant de la cinquantaine, avait dit adieu aux passions de sa jeunesse [1]. La vue d'un missionnaire qui lui rappelait son innocence passée et l'instruction religieuse qu'elle avait reçue, l'émut fortement. Elle se sentit touchée de la grâce et supplia le père Sobreviela de se fixer à Sarayacu pour faire entendre à sa tribu la parole de l'Évangile. Le missionnaire, que ses affaires rappelaient à Ocopa, ne put se rendre à sa prière, mais lui promit d'y avoir égard.

L'année suivante il envoyait à Sarayacu les pères Narciso Girbal, Barcelo et Buonaventura Marques, dont nous avons mentionné le zèle et traduit la correspondance privée dans notre notice sur les Indiens Panos.

De 1791 à 1795 les Missions de l'Ucayali en général et celle de Sarayacu en particulier, eurent une phase prospère. Passé ce temps les néophytes d'origines diverses qu'on y avait réunis et qui jusque-là avaient vécu en bon accord, se brouillèrent, refusèrent de se rendre aux offices et finirent par former dans chaque Mission, autant de schismes que de tribus distinctes.

Rives de l'Ucayali.

Cette inimitié, qui allait croissant, faisait présager une catastrophe terrible et les missionnaires craignant pour leur vie, se résolurent à partir pour Ocopa.

Sur ces entrefaites, un jeune moine Franciscain de Riobamba, qu'un article du *Mercurio peruano*, journal publié à Lima, avait instruit de la crise imminente qui menaçait les Missions de l'Ucayali, abandonna les régions de l'Équateur, descendit la rivière Napo et se produisit à Sarayacu au moment ou les pères Girbal et Marques se disposaient à en sortir.

Avec cette assurance de la jeunesse qui défie le danger et se rit des obstacles, notre jeune homme qui n'était autre que le révérend Fray José Manuel Plaza, offrit aux missionnaires de se mettre à la tête de leurs Missions et de continuer à ses périls et risques de les diriger dans la bonne voie [2]. Les religieux acceptèrent sa proposition mais n'en effectuèrent pas moins leur départ dans un prompt délai. Fray Manuel Plaza resta seul à Sarayacu, n'ayant pour faire face à la

1. Ana Rosa mourut à Sarayacu à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le révérend Plaza, qui l'assista à ses derniers moments, nous dit qu'elle était bourrelée par les remords de son action passée, et s'imaginait voir des démons autour de sa couche. Elle est enterrée devant le maître autel de l'église, à quelques pas des missionnaires massacrés à Suaray, et dont les restes avaient été déposés en ce lieu par ordre du P. Sobreviela.

2. Il n'existe d'autre biographie du révérend Fray José Manuel Plaza, qu'une courte notice publiée, en 1845, par le journal *El Comercio* de Lima, notice où l'inexactitude des faits et gestes du personnage s'unit, chez son panégyriste, à une ignorance complète et presque ridicule des localités.

Nous ne disons rien du ton laudatif de ce morceau littéraire, qui dépasse l'hyperbole de cent coudées et rappelle par trop le pavé de l'ours du bon la Fontaine.

Un portrait sérieux et raisonné de l'homme qui, pendant cinquante-un ans, a gouverné les Missions de l'Ucayali, est encore à tracer. Ce portrait, nous nous sommes promis de le tracer plus tard, non dans le cours de ce récit où il ferait longueur, ni dans le cadre étroit d'une biographie, où il n'aurait qu'un intérêt médiocre, mais dans une œuvre séparée, qui comprendra l'historique des Missions du Cerro de la Sal, du Pozuzo et du Huallaga, depuis longtemps éteintes, et celui des Missions de l'Ucayali sur le point de s'éteindre.

Dans cette œuvre épique, véritable martyrologe, apparaîtront successivement les apôtres et les propagateurs de la foi chrétienne couchés obscurément depuis trois siècles dans le sillon qu'ils défrichaient, et dont les noms, encore inconnus à cette heure ou depuis longtemps oubliés, seront mentionnés dans notre récit. Le révérend Plaza sera un des héros de notre épopée, une des étoiles de la pléiade.

Les documents relatifs à ce travail, dont il nous arrive de parler pour la première fois, nous coûtèrent jadis cinq ans de patientes recherches et de lectures assidues dans les bibliothèques et les archives des couvents de cette Amérique. Si nous ne l'intercalons pas aujourd'hui dans notre itinéraire, auquel il était aussi étroitement lié que le fond peut l'être à la forme, c'est que des circonstances plus fortes que notre volonté nous ont contraint de séparer le cadre du portrait, de publier nos études sur la nature avant notre appréciation raisonnée des hommes et des choses. Un jour, nous rétablirons dans son intégrité le plan primitif de cette œuvre.

après le massacre des missionnaires à Suaray, étaient venus fonder un petit village. Ana Rosa y vivait avec eux. Son intelligence, son aptitude à parler différents idiomes, lui avaient valu l'honneur sans précédent chez ces nations sauvages, d'être élevée par ses concitoyens au rang de curaca ou capitaine.

Le père Sobreviela fut accueilli avec empressement par les assassins des religieux d'Ocopa. Le Sipibo Rungato était mort dans l'intervalle et Ana Rosa, en approchant de la cinquantaine, avait dit adieu aux passions de sa jeunesse [1]. La vue d'un missionnaire qui lui rappelait son innocence passée et l'instruction religieuse qu'elle avait reçue, l'émut fortement. Elle se sentit touchée de la grâce et supplia le père Sobreviela de se fixer à Sarayacu pour faire entendre à sa tribu la parole de l'Évangile. Le missionnaire, que ses affaires rappelaient à Ocopa, ne put se rendre à sa prière, mais lui promit d'y avoir égard.

L'année suivante il envoyait à Sarayacu les pères Narciso Girbal, Barcelo et Buonaventura Marques, dont nous avons mentionné le zèle et traduit la correspondance privée dans notre notice sur les Indiens Panos.

De 1791 à 1795 les Missions de l'Ucayali en général et celle de Sarayacu en particulier, eurent une phase prospère. Passé ce temps les néophytes d'origines diverses qu'on y avait réunis et qui jusque-là avaient vécu en bon accord, se brouillèrent, refusèrent de se rendre aux offices et finirent par former dans chaque Mission, autant de schismes que de tribus distinctes.

Cette inimitié, qui allait croissant, faisait présager une catastrophe terrible et les missionnaires craignant pour leur vie, se résolurent à partir pour Ocopa.

Sur ces entrefaites, un jeune moine Franciscain de Riobamba, qu'un article du *Mercurio peruano*, journal publié à Lima, avait instruit de la crise imminente qui menaçait les Missions de l'Ucayali, abandonna les régions de l'Équateur, descendit la rivière Napo et se produisit à Sarayacu au moment où les pères Girbal et Marques se disposaient à en sortir.

Avec cette assurance de la jeunesse qui défie le danger et se rit des obstacles, notre jeune homme qui n'était autre que le révérend Fray José Manuel Plaza, offrit aux missionnaires de se mettre à la tête de leurs Missions et de continuer à ses périls et risques de les diriger dans la bonne voie [2]. Les religieux acceptèrent sa proposition mais n'en effectuèrent pas moins leur départ dans un prompt délai. Fray Manuel Plaza resta seul à Sarayacu, n'ayant pour faire face à la

Rives de l'Ucayali.

1. Ana Rosa mourut à Sarayacu à l'âge de soixante-quatorze ans.

Le révérend Plaza, qui l'assista à ses derniers moments, nous dit qu'elle était bourrelée par les remords de son action passée, et s'imaginait voir des démons autour de sa couche. Elle est enterrée devant le maître autel de l'église, à quelques pas des missionnaires massacrés à Suaray, et dont les restes avaient été déposés en ce lieu par ordre du P. Sobreviela.

2. Il n'existe d'autre biographie du révérend Fray José Manuel Plaza, qu'une courte notice publiée, en 1845, par le journal *El Comercio* de Lima, notice où l'inexactitude des faits et gestes du personnage s'unit, chez son panégyriste, à une ignorance complète et presque ridicule des localités.

Nous ne disons rien du ton laudatif de ce morceau littéraire, qui dépasse l'hyperbole de cent coudées et rappelle par trop le pavé de l'ours du bon la Fontaine.

Un portrait sérieux et raisonné de l'homme qui, pendant cinquante-un ans, a gouverné les Missions de l'Ucayali, est encore à tracer. Ce portrait, nous nous sommes promis de le tracer plus tard, non dans le cours de ce récit où il ferait longueur, ni dans le cadre étroit d'une biographie, où il n'aurait qu'un intérêt médiocre, mais dans une œuvre séparée, qui comprendra l'historique des Missions du Cerro de la Sal, du Pozuzo et du Huallaga, depuis longtemps éteintes, et celui des Missions de l'Ucayali sur le point de s'éteindre.

Dans cette œuvre épique, véritable martyrologe, apparaîtront successivement les apôtres et les propagateurs de la foi chrétienne couchés obscurément depuis trois siècles dans le sillon qu'ils défrichaient, et dont les noms, encore inconnus à cette heure ou depuis longtemps oubliés, seront mentionnés dans notre récit. Le révérend Plaza sera un des héros de notre épopée, une des étoiles de la pléiade.

Les documents relatifs à ce travail, dont il nous arrive de parler pour la première fois, nous coûtèrent jadis cinq ans de patientes recherches et de lectures assidues dans les bibliothèques et les archives des couvents de cette Amérique. Si nous ne l'intercalons pas aujourd'hui dans notre itinéraire, auquel il était aussi étroitement lié que le fond peut l'être à la forme, c'est que des circonstances plus fortes que notre volonté nous ont contraint de séparer le cadre du portrait, de publier nos études sur la nature avant notre appréciation raisonnée des hommes et des choses. Un jour, nous rétablirons dans son intégrité le plan primitif de cette œuvre.

Déjà en 1819, la renommée du père Plaza, qui avait traversé les Andes, lui avait valu l'honneur d'être appelé à Lima par le vice-roi Abascal, qui voulait être renseigné sur la navigation des rivières de l'intérieur, dans le cas où l'armée royaliste, prise entre les Indépendants du nord et du sud qui tentaient d'opérer leur jonction du côté de Lima, serait forcée de se replier sur Jauja et les vallées de l'est. Notre missionnaire se rendit à l'invitation du vice-roi, lui donna tous les renseignements qu'il put souhaiter, et, comblé d'éloges et de dons pécuniaires, revint à Sarayacu en descendant les rivières Apurimac et Chanchamayo qu'il avait remontées pour gagner Andamarca, Tarma et enfin Lima.

Malheureusement pour l'avenir des Missions qu'il dirigeait, comme pour le sien propre, les indications et les renseignements du révérend Plaza, si précis qu'ils fussent, ne purent empêcher que les troupes de Sucre et de Bolivar ne se rejoignissent, que l'armée royaliste prise entre deux feux ne fût battue dans les plaines d'Ayacucho, la domination espagnole abolie et l'indépendance du Pérou proclamée.

Ces événements, qui bouleversèrent la face du pays, eurent pour les Missions un contre-coup terrible. A la première nouvelle du soulèvement des patriotes, un ordre émané du collége d'Ocopa enjoignit à tous les missionnaires de quitter leurs Missions dans le plus bref délai et de venir se rallier à leur supérieur. Le père Plaza, qui ne relevait pas directement du couvent d'Ocopa, bien qu'il en suivît la règle, fut excepté ou plutôt ne fut pas compris dans cette mesure.



Femme de Sarayacu en costume d'église.

En peu de temps, les Missions de l'Ucayali, abandonnées par leurs pasteurs, se dépeuplèrent une à une. La plupart des néophytes retournèrent vivre dans les bois avec leurs frères barbares; quelques-uns se réunirent aux chrétiens de Sarayacu. Le révérend Plaza, à qui la nouvelle république et le collége d'Ocopa ne venaient plus en aide, comprit que sa Mission ne pouvait vivre de l'autel et tacha de la faire vivre par le commerce. Il planta des cannes à sucre, fabriqua du tafia et de la mélasse, fit des salaisons de poisson, recueillit dans les forêts de la salsepareille et du cacao et alla jusqu'à la frontière du Brésil tirer parti de ces denrées.

Cette vie de labeur et de spéculation dura sept années; puis un jour vint où le chagrin et la maladie eurent raison de l'énergique volonté du révérend. Une fièvre maligne s'abattit sur lui et l'obligea de garder le lit pendant cinq semaines. Quand il fut en état de rassembler deux idées, il se sentit si affaibli au physique, si découragé au moral, qu'il jugea nécessaire d'aller respirer l'air natal et de consulter sur son état les docteurs du pays. Il quitta donc Sarayacu, descendit l'Ucayali, entra dans le Marañon et remonta la rivière Napo. Après quarante jours de navigation, il atteignait le village de Santa-Rosa, d'où quatorze jours de marche le conduisaient à Quito.

Une entrevue qu'il eut avec l'évêque de Quito, don Rafael Lazo de la Vega et le libérateur Simon Bolivar, lui valut du premier force éloges sur sa belle conduite et du second un mandat de deux cent cinquante piastres sur le trésor. A cette libéralité du héros d'Ayacucho, un frère de notre missionnaire, le chanoine Plaza, ajouta trois cents piastres qui lui permirent de s'approvisionner d'une foule de choses qui manquaient depuis longtemps à sa Mission. Ce changement de fortune influa heureusement sur sa santé qui se rétablit à vue d'œil. A peine eut-il recouvré assez de force pour se mettre en voyage qu'il prit congé des personnes qui l'avaient secouru et se rembarqua sur la rivière Napo. Après huit mois d'absence, il était de retour à Sarayacu. Les néophytes des deux sexes auxquels par une grâce toute spéciale, il avait réussi à inspirer autant d'attachement pour sa personne que de terreur pour la cravache en nerf de lamantin dont il usait à leur égard, les néophytes firent éclater à sa vue les transports les plus vifs; hommes et femmes couvrirent ses mains de baisers, et le croyant toujours malade, le prirent dans leurs bras et le portèrent jusqu'à sa cellule. A l'ancien règlement que le révérend Plaza remit en vigueur, le jour même de son arrivée, les enfants de son cœur, comme il les appelait, reconnurent bien vite que leur père spirituel avait recouvré la santé du corps et celle de l'esprit.

Déjà en 1819, la renommée du père Plaza, qui avait traversé les Andes, lui avait valu l'honneur d'être appelé à Lima par le vice-roi Abascal, qui voulait être renseigné sur la navigation des rivières de l'intérieur, dans le cas où l'armée royaliste, prise entre les Indépendants du nord et du sud qui tentaient d'opérer leur jonction du côté de Lima, serait forcée de se replier sur Jauja et les vallées de l'est. Notre missionnaire se rendit à l'invitation du vice-roi, lui donna tous les renseignements qu'il put souhaiter, et, comblé d'éloges et de dons pécuniaires, revint à Sarayacu en descendant les rivières Apurimac et Chanchamayo qu'il avait remontées pour gagner Andamarca, Tarma et enfin Lima.

Malheureusement pour l'avenir des Missions qu'il dirigeait, comme pour le sien propre, les indications et les renseignements du révérend Plaza, si précis qu'ils fussent, ne purent empêcher que les troupes de Sucre et de Bolivar ne se rejoignissent, que l'armée royaliste prise entre deux feux ne fût battue dans les plaines d'Ayacucho, la domination espagnole abolie et l'indépendance du Pérou proclamée.

Ces événements, qui bouleversèrent la face du pays, eurent pour les Missions un contre-coup terrible. A la première nouvelle du soulèvement des patriotes, un ordre émané du collége d'Ocopa enjoignit à tous les missionnaires de quitter leurs Missions dans le plus bref délai et de venir se rallier à leur supérieur. Le père Plaza, qui ne relevait pas directement du couvent d'Ocopa, bien qu'il en suivît la règle, fut excepté ou plutôt ne fut pas compris dans cette mesure.



Femme de Sarayacu en costume d'église.

En peu de temps, les Missions de l'Ucayali, abandonnées par leurs pasteurs, se dépeuplèrent une à une. La plupart des néophytes retournèrent vivre dans les bois avec leurs frères barbares; quelques-uns se réunirent aux chrétiens de Sarayacu. Le révérend Plaza, à qui la nouvelle république et le collége d'Ocopa ne venaient plus en aide, comprit que sa Mission ne pouvait vivre de l'autel et tacha de la faire vivre par le commerce. Il planta des cannes à sucre, fabriqua du tafia et de la mélasse, fit des salaisons de poisson, recueillit dans les forêts de la salsepareille et du cacao et alla jusqu'à la frontière du Brésil tirer parti de ces denrées.

Cette vie de labeur et de spéculation dura sept années; puis un jour vint où le chagrin et la maladie eurent raison de l'énergique volonté du révérend. Une fièvre maligne s'abattit sur lui et l'obligea de garder le lit pendant cinq semaines. Quand il fut en état de rassembler deux idées, il se sentit si affaibli au physique, si découragé au moral, qu'il jugea nécessaire d'aller respirer l'air natal et de consulter sur son état les docteurs du pays. Il quitta donc Sarayacu, descendit l'Ucayali, entra dans le Marañon et remonta la rivière Napo. Après quarante jours de navigation, il atteignait le village de Santa-Rosa, d'où quatorze jours de marche le conduisaient à Quito.

Une entrevue qu'il eut avec l'évêque de Quito, don Rafael Lazo de la Vega et le libérateur Simon Bolivar, lui valut du premier force éloges sur sa belle conduite et du second un mandat de deux cent cinquante piastres sur le trésor. A cette libéralité du héros d'Ayacucho, un frère de notre missionnaire, le chanoine Plaza, ajouta trois cents piastres qui lui permirent de s'approvisionner d'une foule de choses qui manquaient depuis longtemps à sa Mission. Ce changement de fortune influa heureusement sur sa santé qui se rétablit à vue d'œil. A peine eut-il recouvré assez de force pour se mettre en voyage qu'il prit congé des personnes qui l'avaient secouru et se rembarqua sur la rivière Napo. Après huit mois d'absence, il était de retour à Sarayacu. Les néophytes des deux sexes auxquels par une grâce toute spéciale, il avait réussi à inspirer autant d'attachement pour sa personne que de terreur pour la cravache en nerf de lamantin dont il usait à leur égard, les néophytes firent éclater à sa vue les transports les plus vifs; hommes et femmes couvrirent ses mains de baisers, et le croyant toujours malade, le prirent dans leurs bras et le portèrent jusqu'à sa cellule. A l'ancien règlement que le révérend Plaza remit en vigueur, le jour même de son arrivée, les enfants de son cœur, comme il les appelait, reconnurent bien vite que leur père spirituel avait recouvré la santé du corps et celle de l'esprit.

qui d'ailleurs comprenaient et parlaient à peine l'espagnol, se contentèrent en quittant la Mission de remercier le missionnaire de la façon aimable dont il les avait accueillis; mais les Péruviens Beltran et Ascarate, de retour à Lima, firent en faveur de leur hôte une levée de boucliers, — ce qu'aujourd'hui nous appelons une réclame, — et cela avec tant de zèle, de retentissement et de bonheur, que tous les regards de la foule se tournèrent du côté de la plaine du Sacrement, vers ces Missions de l'Ucayali qui pour la plupart des habitants de la Côte et de la Sierra, n'existaient plus qu'à l'état de légende.

Une aurore nouvelle parut se lever sur ces points oubliés. L'avenir des Missions devint le sujet de conversation à l'ordre du jour. On en parla dans les salons et dans les ranchos. Une collecte faite dans un moment d'enthousiasme parmi les commerçants des *Portales*, produisit une somme assez ronde. Alors on se mit en quête de missionnaires et naturellement on s'adressa aux Franciscains de Lima; mais pour des motifs que nous ignorons, aucun religieux de cet ordre ne voulut quitter son couvent pour aller s'établir à Sarayacu. Dans cette facheuse occurence, l'archevêque Benavente fut obligé de recourir aux couvents d'Europe. Des moines italiens qui rêvaient sans espoir la palme du martyre, accoururent à son appel. En 1836, les pères



Navigation du révérend Plaza sur les rivières Apurimac et Chanchamayo.

Simini, Vicli, Rossi, Bregati et quelques autres dont les noms en *i* nous échappent, s'installaient à Ocopa et y fondaient un collége apostolique destiné à approvisionner de desservants les Missions de l'Ucayali.

Les pères Simini et Vicli furent les premiers de ces religieux qui vinrent à Sarayacu partager la solitude et les travaux du révérend Plaza; leur arrivée fut saluée par le vieillard comme un événement heureux. Désormais il allait avoir près de lui des amis qui vivraient de sa vie, des cœurs dans lesquels il pourrait épancher son cœur, des intelligences en état de comprendre la sienne, et cette idée combla momentanément tous ses vœux. Les premiers temps de ce triumvirat apostolique furent signalés par l'entente la plus cordiale et l'union la plus fraternelle. Par malheur l'esprit humain est ainsi fait qu'à la longue il se lasse de tout, même de la paix et de la concorde. De petites difficultés surgirent un beau jour entre nos religieux, de petites blessures d'amour propre furent faites de part et d'autre; on échangea quelques mots aigres et la guerre fut déclarée. Alors les moines italiens s'unirent dans un touchant accord et tentèrent de substituer leur domination à celle du révérend Plaza; mais celui-ci que quarante années de gouvernement absolu avec un nerf de lamantin pour sceptre, avaient rendu presque féroce à l'endroit de ses prérogatives, se redressa de toute sa hauteur et contraignit ses

qui d'ailleurs comprenaient et parlaient à peine l'espagnol, se contentèrent en quittant la Mission de remercier le missionnaire de la façon aimable dont il les avait accueillis; mais les Péruviens Beltran et Ascarate, de retour à Lima, firent en faveur de leur hôte une levée de boucliers, — ce qu'aujourd'hui nous appelons une réclame, — et cela avec tant de zèle, de retentissement et de bonheur, que tous les regards de la foule se tournèrent du côté de la plaine du Sacrement, vers ces Missions de l'Ucayali qui pour la plupart des habitants de la Côte et de la Sierra, n'existaient plus qu'à l'état de légende.

Une aurore nouvelle parut se lever sur ces points oubliés. L'avenir des Missions devint le sujet de conversation à l'ordre du jour. On en parla dans les salons et dans les ranchos. Une collecte faite dans un moment d'enthousiasme parmi les commerçants des *Portales*, produisit une somme assez ronde. Alors on se mit en quête de missionnaires et naturellement on s'adressa aux Franciscains de Lima; mais pour des motifs que nous ignorons, aucun religieux de cet ordre ne voulut quitter son couvent pour aller s'établir à Sarayacu. Dans cette facheuse occurence, l'archevêque Benavente fut obligé de recourir aux convents d'Europe. Des moines italiens qui rêvaient sans espoir la palme du martyre, accoururent à son appel. En 1836, les pères



Navigation du révérend Plaza sur les rivières Apurimac et Chanchamayo.

Simini, Vicli, Rossi, Bregati et quelques autres dont les noms en i nous échappent, s'installaient à Ocopa et y fondaient un collége apostolique destiné à approvisionner de desservants les Missions de l'Ucayali.

Les pères Simini et Vicli furent les premiers de ces religieux qui vinrent à Sarayacu partager la solitude et les travaux du révérend Plaza; leur arrivée fut saluée par le vieillard comme un événement heureux. Désormais il allait avoir près de lui des amis qui vivraient de sa vie, des cœurs dans lesquels il pourrait épancher son cœur, des intelligences en état de comprendre la sienne, et cette idée combla momentanément tous ses vœux. Les premiers temps de ce triumvirat apostolique furent signalés par l'entente la plus cordiale et l'union la plus fraternelle. Par malheur l'esprit humain est ainsi fait qu'à la longue il se lasse de tout, même de la paix et de la concorde. De petites difficultés surgirent un beau jour entre nos religieux, de petites blessures d'amour propre furent faites de part et d'autre; on échangea quelques mots aigres et la guerre fut déclarée. Alors les moines italiens s'unirent dans un touchant accord et tentèrent de substituer leur domination à celle du révérend Plaza; mais celui-ci que quarante années de gouvernement absolu avec un nerf de lamantin pour sceptre, avaient rendu presque féroce à l'endroit de ses prérogatives, se redressa de toute sa hauteur et contraignit ses

A l'heure où nous écrivons cette ligne, la Mission de Sarayacu compte cent soixante-six maisons construites comme celles des indigènes de l'Ucayali avec des lattes de palmier et couvertes en palmes. La seule particularité qui les distingue de ces dernières, c'est qu'au lieu d'être ouvertes comme elles à tous les vents du ciel, elles sont à peu près closes sur leurs quatre faces. Chacune d'elles est affectée à un *matrimonio*, mariage ou ménage, dont la moyenne est de trois individus. Comme nous l'avions remarqué le jour même de notre arrivée, ces demeures sont inégalement espacées, capricieusement orientées et séparées l'une de l'autre par de hautes broussailles ou des massifs d'arbustes disposés de façon à ce que leurs habitants ne puissent voir leurs voisins ou en être vus. Ce goût d'isolement chez les néophytes de Sarayacu se retrouve chez les castes sauvages dont ils descendent, lesquelles tournent volontiers le dos aux points civilisés et s'abritent contre le vent qui souffle des villes.

Parmi les cent soixante-six logis que nous venons de mentionner et dont le chiffre nous est donné par les derniers recensements, cent quinze sont habités par des



Les caïmans du port de Sarayacu.

descendants abâtardis de la race Pano, trente-cinq par des Omaguas et des Cocamas, seize par des individus des races Cumbaza, Balsapuerteña[1] et Xebero. Ces néophytes d'origines diverses vivent en bons termes, mais ne contractent guère d'alliances qu'entre gens de même tribu. Le motif de cette mesure est l'inimitié secrète que tout Peau-Rouge nourrit invariablemant contre l'individu d'une autre caste que la sienne.

Le couvent, l'église, les bâtiments de servitude, occupent, comme on l'a vu déjà par le dessin que nous avons donné (p. 165.), les trois côtés du parallélogramme formé par la place centrale. Quelques baraques qui bornent cette même place dans l'aire du sud-ouest, dérobent en partie les talus à pentes douces qui conduisent à la rivière. Là, dans une anse circulaire de quelque soixante pas de diamètre, flottent une douzaine de pirogues réunies par une chaîne et un cadenas. C'est le port de la Mission.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Nous entrerons dans quelques détails sur ces indigènes, en traitant de la Mission de Santa Catalina.

A l'heure où nous écrivons cette ligne, la Mission de Sarayacu compte cent soixante-six maisons construites comme celles des indigènes de l'Ucayali avec des lattes de palmier et couvertes en palmes. La seule particularité qui les distingue de ces dernières, c'est qu'au lieu d'être ouvertes comme elles à tous les vents du ciel, elles sont à peu près closes sur leurs quatre faces. Chacune d'elles est affectée à un *matrimonio*, mariage ou ménage, dont la moyenne est de trois individus. Comme nous l'avions remarqué le jour même de notre arrivée, ces demeures sont inégalement espacées, capricieusement orientées et séparées l'une de l'autre par de hautes broussailles ou des massifs d'arbustes disposés de façon à ce que leurs habitants ne puissent voir leurs voisins ou en être vus. Ce goût d'isolement chez les néophytes de Sarayacu se retrouve chez les castes sauvages dont ils descendent, lesquelles tournent volontiers le dos aux points civilisés et s'abritent contre le vent qui souffle des villes.

Parmi les cent soixante-six logis que nous venons de mentionner et dont le chiffre nous est donné par les derniers recensements, cent quinze sont habités par des



Les caïmans du port de Sarayacu.

descendants abâtardis de la race Pano, trente-cinq par des Omaguas et des Cocamas, seize par des individus des races Cumbaza, Balsapuerteña[1] et Xebero. Ces néophytes d'origines diverses vivent en bons termes, mais ne contractent guère d'alliances qu'entre gens de même tribu. Le motif de cette mesure est l'inimitié secrète que tout Peau-Rouge nourrit invariablemant contre l'individu d'une autre caste que la sienne.

Le couvent, l'église, les bâtiments de servitude, occupent, comme on l'a vu déjà par le dessin que nous avons donné (p. 165.), les trois côtés du parallélogramme formé par la place centrale. Quelques baraques qui bornent cette même place dans l'aire du sud-ouest, dérobent en partie les talus à pentes douces qui conduisent à la rivière. Là, dans une anse circulaire de quelque soixante pas de diamètre, flottent une douzaine de pirogues réunies par une chaîne et un cadenas. C'est le port de la Mission.

Paul Marcoy.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Nous entrerons dans quelques détails sur ces indigènes, en traitant de la Mission de Santa Catalina.



Les mitayas.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (Suite).

La rivière, le port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers-écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses.

Rien de plus attrayant que cet endroit, plein de silence, de fraicheur, de mystère, bordé par un mur de végétations tropicales que dépassent les ombelles déchiquetées des *Latanias*, les stipes fuselés des *Bactris* et des *Calamus*. De spendides touffes de ricin au feuillage bronzé, d'épais massifs de *Ficus* aux grappes de fleurs carnées, des buissons d'une clématite locale aux étoiles blanches, aux grêles plumules, s'épanouissent au-des-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, et 177.




Les mitayas.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (Suite).

La rivière, le port et les caïmans. — L'auteur trouve, sans le chercher, un moyen d'éloigner ces monstres voraces. — Couvent, église et servitudes. — L'arbre de Cracovie. — La chasse aux effraies. — Règlements de police. — Du mariage à Sarayacu. — Défrichement et culture. — Les deux sexes considérés dans leurs rapports mutuels. — Perfectibilité de la femme à peau rouge. — L'auteur saisit avec empressement l'occasion d'ajouter un nouveau chapitre au *Mérite des femmes* de M. Legouvé. — Rufina. Naissances et décès. — Détails de ménage. — Culture de la canne à sucre sur une grande échelle. — Le moulin-cage et les meuniers-écureuils. — L'orchestre de la Mission. — La fête de la Noël. La reine Christophore et ses filles d'honneur. — La pantomime de Smith et Lowe. — Aubade et baise-main à l'occasion du jour de l'an. — Danseurs et danseuses.

Rien de plus attrayant que cet endroit, plein de silence, de fraicheur, de mystère, bordé par un mur de végétations tropicales que dépassent les ombelles déchiquetées des *Lutanias*, les stipes fuselés des *Bactris* et des *Calamus*. De spendides touffes de ricin au feuillage bronzé, d'épais massifs de *Ficus* aux grappes de fleurs carnées, des buissons d'une clématite locale aux étoiles blanches, aux grêles plumules, s'épanouissent au-des-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, et 177.

qu'on prendrait à première vue pour le garde-manger de Gargantua. C'est la cellule du révérend prieur. La toile substituée à la vitre a l'avantage de laisser pénétrer l'air dans ce local, et son exiguité permet à celui qui l'habite de compter d'un coup d'œil tous les moustiques qui s'y sont introduits et d'en faire prompte justice.

Ce côté du couvent est terminé par un petit enclos bordé d'une grille en bois noir. Au centre s'élève un arbre de la famille des Jasminées, un *Melia Azedarach*, vulgairement appelé lilas des Indes[1], dont le feuillage en parasol donne une ombre très-appréciable sous ce climat brûlant. Un banc de bois dont la teinte et le poli indiquent un long usage, est scellé au mur extérieur du couvent. C'est dans cet enclos, sous ce lilas que nous avions nommé l'*arbre de Cracovie*[1], et sur ce banc de bois, que les religieux viennent chaque jour de quatre heures à six, humer l'air frais du soir et s'entretenir de choses innocentes. Un fauteuil destiné au prieur, est placé de façon à ce que le vieillard puisse embrasser dans toute leur longueur les couloirs latéraux, et voir l'individu qui entre ou sort de sa cellule.

Le couloir situé à la gauche du réfectoire, aboutit par un espace découvert et bordé de murs en pisé à la sacristie qui communique avec l'église. Cette église, placée sous l'invocation de l'*Immaculée Conception*, patronne de



L'arbre de Cracovie.

Sarayacu, et dont la masse forme retour d'équerre avec le couvent, se compose d'une nef et de deux chapelles. Quatre baies sans fenêtres, deux au levant, deux au couchant, sont pratiquées dans ses murs et permettent aux vents de sud et d'est-nord-est, de circuler librement dans l'intérieur du vaisseau. Les grands et moyens ducs des environs, les effraies, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris, profitent de ces baies ouvertes depuis l'année 1791, pour s'introduire nuitamment dans l'église, s'accrocher à la lampe du chœur, en éteindre la mèche d'un coup d'aile, et pomper avidement l'huile de lamantin qu'on y brûle à défaut d'huile parfumée. Plus d'une fois, par une nuit de lune, à l'heure où tout dormait dans le couvent, il nous est arrivé de nous mettre à l'affût, et, d'un coup de balai lancé d'une main sûre, d'étourdir au passage un de ces oiseaux sacriléges.

Si ces baies toujours ouvertes, ont l'inconvénient de laisser passer le vent, la pluie et la vorace légion des

1. Des graines de cet arbre, originaire des Indes Orientales et acclimaté en plein air dans l'ouest et le midi de la France, où il porte le nom de *lilas de Chine*, avaient dû être apportées à Sarayacu par les premiers missionnaires. C'est le seul échantillon de son espèce que nous ayons trouvé en Amérique.

1. Par allusion à ce marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissaient, à l'époque des guerres de la Pologne, les gazetiers, les agioteurs et les amateurs de nouvelles.

qu'on prendrait à première vue pour le garde-manger de Gargantua. C'est la cellule du révérend prieur. La toile substituée à la vitre a l'avantage de laisser pénétrer l'air dans ce local, et son exiguité permet à celui qui l'habite de compter d'un coup d'œil tous les moustiques qui s'y sont introduits et d'en faire prompte justice.

Ce côté du couvent est terminé par un petit enclos bordé d'une grille en bois noir. Au centre s'élève un arbre de la famille des Jasminées, un *Melia Azedarach*, vulgairement appelé lilas des Indes[1], dont le feuillage en parasol donne une ombre très-appréciable sous ce climat brûlant. Un banc de bois dont la teinte et le poli indiquent un long usage, est scellé au mur extérieur du couvent. C'est dans cet enclos, sous ce lilas que nous avions nommé l'*arbre de Cracovie*[1], et sur ce banc de bois, que les religieux viennent chaque jour de quatre heures à six, humer l'air frais du soir et s'entretenir de choses innocentes. Un fauteuil destiné au prieur, est placé de façon à ce que le vieillard puisse embrasser dans toute leur longueur les couloirs latéraux, et voir l'individu qui entre ou sort de sa cellule.

Le couloir situé à la gauche du réfectoire, aboutit par un espace découvert et bordé de murs en pisé à la sacristie qui communique avec l'église. Cette église, placée sous l'invocation de l'*Immaculée Conception*, patronne de



L'arbre de Cracovie.

Sarayacu, et dont la masse forme retour d'équerre avec le couvent, se compose d'une nef et de deux chapelles. Quatre baies sans fenêtres, deux au levant, deux au couchant, sont pratiquées dans ses murs et permettent aux vents de sud et d'est-nord-est, de circuler librement dans l'intérieur du vaisseau. Les grands et moyens ducs des environs, les effraies, les hiboux, les chouettes et les chauves-souris, profitent de ces baies ouvertes depuis l'année 1791, pour s'introduire nuitamment dans l'église, s'accrocher à la lampe du chœur, en éteindre la mèche d'un coup d'aile, et pomper avidement l'huile de lamantin qu'on y brûle à défaut d'huile parfumée. Plus d'une fois, par une nuit de lune, à l'heure où tout dormait dans le couvent, il nous est arrivé de nous mettre à l'affût, et, d'un coup de balai lancé d'une main sûre, d'étourdir au passage un de ces oiseaux sacriléges.

Si ces baies toujours ouvertes, ont l'inconvénient de laisser passer le vent, la pluie et la vorace légion des

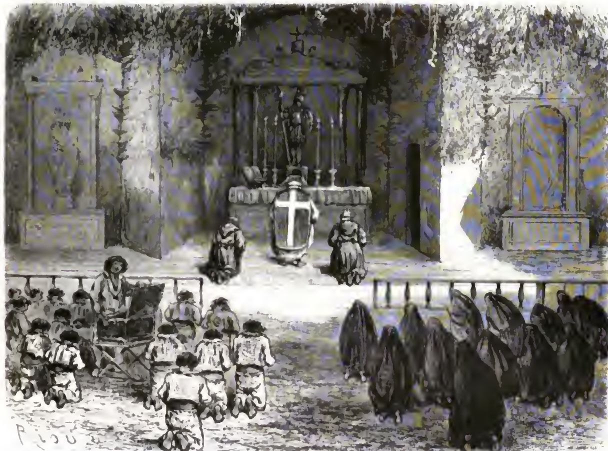
1. Des graines de cet arbre, originaire des Indes Orientales et acclimaté en plein air dans l'ouest et le midi de la France, où il porte le nom de *lilas de Chine*, avaient dû être apportées à Sarayacu par les premiers missionnaires. C'est le seul échantillon de son espèce que nous ayons trouvé en Amérique.

1. Par allusion à ce marronnier du Palais-Royal sous lequel se réunissaient, à l'époque des guerres de la Pologne, les gazetiers, les agioteurs et les amateurs de nouvelles.

Nous fûmes quelque temps à nous accoutumer à la vue de ces néophytes assistant à la messe avec un visage barbouillé de rouge, de noir ou de bleu, habitude païenne que les missionnaires ont tolérée ou n'ont pu détruire jusqu'à ce jour. Hommes et femmes se signant à l'*Introït* ou frappant leur poitrine au *meâ culpâ* avec des mains peinturlurées, nous faisaient un effet singulier; il nous semblait qu'une légion de diables avait envahi le lieu saint et s'amusait à parodier les cérémonies du culte.

Les règlements de police établis à Sarayacu ont quelque analogie avec les premières lois promulguées à Cuzco par l'empereur Sinchi Roca, successeur de Manco. Les différentes tribus indigènes sont classées en groupes, les groupes divisés en familles; des *Varayas* ou surveillants, au nombre de seize, sont chargés d'observer sans en avoir l'air, ce qui se passe dans l'intérieur des ménages, et d'en rendre compte à huit alcades[1], qui en réfèrent à quatre gouverneurs, lesquels font chaque soir leur rapport secret au chef de la prière. Mais les choses suivent rarement ce cours hiérarchique, et la connaissance de plus d'une faute est dérobée par le surveillant à l'alcade ou par le gouverneur au révérend Plaza.

Il suffit pour arrêter la délation en chemin et assurer l'impunité au coupable, du don de quelques victuailles fait en cachette ou d'un verre de tafia offert à propos.



Une messe à Sarayacu.

La première clause d'un contrat matrimonial entre néophytes, c'est de justifier trois mois à l'avance d'une plantation de quelques vingt mètres carrés de bananiers, de manioc, d'arachides, en état d'assurer la subsistance des consorts et de leur progéniture à venir. Dans cette plantation doivent se trouver, en outre, cinq ou six cotonniers destinés à la fabrication des tissus du ménage, des piments pour condimenter ses ragoûts, des cannes à sucre pour distiller le rhum, qui charme ses loisirs, enfin, du rocou et du genipa pour se barbouiller le visage.

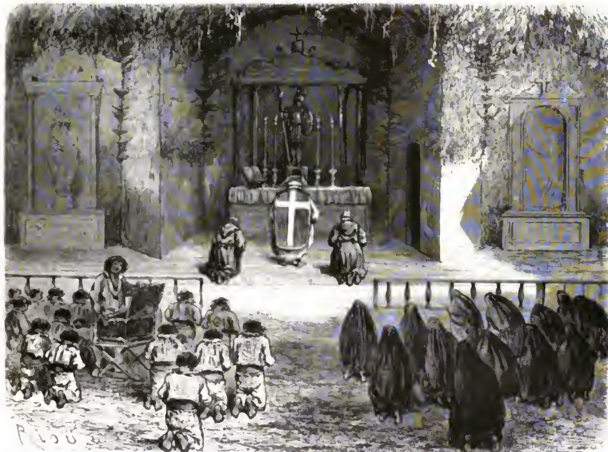
La dîme établie autrefois par les conquérants est une institution si douce et si commode pour le pouvoir, qu'après l'anéantissement de la domination espagnole et la proclamation de l'indépendance, le Pérou n'a pu se résoudre à en expurger ses coutumes. Elle y florit donc comme au temps passé, et nous la trouvons en vigueur à Sarayacu, où le majordome la prélève sur la récolte de chaque néophyte, non pas *au nom du roi*, comme la chose eut lieu pendant trois siècles, mais au nom de

1. La durée des fonctions de ces alcades est de six mois. A l'expiration de ce terme, ils remettent au prieur la *vara* ou bâton, attribut distinctif de leur grade. Celui-ci la donne alors à d'autres individus de son choix, après avoir reçu leur serment d'allégeance.

Nous fûmes quelque temps à nous accoutumer à la vue de ces néophytes assistant à la messe avec un visage barbouillé de rouge, de noir ou de bleu, habitude païenne que les missionnaires ont tolérée ou n'ont pu détruire jusqu'à ce jour. Hommes et femmes se signant à l'*Introït* ou frappant leur poitrine au *meâ culpâ* avec des mains peinturlurées, nous faisaient un effet singulier; il nous semblait qu'une légion de diables avait envahi le lieu saint et s'amusait à parodier les cérémonies du culte.

Les règlements de police établis à Sarayacu ont quelque analogie avec les premières lois promulguées à Cuzco par l'empereur Sinchi Roca, successeur de Manco. Les différentes tribus indigènes sont classées en groupes, les groupes divisés en familles; des *Varayas* ou surveillants, au nombre de seize, sont chargés d'observer sans en avoir l'air, ce qui se passe dans l'intérieur des ménages, et d'en rendre compte à huit alcades[1], qui en réfèrent à quatre gouverneurs, lesquels font chaque soir leur rapport secret au chef de la prière. Mais les choses suivent rarement ce cours hiérarchique, et la connaissance de plus d'une faute est dérobée par le surveillant à l'alcade ou par le gouverneur au révérend Plaza.

Il suffit pour arrêter la délation en chemin et assurer l'impunité au coupable, du don de quelques victuailles fait en cachette ou d'un verre de tafia offert à propos.



Une messe à Sarayacu.

La première clause d'un contrat matrimonial entre néophytes, c'est de justifier trois mois à l'avance d'une plantation de quelques vingt mètres carrés de bananiers, de manioc, d'arachides, en état d'assurer la subsistance des consorts et de leur progéniture à venir. Dans cette plantation doivent se trouver, en outre, cinq ou six cotonniers destinés à la fabrication des tissus du ménage, des piments pour condimenter ses ragoûts, des cannes à sucre pour distiller le rhum, qui charme ses loisirs, enfin, du rocou et du genipa pour se barbouiller le visage.

La dîme établie autrefois par les conquérants est une institution si douce et si commode pour le pouvoir, qu'après l'anéantissement de la domination espagnole et la proclamation de l'indépendance, le Pérou n'a pu se résoudre à en expurger ses coutumes. Elle y florit donc comme au temps passé, et nous la trouvons en vigueur à Sarayacu, où le majordome la prélève sur la récolte de chaque néophyte, non pas *au nom du roi*, comme la chose eut lieu pendant trois siècles, mais au nom de

1. La durée des fonctions de ces alcades est de six mois. A l'expiration de ce terme, ils remettent au prieur la *vara* ou bâton, attribut distinctif de leur grade. Celui-ci la donne alors à d'autres individus de son choix, après avoir reçu leur serment d'allégeance.

bon gré mal gré le congé demandé. Muni de ce permis d'absence, qui varie de huit jours à un mois, l'individu quitte alors la Mission avec des camarades en congé comme lui, et qui, comme lui, ont abandonné à leurs femmes la conduite et les embarras du ménage. Une fois sur l'Ucayali, ces maris, redevenus garçons, remontent ou descendent dix lieues de rivière et vont s'installer sous le toit de quelque sauvage de leurs amis, où maintes fois nous avons été fort surpris de nous rencontrer avec eux. Là, débarrassés de toute contrainte, maîtres après Dieu de leurs actions, leur premier soin est de quitter leur pantalon et leur chemise et de substituer à cette livrée de la civilisation un sac d'indigène ou *Tari*, dont leur garde-robe est toujours pourvue. Ainsi vêtus et la face peinturlurée comme leur hôte, ils vagabondent à sa suite, campent avec lui sur les plages ou dans les forêts, et se retrempent avec délices dans leur passé barbare. Quand approche le terme de leur congé, ils reprennent leur vêtement chrétien, consacrent deux jours à s'approvisionner de poisson et de gibier afin de ne pas arriver les mains vides, et rentrent ensuite à la Mission avec un air de candeur et d'innocence dont les religieux sont ou ne sont pas dupes.

Pendant que ces maris mènent joyeuse vie, leurs femmes restées au logis allaitent et soignent les enfants, filent, tissent et surveillent la plantation. Pour fêter le retour de l'époux prodigue, elles ont préparé une chicha nouvelle à laquelle elles ont donné tous leurs soins. A peine celui-ci touche-t-il au port, qu'elles accourent munies de leur hotte à frontal d'écorce pour recueillir avec les avirons et la pagaie, le poisson et le gibier rapportés par lui. Le premier soin du voyageur en rentrant sous son toit est de s'abreuver largement de la liqueur préparée à son intention, puis, convenablement lesté, d'aller de maison en maison, raconter les incidents de son odyssée



La nomination des Varayas (alcades).

Tandis qu'à Sarayacu le type des hommes tend à se bestialiser, le type féminin s'est amélioré : il a perdu de sa laideur primitive; les lignes se sont ennoblies, les contours se sont épurés, une expression placide nuancée de sentiment, a remplacé chez les femmes cette immobilité morne et ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérisent le masque du sauvage péruvien.

Les lignes qui précèdent sont, en même temps que l'énoncé de la vérité pure et simple, un tribut d'hommages que nous croyons devoir payer publiquement au sexe de Sarayacu pour les aimables procédés qu'il eut toujours à notre égard. Jamais femme de la Mission, revenant de sa chacara, ne passa devant la fenêtre de notre cellule sans s'y arrêter et nous adresser en guise de bonjour un éclat de rire sonore que d'abord nous prîmes pour une moquerie, mais qu'ensuite nous reconnûmes être chez elle une manifestation naïve de l'étonnement que lui causait notre assiduité au travail', en même temps que l'expression d'un certain intérêt pour notre personne. Toute méprise à ce sujet était d'autant plus impossible, qu'après avoir examiné en détail notre individu et la décoration de notre cellule, la néophyte prenait dans sa hotte une grappe d'oranges ou un ananas et passant son bras à travers les barreaux, envoyait rouler jusqu'à nos pieds ces dons de la Pomone américaine. Un nouvel éclat de rire accompagnait cette espièglerie. Quand le baromètre de notre humeur était fixé au beau, nous répondions à ce rire par un autre rire; mais quand il était à tempête, nous brusquions le dénoûment de cette pantomime en faisant les gros yeux à la néophyte ou lui tirant la langue.

Dans l'essaim de beautés rieuses qui défilèrent devant nous, durant notre séjour à Sarayacu, il en est une dont le souvenir éveillé par le portrait que nous donnons d'elle, revit chez nous dans toute sa fraîcheur. C'était

bon gré mal gré le congé demandé. Muni de ce permis d'absence, qui varie de huit jours à un mois, l'individu quitte alors la Mission avec des camarades en congé comme lui, et qui, comme lui, ont abandonné à leurs femmes la conduite et les embarras du ménage. Une fois sur l'Ucayali, ces maris, redevenus garçons, remontent ou descendent dix lieues de rivière et vont s'installer sous le toit de quelque sauvage de leurs amis, où maintes fois nous avons été fort surpris de nous rencontrer avec eux. Là, débarrassés de toute contrainte, maîtres après Dieu de leurs actions, leur premier soin est de quitter leur pantalon et leur chemise et de substituer à cette livrée de la civilisation un sac d'indigène ou *Tari*, dont leur garde-robe est toujours pourvue. Ainsi vêtus et la face peinturlurée comme leur hôte, ils vagabondent à sa suite, campent avec lui sur les plages ou dans les forêts, et se retrempent avec délices dans leur passé barbare. Quand approche le terme de leur congé, ils reprennent leur vêtement chrétien, consacrent deux jours à s'approvisionner de poisson et de gibier afin de ne pas arriver les mains vides, et rentrent ensuite à la Mission avec un air de candeur et d'innocence dont les religieux sont ou ne sont pas dupes.

Pendant que ces maris mènent joyeuse vie, leurs femmes restées au logis allaitent et soignent les enfants, filent, tissent et surveillent la plantation. Pour fêter le retour de l'époux prodigue, elles ont préparé une chicha nouvelle à laquelle elles ont donné tous leurs soins. A peine celui-ci touche-t-il au port, qu'elles accourent munies de leur hotte à frontal d'écorce pour recueillir avec les avirons et la pagaie, le poisson et le gibier rapportés par lui. Le premier soin du voyageur en rentrant sous son toit est de s'abreuver largement de la liqueur préparée à son intention, puis, convenablement lesté, d'aller de maison en maison, raconter les incidents de son odyssée



La nomination des Varayas (alcades).

Tandis qu'à Sarayacu le type des hommes tend à se bestialiser, le type féminin s'est amélioré : il a perdu de sa laideur primitive; les lignes se sont ennoblies, les contours se sont épurés, une expression placide nuancée de sentiment, a remplacé chez les femmes cette immobilité morne et ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérisent le masque du sauvage péruvien.

Les lignes qui précèdent sont, en même temps que l'énoncé de la vérité pure et simple, un tribut d'hommages que nous croyons devoir payer publiquement au sexe de Sarayacu pour les aimables procédés qu'il eut toujours à notre égard. Jamais femme de la Mission, revenant de sa chacara, ne passa devant la fenêtre de notre cellule sans s'y arrêter et nous adresser en guise de bonjour un éclat de rire sonore que d'abord nous prîmes pour une moquerie, mais qu'ensuite nous reconnûmes être chez elle une manifestation naïve de l'étonnement que lui causait notre assiduité au travail', en même temps que l'expression d'un certain intérêt pour notre personne. Toute méprise à ce sujet était d'autant plus impossible, qu'après avoir examiné en détail notre individu et la décoration de notre cellule, la néophyte prenait dans sa hotte une grappe d'oranges ou un ananas et passant son bras à travers les barreaux, envoyait rouler jusqu'à nos pieds ces dons de la Pomone américaine. Un nouvel éclat de rire accompagnait cette espièglerie. Quand le baromètre de notre humeur était fixé au beau, nous répondions à ce rire par un autre rire; mais quand il était à tempête, nous brusquions le dénoûment de cette pantomime en faisant les gros yeux à la néophyte ou lui tirant la langue.

Dans l'essaim de beautés rieuses qui défilèrent devant nous, durant notre séjour à Sarayacu, il en est une dont le souvenir éveillé par le portrait que nous donnons d'elle, revit chez nous dans toute sa fraîcheur. C'était

la naissance d'un enfant. Le nouveau-né est présenté par les parents au chef de la prière, qui le baptise dans la sacristie, inscrit son nom sur un registre *ad hoc* et remet ensuite au père, à titre de présent, un couteau, quelques hameçons ou un mètre de cotonnade. Le baptême est suivi d'un médianoche convenablement arrosé de chicha et de tafia que les parents de l'enfant offrent à leurs amis. Le lendemain même de son accouchement, la femme vaque à ses travaux habituels, portant sur son dos, dans une hotte, son poupon emmailloté dans des bandelettes qui le font ressembler à une momie.

Les morts à Sarayacu sont enterrés dans l'église. Déjà nous avions assisté à trois baptêmes et nous commencions à désespérer de voir un enterrement, quand un Cocama eut l'obligeance de passer de vie à trépas pour nous laisser compléter cette revue. Aux premiers sons de la cloche, nous nous rendîmes à l'église. Il était trois heures de l'après-midi. Nulle exhibition de tentures noires n'annonçait ce qui s'allait passer. Une fosse était creusée seulement au milieu de l'église et sur le sable mouillé que le fossoyeur en avait retiré, une main pieuse avait disposé huit lampions qui brûlaient en jetant d'épaisses fumées.

Pour suppléer à la décoration funèbre qui manquait au lieu saint, le ciel avait mis sa robe de deuil.



Enterrement d'un néophyte.

La pluie tombait à flots et le vent mugissait d'une façon sinistre.

Le cadavre fut apporté sur une civière. Quatre femmes suivaient, qui paraissaient remplir l'office de carines, à en juger par les plaintes qu'elles tiraient comme des sons du fond de leur gosier tout en gardant un visage impassible. Le cadavre était roulé dans une natte que dépassaient ses pieds roidis et maculés. Deux hommes le prirent par ses extrémités et le laissèrent tomber dans la fosse, plutôt qu'ils ne l'y descendirent. Un des moines italiens prononça sur lui le *Requiescat in pace*, l'aspergea d'eau bénite et attendit pour se retirer qu'on eût comblé la sépulture; mais la bêche dont on s'était servi pour la creuser ne se retrouva plus, quelque empressement que chacun mît à la chercher. Ennuyé d'attendre, le religieux ferma son bréviaire et se retira. A peine avait-il disparu, que les femmes coururent retirer du confessionnal un sac de sauvage, un arc, des flèches, des poteries et quelques provisions qui y étaient cachés.

Ces objets furent déposés par elles à côté du cadavre. La bêche introuvable reparut aussitôt, la fosse fut comblée et le sol nivelé. Pendant que les hommes pratiquaient en toute hâte cette opération, les femmes faisaient le guet, l'œil tourné vers la sacristie par où l'officiant avait disparu.

la naissance d'un enfant. Le nouveau-né est présenté par les parents au chef de la prière, qui le baptise dans la sacristie, inscrit son nom sur un registre *ad hoc* et remet ensuite au père, à titre de présent, un couteau, quelques hameçons ou un mètre de cotonnade. Le baptême est suivi d'un médianoche convenablement arrosé de chicha et de tafia que les parents de l'enfant offrent à leurs amis. Le lendemain même de son accouchement, la femme vaque à ses travaux habituels, portant sur son dos, dans une hotte, son poupon emmailloté dans des bandelettes qui le font ressembler à une momie.

Les morts à Sarayacu sont enterrés dans l'église. Déjà nous avions assisté à trois baptêmes et nous commencions à désespérer de voir un enterrement, quand un Cocama eut l'obligeance de passer de vie à trépas pour nous laisser compléter cette revue. Aux premiers sons de la cloche, nous nous rendîmes à l'église. Il était trois heures de l'après-midi. Nulle exhibition de tentures noires n'annonçait ce qui s'allait passer. Une fosse était creusée seulement au milieu de l'église et sur le sable mouillé que le fossoyeur en avait retiré, une main pieuse avait disposé huit lampions qui brûlaient en jetant d'épaisses fumées.

Pour suppléer à la décoration funèbre qui manquait au lieu saint, le ciel avait mis sa robe de deuil.



Enterrement d'un néophyte.

La pluie tombait à flots et le vent mugissait d'une façon sinistre.

Le cadavre fut apporté sur une civière. Quatre femmes suivaient, qui paraissaient remplir l'office de carines, à en juger par les plaintes qu'elles tiraient comme des sons du fond de leur gosier tout en gardant un visage impassible. Le cadavre était roulé dans une natte que dépassaient ses pieds roidis et maculés. Deux hommes le prirent par ses extrémités et le laissèrent tomber dans la fosse, plutôt qu'ils ne l'y descendirent. Un des moines italiens prononça sur lui le *Requiescat in pace*, l'aspergea d'eau bénite et attendit pour se retirer qu'on eût comblé la sépulture ; mais la bêche dont on s'était servi pour la creuser ne se retrouva plus, quelque empressement que chacun mît à la chercher. Ennuyé d'attendre, le religieux ferma son bréviaire et se retira. A peine avait-il disparu, que les femmes coururent retirer du confessionnal un sac de sauvage, un arc, des flèches, des poteries et quelques provisions qui y étaient cachés.

Ces objets furent déposés par elles à côté du cadavre. La bêche introuvable reparut aussitôt, la fosse fut comblée et le sol nivelé. Pendant que les hommes pratiquaient en toute hâte cette opération, les femmes faisaient le guet, l'œil tourné vers la sacristie par où l'officiant avait disparu.

destinés à donner du nerf aux travailleurs, à les maintenir en joie et à les renvoyer chez eux satisfaits et chantants.

Pour subvenir à cette consommation prodigieuse, l'énorme moulin à broyer les cannes, qui fait face à l'église, s'ébranle souvent sur son axe et manœuvré par deux hommes qui grimpent et circulent dans ses roues à la façon des écureuils dans leur cage tournante, fait entendre des grincements affreux qui nous déchiraient les oreilles, mais que la population des deux sexes accueille par des cris joyeux.

Toutefois, cet approvisionnement mensuel d'eau de feu, si considérable qu'il puisse être, ne suffit pas aux néophytes et pour obvier à cette insuffisance, chacun d'eux cultive lui-même la canne à sucre et en fabrique du tafia.

Comme ces récoltes et ces distillations ont lieu à des jours différents et que l'usage est de s'inviter entre amis et voisins à goûter la liqueur nouvelle, les conviés se réunissent chez le propriétaire et font l'essai de sa boisson tout en dansant et s'accompagnant d'un peu de musique. De cet usage en vigueur chez les néophytes et du soin qu'a chaque ménage de faire choix d'un jour particulier pour préparer la boisson qu'il consomme, il résulte que les libations, la danse et la musique ne cessent sur un point que pour commencer sur un autre. Heureuses gens, pour qui l'existence n'est qu'un long jour de fête !




Le parc à tortues de Sarayacu.

Déjà fort égayée par le fifre et le tambourin qui y résonnent pendant une partie de la semaine, la Mission de Sarayacu a encore des jours de liesse et des solennités religieuses où ce fifre et ce tambourin sont renforcés par une grosse caisse, un chapeau chinois et une paire de cymbales. Ces instruments apportés autrefois de Lima par le révérend Plaza, sont un témoignage authentique et bruyant de son entrevue avec le vice-roi Abascal. Quoique détériorés par le temps et la main inintelligente des néophytes qui en jouent un peu comme pourraient le faire des sourds et des aveugles, ils rendent encore d'utiles services, et réunis aux fifres et aux tambours, composent un orchestre assez belliqueux.

Habituellement ces instruments carillonnent à l'aventure et ne font que du bruit ; mais les jours de procession, l'orgue-serinette tenu par Zéphirin le charpentier et qu'un néophyte porte sur son dos, joue un air quelconque sur lequel la masse des cuivres plaque de temps en temps un accord plus ou moins bruyant, plus ou moins heureux.

Cette musique est accompagnée par la détonation des obusiers, le sifflement des fusées et le petillement des soleils d'artifice, auxquels se joignent les cris joyeux

destinés à donner du nerf aux travailleurs, à les maintenir en joie et à les renvoyer chez eux satisfaits et chantants.

Pour subvenir à cette consommation prodigieuse, l'énorme moulin à broyer les cannes, qui fait face à l'église, s'ébranle souvent sur son axe et manœuvré par deux hommes qui grimpent et circulent dans ses roues à la façon des écureuils dans leur cage tournante, fait entendre des grincements affreux qui nous déchiraient les oreilles, mais que la population des deux sexes accueille par des cris joyeux.

Toutefois, cet approvisionnement mensuel d'eau de feu, si considérable qu'il puisse être, ne suffit pas aux néophytes et pour obvier à cette insuffisance, chacun d'eux cultive lui-même la canne à sucre et en fabrique du tafia.

Comme ces récoltes et ces distillations ont lieu à des jours différents et que l'usage est de s'inviter entre amis et voisins à goûter la liqueur nouvelle, les conviés se réunissent chez le propriétaire et font l'essai de sa boisson tout en dansant et s'accompagnant d'un peu de musique. De cet usage en vigueur chez les néophytes et du soin qu'a chaque ménage de faire choix d'un jour particulier pour préparer la boisson qu'il consomme, il résulte que les libations, la danse et la musique ne cessent sur un point que pour commencer sur un autre. Heureuses gens, pour qui l'existence n'est qu'un long jour de fête !



Le parc à tortues de Sarayacu.

Déjà fort égayée par le fifre et le tambourin qui y résonnent pendant une partie de la semaine, la Mission de Sarayacu a encore des jours de liesse et des solennités religieuses où ce fifre et ce tambourin sont renforcés par une grosse caisse, un chapeau chinois et une paire de cymbales. Ces instruments apportés autrefois de Lima par le révérend Plaza, sont un témoignage authentique et bruyant de son entrevue avec le vice-roi Abascal. Quoique détériorés par le temps et la main inintelligente des néophytes qui en jouent un peu comme pourraient le faire des sourds et des aveugles, ils rendent encore d'utiles services, et réunis aux fifres et aux tambours, composent un orchestre assez belliqueux.

Habituellement ces instruments carillonnent à l'aventure et ne font que du bruit ; mais les jours de procession, l'orgue-serinette tenu par Zéphirin le charpentier et qu'un néophyte porte sur son dos, joue un air quelconque sur lequel la masse des cuivres plaque de temps en temps un accord plus ou moins bruyant, plus ou moins heureux.

Cette musique est accompagnée par la détonation des obusiers, le sifflement des fusées et le petillement des soleils d'artifice, auxquels se joignent les cris joyeux

se trouvaient la reine et ses suivantes, on répondit qu'il était d'usage d'offrir à Sa Majesté, au seuil de chaque maison où elle s'arrêtait avec l'enfant-Jésus, un verre d'eau-de-vie dont elle buvait quelques gouttes[1]. Si l'on se rappelle que Sarayacu compte cent soixante-six maisons, et qu'on admette par maison une moyenne de vingt gouttes, on s'étonnera comme je m'étonnai, qu'après avoir ingurgité chacune trois mille trois cent vingt gouttes d'eau-de-vie, la reine et ses filles d'honneur pussent se tenir encore sur leurs jambes.

Dans l'atrium ou parvis de l'église, décoré de guirlandes, de palmes vertes et de drapeaux, une table avait été dressée et un repas servi. Le révérend prieur, les religieux et moi, nous y prîmes place. Une troupe de néophytes, la torche au poing, éclairaient le banquet. Le menu se composait de tortue bouillie, de lamantin frit, de hocco ragoûté, de galettes de maïs cuites sous les cendres, et de figues à la mélasse. Nous fûmes servis comme l'exigeait l'étiquette, par la reine de Noël et ses deux suivantes. Six bayadères mâles dansèrent pendant le repas. Les uns nus jusqu'à mi-corps étaient entourés de guirlandes et couronnés de pampres à la façon des antiques Sylvains, les autres s'étaient frottés de glu et roulés dans la plume; ceux-ci étaient couverts d'une fourrure de jaguar, ceux-là, coiffés d'une peau d'iguane dont la crête dorsale, hérissée sur leur tête,



Les préparatifs d'un feu d'artifice.

rappelait l'éperon du vaisseau de Nestor et la redoutable épithète de *dekembolos* que lui donne Homère. Tous ces danseurs soufflant dans des cornes de bœuf, se démenaient avec une ardeur furieuse, et repoussaient à coups de pied ceux des badauds qui les serraient d'un peu trop près. Au dessert le révérend Plaza me dit à l'oreille : ils vont jouer la comédie de Smith et Lowe.

Je savais et je l'ai dit déjà à propos des Missions de la plaine du Sacrement, que MM. Smith et Lowe, officiers de la marine britannique, étaient partis de Lima en compagnie du major Beltran et du lieutenant Ascarate, et qu'ils avaient passé huit jours à Sarayacu. Je savais encore que ces voyageurs de retour à Londres, avaient publié une relation avec carte de leur voyage[1], mais j'ignorais complétement qu'ils eussent écrit une comédie. Curieux de juger si l'œuvre était fade ou piquante, je fis signe au prieur que j'étais prêt à l'écouter. A un geste de lui, la foule s'écarta, les porteurs de torches se pla-

1. Pareille coutume est évidemment importée de la Sierra. (Voy. dans la première série de nos *Scènes et paysages dans les Andes*, *Une messe de minuit à Tiabaya*.)

1. *Narrative of a journey from Lima to Para*, 1836. MM. Beltran et Ascarate publièrent quatre ans plus tard une relation de leur voyage avec MM. Smith et Lowe; elle a pour titre : *Diario del viage hecho el año de 1834 para reconocer los rios Ucayali y Pachitea*.

se trouvaient la reine et ses suivantes, on répondit qu'il était d'usage d'offrir à Sa Majesté, au seuil de chaque maison où elle s'arrêtait avec l'enfant-Jésus, un verre d'eau-de-vie dont elle buvait quelques gouttes[1]. Si l'on se rappelle que Sarayacu compte cent soixante-six maisons, et qu'on admette par maison une moyenne de vingt gouttes, on s'étonnera comme je m'étonnai, qu'après avoir ingurgité chacune trois mille trois cent vingt gouttes d'eau-de-vie, la reine et ses filles d'honneur pussent se tenir encore sur leurs jambes.

Dans l'atrium ou parvis de l'église, décoré de guirlandes, de palmes vertes et de drapeaux, une table avait été dressée et un repas servi. Le révérend prieur, les religieux et moi, nous y prîmes place. Une troupe de néophytes, la torche au poing, éclairaient le banquet. Le menu se composait de tortue bouillie, de lamantin frit, de hocco ragoûté, de galettes de maïs cuites sous les cendres, et de figues à la mélasse. Nous fûmes servis comme l'exigeait l'étiquette, par la reine de Noël et ses deux suivantes. Six bayadères mâles dansèrent pendant le repas. Les uns nus jusqu'à mi-corps étaient entourés de guirlandes et couronnés de pampres à la façon des antiques Sylvains, les autres s'étaient frottés de glu et roulés dans la plume; ceux-ci étaient couverts d'une fourrure de jaguar, ceux-là, coiffés d'une peau d'iguane dont la crête dorsale, hérissée sur leur tête,



Les préparatifs d'un feu d'artifice.

rappelait l'éperon du vaisseau de Nestor et la redoutable épithète de *dekembolos* que lui donne Homère. Tous ces danseurs soufflant dans des cornes de bœuf, se démenaient avec une ardeur furieuse, et repoussaient à coups de pied ceux des badauds qui les serraient d'un peu trop près. Au dessert le révérend Plaza me dit à l'oreille : ils vont jouer la comédie de Smith et Lowe.

Je savais et je l'ai dit déjà à propos des Missions de la plaine du Sacrement, que MM. Smith et Lowe, officiers de la marine britannique, étaient partis de Lima en compagnie du major Beltran et du lieutenant Ascarate, et qu'ils avaient passé huit jours à Sarayacu. Je savais encore que ces voyageurs de retour à Londres, avaient publié une relation avec carte de leur voyage[1], mais j'ignorais complétement qu'ils eussent écrit une comédie. Curieux de juger si l'œuvre était fade ou piquante, je fis signe au prieur que j'étais prêt à l'écouter. A un geste de lui, la foule s'écarta, les porteurs de torches se pla-

1. Pareille coutume est évidemment importée de la Sierra. (Voy. dans la première série de nos *Scènes et paysages dans les Andes, Une messe de minuit à Tiabaya*.)

1. *Narative of a journey from Lima to Para*, 1836. MM. Beltran et Ascarate publièrent quatre ans plus tard une relation de leur voyage avec MM. Smith et Lowe; elle a pour titre : *Diario del viage hecho el año de 1834 para reconocer los rios Ucayali y Pachitea*



Le repas de Navidad.



Le repas de Navidad.



Danse des femmes, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le P. Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du P. Marquès. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès dans la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église.

Cette danse du sexe, à laquelle nous assistions pour la première fois, nous rappela celle des Conibos que nous avons décrite en traitant de la monographie de ces indigènes. C'étaient les mêmes enlacements de bras, les mêmes poses de tête, les mêmes oscillations du corps, la même façon de se laisser choir à terre après pirouette finale et épuisement de forces. Il va sans dire qu'une pareille danse fit bon marché de la coiffure des dan-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177, t. XI, p. 161 et la note 2, 177 et 193.



Danse des femmes, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE
## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

### NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Histoire facétieuse d'un homme et d'une cloche. — De quelle façon l'auteur employait son temps à Sarayacu. — Dînettes clandestines et goûters enfantins. — La baignoire du révérend prieur. — Le P. Antonio. — Histoire et psychologie mêlées. — Bibliothèque et bibliothécaire. — Un croquis du P. Marquès. — Comment le voyageur, pour avoir compté sans ses hôtes, se vit obligé de compter trois fois. — Départ pour la mine de gypse de Cosiabatay. — Histoire d'un homme crucifié. — Plaidoyer verbeux mais éloquent en faveur des Cacibos anthropophages. — Restauration des saints de Sarayacu. — Ce qu'était le rapin Julio. — L'auteur débute avec succès dans la sculpture polychrôme. — Peinture d'un tapis d'église.

Cette danse du sexe, à laquelle nous assistions pour la première fois, nous rappela celle des Conibos que nous avons décrite en traitant de la monographie de ces indigènes. C'étaient les mêmes enlacements de bras, les mêmes poses de tête, les mêmes oscillations du corps, la même façon de se laisser choir à terre après pirouette finale et épuisement de forces. Il va sans dire qu'une pareille danse fit bon marché de la coiffure des dan-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177 et 193.



Procession de l'Immaculée-Conception, à Sarayacu (voy. p. 208).



Procession de l'Immaculée-Conception, à Sarayacu (voy. p. 208).




Aubade et baise-main de la veille du jour de l'an (voy. p. 208).




Aubade et baise-main de la veille du jour de l'an (voy. p. 208).




Excursion botanique dans les forêts de Sarayacu.




Excursion botanique dans les forêts de Sarayacu.

d'obéissance qu'il avait faits en le prenant. Son séjour ou plutôt son exil volontaire à Tierra Blanca, n'était que la conséquence logique de ses idées. Il avait préféré, disait-il en riant, *être tête de mouche que queue de lion*, commander à Tierra Blanca, qu'obéir à Sarayacu.

Ce prétendu libéralisme, bien plus répandu qu'on ne pense et que le P. Antonio ne prenait pas la peine de celer, épouvantait un peu les familiers et les commensaux du couvent. Dans la crainte de voir suspecter leur orthodoxie et de perdre du même coup les bonnes grâces du prieur, peu tendre comme on sait, aux idées libérales, ils évitaient en dehors du service tout rapprochement avec Fray Antonio qui les eût infailliblement compromis.

La réserve dont on usait envers celui-ci, loin de l'affliger, l'égayait au contraire et exerçait sa verve railleuse. Il y avait du Savonarole et du Rabelais dans cette nature de moine florentin, fougueuse jusqu'à l'emportement, enthousiaste et caustique, hautaine et accessible, qui dénonçait à haute voix tous les abus, mettait impitoyablement le doigt sur toutes les plaies et concluait souvent par un éclat de rire et un geste d'épaules. Pour un homme qui, comme moi, était venu chercher la vérité de loin, Fray Antonio était plus qu'une individualité vigoureuse et tranchée, c'était une trouvaille,



Le bain du prieur.

une manière d'homme-registre que je n'avais qu'à consulter à l'article *missions*, pour apprendre aussitôt ce que je désirais savoir.

Cependant les travaux que j'avais entrepris touchaient à leur fin ; ma revue de la Mission était terminée, mes cartons bourrés de croquis et mon herbier de la Flore locale, composé de seize cents plantes, pouvait permettre à nos savants d'Europe de constater à quelles espèces végétales la déesse avait emprunté les fleurs de sa couronne. A mesure que s'emplissaient mes caisses et mes caissons, un vague ennui, une indéfinissable nostalgie s'emparaient de moi. L'espace m'attirait invinciblement. Comme M. Michelet dans sa préface de l'*Oiseau*, j'eusse crié volontiers : *des ailes, des ailes!* tant croissait chaque soir et s'augmentait chaque matin mon envie de prendre un essor.

Ce n'est pas que l'idée de passer en trois mois de l'ouest à l'est de cette Amérique, ainsi que j'avais parié de le faire en quittant Islay, me poursuivît encore et causât l'anxiété maladive que j'éprouvais. Non ; j'étais même assez tranquille à cet égard. Le délai fixé par moi-même à cette traversée continentale était expiré depuis quatre mois, et le capitaine anglais, mon heureux rival, servi par le retard que m'imposaient les circonstances, avait dû atteindre sans se presser, le but que je m'étais flatté de toucher avant lui. Par amour-

d'obéissance qu'il avait faits en le prenant. Son séjour ou plutôt son exil volontaire à Tierra Blanca, n'était que la conséquence logique de ses idées. Il avait préféré, disait-il en riant, *être tête de mouche que queue de lion*, commander à Tierra Blanca, qu'obéir à Sarayacu.

Ce prétendu libéralisme, bien plus répandu qu'on ne pense et que le P. Antonio ne prenait pas la peine de celer, épouvantait un peu les familiers et les commensaux du couvent. Dans la crainte de voir suspecter leur orthodoxie et de perdre du même coup les bonnes grâces du prieur, peu tendre comme on sait, aux idées libérales, ils évitaient en dehors du service tout rapprochement avec Fray Antonio qui les eût infailliblement compromis.

La réserve dont on usait envers celui-ci, loin de l'affliger, l'égayait au contraire et exerçait sa verve railleuse. Il y avait du Savonarole et du Rabelais dans cette nature de moine florentin, fougueuse jusqu'à l'emportement, enthousiaste et caustique, hautaine et accessible, qui dénonçait à haute voix tous les abus, mettait impitoyablement le doigt sur toutes les plaies et concluait souvent par un éclat de rire et un geste d'épaules. Pour un homme qui, comme moi, était venu chercher la vérité de loin, Fray Antonio était plus qu'une individualité vigoureuse et tranchée, c'était une trouvaille,




Le bain du prieur.

une manière d'homme-registre que je n'avais qu'à consulter à l'article *missions*, pour apprendre aussitôt ce que je désirais savoir.

Cependant les travaux que j'avais entrepris touchaient à leur fin; ma revue de la Mission était terminée, mes cartons bourrés de croquis et mon herbier de la Flore locale, composé de seize cents plantes, pouvait permettre à nos savants d'Europe de constater à quelles espèces végétales la déesse avait emprunté les fleurs de sa couronne. A mesure que s'emplissaient mes caisses et mes caissons, un vague ennui, une indéfinissable nostalgie s'emparaient de moi. L'espace m'attirait invinciblement. Comme M. Michelet dans sa préface de l'*Oiseau*, j'eusse crié volontiers : *des ailes, des ailes!* tant croissait chaque soir et s'augmentait chaque matin mon envie de prendre un essor.

Ce n'est pas que l'idée de passer en trois mois de l'ouest à l'est de cette Amérique, ainsi que j'avais parié de le faire en quittant Islay, me poursuivît encore et causât l'anxiété maladive que j'éprouvais. Non; j'étais même assez tranquille à cet égard. Le délai fixé par moi-même à cette traversée continentale était expiré depuis quatre mois, et le capitaine anglais, mon heureux rival, servi par le retard que m'imposaient les circonstances, avait dû atteindre sans se presser, le but que je m'étais flatté de toucher avant lui. Par amour-

quart d'heure et après avoir passé successivement de la surprise à la stupéfaction et de la stupéfaction à l'horreur.

L'objet en question était une croix et sur cette croix un Indien complétement nu était attaché par les pieds et les mains. Sa tête retombait sur sa poitrine et sa chevelure pendante cachait ses traits. La peau de l'individu, racornie et comme grillée, adhérait aux os et en dessinait exactement la charpente. Toute la région abdominale n'était qu'une large ouverture par où les intestins et les viscères avaient été retirés. Aux déchiquetures de cette plaie béante, on reconnaissait le bec et les serres des oiseaux de proie. L'état du cadavre dont la maigreur et la dessiccation rappelaient à la fois le squelette et la momie, annonçait que la mort remontait au moins à deux mois. A quelle nation appartenait ce malheureux, de quel crime l'avait-on châtié, quels bourreaux lui avaient infligé ce supplice sans précédents dans les annales du pays? Telles furent les questions que nous nous adressâmes devant ce gibet autour duquel une douzaine de vautours urubus, sentinelles funèbres, semblaient monter la garde. Comme aucun de nous




Fac-simile d'un dessin du P. Marquès. — 21 janvier 1793 (voy. p. 216).

n'y pouvait répondre, nous laissâmes sur sa croix le supplicié en nous promettant de lui creuser une fosse à notre retour et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du rio de Cosiabatay, à cent pas de laquelle, dans l'intérieur, se trouvait une habitation d'Indiens Schetibos.

L'habit du P. Antonio nous valut des maitres de ce logis un accueil cordial. Hommes et femmes s'exclamèrent joyeusement à notre vue, et après avoir baisé la main de notre compagnon, placèrent devant lui un cruchon de mazato, un rable de singe fumé et quelques bananes. Ces Schetibos étaient, nous dirent-ils, en relations d'affaires avec le prieur de Sarayacu qu'ils visitaient plusieurs fois dans l'année pour lui vendre de la salsepareille, des tortues ou de l'huile de lamantin.

A peine installés chez eux, nous leur demandâmes des renseignements sur l'homme crucifié que nous venions de voir. D'abord nous n'obtînmes d'autre réponse que des éclats de rire désordonnés, puis quand cette gaieté bruyante se fut calmée, ils nous apprirent que l'homme exposé sur l'îlot était un Cachibo qu'ils avaient capturé dans une de leurs courses et accommodé de la sorte en expiation de ses vieux péchés.

quart d'heure et après avoir passé successivement de la surprise à la stupéfaction et de la stupéfaction à l'horreur.

L'objet en question était une croix et sur cette croix un Indien complétement nu était attaché par les pieds et les mains. Sa tête retombait sur sa poitrine et sa chevelure pendante cachait ses traits. La peau de l'individu, racornie et comme grillée, adhérait aux os et en dessinait exactement la charpente. Toute la région abdominale n'était qu'une large ouverture par où les intestins et les viscères avaient été retirés. Aux déchiquetures de cette plaie béante, on reconnaissait le bec et les serres des oiseaux de proie. L'état du cadavre dont la maigreur et la dessiccation rappelaient à la fois le squelette et la momie, annonçait que la mort remontait au moins à deux mois. A quelle nation appartenait ce malheureux, de quel crime l'avait-on châtié, quels bourreaux lui avaient infligé ce supplice sans précédents dans les annales du pays? Telles furent les questions que nous nous adressâmes devant ce gibet autour duquel une douzaine de vautours urubus, sentinelles funèbres, semblaient monter la garde. Comme aucun de nous




Fac-simile d'un dessin du P. Marquès. — 21 janvier 1793 (voy. p. 216).

n'y pouvait répondre, nous laissâmes sur sa croix le supplicié en nous promettant de lui creuser une fosse à notre retour et nous nous dirigeâmes vers l'embouchure du rio de Cosiabatay, à cent pas de laquelle, dans l'intérieur, se trouvait une habitation d'Indiens Schetibos.

L'habit du P. Antonio nous valut des maitres de ce logis un accueil cordial. Hommes et femmes s'exclamèrent joyeusement à notre vue, et après avoir baisé la main de notre compagnon, placèrent devant lui un cruchon de mazato, un rable de singe fumé et quelques bananes. Ces Schetibos étaient, nous dirent-ils, en relations d'affaires avec le prieur de Sarayacu qu'ils visitaient plusieurs fois dans l'année pour lui vendre de la salsepareille, des tortues ou de l'huile de lamantin.

A peine installés chez eux, nous leur demandâmes des renseignements sur l'homme crucifié que nous venions de voir. D'abord nous n'obtînmes d'autre réponse que des éclats de rire désordonnés, puis quand cette gaieté bruyante se fut calmée, ils nous apprirent que l'homme exposé sur l'îlot était un Cachibo qu'ils avaient capturé dans une de leurs courses et accommodé de la sorte en expiation de ses vieux péchés.

délit, dans l'espoir d'effacer par là jusqu'au souvenir de leur crime.

Pour regagner Sarayacu, nous prîmes le milieu de l'Ucayali. La rivière était en crue, et le courant entraîna si bien notre embarcation, que les rameurs, jugeant inutile de fatiguer leurs bras, laissèrent au pilote le soin de nous conduire. Je profitai d'un moment où le P. Antonio disait son chapelet, pour consigner dans mon livre de notes quelques détails sur la tribu des Cachibos, que j'avais omis lors de mon séjour à Santa Rita, en compagnie des membres de l'expédition ranco-péruvienne. Ces détails, s'ils ne sont pas ici à leur place, auront du moins le mérite de l'à-propos.

Issus de la grande nation Pano, dont ils parlent encore l'idiome, les Cachibos, après avoir longtemps occupé les deux rives du Pachitea, les ont abandonnées depuis un siècle environ, pour s'établir dans l'intérieur des quebradas d'Inquira et de Carapacho où coulent deux rivières, affluents de gauche du Pachitea. La guerre d'extermination que leur déclarèrent à cette époque toutes les tribus de la plaine du Sacrement, motiva chez ces indigènes alors nombreux, aujourd'hui réduits à quelque trois cents hommes, l'abandon de leur ancien territoire. Cette guerre dure encore à l'heure où nous écrivons, les fils ayant religieusement épousé la querelle des pères et la haine générale contre



Châtiment d'un anthropophage.

les Cachibos s'étant accrue avec le temps au lieu de s'affaiblir.

Pourchassés d'un côté par les Conibos, les Sipibos et les Schetibos de l'Ucayali qui remontent et descendent librement aujourd'hui les eaux du Pachitea dont le parcours leur fut si longtemps interdit, d'un autre côté, repoussés à coups de fusil par les descendants des néophytes des anciennes Missions du Mayro et du Pozuzo, les malheureux Cachibos pris ainsi entre deux feux, n'abandonnent guère le couvert des forêts où ils vivent réduits à la condition des bêtes.

Cet état d'abjection ne fut pas toujours leur partage. Au dix-septième siècle, nous les voyons alliés aux Schetibos de l'Ucayali et sous le triple nom de *Cacibos*, de *Carapachos* et de *Callisecas*[1] régner en maîtres sur toute l'étendue de la rivière Pachitea, étendre leurs explorations jusqu'à l'Ucayali et occuper le premier rang parmi les tribus de la plaine du Sacrement où leur bravoure et leur cruauté étaient proverbiales. — Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, — par quelle succes-

1. La manie des premiers explorateurs de ces contrées, religieux ou laïques, de donner aux Indiens d'une même nation le nom des lieux où ils les rencontraient, cette manie a jeté une confusion déplorable dans l'ethnographie américaine et induit mainte fois en erreur nos savants d'Europe. Par suite de ce malheureux système, plus de la moitié des noms de tribus indigènes qui figurent sur la carte à grands points de Brué dressée par Dufour (édition de 1856),

délit, dans l'espoir d'effacer par là jusqu'au souvenir de leur crime.

Pour regagner Sarayacu, nous prîmes le milieu de l'Ucayali. La rivière était en crue, et le courant entraîna si bien notre embarcation, que les rameurs, jugeant inutile de fatiguer leurs bras, laissèrent au pilote le soin de nous conduire. Je profitai d'un moment où le P. Antonio disait son chapelet, pour consigner dans mon livre de notes quelques détails sur la tribu des Cachibos, que j'avais omis lors de mon séjour à Santa Rita, en compagnie des membres de l'expédition ranco-péruvienne. Ces détails, s'ils ne sont pas ici à leur place, auront du moins le mérite de l'à-propos.

Issus de la grande nation Pano, dont ils parlent encore l'idiome, les Cachibos, après avoir longtemps occupé les deux rives du Pachitea, les ont abandonnées depuis un siècle environ, pour s'établir dans l'intérieur des quebradas d'Inquira et de Carapacho où coulent deux rivières, affluents de gauche du Pachitea. La guerre d'extermination que leur déclarèrent à cette époque toutes les tribus de la plaine du Sacrement, motiva chez ces indigènes alors nombreux, aujourd'hui réduits à quelque trois cents hommes, l'abandon de leur ancien territoire. Cette guerre dure encore à l'heure où nous écrivons, les fils ayant religieusement épousé la querelle des pères et la haine générale contre



Châtiment d'un anthropophage.

les Cachibos s'étant accrue avec le temps au lieu de s'affaiblir.

Pourchassés d'un côté par les Conibos, les Sipibos et les Schetibos de l'Ucayali qui remontent et descendent librement aujourd'hui les eaux du Pachitea dont le parcours leur fut si longtemps interdit, d'un autre côté, repoussés à coups de fusil par les descendants des néophytes des anciennes Missions du Mayro et du Pozuzo, les malheureux Cachibos pris ainsi entre deux feux, n'abandonnent guère le couvert des forêts où ils vivent réduits à la condition des bêtes.

Cet état d'abjection ne fut pas toujours leur partage. Au dix-septième siècle, nous les voyons alliés aux Schetibos de l'Ucayali et sous le triple nom de *Cacibos*, de *Carapachos* et de *Calliseca*s[1] régner en maîtres sur toute l'étendue de la rivière Pachitea, étendre leurs explorations jusqu'à l'Ucayali et occuper le premier rang parmi les tribus de la plaine du Sacrement où leur bravoure et leur cruauté étaient proverbiales. — Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, — par quelle succes-

1. La manie des premiers explorateurs de ces contrées, religieux ou laïques, de donner aux Indiens d'une même nation le nom des lieux où ils les rencontraient, cette manie a jeté une confusion déplorable dans l'ethnographie américaine et induit mainte fois en erreur nos savants d'Europe. Par suite de ce malheureux système, plus de la moitié des noms de tribus indigènes qui figurent sur la carte à grands points de Brué dressée par Dufour (édition de 1856),

qu'il daignât m'inculquer les premières notions de l'art de la statuaire que j'ignorais complétement. Une lueur subite éclaira mon esprit. Je me rappelai les boudins de plâtre que les mouleurs statuaires de Cuzco adaptent au moyen de chevilles aux parties absentes de leurs statues et dans lesquels ils taillent ensuite les contours du membre amputé. Ce procédé que j'employai et l'aide d'un mauvais rasoir, seul outil que je possédasse, me permirent de mener à fin ma besogne. Dire que les mains, les nez, les oreilles que je procréai, rappelaient par l'élévation du style et la pureté des contours, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, serait une jactance indigne de moi. J'aime mieux avouer que ces produits de mon rasoir étaient d'une naïveté touchante, et d'une roideur hiératique qui n'avaient rien à démêler avec les questions d'art, et témoignaient seulement d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après une semaine d'un labeur assidu, mes saints étaient rétablis dans leur intégrité primitive, et parfaitement secs, grâce à la haute température de la localité. Il ne restait plus qu'à les peindre. Mais il fallait pour cela des couleurs à l'huile, et je n'avais à ma disposition que des couleurs à l'eau. Le révérend prieur à qui je fis part de mon embarras, retrouva heureusement au fond d'un tiroir quelques pincées de vermillon et de céruse qui dataient du commencement de ce siècle; des os d'ani-



Transport du gypse, à Cosiabatay.

maux à demi grillés sur les charbons, me procurèrent du bitume; je trouvai des ocres dans les ravins, et ma lampe me donna du noir de fumée.

Pour préparer ces diverses couleurs, un plastron de tortue et un fer à repasser emprunté à Rose la blanchisseuse, servirent à mon rapin Julio de pierre et de molette. Nous suppléâmes aux diverses huiles qui nous manquaient par de la graisse de tortue à laquelle nous mêlâmes, comme siccatif, un peu d'encens en poudre.

Les choses ainsi réglées, marchèrent à souhait et je pus terminer mon œuvre de sculpture polychrôme. A quinze jours de là, tous mes saints, restaurés, enluminés et vernis au blanc d'œuf, étaient alignés dans le réfectoire où les néophytes venaient les admirer avec des exclamations élogieuses dont ma modestie eut fort à souffrir.

Ce travail achevé, je rassemblai mes plantes et mes paperasses, et me mis à tout préparer pour un prompt départ. Comme j'étais en train de clouer une caisse, le révérend prieur entra chez moi, l'air souriant et s'assit sur mon vieux fauteuil. Tout en me regardant jouer du marteau, il m'adressa force gracieusetés et porta jusqu'aux nues le ravaudage artistique que j'avais entrepris et terminé tant bien que mal. Je le laissai dire sans l'interrompre. Quand sa verve louangeuse fut épuisée :

qu'il daignât m'inculquer les premières notions de l'art de la statuaire que j'ignorais complétement. Une lueur subite éclaira mon esprit. Je me rappelai les boudins de plâtre que les mouleurs statuaires de Cuzco adaptent au moyen de chevilles aux parties absentes de leurs statues et dans lesquels ils taillent ensuite les contours du membre amputé. Ce procédé que j'employai et l'aide d'un mauvais rasoir, seul outil que je possédasse, me permirent de mener à fin ma besogne. Dire que les mains, les nez, les oreilles que je procréai, rappelaient par l'élévation du style et la pureté des contours, les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, serait une jactance indigne de moi. J'aime mieux avouer que ces produits de mon rasoir étaient d'une naïveté touchante, et d'une roideur hiératique qui n'avaient rien à démêler avec les questions d'art, et témoignaient seulement d'une bonne volonté poussée jusqu'à l'héroïsme.

Après une semaine d'un labeur assidu, mes saints étaient rétablis dans leur intégrité primitive, et parfaitement secs, grâce à la haute température de la localité. Il ne restait plus qu'à les peindre. Mais il fallait pour cela des couleurs à l'huile, et je n'avais à ma disposition que des couleurs à l'eau. Le révérend prieur à qui je fis part de mon embarras, retrouva heureusement au fond d'un tiroir quelques pincées de vermillon et de céruse qui dataient du commencement de ce siècle; des os d'animaux à demi grillés sur les charbons, me procurèrent du bitume; je trouvai des ocres dans les ravins, et ma lampe me donna du noir de fumée.

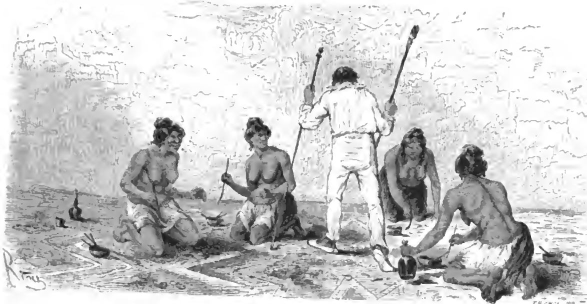


Transport du gypse, à Cosiabatay.

Pour préparer ces diverses couleurs, un plastron de tortue et un fer à repasser emprunté à Rose la blanchisseuse, servirent à mon rapin Julio de pierre et de molette. Nous suppléâmes aux diverses huiles qui nous manquaient par de la graisse de tortue à laquelle nous mêlâmes, comme siccatif, un peu d'encens en poudre.

Les choses ainsi réglées, marchèrent à souhait et je pus terminer mon œuvre de sculpture polychrôme. A quinze jours de là, tous mes saints, restaurés, enluminés et vernis au blanc d'œuf, étaient alignés dans le réfectoire où les néophytes venaient les admirer avec des exclamations élogieuses dont ma modestie eut fort à souffrir.

Ce travail achevé, je rassemblai mes plantes et mes paperasses, et me mis à tout préparer pour un prompt départ. Comme j'étais en train de clouer une caisse, le révérend prieur entra chez moi, l'air souriant et s'assit sur mon vieux fauteuil. Tout en me regardant jouer du marteau, il m'adressa force gracieusetés et porta jusqu'aux nues le ravaudage artistique que j'avais entrepris et terminé tant bien que mal. Je le laissai dire sans l'interrompre. Quand sa verve louangeuse fut épuisée :



Fabrication d'un tapis, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Un portrait en miniature. — Départ de la mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra Blanca.

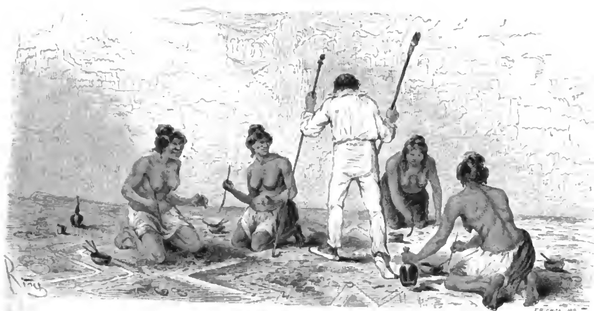
Grâce au nombre des couturières, plutôt qu'à l'agilité de leurs doigts, le tapis fut bientôt assemblé; il mesurait dix mètres de long sur huit de large. Je le fis porter dans l'église où j'avais résolu d'établir mon atelier, puis quand on l'eut posé à plat sur le sol, je le fis tendre au moyen de cordes et de piquets. Toute la journée fut consacrée à ces préliminaires, auxquels j'employai les deux sexes de la Mission.

Pendant qu'hommes et femmes s'agitaient devant moi, il me vint une idée extralumineuse; c'était d'affecter à la décoration picturale de ce tapis, les venves qui venaient de le coudre, et de m'éviter de la sorte une besogne fastidieuse. Ces femmes, me dis-je, ont le talent, comme celles des Conibos, d'orner de fleurs, de grecques, d'entre-lacs, leurs jarres, leurs plats, leurs assiettes; rien ne les empêche de faire en grand ce que d'habitude elles font en petit, et de décorer un tapis au lieu d'un pot à soupe. J'allai communiquer mon idée au prieur qui l'approuva sans restriction, et enjoignit à mes rapins femelles de m'obéir aveuglément en toutes choses, sous peine de lier connaissance avec *martin-chicote*. C'est par ce nom qu'on désigne à Sarayacu, le nerf de lamantin qui sert à punir les méfaits du beau sexe.

Je donnai vingt-quatre heures à mes aides, pour se procurer des couleurs et des pinceaux, et cela en quantité suffisante pour que le travail une fois entrepris, n'eût à souffrir d'aucun retard. A l'expiration du délai, elles arrivèrent à la file, portant chacune une terrine et une poignée de petits balais. Ces terrines étaient les pots à couleurs. Il y avait du bleu, du jaune, du rouge-brun, du vert, dn violet, du blanc et du noir[1]. Les petits

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177, 193 et 209.

1. J'ai dit, dans ma revue des Conibos, à quelles écorces et à quelles plantes, leurs femmes empruntaient les couleurs dont elles



Fabrication d'un tapis, à Sarayacu.

# VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

## A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## PÉROU.

NEUVIÈME ÉTAPE.

### DE SARAYACU A TIERRA BLANCA (suite).

Un portrait en miniature. — Départ de la mission de Sarayacu. — Sacrifice de singes fait à l'Ucayali. — Le canal Yapaya. — Un village et ses habitants représentés par deux chemises. — Le phare de Tierra Blanca.

Grâce au nombre des couturières, plutôt qu'à l'agilité de leurs doigts, le tapis fut bientôt assemblé; il mesurait dix mètres de long sur huit de large. Je le fis porter dans l'église où j'avais résolu d'établir mon atelier, puis quand on l'eut posé à plat sur le sol, je le fis tendre au moyen de cordes et de piquets. Toute la journée fut consacrée à ces préliminaires, auxquels j'employai les deux sexes de la Mission.

Pendant qu'hommes et femmes s'agitaient devant moi, il me vint une idée extralumineuse; c'était d'affecter à la décoration picturale de ce tapis, les veuves qui venaient de le coudre, et de m'éviter de la sorte une besogne fastidieuse. Ces femmes, me dis-je, ont le talent, comme celles des Conibos, d'orner de fleurs, de grecques, d'entre-lacs, leurs jarres, leurs plats, leurs assiettes; rien ne les empêche de faire en grand ce que d'habitude elles font en petit, et de décorer un tapis au lieu d'un pot à soupe. J'allai communiquer mon idée au prieur qui l'approuva sans restriction, et enjoignit à mes rapins femelles de m'obéir aveuglément en toutes choses, sous peine de lier connaissance avec *martin-chicote*. C'est par ce nom qu'on désigne à Sarayacu, le nerf de lamantin qui sert à punir les méfaits du beau sexe.

Je donnai vingt-quatre heures à mes aides, pour se procurer des couleurs et des pinceaux, et cela en quantité suffisante pour que le travail une fois entrepris, n'eût à souffrir d'aucun retard. A l'expiration du délai, elles arrivèrent à la file, portant chacune une terrine et une poignée de petits balais. Ces terrines étaient les pots à couleurs. Il y avait du bleu, du jaune, du rouge-brun, du vert, du violet, du blanc et du noir[1]. Les petits

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 et la note 2, 177, 193 et 209.

1. J'ai dit, dans ma revue des Conibos, à quelles écorces et à quelles plantes, leurs femmes empruntaient les couleurs dont elles

flait doucement. Je le laissai dormir et continuai ma besogne. A midi, la cloche qui appelait au réfectoire, le réveilla.

« Allons dîner, me dit-il ; car à rester ainsi tranquille, je *finirais* par m'endormir. »

Après cinq séances qui parurent un peu longues au révérend, bien que le sommeil en eût abrégé la durée, je lui remis son portrait qu'il examina avec un plaisir évident. Certain rideau de damas sombre sur lequel il se détachait et le fauteuil rouge et or, dans lequel je l'avais assis, furent trouvés par lui d'excellent goût, bien qu'ils me parussent jurer un peu avec le vœu de pauvreté fait par les disciples de saint François.

Deux heures après la remise de ce portrait, je réclamais de mon modèle l'exécution de sa promesse.

« Demain, à midi, tu pourras partir, me dit-il. Ta pirogue est déjà choisie ; on s'occupe des provisions qui te sont destinées et les rameurs qui doivent te conduire à Nauta font leurs adieux à leur famille. Maintenant aurais-je oublié quelque chose, n'as-tu rien à me demander?

— Absolument rien, padre mio, si ce n'est qu'au lieu de huit rameurs que vous m'avez offerts, vous ne m'en donniez que deux avec mon rapin Julio pour pilote. Huit hommes me rompraient la tête avec leur babil et leurs chants et d'ailleurs consommeraient trop de vivres.

— Avec huit hommes tu eusses voyagé plus vite.

— Je tiens au contraire à voyager très-lentement ; à présent que rien ne me presse et que ceux qui m'attendaient au Para ne m'attendent plus, j'en profiterai pour aller doucement et voir les choses à mon aise.

— *Fiat voluntas tua*, » termina le prieur.

On ne vit pas quatre mois dans une cellule, au milieu d'une solitude et d'une paix profondes, livré à de calmes études et à des recherches intéressantes, sans



Une séance artistique.

que l'esprit à défaut du cœur ne s'attache un peu à ses quatre murs. C'est ce que j'expérimentai par moi-même. La veille encore, retenu contre mon gré à Sarayacu, la cellule que j'habitais, m'était odieuse et je lui trouvais l'air sinistre d'une prison; à présent que l'heure était venue de la quitter, je me surprenais à la regarder avec émotion, et, Dieu me pardonne, je regrettais presque de l'abandonner pour toujours.

Par suite de cette inconséquence naturelle à l'homme, j'employai la dernière journée que je passai à la Mission, à revoir un à un les lieux que naguère je voulais fuir en toute hâte. Je visitai les chaumières des néophytes; j'entrai dans la forge où se fabriquaient les dards à tortue et dans la cuisine où s'élaboraient les potages. Je n'oubliai ni l'humble église, ni le moulin à cannes, ni le parc à tortues. Quand vint le soir, j'adressai mes adieux à la brise imprégnée de musc, à la nuit, aux étoiles, aux masses sombres des forêts qui cerclaient l'horizon, aux canards *huananas* errants sur la place, puis quand j'eus donné un dernier regard et un souvenir aux choses qui m'avaient charmé, je rentrai chez moi et m'allongeai sur ma barbacoa où, jusqu'au matin, je ne fis qu'un somme.

En me réveillant je courus au port. J'y trouvai Julio mon futur pilote, occupé à tresser les folioles de palmier destinées au pamacari de notre pirogue. L'honnête sexagénaire m'avoua que le petit voyage que nous allions faire ensemble lui souriait infiniment. Je connaissais assez mon vieux rapin pour savoir que l'idée de vagabonder à son aise entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait. L'air de la civilisation qu'autrefois il avait respiré à Lima, ne lui avait été que médiocrement favorable. Aux merveilles de la cité des Rois, il préférait l'humble couvert de ses forêts et les plages de ses rivières. Le seul produit de cette civilisation dont il ne fît pas fi, était le rhum qu'il aimait beaucoup et qu'il

flait doucement. Je le laissai dormir et continuai ma besogne. A midi, la cloche qui appelait au réfectoire, le réveilla.

« Allons dîner, me dit-il ; car à rester ainsi tranquille, je *finirais* par m'endormir. »

Après cinq séances qui parurent un peu longues au révérend, bien que le sommeil en eût abrégé la durée, je lui remis son portrait qu'il examina avec un plaisir évident. Certain rideau de damas sombre sur lequel il se détachait et le fauteuil rouge et or, dans lequel je l'avais assis, furent trouvés par lui d'excellent goût, bien qu'ils me parussent jurer un peu avec le vœu de pauvreté fait par les disciples de saint François.

Deux heures après la remise de ce portrait, je réclamais de mon modèle l'exécution de sa promesse.

« Demain, à midi, tu pourras partir, me dit-il. Ta pirogue est déjà choisie ; on s'occupe des provisions qui te sont destinées et les rameurs qui doivent te conduire à Nauta font leurs adieux à leur famille. Maintenant aurais-je oublié quelque chose, n'as-tu rien à me demander?

— Absolument rien, padre mio, si ce n'est qu'au lieu de huit rameurs que vous m'avez offerts, vous ne m'en donniez que deux avec mon rapin Julio pour pilote. Huit hommes me rompraient la tête avec leur babil et leurs chants et d'ailleurs consommeraient trop de vivres.

— Avec huit hommes tu eusses voyagé plus vite.

— Je tiens au contraire à voyager très-lentement ; à présent que rien ne me presse et que ceux qui m'attendaient au Para ne m'attendent plus, j'en profiterai pour aller doucement et voir les choses à mon aise.

— *Fiat voluntas tua*,» termina le prieur.

On ne vit pas quatre mois dans une cellule, au milieu d'une solitude et d'une paix profondes, livré à de calmes études et à des recherches intéressantes, sans



Une séance artistique.

que l'esprit à défaut du cœur ne s'attache un peu à ses quatre murs. C'est ce que j'expérimentai par moi-même. La veille encore, retenu contre mon gré à Sarayacu, la cellule que j'habitais, m'était odieuse et je lui trouvais l'air sinistre d'une prison; à présent que l'heure était venue de la quitter, je me surprenais à la regarder avec émotion, et, Dieu me pardonne, je regrettais presque de l'abandonner pour toujours.

Par suite de cette inconséquence naturelle à l'homme, j'employai la dernière journée que je passai à la Mission, à revoir un à un les lieux que naguère je voulais fuir en toute hâte. Je visitai les chaumières des néophytes; j'entrai dans la forge où se fabriquaient les dards à tortue et dans la cuisine où s'élaboraient les potages. Je n'oubliai ni l'humble église, ni le moulin à cannes, ni le parc à tortues. Quand vint le soir, j'adressai mes adieux à la brise imprégnée de musc, à la nuit, aux étoiles, aux masses sombres des forêts qui cerclaient l'horizon, aux canards *huananas* errants sur la place, puis quand j'eus donné un dernier regard et un souvenir aux choses qui m'avaient charmé, je rentrai chez moi et m'allongeai sur ma barbacoa où, jusqu'au matin, je ne fis qu'un somme.

En me réveillant je courus au port. J'y trouvai Julio mon futur pilote, occupé à tresser les folioles de palmier destinées au pamacari de notre pirogue. L'honnête sexagénaire m'avoua que le petit voyage que nous allions faire ensemble lui souriait infiniment. Je connaissais assez mon vieux rapin pour savoir que l'idée de vagabonder à son aise entrait pour beaucoup dans le plaisir qu'il se promettait. L'air de la civilisation qu'autrefois il avait respiré à Lima, ne lui avait été que médiocrement favorable. Aux merveilles de la cité des Rois, il préférait l'humble couvert de ses forêts et les plages de ses rivières. Le seul produit de cette civilisation dont il ne fit pas fi, était le rhum qu'il aimait beaucoup et qu'il

et retombaient dans l'eau qui reflétait très-nettement leur silhouette. A notre droite, les noires verdures du territoire des Sensis, estompées par la distance, cachaient le pied des cerros de Cuntamana, dont on n'apercevait que les ramifications du nord et du sud, couvertes de végétation de la base au faîte.

Parvenus à l'extrémité de la courbe décrite par l'Ucayali, nous rangeâmes à l'honneur l'entrée du canal Tipichca ou mieux du Tipichca [1], chemin de traverse que prennent les gens affairés qui vont de Tierra Blanca à Sarayacu. Ce canal, qui s'achève dans l'intérieur des terres, à une courte distance de Sarayacu, abrége de six lieues le trajet d'une mission à l'autre.

L'entrée du Tipichca dépassée, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du canal Yapaya, qui n'est pas comme son voisin un conduit sans écoulement, mais le trop-plein d'un lac du nom de Yapaya, formé par une petite rivière descendue des versants orientaux de la sierra de San Carlos. Comme les rameurs se disposaient à passer outre, j'ordonnai à Julio d'entrer dans ce canal, ce qu'il fit aussitôt, tout en paraissant étonné de recevoir un pareil ordre.

Rien ne recommandait à l'attention ce maigre affluent de l'Ucayali, large à peine de quatre mètres à son embouchure et sans les nuées de moustiques que l'embarcation faisait lever en frôlant les buissons du bord et qui retombaient sur nous en pluie d'aiguilles, je fusse resté étendu et rêvant sous mon dais de feuillage; mais les piqûres de ces insectes m'interdisaient toute torpeur physique et intellectuelle. Forcé par la douleur de me débattre, de bondir, de rouler çà et là des yeux effarés, j'enregistrais malgré moi des détails que sans mes tourmenteurs j'eusse très-probablement négligés.

Grâce à l'activité de corps et d'esprit que m'imprimait leur aiguillon, je pus constater que les bords du canal Yapaya étaient revêtus de faux maïs, d'arums, de cana-



La cuisine de Sarayacu.

corus et de marantas à demi submergés. De hauts buissons de bignone odorante et d'une passiflore épineuse à fleurs pourpres, alternaient avec des massifs de ces palmiers sans stipe appelés *Yarina*, — le *Nipa fruticans* des botanistes — dont les palmes, semblables à d'élégantes plumes d'autruche, servent aux indigènes à couvrir leurs demeures. Le feuillage des cécropias penchés sur l'eau, y découpait de grands trapèzes d'ombre blonde traversée par des rayons d'or lumineux. Des martins-pêcheurs au dos d'aventurine, aux ailes d'azur, des jacanas à la crête osseuse, des agamis ou oiseaux-trompettes, troublés dans leur partie de pêche ou leur méditation par le passage de la pirogue, fuyaient devant elle et s'allaient poser quelques pas plus loin. Une odeur de musc répandue dans l'air décelait le voisinage des caïmans vautrés dans l'épaisseur des herbes.

A ce canal de Yapaya que nous remontâmes pendant deux heures, au milieu des gymnotes électriques à robes de sangsue que nous voyions filer entre deux eaux et dont le contact faisait trembler la rame aux mains des rameurs, à ce canal, succéda un lac d'une lieue de circuit. Quatre habitations d'Indiens Schetibos, s'élevaient sur ses bords. Les propriétaires de trois d'entre elles étaient allés pêcher sur la rivière Ucayali, laissant leur demeure et leur mobilier sous la sauvegarde de deux Indiens de leur tribu, un homme et une femme établis dans la quatrième habitation. Au moment où notre pirogue accosta la berge, il y eut entre mes rameurs et

1. En langue pano, les mots *tipi schca* (ce qui abrége ou raccourcit) sont appliqués à tout canal formé par une rivière qui a déserté son ancien lit pour porter plus à l'est ou à l'ouest, fait très-commun dans ces parages. Certains tipichcas ou canaux, *abrégent* en effet la distance d'un point à un autre; mais le plus grand nombre ne servent qu'à remiser le poisson. Le fretin surtout y abonde. Les indigènes le pêchent à coups de flèches ou en barrant le canal et en empoisonnant ses eaux à l'aide du barbasco (*jacquinia armillaris*).

et retombaient dans l'eau qui reflétait très-nettement leur silhouette. A notre droite, les noires verdures du territoire des Sensis, estompées par la distance, cachaient le pied des cerros de Cuntamana, dont on n'apercevait que les ramifications du nord et du sud, couvertes de végétation de la base au faîte.

Parvenus à l'extrémité de la courbe décrite par l'Ucayali, nous rangeâmes à l'honneur l'entrée du canal Tipichca ou mieux du Tipichca [1], chemin de traverse que prennent les gens affairés qui vont de Tierra Blanca à Sarayacu. Ce canal, qui s'achève dans l'intérieur des terres, à une courte distance de Sarayacu, abrége de six lieues le trajet d'une mission à l'autre.

L'entrée du Tipichca dépassée, nous atteignîmes bientôt l'embouchure du canal Yapaya, qui n'est pas comme son voisin un conduit sans écoulement, mais le trop-plein d'un lac du nom de Yapaya, formé par une petite rivière descendue des versants orientaux de la sierra de San Carlos. Comme les rameurs se disposaient à passer outre, j'ordonnai à Julio d'entrer dans ce canal, ce qu'il fit aussitôt, tout en paraissant étonné de recevoir un pareil ordre.

Rien ne recommandait à l'attention ce maigre affluent de l'Ucayali, large à peine de quatre mètres à son embouchure et sans les nuées de moustiques que l'embarcation faisait lever en frôlant les buissons du bord et qui retombaient sur nous en pluie d'aiguilles, je fusse resté étendu et rêvant sous mon dais de feuillage; mais les piqûres de ces insectes m'interdisaient toute torpeur physique et intellectuelle. Forcé par la douleur de me débattre, de bondir, de rouler çà et là des yeux effarés, j'enregistrais malgré moi des détails que sans mes tourmenteurs j'eusse très-probablement négligés.

Grâce à l'activité de corps et d'esprit que m'imprimait leur aiguillon, je pus constater que les bords du canal Yapaya étaient revêtus de faux maïs, d'arums, de cana-



La cuisine de Sarayacu.

corus et de marantas à demi submergés. De hauts buissons de bignone odorante et d'une passiflore épineuse à fleurs pourpres, alternaient avec des massifs de ces palmiers sans stipe appelés *Yarina*, — le *Nipa fruticans* des botanistes — dont les palmes, semblables à d'élégantes plumes d'autruche, servent aux indigènes à couvrir leurs demeures. Le feuillage des cécropias penchés sur l'eau, y découpait de grands trapèzes d'ombre blonde traversée par des rayons d'or lumineux. Des martins-pêcheurs au dos d'aventurine, aux ailes d'azur, des jacanas à la crête osseuse, des agamis ou oiseaux-trompettes, troublés dans leur partie de pêche ou leur méditation par le passage de la pirogue, fuyaient devant elle et s'allaient poser quelques pas plus loin. Une odeur de musc répandue dans l'air décelait le voisinage des caïmans vautrés dans l'épaisseur des herbes.

A ce canal de Yapaya que nous remontâmes pendant deux heures, au milieu des gymnotes électriques à robes de sangsue que nous voyions filer entre deux eaux et dont le contact faisait trembler la rame aux mains des rameurs, à ce canal, succéda un lac d'une lieue de circuit. Quatre habitations d'Indiens Schetibos, s'élevaient sur ses bords. Les propriétaires de trois d'entre elles étaient allés pêcher sur la rivière Ucayali, laissant leur demeure et leur mobilier sous la sauvegarde de deux Indiens de leur tribu, un homme et une femme établis dans la quatrième habitation. Au moment où notre pirogue accosta la berge, il y eut entre mes rameurs et

1. En langue pano, les mots *tipi schea* (ce qui abrége ou raccourcit) sont appliqués à tout canal formé par une rivière qui a déserté son ancien lit pour porter plus à l'est ou à l'ouest, fait très-commun dans ces parages. Certains tipichcas ou canaux, *abrégent* en effet la distance d'un point à un autre; mais le plus grand nombre ne servent qu'à remiser le poisson. Le fretin surtout y abonde. Les indigènes le pêchent à coups de flèches ou en barrant le canal et en empoisonnant ses eaux à l'aide du barbasco (*jacquinia armillaris*).

La direction des flèches, indique la provenance des cours d'eau et par suite la direction des courants

R. Marañon direct vers O. N. O. 2870 metres de largeur à son embouchure

Pampa del Sacramento

R. Tapichi

Direction visible S. E. 100 metres de largeur à son embouchure et 20 metres seulement à trois lieues dans l'intérieur, ou dire des Indiens Sensis il est formé par la jonction de deux rivières sans importance sorties du versant nord de la Sierra de Canchahuaya

Indiens Mayorunas

Habitent les deux rives du Tapichi et l'espace compris entre les rivières Ucayali et Marañon et la rive gauche du Yahuary qu'ils remontent jusqu'à la Sierra de Canchahuaya

a partir de la mission de Tierra Blanca, les deux rives de l'Ucayali, et la rive gauche en particulier ne sont plus habitées par des nations ou des tribus distinctes, mais par un melange de familles Schetibos Pirros, Conibos et Cocamas, on en compte 18

I. Yacupana
I. Omaguas
I. Atun Tapira
Lagune Charapa
Lagune Yanapa
I. Yarapa
Lagune Naranja
I. Ucayali
Nauta
San Regis
Jurupari Cocha
I. Yuyu
I. Chumabuari
I. Tucary
I. Llocchuna
I. Yucurichi
Hupahua Cocha
I. Pacaya
Cocama Playa
I. Huarava
I. Sapote
Cocha et Caño Sapote
I. Rinaca
I. Estera
I. Fucapanga
I. Capiruna
Caño et Cocha Mahuch
I. Lupuna
I. Suntico
Bru Cocha
Couyea Cocha
R. Yanayacu
Caño et Lagune Pitirca
R. Yanamanchi ou Yahuary mini

Gravé chez Erhard 12 R. Duguay-Trouin

Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 8.

la direction des flèches, indique la provenance des cours d'eau et par suite la direction des courants

R. Marañon direct visib O.N.O

Pampa del Sacramento

Indiens Mayorunas

R. Tapichi

Direction visible S.E.

à partir de la mission de Tierra Blanca, les deux rives de l'Ucayali et la rive gauche en particulier ne sont plus habitées par des nations ou des tribus distinctes, mais par un mélange de familles Schetibos Piros, Conibos et Cocamas on en compte 18

R. Yanayacu

Caño et Lagune Pataren

San Regis

Nauta

Pt. Ucayali

I. Yacupana

I. Omaguas

Lagune Yarapa

I. Yarapa

Lagune Naranja

Lagune Charapa

I. Atun Tapira

Jurupari Cocha

I. Yuyu

I. Chumahuari

I. Tucari

I. Llocchuna

I. Paparo

I. Caylla

I. Yucurichi

Yarana quebrada

Chambira quebrada

Hupahua Cocha

I. Huacungo

I. Pacaya

I. Pacati

Couyea Cocha

I. Huaraya

I. Sapote

I. Ruinaca

I. Estera

I. Fucapanga

I. Capiruna

Caño et Cocha Mahuch

I. Lupuna

I. Suntico

Bru Cocha

Gravé chez Erhard 12 R. Duguay-Trouin

Traversée de l'Amérique du Sud par Paul Marcoy. — Carte n° 8.

de ses chemises et les suspendis par un lien d'écorce à une branche d'arbre. Cette innocente espièglerie qu'on ne manqua pas d'attribuer à *Yurima*, l'esprit du mal, dut défrayer pendant huit jours la conversation des néophytes de Santa-Catalina.

Nous mîmes immédiatement le cap à l'est et descendîmes avec la rapidité d'une flèche, la rivière de Santa-Catalina que nous avions remontée assez péniblement. Le lendemain, dans l'après-midi, nous laissions derrière nous le canal Yapaya et rentrions dans l'Ucayali. Nous coupâmes la rivière en diagonale pour atteindre un îlot de sable placé au milieu de son lit. Une halte de quelques heures que nous y fîmes, nous permit de souper et de tenir conseil. Deux courbes de la rivière, d'environ trois lieues chacune, nous séparaient encore de Tierra Blanca; au lieu de passer la nuit sur l'îlot, comme d'abord nous l'avions résolu, nous convînmes de la passer dans notre pirogue, et d'abandonner celle-ci à l'impulsion du courant. D'après l'évaluation de Julio elle devait se trouver par le travers de Tierra Blanca entre trois heures et quatre du matin. Confiant dans l'expérience de mon vieux Palinure, à dix heures je fis larguer



Mission de Santa-Catalina.

l'amarre et prendre le large. Un moment après chacun de nous ronflait dans un ton différent, laissant l'embarcation flotter à la dérive comme un bouchon de liége.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, ni quel songe heureux me berçait, lorsque la main de Julio en touchant mon épaule, interrompit mon sommeil et mon rêve. « Tierra Blanca », dit-il. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. La nuit était sombre. Les étoiles brillaient au ciel. Un brouillard léger rampait sur la rivière dont les berges étaient accusées par deux bandes d'un noir opaque. A notre gauche un point lumineux tremblait dans la brume. Julio gouverna sur ce phare inconnu en invitant ses compagnons à peser sur la rame. A mesure que nous en approchions, un vent frais précurseur de l'aube, ridait la surface de l'Ucayali. Cependant le jour n'avait pas encore paru, quand nous atterrîmes devant Tierra Blanca. Laissant à mes gens le soin de désarmer la pirogue, je sautai en terre, et marchai vers le phare qui continuait à briller dans l'obscurité.

Paul Marcoy.

*(La suite à une autre livraison.)*

de ses chemises et les suspendis par un lien d'écorce à une branche d'arbre. Cette innocente espièglerie qu'on ne manqua pas d'attribuer à *Yurima*, l'esprit du mal, dut défrayer pendant huit jours la conversation des néophytes de Santa-Catalina.

Nous mîmes immédiatement le cap à l'est et descendîmes avec la rapidité d'une flèche, la rivière de Santa-Catalina que nous avions remontée assez péniblement. Le lendemain, dans l'après-midi, nous laissions derrière nous le canal Yapaya et rentrions dans l'Ucayali. Nous coupâmes la rivière en diagonale pour atteindre un îlot de sable placé au milieu de son lit. Une halte de quelques heures que nous y fîmes, nous permit de souper et de tenir conseil. Deux courbes de la rivière, d'environ trois lieues chacune, nous séparaient encore de Tierra Blanca ; au lieu de passer la nuit sur l'îlot, comme d'abord nous l'avions résolu, nous convînmes de la passer dans notre pirogue, et d'abandonner celle-ci à l'impulsion du courant. D'après l'évaluation de Julio elle devait se trouver par le travers de Tierra Blanca entre trois heures et quatre du matin. Confiant dans l'expérience de mon vieux Palinure, à dix heures je fis larguer




Mission de Santa-Catalina.

l'amarre et prendre le large. Un moment après chacun de nous ronflait dans un ton différent, laissant l'embarcation flotter à la dérive comme un bouchon de liége.

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, ni quel songe heureux me berçait, lorsque la main de Julio en touchant mon épaule, interrompit mon sommeil et mon rêve. « Tierra Blanca », dit-il. Je me dressai sur mon séant et regardai autour de moi. La nuit était sombre. Les étoiles brillaient au ciel. Un brouillard léger rampait sur la rivière dont les berges étaient accusées par deux bandes d'un noir opaque. A notre gauche un point lumineux tremblait dans la brume. Julio gouverna sur ce phare inconnu en invitant ses compagnons à peser sur la rame. A mesure que nous en approchions, un vent frais précurseur de l'aube, ridait la surface de l'Ucayali. Cependant le jour n'avait pas encore paru, quand nous atterrîmes devant Tierra Blanca. Laissant à mes gens le soin de désarmer la pirogue, je sautai en terre, et marchai vers le phare qui continuait à briller dans l'obscurité.

Paul Marcoy.

*(La suite à une autre livraison.)*

tarentas. Sous une tente ornée de fleurs et de draperies de soie de toutes couleurs, était servi un déjeuner splendide, car il y avait une nappe (luxe inouï en Sibérie!), du beurre, du pain frais, une oie sauvage, et un rôti de mouton cuit avec du vrai bois et non avec du crottin, comme au désert.

« Toute malade que j'étais[1], ce fut avec une grande joie que j'aperçus à Sousouloutou les bonnets à poil et les lances des Cosaques! Les chevaux vigoureux des troïkas, attelés en éventail avec leur harnachement couvert de sonnettes qu'ils agitaient en frappant du pied et en mâchant leur mors, avaient un air européen à côté de nos petits coursiers à longs poils montés par de sauvages cavaliers. Décidément j'avais assez du désert! La tenue, la régularité, la discipline des Cosaques, les boutons dorés de leur officier, jusqu'à l'habit à queue de morue du vice-consul, me représentaient la civilisation et me faisaient tressaillir le cœur; il me semblait que j'allais guérir de suite, que je rentrais dans ma vie ordinaire après avoir passé par les angoisses d'un cauchemar étrange, et, chose bizarre, cette impression que je reçus spontanément me fit réellement du bien, et ma santé alla en s'améliorant à dater d'Ourga. Qui sait ce qui serait arrivé de moi, si j'étais restée plus longtemps sous le poids de l'abattement moral et physique que me causait le désert? »

La joie des voyageurs fut encore redoublée par l'arrivée d'un courrier mongol expédié de Pékin avec des lettres et des journaux d'Europe. C'est une sensation presque cruelle à force d'être vive, que de recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, de se dire que leur main a scellé le cachet qui vous arrive inviolé jusqu'au fond des solitudes les plus ignorées et les plus impénétrables.

Cette réception solennelle avait été ordonnée par M. Boroïkin, titulaire du consulat d'Ourga, qui avait passé l'hiver à Pékin d'où il avait expédié ses ordres à M. Schechmaroff. Après le déjeuner, qui fut très-cordial, chacun prit place dans les voitures russes qui partirent aussitôt au triple galop : aller plus lentement serait une injure pour la qualité des personnages qui y prennent place, et il faut se résigner à se faire casser la tête afin de tenir son rang.

A partir de *Sousouloutou* on se dirige, vers l'ouest, à travers une belle prairie où il n'y a pas de route tracée; à gauche la vue est bornée par des montagnes boisées couvertes de sapins, à droite de petits cours d'eau qui vont se jeter dans la rivière Toula courent en zigzag dans la vallée. En approchant d'Ourga, la prairie se resserre, les montagnes se rapprochent, la vallée diminue, et on se trouve tout à coup près de la rivière qui roule claire et rapide, mais guéable, sur un lit de gravier.

De ce gué on jouit d'un panorama splendide : la Toula, parsemée de petits îlots, plantés d'aunes, de saules et de peupliers, divise en plusieurs bras ses eaux transparentes, qui murmurent parmi les cailloux, et reflètent la silhouette de ses rives pittoresques; au delà l'immense prairie dans laquelle est située Ourga s'étend, comme un tapis de velours vert, jusqu'à l'horizon où elle va se confondre avec l'azur du ciel. Un mouvement, une agitation extrême animent ce magnifique paysage : des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres sont disséminés çà et là dans les gras pâturages gardés par des bergers déguenillés; des hordes de chevaux à demi sauvages se poursuivent en se jouant; des bandes d'yacks tout blancs, réunis en cercle, forment comme des taches sur l'horizon verdoyant; une foule de femmes et d'enfants allant puiser de l'eau à la rivière, des pêcheurs, des vanniers, des baigneurs errent le long de ses rives; au loin on aperçoit, avec ses rues en palissade et ses maisons qui sont des tentes, la ville d'Ourga qui ressemble à un vaste campement, dominée sur la gauche par les coupoles, les clochetons, les mille pagodes dorées des deux palais du dieu vivant des lamas, le Guison-Tamba; enfin, pour couronner ce magique point de vue, à droite et jetant ses contre-forts de rochers jusque dans la Toula où ils forment des rapides, s'élève la montagne sacrée, le mystérieux asile de toutes les superstitions bouddhiques, couverte d'une forêt impénétrable dont la verdure sombre est interrompue, de place en place, par de grandes pierres blanches taillées et consacrées par les caractères de l'écriture symbolique.

En arrivant à Ourga, on se dirigea de suite vers le consulat russe sur lequel était arboré le pavillon français à côté du pavillon national. L'arrivée des voyageurs fut saluée par des pétards et des fusillades; une masse innombrable de curieux, incommodes mais pacifiques, en encombrait les abords; les Cosaques d'escorte traitaient les Mongols plus que cavalièrement, et écartaient les plus récalcitrants à coups de fouet. Tout le personnel du consulat était en uniforme, interprètes, officiers de Cosaques galonnés jusque sur les coutures... Il faut cela dans ces pays sauvages, où la richesse des vêtements est un insigne de la majesté personnelle.

Le consulat russe est l'ancien palais du mandarin chinois chargé, par le souverain du Céleste-Empire, d'entretenir des rapports politiques avec le Guison-Tamba, chef spirituel et temporel des Khalkhas. Ce palais se compose de trois vastes cours, plantées d'arbres et entourées de bâtiments à toits chinois, peu élevés et d'une architecture mesquine. L'ensemble forme un carré long en profondeur environné d'une forte palissade de pieux; on pourrait presque y soutenir un siége. Le pavillon qu'on avait réservé au ministre de France, au fond de la troisième cour, était meublé à la russe assez confortablement avec des fauteuils en maroquin vert, des tapis anglais, des tables et des bureaux en bois peint, mais il n'y avait pas de lits! (il n'y en a nulle part en Sibérie, où ce meuble, le plus indispensable de tous, est regardé comme superflu.) Mme de Bourboulon était si souffrante qu'elle ne put même visiter le consulat. On s'occupa de suite de lui organiser un appartement où elle pût se reposer des fatigues passées, et reprendre assez de force pour affronter les nouvelles

1. Note extraite d'une lettre de Mme de Bourboulon.

tarentas. Sous une tente ornée de fleurs et de draperies de soie de toutes couleurs, était servi un déjeuner splendide, car il y avait une nappe (luxe inouï en Sibérie!), du beurre, du pain frais, une oie sauvage, et un rôti de mouton cuit avec du vrai bois et non avec du crottin, comme au désert.

« Toute malade que j'étais[1], ce fut avec une grande joie que j'aperçus à Sousoulontou les bonnets à poil et les lances des Cosaques! Les chevaux vigoureux des troïkas, attelés en éventail avec leur harnachement couvert de sonnettes qu'ils agitaient en frappant du pied et en mâchant leur mors, avaient un air européen à côté de nos petits coursiers à longs poils montés par de sauvages cavaliers. Décidément j'avais assez du désert! La tenue, la régularité, la discipline des Cosaques, les boutons dorés de leur officier, jusqu'à l'habit à queue de morue du vice-consul, me représentaient la civilisation et me faisaient tressaillir le cœur; il me semblait que j'allais guérir de suite, que je rentrais dans ma vie ordinaire après avoir passé par les angoisses d'un cauchemar étrange, et, chose bizarre, cette impression que je reçus spontanément me fit réellement du bien, et ma santé alla en s'améliorant à dater d'Ourga. Qui sait ce qui serait arrivé de moi, si j'étais restée plus longtemps sous le poids de l'abattement moral et physique que me causait le désert? »

La joie des voyageurs fut encore redoublée par l'arrivée d'un courrier mongol expédié de Pékin avec des lettres et des journaux d'Europe. C'est une sensation presque cruelle à force d'être vive, que de recevoir des nouvelles de ceux qu'on aime, de se dire que leur main a scellé le cachet qui vous arrive inviolé jusqu'au fond des solitudes les plus ignorées et les plus impénétrables.

Cette réception solennelle avait été ordonnée par M. Boroïkin, titulaire du consulat d'Ourga, qui avait passé l'hiver à Pékin d'où il avait expédié ses ordres à M. Schechmaroff. Après le déjeuner, qui fut très-cordial, chacun prit place dans les voitures russes qui partirent aussitôt au triple galop: aller plus lentement serait une injure pour la qualité des personnages qui y prennent place, et il faut se résigner à se faire casser la tête afin de tenir son rang.

A partir de *Sousouloutou* on se dirige, vers l'ouest, à travers une belle prairie où il n'y a pas de route tracée; à gauche la vue est bornée par des montagnes boisées couvertes de sapins, à droite de petits cours d'eau qui vont se jeter dans la rivière Toula courent en zigzag dans la vallée. En approchant d'Ourga, la prairie se resserre, les montagnes se rapprochent, la vallée diminue, et on se trouve tout à coup près de la rivière qui roule claire et rapide, mais guéable, sur un lit de gravier.

De ce gué on jouit d'un panorama splendide: la Toula, parsemée de petits îlots, plantés d'aunes, de saules et de peupliers, divise en plusieurs bras ses eaux transparentes, qui murmurent parmi les cailloux, et reflètent la silhouette de ses rives pittoresques; au delà l'immense prairie dans laquelle est située Ourga s'étend, comme un tapis de velours vert, jusqu'à l'horizon où elle va se confondre avec l'azur du ciel. Un mouvement, une agitation extrême animent ce magnifique paysage: des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres sont disséminés çà et là dans les gras pâturages gardés par des bergers déguenillés; des hordes de chevaux à demi sauvages se poursuivent en se jouant; des bandes d'yacks tout blancs, réunis en cercle, forment comme des taches sur l'horizon verdoyant; une foule de femmes et d'enfants allant puiser de l'eau à la rivière, des pêcheurs, des vanniers, des baigneurs errent le long de ses rives; au loin on aperçoit, avec ses rues en palissade et ses maisons qui sont des tentes, la ville d'Ourga qui ressemble à un vaste campement, dominée sur la gauche par les coupoles, les clochetons, les mille pagodes dorées des deux palais du dieu vivant des lamas, le Guison-Tamba; enfin, pour couronner ce magique point de vue, à droite et jetant ses contre-forts de rochers jusque dans la Toula où ils forment des rapides, s'élève la montagne sacrée, le mystérieux asile de toutes les superstitions bouddhiques, couverte d'une forêt impénétrable dont la verdure sombre est interrompue, de place en place, par de grandes pierres blanches taillées et consacrées par les caractères de l'écriture symbolique.

En arrivant à Ourga, on se dirigea de suite vers le consulat russe sur lequel était arboré le pavillon français à côté du pavillon national. L'arrivée des voyageurs fut saluée par des pétards et des fusillades; une masse innombrable de curieux, incommodes mais pacifiques, en encombrait les abords; les Cosaques d'escorte traitaient les Mongols plus que cavalièrement, et écartaient les plus récalcitrants à coups de fouet. Tout le personnel du consulat était en uniforme, interprètes, officiers de Cosaques galonnés jusque sur les coutures... Il faut cela dans ces pays sauvages, où la richesse des vêtements est un insigne de la majesté personnelle.

Le consulat russe est l'ancien palais du mandarin chinois chargé, par le souverain du Céleste-Empire, d'entretenir des rapports politiques avec le Guison-Tamba, chef spirituel et temporel des Khalkhas. Ce palais se compose de trois vastes cours, plantées d'arbres et entourées de bâtiments à toits chinois, peu élevés et d'une architecture mesquine. L'ensemble forme un carré long en profondeur environné d'une forte palissade de pieux; on pourrait presque y soutenir un siége. Le pavillon qu'on avait réservé au ministre de France, au fond de la troisième cour, était meublé à la russe assez confortablement avec des fauteuils en maroquin vert, des tapis anglais, des tables et des bureaux en bois peint, mais il n'y avait pas de lits! (il n'y en a nulle part en Sibérie, où ce meuble, le plus indispensable de tous, est regardé comme superflu.) Mme de Bourboulon était si souffrante qu'elle ne put même visiter le consulat. On s'occupa de suite de lui organiser un appartement où elle pût se reposer des fatigues passées, et reprendre assez de force pour affronter les nouvelles

1. Note extraite d'une lettre de Mme de Bourboulon.



Panorama d'Ourga. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.



Panorama d'Ourga. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

prairie que nous avons déjà décrite. Au sommet de la plus haute s'élève l'ancien palais du Guison-Tamba, actuellement abandonné; les tentes des riches Khalkhas et des lamas sont plantées tout autour dans des enceintes palissadées distribuées assez régulièrement, de manière à former de grandes places et des rues tournantes; au versant de cette colline est un quartier habité par des marchands russes et chinois où s'élèvent quelques baraques; c'est le centre du commerce; au versant opposé et plus loin de la rivière, dans un escarpement profond où coule un ruisseau, est le nouveau palais du Guison-Tamba, construit seulement il y a quelques années. Au nord-est, et séparée par une plaine d'un kilomètre, se trouve la ville chinoise, entièrement habitée par des négociants et des colons du Céleste-Empire; enfin, la seconde colline à droite, en revenant vers la Toula, est occupée par le quartier russe bâti en baraques de bois, contenant de vastes hangars pour le dépôt des marchandises, et dominé par les bâtiments du consulat et les kiosques de l'habitation d'un prince Khalkha Sauf les coupoles des trois palais du Guison-Tamba, Ourga ne présente aucun monument : c'est l'aspect d'un immense campement de nomades. Cette ville qui renferme un grand nombre de lamaseries ne compte pas moins, dit-on, de trente mille lamas ou prêtres bouddhistes; d'après l'évaluation des Russes, elle contiendrait en outre quarante mille habitants séculiers. Cette réunion de tentes et de baraques forme donc la cité la plus importante et la plus singulière du nord-est de l'Asie.

Quatre jours de repos ayant rendu quelque force à Mme de Bourboulon, elle put monter à cheval pour parcourir cette célèbre capitale de la Mongolie; l'étroitesse et le mauvais état des rues rendaient impossible un autre moyen de locomotion. On commença par visiter les nouvelles fondations du consulat russe qui sera bâti à la sibérienne, c'est-à-dire avec des bases en pierres de taille, et des murs en plateaux de sapin équarris en traverses horizontales, et adroitement enchevêtrées avec des angles arrondis.

De là on gagna la ville chinoise par la plaine qui la sépare d'Ourga, plaine qui présente, en regard de l'incurie et de la paresse des Khalkhas, le spectacle de la plus grande activité. Une foule de maraîchers chinois s'y sont établis, utilisant, pour fertiliser les terres, les eaux du petit ruisseau qui traverse plus bas le ravin de la ville sacrée; on voit dans leurs jardins des asperges, des choux, des carottes, des navets, des concombres, des pastèques, des salades de toute sorte et surtout de l'oignon et de l'ail; des pommes de terre jaunes et rondes, de l'espèce qu'on fit venir en Chine pour nos troupes, y sont cultivées sur une grande échelle; des poiriers, des pêchers, des pommiers, des vignes y étalent leurs fruits déjà formés malgré la rigueur du premier printemps. Ce spectacle d'abondance prouve tout ce que l'industrie humaine pourrait tirer de la culture de ce magnifique pays, situé à la latitude de Paris, et que les habitudes nomades des indigènes ont réduit à ne produire que des bestiaux et des chevaux. Malgré le grand froid des hivers, la bonté du sol et la chaleur des étés rafraîchis par de fréquents orages, font de la Mongolie septentrionale un des pays les plus fertiles de la zone tempérée. La ville chinoise est une miniature des grandes villes de l'empire : les rues, percées au cordeau, y sont bordées de constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échangent à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc., etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise; que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail même que mangent les habitants lui montaient à la tête et lui produisaient une sensation agréable. Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance.

Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon : habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air, sur des claies en bois, le produit de leur pêche; de là, ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à bon prix aux Khalkhas, trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. En outre on fait pourrir comme engrais les poissons communs qui ne servent pas à l'alimentation, et ils sont employés à fumer la terre.

Il y a aussi dans cette ville, beaucoup de trappeurs qui prennent au piége les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

Entrés par la porte haute de la ville chinoise, les voyageurs en sortirent par le bas de la plaine, et pénétrèrent dans la ville mongole par le ravin qui sépare les deux collines sur lesquelles elle est bâtie. Ils firent le tour du palais habité actuellement par le Guison-Tamba. Cet édifice est tellement vénéré des Mongols que, dès qu'ils en approchent, ils se prosternent devant ses remparts, la tête dans la poussière ou dans la boue. Le palais est entouré d'une vaste enceinte de murs en albâtre, construits en festons de la forme la plus élégante, c'est-à-dire qu'ils se composent de colonnes surmontées d'animaux sculptés, et reliées ensemble par des murailles dont le chaperon, couvert de tuiles dorées, forme une série de festons réguliers. Par les intervalles, on aperçoit le vaste parc qui entoure le palais, avec ses arbres centenaires, ses eaux aménagées dans des bassins en rocaille, ses statues, ses escaliers de marbre, et les milliers de cellules des lamas qui, venus de loin pour adorer le Bouddha vivant, ont la permission de demeurer dans l'enceinte sacrée. Le palais lui-même, d'une architecture grandiose, est en pierre d'albâtre, et les toitures chinoises de ses coupoles, de ses kiosques, de ses clochetons sont également couvertes en tuiles dorées. Au-

prairie que nous avons déjà décrite. Au sommet de la plus haute s'élève l'ancien palais du Guison-Tamba, actuellement abandonné; les tentes des riches Khalkhas et des lamas sont plantées tout autour dans des enceintes palissadées distribuées assez régulièrement, de manière à former de grandes places et des rues tournantes; au versant de cette colline est un quartier habité par des marchands russes et chinois où s'élèvent quelques baraques; c'est le centre du commerce; au versant opposé et plus loin de la rivière, dans un escarpement profond où coule un ruisseau, est le nouveau palais du Guison-Tamba, construit seulement il y a quelques années. Au nord-est, et séparée par une plaine d'un kilomètre, se trouve la ville chinoise, entièrement habitée par des négociants et des colons du Céleste-Empire; enfin, la seconde colline à droite, en revenant vers la Toula, est occupée par le quartier russe bâti en baraques de bois, contenant de vastes hangars pour le dépôt des marchandises, et dominé par les bâtiments du consulat et les kiosques de l'habitation d'un prince Khalkha Sauf les coupoles des trois palais du Guison-Tamba, Ourga ne présente aucun monument : c'est l'aspect d'un immense campement de nomades. Cette ville qui renferme un grand nombre de lamaseries ne compte pas moins, dit-on, de trente mille lamas ou prêtres bouddhistes; d'après l'évaluation des Russes, elle contiendrait en outre quarante mille habitants séculiers. Cette réunion de tentes et de baraques forme donc la cité la plus importante et la plus singulière du nord-est de l'Asie.

Quatre jours de repos ayant rendu quelque force à Mme de Bourboulon, elle put monter à cheval pour parcourir cette célèbre capitale de la Mongolie; l'étroitesse et le mauvais état des rues rendaient impossible un autre moyen de locomotion. On commença par visiter les nouvelles fondations du consulat russe qui sera bâti à la sibérienne, c'est-à-dire avec des bases en pierres de taille, et des murs en plateaux de sapin équarris en traverses horizontales, et adroitement enchevêtrées avec des angles arrondis.

De là on gagna la ville chinoise par la plaine qui la sépare d'Ourga, plaine qui présente, en regard de l'incurie et de la paresse des Khalkhas, le spectacle de la plus grande activité. Une foule de maraîchers chinois s'y sont établis, utilisant, pour fertiliser les terres, les eaux du petit ruisseau qui traverse plus bas le ravin de la ville sacrée; on voit dans leurs jardins des asperges, des choux, des carottes, des navets, des concombres, des pastèques, des salades de toute sorte et surtout de l'oignon et de l'ail; des pommes de terre jaunes et rondes, de l'espèce qu'on fit venir en Chine pour nos troupes, y sont cultivées sur une grande échelle; des poiriers, des pêchers, des pommiers, des vignes y étalent leurs fruits déjà formés malgré la rigueur du premier printemps. Ce spectacle d'abondance prouve tout ce que l'industrie humaine pourrait tirer de la culture de ce magnifique pays, situé à la latitude de Paris, et que les habitudes nomades des indigènes ont réduit à ne produire que des bestiaux et des chevaux. Malgré le grand froid des hivers, la bonté du sol et la chaleur des étés rafraîchis par de fréquents orages, font de la Mongolie septentrionale un des pays les plus fertiles de la zone tempérée. La ville chinoise est une miniature des grandes villes de l'empire : les rues, percées au cordeau, y sont bordées de constructions en bois peint et verni; on y compte une foule de maisons de thé, de pavillons de plaisir, de boutiques de toute sorte pleines d'objets manufacturés que les Chinois échangent à grand bénéfice contre les matières premières du pays, telles que feutres, peaux, cuirs, fourrures, suifs, pierres précieuses brutes, etc., etc. Mme de Bourboulon étant entrée dans une boutique pour y faire quelques emplettes, prétendit que c'était un bonheur pour elle de rencontrer, après un mois de désert forcé, la civilisation relative d'une ville chinoise; que les odeurs fades du bois de sandal qu'on y brûle, du musc dont sont imprégnés les vêtements, de l'ail même que mangent les habitants lui montaient à la tête et lui produisaient une sensation agréable. Après tout, c'était se retrouver en pays de connaissance.

Quoi qu'il en soit, la ville chinoise d'Ourga est loin de sentir bon : habitée par une foule de pêcheurs qui exploitent les lacs et les rivières des environs, ceux-ci y font sécher et fumer en plein air, sur des claies en bois, le produit de leur pêche ; de là, ils les expédient jusqu'en Chine, ou bien les vendent à bon prix aux Khalkhas, trop paresseux pour se livrer à cet exercice pénible. En outre on fait pourrir comme engrais les poissons communs qui ne servent pas à l'alimentation, et ils sont employés à fumer la terre.

Il y a aussi dans cette ville, beaucoup de trappeurs qui prennent au piége les loutres, renards bleus, hermines, martres et zibelines, et qui font un grand commerce de pelleteries.

Entrés par la porte haute de la ville chinoise, les voyageurs en sortirent par le bas de la plaine, et pénétrèrent dans la ville mongole par le ravin qui sépare les deux collines sur lesquelles elle est bâtie. Ils firent le tour du palais habité actuellement par le Guison-Tamba. Cet édifice est tellement vénéré des Mongols que, dès qu'ils en approchent, ils se prosternent devant ses remparts, la tête dans la poussière ou dans la boue. Le palais est entouré d'une vaste enceinte de murs en albâtre, construits en festons de la forme la plus élégante, c'est-à-dire qu'ils se composent de colonnes surmontées d'animaux sculptés, et reliées ensemble par des murailles dont le chaperon, couvert de tuiles dorées, forme une série de festons réguliers. Par les intervalles, on aperçoit le vaste parc qui entoure le palais, avec ses arbres centenaires, ses eaux aménagées dans des bassins en rocaille, ses statues, ses escaliers de marbre, et les milliers de cellules des lamas qui, venus de loin pour adorer le Bouddha vivant, ont la permission de demeurer dans l'enceinte sacrée. Le palais lui-même, d'une architecture grandiose, est en pierre d'albâtre, et les toitures chinoises de ses coupoles, de ses kiosques, de ses clochetons sont également couvertes en tuiles dorées. Au-




Mme de Bourboulon en costume de voyage. — Dessin de E. Bayard d'après une photographie de MM. Bayard et Bertall.




MME DE BOURBOULON en costume de voyage. — Dessin de E. Bayard d'après une photographie de MM. Bayard et Bertall.

à l'empereur de la Chine, Kao-Kouang; aussitôt qu'il se fut mis en marche, toutes les tribus de la Tatarie s'ébranlèrent, une foule innombrable portant des offrandes accourut sur son passage, et si le Guison-tamba l'eût voulu, il eût pu entrer à Pékin avec un cortége de cent mille hommes prêts à obéir aveuglément à ses volontés. La cour impériale, effrayée, lui envoya ses plus habiles diplomates et obtint qu'il se fît accompagner seulement d'une garde de trois mille lamas.

Les Khalkhas pourraient armer au moins cinquante mille cavaliers; force redoutable, si leur organisation militaire était en rapport avec leur bravoure; mais leurs armes sont exécrables : ce sont de mauvais sabres chinois à deux tranchants, en scie ou en spirale, des piques courtes, des flèches, et enfin des fusils à mèches, munis de culasses affectant les formes les plus bizarres; pour armes défensives, ils ont des boucliers garnis de lames de cuivre, et des cottes de maille en fil de fer. Depuis un temps immémorial chaque famille fait de la poudre pour son usage, et on rencontre souvent dans les tentes des femmes et des enfants occupés à broyer le charbon et le salpêtre; cette poudre a si peu de force qu'une balle lancée par le fusil d'un chasseur khalkha ne saurait tuer un cerf à vingt pas[1]. Leur organisation militaire est nulle : la longue paix dont ils ont joui, l'influence du gouvernement sacerdotal qui les gouverne leur a fait perdre les habitudes guerrières, et telle est la sécurité dont on jouit en Mongolie que personne n'y porte d'armes en voyage, où il est sans exemple qu'on soit attaqué, sauf aux frontières occidentales habitées par les pillards kirghis et turcomans.

Rien n'égale la parfaite quiétude dans laquelle s'écoule la vie d'un nomade khalkha. Le matin, il décroche le fouet suspendu au-dessus de sa porte, monte sur un cheval toujours sellé, qui passe la nuit attaché à un poteau à l'entrée de sa tente, fait la revue de ses troupeaux, s'élance sur la piste de l'animal qui s'est trop éloigné pendant la nuit, et, quand il l'a repris, interroge l'horizon pour découvrir la fumée de quelque campement ou la silhouette d'un voyageur avec qui il ira causer et s'entretenir de ce qu'il a vu et de ceux qu'il a rencontrés. Au retour, il s'accroupit pour le reste de la journée dans sa tente, dormant, buvant du thé au lait ou au beurre, et fumant sa pipe, tandis que ses femmes puisent de l'eau, traient les vaches, vont ramasser des argols pour le chauffage, préparent le fromage pour la nourriture, la laine et les peaux d'animaux pour les vêtements et les chaussures de la famille.

Les Khalkhas, hospitaliers et sobres, ont toutes les qualités de la race jaune, dont ils ont gardé les vertus primitives sans prendre les vices de la civilisation, mais en revanche, ils n'ont ni industrie ni commerce : des étoffes de feutre, des peaux et des cuirs mal tannés, quelques ouvrages de broderie, sont tout ce qu'ils produisent. Le commerce se borne à un échange de matières premières, où le Mongol, peu défiant et timide, est complétement volé par les marchands russes et chinois. Leur monnaie est fort singulière : tous les payements s'effectuent au moyen de thés en briques, dont cinq briques équivalent environ à une once d'argent de Chine. Après le laitage, le thé joue le rôle le plus important dans l'alimentation de ces peuples qui ne sauraient s'en passer. Les Chinois, qui fabriquent le thé vert exprès pour les Européens, quoiqu'ils ne veuillent à aucun prix l'employer pour eux-mêmes, font du thé en briques pour les Mongols avec les feuilles les plus grossières et les branches menues de ce précieux arbuste; ce mélange, pressé et coagulé dans un moule, prend la forme et l'épaisseur des briques de terre cuite destinées à leurs constructions. Les Sibériens pauvres consomment aussi ce thé à bon marché, qui est beaucoup moins agréable que l'autre, mais qui, mêlé avec du lait et de la farine d'orge, forme une bouillie épaisse et nourrissante appelée *pan-tan*, dont le goût est supportable, et l'usage général dans tout le pays.

En résumé, on peut dire de ces peuples primitifs que leurs troupeaux suffisent entièrement à leurs besoins, qui sont bornés, et que leur vie est la plus libre et la moins agitée qui soit au monde : un pèlerinage à une sainte lamaserie hantée par Bouddha dans ses pérégrinations mystérieuses, — la visite de quelques lamas voyageurs, appartenant à la classe des *tolholos* ou trouvères, qui payent l'hospitalité généreuse qu'ils reçoivent sous la tente par des chants où ils célèbrent les hauts faits des héros, ancêtres de leur race, — une excursion à Ourga ou aux frontières de Chine pour acheter des objets manufacturés, — un mariage qui n'est, comme chez les patriarches bibliques, qu'un marché où la fille est vendue par son père au plus offrant, mais qui donne lieu à des réjouissances de huit jours accompagnées de débauches de viande grasse, de tabac et d'eau-de-vie de riz, — tels sont, avec les funérailles dont les cérémonies, analogues à celles des Chinois, amènent de longs festins et le massacre de nombreuses vaches, chèvres et moutons pour la nourriture des parents et amis, les seuls événements qui interrompent cette existence calme et contemplative du pasteur khalkha. N'a-t-il pas en outre devant lui cent mille lieues carrées dont il est le roi, et où il peut aller camper çà et là, suivant les caprices de sa fantaisie, avec sa famille et ses troupeaux?

Un homme d'esprit, Fourier, a soutenu que la vie des peuples pasteurs était plus près de l'état de perfection, où, suivant ses théories, l'humanité devait atteindre un jour, que celle des peuples civilisés avec tous les besoins et toutes les passions factices qu'ils se sont créées. Qui sait si Fourier n'a pas eu raison?

« [1] Ma santé s'étant suffisamment améliorée pendant les cinq ou six jours de repos que j'avais goûtés à Ourga, je fixai le départ au 12 juin à midi : ce fut avec un vif

1. Il en fut de même à la bataille de Pali Kia-o, où des soldats de l'armée alliée, reçurent à courte portée des balles lancées par les fusils des Tartares de la garde, sans que le drap de leurs uniformes en fût même traversé.

1. Extrait d'une lettre de Mme de Bourboulon.

à l'empereur de la Chine, Kao-Kouang; aussitôt qu'il se fut mis en marche, toutes les tribus de la Tatarie s'ébranlèrent, une foule innombrable portant des offrandes accourut sur son passage, et si le Guison-tamba l'eût voulu, il eût pu entrer à Pékin avec un cortége de cent mille hommes prêts à obéir aveuglément à ses volontés. La cour impériale, effrayée, lui envoya ses plus habiles diplomates et obtint qu'il se fît accompagner seulement d'une garde de trois mille lamas.

Les Khalkhas pourraient armer au moins cinquante mille cavaliers; force redoutable, si leur organisation militaire était en rapport avec leur bravoure; mais leurs armes sont exécrables : ce sont de mauvais sabres chinois à deux tranchants, en scie ou en spirale, des piques courtes, des flèches, et enfin des fusils à mèches, munis de culasses affectant les formes les plus bizarres; pour armes défensives, ils ont des boucliers garnis de lames de cuivre, et des cottes de maille en fil de fer. Depuis un temps immémorial chaque famille fait de la poudre pour son usage, et on rencontre souvent dans les tentes des femmes et des enfants occupés à broyer le charbon et le salpêtre; cette poudre a si peu de force qu'une balle lancée par le fusil d'un chasseur khalkha ne saurait tuer un cerf à vingt pas[1]. Leur organisation militaire est nulle : la longue paix dont ils ont joui, l'influence du gouvernement sacerdotal qui les gouverne leur a fait perdre les habitudes guerrières, et telle est la sécurité dont on jouit en Mongolie que personne n'y porte d'armes en voyage, où il est sans exemple qu'on soit attaqué, sauf aux frontières occidentales habitées par les pillards kirghis et turcomans.

Rien n'égale la parfaite quiétude dans laquelle s'écoule la vie d'un nomade khalkha. Le matin, il décroche le fouet suspendu au-dessus de sa porte, monte sur un cheval toujours sellé, qui passe la nuit attaché à un poteau à l'entrée de sa tente, fait la revue de ses troupeaux, s'élance sur la piste de l'animal qui s'est trop éloigné pendant la nuit, et, quand il l'a repris, interroge l'horizon pour découvrir la fumée de quelque campement ou la silhouette d'un voyageur avec qui il ira causer et s'entretenir de ce qu'il a vu et de ceux qu'il a rencontrés. Au retour, il s'accroupit pour le reste de la journée dans sa tente, dormant, buvant du thé au lait ou au beurre, et fumant sa pipe, tandis que ses femmes puisent de l'eau, traient les vaches, vont ramasser des argols pour le chauffage, préparent le fromage pour la nourriture, la laine et les peaux d'animaux pour les vêtements et les chaussures de la famille.

Les Khalkhas, hospitaliers et sobres, ont toutes les qualités de la race jaune, dont ils ont gardé les vertus primitives sans prendre les vices de la civilisation, mais en revanche, ils n'ont ni industrie ni commerce : des étoffes de feutre, des peaux et des cuirs mal tannés, quelques ouvrages de broderie, sont tout ce qu'ils produisent. Le commerce se borne à un échange de matières premières, où le Mongol, peu défiant et timide, est complétement volé par les marchands russes et chinois. Leur monnaie est fort singulière : tous les payements s'effectuent au moyen de thés en briques, dont cinq briques équivalent environ à une once d'argent de Chine. Après le laitage, le thé joue le rôle le plus important dans l'alimentation de ces peuples qui ne sauraient s'en passer. Les Chinois, qui fabriquent le thé vert exprès pour les Européens, quoiqu'ils ne veuillent à aucun prix l'employer pour eux-mêmes, font du thé en briques pour les Mongols avec les feuilles les plus grossières et les branches menues de ce précieux arbuste; ce mélange, pressé et coagulé dans un moule, prend la forme et l'épaisseur des briques de terre cuite destinées à leurs constructions. Les Sibériens pauvres consomment aussi ce thé à bon marché, qui est beaucoup moins agréable que l'autre, mais qui, mêlé avec du lait et de la farine d'orge, forme une bouillie épaisse et nourrissante appelée *pan-tan*, dont le goût est supportable, et l'usage général dans tout le pays.

En résumé, on peut dire de ces peuples primitifs que leurs troupeaux suffisent entièrement à leurs besoins, qui sont bornés, et que leur vie est la plus libre et la moins agitée qui soit au monde : un pèlerinage à une sainte lamaserie hantée par Bouddha dans ses pérégrinations mystérieuses, — la visite de quelques lamas voyageurs, appartenant à la classe des *tolholos* ou trouvères, qui payent l'hospitalité généreuse qu'ils reçoivent sous la tente par des chants où ils célèbrent les hauts faits des héros, ancêtres de leur race, — une excursion à Ourga ou aux frontières de Chine pour acheter des objets manufacturés, — un mariage qui n'est, comme chez les patriarches bibliques, qu'un marché où la fille est vendue par son père au plus offrant, mais qui donne lieu à des réjouissances de huit jours accompagnées de débauches de viande grasse, de tabac et d'eau-de-vie de riz, — tels sont, avec les funérailles dont les cérémonies, analogues à celles des Chinois, amènent de longs festins et le massacre de nombreuses vaches, chèvres et moutons pour la nourriture des parents et amis, les seuls événements qui interrompent cette existence calme et contemplative du pasteur khalkha. N'a-t-il pas en outre devant lui cent mille lieues carrées dont il est le roi, et où il peut aller camper çà et là, suivant les caprices de sa fantaisie, avec sa famille et ses troupeaux?

Un homme d'esprit, Fourier, a soutenu que la vie des peuples pasteurs était plus près de l'état de perfection, où, suivant ses théories, l'humanité devait atteindre un jour, que celle des peuples civilisés avec tous les besoins et toutes les passions factices qu'ils se sont créées. Qui sait si Fourier n'a pas eu raison?

« [1] Ma santé s'étant suffisamment améliorée pendant les cinq ou six jours de repos que j'avais goûtés à Ourga, je fixai le départ au 12 juin à midi : ce fut avec un vif

1. Il en fut de même à la bataille de Pali Kia-o, où des soldats de l'armée alliée, reçurent à courte portée des balles lancées par les fusils des Tartares de la garde, sans que le drap de leurs uniformes en fût même traversé.

1. Extrait d'une lettre de Mme de Bourboulon.



Gorges dans les monts Bakka-Oula (voy. p. 240). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.



Gorges dans les monts Bakka-Oula (voy. p. 240). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qui coupent toutes les grandes chaînes. A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul* khalkha établi dans le voisinage. Les pauvres bergers perdaient journellement des animaux dévorés par les loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval. Effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles Ces forêts servent, en effet, de repaire aux bêtes fauves de la contrée; les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des mouflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotain porte-musc si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours chauves et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs. Soudain il fondit sur eux comme une flèche; il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée. Celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête.

Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces dont on avait entendu parler toute la journée.

« *Iro*[1], où j'ai pu recommencer à prendre des notes, est situé dans une magnifique vallée plus large et plus riche encore que celle d'Ourga : la rivière Toula y forme mille méandres au milieu des verts pâturages; un grand nombre de *yourtes* disséminés dans la prairie composent l'*aoul*[2] ou le campement d'une tribu khalkha d'une certaine importance commandée par un *taïtsi*, qui se fait gloire de descendre de Gengis-Khan. Il était alors absent avec une partie de ses sujets, ce qui nous dispensa de la visite et de l'hospitalité qu'il nous aurait certainement offerte. Cependant, comme nous ne devions partir qu'assez tard à cause de réparations à faire aux voitures et de nouveaux arrangements pour les relais, je suis allée me promener à pied jusqu'aux yourtes des Mongols, trop bien gardées au goût des visiteurs, car d'énormes chiens s'élancèrent de toute part à mes trousses, et je suis heureuse de n'avoir pas cédé à l'envie de sortir seule, ne sachant pas comment je me serais tirée d'affaire. Leurs aboiements furieux firent accourir le maître de céans, grand vieillard de soixante-dix ans environ, et, tandis qu'il imposait silence à ses chiens avec des éclats de voix renforcés de coups de fouet, de toutes les tentes voisines je vis sortir des têtes curieuses appartenant à des femmes ou à des enfants qui me regardaient avec de grands yeux ébahis. Voulant exprimer ma gratitude à mon libérateur autrement que par signes, et personne de nous ne sachant le mongol, j'eus l'idée de le saluer en inclinant la tête du mot *mendou* que j'entendais prononcer sans cesse par mes postillons. L'effet en fut immédiat et merveilleux : le vieillard, me rendant une profonde inclination, m'invita par une pantomime animée à venir me reposer dans sa tente, et à accepter le thé hospitalier. J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol, et je suivis avec plaisir mon interlocuteur. L'hospitalité est la vertu des pasteurs : elle est sans limite chez les Kalkhas où l'étranger peut et doit aller s'asseoir dans la tente à la droite du chef de famille, non-seulement sans y être prié, mais encore sans prononcer une parole, tandis que les femmes, attentives à ses moindres gestes, s'empressent de lui offrir tout ce qu'il désire et tout ce qu'on possède. Je n'étais pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette demeure, car on m'avait donné des détails à faire frémir sur la malpropreté et sur la vermine qui y pullulait; d'un autre côté, l'aspect imposant de la *yourte*, dont les dômes en feutre gris presque neuf étaient surmontés d'une grande flamme en soie écarlate, et l'élégance relative de mon hôte me rassuraient un peu. J'ai déjà dit qu'il paraissait septuagénaire ; il était très-brun de peau, avait les yeux fort vifs, mais bridés, les cheveux gris, le nez camus; un long kalat de soie bleue foncée, boutonné sur la poitrine, une ceinture rouge à boucle d'argent, des bottes écarlates à hauts talons et un bonnet en peaux de martres composaient son costume, assez somptueux pour que je fusse en droit de croire qu'il avait fait toilette pour me recevoir, ou du moins que c'était un personnage important. Il me précédait pour me montrer la route, et, en passant la porte, je dus imiter son mouvement, c'est-à-dire lever le pied et baisser la tête, ce qui est fort incommode quand on n'en a pas l'habitude, et ce qui résulte du peu de hauteur des portes, accru encore par le seuil élevé qui les garantit des eaux pluviales. Me voilà donc chez mon vieux Khalkha, et je ne sais qui était le plus étonné de

1. Nous reprenons ici le carnet de Mme de Bourboulon qui va nous guider jusqu'à la fin du voyage.

2. On appelle yourte la réunion de tentes formant l'habitation d'une famille; un certain nombre de yourtes compose un aoul.

un prix très-modique chez les brocanteurs chinois d'Ourga.

La station de *Kouïtoun*, à laquelle on arriva vers quatre heures du soir, est située au centre des monts Bakka-Oula par huit cents mètres d'altitude environ. Ces hautes montagnes subissent là une forte dépression, et le passage qu'elles y laissent est analogue aux cols qui coupent toutes les grandes chaînes. A la lisière des forêts, on voit une ceinture de pâturages où paissent des troupeaux de vaches appartenant à un *aoul* khalkha établi dans le voisinage. Les pauvres bergers perdaient journellement des animaux dévorés par les loups, les ours, et, prétendaient-ils, par un tigre établi dans une gorge impénétrable, dont il sortait chaque nuit pour emporter un bœuf ou un cheval. Effrayés des ravages exercés par ce terrible voisin qu'ils n'osaient pas attaquer, les Khalkhas se préparaient à émigrer vers des régions plus tranquilles. Ces forêts servent, en effet, de repaire aux bêtes fauves de la contrée; les ours y sont très-multipliés, les loups y errent par bandes nombreuses, ainsi que les sangliers dont on voit partout les traces sur la terre fouillée; des mouflons, des bouquetins, une grande espèce de cerf appelée *mara*, des chevreuils, des antilopes, et enfin le chevrotain porte-musc si recherché pour sa bourse à parfums, y vivent avec les bêtes féroces qui leur font une guerre acharnée.

Entre *Kouïtoun* et *Iro*, dans un profond ravin où coule un torrent que l'on côtoya, une nuée de vautours chauves et barbus, perchés sur les carcasses de chevaux abandonnés, se disputaient avidement les lambeaux de chair qu'ils arrachaient en fouillant leur proie : un grand aigle harpie planait au-dessus de ces oiseaux gloutons, emplissant de son immense envergure toute la largeur du ravin, au fond duquel ses ailes dessinaient une silhouette gigantesque; il s'abaissait peu à peu en tournoyant, et les vautours inquiets dressaient leurs cous pelés en voyant s'approcher le roi des airs. Soudain il fondit sur eux comme une flèche; il y eut un cliquetis d'ailes et de becs entre-choqués, puis les pillards, malgré leur nombre, malgré leur force, s'enfuirent honteusement, sans avoir essayé de lutter, laissant la harpie maîtresse de la proie convoitée. Celle-ci, perchée sur les cadavres, regarda fièrement passer les voitures de l'escorte qui roulaient sur les rochers au-dessus de sa tête.

Il fallut descendre par des côtes abruptes pour arriver à la station d'*Iro*, qu'on atteignit seulement à la nuit, non sans éprouver quelque appréhension des bêtes féroces dont on avait entendu parler toute la journée.

« *Iro*[1], où j'ai pu recommencer à prendre des notes, est situé dans une magnifique vallée plus large et plus riche encore que celle d'Ourga : la rivière Toula y forme mille méandres au milieu des verts pâturages; un grand nombre de *yourtes* disséminés dans la prairie composent l'*aoul*[2] ou le campement d'une tribu khalkha d'une certaine importance commandée par un *taïtsi*, qui se fait gloire de descendre de Gengis-Khan. Il était alors absent avec une partie de ses sujets, ce qui nous dispensa de la visite et de l'hospitalité qu'il nous aurait certainement offerte. Cependant, comme nous ne devions partir qu'assez tard à cause de réparations à faire aux voitures et de nouveaux arrangements pour les relais, je suis allée me promener à pied jusqu'aux yourtes des Mongols, trop bien gardées au goût des visiteurs, car d'énormes chiens s'élancèrent de toute part à mes trousses, et je suis heureuse de n'avoir pas cédé à l'envie de sortir seule, ne sachant pas comment je me serais tirée d'affaire. Leurs aboiements furieux firent accourir le maître de céans, grand vieillard de soixante-dix ans environ, et, tandis qu'il imposait silence à ses chiens avec des éclats de voix renforcés de coups de fouet, de toutes les tentes voisines je vis sortir des têtes curieuses appartenant à des femmes ou à des enfants qui me regardaient avec de grands yeux ébahis. Voulant exprimer ma gratitude à mon libérateur autrement que par signes, et personne de nous ne sachant le mongol, j'eus l'idée de le saluer en inclinant la tête du mot *mendou* que j'entendais prononcer sans cesse par mes postillons. L'effet en fut immédiat et merveilleux : le vieillard, me rendant une profonde inclination, m'invita par une pantomime animée à venir me reposer dans sa tente, et à accepter le thé hospitalier. J'avais le désir depuis longtemps de visiter un intérieur mongol, et je suivis avec plaisir mon interlocuteur. L'hospitalité est la vertu des pasteurs : elle est sans limite chez les Kalkhas où l'étranger peut et doit aller s'asseoir dans la tente à la droite du chef de famille, non-seulement sans y être prié, mais encore sans prononcer une parole, tandis que les femmes, attentives à ses moindres gestes, s'empressent de lui offrir tout ce qu'il désire et tout ce qu'on possède. Je n'étais pas sans quelque appréhension en pénétrant dans cette demeure, car on m'avait donné des détails à faire frémir sur la malpropreté et sur la vermine qui y pullulait; d'un autre côté, l'aspect imposant de la *yourte*, dont les dômes en feutre gris presque neuf étaient surmontés d'une grande flamme en soie écarlate, et l'élégance relative de mon hôte me rassuraient un peu. J'ai déjà dit qu'il paraissait septuagénaire ; il était très-brun de peau, avait les yeux fort vifs, mais bridés, les cheveux gris, le nez camus; un long kalat de soie bleue foncée, boutonné sur la poitrine, une ceinture rouge à boucle d'argent, des bottes écarlates à hauts talons et un bonnet en peaux de martres composaient son costume, assez somptueux pour que je fusse en droit de croire qu'il avait fait toilette pour me recevoir, ou du moins que c'était un personnage important. Il me précédait pour me montrer la route, et, en passant la porte, je dus imiter son mouvement, c'est-à-dire lever le pied et baisser la tête, ce qui est fort incommode quand on n'en a pas l'habitude, et ce qui résulte du peu de hauteur des portes, accru encore par le seuil élevé qui les garantit des eaux pluviales. Me voilà donc chez mon vieux Khalkha, et je ne sais qui était le plus étonné de

1. Nous reprenons ici le carnet de Mme de Bourboulon qui va nous guider jusqu'à la fin du voyage.

2. On appelle yourte la réunion de tentes formant l'habitation d'une famille; un certain nombre de yourtes compose un aoul.

déjà attelées, et je craignais qu'on ne fût inquiet de moi, nul n'étant prévenu de ma promenade matinale.

« En quittant *Iro*, on monte par des pentes douces sur un plateau élevé qui sépare le bassin de la Toula de celui de la Selenga. Une vaste forêt de pins séculaires aussi droits et aussi hauts que les colonnes d'un temple y forme un ombrage impénétrable. L'aspect en est lugubre! Au milieu d'une demi-obscurité, on entend le sifflement du vent qui, arrêté par le feuillage épais, pousse des gémissements plaintifs; partout on voit la trace du feu qui a servi à abattre ces géants du règne végétal; d'immenses souches brûlées et noircies par la fumée apparaissent çà et là dans les clairières, semblables à des cadavres décomposés; les arbres abattus tournent vers le ciel leurs racines qu'on prendrait pour de grands bras décharnés qui supplient; nos voitures, forcées de faire des détours perpétuels, éprouvent à chaque instant des secousses affreuses; enfin l'air lourd et surchargé de vapeur y dégage une odeur balsamique telle que nous avons tous mal à la tête.

« Il nous faut deux heures pour franchir cette forêt qui a vingt-sept verstes de large; mais en la quittant, nous sommes récompensés par le magnifique panorama qui vient frapper nos yeux. C'est la grande rivière Selenga qui roule ses flots verts parmi des paillettes de mica et de marbre blanc. Une multitude d'îles plantées



Vue du lac Baikal (voy. p. 255). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

de bouleaux, de chênes et de saules, des ruisseaux torrentueux descendant en cascades parmi les rochers de la forêt où nous sommes, une autre rivière enfin qui vient mêler son cours à celui de la Selenga au milieu des monticules de sables amoncelés à leur confluent, décorent le premier plan de ce grand paysage noyé dans une brume vaporeuse, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes de la Sibérie se détachent en dentelures profondes d'un bleu sombre sur le bleu azuré du ciel. Au pied de ces montagnes, on distingue comme des aiguilles d'or qui reflètent les rayons du soleil: ce sont les clochetons, les flèches, les dômes dorés de la cathédrale de Kiakhta. Je ne saurais dépeindre la joie que j'ai éprouvée en apercevant au sortir de ces sauvages forêts ce clocher d'une ville de Sibérie; quoique nous fussions encore à trois mille lieues de l'Europe, c'était sa première étape!

« La vallée de la Selenga forme une plaine immense dans laquelle nous descendîmes, et où, après avoir passé à gué deux ou trois petits cours d'eau, nous arrivâmes enfin à *Guilanov*, dernière station du pays des Khalkhas, et village bâti par quelques Russes qui s'y sont établis pour faire le commerce. Là, nous attendaient des officiers venus de Kiakhta au-devant de nous avec des voitures et une escorte militaire. Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation, et nous avions couché pour la dernière fois sous la tente. »

déjà attelées, et je craignais qu'on ne fût inquiet de moi, nul n'étant prévenu de ma promenade matinale.

« En quittant *Iro*, on monte par des pentes douces sur un plateau élevé qui sépare le bassin de la Toula de celui de la Selenga. Une vaste forêt de pins séculaires aussi droits et aussi hauts que les colonnes d'un temple y forme un ombrage impénétrable. L'aspect en est lugubre! Au milieu d'une demi-obscurité, on entend le sifflement du vent qui, arrêté par le feuillage épais, pousse des gémissements plaintifs; partout on voit la trace du feu qui a servi à abattre ces géants du règne végétal; d'immenses souches brûlées et noircies par la fumée apparaissent çà et là dans les clairières, semblables à des cadavres décomposés; les arbres abattus tournent vers le ciel leurs racines qu'on prendrait pour de grands bras décharnés qui supplient; nos voitures, forcées de faire des détours perpétuels, éprouvent à chaque instant des secousses affreuses; enfin l'air lourd et surchargé de vapeur y dégage une odeur balsamique telle que nous avons tous mal à la tête.

« Il nous faut deux heures pour franchir cette forêt qui a vingt-sept verstes de large; mais en la quittant, nous sommes récompensés par le magnifique panorama qui vient frapper nos yeux. C'est la grande rivière Selenga qui roule ses flots verts parmi des paillettes de mica et de marbre blanc. Une multitude d'îles plantées



Vue du lac Baïkal (voy. p. 255). — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

de bouleaux, de chênes et de saules, des ruisseaux torrentueux descendant en cascades parmi les rochers de la forêt où nous sommes, une autre rivière enfin qui vient mêler son cours à celui de la Selenga au milieu des monticules de sables amoncelés à leur confluent, décorent le premier plan de ce grand paysage noyé dans une brume vaporeuse, tandis qu'à l'horizon les hautes montagnes de la Sibérie se détachent en dentelures profondes d'un bleu sombre sur le bleu azuré du ciel. Au pied de ces montagnes, on distingue comme des aiguilles d'or qui reflètent les rayons du soleil: ce sont les clochetons, les flèches, les dômes dorés de la cathédrale de Kiakhta. Je ne saurais dépeindre la joie que j'ai éprouvée en apercevant au sortir de ces sauvages forêts ce clocher d'une ville de Sibérie; quoique nous fussions encore à trois mille lieues de l'Europe, c'était sa première étape!

« La vallée de la Selenga forme une plaine immense dans laquelle nous descendîmes, et où, après avoir passé à gué deux ou trois petits cours d'eau, nous arrivâmes enfin à *Guilanov*, dernière station du pays des Khalkhas, et village bâti par quelques Russes qui s'y sont établis pour faire le commerce. Là, nous attendaient des officiers venus de Kiakhta au-devant de nous avec des voitures et une escorte militaire. Désormais nous étions rentrés en pleine civilisation, et nous avions couché pour la dernière fois sous la tente. »

chose; poussés à la fois par la curiosité et par un sentiment de cordialité respectueuse, tous les riches marchands de la ville, ainsi que leurs femmes, vinrent nous présenter successivement leurs hommages. Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans la considération publique, et le plus mince fonctionnaire se voit saluer humblement par des négociants ou des industriels dix fois millionnaires. Cette promenade a été charmante : j'admirais la popularité et la bonhomie du gouverneur, qui allait partout, parlant à tout le monde, s'inquiétant des affaires et de la santé de chacun de ses administrés. Ce chef suprême, ce représentant de l'Empereur dans la province, où il n'a au-dessus de lui que le gouverneur général de la Sibérie orientale, qui réside à Irkoutsk, paraissait faire le plus noble usage de son pouvoir absolu. Au-dessous de lui et sous ses ordres directs se trouvent un officier commandant les troupes affectées au service local, un chef de police, en même temps administrateur de la ville ou préfet, et un commissaire des frontières chargé de la surveillance des rapports internationaux; un chef ou capitaine des marchands, nommé à l'élection, complète l'administration d'une ville sibérienne; ce dernier qui joue à la fois le rôle d'un maire et d'un juge de commerce, est fort écouté des autorités.

« Ce soir-là, il y eut aubade et concert d'instruments de cuivre donnés par les Cosaques à la Redoute, vaste jardin public entouré de barrières blanches comme un hippodrome, avec de beaux arbres, une vaste pelouse, et des ruisseaux d'eau vive sortant d'une fontaine en rocailles. Le concert se transforma bientôt en bal : le kiosque de la Redoute qui est le rendez-vous général de la ville pendant les longues soirées d'été, s'ébranla sous les pieds de nombreux danseurs et disparut dans un tourbillon de robes blanches, de colbachs, d'uniformes et d'habits noirs; rien n'y manquait, pas même la polka et le grave quadrille officiel : ce n'était pas la peine d'être à *Kiakhta*, à quatre mille lieues de Paris! Presque toutes les dames parlent français; elles ont beaucoup d'aménité et d'instruction, ce qu'il faut attribuer au recrutement de la population par des familles d'exilés politiques qui ont amené de prime abord l'urbanité et la politesse de la haute société russe au milieu de ces déserts. La Sibérie est plus policée que la vieille Russie, tant il est vrai qu'il est plus facile de plaquer la civilisation sur un pays neuf, que de rajeunir un vieux pays!

« Hier matin nous avons assisté à un service solennel dans la cathédrale grecque; l'intérieur en est d'une grande richesse : le chœur est séparé de l'église par une grille à barreaux sculptés en losange avec des moulures en or et en argent; l'autel lui-même est en argent massif ainsi que plusieurs châsses qui contiennent des reliques; le livre des Evangiles relié en or et couvert de pierres précieuses a coûté, dit-on, cent mille roubles. Cette profusion de métaux précieux s'explique par la richesse des mines sibériennes et la ferveur religieuse des classes marchandes. Deux chœurs d'hommes et d'enfants, placés aux deux côtés de la nef, se renvoyaient alternativement des hymnes en plein chant d'un effet admirable. Après la messe, l'archimandrite, en se retirant, adressa un compliment très-bien tourné au ministre de France, en lui disant que son passage par leur ville resterait dans le souvenir des habitants comme un événement historique; le compliment était très-gracieux pour nous, mais le français de l'archimandrite laissait beaucoup à désirer.... Le pauvre prêtre avait fait de son mieux.

« Nous avons retrouvé ici la caravane de dix chameaux expédiés de Pékin avec des vivres, du vin et les gros bagages; tout cela nous sera inutile, les provisions de bouche étant abondantes et assez bon marché en Sibérie. D'un autre côté, comme nous ne voulons pas traîner à notre suite une foule de ballots qui retarderaient sans nécessité la vitesse de notre voyage, nous avons fait vendre à vil prix le thé, le riz et les farines. Cette perte a été un peu compensée par la vente des liqueurs et des vins, fort chers ici comme toutes les denrées européennes. Ce remaniement et cette simplification de nos bagages ont exigé beaucoup de temps. Enfin nous les avons fait partir sous la surveillance du sergent et des deux soldats, et sous la conduite d'un agent de la poste russe, qui s'est chargé de les amener à *Irkoutsk*, où ils attendront notre arrivée.... Nous-mêmes nous partons ce soir.

« En ce moment, faisant un retour sur ce voyage tranquillement accompli au milieu de populations à moitié sauvages et presque inconnues de l'Europe, sans aucune apparence de danger, et avec la sécurité du touriste qui accomplit une promenade sur les bords du Rhin, mon âme tout entière remercie la Providence qui nous a guidés au milieu du désert, et pleine de confiance, considère comme peu de chose les huit mille kilomètres qui nous restent à parcourir par terre d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent....

« Je m'éveille : le jour naît à peine; de légers flocons de vapeur blanche montent à la surface du lac Baïkal dont les eaux tranquilles sont ridées par la brise, et dont les contours disparaissent au loin dans la brume du matin. A travers les vitres de la tarenta où j'ai passé la nuit, logée à huit pieds au-dessus du pont du bateau qui m'emporte, je ne vois rien du bâtiment, et je pourrais me croire transportée par une puissance mystérieuse entre le ciel et l'eau! L'absence de toute distraction est favorable, dit-on, aux élucubrations de l'esprit. Il est bien temps, je crois, de mettre au courant mon carnet de route que j'ai négligé depuis une semaine.

« Je suis partie de *Kiakhta*, le 18 au soir, dans ma tarenta accompagnée du gouverneur et de plusieurs habitants jusqu'à *Ost-Kiakhta*, où se trouve une belle maison de campagne appartenant à M. Despots Zenowich, qui voulut bien nous y offrir une collation d'adieu. Ce faubourg de la ville est peuplé de jolies villas où les riches marchands passent la saison d'été.

« Nous franchissons rapidement, emportés par cinq vigoureux chevaux, les stations de poste de *Kalimichnaia*

chose; poussés à la fois par la curiosité et par un sentiment de cordialité respectueuse, tous les riches marchands de la ville, ainsi que leurs femmes, vinrent nous présenter successivement leurs hommages. Ici l'argent ne joue qu'un rôle secondaire dans la considération publique, et le plus mince fonctionnaire se voit saluer humblement par des négociants ou des industriels dix fois millionnaires. Cette promenade a été charmante : j'admirais la popularité et la bonhomie du gouverneur, qui allait partout, parlant à tout le monde, s'inquiétant des affaires et de la santé de chacun de ses administrés. Ce chef suprême, ce représentant de l'Empereur dans la province, où il n'a au-dessus de lui que le gouverneur général de la Sibérie orientale, qui réside à Irkoutsk, paraissait faire le plus noble usage de son pouvoir absolu. Au-dessous de lui et sous ses ordres directs se trouvent un officier commandant les troupes affectées au service local, un chef de police, en même temps administrateur de la ville ou préfet, et un commissaire des frontières chargé de la surveillance des rapports internationaux; un chef ou capitaine des marchands, nommé à l'élection, complète l'administration d'une ville sibérienne; ce dernier qui joue à la fois le rôle d'un maire et d'un juge de commerce, est fort écouté des autorités.

« Ce soir-là, il y eut aubade et concert d'instruments de cuivre donnés par les Cosaques à la Redoute, vaste jardin public entouré de barrières blanches comme un hippodrome, avec de beaux arbres, une vaste pelouse, et des ruisseaux d'eau vive sortant d'une fontaine en rocailles. Le concert se transforma bientôt en bal : le kiosque de la Redoute qui est le rendez-vous général de la ville pendant les longues soirées d'été, s'ébranla sous les pieds de nombreux danseurs et disparut dans un tourbillon de robes blanches, de colbachs, d'uniformes et d'habits noirs ; rien n'y manquait, pas même la polka et le grave quadrille officiel : ce n'était pas la peine d'être à *Kiakhta*, à quatre mille lieues de Paris! Presque toutes les dames parlent français ; elles ont beaucoup d'aménité et d'instruction, ce qu'il faut attribuer au recrutement de la population par des familles d'exilés politiques qui ont amené de prime abord l'urbanité et la politesse de la haute société russe au milieu de ces déserts. La Sibérie est plus policée que la vieille Russie, tant il est vrai qu'il est plus facile de plaquer la civilisation sur un pays neuf, que de rajeunir un vieux pays !

« Hier matin nous avons assisté à un service solennel dans la cathédrale grecque; l'intérieur en est d'une grande richesse : le chœur est séparé de l'église par une grille à barreaux sculptés en losange avec des moulures en or et en argent ; l'autel lui-même est en argent massif ainsi que plusieurs châsses qui contiennent des reliques; le livre des Evangiles relié en or et couvert de pierres précieuses a coûté, dit-on, cent mille roubles. Cette profusion de métaux précieux s'explique par la richesse des mines sibériennes et la ferveur religieuse des classes marchandes. Deux chœurs d'hommes et d'enfants, placés aux deux côtés de la nef, se renvoyaient alternativement des hymnes en plein chant d'un effet admirable. Après la messe, l'archimandrite, en se retirant, adressa un compliment très-bien tourné au ministre de France, en lui disant que son passage par leur ville resterait dans le souvenir des habitants comme un événement historique; le compliment était très-gracieux pour nous, mais le français de l'archimandrite laissait beaucoup à désirer.... Le pauvre prêtre avait fait de son mieux.

« Nous avons retrouvé ici la caravane de dix chameaux expédiés de Pékin avec des vivres, du vin et les gros bagages ; tout cela nous sera inutile, les provisions de bouche étant abondantes et assez bon marché en Sibérie. D'un autre côté, comme nous ne voulons pas traîner à notre suite une foule de ballots qui retarderaient sans nécessité la vitesse de notre voyage, nous avons fait vendre à vil prix le thé, le riz et les farines. Cette perte a été un peu compensée par la vente des liqueurs et des vins, fort chers ici comme toutes les denrées européennes. Ce remaniement et cette simplification de nos bagages ont exigé beaucoup de temps. Enfin nous les avons fait partir sous la surveillance du sergent et des deux soldats, et sous la conduite d'un agent de la poste russe, qui s'est chargé de les amener à *Irkoutsk*, où ils attendront notre arrivée.... Nous-mêmes nous partons ce soir.

« En ce moment, faisant un retour sur ce voyage tranquillement accompli au milieu de populations à moitié sauvages et presque inconnues de l'Europe, sans aucune apparence de danger, et avec la sécurité du touriste qui accomplit une promenade sur les bords du Rhin, mon âme tout entière remercie la Providence qui nous a guidés au milieu du désert, et pleine de confiance, considère comme peu de chose les huit mille kilomètres qui nous restent à parcourir par terre d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent....

« Je m'éveille : le jour naît à peine; de légers flocons de vapeur blanche montent à la surface du lac Baïkal dont les eaux tranquilles sont ridées par la brise, et dont les contours disparaissent au loin dans la brume du matin. A travers les vitres de la tarenta où j'ai passé la nuit, logée à huit pieds au-dessus du pont du bateau qui m'emporte, je ne vois rien du bâtiment, et je pourrais me croire transportée par une puissance mystérieuse entre le ciel et l'eau! L'absence de toute distraction est favorable, dit-on, aux élucubrations de l'esprit. Il est bien temps, je crois, de mettre au courant mon carnet de route que j'ai négligé depuis une semaine.

« Je suis partie de *Kiakhta*, le 18 au soir, dans ma tarenta accompagnée du gouverneur et de plusieurs habitants jusqu'à *Ost-Kiakhta*, où se trouve une belle maison de campagne appartenant à M. Despots Zenowich, qui voulut bien nous y offrir une collation d'adieu. Ce faubourg de la ville est peuplé de jolies villas où les riches marchands passent la saison d'été.

« Nous franchissons rapidement, emportés par cinq vigoureux chevaux, les stations de poste de *Kalimichnaia*

et de *Pavarotnaia*, et nous arrivons au point du jour en face de la petite ville de *Selenguinsk*, située de l'autre côté de la rivière *Selenga*. La rivière est fort large en cet endroit, et comme il n'y a pas de ponts en Sibérie, on en est réduit à la traverser sur un bac à rames qui sert à tous les voyagenrs parcourant la grande route de *Kiakhta* à *Irkoutsk*. Le passage est dangereux; il faut faire descendre aux voitures des berges à pic pour prendre place sur le bac, et M. d'Ozeroff, qui dirige notre route, fait requérir une foule de paysans pour retenir avec des cordages les rones de nos lourdes tarentas. Dès que nous sommes installés à bord, nos bateliers remontent le courant à force de rames, gagnent le milieu des eaux, puis se laissent descendre à la dérive sur l'autre bord, en se dirigeant seulement avec le gouvernail.

« *Selenguinsk*, qui compte environ trois mille habitants, est un bourg insignifiant. Nous nous y reposons jusqu'à midi. A dater d'aujourd'hui, nous voyagerons à la russe, ne nous arrêtant plus chaque nuit pour camper, prenant seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux, déjeuner et diner, et couchant dans nos voitures qui sont installées pour cela. Ce mode de transport, favorisé par la manière admirable dont le service des postes est organisé dans tout l'empire russe, permet de franchir rapidement des distances considérables, mais il est bien fatigant. Les stations de poste,



Une famille de Mongols Khalkhas. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis d'un artiste sibérien.

distantes de vingt à trente verstes, sont déterminées par l'officier qui nous accompagne, et choisies par l'inspecteur de police en raison des ressources qu'elles présentent. Toute cette vallée de la Selenga est peuplée et passablement cultivée; sur les coteaux des champs de seigle, dans les vallées de belles prairies où paissent de nombreux troupeaux et où serpentent de petites rivières, forment le fond du paysage avec les landes couvertes de genets et d'ajoncs épineux, mais les antiques forêts qui couvraient ce sol vierge ont presque entièrement disparu.

« Le 20, nous nous détournons de la grande route pour aller nous reposer à *Verjnéoudinsk*, ville de huit mille habitants, bâtie sur les bords de la Selenga. Nous y sommes logés dans une des plus belles maisons de la ville, dont on a renvoyé les propriétaires pour nous livrer leurs appartements; cela se fait sans façon ici par corvée ou par réquisition! Il est vrai que les indigènes regardent comme un grand honneur de loger chez eux des personnages influents, et qu'on ne peut faire un plus grand plaisir à un Russe que de l'envoyer coucher avec sa famille dans les communs. La maison de *Verjnéoudinsk* appartient à un tout jeune homme instruit et bien élevé, pauvre colon polonais, exilé dans ces climats lointains, pour avoir trop aimé sa patrie; ici il a été épousé par la veuve d'un des plus riches marchands de la ville.

et de *Pavarotnaia*, et nous arrivons au point du jour en face de la petite ville de *Selenguinsk*, située de l'autre côté de la rivière *Selenga*. La rivière est fort large en cet endroit, et comme il n'y a pas de ponts en Sibérie, on en est réduit à la traverser sur un bac à rames qui sert à tous les voyageurs parcourant la grande route de *Kiakhta* à *Irkoutsk*. Le passage est dangereux; il faut faire descendre aux voitures des berges à pic pour prendre place sur le bac, et M. d'Ozeroff, qui dirige notre route, fait requérir une foule de paysans pour retenir avec des cordages les roues de nos lourdes tarentas. Dès que nous sommes installés à bord, nos bateliers remontent le courant à force de rames, gagnent le milieu des eaux, puis se laissent descendre à la dérive sur l'autre bord, en se dirigeant seulement avec le gouvernail.

« *Selenguinsk*, qui compte environ trois mille habitants, est un bourg insignifiant. Nous nous y reposons jusqu'à midi. A dater d'aujourd'hui, nous voyagerons à la russe, ne nous arrêtant plus chaque nuit pour camper, prenant seulement le temps nécessaire pour changer de chevaux, déjeuner et dîner, et couchant dans nos voitures qui sont installées pour cela. Ce mode de transport, favorisé par la manière admirable dont le service des postes est organisé dans tout l'empire russe, permet de franchir rapidement des distances considérables, mais il est bien fatigant. Les stations de poste, distantes de vingt à trente verstes, sont déterminées par l'officier qui nous accompagne, et choisies par l'inspecteur de police en raison des ressources qu'elles présentent. Toute cette vallée de la Selenga est peuplée et passablement cultivée; sur les coteaux des champs de seigle, dans les vallées de belles prairies où paissent de nombreux troupeaux et où serpentent de petites rivières, forment le fond du paysage avec les landes couvertes de genets et d'ajoncs épineux, mais les antiques forêts qui couvraient ce sol vierge ont presque entièrement disparu.



Une famille de Mongols Khalkhas. — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis d'un artiste sibérien.

« Le 20, nous nous détournons de la grande route pour aller nous reposer à *Verjnéoudinsk*, ville de huit mille habitants, bâtie sur les bords de la Selenga. Nous y sommes logés dans une des plus belles maisons de la ville, dont on a renvoyé les propriétaires pour nous livrer leurs appartements; cela se fait sans façon ici par corvée ou par réquisition! Il est vrai que les indigènes regardent comme un grand honneur de loger chez eux des personnages influents, et qu'on ne peut faire un plus grand plaisir à un Russe que de l'envoyer coucher avec sa famille dans les communs. La maison de *Verjnéoudinsk* appartient à un tout jeune homme instruit et bien élevé, pauvre colon polonais, exilé dans ces climats lointains, pour avoir trop aimé sa patrie; ici il a été épousé par la veuve d'un des plus riches marchands de la ville.

n'ayant jamais navigué, ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et prenait le mal de mer pour les approches de la mort, nous aurions admiré cet étrange bouleversement de la nature. Le vent s'étant un peu calmé sur le matin, nous en avons profité pour retourner à terre : personne de nous n'était tenté de rester à bord de ce bateau inhospitalier.

« *Passolsk* est un hameau qui ne présenterait aucune ressource, s'il n'y avait dans les environs un monastère considérable anciennement fondé (il a près de cent ans de date, ce qui est vénérable pour la Sibérie), et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée; les bons pères voulurent bien nous céder quelques provisions fraîches dont nous avions grand besoin.

« Dans la journée, Mme de Balusek et M. d'Ozeroff nous rejoignirent fortement impressionnés de ce qu'ils étaient allés voir; le village de *Stepna*, détruit par le récent tremblement de terre et situé sur les bords du lac, à vingt verstes au nord de Passolsk, avait été englouti tout entier; un abîme béant s'étant entr'ouvert, les toits des maisons dépassaient seuls les eaux qui y avaient fait irruption, et pendant que cette partie du village s'enfonçait sous terre, quelques maisons et l'église, dont le clocher s'était écroulé, avaient été exhaussées de vingt mètres par les feux souterrains. Cette plaine fertile ne présentait plus qu'un chaos affreux fidèlement représenté dans un croquis fait par M. d'Ozeroff. Nous regrettâmes, mon mari et moi, de n'avoir pas été visiter les ruines de *Stepna* (cela eût mieux valu que la nuit et la journée que nous avions passées à bord), mais il était trop tard.

« Après dîner, le temps redevint superbe, le vent favorable, et nous nous sommes tous embarqués par un beau clair de lune.

« Le panorama qui s'étale en ce moment sous mes yeux est sans pareil au monde! nous sommes à cinq cents mètres à peine de la côte de *Livenitchnaia*, où nous devons débarquer; la brise tombée n'enfle plus nos voiles et le bateau, doucement porté par le courant, dérive peu à peu vers le nord-est. A ma gauche les hauts pics des montagnes de *Chamardaban*, toujours couverts de neiges, paraissant du plus beau rose aux premiers rayons du soleil levant, tandis que leurs pieds sont encore plongés dans l'ombre de la nuit; puis la côte orientale avec toutes ses dentelures, ses rochers noirs, ses plages de sable fin et sa ceinture de collines couvertes de forets de sapins séculaires; devant moi le petit port de *Livenitchnaia*, avec ses maisons en bois peintes en lilas et en bleu, à toits carrés, à pignons en briques rouges, avec son débarcadère sur pilotis, ses chantiers de construction, un bateau à vapeur désemparé devant ses quais, et près du port une foule de petites embarcations de pêche, et des baleinières plates, pointues aux deux bouts, qui joutent de vitesse; enfin à ma droite le lac tout entier qui semble se perdre dans la vaste baie du fleuve *Angara*, qu'il alimente de ses eaux!

« O Baikal! tes tempêtes sont affreuses, tes mariniers prétendent que tu veux être appelé *Madame la mer*, mais que si on t'appelle *Monsieur le lac*, tu soulèves aussitôt tes vagues en fureur! Sois-moi propice! Je ne t'offenserai plus par un nom indigne de toi; je te confesse ici que j'ai eu plus peur de ta colère que de celle de tous les vieux océans que j'ai parcourus. Oui, tu es une mer, car, pur comme elle, tu rejettes à la côte les cadavres qui souilleraient ton sein vierge; car tes abîmes ne se laissent pas plus mesurer que les hautes montagnes qui t'entourent, et que les glaciers immenses qui abreuvent tes eaux! Mais pourquoi es-tu si perfide, pourquoi souris-tu après l'orage, nous berçant sur tes flots d'émeraudes à quelques pas du rivage où tu ne veux pas nous laisser aborder!...

« La poétique invocation que j'adressais au lac Baïkal le décida sans doute à se montrer plus clément; car enfin, vers la tombée de la nuit, au moment où, après avoir dérivé de trois lieues vers le nord-est, impuissants à jeter l'ancre qui ne peut mordre sur les rochers de granit de cette côte, nous craignions d'être rejetés bien loin par un caprice des vents, une brise favorable vint enfler nos voiles et nous fit entrer heureusement dans le port de *Livenitchnaia*.

« D'après les renseignements qu'on vient de me donner, le lac Baïkal, qui est le plus grand réservoir d'eau douce de la haute Asie (il a deux cent vingt lieues de long sur quinze à vingt de large), reçoit le tribut de plusieurs fleuves et rivières et n'a d'autre débouché que l'Angara. Entouré partout de hautes montagnes, produites par quelque grande révolution volcanique, il contient des sources d'eau bouillante qui jaillissent à la surface de profondeurs incommensurables; malgré cela, il gèle tous les hivers, et on le passe alors en traîneau sur la neige et sur la glace. Le moment de la débâcle est dangereux; les communications sont interrompues, et les courriers de la poste doivent le contourner au sud par d'affreuses montagnes impraticables, où cependant le gouvernement russe a fait commencer une route carrossable, qui ne sera finie que dans plusieurs années, et qui reliera *Irkoutsk* à *Selenguinsk*. Le Baïkal est moins poissonneux que les fleuves qui l'alimentent : on y trouve des saumons, des lamantins, des petits souffleurs d'eau douce, ainsi qu'un grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques, dont de véritables essaims nous accompagnèrent avec des cris perçants pendant toute notre navigation.

« En descendant à *Listvenitchnaia*, un repas somptueux nous attendait dans la plus belle maison de la ville, chez l'agent de la Compagnie des bateaux à vapeur, repas auquel le maître et la maîtresse de la maison ne prirent pas part, suivant les usages de la politesse sibérienne, sinon qu'ils vinrent au dessert boire à notre santé un verre de vin de champagne. Nous avions déjeuné à bord et nous n'avions ni faim ni soif, mais nous les aurions mortellement offensés en refusant.

« Dès que cet intempestif festin fut terminé, nous remontâmes avec plaisir dans nos tarentas qu'on avait débarquées et attelées pendant ce temps-là, et nous partîmes au grand galop pour *Irkoutsk*, par une route magnifique.

n'ayant jamais navigué, ne s'était jamais trouvé à pareille fête, et prenait le mal de mer pour les approches de la mort, nous aurions admiré cet étrange bouleversement de la nature. Le vent s'étant un peu calmé sur le matin, nous en avons profité pour retourner à terre : personne de nous n'était tenté de rester à bord de ce bateau inhospitalier.

« *Passolsk* est un hameau qui ne présenterait aucune ressource, s'il n'y avait dans les environs un monastère considérable anciennement fondé (il a près de cent ans de date, ce qui est vénérable pour la Sibérie), et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans toute la contrée; les bons pères voulurent bien nous céder quelques provisions fraîches dont nous avions grand besoin.

« Dans la journée, Mme de Balusek et M. d'Ozeroff nous rejoignirent fortement impressionnés de ce qu'ils étaient allés voir; le village de *Stepna*, détruit par le récent tremblement de terre et situé sur les bords du lac, à vingt verstes au nord de Passolsk, avait été englouti tout entier; un abîme béant s'étant entr'ouvert, les toits des maisons dépassaient seuls les eaux qui y avaient fait irruption, et pendant que cette partie du village s'enfonçait sous terre, quelques maisons et l'église, dont le clocher s'était écroulé, avaient été exhaussées de vingt mètres par les feux souterrains. Cette plaine fertile ne présentait plus qu'un chaos affreux fidèlement représenté dans un croquis fait par M. d'Ozeroff. Nous regrettâmes, mon mari et moi, de n'avoir pas été visiter les ruines de *Stepna* (cela eût mieux valu que la nuit et la journée que nous avions passées à bord), mais il était trop tard.

« Après dîner, le temps redevint superbe, le vent favorable, et nous nous sommes tous embarqués par un beau clair de lune.

« Le panorama qui s'étale en ce moment sous mes yeux est sans pareil au monde ! nous sommes à cinq cents mètres à peine de la côte de *Livenitchnaia*, où nous devons débarquer; la brise tombée n'enfle plus nos voiles et le bateau, doucement porté par le courant, dérive peu à peu vers le nord-est. A ma gauche les hauts pics des montagnes de *Chamardaban*, toujours couverts de neiges, paraissant du plus beau rose aux premiers rayons du soleil levant, tandis que leurs pieds sont encore plongés dans l'ombre de la nuit; puis la côte orientale avec toutes ses dentelures, ses rochers noirs, ses plages de sable fin et sa ceinture de collines couvertes de forets de sapins séculaires; devant moi le petit port de *Livenitchnaia*, avec ses maisons en bois peintes en lilas et en bleu, à toits carrés, à pignons en briques rouges, avec son débarcadère sur pilotis, ses chantiers de construction, un bateau à vapeur désemparé devant ses quais, et près du port une foule de petites embarcations de pêche, et des baleinières plates, pointues aux deux bouts, qui joutent de vitesse; enfin à ma droite le lac tout entier qui semble se perdre dans la vaste baie du fleuve *Angara*, qu'il alimente de ses eaux !

« O Baikal! tes tempêtes sont affreuses, tes mariniers prétendent que tu veux être appelé *Madame la mer*, mais que si on t'appelle *Monsieur le lac*, tu soulèves aussitôt tes vagues en fureur ! Sois-moi propice ! Je ne t'offenserai plus par un nom indigne de toi; je te confesse ici que j'ai eu plus peur de ta colère que de celle de tous les vieux océans que j'ai parcourus. Oui, tu es une mer, car, pur comme elle, tu rejettes à la côte les cadavres qui souilleraient ton sein vierge; car tes abîmes ne se laissent pas plus mesurer que les hautes montagnes qui t'entourent, et que les glaciers immenses qui abreuvent tes eaux! Mais pourquoi es-tu si perfide, pourquoi souris-tu après l'orage, nous berçant sur tes flots d'émeraudes à quelques pas du rivage où tu ne veux pas nous laisser aborder !...

« La poétique invocation que j'adressais au lac Baikal le décida sans doute à se montrer plus clément; car enfin, vers la tombée de la nuit, au moment où, après avoir dérivé de trois lieues vers le nord-est, impuissants à jeter l'ancre qui ne peut mordre sur les rochers de granit de cette côte, nous craignions d'être rejetés bien loin par un caprice des vents, une brise favorable vint enfler nos voiles et nous fit entrer heureusement dans le port de *Livenitchnaia*.

« D'après les renseignements qu'on vient de me donner, le lac Baïkal, qui est le plus grand réservoir d'eau douce de la haute Asie (il a deux cent vingt lieues de long sur quinze à vingt de large), reçoit le tribut de plusieurs fleuves et rivières et n'a d'autre débouché que l'Angara. Entouré partout de hautes montagnes, produites par quelque grande révolution volcanique, il contient des sources d'eau bouillante qui jaillissent à la surface de profondeurs incommensurables; malgré cela, il gèle tous les hivers, et on le passe alors en traîneau sur la neige et sur la glace. Le moment de la débâcle est dangereux; les communications sont interrompues, et les courriers de la poste doivent le contourner au sud par d'affreuses montagnes impraticables, où cependant le gouvernement russe a fait commencer une route carrossable, qui ne sera finie que dans plusieurs années, et qui reliera *Irkoutsk* à *Selenguinsk*. Le Baikal est moins poissonneux que les fleuves qui l'alimentent : on y trouve des saumons, des lamantins, des petits souffleurs d'eau douce, ainsi qu'un grand nombre de mouettes et d'autres oiseaux aquatiques, dont de véritables essaims nous accompagnèrent avec des cris perçants pendant toute notre navigation.

« En descendant à *Listvenitchnaia*, un repas somptueux nous attendait dans la plus belle maison de la ville, chez l'agent de la Compagnie des bateaux à vapeur, repas auquel le maître et la maîtresse de la maison ne prirent pas part, suivant les usages de la politesse sibérienne, sinon qu'ils vinrent au dessert boire à notre santé un verre de vin de champagne. Nous avions déjeuné à bord et nous n'avions ni faim ni soif, mais nous les aurions mortellement offensés en refusant.

« Dès que cet intempestif festin fut terminé, nous remontâmes avec plaisir dans nos tarentas qu'on avait débarquées et attelées pendant ce temps-là, et nous partîmes au grand galop pour *Irkoutsk*, par une route magnifique.



Traversée des marais de la steppe de Baraba (voy. p. 267). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Irkourtsk. — Séjour dans cette ville. — Départ. — Les plaines de l'Angara. — Exilés polonais. — Traversée de l'Yéniséï. — Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — La Sibérie occidentale.

« *Irkoutsk*, capitale du gouvernement de la Sibérie orientale, contient vingt-trois mille habitants. Cette ville est assise sur un des versants élevés de l'Angara, dans un coude que forme le fleuve. Reliée à ses faubourgs, situés de l'autre côté de l'eau par deux ponts en bois, bâtis sur pilotis jusqu'au chenal où ils se convertissent en ponts de bateaux mobiles pour ne pas entraver la navigation, *Irkoutsk*, comme toutes les villes sibériennes, est remarquable par le nombre considérable de ses églises, dont les clochers dépassent de tout côté les maisons en briques des riches marchands et les cahutes en bois qu'habitent les gens du peuple. Outre les vingt églises qu'on y compte actuellement, on est en train de bâtir une nouvelle cathédrale sur des proportions gigantesques au moyen de souscriptions faites par la communauté marchande.

« En entrant ici après quarante jours de désert, nous avons été saisis de l'animation et du mouvement qui annoncent une grande ville : il y a une grande circulation de voitures, tarentas, telegas, drosckis, et même petits coupés de maître à la parisienne; les rues en terre battue, sont bordées de trottoirs en bois; les portes des maisons communiquent avec la rue par de vrais ponts jetés sur de grands fossés pleins d'eau qui occupent les côtés des principales rues et qui sont bordés de bouleaux centenaires; beaucoup de maisons ont deux et trois étages; la grande rue contient nombre de belles boutiques dont quelques-unes à devanture en glaces avec des enseignes en russe et même en français, car j'y ai trouvé une modiste parisienne. Enfin, dernière preuve de civilisation, les rues sont éclairées, insuffisamment, il est vrai, par des lampions à l'huile; on ne connaît pas encore en Sibérie les lampes mécaniques, et on ne se sert chez les particuliers riches que de bougies, chez les pauvres que de mèches en résine.

« Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée par le général Joukowski, et sur l'ennui d'une foule de présentations. Un grand repas de cent couverts offert par la ville dans le cercle des marchands fut bien plus intéressant, parce qu'il nous donna une idée exacte des mœurs de la classe bourgeoise. Outre une vingtaine de dames, les autorités

1. Suite et fin. — Voy. t. III, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305. 321; t. XI, p. 234 et 241.



Traversée des marais de la steppe de Baraba (voy. p. 267). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

# RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

## PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Irkourtsk. — Séjour dans cette ville. — Départ. — Les plaines de l'Angara. — Exilés polonais. — Traversée de l'Yénisséï. — Témérité incroyable d'un attelage de chevaux sibériens. — La Sibérie occidentale.

« *Irkoutsk*, capitale du gouvernement de la Sibérie orientale, contient vingt-trois mille habitants. Cette ville est assise sur un des versants élevés de l'Angara, dans un coude que forme le fleuve. Reliée à ses faubourgs, situés de l'autre côté de l'eau par deux ponts en bois, bâtis sur pilotis jusqu'au chenal où ils se convertissent en ponts de bateaux mobiles pour ne pas entraver la navigation, *Irkoutsk*, comme toutes les villes sibériennes, est remarquable par le nombre considérable de ses églises, dont les clochers dépassent de tout côté les maisons en briques des riches marchands et les cahutes en bois qu'habitent les gens du peuple. Outre les vingt églises qu'on y compte actuellement, on est en train de bâtir une nouvelle cathédrale sur des proportions gigantesques au moyen de souscriptions faites par la communauté marchande.

« En entrant ici après quarante jours de désert, nous avons été saisis de l'animation et du mouvement qui annoncent une grande ville : il y a une grande circulation de voitures, tarentas, telegas, drosckis, et même petits coupés de maître à la parisienne ; les rues en terre battue, sont bordées de trottoirs en bois ; les portes des maisons communiquent avec la rue par de vrais ponts jetés sur de grands fossés pleins d'eau qui occupent les côtés des principales rues et qui sont bordés de bouleaux centenaires ; beaucoup de maisons ont deux et trois étages ; la grande rue contient nombre de belles boutiques dont quelques-unes à devanture en glaces avec des enseignes en russe et même en français, car j'y ai trouvé une modiste parisienne. Enfin, dernière preuve de civilisation, les rues sont éclairées, insuffisamment, il est vrai, par des lampions à l'huile ; on ne connaît pas encore en Sibérie les lampes mécaniques, et on ne se sert chez les particuliers riches que de bougies, chez les pauvres que de mèches en résine.

« Je passerai sur les incidents d'un dîner qui nous fut donné le lendemain de notre arrivée par le général Joukowski, et sur l'ennui d'une foule de présentations. Un grand repas de cent couverts offert par la ville dans le cercle des marchands fut bien plus intéressant, parce qu'il nous donna une idée exacte des mœurs de la classe bourgeoise. Outre une vingtaine de dames, les autorités

1. Suite et fin. — Voy. t. III, p. 81, 97, 113 ; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289, 305, 321 ; t. XI, p. 234 et 241.

portent les noms de *Polovinsk*, *Polotsk*, donnés par les exilés qui ont voulu perpétuer dans ces nouveaux pays le souvenir de la patrie absente.

« *Kansk*, où nous avons quelques heures pour nous reposer, est aussi une petite ville assise sur une rivière du même nom; elle se compose d'une place carrée entourée de maisons construites en grossiers madriers de sapin, et ornée d'une cathédrale, remarquable par son haut clocher, et sa coupole ronde entourée de quatre clochetons et surmontée de l'inévitable croix dorée.

« La route entre *Kansk* et *Krasnoiarsk* est la meilleure de toute la Sibérie. Emportés avec une vitesse inouie par de vigoureux attelages qu'animaient nos postillons, tenant à honneur de nous faire franchir en dix heures les cent-sept verstes qui nous séparaient encore de *Krasnoiarsk*, bercés au lieu d'être affreusement cahotés comme à l'ordinaire, nous avons tous profondément dormi. J'étais moi-même dans une telle torpeur qu'il a fallu les fraiches brises du grand fleuve Yéniséï et ses magnifiques points de vue pour me décider à ouvrir mes paupières alourdies. Quand on est fatigué comme je le suis, ce n'est plus du sommeil qu'on éprouve, c'est de la catalepsie !

« Nous étions arrivés à huit heures du matin dans nos tarentas au bas du fleuve en face de *Krasnoiarsk* ; aussitôt on a dételé, on a forcé les chevaux à passer à gué en leur faisant enjamber le bac à grands coups de fouet, malgré leur résistance désespérée, leurs ruades et leurs coups de pieds; je n'ai pas bougé; on a soulevé ma voiture, et on l'a hissée à bord à bras d'hommes, les cinquante paysans requis pour cette corvée chantant à tue tête pour aider à leurs efforts; je n'ai rien entendu; sur le bateau on a fait grincer les poulies des cordages et les chaînes de fer des cabestans, tandis que le patron commandait la manœuvre à coups de sifflet aigus; j'ai continué à dormir; enfin, heureusement par un effet ordinaire du sommeil le plus profond, je me suis éveillée quand le silence a remplacé tout ce tapage : nous étions alors au milieu du fleuve; quel magnifique coup d'œil, et combien j'eusse regretté de ne pas en avoir joui !

« Nos grands bateaux carrés luttant de vitesse sur les eaux profondes, nos bateliers en costumes de fête, longues barbes et cheveux tombant sur les épaules, des blouses noires plissées à col rabattu, des ceintures de laine rouge et de grandes bottes de fourrure montant jusqu'au-dessus du genou, les uns ramant en cadence à l'avant, tandis qu'à l'arrière le patron dirigeait attentivement le gouvernail, aidé par deux mariniers qui sondaient de temps en temps avec de longues perches et poussaient à l'épaule quand ils trouvaient le fond; au milieu, sur une sorte de pont plus élevé que la poupe et la proue, nos calèches avec leur large capote, nos chevaux piaffant avec impatience et contenus à peine par la troupe des postillons, nos soldats enveloppés dans leur capote et fumant leur pipe pour chasser la froidure, un officier russe et des cosaques envoyés à notre rencontre de *Krasnoiarsk;* enfin, pour cadre à tout cela l'immense fleuve, sans rivages, comme une mer, parsemé de vastes îles couvertes d'une magnifique végétation de peupliers, de saules et d'aulnes, dont le soleil étincelant au sortir des brumes du matin faisait scintiller les flots écumeux des mille prismes d'une lumière chatoyante.

« La traversée du fleuve Yéniséï nous prit plus de trois heures; il fallut remonter très-haut dans le grand bras pour éviter les courants trop rapides, passer à la pointe d'une île plus rapprochée du bord oriental, puis, après avoir traversé les eaux tranquilles qui l'entourent, faire force de rames dans l'autre bras du fleuve pour éviter d'être rejeté au milieu par les rapides, et serrer la rive où se trouve le petit village qui sert de port à la ville de *Krasnoiarsk* bâtie sur les hauteurs. Là, l'escarpement du rivage était tel qu'il fallut un grand renfort de bras pour débarquer nos voitures sur le quai : l'empressement des ouvriers et des paysans est grand pour toutes ces fatigantes corvées, qui sont gratuites et qui se répètent souvent sur cette route si fréquentée et traversée par tant de cours d'eau manquant de ponts. A quelque heure et par quelque temps que cela se fasse, on n'entend jamais une plainte, pas même une expression de mauvaise humeur; il est vrai que ces corvées sont exigées par les autorités, et que les Russes ont un respect absolu, incroyable pour tout ce qui leur est ordonné au nom de l'Empereur. Nous n'entrâmes dans *Krasnoiarsk* qu'à onze heures du matin.

« A propos de notre traversée de l'Yéniséï, il faut que je parle d'une histoire qui vient de m'être racontée, et qui, en même temps qu'elle prouve qu'on peut dormir aussi profondément que moi en traversant ce fleuve, atteste la vigueur et l'énergie de ces chevaux sibériens à demi sauvages, élevés dans les steppes du pays, qui viennent de nous faire parcourir quatre cents lieues en quelques jours avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Un cultivateur des faubourgs de *Krasnoiarsk*, qui était allé assister à une noce dans un village à cinquante verstes au delà de l'Yéniséï, ayant fêté outre mesure le *Kwass* et l'eau de vie d'orge, s'était au retour endormi profondément du lourd sommeil de l'ivrogne, dans son *kibitka* attelé de deux vigoureux chevaux; ces intelligents animaux, abandonnés à eux-mêmes et connaissant bien la route qu'ils avaient parcourue plusieurs fois, l'amenèrent rapidement jusqu'aux bords du fleuve; mais là, sans doute, impatientés de ce que leur maître ne se réveillait pas, fatigués de hennir en vain pour appeler les passeurs du bac qui dormaient aussi, encouragés enfin par la pensée de la litière et de l'excellente avoine qui les attendaient à l'écurie, ils entrèrent tout simplement dans l'eau pour passer le fleuve à la nage, traînant à leur suite le *kibitka* auquel ils étaient attelés; l'ivrogne s'éveilla soudain, plongé jusqu'au ventre dans les eaux froides de l'Yéniséï! Ce bain inattendu ayant rafraichi ses idées, et le danger lui ayant rendu sa présence d'esprit, il jugea préférable de s'en rapporter à l'intelligence de ses chevaux qui avaient déjà gagné le milieu du fleuve, et se tint coi sur son banc plus mort

portent les noms de *Polovinsk*, *Polotsk*, donnés par les exilés qui ont voulu perpétuer dans ces nouveaux pays le souvenir de la patrie absente.

« *Kansk*, où nous avons quelques heures pour nous reposer, est aussi une petite ville assise sur une rivière du même nom; elle se compose d'une place carrée entourée de maisons construites en grossiers madriers de sapin, et ornée d'une cathédrale, remarquable par son haut clocher, et sa coupole ronde entourée de quatre clochetons et surmontée de l'inévitable croix dorée.

« La route entre *Kansk* et *Krasnoiarsk* est la meilleure de toute la Sibérie. Emportés avec une vitesse inouie par de vigoureux attelages qu'animaient nos postillons, tenant à honneur de nous faire franchir en dix heures les cent-sept verstes qui nous séparaient encore de *Krasnoiarsk*, bercés au lieu d'être affreusement cahotés comme à l'ordinaire, nous avons tous profondément dormi. J'étais moi-même dans une telle torpeur qu'il a fallu les fraiches brises du grand fleuve Yéniséï et ses magnifiques points de vue pour me décider à ouvrir mes paupières alourdies. Quand on est fatigué comme je le suis, ce n'est plus du sommeil qu'on éprouve, c'est de la catalepsie !

« Nous étions arrivés à huit heures du matin dans nos tarentas au bas du fleuve en face de *Krasnoiarsk ;* aussitôt on a dételé, on a forcé les chevaux à passer à gué en leur faisant enjamber le bac à grands coups de fouet, malgré leur résistance désespérée, leurs ruades et leurs coups de pieds; je n'ai pas bougé; on a soulevé ma voiture, et on l'a hissée à bord à bras d'hommes, les cinquante paysans requis pour cette corvée chantant à tue tête pour aider à leurs efforts; je n'ai rien entendu; sur le bateau on a fait grincer les poulies des cordages et les chaînes de fer des cabestans, tandis que le patron commandait la manœuvre à coups de sifflet aigus; j'ai continué à dormir; enfin, heureusement par un effet ordinaire du sommeil le plus profond, je me suis éveillée quand le silence a remplacé tout ce tapage : nous étions alors au milieu du fleuve; quel magnifique coup d'œil, et combien j'eusse regretté de ne pas en avoir joui !

« Nos grands bateaux carrés luttant de vitesse sur les eaux profondes, nos bateliers en costumes de fête, longues barbes et cheveux tombant sur les épaules, des blouses noires plissées à col rabattu, des ceintures de laine rouge et de grandes bottes de fourrure montant jusqu'au-dessus du genou, les uns ramant en cadence à l'avant, tandis qu'à l'arrière le patron dirigeait attentivement le gouvernail, aidé par deux mariniers qui sondaient de temps en temps avec de longues perches et poussaient à l'épaule quand ils trouvaient le fond; au milieu, sur une sorte de pont plus élevé que la poupe et la proue, nos calèches avec leur large capote, nos chevaux piaffant avec impatience et contenus à peine par la troupe des postillons, nos soldats enveloppés dans leur capote et fumant leur pipe pour chasser la froidure, un officier russe et des cosaques envoyés à notre rencontre de *Krasnoiarsk;* enfin, pour cadre à tout cela l'immense fleuve, sans rivages, comme une mer, parsemé de vastes îles couvertes d'une magnifique végétation de peupliers, de saules et d'aulnes, dont le soleil étincelant au sortir des brumes du matin faisait scintiller les flots écumeux des mille prismes d'une lumière chatoyante.

« La traversée du fleuve Yéniséï nous prit plus de trois heures; il fallut remonter très-haut dans le grand bras pour éviter les courants trop rapides, passer à la pointe d'une île plus rapprochée du bord oriental, puis, après avoir traversé les eaux tranquilles qui l'entourent, faire force de rames dans l'autre bras du fleuve pour éviter d'être rejeté au milieu par les rapides, et serrer la rive où se trouve le petit village qui sert de port à la ville de *Krasnoiarsk* bâtie sur les hauteurs. Là, l'escarpement du rivage était tel qu'il fallut un grand renfort de bras pour débarquer nos voitures sur le quai : l'empressement des ouvriers et des paysans est grand pour toutes ces fatigantes corvées, qui sont gratuites et qui se répètent souvent sur cette route si fréquentée et traversée par tant de cours d'eau manquant de ponts. A quelque heure et par quelque temps que cela se fasse, on n'entend jamais une plainte, pas même une expression de mauvaise humeur; il est vrai que ces corvées sont exigées par les autorités, et que les Russes ont un respect absolu, incroyable pour tout ce qui leur est ordonné au nom de l'Empereur. Nous n'entrâmes dans *Krasnoiarsk* qu'à onze heures du matin.

« A propos de notre traversée de l'Yéniséï, il faut que je parle d'une histoire qui vient de m'être racontée, et qui, en même temps qu'elle prouve qu'on peut dormir aussi profondément que moi en traversant ce fleuve, atteste la vigueur et l'énergie de ces chevaux sibériens à demi sauvages, élevés dans les steppes du pays, qui viennent de nous faire parcourir quatre cents lieues en quelques jours avec une vitesse de quatre lieues à l'heure. Un cultivateur des faubourgs de *Krasnoiarsk*, qui était allé assister à une noce dans un village à cinquante verstes au delà de l'Yéniséï, ayant fêté outre mesure le *Kwass* et l'eau de vie d'orge, s'était au retour endormi profondément du lourd sommeil de l'ivrogne, dans son *kibitka* attelé de deux vigoureux chevaux; ces intelligents animaux, abandonnés à eux-mêmes et connaissant bien la route qu'ils avaient parcourue plusieurs fois, l'amenèrent rapidement jusqu'aux bords du fleuve; mais là, sans doute, impatientés de ce que leur maître ne se réveillait pas, fatigués de hennir en vain pour appeler les passeurs du bac qui dormaient aussi, encouragés enfin par la pensée de la litière et de l'excellente avoine qui les attendaient à l'écurie, ils entrèrent tout simplement dans l'eau pour passer le fleuve à la nage, traînant à leur suite le *kibitka* auquel ils étaient attelés; l'ivrogne s'éveilla soudain, plongé jusqu'au ventre dans les eaux froides de l'Yéniséï! Ce bain inattendu ayant rafraîchi ses idées, et le danger lui ayant rendu sa présence d'esprit, il jugea préférable de s'en rapporter à l'intelligence de ses chevaux qui avaient déjà gagné le milieu du fleuve, et se tint coi sur son banc plus mort




Traversée de l'Yenisei. — Dessin d'Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.




Traversée de l'Yenisei. — Dessin d'Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

lieu de vastes marais à cent pieds plus bas. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites barraques distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre. Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse : les Cosaques se forment en différents chœurs qui entonnent des chants mélancoliques où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant; la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... En voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset, qu'ils développent si complétement, qu'elle remplace leur basse naturelle et produit l'illusion la plus complète. Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes, placés au centre du bataillon, commencent une chanson comique accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquements de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues qui font office de piston; un tambour major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari. Soudain, à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés et immobiles sous les armes. Une surprise nous attendait : au moment ou nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes; deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette, les feux de peloton se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières semblables à des feux de bengale faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels ses troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires, qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général*, et moi, *la générale Catherine Alexandrowna;* voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre.

« C'est chez M. Astatcheff que nous avons dîné hier : ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie. Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale. Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux institutions de charité et aux maisons d'éducation dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple; aussi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas le vice de ce système administratif qui concentre tout dans la main d'un seul?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta, à ce dîner, un toast à l'empereur et à l'impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remerciments pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

« Aussitôt après Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture, avec sa jeune nièce, pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire jusqu'au Tom où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le Tom, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux décorés d'une garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales.

« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaisk*.

« Les deux jours suivants, nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage,

lieu de vastes marais à cent pieds plus bas. Un grand bâtiment en bois, décoré de galeries extérieures où nous prenons place, sert de logement à l'état-major; les soldats occupent de petites barraques distribuées régulièrement sur les côtés du champ de manœuvre. Aussitôt après notre arrivée, les jeux militaires commencent; M. d'Ozerski fait distribuer des prix aux vainqueurs du trapèze, du tremplin et du saut périlleux. A la gymnastique succèdent la musique et la danse : les Cosaques se forment en différents chœurs qui entonnent des chants mélancoliques où je remarque la prédominance des tons en mineur; l'effet en est charmant; la partie de soprano est tenue avec un ensemble et une pureté de timbre qui feraient envie à une chanteuse d'opéra.... En voyant toutes ces larges figures camardes et barbues, je me demande dans quel coin de leur gosier les Cosaques vont chercher ces notes mélodieuses! Outre qu'ils sont nés musiciens, il paraît que les hommes ont l'habitude de chanter dès l'enfance avec une voix de fausset, qu'ils développent si complétement, qu'elle remplace leur basse naturelle et produit l'illusion la plus complète. Dès que les chœurs ont cessé de se faire entendre, quelques hommes, placés au centre du bataillon, commencent une chanson comique accompagnée d'une mimique effrénée, c'est-à-dire que la danse et la musique faisant alliance, les danseurs se posent deux à deux en vis-à-vis, et exécutent les poses les plus aventurées, la tête en bas, les jambes en l'air, le grand écart, et autres merveilles d'agilité, tandis qu'ils s'accompagnent de claquements de langue, de sifflets et de grands coups de poing sur les joues qui font office de piston; un tambour major, chef d'orchestre improvisé, dirige avec les évolutions de sa canne tout ce charivari. Soudain, à la nuit tombante, la retraite sonne mettant fin à ce divertissement un peu sauvage; en un clin d'œil les forcenés danseurs se changent en soldats disciplinés et immobiles sous les armes. Une surprise nous attendait : au moment ou nous nous levions pour partir, croyant qu'une revue terminerait la fête, les clairons font retentir le plateau de l'appel aux armes; deux corps se forment, se mettent en ligne, pivotent sur eux-mêmes, se chargent en tirailleurs, puis à la baïonnette, les feux de peloton se succèdent régulièrement, et des centaines de torches de résine éclairent d'une lueur bleuâtre, de chaque côté du champ de manœuvre, cette petite guerre pittoresque et imprévue. Ces lumières semblables à des feux de bengale faisant scintiller les baïonnettes, les buffleteries et les plaques des colbacks au milieu de la nuit profonde, l'agitation de la mêlée, le bruit des coups de feu et l'odeur de la poudre nous ont tous enthousiasmés, et c'est avec beaucoup de sincérité que nous avons offert nos compliments au général d'Ozerski sur la rapidité, l'entrain et la précision avec lesquels ses troupes venaient d'exécuter les manœuvres militaires.

« On devient soldat sans le vouloir dans ce pays-ci! Les rangs civils sont tellement assimilés aux rangs militaires, qu'on appelle perpétuellement M. de Bourboulon *le général*, et moi, *la générale Catherine Alexandrowna;* voilà qui légitimerait suffisamment mon enthousiasme pour la petite guerre.

« C'est chez M. Astatcheff que nous avons dîné hier : ce grand industriel, concessionnaire des mines du gouvernement, les fait valoir avec grand profit pour lui-même et pour l'État; il passe pour l'homme le plus riche de la Sibérie. Nous nous y sommes retrouvés avec Mme Duhamel logée dans sa maison. Il est impossible d'être plus spirituelle, plus charmante, plus grande dame dans toute l'acception du mot que la gouvernante générale. Polonaise de naissance, elle a donné un grand développement aux institutions de charité et aux maisons d'éducation dont sa position l'a fait surintendante de droit, et elle correspond directement avec l'impératrice qui en est la grande maîtresse. Le général Duhamel, avec qui nous n'avons pas le plaisir de nous rencontrer, est d'origine française comme l'indique son nom; il a été ministre en Perse, et est entouré dans son gouvernement du respect et de l'affection de ses administrés Les gouverneurs généraux sont aussi autocrates que peut l'être le czar, et à son exemple ils affectent une extrême affabilité dans leurs rapports avec le peuple; aussi ce pouvoir absolu, délégué par l'empereur à ses représentants, tourne au profit des populations quand il tombe dans les mains d'un homme énergique et voulant le bien à tout prix; c'est ce que nous avons pu constater dans ce long voyage; mais l'empereur est-il toujours aussi heureux dans ses choix, et n'est-ce pas le vice de ce système administratif qui concentre tout dans la main d'un seul ?

« M. Astatcheff ne sachant pas un mot de français, ce fut Mme Duhamel qui porta, à ce dîner, un toast à l'empereur et à l'impératrice des Français, auquel il fut répondu par un toast à la famille impériale de Russie, et des remerciments pour l'hospitalité généreuse qu'on nous avait donnée partout.

« Aussitôt après Mme Duhamel se revêtit de son costume de voyage, et monta dans sa voiture, avec sa jeune nièce, pour aller rejoindre son mari. Tous les invités allèrent la reconduire jusqu'au Tom où des bateaux étaient préparés pour son usage. Toute la ville s'était portée à sa rencontre : les berges du fleuve, fort élevées en cet endroit, étaient couvertes de spectateurs de toutes les classes qui accompagnèrent de leurs *hourrah* la gouvernante générale, et étouffèrent sous leurs acclamations la musique militaire retentissant sur le Tom, tandis que Mme Duhamel s'installait avec sa suite sur les bateaux décorés d'une garniture en drap rouge et pavoisés des couleurs nationales.

« Nous sommes partis de *Tomsk* le 14 à midi, accompagnés du général et de Mme d'Ozerski, qui ont voulu nous reconduire jusqu'à *Kaltaisk*.

« Les deux jours suivants, nous cheminons au milieu d'un pays stérile, couvert de buissons, sans culture et sans eau, où aucun accident de terrain ne varie la monotonie du paysage.

« Je tombe alors dans une profonde rêverie où me berce le son argentin des clochettes de mon attelage,



La foire de Novogorod. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.



La foire de Novogorod. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

longs anneaux jaunes. Là où l'argile est tombée par le frottement des roues, les troncs des arbres, dénudés ou couverts encore de leur écorce blanche, ont l'air d'un charnier de grands ossements antédiluviens.

« Tout ce paysage, noyé dans la brume vaporeuse, est empreint d'une tristesse solennelle qui aurait son charme pour moi si, entraînée sur ce terrain mouvant et perfide, balancée dans ma voiture comme dans une escarpolette, je n'éprouvais à tout instant la sensation du vide qui m'est particulièrement pénible.

« La Baraba, même après la terre des herbes, est un sujet d'étonnement pour nous tous : des lacs immenses comme l'*Ubinskoj* et le *Tchang*, dont nous avons côtoyé le premier pendant vingt verstes entre *Oubinsk* et *Kamacova*, des étangs se succédant sans interruption et se reliant les uns aux autres, mais formant, à mesure que les eaux croupissent et s'abaissent, des marais sans fin, des prairies tourbeuses couvertes d'une végétation extraordinaire et monstrueuse, des graminées de six pieds, des joncs, des butômes, des plantes de marécage aussi hautes que les bambous de la Chine, et une profusion inouïe de fleurs sauvages plus belles les unes que les autres, les lis, les iris, les achillées, les dracocéphales et mille autres espèces qui auraient jeté un botaniste dans l'extase.

« Quelles magnifiques prairies on pourrait faire dans ces marais abandonnés!

« Nous en eûmes la preuve en arrivant à *Kamsk*, petite ville fondée par le gouvernement au centre de la Baraba : le fleuve Tom, qui prend sa source à cent verstes au nord de la ville, y a été curé et canalisé de manière à assainir les terrains avoisinants ; aussi les marais et les tourbières ont fait place à des pâturages luxuriants où les chevaux de la poste étaient plongés jusqu'aux épaules. *Kamsk* est tellement ravagée par les fièvres à l'automne, que les employés qui en forment presque la seule population émigrent à *Kolyvan*, et même jusqu'à *Omsk*. Il ne reste alors dans la Baraba que quelques Tatares à demi sauvages qui la parcourent avec leurs troupeaux ; encore sont-ils pâles, décharnés, et toujours tremblants de la fièvre. On m'a assuré qu'il était rare qu'un de ces *Barabintses* atteignît jusqu'à cinquante ans.

« Nous sommes restés à *Kamsk*, le 17, depuis le matin jusqu'à midi. En entrant dans cette ville, j'avais remarqué que nos chevaux étant couverts de sang, les palefreniers de la poste s'étaient empressés de les frotter de graisse chaude pour cicatriser leurs plaies. Les piqûres incessantes des mouches rendent les attelages furieux, ils s'emportent et entraînent les voitures dans les tourbières. Ce n'est pas là un des moindres dangers de la traversée de la Baraba, et nous en fîmes bientôt l'expérience.

« Quelque temps avant d'arriver à *Boulatova*, un des chevaux de ma tarenta s'abattit tout à coup rendant le sang à flots par ses naseaux où avaient pénétré des taons affamés ; ce pauvre animal s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses harnais, renversa les postillons qui voulaient le retenir, et, sautant d'un bond au milieu des hautes herbes des marécages, il y disparut dans un sillon mouvant qui se referma bientôt sur lui comme les flots d'un océan végétal! On ne pouvait suivre de l'œil la direction qu'il avait prise dans sa course effrénée qu'aux essaims innombrables de mouches qui poursuivaient avec acharnement cette proie assurée. En effet, à ce que nous disent les gens du pays, un cheval abandonné dans ces conditions devait infailliblement périr, dévoré tout vivant par ces sanguinaires insectes. Les pasteurs qui y campent toute l'année ne peuvent conserver leurs troupeaux qu'en les parquant sous le vent de véritables incendies qu'ils allument avec des branches de bois vert mouillées sans cesse pour entretenir de la fumée ; eux-mêmes ont toujours la figure couverte de masques faits avec des vessies enduites de poix qui leur donnent l'air de véritables brigands.

« La Baraba, qui a trois cent vingt verstes (325 kilomètres) dans sa partie la moins large, et qui s'étend en hauteur du cinquante-deuxième au soixantième degré de latitude, est peut-être le plus vaste marais du monde : occupant le fond d'un immense plateau situé entre les fleuves Obi et Irtiche, elle sert de réservoir aux eaux pluviales ainsi qu'à celles qui proviennent de la fonte des neiges, et comme le sol argileux en est imperméable, ces eaux n'y trouvent pas d'écoulement, et y forment des lacs, des étangs et des marais fétides et croupissants. Des milliers d'oiseaux aquatiques s'y donnent rendez-vous de la haute Asie et de l'Europe orientale pour y nicher, sachant bien que c'est là leur empire où l'homme ne viendra pas les déranger. L'hiver, la neige et la glace recouvrent toute la surface de la Baraba, qui présente alors le même aspect que les autres contrées de la Sibérie, et qui est sillonnée en tous sens par les traîneaux des chasseurs de zibelines, de martes et de renards.

« Le 17 au soir, nous sortons de la Baraba après avoir dépassé la station de *Touroumoff* ; mais le pays, moins inondé, conserve un aspect aussi sauvage et aussi monotone.

« Enfin nous voilà arrivés à *Omsk*, après un parcours de mille verstes et six jours de voiture forcée, sans avoir pu nous arrêter une demi-journée au même endroit : nous avons la figure et les mains enflées, et le corps rompu par les cahots. Cette traversée des marais de la Baraba est ce qui m'a paru le plus dur dans tout notre grand voyage. Il est vrai que plus on approche du but, moins on est armé de patience, et plus les obstacles sont irritants.

« Je n'ai rien à dire d'*Omsk*. C'est une grande et ancienne ville peu peuplée (on y compte à peine huit mille habitants), composée de la ville officielle où résident le gouverneur général de la Sibérie occidentale et toutes les autorités, et d'une ville marchande où il n'y a ni commerce ni industrie. Les deux sont fortifiées et entourées d'une enceinte bastionnée en terre avec chemins couverts.

« Sur trente-six heures, nous en avons passé vingt-

longs anneaux jaunes. Là où l'argile est tombée par le frottement des roues, les troncs des arbres, dénudés ou couverts encore de leur écorce blanche, ont l'air d'un charnier de grands ossements antédiluviens.

« Tout ce paysage, noyé dans la brume vaporeuse, est empreint d'une tristesse solennelle qui aurait son charme pour moi si, entraînée sur ce terrain mouvant et perfide, balancée dans ma voiture comme dans une escarpolette, je n'éprouvais à tout instant la sensation du vide qui m'est particulièrement pénible.

« La Baraba, même après la terre des herbes, est un sujet d'étonnement pour nous tous : des lacs immenses comme l'*Ubinskoj* et le *Tchang*, dont nous avons côtoyé le premier pendant vingt verstes entre *Oubinsk* et *Kamacova*, des étangs se succédant sans interruption et se reliant les uns aux autres, mais formant, à mesure que les eaux croupissent et s'abaissent, des marais sans fin, des prairies tourbeuses couvertes d'une végétation extraordinaire et monstrueuse, des graminées de six pieds, des joncs, des butômes, des plantes de marécage aussi hautes que les bambous de la Chine, et une profusion inouïe de fleurs sauvages plus belles les unes que les autres, les lis, les iris, les achillées, les dracocéphales et mille autres espèces qui auraient jeté un botaniste dans l'extase.

« Quelles magnifiques prairies on pourrait faire dans ces marais abandonnés!

« Nous en eûmes la preuve en arrivant à *Kamsk*, petite ville fondée par le gouvernement au centre de la Baraba : le fleuve Tom, qui prend sa source à cent verstes au nord de la ville, y a été curé et canalisé de manière à assainir les terrains avoisinants; aussi les marais et les tourbières ont fait place à des pâturages luxuriants où les chevaux de la poste étaient plongés jusqu'aux épaules. *Kamsk* est tellement ravagée par les fièvres à l'automne, que les employés qui en forment presque la seule population émigrent à *Kolyvan*, et même jusqu'à *Omsk*. Il ne reste alors dans la Baraba que quelques Tatares à demi sauvages qui la parcourent avec leurs troupeaux; encore sont-ils pâles, décharnés, et toujours tremblants de la fièvre. On m'a assuré qu'il était rare qu'un de ces *Barabintses* atteignît jusqu'à cinquante ans.

« Nous sommes restés à *Kamsk*, le 17, depuis le matin jusqu'à midi. En entrant dans cette ville, j'avais remarqué que nos chevaux étant couverts de sang, les palefreniers de la poste s'étaient empressés de les frotter de graisse chaude pour cicatriser leurs plaies. Les piqûres incessantes des mouches rendent les attelages furieux, ils s'emportent et entraînent les voitures dans les tourbières. Ce n'est pas là un des moindres dangers de la traversée de la Baraba, et nous en fîmes bientôt l'expérience.

« Quelque temps avant d'arriver à *Boulatova*, un des chevaux de ma tarenta s'abattit tout à coup rendant le sang à flots par ses naseaux où avaient pénétré des taons affamés ; ce pauvre animal s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses harnais, renversa les postillons qui voulaient le retenir, et, sautant d'un bond au milieu des hautes herbes des marécages, il y disparut dans un sillon mouvant qui se referma bientôt sur lui comme les flots d'un océan végétal! On ne pouvait suivre de l'œil la direction qu'il avait prise dans sa course effrénée qu'aux essaims innombrables de mouches qui poursuivaient avec acharnement cette proie assurée. En effet, à ce que nous disent les gens du pays, un cheval abandonné dans ces conditions devait infailliblement périr, dévoré tout vivant par ces sanguinaires insectes. Les pasteurs qui y campent toute l'année ne peuvent conserver leurs troupeaux qu'en les parquant sous le vent de véritables incendies qu'ils allument avec des branches de bois vert mouillées sans cesse pour entretenir de la fumée ; eux-mêmes ont toujours la figure couverte de masques faits avec des vessies enduites de poix qui leur donnent l'air de véritables brigands.

« La Baraba, qui a trois cent vingt verstes (325 kilomètres) dans sa partie la moins large, et qui s'étend en hauteur du cinquante-deuxième au soixantième degré de latitude, est peut-être le plus vaste marais du monde : occupant le fond d'un immense plateau situé entre les fleuves Obi et Irtiche, elle sert de réservoir aux eaux pluviales ainsi qu'à celles qui proviennent de la fonte des neiges, et comme le sol argileux en est imperméable, ces eaux n'y trouvent pas d'écoulement, et y forment des lacs, des étangs et des marais fétides et croupissants. Des milliers d'oiseaux aquatiques s'y donnent rendez-vous de la haute Asie et de l'Europe orientale pour y nicher, sachant bien que c'est là leur empire où l'homme ne viendra pas les déranger. L'hiver, la neige et la glace recouvrent toute la surface de la Baraba, qui présente alors le même aspect que les autres contrées de la Sibérie, et qui est sillonnée en tous sens par les traîneaux des chasseurs de zibelines, de martes et de renards.

« Le 17 au soir, nous sortons de la Baraba après avoir dépassé la station de *Tourounoff*; mais le pays, moins inondé, conserve un aspect aussi sauvage et aussi monotone.

« Enfin nous voila arrivés à *Omsk*, après un parcours de mille verstes et six jours de voiture forcée, sans avoir pu nous arrêter une demi-journée au même endroit : nous avons la figure et les mains enflées, et le corps rompu par les cahots. Cette traversée des marais de la Baraba est ce qui m'a paru le plus dur dans tout notre grand voyage. Il est vrai que plus on approche du but, moins on est armé de patience, et plus les obstacles sont irritants.

« Je n'ai rien à dire d'*Omsk*. C'est une grande et ancienne ville peu peuplée (on y compte à peine huit mille habitants), composée de la ville officielle où résident le gouverneur général de la Sibérie occidentale et toutes les autorités, et d'une ville marchande où il n'y a ni commerce ni industrie. Les deux sont fortifiées et entourées d'une enceinte bastionnée en terre avec chemins couverts.

« Sur trente-six heures, nous en avons passé vingt-



Vue de Moscou prise de la Moskowa. — Dessin de Thérond d'après une photographie.



Vue de Moscou prise de la Moskowa. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

« Quelque rapide qu'ait été notre voyage en Sibérie, les accidents de voitures et les réparations perpétuelles qu'il fallait leur faire subir nous ont fait perdre quelques jours. D'ailleurs, c'est avec joie que nous nous sentons débarrassés de cette trépidation et de ces cahots incessants auxquels il est inouï que nous ayons pu résister sans être malades depuis deux mois et demi.

« *Perm* est une affreuse ville, sale, boueuse et mal entretenue, assez commerçante, mais dont les hôtels sont détestables, et où nous sommes forcés de coucher sur des matelas par terre. Nous y avons passé deux jours à faire vendre nos voitures, tarentas et telegas, et tous les autres objets embarrassants qui nous ont servi pendant notre traversée de la Sibérie. Pour nous transformer en voyageurs européens, nous ne gardons que des caisses et des malles.

« Nous ne restons ici que jusqu'au soir, quoique nous soyions magnifiquement reçus par le gouverneur.

« Nous nous sommes embarqués à *Perm* sur les bateaux à vapeur *Caucase* et *Mercure*, appartenant à une Compagnie qui fait le service entre *Perm* et *Nijnei-Novgorod* par la *Kama* et le *Volga*. Ils sont fort bien emménagés, mais on ne vous y souffre que vingt livres de bagages par tête, ce qui n'est guère commode. Les voyageurs sont divisés en trois classes strictement séparées. Il y a un très-bon restaurant à bord, où les repas et les vins sont d'un prix fou : une bouteille de vin rouge ordinaire vaut quatre roubles, le champagne six roubles; malgré cela, il s'en boit considérablement sur notre bateau. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où on consomme autant de ce vin qu'en Russie; tous les vignobles de la Champagne n'y suffiraient pas. Heureusement qu'il y a ici des fabriques où on en fait de passable avec la sève fraîche des bouleaux : cela mousse, petille et fait sauter le bouchon, c'est tout ce qu'il faut.

« Si je n'étais pas blasée par les grands fleuves et les grands lacs de Chine et de Sibérie, je serais émerveillée du spectacle que présentait le confluent de la *Kama* et du *Volga* au coucher du soleil; mais, qu'est-ce que c'est que le *Volga*, quand on vient de quitter le *fleuve Bleu*, le *fleuve Jaune*, le lac *Baikal*, l'*Yeniseï*, l'*Obi* et l'*Irtyche!* D'ailleurs nous sommes tous piqués de la tarentule. Plus nous approchons, plus nous avons envie d'arriver, et nous ne daignons plus accorder un coup d'œil aux beautés pittoresques de la nature.

« Le débarcadère de *Kasan* est à sept verstes de la ville; le gouverneur est venu nous y chercher en voitures de gala pour nous mener au Kremlin qui lui sert de palais, et qui est situé sur une hauteur d'où on domine toute la cité. Nos vêtements modestes, tout couverts de poussière, faisaient à déjeuner un singulier contraste avec la splendeur du service et les habits brodés, constellés de décorations dont nous étions entourés. Le dessert surtout était magnifique : il y avait tous les fruits du Midi, venus à grands frais de la Crimée et de l'Asie Mineure.

« *Kasan* est une très-ancienne et très-pittoresque ville, fondée en 1257 par Batou, grand khan des Tatares. On y compte quarante-cinq mille habitants parmi lesquels sept mille Tatares, descendants des anciens indigènes; c'est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, le centre d'une assez grande industrie et le siége d'un archevêché grec et d'une université.

« Nous ne pouvions quitter *Kasan* sans aller faire un pèlerinage au musée, où est conservée comme une relique la galère impériale qui servit jadis à la grande Catherine pour accomplir ses pérégrinations dans ses États. Rien de plus magnifique et de plus riche que les ornements dont elle est couverte, et surtout ceux de l'appartement particulier de l'impératrice situé à l'arrière.

« Ma visite à la galère impériale m'a donné envie de relire le récit de M. de Ségur, ambassadeur de France, qui accompagna la grande Catherine durant son voyage.

« En naviguant sur le *Volga*, avant-hier, je revoyais en imagination, quatre-vingts ans avant, cette fastueuse embarcation descendant le fleuve aux accords des orchestres, et au milieu des applaudissements des populations enrôlées dans tout le pays pour saluer la czarine à son passage, puis les ambassadeurs de trois grandes puissances, et le favori fameux qui gouvernait alors l'Empire, se pressant auprès de l'illustre souveraine.... Quand je revenais à la réalité, je n'avais plus sous les yeux que nos bateaux à vapeur chargés de ballots de marchandises qu'ils portaient à la foire de *Nijnei-Novogorod*, des trains de bois, des barques de pêche toutes pleines de poix et de goudron, et des bandes de canards sauvages qui s'envolaient, effrayés par le hoquet continuel de la machine.... Être ou ne pas être, voilà la question, comme a dit Shakspeare, et le temps emporte tout avec lui!

« C'est une chance pour notre curiosité que d'être arrivés à *Nijnei-Novogorod* juste au moment de la foire, qui est la plus célèbre d'Europe avec celle de *Leipsick;* elle jette une animation extraordinaire dans cette ville déjà fort peuplée, car on assure qu'il y vient plus de cent mille marchands de toutes les parties du monde.

« *Nijnei-Novogorod* est située sur des escarpements très-élevés au-dessus du fleuve; les différents quartiers de la ville sont séparés par des ravins tellement à pic, qu'il a fallu les relier par des ponts.

« La foire se tient dans une grande plaine de l'autre côté du *Volga*, où le gouverneur habite dans un palais spécial pendant tout le temps de sa durée.

« Au moment de notre arrivée, les eaux débordées ne faisaient que rentrer dans leur lit, et des milliers d'ouvriers s'empressaient d'y élever les constructions provisoires qui allaient servir au commerce. La foire n'était pas ouverte : des masses de ballots de marchandises de toute forme et de toute couleur gisaient çà et là pêle-mêle sur le bord du fleuve, sous la garde d'agents spéciaux de police. La foule des marchands et des acheteurs était déjà immense : on y voyait tous les peuples de l'Orient, Persans, Géorgiens, Turcs, Arméniens, Kalmouks, Khirghis, Indous, Turcomans, se coudoyant avec des Russes, des Juifs, des Cosaques, des Tatares

« Quelque rapide qu'ait été notre voyage en Sibérie, les accidents de voitures et les réparations perpétuelles qu'il fallait leur faire subir nous ont fait perdre quelques jours. D'aillenrs, c'est avec joie que nous nous sentons débarrassés de cette trépidation et de ces cahots incessants auxquels il est inouï que nous ayons pu résister sans être malades depuis deux mois et demi.

« *Perm* est une affreuse ville, sale, boueuse et mal entretenue, assez commerçante, mais dont les hôtels sont détestables, et où nous sommes forcés de coucher sur des matelas par terre. Nous y avons passé deux jours à faire vendre nos voitures, tarentas et telegas, et tous les autres objets embarrassants qui nous ont servi pendant notre traversée de la Sibérie. Pour nous transformer en voyageurs européens, nous ne gardons que des caisses et des malles.

« Nous ne restons ici que jusqu'au soir, quoique nous soyions magnifiquement reçus par le gouverneur.

« Nous nous sommes embarqués à *Perm* sur les bateaux à vapeur *Caucase* et *Mercure*, appartenant à une Compagnie qui fait le service entre *Perm* et *Nijnei-Novgorod* par la *Kama* et le *Volga*. Ils sont fort bien emménagés, mais on ne vous y souffre que vingt livres de bagages par tête, ce qui n'est guère commode. Les voyageurs sont divisés en trois classes strictement séparées. Il y a un très-bon restaurant à bord, où les repas et les vins sont d'nn prix fou : une bouteille de vin rouge ordinaire vaut quatre roubles, le champagne six roubles; malgré cela, il s'en boit considérablement sur notre bateau. Je ne crois pas qu'il y ait de pays au monde où on consomme autant de ce vin qu'en Russie; tous les vignobles de la Champagne n'y suffiraient pas. Heureusement qu'il y a ici des fabriques où on en fait de passable avec la séve fraîche des bouleaux : cela mousse, petille et fait sauter le bouchon, c'est tout ce qu'il faut.

« Si je n'étais pas blasée par les grands fleuves et les grands lacs de Chine et de Sibérie, je serais émerveillée du spectacle que présentait le confluent de la *Kama* et du *Volga* au coucher du soleil; mais, qu'est-ce que c'est que le *Volga*, quand on vient de quitter le *fleuve Bleu*, le *fleuve Jaune*, le lac *Baikal*, l'*Yeniseï*, l'*Obi* et l'*Irtyche!* D'ailleurs nous sommes tous piqués de la tarentule. Plus nous approchons, plus nous avons envie d'arriver, et nous ne daignons plus accorder un coup d'œil aux beautés pittoresques de la nature.

« Le débarcadère de *Kasan* est à sept verstes de la ville; le gouverneur est venu nous y chercher en voitures de gala pour nous mener au Kremlin qui lui sert de palais, et qui est situé sur une hauteur d'où on domine toute la cité. Nos vêtements modestes, tout couverts de poussière, faisaient à déjeuner un singulier contraste avec la splendeur du service et les habits brodés, constellés de décorations dont nous étions entourés. Le dessert surtout était magnifique : il y avait tous les fruits du Midi, venus à grands frais de la Crimée et de l'Asie Mineure.

« *Kasan* est une très-ancienne et très-pittoresque ville, fondée en 1257 par Batou, grand khan des Tatares. On y compte quarante-cinq mille habitants parmi lesquels sept mille Tatares, descendants des anciens indigènes; c'est l'entrepôt du commerce entre la Sibérie, la Boukharie et la Russie d'Europe, le centre d'une assez grande industrie et le siége d'un archevêché grec et d'une université.

« Nous ne pouvions quitter *Kasan* sans aller faire un pèlerinage au musée, où est conservée comme une relique la galère impériale qui servit jadis à la grande Catherine pour accomplir ses pérégrinations dans ses États. Rien de plus magnifique et de plus riche que les ornements dont elle est couverte, et surtout ceux de l'appartement particulier de l'impératrice situé à l'arrière.

« Ma visite à la galère impériale m'a donné envie de relire le récit de M. de Ségur, ambassadeur de France, qui accompagna la grande Catherine durant son voyage.

« En naviguant sur le *Volga*, avant-hier, je revoyais en imagination, quatre-vingts ans avant, cette fastueuse embarcation descendant le fleuve aux accords des orchestres, et au milieu des applaudissements des populations enrôlées dans tout le pays pour saluer la czarine à son passage, puis les ambassadeurs de trois grandes puissances, et le favori fameux qui gouvernait alors l'Empire, se pressant auprès de l'illustre souveraine.... Quand je revenais à la réalité, je n'avais plus sous les yeux que nos bateaux à vapeur chargés de ballots de marchandises qu'ils portaient à la foire de *Nijnei-Novogorod*, des trains de bois, des barques de pêche toutes pleines de poix et de goudron, et des bandes de canards sauvages qui s'envolaient, effrayés par le hoquet continuel de la machine.... Être ou ne pas être, voilà la question, comme a dit Shakspeare, et le temps emporte tout avec lui !

« C'est une chance pour notre curiosité que d'être arrivés à *Nijnei-Novogorod* juste au moment de la foire, qui est la plus célèbre d'Europe avec celle de *Leipsick;* elle jette une animation extraordinaire dans cette ville déjà fort peuplée, car on assure qu'il y vient plus de cent mille marchands de toutes les parties du monde.

« *Nijnei-Novogorod* est située sur des escarpements très-élevés au-dessus du fleuve; les différents quartiers de la ville sont séparés par des ravins tellement à pic, qu'il a fallu les relier par des ponts.

« La foire se tient dans une grande plaine de l'autre côté du *Volga*, où le gouverneur habite dans un palais spécial pendant tout le temps de sa durée.

« Au moment de notre arrivée, les eaux débordées ne faisaient que rentrer dans leur lit, et des milliers d'ouvriers s'empressaient d'y élever les constructions provisoires qui allaient servir au commerce. La foire n'était pas ouverte : des masses de ballots de marchandises de toute forme et de toute couleur gisaient çà et là pêle-mêle sur le bord du fleuve, sous la garde d'agents spéciaux de police. La foule des marchands et des acheteurs était déjà immense : on y voyait tous les peuples de l'Orient, Persans, Géorgiens, Turcs, Arméniens, Kalmouks, Khirghis, Indous, Turcomans, se coudoyant avec des Russes, des Juifs, des Cosaques, des Tatares



Le havre d'Auckland. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858 - 1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

## I

### La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland [1].

Lors du passage de la frégate autrichienne *la Novara* [2] à la Nouvelle-Zélande, où elle relâcha vers la fin de l'année 1858 pendant le cours de son voyage autour du monde, un membre de la commission scientifique que portait ce navire, M. Ferdinand de Hochstetter fut chargé par le gouvernement colonial d'une mission qui lui permit de séjourner neuf mois dans les îles néo-zélandaises. Avec l'autorisation du contre-amiral de Wüllerstorf, qui commandait l'expédition, il laissa la frégate poursuivre sa route vers l'Europe, et tout en s'acquittant des recherches zoologiques dont il était chargé, le savant professeur de l'Institut de Vienne se livra à une étude approfondie de la Nouvelle-Zélande sous le rapport géographique, physique, botanique, his-

1. Situé entre le trente-quatrième et le quarante-huitième parallèle sud, entre le cent soixante-quatrième et le cent soixante-seizième de longitude orientale, l'archipel de la Nouvelle-Zélande s'élève, dans l'océan Pacifique, aux antipodes mêmes d'un arc de cercle qui, surgissant du sein de l'Atlantique à une centaine de lieues droit à l'ouest de Brest, irait aboutir au Maroc dans les environs de Fez. Il consiste en deux îles principales, séparées par le détroit de Cook; au nord Ika-Na-Mawi ou *l'île du Poisson*, et au sud *Tawai-Ponamou* ou la terre du *Jade-Vert*, noms indigènes consacrés par les traditions mythiques des peuples polynésiens. Au sud de la grande île méridionale, l'île Stewart, qui n'en est qu'une annexe, compte cependant encore près de cinq cents kilomètres carrés de superficie, et reçoit en plein sur ses âpres promontoires les vents et les flots du pôle antarctique. F. DE L.

2. Voyez, sur le voyage de *la Novara* autour du monde, le t. I du *Tour du Monde*, p. 34 et 66.



Le havre d'Auckland. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER.

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

## I

La Nouvelle-Zélande. — *La Novara* et le havre d'Auckland[1].

Lors du passage de la frégate autrichienne *la Novara*[2] à la Nouvelle-Zélande, où elle relâcha vers la fin de l'année 1858 pendant le cours de son voyage autour du monde, un membre de la commission scientifique que portait ce navire, M. Ferdinand de Hochstetter fut chargé par le gouvernement colonial d'une mission qui lui permit de séjourner neuf mois dans les îles néo-zélandaises. Avec l'autorisation du contre-amiral de Wullerstorf, qui commandait l'expédition, il laissa la frégate poursuivre sa route vers l'Europe, et tout en s'acquittant des recherches zoologiques dont il était chargé, le savant professeur de l'Institut de Vienne se livra à une étude approfondie de la Nouvelle-Zélande sous le rapport géographique, physique, botanique, his-

1. Situé entre le trente-quatrième et le quarante-huitième parallèle sud, entre le cent soixante-quatrième et le cent soixante-seizième de longitude orientale, l'archipel de la Nouvelle-Zélande s'élève, dans l'océan Pacifique, aux antipodes mêmes d'un arc de cercle qui, surgissant du sein de l'Atlantique à une centaine de lieues droit à l'ouest de Brest, irait aboutir au Maroc dans les environs de Fez. Il consiste en deux îles principales, séparées par le détroit de Cook; au nord Ika-Na-Mawi ou *l'île du Poisson*, et au sud *Tawai-Ponamou* ou la terre du *Jade-Vert*, noms indigènes consacrés par les traditions mythiques des peuples polynésiens. Au sud de la grande île méridionale, l'île Stewart, qui n'en est qu'une annexe, compte cependant encore près de cinq cents kilomètres carrés de superficie, et reçoit en plein sur ses âpres promontoires les vents et les flots du pôle antarctique. F. DE L.

2. Voyez, sur le voyage de *la Novara* autour du monde, le t. I du *Tour du Monde*, p. 34 et 66.

# CARTE
## DE LA
# NOUVELLE ZÉLANDE

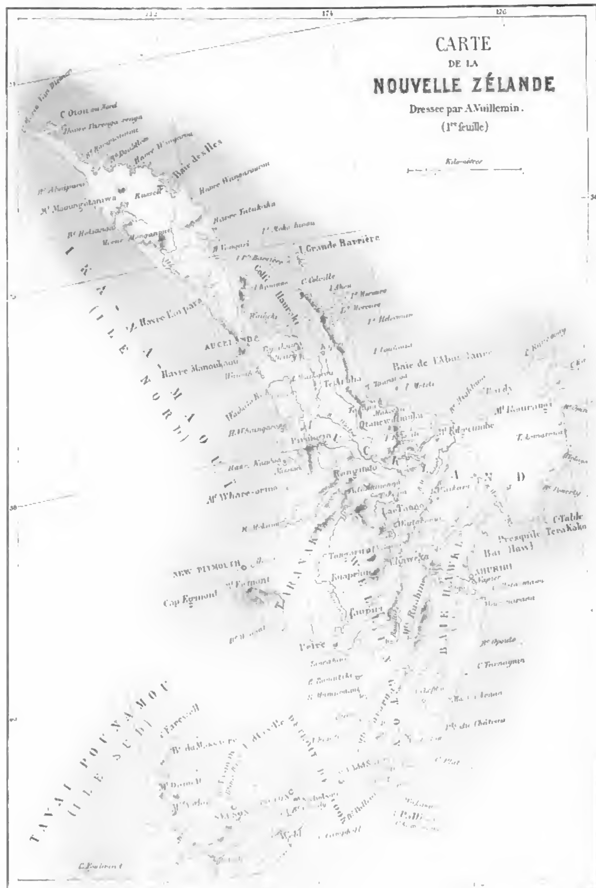
Dressée par A. Vuillemin.

(1re feuille)

Kilomètres

C. Otou ou Nord
Havre Parenga-renga
Baie des Iles
Havre Wangarourou
Havre Toutoukaka
Mt Maoungatanina
Kawaka
I. Grande Barrière
Golfe Haouraki
C. Colville
Havre Caipara
AUCKLANDE
Havre Manoukaou
Te Aroha
Baie de l'Abondance
Waikato
H. Whaingaroa
Mt Edgecumbe
Mt Hikourangi
C. Est
Rangitoto
Mt Whare-orino
Lac Taupo
C. Table
Presqu'île Tera Koko
Baie Hawke
Tongariro
Ruapehu
AHURIRI
NEW PLYMOUTH
Mt Egmont
Cap Egmont
Taupiri
Mts Ruahine
C. Turnagain
C. Farewell
Bre du Massacre
I. d'Urville
Mt Domett
DÉTROIT DE COOK
WELLINGTON
NELSON
PITONE
C. Palliser
C. Campbell
IKA-NA-MAOUI (ILE NORD)
TAVAI POUNAMOU (ILE SUD)




CARTE
DE LA
NOUVELLE ZÉLANDE
Dressée par A. Vuillemin.
(1re feuille)
Baie des Iles
I. Grande Barrière
Golfe Hauraki
Havre Kaïpara
AUCKLANDE
Havre Manoukaou
Baie de l'Abondance
Mt Edgecumbe
Rangitoto
Mt Whare-orino
C. Table
Presqu'île Teraï Kako
NEW PLYMOUTH
Cap Egmont
Mt Egmont
AHURIRI
C. Farewell
NELSON
Mt Ruahine
C. Turnagain
Pte du Château
C. Palliser
IKA-NA-MAOUI (ILE DU NORD)
TAVAI POUNAMOU (ILE DU SUD)

L'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande se compose de deux parties de dimensions fort inégales et qui sont unies entre elles par un isthme très-étroit, situé sur le 37° de latitude méridionale. Du côté oriental de l'île, la mer pénètre par le golfe Hauraki dans des baies profondément creusées, et l'une de ces nombreuses échancrures s'avance au nord vers la rivière Waitemata. L'isthme n'a guère en moyenne que cinq à six milles anglais de large et il se retrécit en deux endroits où des criques profondes formées par le Waitemata dans la direction du sud, ne lui laissent plus qu'un mille anglais de largeur. Ce sont ces deux points qu'à une époque reculée les indigènes utilisaient déjà pour faire franchir l'isthme à leurs canots en les transportant d'une rive à l'autre, et c'est là aussi que les colons ont conçu l'idée de creuser un canal pour mettre en communication les deux ports opposés. Si, d'un côté, la rivière Waitemata forme sur la côte orientale le meilleur port du littoral, de l'autre, le bassin du Manukau sur la côte occidentale présente incontestablement un excellent port, le seul où les grands navires puissent aborder sans danger. Le capitaine Hohson, dont le coup d'œil est si pénétrant, a droit sans aucun doute à une grande reconnaissance pour avoir en 1840, signalé au gouvernement anglais ce point qui relie entre elles les deux moitiés de l'île septentrionale comme le lieu le plus favorable pour le siége du gouvernement et la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Outre les avantages d'une communication facile et sûre par mer dans toutes les directions, Auckland se relie encore à un grand nombre de points de l'île septentrionale par des fleuves fort importants, parmi lesquels nous citerons dans le nord le Wairoa, qui traverse de magnifiques forêts de Kauris, et le Waiho, ou Tamise néo-zélandaise, qui s'étend au loin dans la direction du sud-est.

Tels sont les avantages naturels, d'une valeur inappréciable, dont jouit la capitale de la Nouvelle-Zélande, à laquelle sa situation a valu le nom de Corinthe du sud, et qui, dans sa prospérité rapide, allonge chaque jour ses rangées de maisons. En 1860, cette ville comptait environ 10 000 habitants, et le nombre de ceux qui sont disséminés dans le district est à peu près égal. On reconnait l'extrême jeunesse de la ville au grand nombre de ses constructions en bois, mais d'année en année s'élèvent de grands bâtiments en basaltes poreux, extraits des cônes volcaniques environnants, et de jolies maisons en brique qui attestent le progrès du goût architectural. La circonférence de la ville est déjà très-vaste; en comprenant le faubourg Parnell, on peut compter un mille et demi de diamètre de l'est à l'ouest, et du nord au sud, un mille. La colline comprise entre la *Mechanic's Bay* à l'est, et la *Commercial Bay* à l'ouest, et qui descend à pic vers le port, du côté de la pointe Britomart, forme le centre de la ville. Sur cette colline centrale, et tout près du port, se trouve le fort Britomart, puis l'église métropolitaine de Saint-Paul, les rangées de maisons de Prince's street, la maison du gouverneur, la caserne, et enfin le moulin à vent. A l'orient, autour de *Mechanic's Bay* s'étendent les quartiers habités par les autorités civiles et militaires, les ecclésiastiques et les missionnaires; à l'ouest de la *Commercial Bay* se trouve la ville marchande. La situation d'Auckland, avec ses collines s'avançant dans la mer, et les anses comprises entre elles, fait penser à Sydney et aux profondes découpures de sa vaste baie. Comme le port d'Auckland a très-peu de profondeur du côté de la ville, on a dû construire, sur les points de débarquement, des jetées ou *piers* s'avançant assez loin dans la mer : le *Commercial pier*, long entre autres d'un quart de mille, est véritablement l'un des ouvrages les plus remarquables des colonies océaniennes, et son utilité est incalculable pour le commerce maritime d'Auckland. Sur la même ligne que cette jetée se trouve *Queen's street*, le centre des affaires de la jeune capitale. Sous le rapport des relations, pour quiconque n'est pas habitué à la vie des grandes villes la société d'Auckland laisse peu à désirer. Auckland est déjà pourvu d'une foule d'établissements par lesquels on peut juger du développement auquel elle est appelée. Un jardin botanique et un muséum d'histoire naturelle existent déjà, et tout récemment, à côté d'un grand nombre d'associations et d'autres établissements créés dans un but d'utilité générale, a été fondée une société des sciences, la *New-Zealand royal society*. La ville possède actuellement douze églises ou lieux consacrés à la prière, dont la plupart appartiennent au culte réformé, dix écoles, une chambre de commerce,

Cône volcanique près d'Auckland.







a Cône de tuf. — b Cône de lave. — cc Cendres et scories (voy. p. 28[illegible]).

L'île septentrionale de la Nouvelle-Zélande se compose de deux parties de dimensions fort inégales et qui sont unies entre elles par un isthme très-étroit, situé sur le 37° de latitude méridionale. Du côté oriental de l'île, la mer pénètre par le golfe Hauraki dans des baies profondément creusées, et l'une de ces nombreuses échancrures s'avance au nord vers la rivière Waitemata. L'isthme n'a guère en moyenne que cinq à six milles anglais de large et il se rétrécit en deux endroits où des criques profondes formées par le Waitemata dans la direction du sud, ne lui laissent plus qu'un mille anglais de largeur. Ce sont ces deux points qu'à une époque reculée les indigènes utilisaient déjà pour faire franchir l'isthme à leurs canots en les transportant d'une rive à l'autre, et c'est là aussi que les colons ont conçu l'idée de creuser un canal pour mettre en communication les deux ports opposés. Si, d'un côté, la rivière Waitemata forme sur la côte orientale le meilleur port du littoral, de l'autre, le bassin du Manukau sur la côte occidentale présente incontestablement un excellent port, le seul où les grands navires puissent aborder sans danger. Le capitaine Hobson, dont le coup d'œil est si pénétrant, a droit sans aucun doute à une grande reconnaissance pour avoir en 1840, signalé au gouvernement anglais ce point qui relie entre elles les deux moitiés de l'île septentrionale comme le lieu le plus favorable pour le siége du gouvernement et la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Outre les avantages d'une communication facile et sûre par mer dans toutes les directions, Auckland se relie encore à un grand nombre de points de l'île septentrionale par des fleuves fort importants, parmi lesquels nous citerons dans le nord le Wairoa, qui traverse de magnifiques forêts de Kauris, et le Waiho, ou Tamise néo-zélandaise, qui s'étend au loin dans la direction du sud-est.

Tels sont les avantages naturels, d'une valeur inappréciable, dont jouit la capitale de la Nouvelle-Zélande, à laquelle sa situation a valu le nom de Corinthe du sud, et qui, dans sa prospérité rapide, allonge chaque jour ses rangées de maisons. En 1860, cette ville comptait environ 10 000 habitants, et le nombre de ceux qui sont disséminés dans le district est à peu près égal. On reconnait l'extrême jeunesse de la ville au grand nombre de ses constructions en bois, mais d'année en année s'élèvent de grands bâtiments en basaltes poreux, extraits des cônes volcaniques environnants, et de jolies maisons en brique qui attestent le progrès du goût architectural. La circonférence de la ville est déjà très-vaste; en comprenant le faubourg Parnell, on peut compter un mille et demi de diamètre de l'est à l'ouest, et du nord au sud, un mille. La colline comprise entre la

Cône volcanique près d'Auckland.






a Cône de tuf. — b Cône de lave. — cc Cendres et scories (voy. p. 282).

*Mechanic's Bay* à l'est, et la *Commercial Bay* à l'ouest, et qui descend à pic vers le port, du côté de la pointe Britomart, forme le centre de la ville. Sur cette colline centrale, et tout près du port, se trouve le fort Britomart, puis l'église métropolitaine de Saint-Paul, les rangées de maisons de Prince's street, la maison du gouverneur, la caserne, et enfin le moulin à vent. A l'orient, autour de *Mechanic's Bay* s'étendent les quartiers habités par les autorités civiles et militaires, les ecclésiastiques et les missionnaires; à l'ouest de la *Commercial Bay* se trouve la ville marchande. La situation d'Auckland, avec ses collines s'avançant dans la mer, et les anses comprises entre elles, fait penser à Sydney et aux profondes découpures de sa vaste baie. Comme le port d'Auckland a très-peu de profondeur du côté de la ville, on a dû construire, sur les points de débarquement, des jetées ou *piers* s'avançant assez loin dans la mer : le *Commercial pier*, long entre autres d'un quart de mille, est véritablement l'un des ouvrages les plus remarquables des colonies océaniennes, et son utilité est incalculable pour le commerce maritime d'Auckland. Sur la même ligne que cette jetée se trouve *Queen's street*, le centre des affaires de la jeune capitale. Sous le rapport des relations, pour quiconque n'est pas habitué à la vie des grandes villes la société d'Auckland laisse peu à désirer. Auckland est déjà pourvu d'une foule d'établissements par lesquels on peut juger du développement auquel elle est appelée. Un jardin botanique et un muséum d'histoire naturelle existent déjà, et tout récemment, à côté d'un grand nombre d'associations et d'autres établissements créés dans un but d'utilité générale, a été fondée une société des sciences, la *New-Zealand royal society*. La ville possède actuellement douze églises ou lieux consacrés à la prière, dont la plupart appartiennent au culte réformé, dix écoles, une chambre de commerce,

bananier de l'Inde, le palmier-dattier de l'Afrique du Nord, le bois-trompette avec ses grandes fleurs, le grenadier, le myrte et le figuier. Des jasmins, des bignonias et des roses, des héliotropes, des coronilles, des camélias couvrent les plates-bandes d'un gracieux manteau de fleurs et de verdure, tandis que, sur le vert gazon, l'agave de l'Amérique du sud étend ses orgueilleuses fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage. On s'égare avec délices parmi ces merveilles de couleurs, d'ombres et de parfums. Mais, pour notre ami comme pour tous ses concitoyens, tout cela n'était pas la campagne, et, montant dans un canot conduit par deux *Maoris*, nous nous rendîmes à la côte nord, qui est à une heure de distance.

Nous débarquâmes sur une rive basse, parsemée de coquillages, et les Maoris eurent bientôt dressé les deux tentes sous lesquelles nous nous établîmes comme chez nous. La plus grande, destinée à notre hôte et à sa famille, servait en même temps de salle à manger commune; la seconde nous était réservée pour y passer la nuit. Les tentes étaient si près du rivage, qu'au moment du flux les vagues arrivaient presque jusqu'à elles. C'était une journée sereine, dont un vent du sud-ouest adoucissait agréablement la chaleur.

La localité sur laquelle nous nous trouvions, promet sans doute d'être un lieu de plaisance pour les habitants d'Auckland, mais jusqu'à présent elle n'a guère l'aspect d'une résidence d'été fashionable. Cependant, comme je l'appris, le gouverneur lui-même ne dédaigne pas de passer ici chaque année, avec sa famille, quelques semaines pendant le cœur de l'été, et, comme nous, il campe sous une tente. En dehors des petites huttes de bois de quelques colons et de la maison du pilote, il n'y avait aucun abri sur le North-Shore. Mais aux yeux de beaucoup d'habitants d'Auckland, c'est une diversion agréable que d'échanger, pendant un court espace de temps, le confortable d'une maison pour la vie simple et rude de la tente.

En suivant la côte, nous arrivâmes à un échafaudage long d'environ trente pieds. Nos nerfs olfactifs nous en firent connaître, à une distance considérable, la destination. Une longue file de requins et de poissons de diverses sortes était suspendue à cette construction pour sécher, à l'aide du vent qui les agitait dans tous les sens, promettant ainsi pour l'hiver, aux indigènes, des mets délicats et d'un « haut goût. » Des porcs et des chiens s'agitaient à l'entour, et à peu de distance se trouvaient quelques huttes maories.

Les vieillards, assis devant la porte, nous adressèrent leur amical *Tenakoe* (te voilà), tandis que, demi-nus, les enfants aux yeux noirs regardaient avec étonnement et ne paraissaient pas comprendre ce que voulaient ces deux hommes, un marteau à la main. Les cultures voisines des huttes se composaient de pommes de terre, de choux et autres légumes. Entretenues avec assez de soin, elles étaient entourées d'un mur de quatre pieds formé de grands blocs de lave superposés, et sur lequel de jolies plantes grimpantes entrelaçaient leur épais et frais feuillage.

Après avoir examiné le cratère de Takapuna, qui était le but de notre excursion, nous vîmes, en retournant à nos tentes, un feu clair qui brûlait derrière une hutte construite en blocs de lave. Une bouilloire à thé était suspendue au-dessus des flammes, et nos maoris étaient occupés à ramasser des huîtres qui se trouvaient en abondance sur les rocs du rivage. Dans la tente, en ménagère attentive, la femme de notre ami avait préparé un excellent dîner auquel nous apportions le meilleur appétit. C'est en vain cependant que je m'attendais à y trouver aussi des huîtres; comme j'ai un faible tout particulier pour ces mollusques, je me dirigeai vers les indigènes pour voir de quoi il s'agissait. Je les trouvai frappant avec une pierre sur les huîtres qu'ils avaient fait griller et dont ils savouraient ensuite le contenu. Trois grandes pierres, chargées des plus belles huîtres, étaient encore sur les charbons; les indigènes, me les indiquant du doigt, me dirent : *Kapai* (très-bon), et ils les poussèrent devant moi quand les coquillages eurent subi le degré de cuisson convenable. Naturellement, je ne me fis pas beaucoup prier; les huîtres ainsi rôties sur des charbons ne sont pas en effet un mets à dédaigner. Les écailles se laissaient facilement détacher, et les chairs, cuites dans leur jus, avaient un goût excellent. Quand j'eus débarrassé de la manière la plus consciencieuse la pierre qui me servait d'assiette, je dis à mon tour *kapai*, et j'allai retrouver la pâtisserie de notre aimable hôtesse qui ne put réprimer un malin sourire en apprenant mes pérégrinations gastronomiques.

Quand la table fut enlevée, nous nous mîmes en route pour gravir la *colline du Pavillon* ou *mont Victoria*. C'est le point le plus élevé du North-Shore. Dans les temps primitifs, le sommet du mont portait un *pah* de guerre, et des fortifications de ce pah s'échelonnent sur la pente des terrasses de dix à quinze pieds; sur le côté nord de la colline, se trouve un fossé de vingt pieds de large et d'une égale profondeur. La cime forme un plateau et présente un cratère demi-circulaire ouvert au sud-est, et sur lequel des courants de lave, formant une zone pierreuse, ont coulé jusqu'à la mer. La vue dont on jouit du sommet est vraiment ravissante : on aperçoit tout le port de Waitemata, et au loin le golfe Hauraki avec ses îles et ses caps, et la mer animée par des voiles de toutes formes et de toutes tailles. Derrière la montagne est paisiblement assis un grand village maori appartenant à une tribu qui a émigré de la baie des Iles, et qui depuis des années paye volontairement à l'État une livre sterling par arpent pour tirer du sol fertile le maïs, le froment, les pommes de terre et les légumes destinés au marché voisin d'Auckland. Grâce à leur activité, ces braves gens sont arrivés à un certain bien-être. Sur le rivage on voyait leurs embarcations, parmi lesquelles plusieurs canots de guerre décorés à l'avant et à l'arrière de riches sculptures; il s'y trouvait aussi plusieurs bateaux baleiniers.

bananier de l'Inde, le palmier-dattier de l'Afrique du Nord, le bois-trompette avec ses grandes fleurs, le grenadier, le myrte et le figuier. Des jasmins, des bignonias et des roses, des héliotropes, des coronilles, des camélias couvrent les plates-bandes d'un gracieux manteau de fleurs et de verdure, tandis que, sur le vert gazon, l'agave de l'Amérique du sud étend ses orgueilleuses fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage. On s'égare avec délices parmi ces merveilles de couleurs, d'ombres et de parfums. Mais, pour notre ami comme pour tous ses concitoyens, tout cela n'était pas la campagne, et, montant dans un canot conduit par deux *Maoris*, nous nous rendîmes à la côte nord, qui est à une heure de distance.

Nous débarquâmes sur une rive basse, parsemée de coquillages, et les Maoris eurent bientôt dressé les deux tentes sous lesquelles nous nous établîmes comme chez nous. La plus grande, destinée à notre hôte et à sa famille, servait en même temps de salle à manger commune; la seconde nous était réservée pour y passer la nuit. Les tentes étaient si près du rivage, qu'au moment du flux les vagues arrivaient presque jusqu'à elles. C'était une journée sereine, dont un vent du sud-ouest adoucissait agréablement la chaleur.

La localité sur laquelle nous nous trouvions, promet sans doute d'être un lieu de plaisance pour les habitants d'Auckland, mais jusqu'à présent elle n'a guère l'aspect d'une résidence d'été fashionable. Cependant, comme je l'appris, le gouverneur lui-même ne dédaigne pas de passer ici chaque année, avec sa famille, quelques semaines pendant le cœur de l'été, et, comme nous, il campe sous une tente. En dehors des petites huttes de bois de quelques colons et de la maison du pilote, il n'y avait aucun abri sur le North-Shore. Mais aux yeux de beaucoup d'habitants d'Auckland, c'est une diversion agréable que d'échanger, pendant un court espace de temps, le confortable d'une maison pour la vie simple et rude de la tente.

En suivant la côte, nous arrivâmes à un échafaudage long d'environ trente pieds. Nos nerfs olfactifs nous en firent connaître, à une distance considérable, la destination. Une longue file de requins et de poissons de diverses sortes était suspendue à cette construction pour sécher, à l'aide du vent qui les agitait dans tous les sens, promettant ainsi pour l'hiver, aux indigènes, des mets délicats et d'un « haut goût. » Des porcs et des chiens s'agitaient à l'entour, et à peu de distance se trouvaient quelques huttes maories.

Les vieillards, assis devant la porte, nous adressèrent leur amical *Tenakoe* (te voilà), tandis que, demi-nus, les enfants aux yeux noirs regardaient avec étonnement et ne paraissaient pas comprendre ce que voulaient ces deux hommes, un marteau à la main. Les cultures voisines des huttes se composaient de pommes de terre, de choux et autres légumes. Entretenues avec assez de soin, elles étaient entourées d'un mur de quatre pieds formé de grands blocs de lave superposés, et sur lequel de jolies plantes grimpantes entrelaçaient leur épais et frais feuillage.

Après avoir examiné le cratère de Takapuna, qui était le but de notre excursion, nous vîmes, en retournant à nos tentes, un feu clair qui brûlait derrière une hutte construite en blocs de lave. Une bouilloire à thé était suspendue au-dessus des flammes, et nos maoris étaient occupés à ramasser des huîtres qui se trouvaient en abondance sur les rocs du rivage. Dans la tente, en ménagère attentive, la femme de notre ami avait préparé un excellent dîner auquel nous apportions le meilleur appétit. C'est en vain cependant que je m'attendais à y trouver aussi des huîtres; comme j'ai un faible tout particulier pour ces mollusques, je me dirigeai vers les indigènes pour voir de quoi il s'agissait. Je les trouvai frappant avec une pierre sur les huîtres qu'ils avaient fait griller et dont ils savouraient ensuite le contenu. Trois grandes pierres, chargées des plus belles huîtres, étaient encore sur les charbons; les indigènes, me les indiquant du doigt, me dirent : *Kapai* (très-bon), et ils les poussèrent devant moi quand les coquillages eurent subi le degré de cuisson convenable. Naturellement, je ne me fis pas beaucoup prier; les huîtres ainsi rôties sur des charbons ne sont pas en effet un mets à dédaigner. Les écailles se laissaient facilement détacher, et les chairs, cuites dans leur jus, avaient un goût excellent. Quand j'eus débarrassé de la manière la plus consciencieuse la pierre qui me servait d'assiette, je dis à mon tour *kapai*, et j'allai retrouver la pâtisserie de notre aimable hôtesse qui ne put réprimer un malin sourire en apprenant mes pérégrinations gastronomiques.

Quand la table fut enlevée, nous nous mîmes en route pour gravir la *colline du Pavillon* ou *mont Victoria*. C'est le point le plus élevé du North-Shore. Dans les temps primitifs, le sommet du mont portait un *pah* de guerre, et des fortifications de ce pah s'échelonnent sur la pente des terrasses de dix à quinze pieds; sur le côté nord de la colline, se trouve un fossé de vingt pieds de large et d'une égale profondeur. La cime forme un plateau et présente un cratère demi-circulaire ouvert au sud-est, et sur lequel des courants de lave, formant une zone pierreuse, ont coulé jusqu'à la mer. La vue dont on jouit du sommet est vraiment ravissante : on aperçoit tout le port de Waitemata, et au loin le golfe Hauraki avec ses îles et ses caps, et la mer animée par des voiles de toutes formes et de toutes tailles. Derrière la montagne est paisiblement assis un grand village maori appartenant à une tribu qui a émigré de la baie des Iles, et qui depuis des années paye volontairement à l'État une livre sterling par arpent pour tirer du sol fertile le maïs, le froment, les pommes de terre et les légumes destinés au marché voisin d'Auckland. Grâce à leur activité, ces braves gens sont arrivés à un certain bien-être. Sur le rivage on voyait leurs embarcations, parmi lesquelles plusieurs canots de guerre décorés à l'avant et à l'arrière de riches sculptures; il s'y trouvait aussi plusieurs bateaux baleiniers.



Balançoire des guerriers néo-zélandais. — Dessin de Émile Bayard d'après sir Georges Grey.



Balançoire des guerriers néo-zélandais. — Dessin de Émile Bayard d'après sir Georges Grey.

de hautes chaînes de montagnes où s'étendent des ombres épaisses que l'on retrouve les forêts inaccessibles; mais la fumée qui s'élève prouve que là aussi il y a déjà des hommes ; ce sont les premiers colons qui frayent le chemin aux races à venir. Au milieu de la forêt on voit une petite maison de bois, pauvre abri d'une famille qui a franchi sur l'Océan bien des milliers de milles, pour se fonder une nouvelle patrie aux antipodes de l'ancienne. Le père est dans la forêt, un tronc après un autre tombe sous les coups de son bras vigoureux; la la mère prépare le repas du soir au foyer qui petille joyeusement; devant la porte jouent des enfants, au milieu des chiens et des poules. C'est une rude existence que celle de ces pauvres pionniers; ils mènent une vie pleine de fatigues et de privations; ils n'ont près d'eux ni médecins, ni églises, ni amis avec lesquels ils puissent s'entretenir de l'ancienne patrie. Mais aussi loin que leur vue peut s'étendre, tout autour d'eux leur appartient, et d'année en année, leur sort s'améliore; la récolte succède à la récolte, et à la place de la cabane s'élève une gracieuse villa, entourée de jardins et de champs; sur les prairies paissent de gras troupeaux; dans le voisinage s'établissent des amis, et de jolies routes conduisent de ferme en ferme au milieu des haies et des bois. Sur le chemin se dressent une église, une auberge, et bientôt s'ouvre la première boutique; où tout à l'heure il n'y avait qu'une cabane, il y a maintenant une localité, on ne peut pas l'appeler village, ville encore moins, mais c'est un fragment de bourg. Ce sont des citadins avec les besoins, les modes de la ville, qui l'habitent; ils ont une poste et des gazettes, des chevaux et des voitures, et leur existence est aussi large que, dans leur ancienne patrie, celle des comtes et des barons. Ainsi, sur le soir de la vie, les laborieux pionniers jouissent pleinement des douceurs de l'existence; leurs enfants s'établissent dans la forêt, le père et la mère leur ont donné l'exemple, et une nouvelle race puissante prend sans relâche possession du pays où autrefois des hommes d'une autre couleur, des sauvages suivaient aussi les mœurs et les usages de leurs pères.

Combien différent est le sort de ces indigènes? Ils avaient aussi émigré d'îles lointaines pour jouir dans un nouveau pays d'une meilleure existence. Ils ont peut-être aussi trouvé dans ces lieux, pendant une longue suite de générations, ce qu'ils espéraient. Mais leur temps est passé, et leur genre de vie disparaît au souffle de la civilisation moderne.

L'ithsme d'Auckland était autrefois la résidence d'une puissante tribu de Maoris, le théâtre d'occupations pacifiques, la forteresse et l'arène d'une nation barbare, et pourtant bien douée, mais aussi le théâtre des luttes sanglantes de cannibales dans lesquelles cette race a disparu de la terre. Les Ngatitvatuas, qui habitaient ici, comptaient, il y a peu de générations, de vingt à trente mille âmes, et ces cônes éteints jouaient alors le rôle de forteresses, comme les châteaux forts du moyen âge allemand. Avec leur situation dominante, et leurs vues étendues, ces lieux étaient parfaitement appropriés à cette destination, et ils servaient de repaires à des chefs oppresseurs et violents

Les sommets portaient des *pahs* retranchés; c'est-à-dire les places d'armes, villages fortifiés des chefs, et à la base des collines s'étendaient les demeures des serfs avec les champs qu'ils devaient cultiver. On voit encore aujourd'hui les ruines de ces habitations au pied des hauteurs.

Les revers des montagnes sont, en quelque sorte, tatoués, comme les visages des anciens guerriers qui ont survécu au cannibalisme. Ils sont terrassés, c'est-à-dire qu'autour des pentes sont superposés des étages de dix à quinze pieds de haut, que l'on aperçoit à une grande distance. Sur ces terrasses, on élevait un double rang de palissades, et l'on creusait des fossés profonds, recouverts de branches de roseaux et de fougères, comme les piéges à loup, pour y faire tomber les assaillants. On s'étonne à bon droit de l'habileté avec laquelle les Maoris construisaient leurs fortifications, et les travaux gigantesques qu'ils exécutaient avec les instruments les plus élémentaires et les plus défectueux, avec des pelles de bois, des marteaux, des ciseaux et des haches de pierre, et des couteaux en coquillage. Derrière ces palissades et ces fossés, sur le sommet de la montagne, habitait le chef avec sa famille et les nobles de la tribu.

Là, pendant que les vieillards accroupis en cercle sous leurs manteaux de phormium s'entretenaient de leurs exploits ou des légendes de leurs aïeux, la jeunesse du clan se livrait à de nombreux jeux et passe-temps. Les jeunes filles répétaient en chœur des chants apportés par leurs pères de la terre d'Havaï-ki, leur première patrie; les enfants faisaient flotter dans les airs des cerfs-volants formés de légers roseaux, et pendant que des adolescents plongeaient dans les flots du haut d'un cap élevé en chantant quelque refrain mythologique, d'autres plus vigoureux, ayant déjà *marché sur le sentier de la guerre*, se livraient à un délassement encore plus dangereux, en se balançant, soutenus par la seule force du poignet, à l'extrémité de cordages attachés au sommet d'un grand mât ordinairement planté sur quelque précipice.

Aujourd'hui chants et jeux ont cessé; les fortifications sont rasées et les huttes sont détruites, les palissades ont disparu sans retour, le donjon maori est en ruines, et de même que le cratère semble être la cicatrice du combat de la terre embrasée, les terrasses avec leurs fossés profonds, sont les cicatrices qui rappellent les combats sanglants des peuplades indigènes.

D'une race autrefois si nombreuse et si puissante, il reste à peine quelques familles qui habitent un petit village sur la baie d'Orakei, à l'est d'Auckland. Les grottes de lave des Trois-Rois, du mont Smart et du mont Wellington sont remplies des ossements des infortunés qui ont trouvé la mort dans les attaques meurtrières que le terrible Hongi, à la tête des guerriers du nord de l'île, a dirigées contre les tribus de la rivière Tamise. Sur le mont Hobson, j'ai trouvé encore dans

de hautes chaînes de montagnes où s'étendent des ombres épaisses que l'on retrouve les forêts inaccessibles; mais la fumée qui s'élève prouve que là aussi il y a déjà des hommes ; ce sont les premiers colons qui frayent le chemin aux races à venir. Au milieu de la forêt on voit une petite maison de bois, pauvre abri d'une famille qui a franchi sur l'Océan bien des milliers de milles, pour se fonder une nouvelle patrie aux antipodes de l'ancienne. Le père est dans la forêt, un tronc après un autre tombe sous les coups de son bras vigoureux; la la mère prépare le repas du soir au foyer qui petille joyeusement; devant la porte jouent des enfants, au milieu des chiens et des poules. C'est une rude existence que celle de ces pauvres pionniers ; ils mènent une vie pleine de fatigues et de privations ; ils n'ont près d'eux ni médecins, ni églises, ni amis avec lesquels ils puissent s'entretenir de l'ancienne patrie. Mais aussi loin que leur vue peut s'étendre, tout autour d'eux leur appartient, et d'année en année, leur sort s'améliore; la récolte succède à la récolte, et à la place de la cabane s'élève une gracieuse villa, entourée de jardins et de champs ; sur les prairies paissent de gras troupeaux ; dans le voisinage s'établissent des amis, et de jolies routes conduisent de ferme en ferme au milieu des haies et des bois. Sur le chemin se dressent une église, une auberge, et bientôt s'ouvre la première boutique ; où tout à l'heure il n'y avait qu'une cabane, il y a maintenant une localité, on ne peut pas l'appeler village, ville encore moins, mais c'est un fragment de bourg. Ce sont des citadins avec les besoins, les modes de la ville, qui l'habitent; ils ont une poste et des gazettes, des chevaux et des voitures, et leur existence est aussi large que, dans leur ancienne patrie, celle des comtes et des barons. Ainsi, sur le soir de la vie, les laborieux pionniers jouissent pleinement des douceurs de l'existence; leurs enfants s'établissent dans la forêt, le père et la mère leur ont donné l'exemple, et une nouvelle race puissante prend sans relâche possession du pays où autrefois des hommes d'une autre couleur, des sauvages suivaient aussi les mœurs et les usages de leurs pères.

Combien différent est le sort de ces indigènes? Ils avaient aussi émigré d'îles lointaines pour jouir dans un nouveau pays d'une meilleure existence. Ils ont peut-être aussi trouvé dans ces lieux, pendant une longue suite de générations, ce qu'ils espéraient. Mais leur temps est passé, et leur genre de vie disparaît au souffle de la civilisation moderne.

L'ithsme d'Auckland était autrefois la résidence d'une puissante tribu de Maoris, le théâtre d'occupations pacifiques, la forteresse et l'arène d'une nation barbare, et pourtant bien douée, mais aussi le théâtre des luttes sanglantes de cannibales dans lesquelles cette race a disparu de la terre. Les Ngatitvatuas, qui habitaient ici, comptaient, il y a peu de générations, de vingt à trente mille âmes, et ces cônes éteints jouaient alors le rôle de forteresses, comme les châteaux forts du moyen âge allemand. Avec leur situation dominante, et leurs vues étendues, ces lieux étaient parfaitement appropriés à cette destination, et ils servaient de repaires à des chefs oppresseurs et violents

Les sommets portaient des *pahs* retranchés; c'est-à-dire les places d'armes, villages fortifiés des chefs, et à la base des collines s'étendaient les demeures des serfs avec les champs qu'ils devaient cultiver. On voit encore aujourd'hui les ruines de ces habitations au pied des hauteurs.

Les revers des montagnes sont, en quelque sorte, tatoués, comme les visages des anciens guerriers qui ont survécu au cannibalisme. Ils sont terrassés, c'est-à-dire qu'autour des pentes sont superposés des étages de dix à quinze pieds de haut, que l'on aperçoit à une grande distance. Sur ces terrasses, on élevait un double rang de palissades, et l'on creusait des fossés profonds, recouverts de branches de roseaux et de fougères, comme les piéges à loup, pour y faire tomber les assaillants. On s'étonne à bon droit de l'habileté avec laquelle les Maoris construisaient leurs fortifications, et les travaux gigantesques qu'ils exécutaient avec les instruments les plus élémentaires et les plus défectueux, avec des pelles de bois, des marteaux, des ciseaux et des haches de pierre, et des couteaux en coquillage. Derrière ces palissades et ces fossés, sur le sommet de la montagne, habitait le chef avec sa famille et les nobles de la tribu.

Là, pendant que les vieillards accroupis en cercle sous leurs manteaux de phormium s'entretenaient de leurs exploits ou des légendes de leurs aïeux, la jeunesse du clan se livrait à de nombreux jeux et passe-temps. Les jeunes filles répétaient en chœur des chants apportés par leurs pères de la terre d'Havaï-ki, leur première patrie; les enfants faisaient flotter dans les airs des cerfs-volants formés de légers roseaux, et pendant que des adolescents plongeaient dans les flots du haut d'un cap élevé en chantant quelque refrain mythologique, d'autres plus vigoureux, ayant déjà *marché sur le sentier de la guerre*, se livraient à un délassement encore plus dangereux, en se balançant, soutenus par la seule force du poignet, à l'extrémité de cordages attachés au sommet d'un grand mât ordinairement planté sur quelque précipice.

Aujourd'hui chants et jeux ont cessé; les fortifications sont rasées et les huttes sont détruites, les palissades ont disparu sans retour, le donjon maori est en ruines, et de même que le cratère semble être la cicatrice du combat de la terre embrasée, les terrasses avec leurs fossés profonds, sont les cicatrices qui rappellent les combats sanglants des peuplades indigènes.

D'une race autrefois si nombreuse et si puissante, il reste à peine quelques familles qui habitent un petit village sur la baie d'Orakei, à l'est d'Auckland. Les grottes de lave des Trois-Rois, du mont Smart et du mont Wellington sont remplies des ossements des infortunés qui ont trouvé la mort dans les attaques meurtrières que le terrible Hongi, à la tête des guerriers du nord de l'île, a dirigées contre les tribus de la rivière Tamise. Sur le mont Hobson, j'ai trouvé encore dans



Forêt de Kauris. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.



Forêt de Kauris. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

excursions, douze jeunes et vigoureux Maoris, à raison de deux schellings et demi par jour et par personne.

Quant à la sécurité, je ne connais pas de pays sauvage où l'on coure moins de dangers; les voleurs et les brigands y sont aussi peu connus que les bêtes féroces et les serpents venimeux; et comme la nature, qui n'a ici produit aucune plante vénéneuse, aucun animal dangereux, se montre bienfaisante dans toutes ses créations, l'indigène est aussi toujours bienveillant, quand la guerre ni la vengeance ne déchaînent pas ses passions sauvages.

Les seuls fléaux à redouter sont les moustiques et les mouches de sable; les premiers, que les naturels nomment *Waeroa*, ne sont autre chose que nos cousins *(culex)* qui fourmillent dans les forêts, mais qui évitent les côtes de la mer et les landes arides des fougères. Dans les mois d'été, de décembre à février, on ne peut s'en préserver ni jour ni nuit, mais en mars, ils deviennent plus rares, et disparaissent complétement en hiver. Les *mouches de sable*, au contraire, *ngamu* des indigènes, se trouvent en plus grand nombre sur les côtes de la mer, mais on en voit aussi dans l'intérieur du pays, sur les rives sablonneuses des fleuves et dans les landes. Juste au moment où l'on est délivré des moustiques, vient le tour des mouches de sable, dont la piqûre est plus sensible, mais ne cause aucun gonflement. Comme ces insectes disparaissent avec les derniers rayons du soleil, la nuit au moins serait tranquille, si on n'avait pas alors à recevoir la visite de nouveaux hôtes fort peu agréables; ce sont les rats que l'on rencontre même dans les lieux complétement inhabités, et qui se rassemblent en foule autour du campement. On s'habitue bientôt à les sentir courir sur son corps et sur sa tête, mais il faut avoir grand soin de suspendre à des bâtons les provisions de bouche, pour les mettre à l'abri de leur voracité.

Si dans ces îles la nature est peu libérale pour l'alimentation, par contre elle offre pour le bien-être du voyageur deux choses que l'on apprend à apprécier à un haut degré, quand après une excursion dans la Nouvelle-Zélande, on voyage dans un autre pays qui en est dépourvu. C'est d'abord la fougère, *pteris esculenta*, qui est répandue partout, et qui sert de couche pour le repos de la nuit. Préparée convenablement, elle est aussi élastique et aussi douce que le meilleur lit de plumes. Ensuite vient le lin du pays, le *phormium tenax*, qui peut remplacer dans tous leurs usages les ficelles, les cordes et les courroies. Quand il faut lier chaque jour une douzaine de paquets, cette plante, que l'on a toujours sous la main, est d'un avantage inappréciable. Enfin, la douceur du climat et l'abondance de l'eau et du bois dans tout le pays, facilitent singulièrement le voyage. On n'a à souffrir ni du chaud ni du froid; et les fièvres de marécages y sont complétement inconnues.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ces moments où, après la fatigue et le travail du jour, nous nous reposions sur le bord d'une forêt, près d'une source au doux murmure; réunis autour d'un feu clair et petillant, les indigènes commençaient leurs chants du soir; puis tout devenait paisible jusqu'au point du jour, où les oiseaux de la forêt, le *Kokorimoko* et le *Tui*, faisaient entendre leurs chansons matinales. Quand je me retrace ces scènes, nos traversées sur les canots des indigènes, nos haltes dans les pahs, et nos excursions au milieu des sombres forêts, inconnues dans notre hémisphère, j'éprouve un profond sentiment de joie, tant les jouissances que nous donne la nature l'emportent sur toutes celles de la vie civilisée.

Nous nous mîmes en route le 7 mars en suivant la *Great south road* et nous arrivâmes le lendemain au village maori de Mangatawhiri, sur le fleuve Waikato, que nous devions remonter au moyen d'un canot. Pour atteindre ce beau cours d'eau, on monte d'abord sur un plateau boisé qui le sépare du havre Manukau du Waikato. Près de petits ruisseaux qui traversent ce plateau, on rencontre les dernières métairies, puis, on pénètre de plus en plus dans la nature sauvage. Des dernières hauteurs qui précèdent Mangatawhiri, on a un coup d'œil ravissant sur le Waikato. La route avait été tout récemment percée, et les arbres qui venaient d'être abattus étaient encore couchés en travers sur le chemin; nous sourîmes de bon cœur de la saillie d'un bûcheron qui avait charbonné sur un tronc gigantesque barrant tout le passage : « vingt-deux milles de Londres. »

Le village de Mangatawhiri se compose d'environ vingt huttes avec une centaine d'habitants qui jouissent d'une certaine aisance. A l'aide d'un Anglais, ils ont même fait construire, sur un petit ruisseau coulant près du village, un joli moulin qui n'a pas coûté moins de quatre cents livres sterling. Le sol volcanique des environs est extrêmement fertile, et il ne manque ici ni de chevaux, ni de bestiaux, ni de porcs. Aussi ne nous attendions-nous pas à l'horrible malpropreté qui règne dans les huttes maories; plusieurs étaient vides, nous voulûmes en choisir une pour y passer la nuit, mais elles étaient pleines de vermine. Enfin nous nous résolûmes à en occuper une, après l'avoir fait nettoyer avec soin. Toutefois, ce que nous eûmes à souffrir pendant la nuit, malgré le nettoyage de l'étable d'Augias, je le passerai sous silence. Ce fut pour moi une bonne leçon pour ne jamais préférer à l'avenir une hutte maorie à ma tente.

Pour fêter notre présence, les femmes et les jeunes filles s'étaient parées de leur mieux, et avaient mis leurs plus belles toilettes. Dans le nombre, quelques-unes étaient très-jolies de taille et de visage. Mais il règne parmi cette population féminine une coutume fort singulière : les petits cochons de lait sont près d'elles en grande faveur; elles les choient et les caressent en les serrant sur leur sein avec autant de tendresse que nos dames en ont pour leurs petits chiens favoris. Je ne m'attendais guère à retrouver aux antipodes une manie de nos aïeules du quinzième siècle.

A peu de distance du village maori se trouve la petite localité européenne d'Havelock qui, jusqu'à présent, ne comprend que deux maisons. Les indigènes considè-

excursions, douze jeunes et vigoureux Maoris, à raison de deux schellings et demi par jour et par personne.

Quant à la sécurité, je ne connais pas de pays sauvage où l'on coure moins de dangers; les voleurs et les brigands y sont aussi peu connus que les bêtes féroces et les serpents venimeux; et comme la nature, qui n'a ici produit aucune plante vénéneuse, aucun animal dangereux, se montre bienfaisante dans toutes ses créations, l'indigène est aussi toujours bienveillant, quand la guerre ni la vengeance ne déchaînent pas ses passions sauvages.

Les seuls fléaux à redouter sont les moustiques et les mouches de sable; les premiers, que les naturels nomment *Waeroa*, ne sont autre chose que nos cousins (*culex*) qui fourmillent dans les forêts, mais qui évitent les côtes de la mer et les landes arides des fougères. Dans les mois d'été, de décembre à février, on ne peut s'en préserver ni jour ni nuit, mais en mars, ils deviennent plus rares, et disparaissent complétement en hiver. Les *mouches de sable*, au contraire, *ngamu* des indigènes, se trouvent en plus grand nombre sur les côtes de la mer, mais on en voit aussi dans l'intérieur du pays, sur les rives sablonneuses des fleuves et dans les landes. Juste au moment où l'on est délivré des moustiques, vient le tour des mouches de sable, dont la piqûre est plus sensible, mais ne cause aucun gonflement. Comme ces insectes disparaissent avec les derniers rayons du soleil, la nuit au moins serait tranquille, si on n'avait pas alors à recevoir la visite de nouveaux hôtes fort peu agréables; ce sont les rats que l'on rencontre même dans les lieux complétement inhabités, et qui se rassemblent en foule autour du campement. On s'habitue bientôt à les sentir courir sur son corps et sur sa tête, mais il faut avoir grand soin de suspendre à des bâtons les provisions de bouche, pour les mettre à l'abri de leur voracité.

Si dans ces îles la nature est peu libérale pour l'alimentation, par contre elle offre pour le bien-être du voyageur deux choses que l'on apprend à apprécier à un haut degré, quand après une excursion dans la Nouvelle-Zélande, on voyage dans un autre pays qui en est dépourvu. C'est d'abord la fougère, *pteris esculenta*, qui est répandue partout, et qui sert de couche pour le repos de la nuit. Préparée convenablement, elle est aussi élastique et aussi douce que le meilleur lit de plumes. Ensuite vient le lin du pays, le *phormium tenax*, qui peut remplacer dans tous leurs usages les ficelles, les cordes et les courroies. Quand il faut lier chaque jour une douzaine de paquets, cette plante, que l'on a toujours sous la main, est d'un avantage inappréciable. Enfin, la douceur du climat et l'abondance de l'eau et du bois dans tout le pays, facilitent singulièrement le voyage. On n'a à souffrir ni du chaud ni du froid; et les fièvres de marécages y sont complétement inconnues.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ces moments où, après la fatigue et le travail du jour, nous nous reposions sur le bord d'une forêt, près d'une source au doux murmure; réunis autour d'un feu clair et petillant, les indigènes commençaient leurs chants du soir; puis tout devenait paisible jusqu'au point du jour, où les oiseaux de la forêt, le *Kokorimoko* et le *Tui*, faisaient entendre leurs chansons matinales. Quand je me retrace ces scènes, nos traversées sur les canots des indigènes, nos haltes dans les pahs, et nos excursions au milieu des sombres forêts, inconnues dans notre hémisphère, j'éprouve un profond sentiment de joie, tant les jouissances que nous donne la nature l'emportent sur toutes celles de la vie civilisée.

Nous nous mîmes en route le 7 mars en suivant la *Great south road* et nous arrivâmes le lendemain au village maori de Mangatawhiri, sur le fleuve Waikato, que nous devions remonter au moyen d'un canot. Pour atteindre ce beau cours d'eau, on monte d'abord sur un plateau boisé qui le sépare du havre Manukau du Waikato. Près de petits ruisseaux qui traversent ce plateau, on rencontre les dernières métairies, puis, on pénètre de plus en plus dans la nature sauvage. Des dernières hauteurs qui précèdent Mangatawhiri, on a un coup d'œil ravissant sur le Waikato. La route avait été tout récemment percée, et les arbres qui venaient d'être abattus étaient encore couchés en travers sur le chemin; nous sourîmes de bon cœur de la saillie d'un bûcheron qui avait charbonné sur un tronc gigantesque barrant tout le passage : « vingt-deux milles de Londres. »

Le village de Mangatawhiri se compose d'environ vingt huttes avec une centaine d'habitants qui jouissent d'une certaine aisance. A l'aide d'un Anglais, ils ont même fait construire, sur un petit ruisseau coulant près du village, un joli moulin qui n'a pas coûté moins de quatre cents livres sterling. Le sol volcanique des environs est extrêmement fertile, et il ne manque ici ni de chevaux, ni de bestiaux, ni de porcs. Aussi ne nous attendions-nous pas à l'horrible malpropreté qui règne dans les huttes maories; plusieurs étaient vides, nous voulûmes en choisir une pour y passer la nuit, mais elles étaient pleines de vermine. Enfin nous nous résolûmes à en occuper une, après l'avoir fait nettoyer avec soin. Toutefois, ce que nous eûmes à souffrir pendant la nuit, malgré le nettoyage de l'étable d'Augias, je le passerai sous silence. Ce fut pour moi une bonne leçon pour ne jamais préférer à l'avenir une hutte maorie à ma tente.

Pour fêter notre présence, les femmes et les jeunes filles s'étaient parées de leur mieux, et avaient mis leurs plus belles toilettes. Dans le nombre, quelques-unes étaient très-jolies de taille et de visage. Mais il règne parmi cette population féminine une coutume fort singulière : les petits cochons de lait sont près d'elles en grande faveur; elles les choient et les caressent en les serrant sur leur sein avec autant de tendresse que nos dames en ont pour leurs petits chiens favoris. Je ne m'attendais guère à retrouver aux antipodes une manie de nos aïeules du quinzième siècle.

A peu de distance du village maori se trouve la petite localité européenne d'Havelock qui, jusqu'à présent, ne comprend que deux maisons. Les indigènes considè-



Mission du Taupiri, école de Maoris. — D'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER[1].

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

## VI

Le Waikato (suite). — La mission du Taupiri. — Rencontre d'indigènes.

Les naturels considèrent le Waikato comme leur appartenant plus exclusivement que tout autre fleuve de la Nouvelle-Zélande. Aucune embarcation européenne n'a encore, je crois, navigué sur l'orgueilleux fleuve indigène; il n'y a que les canots insulaires qui animent sa surface. Deux siéges de mission, l'un situé près de l'embouchure, l'autre au Taupiri, sont les seuls établissements européens qui se trouvent sur son cours. Les Maoris défendent leur fleuve national avec toute l'opiniâtreté d'une race qui se sent menacée dans ses droits et dans son existence par l'immigration et la colonisation européennes; ils se cramponnent de toutes leurs forces à ses rives, sachant bien que s'ils en vendaient la terre, ils verseraient le sang de leur cœur, et que s'ils laissaient la navigation du fleuve passer dans des mains européennes, leur pouls cesserait de battre.

L'aspect du Waikato parut rappeler à nos rameurs beaucoup de souvenirs; ils avaient mille choses à se raconter; chaque canot qui se montrait sur le fleuve était hélé ou nous hélait. Les Maoris sont curieux, et veulent savoir ce qu'il y a de nouveau. « Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? » Telles étaient les questions échangées. Un canot s'approcha tout près de nous; il était plein d'indigènes, de chiens et de porcs; toute cette cargaison parut saisie de surprise en voyant des Pakehas sur le Waikato. La nouvelle que nous remontions le fleuve fut rapidement transmise devant nous, comme je l'appris plus tard, sans poste ni télégraphe. Après avoir causé assez longtemps à droite et à gauche, nous nous remîmes lentement en marche. Un de nos indigènes,

1. Suite. — Voy. page 273.



Mission du Taupiri, école de Maoris. — D'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

## PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER [1].

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

### VI

Le Waikato (suite). — La mission du Taupiri. — Rencontre d'indigènes.

Les naturels considèrent le Waikato comme leur appartenant plus exclusivement que tout autre fleuve de la Nouvelle-Zélande. Aucune embarcation européenne n'a encore, je crois, navigué sur l'orgueilleux fleuve indigène; il n'y a que les canots insulaires qui animent sa surface. Deux siéges de mission, l'un situé près de l'embouchure, l'autre au Taupiri, sont les seuls établissements européens qui se trouvent sur son cours. Les Maoris défendent leur fleuve national avec toute l'opiniâtreté d'une race qui se sent menacée dans ses droits et dans son existence par l'immigration et la colonisation européennes; ils se cramponnent de toutes leurs forces à ses rives, sachant bien que s'ils en vendaient la terre, ils verseraient le sang de leur cœur, et que s'ils laissaient la navigation du fleuve passer dans des mains européennes, leur pouls cesserait de battre.

L'aspect du Waikato parut rappeler à nos rameurs beaucoup de souvenirs; ils avaient mille choses à se raconter; chaque canot qui se montrait sur le fleuve était hélé ou nous hélait. Les Maoris sont curieux, et veulent savoir ce qu'il y a de nouveau. « Où allez-vous? D'où venez-vous? Qui êtes-vous? » Telles étaient les questions échangées. Un canot s'approcha tout près de nous; il était plein d'indigènes, de chiens et de porcs; toute cette cargaison parut saisie de surprise en voyant des Pakehas sur le Waikato. La nouvelle que nous remontions le fleuve fut rapidement transmise devant nous, comme je l'appris plus tard, sans poste ni télégraphe. Après avoir causé assez longtemps à droite et à gauche, nous nous remîmes lentement en marche. Un de nos indigènes,

1. Suite. — Voy. page 273.

Le 14 mars nous nous remîmes en route, et sur les rives fertiles du Waikato au-dessus du Taupiri nous vîmes se succéder établissements sur établissements, avec de belles plantations. Au confluent du Waikato et du Waipa, à cinq milles du Taupiri, sur la pointe de terre comprise entre leurs eaux se trouve la résidence du roi des Maoris. Les principes politiques du capitaine Hay ne lui permettant pas de rendre visite, dès le commencement de notre voyage, à Sa Majesté Potatau Te Wherowhero, nous passâmes outre sans visiter ce lieu remarquable sur lequel flottait le pavillon national indigène.

Ayant passé du Waikato dans le Waipa, nous en suivîmes les hautes rives jusqu'au vieux pah de Tekohai, où nous mîmes pied à terre pour voir un chef influent nommé Takerei qui, à raison de ses sentiments amicaux pour le gouvernement, avait des titres à notre visite. La réception fut très-cérémonieuse; nous rencontrâmes Takerei avec son ami Hawaïki, et nous nous assîmes sur des nattes près des deux chefs. Une longue conversation politique, à laquelle je ne compris rien, s'établit alors entre eux et le capitaine Hay. Je faisais mes observations en silence. Je n'avais jamais vu un front maori plus noble et plus beau que celui du fier Takerei; mais aussi jamais de traits plus froids et plus austères que ceux de son visage tatoué dans tous les sens. Aucun sourire, aucune expression amicale n'éclaira sa figure pendant notre entrevue qui dura plusieurs heures. Il était assis, replié sur lui-même et enveloppé dans une sale couverture de laine, fumant sa pipe et jetant des regards farouches autour de lui : il donnait d'un ton bref des ordres aux indigènes qui entraient et sortaient. Il y avait quelque chose de fort imposant, mais aussi d'extrêmement sauvage, dans l'aspect fier et sérieux de l'homme qui m'apparaissait comme fondu dans de l'acier. Et cependant les Européens doivent reconnaitre dans Takerei un homme très-sensé, lui qui ne veut rien savoir des complots maoris, qui s'est dessaisi d'une grande pièce de terre dans le but de fonder une école de missionnaires et a usé de toute son influence pour empêcher que les spiritueux (wai pirau, c'est-à-dire eau infecte) ne fussent introduits dans le pays. On assure qu'il ne laisse pas remonter le fleuve aux canots chargés d'eau-de-vie. Takerei avait commandé en notre honneur un repas, et dès lors ne voulant pas commettre l'inconvenance la plus grave selon les coutumes indigènes, nous ne pûmes partir avant d'avoir mangé avec les chefs. Enfin des pommes de terre, des anguilles et du lait furent servis, et nous pûmes nous mettre en route au crépuscule. Nous nous rendîmes par un beau clair de lune à Karakariki; nous trouvâmes les habitants du village étendus autour d'un feu petillant dans une grande hutte. C'était un vrai tableau de bohémiens. Mais la nouvelle que les Pakehas arrivaient les mit tous sur leurs jambes, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nos tentes furent entourées de curieux.

Le 16 mars, nous fîmes halte à la mission wesleyenne de Kopua où je fus reçu avec mes compagnons de la manière la plus cordiale par le révérend Alexander Read. Nous passâmes la soirée à nous entretenir des mœurs des indigènes et de leur aptitude à recevoir la civilisation, et le lendemain le révérend Read fut assez aimable pour nous accompagner sur les rives du Waipa, où nous trouvâmes une société nombreuse de Maoris, environ deux cents personnes, réunies pour un repas de noces. Les tentes avaient été élevées; les convives se pressaient autour de longues rangées de tables chargées de pain, de pommes de terre, de maïs, de viande de porc, de thé et de toutes sortes de fruits. Dans ces fêtes, pour lesquelles on choisit habituellement le temps qui suit la récolte, comme le moment de la plus grande abondance, le festin se continue pendant trois jours, au milieu d'une douce joie. Mais par suite de ces bombances inconsidérées, les privations se font souvent sentir plus tard avant la nouvelle récolte.

Dès qu'ils nous virent approcher, ils nous présentèrent des corbeilles remplies de viande et de pommes de terre. Il ne fallait pas penser à continuer notre route avant d'avoir fait honneur à l'hospitalité de ces braves gens. Je dus faire contre fortune bon cœur, et, en signe de bienvenue, me frotter le nez contre celui d'une femme âgée mais aimable, épouse du chef Ngaturo; elle m'offrit un morceau de porc, des pommes de terre et des pommes, et m'engagea à prendre place à ses côtés, au milieu des convives qui s'étaient avancés sans plus de vêtements que dans la scène connue de Macbeth.

J'avais le choix entre deux routes pour me rendre du Waipa au lac Taupo; l'une d'elles conduit au pied du Maungatautari, le long de la vallée du Waikato, et aboutit à l'extrémité septentrionale du lac; c'est celle qui fut suivie en 1851 par Dieffenbach, et sur laquelle aujourd'hui, tous les quinze jours, passe la malle-poste de la baie d'Hawke à Auckland. La seconde route mène, en remontant le Waipa, à travers le pays de Mokau et de Wanganui, à l'extrémité méridionale du lac. Il est plus long et beaucoup plus difficile que le premier; mais comme il passe au milieu de contrées rarement visitées, il promet d'être bien plus intéressant. Je n'hésitai pas à me décider pour ce dernier itinéraire. Nous prîmes un cordial congé de M. Read et de sa famille, et comme, au moment de nous mettre en marche, nous adressions aux aimables dames du logis un dernier adieu à la manière allemande, l'un des Maoris dit : « Voyez, ce sont vraiment des chefs dans leur pays, ils connaissent les usages; les autres (ils désignaient nos serviteurs) ne sont que des esclaves européens. »

## VII

La région des volcans, des eaux thermales et des geysers. Le lac Taupo et le Te-Ta-Rata.

Le 7 avril, nous passâmes le Mokauiti, et nous entrâmes dans une épaisse forêt. Nous grimpions avec peine sur les racines glissantes, au milieu d'une demi-obscurité, quand soudain un coup de feu retentit à côté de nous, et, derrière le tronc monstrueux d'un kahikatea,

Le 14 mars nous nous remimes en route, et sur les rives fertiles du Waikato au-dessus du Taupiri nous vimes se succéder établissements sur établissements, avec de belles plantations. Au confluent du Waikato et du Waipa, à cinq milles du Taupiri, sur la pointe de terre comprise entre leurs eaux se trouve la résidence du roi des Maoris. Les principes politiques du capitaine Hay ne lui permettant pas de rendre visite, dès le commencement de notre voyage, à Sa Majesté Potatau Te Wherowhero, nous passâmes outre sans visiter ce lieu remarquable sur lequel flottait le pavillon national indigène.

Ayant passé du Waikato dans le Waipa, nous en suivimes les hautes rives jusqu'au vieux pah de Tekohai, où nous mimes pied à terre pour voir un chef influent nommé Takerei qui, à raison de ses sentiments amicaux pour le gouvernement, avait des titres à notre visite. La réception fut très-cérémonieuse; nous rencontrâmes Takerei avec son ami Hawaïki, et nous nous assimes sur des nattes près des deux chefs. Une longue conversation politique, à laquelle je ne compris rien, s'établit alors entre eux et le capitaine Hay. Je faisais mes observations en silence. Je n'avais jamais vu un front maori plus noble et plus beau que celui du fier Takerei; mais aussi jamais de traits plus froids et plus austères que ceux de son visage tatoué dans tous les sens. Aucun sourire, aucune expression amicale n'éclaira sa figure pendant notre entrevue qui dura plusieurs heures. Il était assis, replié sur lui-même et enveloppé dans une sale couverture de laine, fumant sa pipe et jetant des regards farouches autour de lui : il donnait d'un ton bref des ordres aux indigènes qui entraient et sortaient. Il y avait quelque chose de fort imposant, mais aussi d'extrêmement sauvage, dans l'aspect fier et sérieux de l'homme qui m'apparaissait comme fondu dans de l'acier. Et cependant les Européens doivent reconnaitre dans Takerei un homme très-sensé, lui qui ne veut rien savoir des complots maoris, qui s'est dessaisi d'une grande pièce de terre dans le but de fonder une école de missionnaires et a usé de toute son influence pour empêcher que les spiritueux (wai pirau, c'est-à-dire eau infecte) ne fussent introduits dans le pays. On assure qu'il ne laisse pas remonter le fleuve aux canots chargés d'eau-de-vie. Takerei avait commandé en notre honneur un repas, et dès lors ne voulant pas commettre l'inconvenance la plus grave selon les coutumes indigènes, nous ne pûmes partir avant d'avoir mangé avec les chefs. Enfin des pommes de terre, des anguilles et du lait furent servis, et nous pûmes nous mettre en route au crépuscule. Nous nous rendîmes par un beau clair de lune à Karakariki; nous trouvâmes les habitants du village étendus autour d'un feu petillant dans une grande hutte. C'était un vrai tableau de bohémiens. Mais la nouvelle que les Pakehas arrivaient les mit tous sur leurs jambes, et, jusqu'à une heure avancée de la nuit, nos tentes furent entourées de curieux.

Le 16 mars, nous fîmes halte à la mission wesleyenne de Kopua où je fus reçu avec mes compagnons de la manière la plus cordiale par le révérend Alexander Read. Nous passâmes la soirée à nous entretenir des mœurs des indigènes et de leur aptitude à recevoir la civilisation, et le lendemain le révérend Read fut assez aimable pour nous accompagner sur les rives du Waipa, où nous trouvâmes une société nombreuse de Maoris, environ deux cents personnes, réunies pour un repas de noces. Les tentes avaient été élevées; les convives se pressaient autour de longues rangées de tables chargées de pain, de pommes de terre, de maïs, de viande de porc, de thé et de toutes sortes de fruits. Dans ces fêtes, pour lesquelles on choisit habituellement le temps qui suit la récolte, comme le moment de la plus grande abondance, le festin se continue pendant trois jours, au milieu d'une douce joie. Mais par suite de ces bombances inconsidérées, les privations se font souvent sentir plus tard avant la nouvelle récolte.

Dès qu'ils nous virent approcher, ils nous présentèrent des corbeilles remplies de viande et de pommes de terre. Il ne fallait pas penser à continuer notre route avant d'avoir fait honneur à l'hospitalité de ces braves gens. Je dus faire contre fortune bon cœur, et, en signe de bienvenue, me frotter le nez contre celui d'une femme âgée mais aimable, épouse du chef Ngaturo; elle m'offrit un morceau de porc, des pommes de terre et des pommes, et m'engagea à prendre place à ses côtés, au milieu des convives qui s'étaient avancés sans plus de vêtements que dans la scène connue de Macbeth.

J'avais le choix entre deux routes pour me rendre du Waipa au lac Taupo; l'une d'elles conduit au pied du Maungatautari, le long de la vallée du Waikato, et aboutit à l'extrémité septentrionale du lac; c'est celle qui fut suivie en 1851 par Dieffenbach, et sur laquelle aujourd'hui, tous les quinze jours, passe la malle-poste de la baie d'Hawke à Auckland. La seconde route mène, en remontant le Waipa, à travers le pays de Mokau et de Wanganui, à l'extrémité méridionale du lac. Il est plus long et beaucoup plus difficile que le premier; mais comme il passe au milieu de contrées rarement visitées, il promet d'être bien plus intéressant. Je n'hésitai pas à me décider pour ce dernier itinéraire. Nous prîmes un cordial congé de M. Read et de sa famille, et comme, au moment de nous mettre en marche, nous adressions aux aimables dames du logis un dernier adieu à la manière allemande, l'un des Maoris dit : « Voyez, ce sont vraiment des chefs dans leur pays, ils connaissent les usages; les autres (ils désignaient nos serviteurs) ne sont que des esclaves européens. »

## VII

La région des volcans, des eaux thermales et des geysers.
Le lac Taupo et le Te-Ta-Rata.

Le 7 avril, nous passâmes le Mokauiti, et nous entrâmes dans une épaisse forêt. Nous grimpions avec peine sur les racines glissantes, au milieu d'une demi-obscurité, quand soudain un coup de feu retentit à côté de nous, et, derrière le tronc monstrueux d'un kahikatea,

nous comme une ellipse, d'où s'élevaient continuellement de blancs et épais nuages de vapeurs, qui tantôt enveloppaient tout le sommet, tantôt poussés par le vent vers le sud, laissaient apercevoir les dentelures sombres de la paroi orientale. Les indigènes m'assurèrent que la montagne ne s'était jamais présentée sous un tel aspect avant que la paroi occidentale du cratère eût été brisée par le tremblement de terre de Wellington en 1855. Plus loin, au nord, sur la pente de la montagne, une solfatare jetait d'épaisses vapeurs. Le Tongariro était entièrement dépourvu de neige; mais à sa droite s'élevait le Ruapahou, dont le sommet était environné de nuages au-dessous desquels on apercevait de vastes champs de neige. Devant ces montagnes gigantesques s'étendaient de sombres masses de forêts; sur le premier plan, des montagnes aux arêtes escarpées, aux pentes profondément creusées, et à nos pieds les vallées s'étendaient au loin. C'est ainsi que nous embrassions d'un regard des phénomènes de feu et d'eau, dans leurs proportions les plus grandioses, au milieu d'un paysage tel que je n'en avais jamais vu nulle part.



Portraits du chef Heke et de sa femme (voy. p. 295). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

Le nom de Taupo est lié dans mes souvenirs à l'une des contrées les plus majestueuses et les plus caractéristiques que j'aie parcourues; mais il me rappelle avant tout la noble hospitalité du révérend Grace et de son aimable famille. Cet homme vénérable est le seul Européen du lac Taupo. Le siége de la mission est à quelques centaines de mètres du pah maori de Pukawa; il est pittoresquement adossé à la pente d'une montagne sur une terrasse élevée de deux cents pieds au-dessus de la mer. Sous le toit hospitalier de cette maison, j'ai passé avec mon ami Haast cinq jours pendant lesquels j'ai été occupé du dessin d'une carte détaillée du lac. M. Grace m'aida dans ce travail par sa connaissance

nous comme une ellipse, d'où s'élevaient continuellement de blancs et épais nuages de vapeurs, qui tantôt enveloppaient tout le sommet, tantôt poussés par le vent vers le sud, laissaient apercevoir les dentelures sombres de la paroi orientale. Les indigènes m'assurèrent que la montagne ne s'était jamais présentée sous un tel aspect avant que la paroi occidentale du cratère eût été brisée par le tremblement de terre de Wellington en 1855. Plus loin, au nord, sur la pente de la montagne, une solfatare jetait d'épaisses vapeurs. Le Tongariro était entièrement dépourvu de neige; mais à sa droite s'élevait le Ruapahou, dont le sommet était environné de nuages au-dessous desqnels on apercevait de vastes champs de neige. Devant ces montagnes gigantesques s'étendaient de sombres masses de forêts; sur le premier plan, des montagnes aux arêtes escarpées, aux



Portraits du chef Heke et de sa femme (voy. p. 295). — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

pentes profondément creusées, et à nos pieds les vallées s'étendaient au loin. C'est ainsi que nous embrassions d'un regard des phénomènes de feu et d'eau, dans leurs proportions les plus grandioses, au milieu d'un paysage tel que je n'en avais jamais vu nulle part.

Le nom de Taupo est lié dans mes souvenirs à l'une des contrées les plus majestueuses et les plus caractéristiques que j'aie parcourues; mais il me rappelle avant tout la noble hospitalité du révérend Grace et de son aimable famille. Cet homme vénérable est le seul Européen du lac Taupo. Le siége de la mission est à quelques centaines de mètres du pah maori de Pukawa; il est pittoresquement adossé à la pente d'une montagne sur une terrasse élevée de deux cents pieds au-dessus de la mer. Sous le toit hospitalier de cette maison, j'ai passé avec mon ami Haast cinq jours pendant lesquels j'ai été occupé du dessin d'une carte détaillée du lac. M. Grace m'aida dans ce travail par sa connaissance

s'élevant vers le ciel auraient été son monument funèbre. Mais cette pensée grandiose ne fut exécutée qu'à demi. Comme les porteurs s'approchaient de la partie supérieure du cône qui exhale constamment des vapeurs brûlantes, une violente détonation souterraine se fit entendre et, saisis de frayeur, ils déposèrent leur pesant fardeau sur une saillie de rochers. C'est là que reposent aujourd'hui les restes mortels du guerrier maori, mais la montagne est devenue *tabou* au plus haut degré et personne ne peut la gravir.

Le Te Heuheu survivant a célébré la mémoire du défunt par un chant de deuil qui n'est pas dépourvu de sentiment poétique, et il a élevé à son frère dans le pah de Pukawa un mausolée (*Wahitabou*) qui doit avoir été un chef-d'œuvre d'architecture maorie. Nous n'en avons pu voir que les ruines sous des bouquets d'arbres pittoresques, quelques poteaux richement sculptés, dont les dessins remarquables paraissent célébrer la force invincible du héros, et la fécondité de ses nombreuses femmes.

L'intérieur du pah n'est habité que par les proches parents de Te Heuheu ; au dehors, sont disséminées une foule de huttes, dans lesquelles demeurent les sujets et les serviteurs du chef.

Celui-ci me rendit visite dans une élégante toilette noire. Durant mon séjour à Pukawa, je m'entretins encore plusieurs heures avec cet homme remarquable et j'écoutai ses réflexions et ses récits. C'est de sa bouche que j'ai appris les légendes que la tradition des Maoris a conservées sur le lac Taupo, et que je donnerai plus bas. Quant à ses opinions politiques, il se disait ami dévoué du parti national. Autant il célébrait, dans ses louanges enthousiastes, le précédent gouverneur, sir Georges Grey, autant il jugeait avec sévérité le gouvernement actuel et affirmait qu'il ne mettrait plus les pieds dans Auckland, *la ville Pakeha*, où à sa dernière visite, on l'avait traité comme un chien. A mon départ, il me fit dire par le missionnaire qu'il serait charmé de me recevoir de nouveau, mais il avertissait l'Anglais que le gouverneur avait mis près de moi comme interprète, que, lors d'une seconde visite dans son pah, il ne souffrirait sa présence que par égard pour moi qui suis un étranger, et ne comprends pas la langue maorie.

Tel était Te Heuheu, l'un des représentants, maintenant en bien petit nombre, des temps du paganisme, de ces chefs dont la tête est encore entourée d'une auréole d'héroïsme romantique, et qui rappellent, comme une tradition vague, le souvenir d'une population disparaissant rapidement au souffle de la civilisation européenne.

Il y aurait encore à esquisser plus d'une figure intéressante de la haute aristocratie de ce district; on y retrouverait des types rappelant celui de ce farouche Heke qui dirigea l'insurrection de 1845, et celui de sa douce et gracieuse compagne, fille du terrible Honghi; mais il est temps d'arriver au lac Taupo.

Ce lac est une véritable mer intérieure longue de vingt-cinq milles anglais du sud-ouest au nord-est, large de vingt milles, et d'une profondeur que jusqu'ici on n'a pas pu sonder. Il est à douze cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et entouré dans toute son étendue de formations volcaniques où dominent les laves trachytiques, riches en quartz, ainsi que des masses gigantesques de pierres ponces. Ces formations ignées composent le plateau, élevé de deux mille à deux mille deux cents pieds, au milieu duquel se trouve le lac, qui lui-même a été visiblement formé par une violente rupture de ce haut plateau, à la suite de l'écroulement de cavernes souterraines.

Toute la rive occidentale du lac est formée de rochers à pic qui atteignent en quelques endroits une élévation de plus de mille pieds. Les longues cimes boisées des monts Rangitoto et Tuhua, hautes de trois mille pieds, se perdent à l'horizon dans la direction du nord-ouest; il n'est qu'un seul point que sa forme particulière permette de distinguer, le mont Titiraupenga, dont le sommet en pyramide ressemble aux ruines d'un château démantelé. La rive orientale est presque partout unie, et forme une large plage le long de laquelle une route a été tracée. A une certaine distance, des rochers de pierre ponce brillant d'un vif éclat, bornent cette plage ; ils sont recouverts de gazon et de buissons, et s'élèvent jusqu'au pied d'une haute montagne boisée éloignée de dix ou quinze milles de la rive orientale, et qui, sous le nom de Kaimanawa, paraît être la prolongation de la chaîne Ruahine, dans la province de Wellington. Elle s'abaisse vers le nord-est et prend le nom de Te Whaiti; elle s'étend depuis le détroit de Cook jusqu'au cap oriental, et l'on peut dire que c'est une terre encore complétement inconnue, et que, si quelque part on doit découvrir dans l'île du Nord des mines d'or, d'argent ou d'autres métaux, c'est dans ces chaînes de montagnes inexplorées. Derrière les forêts du premier plan s'élèvent des pyramides de rochers nus dont le caractère alpestre présente un contraste pittoresque avec les contours coniques et réguliers des formations volcaniques de la rive méridionale du lac. Leur vue me surprit extrêmement, parce que, sur aucune carte de la Nouvelle-Zélande, je n'avais vu figurer, entre le lac Taupo et la côte orientale, une montagne aussi considérable. C'est là qu'ont leur source les nombreuses et parfois importantes rivières qui se jettent dans le lac, du côté de l'est.

Les rives méridionales du lac s'étendent très-loin; elles sont bordées par une rangée de cônes volcaniques derrière lesquels se trouvent le Tongariro et le Ruapahon. Ces deux géants ne sont cependant pas visibles du rivage du midi, mais partout, de la rive de l'est et de celle du nord, on les voit s'élever au-dessus de ces petites montagnes coniques que les indigènes désignent dans leur pittoresque langage comme leurs femmes et leurs enfants.

La base du Tongariro est à environ douze milles anglais du lac; entre ce volcan et les montagnes de Pihanga et de Kakaramea, se trouve une large vallée qui renferme le beau lac Rotoaia, long d'environ trois milles.

s'élevant vers le ciel auraient été son monument funèbre. Mais cette pensée grandiose ne fut exécutée qu'à demi. Comme les porteurs s'approchaient de la partie supérieure du cône qui exhale constamment des vapeurs brûlantes, une violente détonation souterraine se fit entendre et, saisis de frayeur, ils déposèrent leur pesant fardeau sur une saillie de rochers. C'est là que reposent aujourd'hui les restes mortels du guerrier maori, mais la montagne est devenue *tabou* au plus haut degré et personne ne peut la gravir.

Le Te Heuheu survivant a célébré la mémoire du défunt par un chant de deuil qui n'est pas dépourvu de sentiment poétique, et il a élevé à son frère dans le pah de Pukawa un mausolée (*Wahitabou*) qui doit avoir été un chef-d'œuvre d'architecture maorie. Nous n'en avons pu voir que les ruines sous des bouquets d'arbres pittoresques, quelques poteaux richement sculptés, dont les dessins remarquables paraissent célébrer la force invincible du héros, et la fécondité de ses nombreuses femmes.

L'intérieur du pah n'est habité que par les proches parents de Te Heuheu ; au dehors, sont disséminées une foule de huttes, dans lesquelles demeurent les sujets et les serviteurs du chef.

Celui-ci me rendit visite dans une élégante toilette noire. Durant mon séjour à Pukawa, je m'entretins encore plusieurs heures avec cet homme remarquable et j'écoutai ses réflexions et ses récits. C'est de sa bouche que j'ai appris les légendes que la tradition des Maoris a conservées sur le lac Taupo, et que je donnerai plus bas. Quant à ses opinions politiques, il se disait ami dévoué du parti national. Autant il célébrait, dans ses louanges enthousiastes, le précédent gouverneur, sir Georges Grey, autant il jugeait avec sévérité le gouvernement actuel et affirmait qu'il ne mettrait plus les pieds dans Auckland, *la ville Pakeha*, où à sa dernière visite, on l'avait traité comme un chien. A mon départ, il me fit dire par le missionnaire qu'il serait charmé de me recevoir de nouveau, mais il avertissait l'Anglais que le gouverneur avait mis près de moi comme interprète, que, lors d'une seconde visite dans son pah, il ne souffrirait sa présence que par égard pour moi qui suis un étranger, et ne comprends pas la langue maorie.

Tel était Te Heuheu, l'un des représentants, maintenant en bien petit nombre, des temps du paganisme, de ces chefs dont la tête est encore entourée d'une auréole d'héroïsme romantique, et qui rappellent, comme une tradition vague, le souvenir d'une population disparaissant rapidement au souffle de la civilisation européenne.

Il y aurait encore à esquisser plus d'une figure intéressante de la haute aristocratie de ce district; on y retrouverait des types rappelant celui de ce farouche Heke qui dirigea l'insurrection de 1845, et celui de sa douce et gracieuse compagne, fille du terrible Honghi; mais il est temps d'arriver au lac Taupo.

Ce lac est une véritable mer intérieure longue de vingt-cinq milles anglais du sud-ouest au nord-est, large de vingt milles, et d'une profondeur que jusqu'ici on n'a pas pu sonder. Il est à douze cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, et entouré dans toute son étendue de formations volcaniques où dominent les laves trachytiques, riches en quartz, ainsi que des masses gigantesques de pierres ponces. Ces formations ignées composent le plateau, élevé de deux mille à deux mille deux cents pieds, au milieu duquel se trouve le lac, qui lui-même a été visiblement formé par une violente rupture de ce haut plateau, à la suite de l'écroulement de cavernes souterraines.

Toute la rive occidentale du lac est formée de rochers à pic qui atteignent en quelques endroits une élévation de plus de mille pieds. Les longues cimes boisées des monts Rangitoto et Tuhua, hautes de trois mille pieds, se perdent à l'horizon dans la direction du nord-ouest; il n'est qu'un seul point que sa forme particulière permette de distinguer, le mont Titiraupenga, dont le sommet en pyramide ressemble aux ruines d'un château démantelé. La rive orientale est presque partout unie, et forme une large plage le long de laquelle une route a été tracée. A une certaine distance, des rochers de pierre ponce brillant d'un vif éclat, bornent cette plage; ils sont recouverts de gazon et de buissons, et s'élèvent jusqu'au pied d'une haute montagne boisée éloignée de dix ou quinze milles de la rive orientale, et qui, sous le nom de Kaimanawa, paraît être la prolongation de la chaîne Ruahine, dans la province de Wellington. Elle s'abaisse vers le nord-est et prend le nom de Te Whaiti; elle s'étend depuis le détroit de Cook jusqu'au cap oriental, et l'on peut dire que c'est une terre encore complétement inconnue, et que, si quelque part on doit découvrir dans l'île du Nord des mines d'or, d'argent ou d'autres métaux, c'est dans ces chaînes de montagnes inexplorées. Derrière les forêts du premier plan s'élèvent des pyramides de rochers nus dont le caractère alpestre présente un contraste pittoresque avec les contours coniques et réguliers des formations volcaniques de la rive méridioniale du lac. Leur vue me surprit extrêmement, parce que, sur aucune carte de la Nouvelle-Zélande, je n'avais vu figurer, entre le lac Taupo et la côte orientale, une montagne aussi considérable. C'est là qu'ont leur source les nombreuses et parfois importantes rivières qui se jettent dans le lac, du côté de l'est.

Les rives méridionales du lac s'étendent très-loin; elles sont bordées par une rangée de cônes volcaniques derrière lesquels se trouvent le Tongariro et le Ruapahou. Ces deux géants ne sont cependant pas visibles du rivage du midi, mais partout, de la rive de l'est et de celle du nord, on les voit s'élever au-dessus de ces petites montagnes coniques que les indigènes désignent dans leur pittoresque langage comme leurs femmes et leurs enfants.

La base du Tongariro est à environ douze milles anglais du lac; entre ce volcan et les montagnes de Pihanga et de Kakaramea, se trouve une large vallée qui renferme le beau lac Rotoaia, long d'environ trois milles.



Le lac Taupo. — Dessin de Eugène Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.



Le lac Taupo. — Dessin de Eugène Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.

ment, fait de feuilles de kiekie; les lambeaux frappent les racines qui se transforment en jolis acacias à fleurs jaunes, assez abondants dans les environs du lac Taupo. Le chef monte ensuite sur le Tongariro couvert de neige, mais il y fait si froid que le maître et l'esclave sont en danger de mourir. Ngatiroirangi appelle alors ses sœurs, qui sont restées sur le Whakari, afin qu'elles lui envoient du feu, du feu sacré inextinguible, qu'elles avaient apporté d'Hawaïki; elles lui en envoient par l'entremise de deux *taniwhas* (esprits souterrains de la montagne et des eaux). Le feu arrive juste à temps pour sauver le chef, mais quand il veut engager son esclave à se réchauffer aussi, le pauvre Ngauruhoe est déjà mort. Jusqu'aujourd'hui, l'issue souterraine que le feu s'est frayée dans la montagne, c'est-à-dire, le plus puissant cratère du Tongariro, a porté le nom de l'esclave Ngauruhoe, mais comme c'était le feu sacré d'Hawaïki, il continue toujours à brûler, et il brûle sur tout l'espace compris entre le Whakari et le Tongariro, aux endroits où il a jailli quand les Taniwhas sont sortis de terre; de là aussi l'origine des sources chaudes innombrables de cette contrée.

La plupart se trouvent sur la rive méridionale du lac, auprès du village maori de Tokanu, non loin de la rivière du même nom. Elles s'étendent depuis la petite montagne conique Manganamu jusqu'à l'embouchure de la rivière Tokanu, et embrassent un espace de deux milles anglais carrés. L'épaisse colonne de vapeurs que l'on voit des bords du lac appartient à la grande source de Pirori (tourbillon). D'un trou sur la rive gauche du Tokanu, s'élève une colonne d'eau bouillante de deux pieds de diamètre, toujours soumise à l'action de la vapeur, et tournoyant dans les airs jusqu'à une hauteur de six à dix pieds. Les indigènes me dirent que l'eau est souvent lancée de cette ouverture, avec une forte détonation, en colonne de quarante pieds. A quelques pas de là se trouve un bassin de huit pieds de large et de six pieds de profondeur, dans lequel l'eau bout constamment.

Tokanu est célèbre aussi par un magnifique wharepuni, reste du bon vieux temps des Maoris. Nous donnons (Voy. la gravure de la page 302) le dessin de quelques sculptures qui se trouvent sur l'encadrement de cette espèce de portique. Une figure était tombée du toit, et gisait sur le sol, couverte de boue et de poussière; je voulus l'obtenir du chef de la localité, mais celui-ci me fit comprendre que cette statuette représentait son grand-père, et qu'il lui était impossible de la vendre à un Pakeha; selon toute apparence, la figure est encore sur le sol.

A mon retour, en passant à Otawhao, parmi les ruines d'un ancien pah, je trouvai une de ces figures grotesques, sculptées dans le bois, qui ornaient jadis les châteaux des Maoris. Elle était haute de cinq pieds, et encore bien conservée; je n'hésitai pas à me l'approprier pour la rapporter en Europe comme un échantillon de la sculpture indigène. Malgré mes précautions, le bruit courut parmi les naturels que j'avais mis avec mes bagages un de leurs ancêtres, et l'on voulait que je rendisse la statue qui était destinée à orner la résidence du roi maori. Elle est aujourd'hui en bon état dans le musée Novara à Vienne, où Potatau II peut la faire reprendre.

Les Maoris prodiguaient aussi les sculptures sur les tombeaux. On en rencontre un assez grand nombre aux environs du lac Rotorua, dont les eaux thermales attirent beaucoup de visiteurs. Ces tombeaux, élevés aux chefs que les sources n'avaient pu guérir, et qui succombaient à leurs souffrances, représentent des figures de bois sculpté de quatre pieds de haut environ, enveloppées de draperies, et dont la particularité la plus remarquable est l'imitation fidèle des tatouages du défunt. Les Maoris peuvent ainsi reconnaître celui à qui le tombeau est consacré; certaines lignes désignent la tribu, d'autres la famille, et d'autres enfin la personne elle-même. La représentation exacte des tatouages de la face équivaut pour le Maori à un portrait, et il n'a pas besoin d'inscriptions pour savoir le nom du chef auquel le monument est élevé.

Le climat des environs du lac Taupo n'est pas aussi doux que celui des côtes. L'hiver y est particulièrement rigoureux et froid; les vents violents qui s'y font ressentir proviennent en grande partie des hautes montagnes voisines. Nous en eûmes des preuves assez sensibles; la température qui, dans la première moitié d'avril, avait été extraordinairement douce et agréable, changea complétement pendant notre séjour à Pukawa; un automne rude suivit la fin de l'été, qui avait été magnifique. Le 15 avril, correspondant au 15 novembre de notre hémisphère, une tempête du nord-ouest se déchaîna subitement, pendant une courte traversée que nous faisions près de Te Rapa, et nous mit presque en danger de mort, tant notre canot fut secoué par les vagues. Les jours suivants, il y eut une pluie violente, accompagnée de grêle; la neige couvrit les montagnes; le lac ressemblait à une mer furieuse; les vagues, blanches d'écume, tournoyaient sur le rivage et faisaient entendre un grondement retentissant, comme sur les côtes de la mer. Les vents se heurtaient sur la surface du lac, et formaient des tourbillons qui en soulevaient l'eau à de très-grandes hauteurs. Celui que la tempête surprend alors dans un léger canot, est infailliblement perdu. Le lac est beaucoup plus dangereux pour les embarcations des indigènes imprudents que la mer elle-même, car l'eau douce est bien plus rapidement agitée que la pesante eau de mer, et forme très-vite des vagues amoncelées. En outre, la rive ne présente qu'un très-petit nombre de points de débarquement; aussi les indigènes sont-ils extrêmement prévoyants, et n'entreprennent-ils de longues traversées que quand on peut compter avec certitude sur le beau temps. Malgré cela, il arrive fréquemment des malheurs, et chaque riverain du lac perfide peut citer des cas où il n'a échappé qu'avec une peine extrême au mauvais esprit (*taniwha*), affamé de victimes, Horomatangi, qui, d'après la tradition, rôde dans ces parages et produit la tempête.

Horomatangi doit être un vieillard que les indigènes

ment, fait de feuilles de kiekie; les lambeaux frappent les racines qui se transforment en jolis acacias à fleurs jaunes, assez abondants dans les environs du lac Taupo. Le chef monte ensuite sur le Tongariro couvert de neige, mais il y fait si froid que le maître et l'esclave sont en danger de mourir. Ngatiroirangi appelle alors ses sœurs, qui sont restées sur le Whakari, afin qu'elles lui envoient du feu, du feu sacré inextinguible, qu'elles avaient apporté d'Hawaïki; elles lui en envoient par l'entremise de deux *taniwhas* (esprits souterrains de la montagne et des eaux). Le feu arrive juste à temps pour sauver le chef, mais quand il veut engager son esclave à se réchauffer aussi, le pauvre Ngauruhoe est déjà mort. Jusqu'aujourd'hui, l'issue souterraine que le feu s'est frayée dans la montagne, c'est-à-dire, le plus puissant cratère du Tongariro, a porté le nom de l'esclave Ngauruhoe, mais comme c'était le feu sacré d'Hawaïki, il continue toujours à brûler, et il brûle sur tout l'espace compris entre le Whakari et le Tongariro, aux endroits où il a jailli quand les Taniwhas sont sortis de terre; de là aussi l'origine des sources chaudes innombrables de cette contrée.

La plupart se trouvent sur la rive méridionale du lac, auprès du village maori de Tokanu, non loin de la rivière du même nom. Elles s'étendent depuis la petite montagne conique Manganamu jusqu'à l'embouchure de la rivière Tokanu, et embrassent un espace de deux milles anglais carrés. L'épaisse colonne de vapeurs que l'on voit des bords du lac appartient à la grande source de Pirori (tourbillon). D'un trou sur la rive gauche du Tokanu, s'élève une colonne d'eau bouillante de deux pieds de diamètre, toujours soumise à l'action de la vapeur, et tournoyant dans les airs jusqu'à une hauteur de six à dix pieds. Les indigènes me dirent que l'eau est souvent lancée de cette ouverture, avec une forte détonation, en colonne de quarante pieds. A quelques pas de là se trouve un bassin de huit pieds de large et de six pieds de profondeur, dans lequel l'eau bout constamment.

Tokanu est célèbre aussi par un magnifique wharepuni, reste du bon vieux temps des Maoris. Nous donnons (Voy. la gravure de la page 302) le dessin de quelques sculptures qui se trouvent sur l'encadrement de cette espèce de portique. Une figure était tombée du toit, et gisait sur le sol, couverte de boue et de poussière; je voulus l'obtenir du chef de la localité, mais celui-ci me fit comprendre que cette statuette représentait son grand-père, et qu'il lui était impossible de la vendre à un Pakeha; selon toute apparence, la figure est encore sur le sol.

A mon retour, en passant à Otawhao, parmi les ruines d'un ancien pah, je trouvai une de ces figures grotesques, sculptées dans le bois, qui ornaient jadis les châteaux des Maoris. Elle était haute de cinq pieds, et encore bien conservée; je n'hésitai pas à me l'approprier pour la rapporter en Europe comme un échantillon de la sculpture indigène. Malgré mes précautions, le bruit courut parmi les naturels que j'avais mis avec mes bagages un de leurs ancêtres, et l'on voulait que je rendisse la statue qui était destinée à orner la résidence du roi maori. Elle est aujourd'hui en bon état dans le musée Novara à Vienne, où Potatau II peut la faire reprendre.

Les Maoris prodiguaient aussi les sculptures sur les tombeaux. On en rencontre un assez grand nombre aux environs du lac Rotorua, dont les eaux thermales attirent beaucoup de visiteurs. Ces tombeaux, élevés aux chefs que les sources n'avaient pu guérir, et qui succombaient à leurs souffrances, représentent des figures de bois sculpté de quatre pieds de haut environ, enveloppées de draperies, et dont la particularité la plus remarquable est l'imitation fidèle des tatouages du défunt. Les Maoris peuvent ainsi reconnaître celui à qui le tombeau est consacré; certaines lignes désignent la tribu, d'autres la famille, et d'autres enfin la personne elle-même. La représentation exacte des tatouages de la face équivaut pour le Maori à un portrait, et il n'a pas besoin d'inscriptions pour savoir le nom du chef auquel le monument est élevé.

Le climat des environs du lac Taupo n'est pas aussi doux que celui des côtes. L'hiver y est particulièrement rigoureux et froid; les vents violents qui s'y font ressentir proviennent en grande partie des hautes montagnes voisines. Nous en eûmes des preuves assez sensibles; la température qui, dans la première moitié d'avril, avait été extraordinairement douce et agréable, changea complétement pendant notre séjour à Pukawa; un automne rude suivit la fin de l'été, qui avait été magnifique. Le 15 avril, correspondant au 15 novembre de notre hémisphère, une tempête du nord-ouest se déchaîna subitement, pendant une courte traversée que nous faisions près de Te Rapa, et nous mit presque en danger de mort, tant notre canot fut secoué par les vagues. Les jours suivants, il y eut une pluie violente, accompagnée de grêle; la neige couvrit les montagnes; le lac ressemblait à une mer furieuse; les vagues, blanches d'écume, tournoyaient sur le rivage et faisaient entendre un grondement retentissant, comme sur les côtes de la mer. Les vents se heurtaient sur la surface du lac, et formaient des tourbillons qui en soulevaient l'eau à de très-grandes hauteurs. Celui que la tempête surprend alors dans un léger canot, est infailliblement perdu. Le lac est beaucoup plus dangereux pour les embarcations des indigènes imprudents que la mer elle-même, car l'eau douce est bien plus rapidement agitée que la pesante eau de mer, et forme très-vite des vagues amoncelées. En outre, la rive ne présente qu'un très-petit nombre de points de débarquement; aussi les indigènes sont-ils extrêmement prévoyants, et n'entreprennent-ils de longues traversées que quand on peut compter avec certitude sur le beau temps. Malgré cela, il arrive fréquemment des malheurs, et chaque riverain du lac perfide peut citer des cas où il n'a échappé qu'avec une peine extrême au mauvais esprit (*taniwha*), affamé de victimes, Horomatangi, qui, d'après la tradition, rôde dans ces parages et produit la tempête.

Horomatangi doit être un vieillard que les indigènes




Le Té-Ta Rata (voy. p. 304). — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.




Le Té-Ta Rata (voy. p. 304). — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

Malheur à qui le pied manquerait en cet endroit! La seule pensée m'en faisait frissonner, et cependant ces accidents terribles arrivent souvent à des enfants et à des jeunes gens.

Sur la rive opposée, se trouve le puia de Tuhi-Tarata. L'eau d'un bleu d'azur qui s'écoule d'un bassin, forme une cascade entourée de vapeurs sur des gradins de tuf dont les étages descendent jusqu'au fleuve, et qui brillent des couleurs les plus variées, du blanc, du rouge et du jaune. Le même spectacle se reproduit sur différents points, accompagné de jets périodiques à intervalles plus ou moins longs.

Mais il est impossible de tout voir, et encore plus de tout décrire. Il y aurait là un champ d'observations pour plus d'une année.

Je me dirigeai ensuite vers le Rorotua, lac volcanique qu'alimentent des sources thermales et qu'une ancienne légende recommande aux respects de tout bon Maori. La plupart des grandes familles du nord de l'île font remonter leur origine à Hine-Moa, la *vierge du Rorotua*. L'espace me manque pour raconter ici l'histoire de cette beauté sauvage; mais je puis renvoyer mes lecteurs, curieux de la connaître, à la *Polynesian Mythology* de sir Georges Grey, gouverneur de la Nouvelle-Zélande [1]. Dans le voisinage de ce lac, un petit bassin, le Rotomahana, qui mesure à peine treize cents mètres en longueur sur cinq cents de large, est célèbre à d'autres titres. C'est un vrai cratère d'explosion, profond à son centre, bordé de marécages au nord et au midi, encadré de rochers à l'est comme à l'ouest. On lui a donné avec raison le nom de lac thermal; la quantité d'eau bouillante qui coule des sources voisines est si considérable, que le lac tout entier en est échauffé.

Au nord-est se trouve le Te-Ta-Rata, source bouillonnante qui, descendant de terrasse en terrasse jusque dans le lac, est la plus grande merveille de ce merveilleux pays. Sur la pente d'une colline couverte de fougères, à quatre-vingts pieds environ au-dessus du Rotomahana, se trouve le principal bassin, dont les parois d'argile rouge ont de trente à quarante pieds de haut. Il est long de quatre-vingts pieds, large de soixante, et rempli jusqu'au bord d'une eau parfaitement claire et limpide qui doit à la blancheur de neige des stalactites de ses bords de paraître d'un admirable bleu de turquoise, irisé parfois de teintes d'opale. Sur le bord du bassin, je constatai une température de quatre-vingt-quatre degrés centigrades; dans le milieu, d'où l'eau s'élève à une hauteur de plusieurs pieds, elle a la chaleur de l'eau bouillante. D'immenses nuages de vapeur, qui réfléchissent la belle couleur bleue du bassin, tourbillonnent au-dessus, et arrêtent le regard; mais on peut toujours entendre le bruit sourd du bouillonnement des eaux. L'indigène qui nous servait de guide, nous dit que parfois toute la masse des eaux est lancée soudainement avec une force immense, et qu'alors on peut apercevoir, à trente ou quarante pieds de profondeur, le bassin vide qui, à la vérité, se remplit très-promptement. Si le fait est vrai, la source du Te-Ta-Rata est sans doute un Geyser à longues intermittences, comme celles du grand Geyser d'Islande; mais ici le bassin étant plus grand, la masse projetée doit être plus considérable.

L'eau a un goût légèrement salé, mais nullement désagréable. Comme dans les sources islandaises, le dépôt est une stalactite siliceuse. En s'écoulant du bassin, cette eau thermale a formé un système de terrasses qui, blanches, et comme taillées dans du marbre de Paros, forment un coup d'œil dont aucune description, aucune



Wharepuni ou portail sculpté d'une maison maorie (voy. p. 299).

1. *Polynesian Mythology*, etc. Histoire ancienne de la race néo-zélandaise d'après les traditions conservées par ses prêtres et ses chefs. Londres, 1855.

Malheur à qui le pied manquerait en cet endroit! La seule pensée m'en faisait frissonner, et cependant ces accidents terribles arrivent souvent à des enfants et à des jeunes gens.

Sur la rive opposée, se trouve le puia de Tuhi-Tarata. L'eau d'un bleu d'azur qui s'écoule d'un bassin, forme une cascade entourée de vapeurs sur des gradins de tuf dont les étages descendent jusqu'au fleuve, et qui brillent des couleurs les plus variées, du blanc, du rouge et du jaune. Le même spectacle se reproduit sur différents points, accompagné de jets périodiques à intervalles plus ou moins longs.

Mais il est impossible de tout voir, et encore plus de tout décrire. Il y aurait là un champ d'observations pour plus d'une année.

Je me dirigeai ensuite vers le Rorotua, lac volcanique qu'alimentent des sources thermales et qu'une ancienne légende recommande aux respects de tout bon Maori. La plupart des grandes familles du nord de l'île font remonter leur origine à Hine-Moa, la *vierge du Rorotua*. L'espace me manque pour raconter ici l'histoire de cette beauté sauvage; mais je puis renvoyer mes lecteurs, curieux de la connaître, à la *Polynesian Mythology* de sir Georges Grey, gouverneur de la Nouvelle-Zélande [1]. Dans le voisinage de ce lac, un petit bassin, le Rotomahana, qui mesure à peine treize cents mètres en longueur sur cinq cents de large, est célèbre à d'autres titres. C'est un vrai cratère d'explosion, profond à son centre, bordé de marécages au nord et au midi, encadré de rochers à l'est comme à l'ouest. On lui a donné avec raison le nom de lac thermal; la quantité d'eau bouillante qui coule des sources voisines est si considérable, que le lac tout entier en est échauffé.

Au nord-est se trouve le Te-Ta-Rata, source bouillonnante qui, descendant de terrasse en terrasse jusque dans le lac, est la plus grande merveille de ce merveilleux pays. Sur la pente d'une colline couverte de fougères, à quatre-vingts pieds environ au-dessus du Rotomahana, se trouve le principal bassin, dont les parois d'argile rouge ont de trente à quarante pieds de haut. Il est long de quatre-vingts pieds, large de soixante, et rempli jusqu'au bord d'une eau parfaitement claire et limpide qui doit à la blancheur de neige des stalactites de ses bords de paraître d'un admirable bleu de turquoise, irisé parfois de teintes d'opale. Sur le bord du bassin, je constatai une température de quatre-vingt-quatre degrés centigrades; dans le milieu, d'où l'eau s'élève à une hauteur de plusieurs pieds, elle a la chaleur de l'eau bouillante. D'immenses nuages de vapeur, qui réfléchissent la belle couleur bleue du bassin, tourbillonnent au-dessus, et arrêtent le regard; mais on peut toujours entendre le bruit sourd du bouillonnement des eaux. L'indigène qui nous servait de guide, nous dit que parfois toute la masse des eaux est lancée soudainement avec une force immense, et qu'alors on peut apercevoir, à trente ou quarante pieds de profondeur, le bassin vide qui, à la vérité, se remplit très-promptement. Si le fait est vrai, la source du Te-Ta-Rata est sans doute un Geyser à longues intermittences, comme celles du grand Geyser d'Islande; mais ici le bassin étant plus grand, la masse projetée doit être plus considérable.



Wharepuni ou portail sculpté d'une maison maorie (voy. p. 299).

L'eau a un goût légèrement salé, mais nullement désagréable. Comme dans les sources islandaises, le dépôt est une stalactite siliceuse. En s'écoulant du bassin, cette eau thermale a formé un système de terrasses qui, blanches, et comme taillées dans du marbre de Paros, forment un coup d'œil dont aucune description, aucune

1. *Polynesian Mythology*, etc. Histoire ancienne de la race néo-zélandaise d'après les traditions conservées par ses prêtres et ses chefs. Londres, 1855.



Entrée du havre de Nelson. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER [1].

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

## VIII

Invitation d'un chef christianisé. — Visite au *roi de la paix*. — Coup d'œil sur le passé et l'état présent de la race maorie.

Au sud-ouest du Rotorua, est un vieux pah maori célèbre par les sources thermales qui l'avoisinent. Nous en étions encore à trois milles, la fumée d'un grand feu que mes gens avaient allumé sur une hauteur annonça, suivant la mode maori, notre arrivée aux habitants du pah, qui m'invitèrent par écrit à les visiter.

Voici la lettre que m'adressa en cette occasion le chef Pini-te-Kore-Kore.

« A Hochstetter!

« Ami! Je te salue. J'ai reçu une lettre du gouverneur qui m'apprend que tu es un hôte distingué, et m'engage à te recevoir amicalement. Viens donc, honorable hôte, viens tout droit dans mon village.

« Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

« Ton ami qui te salue cordialement.

« PINI-TE-KORE-KORE.

« A Hochstetter, chef de l'autre côté de l'eau, visiteur du ciel. »

Pini-te-Kore-Kore, le brave chef d'Ohinemuta, accompagné de ses vassaux, vint solennellement à ma rencontre. Vêtu à l'européenne, il était enveloppé d'un manteau, coiffé d'un chapeau de paille, et tenait une bannière blanche, portant cette inscription en lettres bleues[*]: *Sancta Maria, ora pro nobis*. Quand nous eû-

1. Suite et fin. — Voy. pages 273 et 289.



Entrée du havre de Nelson. — Dessin de Lancelot d'après M. F. de Hochstetter.

# VOYAGE A LA NOUVELLE-ZÉLANDE,

PAR M. FERDINAND DE HOCHSTETTER [1].

1858-1860. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX.

## VIII

Invitation d'un chef christianisé. — Visite au *roi de la paix*. — Coup d'œil sur le passé et l'état présent de la race maorie.

Au sud-ouest du Rotorua, est un vieux pah maori célèbre par les sources thermales qui l'avoisinent. Nous en étions encore à trois milles, la fumée d'un grand feu que mes gens avaient allumé sur une hauteur annonça, suivant la mode maori, notre arrivée aux habitants du pah, qui m'invitèrent par écrit à les visiter.

Voici la lettre que m'adressa en cette occasion le chef Pini-te-Kore-Kore.

« A Hochstetter!

« Ami! Je te salue. J'ai reçu une lettre du gouverneur qui m'apprend que tu es un hôte distingué, et m'engage à te recevoir amicalement. Viens donc, honorable hôte, viens tout droit dans mon village.

« Je n'ai pas besoin d'en dire davantage.

« Ton ami qui te salue cordialement.

« PINI-TE-KORE-KORE.

« A Hochstetter, chef de l'autre côté de l'eau, visiteur du ciel. »

Pini-te-Kore-Kore, le brave chef d'Ohinemuta, accompagné de ses vassaux, vint solennellement à ma rencontre. Vêtu à l'européenne, il était enveloppé d'un manteau, coiffé d'un chapeau de paille, et tenait une bannière blanche, portant cette inscription en lettres bleues*: *Sancta Maria, ora pro nobis*. Quand nous eû-

[1] Suite et fin. — Voy. pages 273 et 289.

Zélandais. Trente ans se sont écoulés depuis qu'on n'a plus vu de semblables *rencontres;* aujourd'hui, ils se contentent généralement de se fusiller de loin.

« Une bataille comme celle que nous venons de décrire terminait, d'habitude, une campagne. Ceux des vaincus qui avaient échappé à la mort et à la captivité fuyaient dans les solitudes des forêts ou d'inaccessibles rochers. Les vainqueurs se gorgeaient, comme des boas constrictors, de la chair de leurs ennemis, puis reprenaient la route de leur patrie, portant en triomphe les têtes sacrées de leurs chefs morts, et balançant, avec des cris insultants, celles de leurs ennemis, plantées au bout de leurs lances. Les femmes, restées à la maison, se précipitaient à la rencontre des triomphateurs, et, si elles avaient à déplorer la perte d'un mari ou d'un parent, elles tuaient, pour se venger, quelques prisonniers.... Les têtes des chefs morts étaient soigneusement conservées intactes par d'ingénieux procédés et déposées au milieu des ossements des ancêtres pour en être retirées aux occasions solennelles et servir alors à exciter les guerriers à la vengeance. Les têtes sanglantes des ennemis étaient plantées au pied des palissades faisant le tour du village et on les injuriait en ces termes : « Tu voulais fuir, mais mon *mère* t'a arrêté du coup; je t'ai cuit et mangé. — Et où est ton père? — On l'a cuit! — Et ton frère? — On l'a mangé! — Et ta femme? — Elle est chez moi, devenue ma femme, à moi! — Et tes enfants? — Ah! vois-les là-bas, chargés de fardeaux, esclaves sans retour!... »

Quand nous descendîmes le Waikato pour revenir à Auckland, le 21 mai, nous débarquâmes à Ngarnawahia afin de rendre à Potatau la visite dont nous nous étions abstenus à notre premier passage.

Dans la première hutte où nous entrâmes, nous vîmes le secrétaire privé du roi, Te Wetini Te Tekrahi, homme grand, robuste, au visage artistement tatoué, dont tout l'aspect annonçait la fierté et la résolution. Il nous reçut cordialement, fit aussitôt servir une collation aux Maoris de notre suite, et sortit pour annoncer au roi notre arrivée. Le palais de ce prince, hutte spacieuse et bien construite, dominée par le pavillon national, se trouve au sommet de la langue de terre comprise entre le Waikato et le Waipa, en sorte que la vue peut s'étendre sur ces deux fleuves. Quelques misérables huttes, éparses au milieu de buissons de fougère sauvage, forment le noyau de ce que devait être un jour, d'après le plan du parti royal, la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Potatau nous fit dire qu'il était prêt à nous recevoir. Devant la porte de sa demeure, était une sentinelle avec une capote d'uniforme bleue, aux parements rouges, et aux boutons de laiton. C'était là la garde du palais. Nous entrâmes par une porte basse. Vingt personnes environ se trouvaient réunies dans la hutte; à droite, dans un coin sombre, était assis sur une natte de paille un vieillard aveugle, à la tête courbée; nous avions devant nous Potatau te Whero Whero, le roi maori. Sa figure, surchargée de tatouages, était belle et régulière; sur le front, une cicatrice profonde révélait l'ancien guerrier qui avait pris part à plus d'une bataille sanglante. Enveloppé dans une couverture de laine d'un brun foncé, Potatau nous rendit notre salut par un léger mouvement de tête. Le capitaine Hey parla de notre voyage, mais le vieillard ne répondit pas un mot. Deux jeunes Maoris, très-avides de s'instruire des usages européens, prirent la parole à sa place. Un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, nous fut présenté comme le fils du roi, et nous apprîmes que les princesses ses filles étaient, comme la Nausicaa d'Homère, occupées à laver. On nous invita à une collation, et, par une attention délicate, on nous offrit du requin séché. J'étais émerveillé de l'appétit des Maoris, cependant je ne pus prendre sur moi de toucher à ce mets, et je fus ravi, en sortant de la hutte royale, de respirer de nouveau l'air pur du dehors.

Maintenant, quelques mots sur l'hôte de ce palais sauvage et sur les causes qui avaient fait de ce vieillard infirme et aveugle le chef suprême d'une race guerrière et indomptée.

Dans le même moment où le principe de nationalité revendiquait ses droits sur la Péninsule italienne, aux antipodes les tribus maories se soulevaient au nom du même principe pour reconquérir leur indépendance. Dans la Nouvelle-Zélande, ce mouvement est déterminé par des causes bien évidentes, et qui proviennent de l'antagonisme des races indigènes et des immigrants européens. Aussi longtemps qu'il y aura parmi les Maoris une étincelle de vie et de sentiment national, le fait seul de leur décroissance et de la multiplication des étrangers, en leur faisant pressentir leur complet asservissement et leur entière absorption par une race plus puissante, doit les pousser à la résistance.

A l'époque de mon séjour dans la Nouvelle-Zélande, les journaux publiaient un grand nombre d'articles sous les titres de *The Maori king movement* et *Land-league*, pour attirer l'attention du gouvernement sur les efforts d'un parti national indigène qui cherchait à gagner toutes les tribus et à les soumettre à un même roi. L'élection de ce chef, chargé de rendre la justice aux naturels, avait pour but de supplanter la couronne anglaise dans ses droits de souveraineté, en même temps que, par le refus de vendre des terres au gouvernement, ils espéraient mettre obstacle aux progrès des colonies européennes. L'autorité n'accorda que peu d'importance à cette affaire. On prit tout cela pour des jeux d'enfant de la part d'un peuple qui, sortant de la barbarie la plus grossière, était tenté d'imiter puérilement en tout les Européens. On crut que la politique la meilleure et la plus sage était de fermer les yeux sur la royauté maorie. En agissant ainsi, disait-on, quand l'attrait de la nouveauté aura disparu pour les indigènes, ce roi de carnaval s'évanouira de lui-même. Mais « ce jeu d'enfant » a amené une lutte sanglante.

Bien qu'une guerre ouverte avec les Européens ne fût nullement dans les vues primitives des diplomates inventeurs du royaume maori, néanmoins toute personne douée de quelque pénétration pouvait voir qu'après l'excitation générale des esprits, entretenue par le parti

Zélandais. Trente ans se sont écoulés depuis qu'on n'a plus vu de semblables *rencontres;* aujourd'hui, ils se contentent généralement de se fusiller de loin.

« Une bataille comme celle que nous venons de décrire terminait, d'habitude, une campagne. Ceux des vaincus qui avaient échappé à la mort et à la captivité fuyaient dans les solitudes des forêts ou d'inaccessibles rochers. Les vainqueurs se gorgeaient, comme des boas constrictors, de la chair de leurs ennemis, puis reprenaient la route de leur patrie, portant en triomphe les têtes sacrées de leurs chefs morts, et balançant, avec des cris insultants, celles de leurs ennemis, plantées au bout de leurs lances. Les femmes, restées à la maison, se précipitaient à la rencontre des triomphateurs, et, si elles avaient à déplorer la perte d'un mari ou d'un parent, elles tuaient, pour se venger, quelques prisonniers.... Les têtes des chefs morts étaient soigneusement conservées intactes par d'ingénieux procédés et déposées au milieu des ossements des ancêtres pour en être retirées aux occasions solennelles et servir alors à exciter les guerriers à la vengeance. Les têtes sanglantes des ennemis étaient plantées au pied des palissades faisant le tour du village et on les injuriait en ces termes : « Tu voulais fuir, mais mon *mère* t'a arrêté du coup; je t'ai cuit et mangé. — Et où est ton père? — On l'a cuit! — Et ton frère? — On l'a mangé! — Et ta femme? — Elle est chez moi, devenue ma femme, à moi! — Et tes enfants? — Ah! vois-les là-bas, chargés de fardeaux, esclaves sans retour!... »

Quand nous descendîmes le Waikato pour revenir à Auckland, le 21 mai, nous débarquâmes à Ngarnawahia afin de rendre à Potatau la visite dont nous nous étions abstenus à notre premier passage.

Dans la première hutte où nous entrâmes, nous vîmes le secrétaire privé du roi, Te Wetini Te Tekrahi, homme grand, robuste, au visage artistement tatoué, dont tout l'aspect annonçait la fierté et la résolution. Il nous reçut cordialement, fit aussitôt servir une collation aux Maoris de notre suite, et sortit pour annoncer au roi notre arrivée. Le palais de ce prince, hutte spacieuse et bien construite, dominée par le pavillon national, se trouve au sommet de la langue de terre comprise entre le Waikato et le Waipa, en sorte que la vue peut s'étendre sur ces deux fleuves. Quelques misérables huttes, éparses au milieu de buissons de fougère sauvage, forment le noyau de ce que devait être un jour, d'après le plan du parti royal, la capitale de la Nouvelle-Zélande.

Potatau nous fit dire qu'il était prêt à nous recevoir. Devant la porte de sa demeure, était une sentinelle avec une capote d'uniforme bleue, aux parements rouges, et aux boutons de laiton. C'était là la garde du palais. Nous entrâmes par une porte basse. Vingt personnes environ se trouvaient réunies dans la hutte; à droite, dans un coin sombre, était assis sur une natte de paille un vieillard aveugle, à la tête courbée; nous avions devant nous Potatau te Whero Whero, le roi maori. Sa figure, surchargée de tatouages, était belle et régulière; sur le front, une cicatrice profonde révélait l'ancien guerrier qui avait pris part à plus d'une bataille sanglante. Enveloppé dans une couverture de laine d'un brun foncé, Potatau nous rendit notre salut par un léger mouvement de tête. Le capitaine Hey parla de notre voyage, mais le vieillard ne répondit pas un mot. Deux jeunes Maoris, très-avides de s'instruire des usages européens, prirent la parole à sa place. Un tout jeune homme, aux yeux noirs et brillants, nous fut présenté comme le fils du roi, et nous apprîmes que les princesses ses filles étaient, comme la Nausicaa d'Homère, occupées à laver. On nous invita à une collation, et, par une attention délicate, on nous offrit du requin séché. J'étais émerveillé de l'appétit des Maoris, cependant je ne pus prendre sur moi de toucher à ce mets, et je fus ravi, en sortant de la hutte royale, de respirer de nouveau l'air pur du dehors.

Maintenant, quelques mots sur l'hôte de ce palais sauvage et sur les causes qui avaient fait de ce vieillard infirme et aveugle le chef suprême d'une race guerrière et indomptée.

Dans le même moment où le principe de nationalité revendiquait ses droits sur la Péninsule italienne, aux antipodes les tribus maories se soulevaient au nom du même principe pour reconquérir leur indépendance. Dans la Nouvelle-Zélande, ce mouvement est déterminé par des causes bien évidentes, et qui proviennent de l'antagonisme des races indigènes et des immigrants européens. Aussi longtemps qu'il y aura parmi les Maoris une étincelle de vie et de sentiment national, le fait seul de leur décroissance et de la multiplication des étrangers, en leur faisant pressentir leur complet asservissement et leur entière absorption par une race plus puissante, doit les pousser à la résistance.

A l'époque de mon séjour dans la Nouvelle-Zélande, les journaux publiaient un grand nombre d'articles sous les titres de *The Maori king movement* et *Land-league*, pour attirer l'attention du gouvernement sur les efforts d'un parti national indigène qui cherchait à gagner toutes les tribus et à les soumettre à un même roi. L'élection de ce chef, chargé de rendre la justice aux naturels, avait pour but de supplanter la couronne anglaise dans ses droits de souveraineté, en même temps que, par le refus de vendre des terres au gouvernement, ils espéraient mettre obstacle aux progrès des colonies européennes. L'autorité n'accorda que peu d'importance à cette affaire. On prit tout cela pour des jeux d'enfant de la part d'un peuple qui, sortant de la barbarie la plus grossière, était tenté d'imiter puérilement en tout les Européens. On crut que la politique la meilleure et la plus sage était de fermer les yeux sur la royauté maorie. En agissant ainsi, disait-on, quand l'attrait de la nouveauté aura disparu pour les indigènes, ce roi de carnaval s'évanouira de lui-même. Mais « ce jeu d'enfant » a amené une lutte sanglante.

Bien qu'une guerre ouverte avec les Européens ne fût nullement dans les vues primitives des diplomates inventeurs du royaume maori, néanmoins toute personne douée de quelque pénétration pouvait voir qu'après l'excitation générale des esprits, entretenue par le parti



Danse de guerre des Maoris. Voy. p. 306. — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.



Danse de guerre des Maoris. Voy. p. 306. — Dessin de Émile Bayard d'après Thompson.

Duperrey, sur la frégate *la Coquille*, et Dumont-d'Urville, sur la frégate *l'Astrolabe*, ajoutèrent aux connaissances déjà acquises par les observations du professeur Richard, qui décrivit environ deux cents nouvelles espèces végétales de ce pays.

Lors de l'expédition antarctique (1839-43) du capitaine James Ross, le docteur Hooker vint à la Nouvelle-Zélande. Naturaliste distingué il a attaché son nom à un ouvrage célèbre, dans lequel il a coordonné et mis en œuvre tous les matériaux connus jusqu'à l'année 1863.

Le nombre total des espèces que Hooker a réunies dans sa *Flore* se monte à près de dix-neuf cents, mais il s'en faut que l'on connaisse toutes les productions végétales de la Nouvelle-Zélande. Des contrées entières restent encore à explorer. C'est seulement dans l'île du Nord que les recherches botaniques ont pénétré jusque dans l'intérieur; mais dans l'île du Sud, les Alpes zélandaises, qui s'étendent dans toute la longueur, n'ont jamais été visitées dans l'intérêt de la science.

Parmi les plantes utiles, le lin zélandais, *phormium tenax*, occupe un des premiers rangs. Cette plante est tout à fait spéciale à la Nouvelle-Zélande et aux petites îles voisines, de Chatham et de Norfolk, et elle ne se trouve nulle part ailleurs. Les filaments, extraits des feuilles par les indigènes, et dont la valeur fut bientôt appréciée par les Européens, devinrent le premier article d'échange avec les Maoris.

Ce qu'est le bambou pour les habitants de l'Asie orientale et méridionale, le *phormium* l'est pour les naturels de la Nouvelle-Zélande. On l'utilise pour des besoins innombrables. Près de chaque hutte, de chaque village et de chaque route, s'élèvent ses buissons sauvages ou cultivés, et propres à tous les usages. La feuille, en forme d'épée, aussi bien que la plante entière, est nommée par les naturels *harakéké*, et la fleur, analogue à celle de l'agave, se nomme *korari*. Toutes les parties de la plante, les fleurs, les tiges et les feuilles, fournissent aux indigènes une matière précieuse par son utilité. Les fleurs, d'un rouge brun, contiennent une grande quantité de suc doux comme le miel que les enfants sucent avec avidité et que les naturels recueillent dans des calebasses. Entre les feuilles se trouve une substance gommeuse employée par les Maoris comme cire à cacheter et comme amidon, et les fleurs desséchées, qui s'embrasent comme des allumettes, sont très-utiles aux indigènes, surtout pendant leurs voyages. La feuille cependant est la partie de la plante qui rend le plus de services. Cueillie fraîche sur le buisson, elle sert de papier aux modernes lettrés de la Nouvelle-Zélande. Au moyen d'un coquillage, ils y écrivent leurs pensées. Découpée en bandes plus ou moins étroites, selon l'usage que l'on en veut faire, elle remplace, par la force extraordinaire de ses filaments, les liens, cordes, ficelles, câbles, etc. Cette plante est indispensable aux indigènes pour la construction de leurs huttes et de leurs canots. Avec les bandes de feuilles vertes, les femmes tressent de jolies corbeilles qui servent de plats et d'assiettes; les hommes en font de la toile, des filets et des voiles. Dans l'état naturel, la feuille sert à tous ces usages, mais les indigènes savaient aussi préparer les filaments teillés, les teindre, et en faire des couvertures, des manteaux et des paillassons. Le vêtement habituel, *weruweru*, était fait avec la feuille à moitié préparée; le vêtement de cérémonie, *kaitaku*, avec de fines bandes entrelacées de diverses couleurs. Pour teindre en noir, ils employaient l'écorce de l'arbre *hinau* (elæocarpus); pour teindre en rouge, celle du *tawaiwai* (phyllocladus).

De quelque contrée qu'il arrive et sur quelque point de la côte de la Nouvelle-Zélande qu'il pose pour la première fois le pied, le voyageur est frappé avant tout de deux particularités dans le caractère de la végétation : l'abondance des fougères et des arbrisseaux et l'absence de prairies et de fleurs, absence qui s'explique par la disette de gazon et le petit nombre de plantes annuelles.

Les champs qui, vus de loin, à côté des immenses forêts, ne paraissent que pâturages et gazons, se composent, en y regardant de plus près, de buissons à hauteur d'homme avec de petites fleurs blanches microscopiques, et surtout de fougères (*pteris esculenta*), le rarahouè des indigènes, dont la racine formait autrefois leur principal aliment. On ne se fait jour qu'avec peine à travers ces fourrés épais, où rarement on rencontre de sentier tracé, et sur les chemins même, les tiges ligneuses de cette fougère embarrassent d'une manière très-désagréable les pieds du voyageur.

Si, de la lisière de la forêt, on pénètre dans l'intérieur, ce sont toujours des fougères qui frappent d'abord les yeux, de magnifiques fougères arborescentes aux superbes couronnes, aux tiges revêtues d'écailles; ce sont des variétés infinies d'hyménophylles et de polypodies qui couvrent les troncs des arbres; en un mot, des fougères de toutes les espèces et en quantités innombrables.

Si les forêts ne renferment presque pas de fleurs aux couleurs variées, peu d'herbe, rien que des arbrisseaux et des arbres, qui décrira pourtant le ravissement que le véritable amant de la nature éprouve devant la beauté sévère de leurs profondes solitudes? Là des générations entières de nobles végétaux dépérissent de vieillesse pendant que de nouveaux et vigoureux arbres grandissent près des troncs couverts de mousse des patriarches de la forêt renversés par les années. Il y règne un profond silence qui remplit l'âme d'une douce mélancolie, et l'ensemble de la scène offre un aspect de grandeur tranquille plus imposant que celui que produisent les plus beaux monuments de l'architecture classique. On n'y entend que la chute des arbres et les cris aigus du perroquet, car les oiseaux qui chantent au bord des forêts se taisent sous leur dôme obscur. Tout est muet autour des arbres tombés tandis que la brise et les vents font frémir les feuilles des arbres encore debout. A Noël le pohutukaua, ou *metrosideros*, se couvre de fleurs écarlates; c'est alors le plus éclatant des arbres de la forêt néo-zélandaise; le rimu (*dacrydrum cupressinum*), a un inexprimable caractère de grandeur et de mélancolique beauté. Quelques espèces de pins rappellent au colon ceux de la vieille patrie anglaise, et, chose qui

Duperrey, sur la frégate *la Coquille*, et Dumont-d'Urville, sur la frégate *l'Astrolabe*, ajoutèrent aux connaissances déjà acquises par les observations du professeur Richard, qui décrivit environ deux cents nouvelles espèces végétales de ce pays.

Lors de l'expédition antarctique (1839-43) du capitaine James Ross, le docteur Hooker vint à la Nouvelle-Zélande. Naturaliste distingué il a attaché son nom à un ouvrage célèbre, dans lequel il a coordonné et mis en œuvre tous les matériaux connus jusqu'à l'année 1863.

Le nombre total des espèces que Hooker a réunies dans sa *Flore* se monte à près de dix-neuf cents, mais il s'en faut que l'on connaisse toutes les productions végétales de la Nouvelle-Zélande. Des contrées entières restent encore à explorer. C'est seulement dans l'île du Nord que les recherches botaniques ont pénétré jusque dans l'intérieur; mais dans l'ile du Sud, les Alpes zélandaises, qui s'étendent dans toute la longueur, n'ont jamais été visitées dans l'intérêt de la science.

Parmi les plantes utiles, le lin zélandais, *phormium tenax*, occupe un des premiers rangs. Cette plante est tout à fait spéciale à la Nouvelle-Zélande et aux petites îles voisines, de Chatham et de Norfolk, et elle ne se trouve nulle part ailleurs. Les filaments, extraits des feuilles par les indigènes, et dont la valeur fut bientôt appréciée par les Européens, devinrent le premier article d'échange avec les Maoris.

Ce qu'est le bambou pour les habitants de l'Asie orientale et méridionale, le *phormium* l'est pour les naturels de la Nouvelle-Zélande. On l'utilise pour des besoins innombrables. Près de chaque hutte, de chaque village et de chaque route, s'élèvent ses buissons sauvages ou cultivés, et propres à tous les usages. La feuille, en forme d'épée, aussi bien que la plante entière, est nommée par les naturels *harakéké*, et la fleur, analogue à celle de l'agave, se nomme *korari*. Toutes les parties de la plante, les fleurs, les tiges et les feuilles, fournissent aux indigènes une matière précieuse par son utilité. Les fleurs, d'un rouge brun, contiennent une grande quantité de suc doux comme le miel que les enfants sucent avec avidité et que les naturels recueillent dans des calebasses. Entre les feuilles se trouve une substance gommeuse employée par les Maoris comme cire à cacheter et comme amidon, et les fleurs desséchées, qui s'embrasent comme des allumettes, sont très-utiles aux indigènes, surtout pendant leurs voyages. La feuille cependant est la partie de la plante qui rend le plus de services. Cueillie fraîche sur le buisson, elle sert de papier aux modernes lettrés de la Nouvelle-Zélande. Au moyen d'un coquillage, ils y écrivent leurs pensées. Découpée en bandes plus ou moins étroites, selon l'usage que l'on en veut faire, elle remplace, par la force extraordinaire de ses filaments, les liens, cordes, ficelles, câbles, etc. Cette plante est indispensable aux indigènes pour la construction de leurs huttes et de leurs canots. Avec les bandes de feuilles vertes, les femmes tressent de jolies corbeilles qui servent de plats et d'assiettes; les hommes en font de la toile, des filets et des voiles. Dans l'état naturel, la feuille sert à tous ces usages, mais les indigènes savaient aussi préparer les filaments teillés, les teindre, et en faire des couvertures, des manteaux et des paillassons. Le vêtement habituel, *weruweru*, était fait avec la feuille à moitié préparée; le vêtement de cérémonie, *kaitaku*, avec de fines bandes entrelacées de diverses couleurs. Pour teindre en noir, ils employaient l'écorce de l'arbre *hinau* (elæocarpus); pour teindre en rouge, celle du *tawaiwai* (phyllocladus).

De quelque contrée qu'il arrive et sur quelque point de la côte de la Nouvelle-Zélande qu'il pose pour la première fois le pied, le voyageur est frappé avant tout de deux particularités dans le caractère de la végétation : l'abondance des fougères et des arbrisseaux et l'absence de prairies et de fleurs, absence qui s'explique par la disette de gazon et le petit nombre de plantes annuelles.

Les champs qui, vus de loin, à côté des immenses forêts, ne paraissent que pâturages et gazons, se composent, en y regardant de plus près, de buissons à hauteur d'homme avec de petites fleurs blanches microscopiques, et surtout de fougères (*pteris esculenta*), le rarahouè des indigènes, dont la racine formait autrefois leur principal aliment. On ne se fait jour qu'avec peine à travers ces fourrés épais, où rarement on rencontre de sentier tracé, et sur les chemins même, les tiges ligneuses de cette fougère embarrassent d'une manière très-désagréable les pieds du voyageur.

Si, de la lisière de la forêt, on pénètre dans l'intérieur, ce sont toujours des fougères qui frappent d'abord les yeux, de magnifiques fougères arborescentes aux superbes couronnes, aux tiges revêtues d'écailles; ce sont des variétés infinies d'hyménophylles et de polypodies qui couvrent les troncs des arbres; en un mot, des fougères de toutes les espèces et en quantités innombrables.

Si les forêts ne renferment presque pas de fleurs aux couleurs variées, peu d'herbe, rien que des arbrisseaux et des arbres, qui décrira pourtant le ravissement que le véritable amant de la nature éprouve devant la beauté sévère de leurs profondes solitudes? Là des générations entières de nobles végétaux dépérissent de vieillesse pendant que de nouveaux et vigoureux arbres grandissent près des troncs couverts de mousse des patriarches de la forêt renversés par les années. Il y règne un profond silence qui remplit l'âme d'une douce mélancolie, et l'ensemble de la scène offre un aspect de grandeur tranquille plus imposant que celui que produisent les plus beaux monuments de l'architecture classique. On n'y entend que la chute des arbres et les cris aigus du perroquet, car les oiseaux qui chantent au bord des forêts se taisent sous leur dôme obscur. Tout est muet autour des arbres tombés tandis que la brise et les vents font frémir les feuilles des arbres encore debout. A Noël le pohutukaua, ou *metrosideros*, se couvre de fleurs écarlates; c'est alors le plus éclatant des arbres de la forêt néo-zélandaise; le rimu (*dacrydrum cupressinum*), a un inexprimable caractère de grandeur et de mélancolique beauté. Quelques espèces de pins rappellent au colon ceux de la vieille patrie anglaise, et, chose qui



Intérieur de forêt à la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Thérond d'après M. F. Hochstetter.



Intérieur de forêt à la Nouvelle-Zélande. — Dessin de Thérond d'après M. F. Hochstetter.



Vue de New-Plymouth et du Mont-Egmont. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Johnston.



Vue de New-Plymouth et du Mont-Egmont. — Dessin de E. de Bérard d'après M. Johnston.




Les Alpes du sud et le Mont-Cook vu de la côte occidentale de Tawai-Pounamou. — Dessin de Eug. Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.




Les Alpes du sud et le Mont-Cook vu de la côte occidentale de Tawai-Pounamou. — Dessin de Eug. Cicéri d'après M. F. de Hochstetter.

où l'on va, et c'est avec un ravissement joyeux que l'on regarde, du sommet des hauteurs, le paysage inconnu jusque-là. Collines, vallées et rivières n'ont pas encore de nom; on les baptise suivant l'humeur et la fantaisie du moment, d'après les souvenirs de la patrie ou des amis absents, et l'on se transporte par la pensée aux temps à venir où toutes ces plaines et ces vallées seront habitées jusqu'aux montagnes neigeuses les plus éloignées dont les sommets se dressent à l'horizon, et où des routes et des chemins commodes permettront d'atteindre en un jour le but auquel on a peine à arriver aujourd'hui après un voyage fatigant d'une semaine entière.

Tawai-Pounamou est traversée du sud au nord par une chaîne de montagnes qui forme comme la colonne vertébrale de l'île. Les neiges perpétuelles qui couvrent les crêtes de cette chaîne, l'élévation de ses sommets dont plusieurs dépassent 4000 mètres, l'étendue de ses glaciers et la grandeur des lacs que renferment ses hautes vallées, lui ont valu le nom d'Alpes méridionales.

La province de Nelson, surtout dans les parties méridionales qui ont été peu explorées, est encore riche en vastes domaines propres à l'agriculture et aux pâturages, mais le sein de la terre y abonde aussi en richesses minérales, dont aujourd'hui de nombreuses et importantes exploitations sont en activité.

C'est en effet à ses trésors minéralogiques que Tawai-Pounamou doit les développements rapides de sa prospérité et de sa population. La découverte des richesses aurifères de l'Australie ne pouvait manquer de produire une grande sensation dans une colonie aussi jeune et aussi voisine que la Nouvelle-Zélande; aussi un grand nombre de bras s'en retirèrent pour se porter vers le nouveau pays de l'or; mais bientôt on commença à chercher le précieux métal dans la Nouvelle-Zélande elle-même, et dès le mois d'octobre 1852, il se forma à Auckland un comité qui promit une récompense de cinq cents livres sterling à quiconque découvrirait sur l'île du Nord un gisement aurifère considérable. Les espérances ne furent pas trompées. Plusieurs tentatives, faites pour la plupart dans la province d'Auckland, ne couvrirent cependant pas les frais. Les recherches se dirigèrent alors vers l'île du Sud, dans la province de Nelson d'abord, puis dans celle d'Otago où elles eurent un succès éclatant.

C'est seulement en 1861 que la fièvre de l'or éclata. Des milliers d'hommes affluèrent, au milieu de la mauvaise saison, par des chemins affreux, à l'eldorado de la rivière Tuapeka, à quatre-vingts milles à l'ouest de Dunedin, et, dans l'intervalle de quelques mois, ils prouvèrent, par les produits de leur travail, que la Nouvelle-Zélande fait partie des contrées aurifères les plus favorisées

Les premières nouvelles de cette exploration portent la date du mois de juin. Celui qui pouvait résister au mauvais temps gagnait, disait-on, par jour, de une à deux onces d'or (trois à six livres sterling). Un tel gain fut un puissant attrait, et, dès la fin de juillet, deux mille mineurs environ étaient déjà réunis à Gabriels Gully, sur le haut Tuapeka, fouillant le sol dans tous les sens. Une ville improvisée, qui ne comptait pas moins de six cents tentes, se déroulait comme un serpent dan une contrée tout à l'heure déserte; la secousse électrique de la province d'Otago s'étendit bientôt aux autres districts, et de Canterbury et de Nelson, de Wellington, d'Hawkes et même d'Auckland, des centaines et des milliers d'individus s'élancèrent vers la province qui promettait tant de richesses. Les nouvelles du Waikato et de la guerre maorie qui, jusque-là, avaient fourni un aliment invariable à tous les journaux de la Nouvelle-Zélande, furent dépassées par celles de Dunedin et des champs aurifères d'Otago, et suivant un narrateur humoriste, les nourrices de la colonie endormaient les enfants avec ce refrain :

De l'or, de l'or, de l'or! du bel or fin!
Wangapeka, Tuapeka. — De l'or, de l'or, de l'or!

Ces susurrations métalliques éveillèrent les échos d'au delà des mers; les chercheurs d'or de Victoria abandonnèrent les champs de l'Australie où la concurrence était trop vive, et deux mois après les premières nouvelles qui s'étaient répandues avec une rapidité incroyable, les mineurs australiens s'élançaient en foule vers Otago. Ils se pressaient dans les rues et sur les quais de Melbourne, les matelots désertaient leurs bâtiments, et la spéculation s'empara du champ qui lui était ouvert dans la Nouvelle-Zélande. Vers le milieu du mois de septembre 1861, il n'y avait pas moins de vingt-trois navires, tous frétés à la destination d'Otago, et dans ce nombre figuraient les plus beaux clippers de Liverpool et de Londres. Les mineurs ne s'embarquaient pas seuls; il se joignait aussi à eux des gens entreprenants de toute sorte et de toute industrie. A la fin de septembre, on évaluait à mille le nombre des

ment pas non plus d'aussi complétement vierges, grâce d'abord aux forêts absolument impénétrables qui les recouvrent jusqu'au séjour des neiges, et ensuite à leur élévation, qui n'est pas loin de celle du Mont-Blanc, le Mont-Cook ayant quatre mille trois cents mètres. Il n'y a qu'un moyen possible de voyager dans ces montagnes : c'est de rester toujours sur les crêtes où les forêts sont moins épaisses : à peine descendez-vous de quelques pas à droite ou à gauche que vous vous trouvez dans une ombre si épaisse qu'il faut marcher à tâtons, et un peu plus loin vous êtes arrêté par des masses végétales appelées *scrub*, où un serpent pourrait à peine pénétrer. On conçoit par là combien est pénible la vie des explorateurs dans de tels parages; pour aller d'une montagne à une autre qui n'en est pas à deux kilomètres, une journée ne suffit pas toujours; on couche continuellement à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres, on est constamment à la nage, on ne trouve pas de gibier pour se nourrir, enfin très-fréquemment on se perd, et si les provisions sont épuisées on ne peut vivre que de fougères. Un hardi voyageur disparut une fois pendant dix-huit mois dans ces montagnes, et reparut un beau matin à Nelson avec la vie et la santé : on conçoit qu'il y fit autant d'effet qu'eût produit l'apparition de Cook lui-même; mais tous ne sont pas si heureux que lui.

Le comte Henri Russel-Kullough. *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, t. 1, p. 398.

où l'on va, et c'est avec un ravissement joyeux que l'on regarde, du sommet des hauteurs, le paysage inconnu jusque-là. Collines, vallées et rivières n'ont pas encore de nom; on les baptise suivant l'humeur et la fantaisie du moment, d'après les souvenirs de la patrie ou des amis absents, et l'on se transporte par la pensée aux temps à venir où toutes ces plaines et ces vallées seront habitées jusqu'aux montagnes neigeuses les plus éloignées dont les sommets se dressent à l'horizon, et où des routes et des chemins commodes permettront d'atteindre en un jour le but auquel on a peine à arriver aujourd'hui après un voyage fatigant d'une semaine entière.

Tawai-Pounamou est traversée du sud au nord par une chaine de montagnes qui forme comme la colonne vertébrale de l'île. Les neiges perpétuelles qui couvrent les crêtes de cette chaine, l'élévation de ses sommets dont plusieurs dépassent 4000 mètres, l'étendue de ses glaciers et la grandeur des lacs que renferment ses hautes vallées, lui ont valu le nom d'Alpes méridionales.

La province de Nelson, surtout dans les parties méridionales qui ont été peu explorées, est encore riche en vastes domaines propres à l'agriculture et aux pâturages, mais le sein de la terre y abonde aussi en richesses minérales, dont aujourd'hui de nombreuses et importantes exploitations sont en activité.

C'est en effet à ses trésors minéralogiques que Tawai-Pounamou doit les développements rapides de sa prospérité et de sa population. La découverte des richesses aurifères de l'Australie ne pouvait manquer de produire une grande sensation dans une colonie aussi jeune et aussi voisine que la Nouvelle-Zélande; aussi un grand nombre de bras s'en retirèrent pour se porter vers le nouveau pays de l'or; mais bientôt on commença à chercher le précieux métal dans la Nouvelle-Zélande elle-même, et dès le mois d'octobre 1852, il se forma à Auckland un comité qui promit une récompense de cinq cents livres sterling à quiconque découvrirait sur l'île du Nord un gisement aurifère considérable. Les espérances ne furent pas trompées. Plusieurs tentatives, faites pour la plupart dans la province d'Auckland, ne couvrirent cependant pas les frais. Les recherches se dirigèrent alors vers l'île du Sud, dans la province de Nelson d'abord, puis dans celle d'Otago où elles eurent un succès éclatant.

C'est seulement en 1861 que la fièvre de l'or éclata. Des milliers d'hommes affluèrent, au milieu de la mauvaise saison, par des chemins affreux, à l'eldorado de la rivière Tuapeka, à quatre-vingts milles à l'ouest de Dunedin, et, dans l'intervalle de quelques mois, ils prouvèrent, par les produits de leur travail, que la Nouvelle-Zélande fait partie des contrées aurifères les plus favorisées

Les premières nouvelles de cette exploration portent la date du mois de juin. Celui qui pouvait résister au mauvais temps gagnait, disait-on, par jour, de une à deux onces d'or (trois à six livres sterling). Un tel gain fut un puissant attrait, et, dès la fin de juillet, deux mille mineurs environ étaient déjà réunis à Gabriels Gully, sur le haut Tuapeka, fouillant le sol dans tous les sens. Une ville improvisée, qui ne comptait pas moins de six cents tentes, se déroulait comme un serpent dan une contrée tout à l'heure déserte; la secousse électrique de la province d'Otago s'étendit bientôt aux autres districts, et de Canterbury et de Nelson, de Wellington, d'Hawkes et même d'Auckland, des centaines et des milliers d'individus s'élancèrent vers la province qui promettait tant de richesses. Les nouvelles du Waikato et de la guerre maorie qui, jusque-là, avaient fourni un aliment invariable à tous les journaux de la Nouvelle-Zélande, furent dépassées par celles de Dunedin et des champs aurifères d'Otago, et suivant un narrateur humoriste, les nourrices de la colonie endormaient les enfants avec ce refrain :

De l'or, de l'or, de l'or! du bel or fin!
Wangapeka, Tuapeka. — De l'or, de l'or, de l'or!

Ces susurrations métalliques éveillèrent les échos d'au delà des mers; les chercheurs d'or de Victoria abandonnèrent les champs de l'Australie où la concurrence était trop vive, et deux mois après les premières nouvelles qui s'étaient répandues avec une rapidité incroyable, les mineurs australiens s'élançaient en foule vers Otago. Ils se pressaient dans les rues et sur les quais de Melbourne, les matelots désertaient leurs bâtiments, et la spéculation s'empara du champ qui lui était ouvert dans la Nouvelle-Zélande. Vers le milieu du mois de septembre 1861, il n'y avait pas moins de vingt-trois navires, tous frétés à la destination d'Otago, et dans ce nombre figuraient les plus beaux clippers de Liverpool et de Londres. Les mineurs ne s'embarquaient pas seuls; il se joignait aussi à eux des gens entreprenants de toute sorte et de toute industrie. A la fin de septembre, on évaluait à mille le nombre des

ment pas non plus d'aussi complétement vierges, grâce d'abord aux forêts absolument impénétrables qui les recouvrent jusqu'au séjour des neiges, et ensuite à leur élévation, qui n'est pas loin de celle du Mont-Blanc, le Mont-Cook ayant quatre mille trois cents mètres. Il n'y a qu'un moyen possible de voyager dans ces montagnes : c'est de rester toujours sur les crêtes où les forêts sont moins épaisses : à peine descendez-vous de quelques pas à droite ou à gauche que vous vous trouvez dans une ombre si épaisse qu'il faut marcher à tâtons, et un peu plus loin vous êtes arrêté par des masses végétales appelées *scrub*, où un serpent pourrait à peine pénétrer. On conçoit par là combien est pénible la vie des explorateurs dans de tels parages; pour aller d'une montagne à une autre qui n'en est pas à deux kilomètres, une journée ne suffit pas toujours; on couche continuellement à des hauteurs de plusieurs milliers de mètres, on est constamment à la nage, on ne trouve pas de gibier pour se nourrir, enfin très-fréquemment on se perd, et si les provisions sont épuisées on ne peut vivre que de fougères. Un hardi voyageur disparut une fois pendant dix-huit mois dans ces montagnes, et reparut un beau matin à Nelson avec la vie et la santé : on conçoit qu'il y fit autant d'effet qu'eût produit l'apparition de Cook lui-même; mais tous ne sont pas si heureux que lui.

Le comte Henri Russel-Kullough. *Seize mille lieues à travers l'Asie et l'Océanie*, t. 1, p. 398.



La gigue, au café dansant. — Dessin de Durand-Brager.

# UNE EXCURSION DANS LES QUARTIERS PAUVRES DE LONDRES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## I

Comment je me trouvais à Londres. — Projet d'une excursion dans les quartiers pauvres. — *Seven Dials.* — L'inspecteur de police, M. Price. — Un défilé de gueux.

C'était au mois de juillet 1862. Je me trouvais à Londres avec mon ami M. D. B., artiste peintre, et l'un de ses élèves. Nous revenions des mines du Cornouailles et des districts industriels si curieux du pays de Galles, pittoresque excursion dont les incidents, jusqu'à ce jour inédits, sont réservés au *Tour du Monde*.

Londres était alors peuplée de dix fois plus d'étrangers qu'elle n'en contient d'habitude; elle était tout entière à la grande exhibition qui, pour la seconde fois depuis onze ans, rassemblait dans ses murs les peuples et les produits de l'univers.

J'avais déjà visité à plusieurs reprises la nef et les transsepts, les galeries et les annexes du palais de Kensington, admiré les spécimens de l'industrie de l'un et l'autre hémisphère, réunis là en si peu de temps comme sous le coup d'une baguette de fée. Mes amis d'abord m'avaient suivi; puis, plus tôt fatigués que moi de ce spectacle toujours le même, n'avaient pas tardé de demander à Londres d'autres distractions; mais la cité-reine, *the queen-city*, pour l'appeler comme les Anglais, a bien vite montré à l'étranger tout ce qu'elle peut offrir; elle est loin de lui donner tous les amusements, toutes les joies de Paris. Que faire alors? Courir vers des endroits plus gais, comme font la plupart des touristes. Toutefois, nous ne partîmes pas ainsi sur un premier accès de



La gigue, au café dansant. — Dessin de Durand-Brager.

# UNE EXCURSION DANS LES QUARTIERS PAUVRES DE LONDRES,

PAR M. L. SIMONIN.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## I

Comment je me trouvais à Londres. — Projet d'une excursion dans les quartiers pauvres. — *Seven Dials*. — L'inspecteur de police, M. Price. — Un défilé de gueux.

C'était au mois de juillet 1862. Je me trouvais à Londres avec mon ami M. D. B., artiste peintre, et l'un de ses élèves. Nous revenions des mines du Cornouailles et des districts industriels si curieux du pays de Galles, pittoresque excursion dont les incidents, jusqu'à ce jour inédits, sont réservés au *Tour du Monde*.

Londres était alors peuplée de dix fois plus d'étrangers qu'elle n'en contient d'habitude; elle était tout entière à la grande exhibition qui, pour la seconde fois depuis onze ans, rassemblait dans ses murs les peuples et les produits de l'univers.

J'avais déjà visité à plusieurs reprises la nef et les transsepts, les galeries et les annexes du palais de Kensington, admiré les spécimens de l'industrie de l'un et l'autre hémisphère, réunis là en si peu de temps comme sous le coup d'une baguette de fée. Mes amis d'abord m'avaient suivi; puis, plus tôt fatigués que moi de ce spectacle toujours le même, n'avaient pas tardé de demander à Londres d'autres distractions; mais la cité-reine, *the queen-city*, pour l'appeler comme les Anglais, a bien vite montré à l'étranger tout ce qu'elle peut offrir; elle est loin de lui donner tous les amusements, toutes les joies de Paris. Que faire alors? Courir vers des endroits plus gais, comme font la plupart des touristes. Toutefois, nous ne partîmes pas ainsi sur un premier accès de

venne se perdre, à son âge surtout, dans ces bouges infects? Pourrait-elle nous conduire, nous guider pour nous les montrer en détail? J'allais lui demander tout cela, j'allais l'accabler de bien d'autres questions, quand tout à coup elle m'échappe et disparaît dans les contours d'une allée, où j'essaye vainement de la retrouver. Peut-être la vieille n'avait-elle pas la conscience en repos, et, devant des compatriotes si curieux, crut-elle plus prudent de s'esquiver. Dans tous les cas, nous étions avertis; c'était la nuit qu'il fallait surtout visiter ces repaires du vol et de la misère. Il fallait aller là comme on va au concert et au théâtre, et nous projetâmes tout de suite une grande excursion pour la soirée du lendemain.

White Chapel était le point le plus curieux, le plus pittoresque à explorer, bien que Seven Dials déjà entrevu, Saint-Gilles, où croupissent plus de cinquante mille Irlandais, et Bethnal Green, le quartier des tisserands, ne fussent pas non plus à dédaigner. Nous opinâmes donc pour White Chapel et ses abords, et dès le même jour nous allâmes à la station de police de ce quartier, située Leman street, demander à l'inspecteur, M. Price, la permission de visiter les curiosités de son district. M. Price, rigide comme un Anglais, nous demanda préalablement nos noms, prénoms et qualités, et quand il connut le but de notre pérégrination :

« Venez me trouver à dix heures demain soir, venez avec vos amis, nous dit-il gracieusement, je vous montrerai tout, je vous ferai tout voir. Vous ne pouviez mieux rencontrer, car vous êtes chez l'inspecteur de police et des garnis de bas étage, *inspector of police and common lodging houses*. »

Et comme nous lui demandions si *une tenue décente était de rigueur :*

« Soyez sans crainte, reprit-il, restez vêtus comme à votre habitude; gardez vos montres, vos porte-monnaie. En ma compagnie et celle de mes gens, personne ne mettra la main sur vous, il ne vous manquera rien; et dans des endroits où vous seriez dévalisés même en plein jour, nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête. Venez; je vous montrerai en détail les réduits des voleurs et des femmes perdues, leurs tavernes, leurs théâtres, leurs lieux d'amusements, les prisons où nous entassons les gens ramassés la nuit sur la voie publique, les endroits où logent souvent pêle-mêle matelots, ouvriers, bateleurs et filous; enfin les bouges abandonnés où les vagabonds, les mendiants transis de froid, morts de faim, trouvent un repos de quelques heures, et parfois leur dernier abri. »

Ce tableau de l'inspecteur Price présageait une tournée des plus intéressantes, et nous promîmes d'être fidèles au rendez-vous. Nous étions dans White Chapel, et après avoir fait une aussi longue course, piqués par la curiosité, nous ne voulûmes pas rentrer au logis sans avoir donné un coup d'œil aux éventaires fort peu ragoûtants de la *rue des Bouchers* et à la *foire aux guenilles*, qui se tient dans Hounds ditch. Les habitants de ces beaux lieux, pour peu qu'ils soient amateurs du pittoresque, ont droit de s'enorgueillir de ces deux genres d'exhibition. Les produits en montre ne valaient pas sans doute ceux de la grande exposition; mais, dans un autre genre, ils ne manquaient pas de cachet. Nous fûmes, du reste, en cette circonstance, favorisés du sort outre mesure, et nous pûmes voir en plein jour, sous toutes ses faces, ce qui a été donné à fort peu de touristes, la population si étrange de ces quartiers. On enterrait une misérable fille, tuée de sept coups de poignard dans un accès de jalousie par un matelot qui s'était ensuite suicidé. Cet enterrement avait mis en émoi tout le public de la place, et les rues de White Chapel, de Leman, tous leurs tenants et aboutissants, regorgeaient de monde. Ce que nous vîmes passer de chapeaux noirs défoncés, d'habits crasseux, de bottes éculées et dépareillées, est chose impossible à dire; que de femmes, jeunes et vieilles, aux capelines décolorées, aux tartans marquetés de trous et de taches hideuses, que d'enfants en sordides haillons! Nulle part de bas ni de chemises, des cheveux où jamais ne s'était promené le peigne, des barbes incultes où la poussière s'était déposée à son aise, où les fétus de paille et les fils de coton avaient établi comme des nids; partout la peau se montrant à travers les déchirures des vêtements, une peau noire, terreuse, aux pores bouchés. La saleté a son prix : cette peau imperméable arrêtant la transpiration, les pertes deviennent à peu près nulles, et l'on économise ainsi sur le pain quotidien, qui ne vient pas toujours à son heure. Qui pourrait dire tout ce que nous vîmes en ce jour mémorable, qui aura fait époque pour White Chapel, défiler de misère, de dégradation, dans cette foule bigarrée se rendant, curieuse et inquiète, à l'enterrement d'une fille de mauvaise vie immolée par son amant? Qui pourrait peindre cette procession de visages hâves, décolorés, hagards, farouches? Jamais Homère, faisant le dénombrement de ses guerriers grecs, n'a donné une liste qui pourrait égaler celle-là en longueur, jamais le crayon de Callot n'a peint de gueux aussi vrais, aussi peu drapés que les nôtres.

## II

*Le Prince de Danemark;* les invités payent au café dansant. — Pension de matelots. — Dortoir d'ouvriers. — La buvette des voleurs. — Un *pick-pocket* expansif. — Garnis ignobles. — Un escamoteur changeant l'argent en cuivre. — Tableaux nocturnes. — Trois pauvrettes. — Une prison bien habitée. — Coup d'œil sur la Tamise. — Haymarket au petit jour. — Londres misérable et ses visiteurs. — Remèdes contre le paupérisme.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure convenue à la station de police de Leman street, où l'inspecteur Price nous attendait. Il avait avec lui deux agents portant le costume bourgeois et un troisième vêtu de l'uniforme officiel : chapeau roide en toile cirée, habit noir à boutons d'argent, pantalon noir, et sous la manche de l'habit, le bâton sacramentel, le *staff*, qui caractérise le *policeman*. Chacun de ces messieurs était en outre muni d'une de ces lanternes sourdes que l'on cache

venne se perdre, à son âge surtout, dans ces bouges infects? Pourrait-elle nous conduire, nous guider pour nous les montrer en détail? J'allais lui demander tout cela, j'allais l'accabler de bien d'autres questions, quand tout à coup elle m'échappe et disparaît dans les contours d'une allée, où j'essaye vainement de la retrouver. Peut-être la vieille n'avait-elle pas la conscience en repos, et, devant des compatriotes si curieux, crut-elle plus prudent de s'esquiver. Dans tous les cas, nous étions avertis; c'était la nuit qu'il fallait surtout visiter ces repaires du vol et de la misère. Il fallait aller là comme on va au concert et au théâtre, et nous projetâmes tout de suite une grande excursion pour la soirée du lendemain.

White Chapel était le point le plus curieux, le plus pittoresque à explorer, bien que Seven Dials déjà entrevu, Saint-Gilles, où croupissent plus de cinquante mille Irlandais, et Bethnal Green, le quartier des tisserands, ne fussent pas non plus à dédaigner. Nous opinâmes donc pour White Chapel et ses abords, et dès le même jour nous allâmes à la station de police de ce quartier, située Leman street, demander à l'inspecteur, M. Price, la permission de visiter les curiosités de son district. M. Price, rigide comme un Anglais, nous demanda préalablement nos noms, prénoms et qualités, et quand il connut le but de notre pérégrination :

« Venez me trouver à dix heures demain soir, venez avec vos amis, nous dit-il gracieusement, je vous montrerai tout, je vous ferai tout voir. Vous ne pouviez mieux rencontrer, car vous êtes chez l'inspecteur de police et des garnis de bas étage, *inspector of police and common lodging houses*. »

Et comme nous lui demandions si *une tenue décente était de rigueur :*

« Soyez sans crainte, reprit-il, restez vêtus comme à votre habitude; gardez vos montres, vos porte-monnaie. En ma compagnie et celle de mes gens, personne ne mettra la main sur vous, il ne vous manquera rien; et dans des endroits où vous seriez dévalisés même en plein jour, nul n'osera toucher à un cheveu de votre tête. Venez; je vous montrerai en détail les réduits des voleurs et des femmes perdues, leurs tavernes, leurs théâtres, leurs lieux d'amusements, les prisons où nous entassons les gens ramassés la nuit sur la voie publique, les endroits où logent souvent pêle-mêle matelots, ouvriers, bateleurs et filous; enfin les bouges abandonnés où les vagabonds, les mendiants transis de froid, morts de faim, trouvent un repos de quelques heures, et parfois leur dernier abri. »

Ce tableau de l'inspecteur Price présageait une tournée des plus intéressantes, et nous promîmes d'être fidèles au rendez-vous. Nous étions dans White Chapel, et après avoir fait une aussi longue course, piqués par la curiosité, nous ne voulûmes pas rentrer au logis sans avoir donné un coup d'œil aux éventaires fort peu ragoûtants de la *rue des Bouchers* et à la *foire aux guenilles*, qui se tient dans Hounds ditch. Les habitants de ces beaux lieux, pour peu qu'ils soient amateurs du pittoresque, ont droit de s'enorgueillir de ces deux genres d'exhibition. Les produits en montre ne valaient pas sans doute ceux de la grande exposition; mais, dans un autre genre, ils ne manquaient pas de cachet. Nous fûmes, du reste, en cette circonstance, favorisés du sort outre mesure, et nous pûmes voir en plein jour, sous toutes ses faces, ce qui a été donné à fort peu de touristes, la population si étrange de ces quartiers. On enterrait une misérable fille, tuée de sept coups de poignard dans un accès de jalousie par un matelot qui s'était ensuite suicidé. Cet enterrement avait mis en émoi tout le public de la place, et les rues de White Chapel, de Leman, tous leurs tenants et aboutissants, regorgeaient de monde. Ce que nous vîmes passer de chapeaux noirs défoncés, d'habits crasseux, de bottes éculées et dépareillées, est chose impossible à dire; que de femmes, jeunes et vieilles, aux capelines décolorées, aux tartans marquetés de trous et de taches hideuses, que d'enfants en sordides haillons! Nulle part de bas ni de chemises, des cheveux où jamais ne s'était promené le peigne, des barbes incultes où la poussière s'était déposée à son aise, où les fétus de paille et les fils de coton avaient établi comme des nids; partout la peau se montrant à travers les déchirures des vêtements, une peau noire, terreuse, aux pores bouchés. La saleté a son prix : cette peau imperméable arrêtant la transpiration, les pertes deviennent à peu près nulles, et l'on économise ainsi sur le pain quotidien, qui ne vient pas toujours à son heure. Qui pourrait dire tout ce que nous vîmes en ce jour mémorable, qui aura fait époque pour White Chapel, défiler de misère, de dégradation, dans cette foule bigarrée se rendant, curieuse et inquiète, à l'enterrement d'une fille de mauvaise vie immolée par son amant? Qui pourrait peindre cette procession de visages hâves, décolorés, hagards, farouches? Jamais Homère, faisant le dénombrement de ses guerriers grecs, n'a donné une liste qui pourrait égaler celle-là en longueur, jamais le crayon de Callot n'a peint de gueux aussi vrais, aussi peu drapés que les nôtres.

## II

Le *Prince de Danemark;* les invités payent au café dansant. — Pension de matelots. — Dortoir d'ouvriers. — La buvette des voleurs. — Un *pick-pocket* expansif. — Garnis ignobles. — Un escamoteur changeant l'argent en cuivre. — Tableaux nocturnes. — Trois pauvrettes. — Une prison bien habitée. — Coup d'œil sur la Tamise. — Haymarket au petit jour. — Londres misérable et ses visiteurs. — Remèdes contre le paupérisme.

Le lendemain, nous arrivâmes à l'heure convenue à la station de police de Leman street, où l'inspecteur Price nous attendait. Il avait avec lui deux agents portant le costume bourgeois et un troisième vêtu de l'uniforme officiel : chapeau roide en toile cirée, habit noir à boutons d'argent, pantalon noir, et sous la manche de l'habit, le bâton sacramentel, le *staff*, qui caractérise le *policeman*. Chacun de ces messieurs était en outre muni d'une de ces lanternes sourdes que l'on cache

fêtant Bacchus, malgré l'heure tardive conviant au sommeil. Le maître de la maison, John Seymour, n'en fut pas moins fier de nous montrer ses chambres en *cicerone* bien appris. « Voyez comme tout est parfaitement disposé, nous disait-il, et comme j'ai su tirer parti de la place. En mer, mes gens ne couchent que sur des hamacs; ici, ils ont de véritables cabines. » Et il nous montrait, noyées dans les boiseries de l'appartement, des espèces de vastes commodes qui avaient perdu le devant de leurs tiroirs : c'étaient les lits des matelots. « Voyez, voyez, continua-t-il en en découvrant plusieurs, pour faire valoir sa marchandise, chacun a sa paillasse, son drap et sa couverture. Cela coûte trois pence (trente centimes) par nuit et tout locataire a un numéro. » De fait, master John avait raison : pour le prix que payaient les coucheurs, sa maison était vraiment bien tenue[1].

Puisqu'il avait commencé à nous faire visiter des appartements, M. Price, voulant introduire dans notre exploration cette régularité que les Anglais recherchent en tout, nous conduisit à *East London Chambers*. Ce vaste établissement, qui ne renferme que des chambres d'ouvriers, occupe cinq maisons de Wentworth street. Sa disposition est vraiment remarquable : dans les salles à manger sont des stalles séparées comme dans les restaurants de bon ton, où chacun peut prendre son repas sans être vu de son voisin. On sait que les Anglais aiment à être parqués dans certains lieux publics comme des chevaux dans une écurie. L'Anglo-Saxon pratique volontiers l'isolement; il est ami du *moi* par-dessus tout.



L'escamoteur de Montague street. — Dessin de Durand-Brager.

1. Elle était bien tenue, mais la nuit y était bien plus chère qu'à la ***Maison aux plumes de poules*** de Pékin, dont nous parle le P. Huc dans son ***Empire Chinois***. Là les pauvres ne payent, suivant le célèbre et spirituel missionnaire, qu'un demi-centime par nuit et sont couchés chaudement, sur le duvet. « Une salle grandiose est remplie dans toute son étendue d'une épaisse couche de plumes de poule. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit dans cet immense dortoir. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend sur cet océan de plumes et dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir, et un des commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. Pour rendre hommage sans doute au principe d'égalité, on n'admet pas le système de demi-place, et les enfants sont obligés de payer autant que les grandes personnes.

« Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'administration de la maison des plumes de poules fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture, mais on ne tarda pas à modifier ce point du règlement. Les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures pour les vendre ou en faire un vêtement supplémentaire durant les froids rigoureux de l'hiver, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient rapidement à une ruine complète et inévitable. Supprimer entièrement la couverture eût été trop cruel et peu décent. Il fallait donc chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne

fêtant Bacchus, malgré l'heure tardive conviant au sommeil. Le maître de la maison, John Seymour, n'en fut pas moins fier de nous montrer ses chambres en *cicerone* bien appris. « Voyez comme tout est parfaitement disposé, nous disait-il, et comme j'ai su tirer parti de la place. En mer, mes gens ne couchent que sur des hamacs; ici, ils ont de véritables cabines. » Et il nous montrait, noyées dans les boiseries de l'appartement, des espèces de vastes commodes qui avaient perdu le devant de leurs tiroirs : c'étaient les lits des matelots. « Voyez, voyez, continua-t-il en en découvrant plusieurs, pour faire valoir sa marchandise, chacun a sa paillasse, son drap et sa couverture. Cela coûte trois pence (trente centimes) par nuit et tout locataire a un numéro. » De fait, master John avait raison : pour le prix que payaient les coucheurs, sa maison était vraiment bien tenue[1].

Puisqu'il avait commencé à nous faire visiter des appartements, M. Price, voulant introduire dans notre exploration cette régularité que les Anglais recherchent en tout, nous conduisit à *East London Chambers*. Ce vaste établissement, qui ne renferme que des chambres d'ouvriers, occupe cinq maisons de Wentworth street. Sa disposition est vraiment remarquable : dans les salles à manger sont des stalles séparées comme dans les restaurants de bon ton, où chacun peut prendre son re-



L'escamoteur de Montague street. — Dessin de Durand-Brager.

pas sans être vu de son voisin. On sait que les Anglais aiment à être parqués dans certains lieux publics comme des chevaux dans une écurie. L'Anglo-Saxon pratique volontiers l'isolement; il est ami du *moi* par-dessus tout.

1. Elle était bien tenue, mais la nuit y était bien plus chère qu'à la ***Maison aux plumes de poules*** de Pékin, dont nous parle le P. Huc dans son ***Empire Chinois***. Là les pauvres ne payent, suivant le célèbre et spirituel missionnaire, qu'un demi-centime par nuit et sont couchés chaudement, sur le duvet. « Une salle grandiose est remplie dans toute son étendue d'une épaisse couche de plumes de poule. Les mendiants et les vagabonds qui n'ont pas de domicile vont passer la nuit dans cet immense dortoir. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, tout le monde y est admis. C'est du communisme dans toute la force et la rigueur de l'expression. Chacun se fait son nid, s'arrange comme il l'entend sur cet océan de plumes et dort comme il peut. Quand paraît le jour, il faut déguerpir, et un des commis de l'entreprise perçoit à la porte la sapèque fixée par le tarif. Pour rendre hommage sans doute au principe d'égalité, on n'admet pas le système de demi-place, et les enfants sont obligés de payer autant que les grandes personnes.

« Dans les premiers temps de la fondation de cette œuvre éminemment philanthropique et morale, l'administration de la maison des plumes de poules fournissait à chacun de ses hôtes une petite couverture, mais on ne tarda pas à modifier ce point du règlement. Les communistes de l'établissement ayant contracté l'habitude d'emporter les couvertures pour les vendre ou en faire un vêtement supplémentaire durant les froids rigoureux de l'hiver, les actionnaires s'aperçurent qu'ils marchaient rapidement à une ruine complète et inévitable. Supprimer entièrement la couverture eût été trop cruel et peu décent. Il fallait donc chercher un moyen capable de concilier les intérêts de l'établissement et la bonne

les murs ignoblement graisseux, et de plus une odeur malsaine, *sui generis*, se dégageait partout des chambres et des couloirs : odeur de vieux habits crasseux, de vieilles bottes rances, de chiffons pourris, de tout ce qu'on voudra supposer de plus nauséabond. Nous ne pûmes y tenir plus longtemps et demandâmes à quitter la place. En sortant, nous jetâmes un coup d'œil sur le réfectoire, où entassés sur des bancs et couchés par terre, groupés comme des pouilleux de Murillo, dormaient de pauvres enfants à peine vêtus.

Ces petits vagabonds, dont les parents sans doute étaient à cette heure *partis pour leurs travaux*, débutaient ainsi dans la vie par la misère, l'abandon, l'ignorance. Enfants promis au vice et aux prisons, dignes fils de leurs pères! Comment s'étonner, après cela, que le paupérisme étende toujours plus ses ravages dans Londres et que, malgré tant d'institutions charitables, le vagabondage, la mendicité, le vol, la dégradation, le meurtre aient toujours de si nombreux adeptes dans la moderne Babylone!

Si la rue de la Fleur et du Cygne présente des garnis si peu décents, que dirai-je de ceux de *Lower Keate street*, fréquentés par les voleurs les plus habiles et les plus dangereux, *thieves of the most expert class*, ainsi que les qualifiait l'inspecteur Price qui les connaissait bien. C'est là qu'habitent ces *pick-pockets* à la réputation européenne, qui exploitent en coupe réglée Londres et la Grande-Bretagne, méditant leurs coups longtemps à l'avance comme de vrais joueurs d'échecs, escrocs formés en sociétés ayant leurs chefs et leurs statuts, et qui, parfois laissant momentanément les villes du Royaume-Uni, vont inquiéter Paris ou Vienne de leurs vols audacieux.

Jetons un voile sur ces repaires de filous que la police n'autorise et ne tolère que pour y tendre plus facilement ses souricières, et conduisons de suite le lecteur à *Montague street*, où nous trouvons une série de garnis en apparence plus honnêtes. Ce sont les auberges où viennent loger les escamoteurs, les charlatans, les bateleurs, les bohémiens, les musiciens des rues, tout ce monde interlope qui suit les foires et les courses. Nous passâmes là un agréable quart d'heure, et l'un des habitués de l'endroit, qui se chauffait tranquillement dans la salle commune, au lieu de dormir dans son lit, quoiqu'il fût trois heures du matin, voulut bien nous donner un échantillon de son savoir-faire. Il exécuta devant nous quelques tours de cartes, de gobelets et de passe-passe qui n'étaient pas sans un certain mérite. Le plus curieux consistait à nouer fortement dans le coin d'un mouchoir une pièce d'un shilling (1 fr. 25 c.) qu'il demandait à l'un de nous, puis il desserrait le nœud, nous montrant à la place de notre pièce d'argent un gros penny de cuivre de dix centimes, qu'il nous présentait avec cette politesse exquise particulière aux escamoteurs. Nous acceptions de bonne grâce cette transmutation de métaux qui fut reproduite devant nous à plusieurs reprises et à notre détriment, contrairement à la méthode des alchimistes qui cherchaient au moins à changer le cuivre en argent et le plomb en or, les métaux *ignobles* en métaux *nobles*, comme on disait au bon temps des souffleurs. Toutefois nous nous retirâmes satisfaits de l'escamoteur et l'escamoteur encore plus satisfait de nous.

C'est ainsi que, mêlant le comique au sérieux, nous allions par ces quartiers étranges sous l'œil vigilant de la police qui ne nous perdait pas de vue. Avec quels soins paternels ces bons constables nous guidaient! avec quel ensemble ils nous dirigeaient à travers d'impures ruelles, des cours sombres, des passages qu'on aurait dits sans issue! On devinait que notre vie leur était confiée. Sans leur continuelle vigilance nous eussions été, en effet, non-seulement dévalisés même de notre chemise (je demande pardon aux Anglais de prononcer le mot qui est ici de circonstance), mais peut-être encore écharpés, si nous avions voulu nous défendre. Les visages que nous rencontrions s'étaient comme rembrunis. Abreuvés d'alcool, les gueux dont nous parcourions les demeures rentraient chez eux en tâtonnant. Ceux-là s'étendaient de tout leur long au pied d'un mur, pour ne plus se relever jusqu'au jour; ceux-ci se laissaient choir sur un tas d'immondices où ils disparaissaient à moitié; d'autres sembourbaient dans la fange ou glissaient dans le ruisseau dont l'eau fraiche, en leur caressant la figure et les membres, les réveillaient un moment; ils ouvraient alors un œil hagard et interpellaient le passant dans une langue inintelligible. Tous les promeneurs n'étaient pas ivres, et plus d'un de ces nocturnes *travailleurs*, au tempérament de fer, avait résisté aux effets d'une boisson plus que prolongée. Les uns défilaient par groupes bruyants, chantant des refrains ignobles de cette voix si peu musicale propre à la plupart des Anglais. Les autres, enfoncés dans l'embrasure des portes, causaient à voix basse et semblaient projeter quelque mauvais coup. Au passage de la police ils se taisaient subitement et feignaient de se promener.

C'est en nous heurtant à tout ce monde hideux que nous arrivâmes à la plus sale des ruelles jusque-là parcourues. Par une porte tout ouverte nous pénétrâmes dans une masure dont les ais disjoints donnaient un libre accès à l'air du dehors. Pas de lampe pour nous engager dans l'escalier. Nous nous prîmes par le pan de nos habits et suivîmes le premier des policemen qui, éclairé par sa lanterne, ouvrait la voie. Au premier étage, dans un bouge ignoble, à la porte entrebâillée, deux hommes étaient couchés dans le même lit, deux figures de bandits qui nous jetaient des regards féroces, grognant et maugréant d'être réveillés par les *french dogs*, et envoyant à tous les diables notre impertinente curiosité. De là nous montons à l'étage au-dessus. L'obscurité la plus complète continue à régner dans l'escalier, et quel escalier! Au bruit que nous faisons, grognement prolongé des deux dormeurs à la figure si peu rassurante. Cependant, au second, la porte de la chambre est fermée et les policemen frappent, crient, déclinent leurs noms et qualités pour se la faire ouvrir; mais des locataires épouvantés, craignant une surprise, refusent tout d'abord. Nous restons ainsi un instant suspendus les uns sur les autres, véritable grappe humaine, dans

les murs ignoblement graisseux, et de plus une odeur malsaine, *sui generis*, se dégageait partout des chambres et des couloirs : odeur de vieux habits crasseux, de vieilles bottes rances, de chiffons pourris, de tout ce qu'on voudra supposer de plus nauséabond. Nous ne pûmes y tenir plus longtemps et demandâmes à quitter la place. En sortant, nous jetâmes un coup d'œil sur le réfectoire, où entassés sur des bancs et couchés par terre, groupés comme des pouilleux de Murillo, dormaient de pauvres enfants à peine vêtus.

Ces petits vagabonds, dont les parents sans doute étaient à cette heure *partis pour leurs travaux*, débutaient ainsi dans la vie par la misère, l'abandon, l'ignorance. Enfants promis au vice et aux prisons, dignes fils de leurs pères! Comment s'étonner, après cela, que le paupérisme étende toujours plus ses ravages dans Londres et que, malgré tant d'institutions charitables, le vagabondage, la mendicité, le vol, la dégradation, le meurtre aient toujours de si nombreux adeptes dans la moderne Babylone!

Si la rue de la Fleur et du Cygne présente des garnis si peu décents, que dirai-je de ceux de *Lower Keate street*, fréquentés par les voleurs les plus habiles et les plus dangereux, *thieves of the most expert class*, ainsi que les qualifiait l'inspecteur Price qui les connaissait bien. C'est là qu'habitent ces *pick-pockets* à la réputation européenne, qui exploitent en coupe réglée Londres et la Grande-Bretagne, méditant leurs coups longtemps à l'avance comme de vrais joueurs d'échecs, escrocs formés en sociétés ayant leurs chefs et leurs statuts, et qui, parfois laissant momentanément les villes du Royaume-Uni, vont inquiéter Paris ou Vienne de leurs vols audacieux.

Jetons un voile sur ces repaires de filous que la police n'autorise et ne tolère que pour y tendre plus facilement ses souricières, et conduisons de suite le lecteur à *Montague street*, où nous trouvons une série de garnis en apparence plus honnêtes. Ce sont les auberges où viennent loger les escamoteurs, les charlatans, les bateleurs, les bohémiens, les musiciens des rues, tout ce monde interlope qui suit les foires et les courses. Nous passâmes là un agréable quart d'heure, et l'un des habitués de l'endroit, qui se chauffait tranquillement dans la salle commune, au lieu de dormir dans son lit, quoiqu'il fût trois heures du matin, voulut bien nous donner un échantillon de son savoir-faire. Il exécuta devant nous quelques tours de cartes, de gobelets et de passe-passe qui n'étaient pas sans un certain mérite. Le plus curieux consistait à nouer fortement dans le coin d'un mouchoir une pièce d'un shilling (1 fr. 25 c.) qu'il demandait à l'un de nous, puis il desserrait le nœud, nous montrant à la place de notre pièce d'argent un gros penny de cuivre de dix centimes, qu'il nous présentait avec cette politesse exquise particulière aux escamoteurs. Nous acceptions de bonne grâce cette transmutation de métaux qui fut reproduite devant nous à plusieurs reprises et à notre détriment, contrairement à la méthode des alchimistes qui cherchaient au moins à changer le cuivre en argent et le plomb en or, les métaux *ignobles* en métaux *nobles*, comme on disait au bon temps des souffleurs. Toutefois nous nous retirâmes satisfaits de l'escamoteur et l'escamoteur encore plus satisfait de nous.

C'est ainsi que, mêlant le comique au sérieux, nous allions par ces quartiers étranges sous l'œil vigilant de la police qui ne nous perdait pas de vue. Avec quels soins paternels ces bons constables nous guidaient! avec quel ensemble ils nous dirigeaient à travers d'impures ruelles, des cours sombres, des passages qu'on aurait dits sans issue! On devinait que notre vie leur était confiée. Sans leur continuelle vigilance nous eussions été, en effet, non-seulement dévalisés même de notre chemise (je demande pardon aux Anglais de prononcer le mot qui est ici de circonstance), mais peut-être encore écharpés, si nous avions voulu nous défendre. Les visages que nous rencontrions s'étaient comme rembrunis. Abreuvés d'alcool, les gueux dont nous parcourions les demeures rentraient chez eux en tâtonnant. Ceux-là s'étendaient de tout leur long au pied d'un mur, pour ne plus se relever jusqu'au jour; ceux-ci se laissaient choir sur un tas d'immondices où ils disparaissaient à moitié; d'autres sembourbaient dans la fange ou glissaient dans le ruisseau dont l'eau fraîche, en leur caressant la figure et les membres, les réveillait un moment; ils ouvraient alors un œil hagard et interpellaient le passant dans une langue inintelligible. Tous les promeneurs n'étaient pas ivres, et plus d'un de ces nocturnes *travailleurs*, au tempérament de fer, avait résisté aux effets d'une boisson plus que prolongée. Les uns défilaient par groupes bruyants, chantant des refrains ignobles de cette voix si peu musicale propre à la plupart des Anglais. Les autres, enfoncés dans l'embrasure des portes, causaient à voix basse et semblaient projeter quelque mauvais coup. Au passage de la police ils se taisaient subitement et feignaient de se promener.

C'est en nous heurtant à tout ce monde hideux que nous arrivâmes à la plus sale des ruelles jusque-là parcourues. Par une porte tout ouverte nous pénétrâmes dans une masure dont les ais disjoints donnaient un libre accès à l'air du dehors. Pas de lampe pour nous engager dans l'escalier. Nous nous prîmes par le pan de nos habits et suivîmes le premier des policemen qui, éclairé par sa lanterne, ouvrait la voie. Au premier étage, dans un bouge ignoble, à la porte entrebâillée, deux hommes étaient couchés dans le même lit, deux figures de bandits qui nous jetaient des regards féroces, grognant et maugréant d'être réveillés par les *french dogs*, et envoyant à tous les diables notre impertinente curiosité. De là nous montons à l'étage au-dessus. L'obscurité la plus complète continue à régner dans l'escalier, et quel escalier! Au bruit que nous faisons, grognement prolongé des deux dormeurs à la figure si peu rassurante. Cependant, au second, la porte de la chambre est fermée et les policemen frappent, crient, déclinent leurs noms et qualités pour se la faire ouvrir; mais des locataires épouvantés, craignant une surprise, refusent tout d'abord. Nous restons ainsi un instant suspendus les uns sur les autres, véritable grappe humaine, dans



Les pauvrettes abandonnées. — Dessin d'Émile Bayard d'après Durand-Brager.



Les pauvrettes abandonnées. — Dessin d'Émile Bayard d'après Durand-Brager.

se lève presque aussitôt qu'à Saint-Pétersbourg. Nous avions besoin d'air, de lumière. Remerciant le complaisant inspecteur et ses agents, nous nous empressâmes de sortir de ces quartiers fangeux où nous venions de passer six longues heures. London Bridge n'était pas loin; nous allâmes demander à ce pont de la Tamise un peu de fraîcheur et de bien-être.

Déjà les cheminées des usines qui s'étendent entre les ponts de Londres, de Southwarck et de Blackfriars, sur la rive droite du fleuve, commençaient à envoyer dans l'air une ombre de fumée. Les ateliers de machines, les brasseries, les tanneries de ce quartier industriel allaient reprendre leur travail quotidien, tandis que sur la rive gauche, en aval de la vieille tour qui domine ce point de la cité, les navires à l'ancre semblaient sortir de leur sommeil de la nuit. Quelques barques commençaient à se mouvoir, et çà et là, on entendait déjà le bruit du marteau sur l'enclume et le sifflet strident de la vapeur. Un léger brouillard, qui se dégageait de la nappe du fleuve, dont les eaux paresseuses arrivent si lentement jusqu'à la mer, montait sur l'une et l'autre rive et enveloppait une partie de la ville, sans nous cacher toutefois l'imposante façade du palais de Westminster, qui baigne ses pieds dans la Tamise, et le dôme hardi de Saint-Paul, église métropolitaine du vieux Londres. Quel peintre, quel voyageur, passant sur le pont où nous étions, n'a fixé un moment ses yeux sur cette vue unique qu'aurait enviée le Canaletto, car elle n'a d'égale qu'à Venise, et combien le charmant tableau qui se développait de mieux en mieux à nos regards avec l'éclat de plus en plus vif de l'aurore était fait pour reposer notre esprit des tristes émotions de la nuit! Mais il fallait une tache à ce tableau, et nous en eussions voulu voiler le premier plan. Sur une des banquettes de pierre de London Bridge, deux soldats couchés l'un près de l'autre, et à côté une jeune



Un trio de dormeurs. — Dessin de Durand-Brager.

fille, le chapeau et les bandeaux défaits, dormaient profondément, en dépit de la fraîcheur matinale. Cette vue nous ramena au souvenir de la course que nous venions de faire. Malgré le changement de quartier, de pareils spectacles devaient se succéder d'ailleurs jusqu'à notre logis. Dans le Strand, l'orgie nocturne se prolongeait malgré l'aurore, et quand nous rentrâmes chez nous, les *divans* de Haymarket, encore ouverts, encore éclairés, renfermaient leurs éternels buveurs, accoudés sur les tables de marbre. Une partie des femmes qui sillonnent ce vilain quartier entre minuit et quatre heures du matin étaient restées aussi dans les cafés. Dans la rue, cachés dans l'embrasure des portes, dormaient de jeunes gamins accroupis les uns sur les autres. Sur la chaussée, quatre policemen emportaient gravement sur une civière une femme ivre-morte.

Tels sont les spectacles navrants qui se déroulent aux yeux du curieux, la nuit, dans les quartiers pauvres de Londres. Je n'ai pas chargé le tableau, je n'ai écrit que ce que j'ai vu. D'autres avant moi, témoins des mêmes misères, en ont parlé plus éloquemment. Qui n'a lu ce qu'a dit à ce sujet Léon Faucher, l'une des gloires de l'économie politique française? Qui ne connaît les articles si saisissants d'Alphonse Esquiros, qui a si noblement employé les longs loisirs de l'exil à étudier l'Angleterre et la vie anglaise? Il faut relire, il faut citer ici l'un et l'autre de ces deux maîtres, car leurs récits émouvants et si vrais viendront confirmer le mien.

« Le chemin de fer de Blackwall, dit Léon Faucher dans ses *Études sur l'Angleterre*, traverse White Chapel dans toute sa longueur. Du haut des arcades sur lesquelles la voie ferrée est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfants blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles

se lève presque aussitôt qu'à Saint-Pétersbourg. Nous avions besoin d'air, de lumière. Remerciant le complaisant inspecteur et ses agents, nous nous empressâmes de sortir de ces quartiers fangeux où nous venions de passer six longues heures. London Bridge n'était pas loin; nous allâmes demander à ce pont de la Tamise un peu de fraîcheur et de bien-être.

Déjà les cheminées des usines qui s'étendent entre les ponts de Londres, de Southwarck et de Blackfriars, sur la rive droite du fleuve, commençaient à envoyer dans l'air une ombre de fumée. Les ateliers de machines, les brasseries, les tanneries de ce quartier industriel allaient reprendre leur travail quotidien, tandis que sur la rive gauche, en aval de la vieille tour qui domine ce point de la cité, les navires à l'ancre semblaient sortir de leur sommeil de la nuit. Quelques barques commençaient à se mouvoir, et çà et là, on entendait déjà le bruit du marteau sur l'enclume et le sifflet strident de la vapeur. Un léger brouillard, qui se dégageait de la nappe du fleuve, dont les eaux paresseuses arrivent si lentement jusqu'à la mer, montait sur l'une et l'autre rive et enveloppait une partie de la ville, sans nous cacher toutefois l'imposante façade du palais de Westminster, qui baigne ses pieds dans la Tamise, et le dôme hardi de Saint-Paul, église métropolitaine du vieux Londres. Quel peintre, quel voyageur, passant sur le pont où nous étions, n'a fixé un moment ses yeux sur cette vue unique qu'aurait enviée le Canaletto, car elle n'a d'égale qu'à Venise, et combien le charmant tableau qui se développait de mieux en mieux à nos regards avec l'éclat de plus en plus vif de l'aurore était fait pour reposer notre esprit des tristes émotions de la nuit! Mais il fallait une tache à ce tableau, et nous en eussions voulu voiler le premier plan. Sur une des banquettes de pierre de London Bridge, deux soldats couchés l'un près de l'autre, et à côté une jeune



Un trio de dormeurs. — Dessin de Durand-Brager.

fille, le chapeau et les bandeaux défaits, dormaient profondément, en dépit de la fraîcheur matinale. Cette vue nous ramena au souvenir de la course que nous venions de faire. Malgré le changement de quartier, de pareils spectacles devaient se succéder d'ailleurs jusqu'à notre logis. Dans le Strand, l'orgie nocturne se prolongeait malgré l'aurore, et quand nous rentrâmes chez nous, les *divans* de Haymarket, encore ouverts, encore éclairés, renfermaient leurs éternels buveurs, accoudés sur les tables de marbre. Une partie des femmes qui sillonnent ce vilain quartier entre minuit et quatre heures du matin étaient restées aussi dans les cafés. Dans la rue, cachés dans l'embrasure des portes, dormaient de jeunes gamins accroupis les uns sur les autres. Sur la chaussée, quatre policemen emportaient gravement sur une civière une femme ivre-morte.

Tels sont les spectacles navrants qui se déroulent aux yeux du curieux, la nuit, dans les quartiers pauvres de Londres. Je n'ai pas chargé le tableau, je n'ai écrit que ce que j'ai vu. D'autres avant moi, témoins des mêmes misères, en ont parlé plus éloquemment. Qui n'a lu ce qu'a dit à ce sujet Léon Faucher, l'une des gloires de l'économie politique française? Qui ne connaît les articles si saisissants d'Alphonse Esquiros, qui a si noblement employé les longs loisirs de l'exil à étudier l'Angleterre et la vie anglaise? Il faut relire, il faut citer ici l'un et l'autre de ces deux maîtres, car leurs récits émouvants et si vrais viendront confirmer le mien.

« Le chemin de fer de Blackwall, dit Léon Faucher dans ses *Études sur l'Angleterre*, traverse White Chapel dans toute sa longueur. Du haut des arcades sur lesquelles la voie ferrée est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfants blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles



Un dortoir de common *lodging house*. — Dessin de Durand-Brager.



Un dortoir de *common lodging house.* — Dessin de Durand-Brager.

vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés.... A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, ainsi que l'ont constaté les rapports des médecins. »

Une chose qui attriste quand on étudie la misère à Londres, c'est que cette misère est partout. Nous l'avons visitée dans ses quartiers classiques : ceux qui ont toujours de préférence attiré l'attention du moraliste, de l'économiste, du voyageur; mais elle existe ailleurs, et voici que le West-End, ce quartier des plus aristocratiques et des plus élégants, cantonné à l'extrémité occidentale du nouveau Londres, va nous présenter lui-même de tristes et sombres réduits. « Dans le superbe quartier de Kensington, non loin des splendides jardins de la reine, nous dit un écrivain anglais, se trouvent des rues entières formées par d'affreux bouges creusés dans un sol tout visqueux d'ordures. Une partie de la population misérable de Kensington habite ces trous infects; une autre partie a pris pour refuge des voitures de bohémiens, à demi enfouies dans la boue; d'autres n'ont pour demeures que d'anciennes caisses de fiacres démontées, pour lesquelles ils payent un loyer de six pence (soixante centimes de franc) par semaine. »

« Les plus malheureux encore, dit, en citant ces lignes, M. Reclus, dans son *Guide à Londres*, sont ceux qui n'ont pas même une caisse de fiacre, et qui, pendant les nuits de brouillard ou de neige, n'ont d'autre ressource que de se promener dans les rues ou dans les larges allées qui entourent certains parcs. Bien qu'il ne manque pas à Londres de *garnis* où l'on couche à deux pence par nuit, cependant il est parfois des milliers de personnes qui n'ont pas même assez d'argent pour se procurer ce vil abri. Sous les arcades de la place de Covent-Garden se promènent, toutes les nuits, de pauvres faméliques attendant avec anxiété le point du jour. Dans les périodes de misère, si fréquentes par suite des chômages de diverses industries, on voit, dès quatre et cinq heures du soir, des malheureux prendre place sur les bancs du Mall et du Bird-Cage-Walk, autour de Saint-James's Park; parfois on se presse, on se foule pour avoir une place : au moins vaut-il mieux être assis sur un banc de bois que de se coucher par terre, au pied d'un arbre. La nuit, le policeman, tenu de faire exécuter sa consigne, réveille les dormeurs en les avertissant qu'il est interdit de dormir sur les bancs des promenades. « Nous ne dormons pas, nous nous promenons, » répondent ces libres citoyens anglais, et le policeman continue son chemin. Pendant les nuits du samedi au dimanche, les dormeurs sont plus rares sur les bancs de Saint-James's et sous les arcades de Covent-Garden : les misérables se promènent alors autour des *gin-palaces*, dans l'espoir de trouver sur le pavé des pièces de cuivre ou d'argent perdues par les ivrognes. »

A tous les auteurs auxquels je viens d'emprunter de si nombreux extraits, il faudrait joindre Mayhew, si populaire dans la Grande-Bretagne, et dont l'intéressant et remarquable ouvrage, bien connu aussi en France, *London labour and London poor*, Londres travailleur et Londres pauvre, dénonce sans détours aux habitants de la riche métropole toutes les hontes de leurs plaies sociales.

Quels palliatifs apporter à tant de misères? Le paupérisme est-il un vice irremédiable, une plaie que les sociétés modernes doivent accepter sans espoir d'en être jamais délivrées? Les grandes villes sont-elles invariablement vouées aux tristes spectacles dont Londres venait de nous présenter le spécimen? Voilà ce que je me demandais en moi-même au retour de mon excursion nocturne dans White Chapel, et il me semble que, pour peu qu'il se préoccupe du mouvement social et de la vie morale des peuples à notre époque, chacun de nos lecteurs doit se faire la même question. Quel est donc le plus sûr moyen d'arriver à la régénération des classes pauvres? Je n'en vois qu'un qui soit sans réplique : l'instruction, l'éducation ! Les Anglais ont fait beaucoup dans ce sens, mais moins encore qu'en Suisse et en Allemagne. En Suisse même il est des cantons où il n'existe pas de pauvres. Les institutions charitables, comme les salles d'asile, les *work-houses*, les dépôts de mendicité, les sociétés de bienfaisance, ne peuvent qu'apporter un remède au mal. Elles ne l'arrêtent pas dans sa source; elles ne profitent pas du reste aux pauvres honteux qui craignent d'étaler leur misère, d'implorer ouvertement les secours d'autrui. Les sociétés de tempérance ne corrigent jamais que la minime partie des buveurs; les sociétés bibliques, les prédications en plein air dont on fait si grand usage à Londres [1], ne rendent guère plus de religion à l'homme dégradé qui en a perdu l'instinct. Certaines ordonnances municipales ne font qu'augmenter le mal. Qu'importe que vous exigiez le repos du dimanche, si après l'heure des offices les buvettes, les tavernes un moment fermées se rouvrent, et si le robinet qui verse la bière au comptoir ne s'arrête pas tout le jour? Les buveurs font queue à la porte, occupation qui en vaut bien une autre, et vos règlements de police ne tendent qu'à amener des troubles dans la rue.

Pour combattre utilement le paupérisme et tout ce cortége de vices qu'il entraîne avec lui, il faut donc à tout prix répandre l'éducation; c'est encore la façon la meilleure et la plus certaine d'élever le niveau moral en même temps qu'intellectuel des masses, et de leur donner l'habitude de l'épargne, la seule qui peut les con-

1. Les prédications en plein vent sont un des spectacles qui étonnent le plus l'étranger dès son arrivée à Londres. Tous les soirs, et souvent pendant le jour le dimanche, sur les promenades, sur les places les plus fréquentées, au voisinage des *squares*, des hommes à la figure austère, vêtus de noir, cravatés de blanc, la tête découverte, une Bible sous le bras, se mettent à lire et à prêcher. D'abord un passant les écoute, puis deux, puis la foule s'amasse, les voitures s'arrêtent, hommes et femmes, soldats et *civilians*, grands et petits entourent gravement le prêcheur. D'une voix lente, sourde, cadencée, comme celle de beaucoup de ministres protestants quand ils prêchent ou expliquent la Bible, celui-ci débite imperturbablement sa harangue; pas un mot, pas un cri moqueur ne s'échappe de l'auditoire. Ce calme qui ne se dément jamais est un des traits distinctifs de la nation anglaise. A Paris, si la police permettait au premier venu de prêcher en plein air, il ne tiendrait pas deux minutes contre les *lazzis*, les quolibets, et peut-être même les projectiles, ne fût-ce que ceux des gamins.

vergetées par le froid ! Il y a là de pauvres diables qui ont toujours eu faim à partir du jour où ils ont été sevrés.... A force de privations, le sang de ces malheureux s'appauvrit, et de rouge devient jaune, ainsi que l'ont constaté les rapports des médecins. »

Une chose qui attriste quand on étudie la misère à Londres, c'est que cette misère est partout. Nous l'avons visitée dans ses quartiers classiques : ceux qui ont toujours de préférence attiré l'attention du moraliste, de l'économiste, du voyageur; mais elle existe ailleurs, et voici que le West-End, ce quartier des plus aristocratiques et des plus élégants, cantonné à l'extrémité occidentale du nouveau Londres, va nous présenter lui-même de tristes et sombres réduits. « Dans le superbe quartier de Kensington, non loin des splendides jardins de la reine, nous dit un écrivain anglais, se trouvent des rues entières formées par d'affreux bouges creusés dans un sol tout visqueux d'ordures. Une partie de la population misérable de Kensington habite ces trous infects; une autre partie a pris pour refuge des voitures de bohémiens, à demi enfouies dans la boue; d'autres n'ont pour demeures que d'anciennes caisses de fiacres démontées, pour lesquelles ils payent un loyer de six pence (soixante centimes de franc) par semaine. »

« Les plus malheureux encore, dit, en citant ces lignes, M. Reclus, dans son *Guide à Londres*, sont ceux qui n'ont pas même une caisse de fiacre, et qui, pendant les nuits de brouillard ou de neige, n'ont d'autre ressource que de se promener dans les rues ou dans les larges allées qui entourent certains parcs. Bien qu'il ne manque pas à Londres de *garnis* où l'on couche à deux pence par nuit, cependant il est parfois des milliers de personnes qui n'ont pas même assez d'argent pour se procurer ce vil abri. Sous les arcades de la place de Covent-Garden se promènent, toutes les nuits, de pauvres faméliques attendant avec anxiété le point du jour. Dans les périodes de misère, si fréquentes par suite des chômages de diverses industries, on voit, dès quatre et cinq heures du soir, des malheureux prendre place sur les bancs du Mall et du Bird-Cage-Walk, autour de Saint-James's Park; parfois on se presse, on se foule pour avoir une place : au moins vaut-il mieux être assis sur un banc de bois que de se coucher par terre, au pied d'un arbre. La nuit, le policeman, tenu de faire exécuter sa consigne, réveille les dormeurs en les avertissant qu'il est interdit de dormir sur les bancs des promenades. « Nous ne dormons pas, nous nous promenons, » répondent ces libres citoyens anglais, et le policeman continue son chemin. Pendant les nuits du samedi au dimanche, les dormeurs sont plus rares sur les bancs de Saint-James's et sous les arcades de Covent-Garden : les misérables se promènent alors autour des *gin-palaces*, dans l'espoir de trouver sur le pavé des pièces de cuivre ou d'argent perdues par les ivrognes. »

A tous les auteurs auxquels je viens d'emprunter de si nombreux extraits, il faudrait joindre Mayhew, si populaire dans la Grande-Bretagne, et dont l'intéressant et remarquable ouvrage, bien connu aussi en France, *London labour and London poor*, Londres travailleur et Londres pauvre, dénonce sans détours aux habitants de la riche métropole toutes les hontes de leurs plaies sociales.

Quels palliatifs apporter à tant de misères? Le paupérisme est-il un vice irremédiable, une plaie que les sociétés modernes doivent accepter sans espoir d'en être jamais délivrées? Les grandes villes sont-elles invariablement vouées aux tristes spectacles dont Londres venait de nous présenter le spécimen? Voilà ce que je me demandais en moi-même au retour de mon excursion nocturne dans White Chapel, et il me semble que, pour peu qu'il se préoccupe du mouvement social et de la vie morale des peuples à notre époque, chacun de nos lecteurs doit se faire la même question. Quel est donc le plus sûr moyen d'arriver à la régénération des classes pauvres? Je n'en vois qu'un qui soit sans réplique : l'instruction, l'éducation ! Les Anglais ont fait beaucoup dans ce sens, mais moins encore qu'en Suisse et en Allemagne. En Suisse même il est des cantons où il n'existe pas de pauvres. Les institutions charitables, comme les salles d'asile, les *work-houses*, les dépôts de mendicité, les sociétés de bienfaisance, ne peuvent qu'apporter un remède au mal. Elles ne l'arrêtent pas dans sa source; elles ne profitent pas du reste aux pauvres honteux qui craignent d'étaler leur misère, d'implorer ouvertement les secours d'autrui. Les sociétés de tempérance ne corrigent jamais que la minime partie des buveurs; les sociétés bibliques, les prédications en plein air dont on fait si grand usage à Londres [1], ne rendent guère plus de religion à l'homme dégradé qui en a perdu l'instinct. Certaines ordonnances municipales ne font qu'augmenter le mal. Qu'importe que vous exigiez le repos du dimanche, si après l'heure des offices les buvettes, les tavernes un moment fermées se rouvrent, et si le robinet qui verse la bière au comptoir ne s'arrête pas tout le jour? Les buveurs font queue à la porte, occupation qui en vaut bien une autre, et vos règlements de police ne tendent qu'à amener des troubles dans la rue.

Pour combattre utilement le paupérisme et tout ce cortége de vices qu'il entraine avec lui, il faut donc à tout prix répandre l'éducation; c'est encore la façon la meilleure et la plus certaine d'élever le niveau moral en même temps qu'intellectuel des masses, et de leur donner l'habitude de l'épargne, la seule qui peut les con-

1. Les prédications en plein vent sont un des spectacles qui étonnent le plus l'étranger dès son arrivée à Londres. Tous les soirs, et souvent pendant le jour le dimanche, sur les promenades, sur les places les plus fréquentées, au voisinage des *squares*, des hommes à la figure austère, vêtus de noir, cravatés de blanc, la tête découverte, une Bible sous le bras, se mettent à lire et à prêcher. D'abord un passant les écoute, puis deux, puis la foule s'amasse, les voitures s'arrêtent, hommes et femmes, soldats et *civilians*, grands et petits entourent gravement le prêcheur. D'une voix lente, sourde, cadencée, comme celle de beaucoup de ministres protestants quand ils prêchent ou expliquent la Bible, celui-ci débite imperturbablement sa harangue; pas un mot, pas un cri moqueur ne s'échappe de l'auditoire. Ce calme qui ne se dément jamais est un des traits distinctifs de la nation anglaise. A Paris, si la police permettait au premier venu de prêcher en plein air, il ne tiendrait pas deux minutes contre les *lazzis*, les quolibets, et peut-être même les projectiles, ne fût-ce que ceux des gamins.



La ville de l'Assomption : vue prise du Rio-Paraguay. — Hutte principale des Indiens Payaguas (Tolderia). — Dessin de Sauvageot.

# FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY

PAR LE DOCTEUR ALFRED DEMERSAY [1].

1844 – 1847

Les Indiens Payaguàs.

L'histoire des races américaines pourrait tenir dans quelques pages. Les unes ont accepté la demi-servitude que leur apportaient les conquérants; les autres, plus rebelles, ont voulu lutter et ont été détruites; celles qui luttent encore, périront. Les races qui ont préféré la sujétion à la mort, en mêlant dans une forte proportion leur sang au sang européen, n'ont disparu comme races que pour entrer comme partie intégrante, et quelquefois dominante, dans les nationalités américaines : la grande famille des Guaranis offre à l'observation de l'ethnologue l'exemple le plus frappant de cette fusion intime.

Mais au milieu d'elle, à côté des hordes insoumises du Grand-Chaco [2] si remarquables par leurs belles proportions, il existe encore une peuplade peu nombreuse dont les rangs chaque jour s'éclaircissent, et qui près de disparaître, a légué intactes à la génération actuelle, avec une complète indépendance, ses croyances, ses coutumes, et les glorieuses traditions de ses ancêtres.

A l'époque de la découverte, les Payaguàs, tel est le nom de cette nation vaillante, partagés en deux tribus, les *Gadiguès* et les *Magachs* [1], vivaient sur les rives et les îles nombreuses du Rio-Paraguay, vers les 21 et 25° de latitude. Ces résidences n'avaient rien de fixe. Maîtres du fleuve et jaloux de son empire, ils naviguaient depuis le lac de Xarayes, et faisaient de lointaines excursions sur le Paranà jusqu'à Corrientes et Santa-Fé d'un côté, et jusqu'au *Salto chico*, de l'autre.

On a proposé comme étymologie assez rationnelle du nom de ces Indiens, les deux mots guaranis *paï* et *aguaà*, qui signifient « attaché à la rame, » ce qui est tout à fait en rapport avec leurs habitudes. Ensuite, on a voulu voir dans l'expression *Paraguay*, appliquée comme dénomination à la rivière, avant de l'être à la province, une corruption de *Payaguà*, corruption assez légère, et qui nous paraît fort admissible.

Quoi qu'il en soit de cette supposition dont nous ne

1. Suite. Voyez la 85° livraison du *Tour du Monde*, 1861, p. 97. Fragments extraits de l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8°, divisés en 4 parties; avec Atlas de dix-huit planches teintées et deux cartes, publiés en cinq livraisons. En vente : les parties I, II et III du texte et les QUATRE premières livraisons de l'Atlas. La IV° et dernière partie paraîtra prochainement avec la V° livraison de planches. Paris, librairie Hachette et Comp.

2. Voyez les *Aventures de la senora Libarona dans le Grand-Chaco*, 73° livraison (1861).

1. Et par altération *Sarigués* et *Agaces*. Les créoles appelèrent aussi ces derniers Tacumbùs (*Tacoumbous*), du nom du district qu'ils habitaient.



La ville de l'Assomption : vue prise du Rio-Paraguay. — Hutte principale des Indiens Payaguas (Tolderia). — Dessin de Sauvageot.

# FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY

PAR LE DOCTEUR ALFRED DEMERSAY [1].

1844-1847

### Les Indiens Payaguàs.

L'histoire des races américaines pourrait tenir dans quelques pages. Les unes ont accepté la demi-servitude que leur apportaient les conquérants; les autres, plus rebelles, ont voulu lutter et ont été détruites; celles qui luttent encore, périront. Les races qui ont préféré la sujétion à la mort, en mêlant dans une forte proportion leur sang au sang européen, n'ont disparu comme races que pour entrer comme partie intégrante, et quelquefois dominante, dans les nationalités américaines : la grande famille des Guaranis offre à l'observation de l'ethnologue l'exemple le plus frappant de cette fusion intime.

Mais au milieu d'elle, à côté des hordes insoumises du Grand-Chaco [2] si remarquables par leurs belles proportions, il existe encore une peuplade peu nombreuse dont les rangs chaque jour s'éclaircissent, et qui près de disparaître, a légué intactes à la génération actuelle, avec une complète indépendance, ses croyances, ses coutumes, et les glorieuses traditions de ses ancêtres.

A l'époque de la découverte, les Payaguàs, tel est le nom de cette nation vaillante, partagés en deux tribus, les *Gadigués* et les *Magachs* [1], vivaient sur les rives et les îles nombreuses du Rio-Paraguay, vers les 21 et 25° de latitude. Ces résidences n'avaient rien de fixe. Maîtres du fleuve et jaloux de son empire, ils naviguaient depuis le lac de Xarayes, et faisaient de lointaines excursions sur le Paranà jusqu'à Corrientes et Santa-Fé d'un côté, et jusqu'au *Salto chico*, de l'autre.

On a proposé comme étymologie assez rationnelle du nom de ces Indiens, les deux mots guaranis *paï* et *aguaà*, qui signifient « attaché à la rame, » ce qui est tout à fait en rapport avec leurs habitudes. Ensuite, on a voulu voir dans l'expression *Paraguay*, appliquée comme dénomination à la rivière, avant de l'être à la province, une corruption de *Payaguà*, corruption assez légère, et qui nous paraît fort admissible.

Quoi qu'il en soit de cette supposition dont nous ne

1. Suite. Voyez la 85e livraison du *Tour du Monde*, 1861, p. 97. Fragments extraits de l'*Histoire physique, économique et politique du Paraguay et des Établissements des Jésuites*. Deux volumes grand in-8°, divisés en 4 parties; avec Atlas de dix-huit planches teintées et deux cartes, publiés en cinq livraisons. En vente : les parties I, II et III du texte et les QUATRE premières livraisons de l'Atlas. La IVe et dernière partie paraîtra prochainement avec la Ve livraison de planches. Paris, librairie Hachette et Comp.

2. Voyez les *Aventures de la senora Libarona dans le Grand-Chaco*, 73e livraison (1861).

1. Et par altération *Sarigués* et *Agaces*. Les créoles appelèrent aussi ces derniers Tacumbùs (*Tacoumbous*), du nom du district qu'ils habitaient.

quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne. J'ai retrouvé cette conformation délicate, cette distinction si enviée des Européennes, dans les nations du Chaco, qui sont, avec les Payaguàs, les plus belles de l'Amérique.

Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et ne les attachent jamais.

Lorsqu'une jeune fille sort de l'enfance, elle subit un tatouage. A l'aide d'une épine et du fruit du genipayer[1], on lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez, jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Sa nuance varie du violet au bleu-ardoise, et ses traces sont indélébiles. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins tracés avec la teinte enflammée de l'*urucu*[2]; mais cette mode, générale il y a un demi-siècle, et qu'Azara décrit en détail, devient de plus en plus rare.


Le paye ou médecin payaguas (voy. p. 342). — Dessin de H. Rousseau.

Les Payaguàs vont nus dans leurs tentes (*toldos*); mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton, qui les entoure à partir du creux de l'estomac jusqu'au-dessous du genou. Cette pièce d'étoffe, qu'ils croisent sur leur corps à la manière du *chiripa* des créoles, est un des rares produits de leur industrie. Les femmes sont chargées du soin de sa fabrication, pour laquelle elles emploient le seul secours des doigts, sans se servir de navette et de métier. D'autres se contentent d'endosser une chemisette sans col ni manche, assez semblable au *tipoy* des Guaranis. Toutefois, l'usage des vêtements semble leur devenir à tous de jour en jour plus familier, et, parmi ceux que j'ai vus vaguer dans les rues de l'Assomption, aucun ne s'était contenté, comme autrefois, de se couvrir de peintures figurant des vestes et des culottes.

Quelques anciennes coutumes ont encore disparu : telle est celle qu'avaient les hommes de porter soit le *barbote*[1], soit une petite baguette d'argent analogue au *tembeta* des Guaranis sauvages ou Cayaguàs. D'autres ne sont reprises qu'à de rares intervalles, ou à certaines époques; alors on voit reparaître, en ces jours solennels, les longues aigrettes de plumes fixées sur le sommet de la tête; les tatouages variés et de couleurs tranchantes; les dessins bizarres dont ils se couvraient le visage, les bras et la poitrine; les colliers de verroterie ou de coquillage; enfin, les bracelets d'ongles de *capivaras*, enroulés autour des poignets et des malléoles. Mais la tradition de cette *ornementation* compliquée a été religieusement conservée par le *paye* (*Pa-ye*) ou médecin de la tribu, représenté ci-contre fidèlement.

Les Payaguàs vivent sur la rive gauche du Rio-Paraguay, qu'ils ne quittent jamais pour aller s'établir du côté opposé, où les Indiens du Chaco, avec lesquels ils sont toujours en guerre, ne manqueraient pas de les attaquer. Leur hutte principale (*tolderia*), élevée sur le bord du fleuve[2], consiste en une grande case allongée, haute de trois à quatre mètres, faite de bambous placés sur des fourches et que l'on a recouverts de nattes de jonc non tressées. Des dépouilles de jaguars, de *capi-*

1. Nandipa (*genipa americana*).

2. L'*urucu* ou rocou est une couleur rouge, que l'on obtient des téguments de la graine de l'arbuste connu en botanique sous le nom de *bixa orellana*. Cette matière, précieuse par ses applications à l'industrie, figure dans les exportations de la Guyane française.

1. Morceau de bois léger, arrondi, de dimensions variables, qui se place dans une ouverture pratiquée à la lèvre inférieure. Les Botocoudos, les Lenguas, etc., semblent renoncer aussi à cet affreux ornement autrefois très usité.

2. Cette partie du rivage est appelée *el Banco*. Elle sert de lieu de promenade le dimanche (voy. page 337).

quoiqu'elles marchent pieds nus, et qu'elles ne prennent aucun soin de leur personne. J'ai retrouvé cette conformation délicate, cette distinction si enviée des Européennes, dans les nations du Chaco, qui sont, avec les Payaguàs, les plus belles de l'Amérique.

Elles laissent flotter leurs cheveux sur les épaules, et ne les attachent jamais.

Lorsqu'une jeune fille sort de l'enfance, elle subit un tatouage. A l'aide d'une épine et du fruit du genipayer[1], on lui trace une raie bleuâtre large d'un centimètre, laquelle commence à la racine des cheveux, traverse le front, et descend perpendiculairement sur le nez, jusqu'à la lèvre supérieure exclusivement. Au moment de son mariage, on prolonge cette bande sur la lèvre inférieure jusque sous le menton. Sa nuance varie du violet au bleu-ardoise, et ses traces sont indélébiles. Quelques femmes ajoutent à celle-ci d'autres lignes et des dessins tracés avec la teinte enflammée de l'*urucu*[2]; mais cette mode, générale il y a un demi-siècle, et qu'Azara décrit en détail, devient de plus en plus rare.

Les Payaguàs vont nus dans leurs tentes (*toldos*); mais, lorsqu'ils se rendent en ville, hommes et femmes portent une petite couverture ou mante de coton, qui les entoure à partir du creux de l'estomac jusqu'au-dessous du genou. Cette pièce d'étoffe, qu'ils croisent sur leur corps à la manière du *chiripa* des créoles, est un des rares produits de leur industrie. Les femmes sont chargées du soin de sa fabrication, pour laquelle elles emploient le seul secours des doigts, sans se servir de navette et de métier. D'autres se contentent d'endosser une chemisette sans col ni manche, assez semblable au *tipoy* des Guaranis. Toutefois, l'usage des vêtements semble leur devenir à tous de jour en jour plus familier, et, parmi ceux que j'ai vus vaguer dans les rues de l'Assomption, aucun ne s'était contenté, comme autrefois, de se couvrir de peintures figurant des vestes et des culottes.



Le paye ou médecin payaguas (voy. p. 342). — Dessin de H. Rousseau.

Quelques anciennes coutumes ont encore disparu : telle est celle qu'avaient les hommes de porter soit le *barbote*[1], soit une petite baguette d'argent analogue au *tembeta* des Guaranis sauvages ou Cayaguàs. D'autres ne sont reprises qu'à de rares intervalles, ou à certaines époques; alors on voit reparaître, en ces jours solennels, les longues aigrettes de plumes fixées sur le sommet de la tête; les tatouages variés et de couleurs tranchantes; les dessins bizarres dont ils se couvraient le visage, les bras et la poitrine; les colliers de verroterie ou de coquillage; enfin, les bracelets d'ongles de *capivaras*, enroulés autour des poignets et des malléoles. Mais la tradition de cette *ornementation* compliquée a été religieusement conservée par le *paye* (*Pa-ye*) ou médecin de la tribu, représenté ci-contre fidèlement.

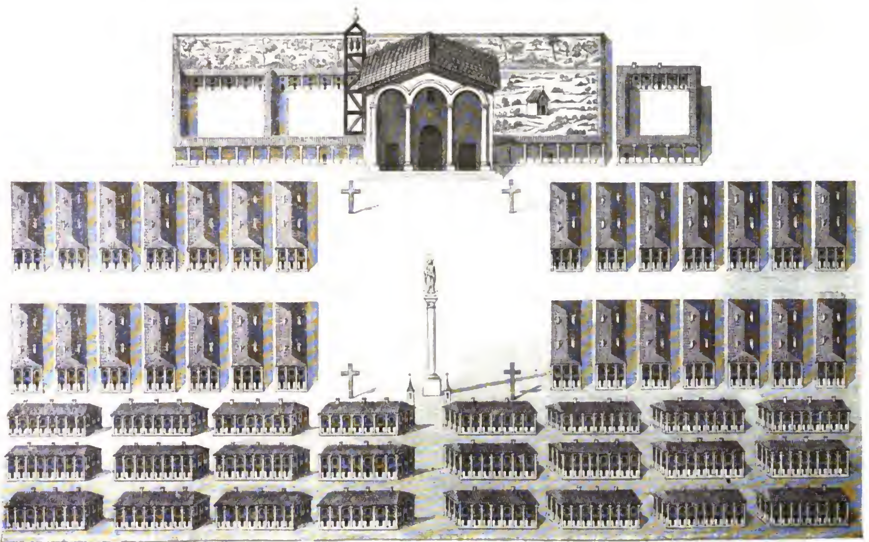
Les Payaguàs vivent sur la rive gauche du Rio-Paraguay, qu'ils ne quittent jamais pour aller s'établir du côté opposé, où les Indiens du Chaco, avec lesquels ils sont toujours en guerre, ne manqueraient pas de les attaquer. Leur hutte principale (*tolderia*), élevée sur le bord du fleuve[2], consiste en une grande case allongée, haute de trois à quatre mètres, faite de bambous placés sur des fourches et que l'on a recouverts de nattes de jonc non tressées. Des dépouilles de jaguars, de *capi-*

1. Nandipa (*genipa americana*).

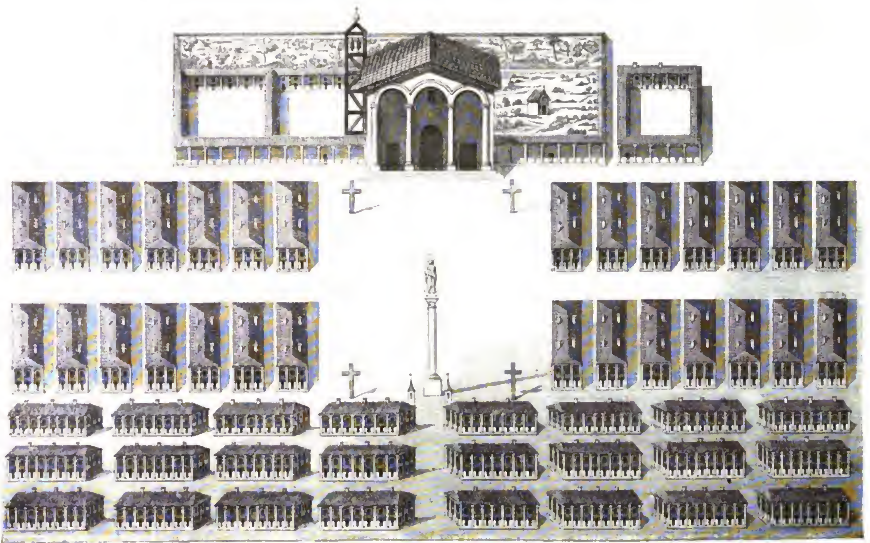
2. L'*urucu* ou rocou est une couleur rouge, que l'on obtient des téguments de la graine de l'arbuste connu en botanique sous le nom de *bixa orellana*. Cette matière, précieuse par ses applications à l'industrie, figure dans les exportations de la Guyane française.

1. Morceau de bois léger, arrondi, de dimensions variables, qui se place dans une ouverture pratiquée à la lèvre inférieure. Les Botocoudos, les Lenguas, etc., semblent renoncer aussi à cet affreux ornement autrefois très usité.

2. Cette partie du rivage est appelée *el Banco*. Elle sert de lieu de promenade le dimanche (voy. page 337).



Plan de la mission de Candelaria au Paraguay (la maison isolée, à côté de l'église et du cimetière, était réservée aux veuves).



Plan de la mission de Candelaria au Paraguay (la maison isolée, à côté de l'église et du cimetière, était réservée aux veuves).

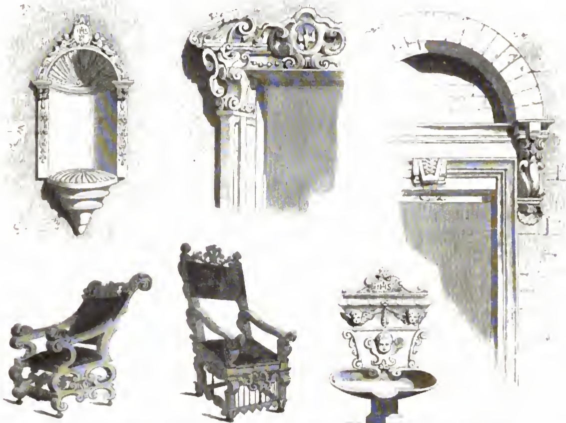
gares faits avec la feuille roulée du palmier et le *petun*, lesquels jouaient un grand rôle au Brésil dans les cérémonies des Tupinambas, et chez les Caraïbes des Antilles, toutes les fois qu'il fallait décider de la paix ou de la guerre, évoquer les mânes des ancêtres, etc., et que les premiers navigateurs prirent pour des torches.

Statistique. — Population. — Mœurs.

En se plaçant à un point de vue général, on peut distinguer à la fois dans la population du Paraguay :

Des hordes d'Indiens indépendants (*Indios bravos*); des Indiens soumis; des métis à tous les degrés de la race autochthone avec la race latine; quelques Nègres, en très-petit nombre; des hommes de couleur provenant de leur mélange, soit avec les blancs, soit avec les Indiens; enfin des blancs, issus pour la plupart des alliances contractées par les conquérants avec les femmes indigènes, à une époque plus ou moins reculée. Ils constituent la masse de la population, et prennent le nom de créoles ou *fils du pays*, lorsqu'ils veulent se distinguer des quelques rares Espagnols venus d'Europe, et qui ont échappé aux persécutions du docteur Francia; ils ont d'ailleurs perdu toute trace de sang guarani.

Pour quelle part, selon quelles proportions, chacune



DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET MEUBLES DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Thérond.

Niche de la mission de Jésus. — Porte basse de la façade de l'église de San-Borja. — Porte latérale de l'église de San-Borja. — Fauteuil dans la mission de Trinidad. — Fauteuil de la mission de San-Luz — Bénitier de la mission de Santa-Rosa.

de ces catégories entre-t-elle dans le chiffre de la population totale?

Sans s'écarter beaucoup de la vérité — impossible à connaître d'une manière rigoureuse, — on peut établir que les blancs entrent pour six dixièmes dans la masse de la population; les Indiens pour deux dixièmes, et les hommes de couleur et les métis à tous les degrés et de toute race, pour le reste, soit deux dixièmes.

A la fin du siècle dernier, la population totale du Paraguay s'élevait, d'après un recensement officiel, à quatre-vingt-dix-sept mille quatre cent quatre-vingts individus.

Depuis cette époque, un ensemble de circonstances très-favorables a contribué à l'accroissement de cette population, laquelle s'élève *très-probablement* aujourd'hui au chiffre, déjà fort éloigné du précédent, de six cent mille âmes.

L'Afrique n'est jamais entrée que pour une faible part dans la population du Paraguay, à laquelle elle a cependant fourni des esclaves pendant plusieurs siècles. Mais la position méditerranée de la province, l'absence de communications directes avec le littoral, l'obligation imposée aux habitants de tirer les nègres de Buenos-Ayres, en doublant leur valeur, ont de tout temps fait obstacle à leur introduction sur une large échelle. Après la chute du gouvernement colonial, le docteur Francia,

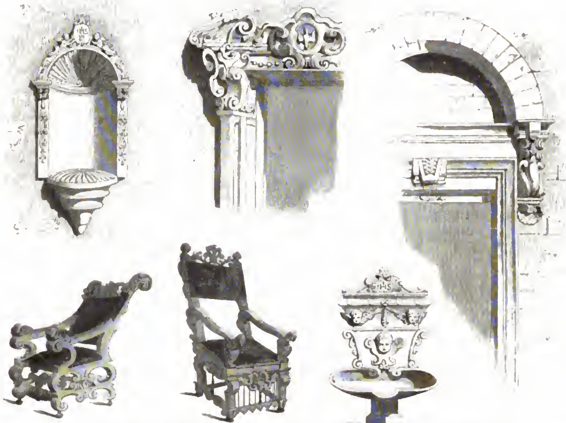
gares faits avec la feuille roulée du palmier et le *petun*, lesquels jouaient un grand rôle au Brésil dans les cérémonies des Tupinambas, et chez les Caraïbes des Antilles, toutes les fois qu'il fallait décider de la paix ou de la guerre, évoquer les mânes des ancêtres, etc., et que les premiers navigateurs prirent pour des torches.

Statistique. — Population. — Mœurs.

En se plaçant à un point de vue général, on peut distinguer à la fois dans la population du Paraguay :

Des hordes d'Indiens indépendants (*Indios bravos*); des Indiens soumis; des métis à tous les degrés de la race autochthone avec la race latine; quelques Nègres, en très-petit nombre; des hommes de couleur provenant de leur mélange, soit avec les blancs, soit avec les Indiens; enfin des blancs, issus pour la plupart des alliances contractées par les conquérants avec les femmes indigènes, à une époque plus ou moins reculée. Ils constituent la masse de la population, et prennent le nom de créoles ou *fils du pays*, lorsqu'ils veulent se distinguer des quelques rares Espagnols venus d'Europe, et qui ont échappé aux persécutions du docteur Francia; ils ont d'ailleurs perdu toute trace de sang guarani.

Pour quelle part, selon quelles proportions, chacune de ces catégories entre-t-elle dans le chiffre de la population totale?



DÉTAILS D'ARCHITECTURE ET MEUBLES DES ÉTABLISSEMENTS DES JÉSUITES AU PARAGUAY. — Dessin de Thérond.

Niche de la mission de Jésus. — Porte basse de la façade de l'église de San-Borja. — Porte latérale de l'église de San-Borja. — Fauteuil dans la mission de Trinidad. — Fauteuil de la mission de San-Luz — Bénitier de la mission de Santa-Rosa.

Sans s'écarter beaucoup de la vérité — impossible à connaître d'une manière rigoureuse, — on peut établir que les blancs entrent pour six dixièmes dans la masse de la population; les Indiens pour deux dixièmes, et les hommes de couleur et les métis à tous les degrés et de toute race, pour le reste, soit deux dixièmes.

A la fin du siècle dernier, la population totale du Paraguay s'élevait, d'après un recensement officiel, à quatre-vingt-dix-sept mille quatre cent quatre-vingts individus.

Depuis cette époque, un ensemble de circonstances très-favorables a contribué à l'accroissement de cette population, laquelle s'élève *très-probablement* aujourd'hui au chiffre, déjà fort éloigné du précédent, de six cent mille âmes.

L'Afrique n'est jamais entrée que pour une faible part dans la population du Paraguay, à laquelle elle a cependant fourni des esclaves pendant plusieurs siècles. Mais la position méditerranée de la province, l'absence de communications directes avec le littoral, l'obligation imposée aux habitants de tirer les nègres de Buenos-Ayres, en doublant leur valeur, ont de tout temps fait obstacle à leur introduction sur une large échelle. Après la chute du gouvernement colonial, le docteur Francia,



Eglise inachevée de la mission de Jésus au Paraguay. — Dessin de Thérond.



Église inachevée de la mission de Jésus au Paraguay. — Dessin de Thérond.

axe. Les vapeurs qui s'élèvent au moment où l'eau choque les parois intérieures du roc, forment une pluie éternelle dans les environs. Le bruit se fait entendre de six lieues; on croit voir trembler les rochers du voisinage. »

Les crues périodiques des deux fleuves, qui à des époques fixes changent en lacs les savanes sans fin du Chaco, et les plaines méridionales du delta qu'ils circonscrivent, permettent au Paraguay de s'isoler au milieu d'un continent; mais ils peuvent devenir en même temps pour ses productions des moyens d'écoulement et de transport, et diminuer d'une manière notable les inconvénients de sa position méditerranée, en faisant disparaître en partie l'énorme distance qui le sépare de l'Océan.

On a signalé dès les premiers temps de la découverte le voisinage et l'entre-croisement des sources du Para-guay avec celles de la rivière des Amazones. Quelques esprits enthousiastes ont aussitôt proposé de réunir ces branches d'origine par un canal; de faire ainsi du Brésil une île d'une incommensurable étendue, en ouvrant la navigation entre les villes Argentines et Belem, chef-lieu de la province du Para. Ce projet fut mis à l'étude sous le ministère du comte da Barca. Sur un autre point, entre l'Iténès ou Guaporé et la branche la plus méridionale du Rio-Jaurie, existe un isthme étroit, facile à faire disparaître à l'aide d'un canal de cinq kilomètres creusé dans des marais. On ouvrirait ainsi une navigation merveilleuse à travers les contrées centrales du continent Sud-Américain. C'est le propre de la nature colossale du nouveau monde d'inspirer des projets dont la grandeur et les résultats possibles éblouissent, j'allais dire effrayent l'imagination. Tous ces rêves sont réalisables; toutes ces utopies deviendront dans quelques siècles d'admirables vérités, lorsque l'Europe aura donné à l'Amérique ce qui lui manque, des colons, en versant sur cette terre promise le trop-plein de ses populations industrielles.



Jeune esclave d'Itapua, au Paraguay. — Dessin de Sauvageot.

Climatologie. — Flore et Faune.

Le sol du Paraguay appartient, à part les alluvions, au système tertiaire de l'Amérique du sud. Composé de grès févrifères et d'argiles, avec de vastes dépressions couvertes d'alluvions modernes, il se relie au terrain tertiaire guaranien de M. d'Orbigny, qui comprend dans son immense extension le nord de la province de Corrientes, les missions de l'Entre-Rios et celles du Brésil. Il ne présente dans sa constitution géologique aucune trace de productions volcaniques, et les tremblements de terre y sont à peu près inconnus. Nulle source, soit thermale, soit minérale; et si les eaux du lac Ypacarahy sont parfois prescrites avec efficacité dans le traitement des affections chroniques, c'est que leur action, analogue à celle des bains de mer, est due à la présence d'une très-faible proportion de sel tenu en dissolution, et qui provient du terrain argileux qu'elles submergent. Cet argile salifère se rencontre sur plusieurs points, et constitue un phénomène géognostique qui joue un rôle important dans l'économie rurale et domestique du pays. Les bestiaux recherchent et mangent cette terre saline avec une avidité qui étonne le voyageur témoin de ce spectacle étrange. Là où elle manque, ils tombent bientôt dans le marasme et ne tardent pas à périr, si l'éleveur néglige de donner à ses troupeaux une certaine quantité de sel que l'on tire à grands frais de l'Assomption ou du Brésil par la voie d'Itapua. En outre, les efflorescences de cette terre, recueillies et traitées par évaporation, fournissent la majeure partie du sel destiné à la consommation des habitants.

Situé sur les limites de la zone torride, il semble que le Paraguay devrait offrir à l'observation des conditions météorologiques analogues, en partie à celles des pays intertropicaux, en partie à celle des régions tempérées. Mais au milieu des continents, le passage d'un système de climat à un autre ne paraît s'effectuer ni brusquement, ni par une transition insensible, à une distance plus ou moins rapprochée de l'équateur, comme sur les côtes océaniques : il semble plutôt se manifester par l'apparition alternative mais déréglée des phénomènes qui caractérisent, tantôt les climats brûlants et humides des contrées équinoxiales; tantôt les climats encore chauds mais plus secs des latitudes plus élevées. Il résulte de ce fait, une irrégularité très-grande de la distribution annuelle de la température. Ainsi, ou bien les pluies générales et les orages amènent des inondations périodiques et désastreuses, et l'on éprouve toutes les conséquences d'une extrême humidité; ou bien, et c'est le cas le plus habituel, les pluies ne tombent que rare-

axe. Les vapeurs qui s'élèvent au moment où l'eau choque les parois intérieures du roc, forment une pluie éternelle dans les environs. Le bruit se fait entendre de six lieues; on croit voir trembler les rochers du voisinage. »

Les crues périodiques des deux fleuves, qui à des époques fixes chargent en lacs les savanes sans fin du Chaco, et les plaines méridionales du delta qu'ils circonscrivent, permettent au Paraguay de s'isoler au milieu d'un continent; mais ils peuvent devenir en même temps pour ses productions des moyens d'écoulement et de transport, et diminuer d'une manière notable les inconvénients de sa position méditerranée, en faisant disparaître en partie l'énorme distance qui le sépare de l'Océan.

On a signalé dès les premiers temps de la découverte le voisinage et l'entre-croisement des sources du Para-guay avec celles de la rivière des Amazones. Quelques esprits enthousiastes ont aussitôt proposé de réunir ces branches d'origine par un canal; de faire ainsi du Brésil une île d'une incommensurable étendue, en ouvrant la navigation entre les villes Argentines et Belem, chef-lieu de la province du Para. Ce projet fut mis à l'étude sous le ministère du comte da Barca. Sur un autre point, entre l'Iténès ou Guaporé et la branche la plus méridionale du Rio-Jaurie, existe un isthme étroit, facile à faire disparaître à l'aide d'un canal de cinq kilomètres creusé dans des marais. On ouvrirait ainsi une navigation merveilleuse à travers les contrées centrales du continent Sud-Américain. C'est le propre de la nature colossale du nouveau monde d'inspirer des projets dont la grandeur et les résultats possibles éblouissent, j'allais dire effrayent l'imagination. Tous ces rêves sont réalisables; toutes ces utopies deviendront dans quelques siècles d'admirables vérités, lorsque l'Europe aura donné à l'Amérique ce qui lui manque, des colons, en versant sur cette terre promise le trop-plein de ses populations industrielles.



Jeune esclave d'Itapua, au Paraguay. — Dessin de Sauvageot.

Climatologie. — Flore et Faune.

Le sol du Paraguay appartient, à part les alluvions, au système tertiaire de l'Amérique du sud. Composé de grès férrifères et d'argiles, avec de vastes dépressions couvertes d'alluvions modernes, il se relie au terrain tertiaire guaranien de M. d'Orbigny, qui comprend dans son immense extension le nord de la province de Corrientes, les missions de l'Entre-Rios et celles du Brésil. Il ne présente dans sa constitution géologique aucune trace de productions volcaniques, et les tremblements de terre y sont à peu près inconnus. Nulle source, soit thermale, soit minérale; et si les eaux du lac Ypacarahy sont parfois prescrites avec efficacité dans le traitement des affections chroniques, c'est que leur action, analogue à celle des bains de mer, est due à la présence d'une très-faible proportion de sel tenu en dissolution, et qui provient du terrain argileux qu'elles submergent. Cet argile salifère se rencontre sur plusieurs points, et constitue un phénomène géognostique qui joue un rôle important dans l'économie rurale et domestique du pays. Les bestiaux recherchent et mangent cette terre saline avec une avidité qui étonne le voyageur témoin de ce spectacle étrange. Là où elle manque, ils tombent bientôt dans le marasme et ne tardent pas à périr, si l'éleveur néglige de donner à ses troupeaux une certaine quantité de sel que l'on tire à grands frais de l'Assomption ou du Brésil par la voie d'Itapua. En outre, les efflorescences de cette terre, recueillies et traitées par évaporation, fournissent la majeure partie du sel destiné à la consommation des habitants.

Situé sur les limites de la zone torride, il semble que le Paraguay devrait offrir à l'observation des conditions météorologiques analogues, en partie à celles des pays intertropicaux, en partie à celle des régions tempérées. Mais au milieu des continents, le passage d'un système de climat à un autre ne paraît s'effectuer ni brusquement, ni par une transition insensible, à une distance plus ou moins rapprochée de l'équateur, comme sur les côtes océaniques : il semble plutôt se manifester par l'apparition alternative mais déréglée des phénomènes qui caractérisent, tantôt les climats brûlants et humides des contrées équinoxiales; tantôt les climats encore chauds mais plus secs des latitudes plus élevées. Il résulte de ce fait, une irrégularité très-grande de la distribution annuelle de la température. Ainsi, ou bien les pluies générales et les orages amènent des inondations périodiques et désastreuses, et l'on éprouve toutes les conséquences d'une extrême humidité; ou bien, et c'est le cas le plus habituel, les pluies ne tombent que rare-

tropicale, et de celui des latitudes tempérées. Cette inconstance et cette irrégularité, jointes à l'action prolongée d'un soleil de feu, donnent aux grands bois du Paraguay méridional l'aspect de ces forêts moins vastes et moins touffues, qui portent au Brésil le nom de *Catingas*. La végétation est moins riche et moins pressée; elle comprend quelques espèces qui se dépouillent de leurs feuilles. Ainsi, sous le rapport de sa flore et de l'étendue de ses forêts, le Paraguay sert de transition entre les grandes plaines du sud et l'immense région forestière du bassin de l'Amazone; à partir du 24° parallèle, les forêts alternent avec des savanes noyées ou couvertes de hautes herbes et de palmiers. Le cours du Paranà, de l'Uruguay et des sous-affluents de la Plata, est indiqué par des bandes étroites couvertes d'une végétation luxuriante et tracées en zigzags au milieu d'un désert de verdure.

La faune ne présente pas plus que la flore un aspect particulier, un ensemble caractérisé par certaines espèces dont l'existence permette de la reconnaître à première revue, elle marque la transition entre la faune des contrées intertropicales et celles des latitudes plus élevées.

Mais si, sous le rapport de la fertilité du sol, le Paraguay a sa place parmi les plus favorisées du globe, on peut dire aussi que la nature, vraiment prodigue, l'a peuplé d'un nombre presque infini d'êtres vivants. Toutes les grandes divisions du règne animal comptent de nombreux représentants dans la faune du Paraguay et des Missions, et plus d'un, sans nul doute, caché dans les profondeurs boisées des forêts, a su échapper jusqu'ici aux recherches des rares naturalistes qui les ont traversées. La vue de tant de richesses zoologiques rappelle le mot de l'Indien qui guidait MM. de Humboldt et Bonpland à travers les bois vierges de l'Orénoque : *Es como el Paraiso;* c'est le paradis terrestre.



Jeune esclave métis ; Porteuse d'eau à l'Assomption. — Dessin de Sauvageot.

Dans la tribu des Carnivores, le genre *chat (felis)*, comprend des animaux fortement armés, sanguinaires et redoutables. A leur tête, il convient de placer le jaguar, ce noble représentant du tigre royal de l'ancien continent, qu'il égale en taille, en courage et en férocité, quoique des naturalistes aient prétendu le contraire. Le jaguar fait de larges brèches dans les troupeaux du Paraguay ; aussi élève-t-on dans les fermes (*estancias*), un grand nombre de chiens de forte race, qui donnent l'éveil, signalent l'approche de l'ennemi et servent à le poursuivre. Ces courageux animaux, nourris exclusivement de viande crue, ne sont pas eux-mêmes tout à fait sans danger pour le voyageur, qui comprend à leur vue le rôle que jouaient les limiers de la Grande-Bretagne dans les guerres des Gaules, et le cruel usage qu'en ont fait, à une époque moins ancienne, les conquérants du nouveau monde, pour traquer jusqu'au sein des forêts les malheureux Indiens, ou pour atteindre les esclaves fugitifs. Si les chiens obligent le tigre à monter sur un arbre, alors il devient facile au plus hardi chasseur de la troupe de l'abattre. Mais malheur à lui si la terrible bête est seulement blessée. Le jaguar ne fond pas sur lui d'un seul bond; il descend de l'arbre lentement, à la manière des chats, se redresse à quelques pas, et cherche à l'aide de ses griffes à saisir sa tête et à la dévorer. C'est à ce moment de suprême danger que certains hommes de l'Amérique centrale ne craignent pas d'engager dans sa gueule leur bras gauche enveloppé d'une

tropicale, et de celui des latitudes tempérées. Cette inconstance et cette irrégularité, jointes à l'action prolongée d'un soleil de feu, donnent aux grands bois du Paraguay méridional l'aspect de ces forêts moins vastes et moins touffues, qui portent au Brésil le nom de *Catingas*. La végétation est moins riche et moins pressée; elle comprend quelques espèces qui se dépouillent de leurs feuilles. Ainsi, sous le rapport de sa flore et de l'étendue de ses forêts, le Paraguay sert de transition entre les grandes plaines du sud et l'immense région forestière du bassin de l'Amazone; à partir du 24e parallèle, les forêts alternent avec des savanes noyées ou couvertes de hautes herbes et de palmiers. Le cours du Paranà, de l'Uruguay et des sous-affluents de la Plata, est indiqué par des bandes étroites couvertes d'une végétation luxuriante et tracées en zigzags au milieu d'un désert de verdure.

La faune ne présente pas plus que la flore un aspect particulier, un ensemble caractérisé par certaines espèces dont l'existence permette de la reconnaître à première vue, elle marque la transition entre la faune des contrées intertropicales et celles des latitudes plus élevées.

Mais si, sous le rapport de la fertilité du sol, le Paraguay a sa place parmi les plus favorisées du globe, on peut dire aussi que la nature, vraiment prodigue, l'a peuplé d'un nombre presque infini d'êtres vivants. Toutes les grandes divisions du règne animal comptent de nombreux représentants dans la faune du Paraguay et des Missions, et plus d'un, sans nul doute, caché dans les profondeurs boisées des forêts, a su échapper jusqu'ici aux recherches des rares naturalistes qui les ont traversées. La vue de tant de richesses zoologiques rappelle le mot de l'Indien qui guidait MM. de Humboldt et Bonpland à travers les bois vierges de l'Orénoque : *Es como el Paraiso;* c'est le paradis terrestre.



Jeune esclave métis ; Porteuse d'eau à l'Assomption. — Dessin de Sauvageot.

Dans la tribu des Carnivores, le genre *chat (felis)*, comprend des animaux fortement armés, sanguinaires et redoutables. A leur tête, il convient de placer le jaguar, ce noble représentant du tigre royal de l'ancien continent, qu'il égale en taille, en courage et en férocité, quoique des naturalistes aient prétendu le contraire. Le jaguar fait de larges brèches dans les troupeaux du Paraguay ; aussi élève-t-on dans les fermes (*estancias*), un grand nombre de chiens de forte race, qui donnent l'éveil, signalent l'approche de l'ennemi et servent à le poursuivre. Ces courageux animaux, nourris exclusivement de viande crue, ne sont pas eux-mêmes tout à fait sans danger pour le voyageur, qui comprend à leur vue le rôle que jouaient les limiers de la Grande-Bretagne dans les guerres des Gaules, et le cruel usage qu'en ont fait, à une époque moins ancienne, les conquérants du nouveau monde, pour traquer jusqu'au sein des forêts les malheureux Indiens, ou pour atteindre les esclaves fugitifs. Si les chiens obligent le tigre à monter sur un arbre, alors il devient facile au plus hardi chasseur de la troupe de l'abattre. Mais malheur à lui si la terrible bête est seulement blessée. Le jaguar ne fond pas sur lui d'un seul bond; il descend de l'arbre lentement, à la manière des chats, se redresse à quelques pas, et cherche à l'aide de ses griffes à saisir sa tête et à la dévorer. C'est à ce moment de suprême danger que certains hommes de l'Amérique centrale ne craignent pas d'engager dans sa gueule leur bras gauche enveloppé d'une

petit chêne très-touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous, et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité, sont alors descendues et étalées sur des cuirs; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de soixante à cent vingt kilogrammes.

Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres encore *thé des Jésuites*, se présente dans le commerce sous la forme d'une poudre grossière, d'un vert-clair, ayant une odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraichement récoltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de préparation.

Le maté est d'un usage général en Amérique. On boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, dans les républiques Argentines, au Chili, au Pérou, et dans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de Paranà et de Saint-Paul. Sur tous ces points,



Récolte du maté sur les bords du Parana, au Paraguay. — Dessin de Fuchs.

cette boisson est plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le thé en Angleterre, et le café dans l Europe orientale ou en Afrique.

Pour préparer le breuvage américain, on met dans un vase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent[1]. On grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité variable de poudre. On verse de l'eau très-chaude, mais non bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité arrondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration du liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et tous les hommes en général, prennent le maté *cimarrou*, c'est-à-dire sans sucre; mais les femmes, les étrangers y ajoutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de citron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait.

On boit le maté à toute heure de la journée; c'est la première chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

1. Les Hispano-Américains nomment ce vase *maté*, et les Brésiliens *culha*. C'est en, général, le fruit d'une cucurbitacée. Il y en a de toutes les formes, et plus ou moins richement ornés. Quelques-uns sont en argent massif et dorés: on se hâte d'en faire honneur aux visiteurs. Le chalumeau (*bombilla*, en portugais *bomba*), est en jonc ou en métal.

petit chêne très-touffu. Armés d'un long couteau, des ouvriers en détachent les branches que d'autres divisent en rameaux plus petits. Ces rameaux, passés dans un feu clair et légèrement grillés, sont placés sur une cage faite de bambous, et ayant de quatre à cinq mètres de hauteur. Au centre de la cage on allume un feu peu ardent que l'on entretient pendant vingt-quatre heures. Les feuilles n'exhalant plus d'humidité, sont alors descendues et étalées sur des cuirs; on les détache des rameaux en les frappant avec un sabre de bois; puis on les pile dans des auges ou dans des mortiers, et la poudre est enfin renfermée dans des sacs assez semblables à de gros oreillers taillés dans des peaux de bœuf ramollies, et dont le poids varie de soixante à cent vingt kilogrammes.

Le maté, nommé par quelques auteurs *herbe de Saint-Barthélemy*, et par d'autres encore *thé des Jésuites*, se présente dans le commerce sous la forme d'une poudre grossière, d'un vert-clair, ayant une odeur herbacée, désagréable lorsqu'elle est fraichement récoltée, et légèrement aromatique après plusieurs mois de préparation.

Le maté est d'un usage général en Amérique. On boit l'infusion de cette feuille aromatique au Paraguay, dans les républiques Argentines, au Chili, au Pérou, et dans les provinces brésiliennes de Rio-Grande du Sud, de Paranà et de Saint-Paul. Sur tous ces points,



Récolte du maté sur les bords du Parana, au Paraguay. — Dessin de Fuchs.

cette boisson est plus habituelle que le chocolat dans la Péninsule, le thé en Angleterre, et le café dans l Europe orientale ou en Afrique.

Pour préparer le breuvage américain, on met dans un vase destiné à ce seul usage du sucre et un charbon ardent[1]. On grille un peu le sucre, puis l'on ajoute une quantité variable de poudre. On verse de l'eau très-chaude, mais non bouillante, et l'on introduit dans le vase l'extrémité arrondie en forme d'arrosoir d'un tube destiné à l'aspiration du liquide. Les habitants de la campagne, les journaliers et tous les hommes en général, prennent le maté *cimarron*, c'est-à-dire sans sucre; mais les femmes, les étrangers y ajoutent du café, du rhum, un peu d'écorce d'orange ou de citron, etc.; d'autres enfin remplacent l'eau par du lait.

On boit le maté à toute heure de la journée; c'est la première chose que fait un Sud-Américain, le plus ordinairement avant de quitter son lit ou son hamac. Réconforté par sa liqueur favorite, il monte à cheval, vaque à ses affaires et attend sans impatience le repas du milieu du jour.

1. Les Hispano-Américains nomment ce vase *maté*, et les Brésiliens *culha*. C'est en, général, le fruit d'une cucurbitacée. Il y en a de toutes les formes, et plus ou moins richement ornés. Quelques-uns sont en argent massif et dorés : on se hâte d'en faire honneur aux visiteurs. Le chalumeau (*bombilla*, en portugais *bomba*), est en jonc ou en métal.



Falaises sur la Manche, entre Sidmouth et Exeter. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## I

### DE LONDRES A PLYMOUTH.

Objet du voyage. — Précautions prises au départ. — Le guide Bradshaw. — Les assurances et les chemins de fer. — *Help yourself!* — Les falaises. — Le *break-water* de Plymouth. — Le phare d'Eddystone. — Un peu d'histoire. — Une chambre moyen âge. — Je songe au roi Jean.

Le 4 juillet 1862, je partais de Londres en compagnie de M. D. B.... et M. L.... Nous allions visiter le Cornouailles et le pays de Galles.

L'art de la peinture attirait mes deux compagnons vers ces contrées qui ont gardé quelque chose de leur cachet primitif, et où le paysage et les hommes offrent des types également curieux, dignes d'être reproduits. Un art plus modeste, mais non moins utile, l'art des mines, m'entraînait à mon tour vers les pays classiques des métaux et du charbon.

J'avais tant de fois, sur les bancs de l'école, entendu mes maîtres parler des gisements inépuisables de cuivre et d'étain du Cornouailles, exploités depuis les premiers temps de l'histoire et fouillés aujourd'hui jusque vers la mer; j'avais si souvent, dans des livres bien connus du mineur, et signés des noms illustres d'Élie de Beaumont, Perdonnet, Burat ou Le Play, fait connaissance avec les filons de Saint-Just ou Saint-Yves, et les usines et les houillères de Swansea, Merthyr Tydvil et Pontypool, que l'envie d'aller les voir me vint lorsque la grande exposition de 1862 m'amena comme tant d'autres à Londres. Ce pèlerinage scientifique en valait bien un autre, et résolu à profiter d'une occasion qui ne devait peut-être plus se renouveler pour moi, je ne voulus pas quitter l'Angleterre sans visiter au moins le Cornouailles et le pays de Galles. Vouloir et pouvoir sont deux, m'eût dit en ce cas Sancho, si j'eusse demandé son avis; mais je ne le consultai pas, je partis sans soumettre ce voyage à la question préalable, et le proverbe eut tort cette fois à la barbe du plaisant *mancego*.

Cependant l'expérience m'avait appris qu'il est bon en Angleterre de ne pas se lancer légèrement sur les grands chemins, en d'autres termes que si l'on veut y être reçu quelque part, il est presque indispensable d'être présenté, introduit, *introduced*, comme disent nos formalistes voisins. Ce fut donc autant pour me conformer à cet antique usage que pour approcher des maîtres non moins célèbres que les nôtres, que j'allais, avant de me mettre en campagne, frapper discrètement à la porte du Musée de géologie pratique de Londres, auquel est annexée l'École des mines. M. Robert Hunt, archiviste de l'établissement, me fit l'accueil le plus gracieux, et soit par lui-même, soit par ses collègues, M. Percy, professeur de métallurgie, et M. Warington Smyth, professeur de minéralogie, j'obtins une bonne dose de lettres de recommandation pour le voyage que je projetais. Grâce à eux, je fus également *introduit* auprès de sir Roderick Murchison, l'éminent géologue que toute l'Europe connaît. L'honorable baronnet me remit sa carte sur laquelle il écrivit quelques mots en ma faveur. Muni de ce passe-port d'un nouveau genre,



Falaises sur la Manche, entre Sidmouth et Exeter. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## I

### DE LONDRES A PLYMOUTH.

Objet du voyage. — Précautions prises au départ. — Le guide Bradshaw. — Les assurances et les chemins de fer. — *Help yourself!* — Les falaises. — Le *break-water* de Plymouth. — Le phare d'Eddystone. — Un peu d'histoire. — Une chambre moyen âge. — Je songe au roi Jean.

Le 4 juillet 1862, je partais de Londres en compagnie de M. D. B.... et M. L.... Nous allions visiter le Cornouailles et le pays de Galles.

L'art de la peinture attirait mes deux compagnons vers ces contrées qui ont gardé quelque chose de leur cachet primitif, et où le paysage et les hommes offrent des types également curieux, dignes d'être reproduits. Un art plus modeste, mais non moins utile, l'art des mines, m'entrainait à mon tour vers les pays classiques des métaux et du charbon.

J'avais tant de fois, sur les bancs de l'école, entendu mes maitres parler des gisements inépuisables de cuivre et d'étain du Cornouailles, exploités depuis les premiers temps de l'histoire et fouillés aujourd'hui jusque vers la mer; j'avais si souvent, dans des livres bien connus du mineur, et signés des noms illustres d'Élie de Beaumont, Perdonnet, Burat ou Le Play, fait connaissance avec les filons de Saint-Just ou Saint-Yves, et les usines et les houillères de Swansea, Merthyr Tydvil et Pontypool, que l'envie d'aller les voir me vint lorsque la grande exposition de 1862 m'amena comme tant d'autres à Londres. Ce pèlerinage scientifique en valait bien un autre, et résolu à profiter d'une occasion qui ne devait peut-être plus se renouveler pour moi, je ne voulus pas quitter l'Angleterre sans visiter au moins le Cornouailles et le pays de Galles. Vouloir et pouvoir sont deux, m'eût dit en ce cas Sancho, si j'eusse demandé son avis; mais je ne le consultai pas, je partis sans soumettre ce voyage à la question préalable, et le proverbe eut tort cette fois à la barbe du plaisant *mancego*.

Cependant l'expérience m'avait appris qu'il est bon en Angleterre de ne pas se lancer légèrement sur les grands chemins, en d'autres termes que si l'on veut y être reçu quelque part, il est presque indispensable d'être présenté, introduit, *introduced*, comme disent nos formalistes voisins. Ce fut donc autant pour me conformer à cet antique usage que pour approcher des maitres non moins célèbres que les nôtres, que j'allais, avant de me mettre en campagne, frapper discrètement à la porte du Musée de géologie pratique de Londres, auquel est annexée l'École des mines. M. Robert Hunt, archiviste de l'établissement, me fit l'accueil le plus gracieux, et soit par lui-même, soit par ses collègues, M. Percy, professeur de métallurgie, et M. Warington Smyth, professeur de minéralogie, j'obtins une bonne dose de lettres de recommandation pour le voyage que je projetais. Grâce à eux, je fus également *introduit* auprès de sir Roderick Murchison, l'éminent géologue que toute l'Europe connait. L'honorable baronnet me remit sa carte sur laquelle il écrivit quelques mots en ma faveur. Muni de ce passe-port d'un nouveau genre,

l'Anglais, surtout en voyage, et c'est au touriste à se munir de provisions au départ. Nous entrons dans le *refreshment room*, le salon des rafraichissements, nous enlevons à la hâte une bouteille d'*ale*, un sandwich tout préparé, quelques galettes sèches, et remontés en voiture nous grignotons sur nos banquettes ce déjeuner de cénobite. Nos voisins sortent de leurs paniers des viandes succulentes. Buvant à même à de larges flacons de wisky, de porto ou de sherry, dont l'odeur alcoolique parfume tout le wagon, ils rient de notre tempérance, et bien que nous ne leur ayons pas été présentés, nous offrent fraternellement de partager leurs provisions. Nous refusons en remerciant; mais la conversation s'engage. L'Anglais en voyage est volontiers bavard. Mes amis profitent de l'occasion pour épancher leur bile contre l'Angleterre. Le service des chemins de fer leur semble trop livré au *laisser faire;* c'est à chacun de chercher et de trouver sa route, et le principe du *help yourself*, « soyez à vous-même votre propre garde, » est ici trop absolument appliqué. En outre, à part les premières classes, l'absence de comfort est partout trop sensible. Aux secondes, un banc de bois, des dossiers de bois, et cinq places non numérotées, non divisées sur chaque rang, voilà ce qu'on offre aux voyageurs dont la bourse n'est pas assez garnie pour aborder « *the first class.* » C'est sur celle-ci que se sont concentrés tous les soins, toute l'attention des compagnies; dans les autres, on vous parque comme des moutons. Après tout, c'est peut-être une voie détournée pour amener peu à peu tout le monde à voyager en première classe, et à faire que tout soit pour le mieux sur le meilleur des railways possible.

D'Exeter à Plymouth, le chemin de fer côtoie longtemps le rivage; une double rangée de rails s'aligne jusque dans la mer; les falaises tombent à pic sur la voie; des grès rougeâtres, ferrugineux, marient heureusement leurs couleurs au vert azuré de la nappe liquide. Par moments, une blanche voile surgit à l'horizon; parfois aussi la falaise, s'avançant dans l'eau, interrompt brusquement la voie qui traverse alors le roc en tunnel : on dirait que tout le convoi va s'engloutir dans les ondes. Le long du chemin sont quelques jolis ports, comme Dawlish, Teignmouth, fréquenté l'été par les



Le Break-water ou brise-lames de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

baigneurs fashionables à cause de leur doux climat. Il est peu de routes aussi pittoresques et d'un aspect aussi saisissant. Pour mon compte, en recueillant mes souvenirs, je ne trouve que dans la fameuse route de la *Corniche*, qui conduit de Nice à Gênes, un second exemple d'une voie de terre conquise pour ainsi dire sur les falaises et sur la mer. Au reste, le chemin de fer d'Exeter à Plymouth n'offre ce merveilleux spectacle que sur une portion de son parcours. Il entre ensuite en plein dans les terres, on ne tarde pas à perdre la Manche de vue, on laisse bien loin à gauche Torquay, Dartmouth, qui se baignent dans les eaux du Canal, et l'on arrive enfin, presque sans s'en douter, à Plymouth, l'un des plus beaux ports de l'Angleterre.

Plymouth, port de commerce et port militaire à la fois, méritait toute notre attention. D. B..., en peintre de marine, ne se sentait pas de joie devant les points de vue splendides de la rade. Nous allâmes visiter Devonport, où se trouvent l'arsenal, les chantiers de construction, les citernes d'eau douce, les docks. Un brise-lames (*break-water*), jeté au milieu des eaux en forme d'énorme digue d'une longueur de plus de 1500 mètres, protége les ports de Plymouth contre l'irruption de la mer soulevée par les vents du sud ou du sud-ouest, et une ligne de forts et de murailles savamment établis défend de tous côtés la ville. Plymouth est comme le Toulon des Anglais; sa baie est magnifique, elle s'appuie sur l'embouchure de deux fleuves, le Tamar et la Plym. Celle-ci a donné son nom à la ville [1].

Plymouth a quelques rues larges, bien tracées, mais ne contient dans son intérieur aucun monument digne d'être cité. La population, y compris celle de Devonport, est de plus de cent mille habitants.

En mer, à dix-sept milles du port, se dresse sur un écueil le phare d'Eddystone, qui est, avec le *Break-water*, une des merveilles du Royaume-Uni.

Le *Break-Water* a été construit en 1812, et il est l'œuvre de l'Écossais Rennie, fameux ingénieur et mécanicien, élève du grand Watt. On y a travaillé trente-

1. Toutes les villes dont les noms en anglais se terminent en *mouth* sont presque invariablement situées à l'embouchure d'un fleuve dont le nom même forme la première partie du nom de la ville; exemple : Plymouth, Falmouth, Teignmouth. *Mouth* en anglais veut dire bouche et par extension bouche ou embouchure d'un fleuve.

l'Anglais, surtout en voyage, et c'est au touriste à se munir de provisions au départ. Nous entrons dans le *refreshment room*, le salon des rafraichissements, nous enlevons à la hâte une bouteille d'*ale*, un sandwich tout préparé, quelques galettes sèches, et remontés en voiture nous grignotons sur nos banquettes ce déjeuner de cénobite. Nos voisins sortent de leurs paniers des viandes succulentes. Buvant à même à de larges flacons de wisky, de porto ou de sherry, dont l'odeur alcoolique parfume tout le wagon, ils rient de notre tempérance, et bien que nous ne leur ayons pas été présentés, nous offrent fraternellement de partager leurs provisions. Nous refusons en remerciant; mais la conversation s'engage. L'Anglais en voyage est volontiers bavard. Mes amis profitent de l'occasion pour épancher leur bile contre l'Angleterre. Le service des chemins de fer leur semble trop livré au *laisser faire;* c'est à chacun de chercher et de trouver sa route, et le principe du *help yourself*, « soyez à vous-même votre propre garde, » est ici trop absolument appliqué. En outre, à part les premières classes, l'absence de comfort est partout trop sensible. Aux secondes, un banc de bois, des dossiers de bois, et cinq places non numérotées, non divisées sur chaque rang, voilà ce qu'on offre aux voyageurs dont la bourse n'est pas assez garnie pour aborder « *the first class.* » C'est sur celle-ci que se sont concentrés tous les soins, toute l'attention des compagnies; dans les autres, on vous parque comme des moutons. Après tout, c'est peut-être une voie détournée pour amener peu à peu tout le monde à voyager en première classe, et à faire que tout soit pour le mieux sur le meilleur des railways possible.

D'Exeter à Plymouth, le chemin de fer côtoie longtemps le rivage; une double rangée de rails s'aligne jusque dans la mer; les falaises tombent à pic sur la voie; des grès rougeâtres, ferrugineux, marient heureusement leurs couleurs au vert azuré de la nappe liquide. Par moments, une blanche voile surgit à l'horizon; parfois aussi la falaise, s'avançant dans l'eau, interrompt brusquement la voie qui traverse alors le roc en tunnel : on dirait que tout le convoi va s'engloutir dans les ondes. Le long du chemin sont quelques jolis ports, comme Dawlish, Teignmouth, fréquenté l'été par les baigneurs fashionables à cause de leur doux climat. Il est peu de routes aussi pittoresques et d'un aspect aussi saisissant. Pour mon compte, en recueillant mes souvenirs, je ne trouve que dans la fameuse route de la *Corniche*, qui conduit de Nice à Gênes, un second exemple d'une voie de terre conquise pour ainsi dire sur les falaises et sur la mer. Au reste, le chemin de fer d'Exeter à Plymouth n'offre ce merveilleux spectacle que sur une portion de son parcours. Il entre ensuite en plein dans les terres, on ne tarde pas à perdre la Manche de vue, on laisse bien loin à gauche Torquay, Dartmouth, qui se baignent dans les eaux du Canal, et l'on arrive enfin, presque sans s'en douter, à Plymouth, l'un des plus beaux ports de l'Angleterre.



Le Break-water ou brise-lames de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.

Plymouth, port de commerce et port militaire à la fois, méritait toute notre attention. D. B..., en peintre de marine, ne se sentait pas de joie devant les points de vue splendides de la rade. Nous allâmes visiter Devonport, où se trouvent l'arsenal, les chantiers de construction, les citernes d'eau douce, les docks. Un brise-lames (*break-water*), jeté au milieu des eaux en forme d'énorme digue d'une longueur de plus de 1500 mètres, protége les ports de Plymouth contre l'irruption de la mer soulevée par les vents du sud ou du sud-ouest, et une ligne de forts et de murailles savamment établis défend de tous côtés la ville. Plymouth est comme le Toulon des Anglais; sa baie est magnifique, elle s'appuie sur l'embouchure de deux fleuves, le Tamar et la Plym. Celle-ci a donné son nom à la ville [1].

Plymouth a quelques rues larges, bien tracées, mais ne contient dans son intérieur aucun monument digne d'être cité. La population, y compris celle de Devonport, est de plus de cent mille habitants.

En mer, à dix-sept milles du port, se dresse sur un écueil le phare d'Eddystone, qui est, avec le *Break-water*, une des merveilles du Royaume-Uni.

Le *Break-Water* a été construit en 1812, et il est l'œuvre de l'Écossais Rennie, fameux ingénieur et mécanicien, élève du grand Watt. On y a travaillé trente-

1. Toutes les villes dont les noms en anglais se terminent en *mouth* sont presque invariablement situées à l'embouchure d'un fleuve dont le nom même forme la première partie du nom de la ville; exemple : Plymouth, Falmouth, Teignmouth. *Mouth* en anglais veut dire bouche et par extension bouche ou embouchure d'un fleuve.

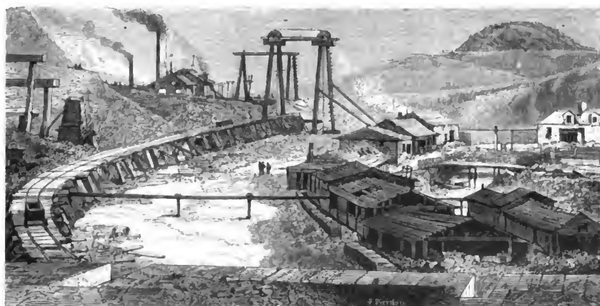
que moi d'histoire internationale, ne firent qu'un somme entre soir et matin.

## II

### DE PLYMOUTH A TAVISTOCK.

Route pittoresque. — Le dimanche à Tavistock. — Ruines druidiques. — Il pleut, mais on ne joue pas. — La vie d'une famille anglaise. — Visite à Wheal-Friendship.

Le lendemain de ce songe historique, nous partîmes de Plymouth pour Tavistock. Le comté de Cornouailles n'a pas seul la spécialité des filons métalliques. Le Devonshire, son frère et son voisin, est riche aussi en mines de cuivre, et nous ne pouvions traverser ce pays sans aller au moins donner un coup d'œil à Tavistock entouré de mines célèbres. Nous prîmes place sur le railway qui relie Plymouth à Tavistock, et remonte le cours de la Plym. En une heure nous franchîmes les quatorze milles qui séparent les deux villes. La route est charmante, ouverte au milieu des prairies et des bois. On côtoie quelque temps la Plym qu'on traverse deux fois sur de magnifiques ponts. Les stations sont nombreuses. Çà et là, aux flancs des collines sont des carrières d'ardoise. En d'autres points, les schistes deviennent verdâtres, lustrés; on voit qu'ils ont été cuits par le feu souterrain aux époques géologiques; de plus, ils ont été fortement soulevés dans une de ces agitations convulsives qui présidèrent à la naissance et à la formation du globe. En quelques endroits on surprend des failles, des glissements, et les pans de la roche perdent leur stratification régulière; d'énormes filons quartzeux, des *dykes* traversent ces masses schisteuses. Si le géologue ne connaissait le pays, il devinerait à ces signes presque décisifs la proximité d'un district métallifère. Tout le long du chemin le paysage ne cesse d'être pittoresque, et les moines du moyen âge, ces amateurs des riants horizons, avaient su l'apprécier. Des ruines



Les ateliers de préparation mécanique, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

d'abbayes, de monastères existent çà et là dans la campagne, et le petit village au nom caractéristique de *Buckland Monachorum* témoigne encore de ce religieux passé.

Arrivés à Tavistock, nous allâmes frapper à la porte de Bedford Hôtel. L'illustre auberge est bâtie dans ce style demi-gothique demi-renaissance si cher aux Anglais et qu'ils appellent le style de Tudor ou d'Élisabeth. Il fait le fond de l'architecture nationale et on l'applique à toutes choses : églises, villas, grandes fermes, hôtels sont bâtis dans ce goût, surtout depuis une trentaine d'années. C'est une seconde renaissance qui est loin d'avoir la beauté et la grandeur de la première.

Bien que ce fût un dimanche, la maîtresse du logis, une vieille Anglaise du meilleur ton britannique, consentit à nous héberger. Nous allâmes donner un coup d'œil à la ville, coquettement assise sur la rivière Tavy, d'où elle a pris son nom[1]. De gracieux jardins entourent quelques villas disséminées dans les environs. A côté de notre hôtel se trouvent les pittoresques ruines d'une abbaye jadis fameuse, bâtie au dixième siècle, et dont les biens furent donnés par Henri VIII, en 1539, à lord John Russell. Ce fut là l'origine de l'immense fortune de la maison ducale de Bedford.

Les murs, les porches, quelques arceaux de la vieille abbaye, ont résisté au temps. Le lierre, cet éternel ami des ruines, les embrasse et les serre de ses nœuds, et ces antiques débris, soudés à des constructions toutes modernes, y font un très-heureux effet. La vue de la ville, prise des hauteurs qui la dominent, forme aussi

1. Suivant les étymologistes de l'endroit (jusqu'où les étymologistes ne vont-ils pas se nicher?), le nom de Tavistock viendrait des trois mots saxons *Ta*, *ty*, *stock*, ce dernier correspondant à l'anglais moderne *settlement*. Tavistock voudrait dire alors : village sur la rivière Ta. Je laisse aux savants le soin de décider le fait, avouant mon entière incompétence en fait de langue saxonne.

que moi d'histoire internationale, ne firent qu'un somme entre soir et matin.

## II

### DE PLYMOUTH A TAVISTOCK.

Route pittoresque. — Le dimanche à Tavistock. — Ruines druidiques. — Il pleut, mais on ne joue pas. — La vie d'une famille anglaise. — Visite à Wheal-Friendship.

Le lendemain de ce songe historique, nous partîmes de Plymouth pour Tavistock. Le comté de Cornouailles n'a pas seul la spécialité des filons métalliques. Le Devonshire, son frère et son voisin, est riche aussi en mines de cuivre, et nous ne pouvions traverser ce pays sans aller au moins donner un coup d'œil à Tavistock entouré de mines célèbres. Nous prîmes place sur le railway qui relie Plymouth à Tavistock, et remonte le cours de la Plym. En une heure nous franchîmes les quatorze milles qui séparent les deux villes. La route est charmante, ouverte au milieu des prairies et des bois. On côtoie quelque temps la Plym qu'on traverse deux fois sur de magnifiques ponts. Les stations sont nombreuses. Çà et là, aux flancs des collines sont des carrières d'ardoise. En d'autres points, les schistes deviennent verdâtres, lustrés; on voit qu'ils ont été cuits par le feu souterrain aux époques géologiques; de plus, ils ont été fortement soulevés dans une de ces agitations convulsives qui présidèrent à la naissance et à la formation du globe. En quelques endroits on surprend des failles, des glissements, et les pans de la roche perdent leur stratification régulière; d'énormes filons quartzeux, des *dykes* traversent ces masses schisteuses. Si le géologue ne connaissait le pays, il devinerait à ces signes presque décisifs la proximité d'un district métallifère. Tout le long du chemin le paysage ne cesse d'être pittoresque, et les moines du moyen âge, ces amateurs des riants horizons, avaient su l'apprécier. Des ruines



Les ateliers de préparation mécanique, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

d'abbayes, de monastères existent çà et là dans la campagne, et le petit village au nom caractéristique de *Buckland Monachorum* témoigne encore de ce religieux passé.

Arrivés à Tavistock, nous allâmes frapper à la porte de Bedford Hôtel. L'illustre auberge est bâtie dans ce style demi-gothique demi-renaissance si cher aux Anglais et qu'ils appellent le style de Tudor ou d'Élisabeth. Il fait le fond de l'architecture nationale et on l'applique à toutes choses : églises, villas, grandes fermes, hôtels sont bâtis dans ce goût, surtout depuis une trentaine d'années. C'est une seconde renaissance qui est loin d'avoir la beauté et la grandeur de la première.

Bien que ce fût un dimanche, la maîtresse du logis, une vieille Anglaise du meilleur ton britannique, consentit à nous héberger. Nous allâmes donner un coup d'œil à la ville, coquettement assise sur la rivière Tavy, d'où elle a pris son nom[1]. De gracieux jardins entourent quelques villas disséminées dans les environs. A côté de notre hôtel se trouvent les pittoresques ruines d'une abbaye jadis fameuse, bâtie au dixième siècle, et dont les biens furent donnés par Henri VIII, en 1539, à lord John Russell. Ce fut là l'origine de l'immense fortune de la maison ducale de Bedford.

Les murs, les porches, quelques arceaux de la vieille abbaye, ont résisté au temps. Le lierre, cet éternel ami des ruines, les embrasse et les serre de ses nœuds, et ces antiques débris, soudés à des constructions toutes modernes, y font un très-heureux effet. La vue de la ville, prise des hauteurs qui la dominent, forme aussi

1. Suivant les étymologistes de l'endroit (jusqu'où les étymologistes ne vont-ils pas se nicher?), le nom de Tavistock viendrait des trois mots saxons *Ta*, *vy*, *stock*, ce dernier correspondant à l'anglais moderne *settlement*. Tavistock voudrait dire alors : village sur la rivière Ta. Je laisse aux savants le soin de décider le fait, avouant mon entière incompétence en fait de langue saxonne.

phique qui célèbre si justement l'humide climat de Tavistock :

« The west wind always brings wet weather,
The east wind wet and cold together;
The south wind surely brings us rain,
The north wind blows it back again. »

Ce qui, traduit en français, veut dire littéralement :

« Le vent de l'ouest amène toujours un temps humide; le vent de l'est un temps humide et froid; le vent du sud nous apporte sûrement la pluie, et le vent du nord nous la ramène de nouveau. »

La dernière repartie de notre digne cocher, qu'il fallait bien habiter quelque part, me rappelait celle de Bridoison, qui disait avec tant d'à-propos, qu'on est toujours fils de quelqu'un. Et comme la pluie continuait de tomber à cruches, pour parler comme les Espagnols, je criai à John d'exciter ses bêtes. « *All right,* » me répondit-il, « c'est bien, » et il mit ses chevaux au galop. En un quart d'heure nous arrivâmes à Bedfort.

Le soir, comme nous nous remémorions les émotions de l'après-midi, et que, le visage collé à nos vitres, nous regardions tomber la pluie, nous voulûmes finir la journée en jouant tranquillement aux cartes,

Car que faire à l'auberge à moins que l'on n'y joue ?

La maîtresse du logis nous refusa net le plus petit jeu de whist ou d'écarté.

« On ne joue pas le dimanche en Angleterre, on prie Dieu.

— Et quand on a prié Dieu?

— On boit. Voulez-vous du whisky, de l'ale, du porter, du sherry? Parlez, on vous en servira jusqu'à vous faire tomber sous la table; mais des cartes, jamais. Demain, si vous voulez.



Puits d'aerage, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

— Merci, madame l'hôtesse, demain est jour de travail, et nous irons à nos affaires. »

Le lendemain en effet nous frappions de bonne heure à la porte hospitalière de M. Matthews, qui nous attendait pour déjeuner. Nous fûmes reçus par ce galant homme comme on est partout reçu en Angleterre quand on est muni d'une lettre d'introduction. Il nous présenta à sa femme, puis ce fut le tour de ses filles, qui successivement vinrent dans la salle à manger, en tenue du matin, donner le baiser à leurs parents. Enfin on se mit à table, non sans procéder religieusement à un *benedicite* récité par le père et suivi en commun par la famille. Le déjeuner fut modeste, frugal, comme il est d'habitude en Angleterre pour ce *breakfast* matinal : le thé, l'inévitable thé, le beurre, le lait, un œuf cuit sur un morceau de jambon, une microscopique tranche de pain dépouillée de croûte et coupée en carré, formaient tous les éléments du repas. Mes amis, qui n'avaient pas encore vu l'Angleterre et qui avaient rêvé sans doute un festin de Gargantua, me regardaient tout étonnés. Le déjeuner fut bien vite achevé, et nous partîmes légers pour les mines, non sans avoir promis aux jeunes miss, qui gracieusement nous le demandèrent, de revenir le soir leur montrer nos albums.

Le repas dont je viens d'esquisser l'ordonnance ouvre partout, dans le Royaume-Uni, la vie quotidienne de la famille. Il a lieu vers huit ou neuf heures du matin. Comme il est peu substantiel, il est suivi d'un goûter ou *lunch* vers une heure ou deux de l'après-midi. Le fromage, le traditionnel *chester*, les galettes sèches dont les Anglais sont si friands, les conserves, quelquefois les viandes froides, sont admises au lunch et la boisson est la bière, le porter, le sherry ou vin de Xérès alcoolisé dans les docks de Londres. Le soda ou eau gazeuse jouit aussi des honneurs du lunch. Le thé en est sévèrement banni. Vers cinq ou six heures a lieu le dîner,

phique qui célèbre si justement l'humide climat de Tavistock :

« The west wind always brings wet weather,
The east wind wet and cold together;
The south wind surely brings us rain,
The north wind blows it back again. »

Ce qui, traduit en français, veut dire littéralement :

« Le vent de l'ouest amène toujours un temps humide; le vent de l'est un temps humide et froid; le vent du sud nous apporte sûrement la pluie, et le vent du nord nous la ramène de nouveau. »

La dernière repartie de notre digne cocher, qu'il fallait bien habiter quelque part, me rappelait celle de Bridoison, qui disait avec tant d'à-propos, qu'on est toujours fils de quelqu'un. Et comme la pluie continuait de tomber à cruches, pour parler comme les Espagnols, je criai à John d'exciter ses bêtes. « *All right*, » me répondit-il, « c'est bien, » et il mit ses chevaux au galop. En un quart d'heure nous arrivâmes à Bedfort.

Le soir, comme nous nous remémorions les émotions de l'après-midi, et que, le visage collé à nos vitres, nous regardions tomber la pluie, nous voulûmes finir la journée en jouant tranquillement aux cartes,

Car que faire à l'auberge à moins que l'on n'y joue ?

La maîtresse du logis nous refusa net le plus petit jeu de whist ou d'écarté.

« On ne joue pas le dimanche en Angleterre, on prie Dieu.

— Et quand on a prié Dieu?

— On boit. Voulez-vous du whisky, de l'ale, du porter, du sherry? Parlez, on vous en servira jusqu'à vous faire tomber sous la table; mais des cartes, jamais. Demain, si vous voulez.

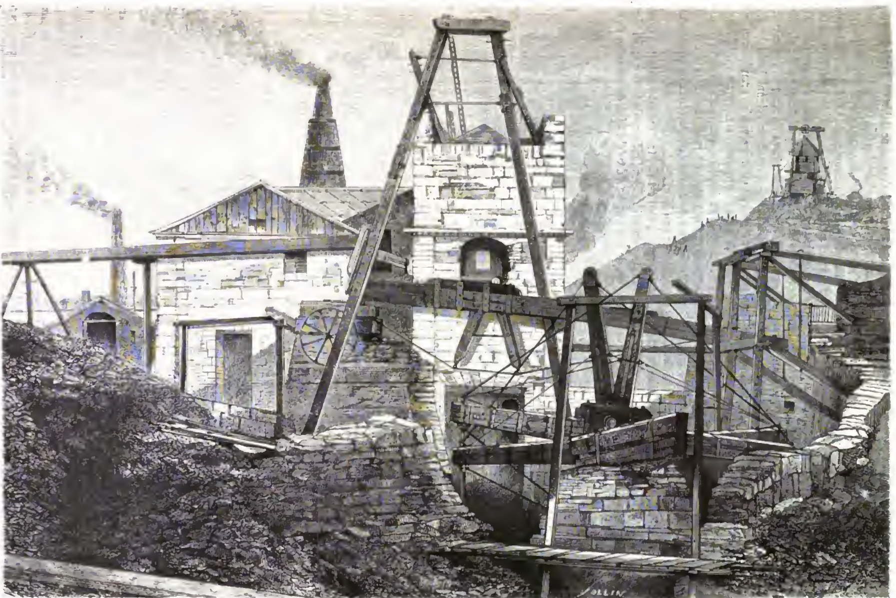


Puits d'aérage, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

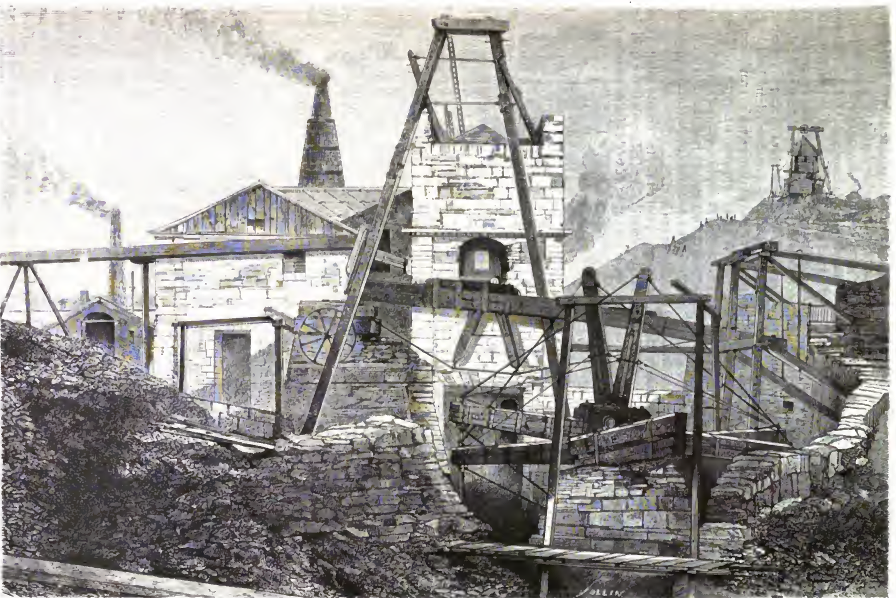
— Merci, madame l'hôtesse, demain est jour de travail, et nous irons à nos affaires. »

Le lendemain en effet nous frappions de bonne heure à la porte hospitalière de M. Matthews, qui nous attendait pour déjeuner. Nous fûmes reçus par ce galant homme comme on est partout reçu en Angleterre quand on est muni d'une lettre d'introduction. Il nous présenta à sa femme, puis ce fut le tour de ses filles, qui successivement vinrent dans la salle à manger, en tenue du matin, donner le baiser à leurs parents. Enfin on se mit à table, non sans procéder religieusement à un *benedicite* récité par le père et suivi en commun par la famille. Le déjeuner fut modeste, frugal, comme il est d'habitude en Angleterre pour ce *breakfast* matinal : le thé, l'inévitable thé, le beurre, le lait, un œuf cuit sur un morceau de jambon, une microscopique tranche de pain dépouillée de croûte et coupée en carré, formaient tous les éléments du repas. Mes amis, qui n'avaient pas encore vu l'Angleterre et qui avaient rêvé sans doute un festin de Gargantua, me regardaient tout étonnés. Le déjeuner fut bien vite achevé, et nous partîmes légers pour les mines, non sans avoir promis aux jeunes miss, qui gracieusement nous le demandèrent, de revenir le soir leur montrer nos albums.

Le repas dont je viens d'esquisser l'ordonnance ouvre partout, dans le Royaume-Uni, la vie quotidienne de la famille. Il a lieu vers huit ou neuf heures du matin. Comme il est peu substantiel, il est suivi d'un goûter ou *lunch* vers une heure ou deux de l'après-midi. Le fromage, le traditionnel *chester*, les galettes sèches dont les Anglais sont si friands, les conserves, quelquefois les viandes froides, sont admises au lunch et la boisson est la bière, le porter, le sherry ou vin de Xérès alcoolisé dans les docks de Londres. Le soda ou eau gazeuse jouit aussi des honneurs du lunch. Le thé en est sévèrement banni. Vers cinq ou six heures a lieu le dîner,



Le puits des pompes, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.



Le puits des pompes, à Wheal Friendship. — Dessin de Durand-Brager.

*volving tables*, etc. Le résultat définitif de toute cette préparation mécanique est de séparer de la gangue les grenailles et les sables cuivreux plus ou moins riches, bons désormais à la fusion. Ces grenailles, ces sables métalliques sont mis en sac avec le minerai riche déjà séparé à la main, et tous ensemble prennent la route des grandes usines à cuivre du pays de Galles, que nous visiterons plus tard.

Les mines de Wheal Friendship ne sont pas les seules du comté de Devon qui méritent une visite. Il y a aussi les *Great Devon consols*, ou grandes mines consolidées du Devonshire, situées, comme Wheal Friendship, près de Tavistock. Elles sont les premières du pays par l'étendue et l'importance des travaux. Nous ne les décrirons pas, car nous allons trouver dans le Cornouailles des mines encore plus capables peut-être, par la nature toute particulière de leur situation, d'intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*.

## III

### DE TAVISTOCK A PENZANCE.

Le travail des mines partout répandu. — Il date des premiers Bretons. — Les Phéniciens et les Cassitérides. — Les Romains. — Les Juifs. — Le droit de *royalty*. — L'âge du bronze et de l'étain. — L'âge du fer. — Penzance. — Le mont Saint-Michel. — Le *cornish language* et les *Cornishmen*. — La pêche du *pilchard*. — Mary Kalynack et Dolly Pentreath.

De Tavistock nous retournâmes à Plymouth, contents d'échapper à la pluie qui ne nous avait pas laissé un seul instant de répit. John et la chanson avaient bien raison : il pleut toute l'année à Tavistock. Quelle prison ce dut être pour les pauvres soldats nos compatriotes que celle de Dartmoor, où, pendant plusieurs années, au milieu de ces landes stériles et tourbeuses, ils ne virent jamais le soleil, mais un ciel toujours brumeux et triste avec une pluie incessante!



Vue de Tavistock. — Dessin de Durand-Brager.

A Plymouth nous prîmes le chemin de fer du Cornouailles. A peine entrés dans le comté des mines, dont le beau viaduc de Saltash, jeté par Brunel sur le Tamar, forme comme la porte triomphale, les travaux se présentèrent à nous par groupes nombreux. A Saint-Austell, à Truro, à Redruth (la ville des Druides), à Camborne, à Marazion, à Penzance, le cuivre et l'étain sont surtout exploités. On extrait aussi des granits décomposés de Saint-Austell le kaolin ou terre à porcelaine que l'on envoie dans les grandes fabriques du Staffordshire.

Toutes ces exploitations réunies donnent lieu à une activité considérable, et le comté tout entier tire ses principales ressources du travail des mines, auquel il faut joindre cependant celui de la pêche et de la navigation. A côté des villes des mineurs, sont celles des marins. On salue en passant, à peu de distance de la voie

*volving tables*, etc. Le résultat définitif de toute cette préparation mécanique est de séparer de la gangue les grenailles et les sables cuivreux plus ou moins riches, bons désormais à la fusion. Ces grenailles, ces sables métalliques sont mis en sac avec le minerai riche déjà séparé à la main, et tous ensemble prennent la route des grandes usines à cuivre du pays de Galles, que nous visiterons plus tard.

Les mines de Wheal Friendship ne sont pas les seules du comté de Devon qui méritent une visite. Il y a aussi les *Great Devon consols*, ou grandes mines consolidées du Devonshire, situées, comme Wheal Friendship, près de Tavistock. Elles sont les premières du pays par l'étendue et l'importance des travaux. Nous ne les décrirons pas, car nous allons trouver dans le Cornouailles des mines encore plus capables peut-être, par la nature toute particulière de leur situation, d'intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*.

## III

### DE TAVISTOCK A PENZANCE.

Le travail des mines partout répandu. — Il date des premiers Bretons. — Les Phéniciens et les Cassitérides. — Les Romains. — Les Juifs. — Le droit de *royalty*. — L'âge du bronze et de l'étain. — L'âge du fer. — Penzance. — Le mont Saint-Michel. — Le *cornish language* et les *Cornishmen*. — La pêche du *pilchard*. — Mary Kalynack et Dolly Pentreath.

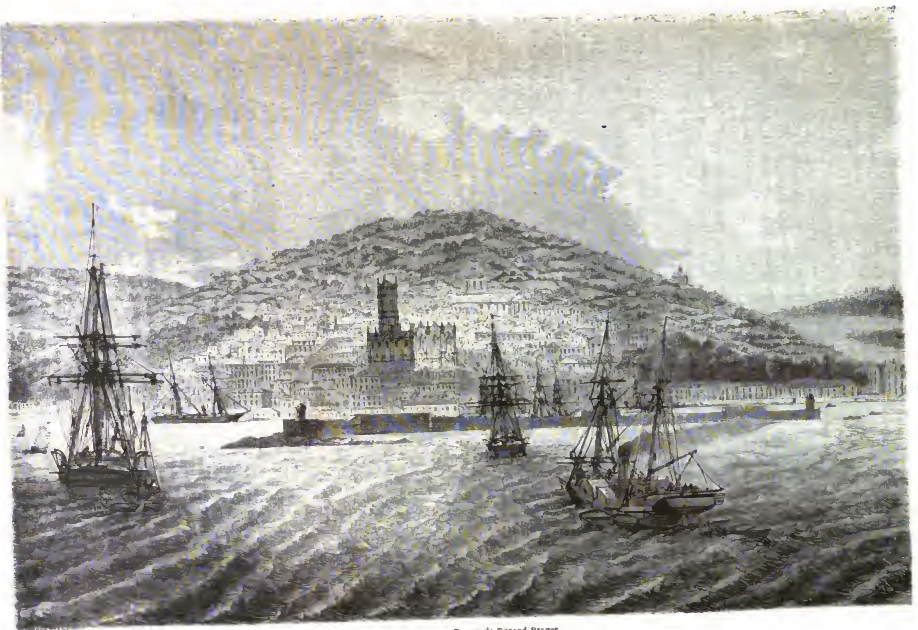
De Tavistock nous retournâmes à Plymouth, contents d'échapper à la pluie qui ne nous avait pas laissé un seul instant de répit. John et la chanson avaient bien raison : il pleut toute l'année à Tavistock. Quelle prison ce dut être pour les pauvres soldats nos compatriotes que celle de Dartmoor, où, pendant plusieurs années, au milieu de ces landes stériles et tourbeuses, ils ne virent jamais le soleil, mais un ciel toujours brumeux et triste avec une pluie incessante !



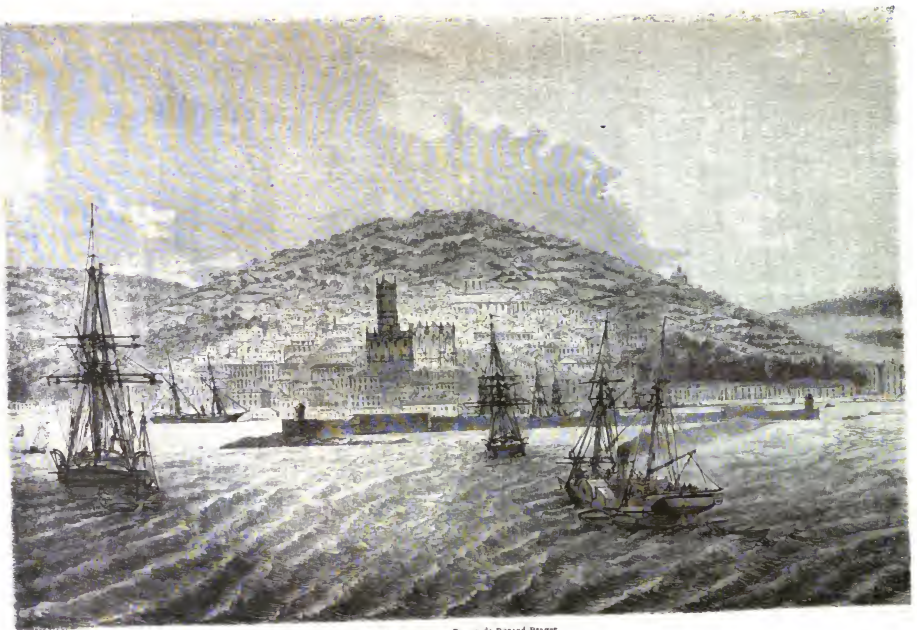
Vue de Tavistock. — Dessin de Durand-Brager.

A Plymouth nous prîmes le chemin de fer du Cornouailles. A peine entrés dans le comté des mines, dont le beau viaduc de Saltash, jeté par Brunel sur le Tamar, forme comme la porte triomphale, les travaux se présentèrent à nous par groupes nombreux. A Saint-Austell, à Truro, à Redruth (la ville des Druides), à Camborne, à Marazion, à Penzance, le cuivre et l'étain sont surtout exploités. On extrait aussi des granits décomposés de Saint-Austell le kaolin ou terre à porcelaine que l'on envoie dans les grandes fabriques du Staffordshire.

Toutes ces exploitations réunies donnent lieu à une activité considérable, et le comté tout entier tire ses principales ressources du travail des mines, auquel il faut joindre cependant celui de la pêche et de la navigation. A côté des villes des mineurs, sont celles des marins. On salue en passant, à peu de distance de la voie



Vue de Penzance. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

station du chemin de fer du Cornouailles, et la ville la plus occidentale de toute l'Angleterre. Bâtie sur un sol de granit, elle mire dans une vaste baie les clochers de ses églises et les blanches façades de ses maisons. Au milieu du golfe s'élève à une grande hauteur le mont Saint-Michel, qui fut jadis un château fort et un monastère comme le nôtre, et qui, plus heureux, n'a jamais servi de prison, surtout de prison politique.

A la marée haute, le mont Saint-Michel forme une île; à marée basse, il communique avec la terre. Quelques archéologues voient dans cette île l'Ικτις de Diodore de Sicile, où les Bretons venaient entreposer l'étain. D'autres prétendent que l'Ικτις des Grecs, la *Vectis* des Latins, est l'île de Wight actuelle. Au pied du mont Saint-Michel est un village de pêcheurs qui, vu de la terre ferme, produit le plus gracieux effet.

Penzance a donné le jour à des hommes célèbres, entre autres au chimiste Humphrey Davy, le même qui a découvert la lampe à treillis métallique qui porte son nom, et qui protége si heureusement la vie du mineur des houillères dans les chantiers à gaz explosible ou grisou. Le souvenir du savant est resté en vénération dans cette ville de marins et de mineurs; elle a gardé le culte de la science, et pour une ville de dix mille âmes, elle offre au touriste et à l'ingénieur un muséum de géologie qui mérite d'être visité. Nous le parcourûmes avec plaisir, car nous y rencontrâmes une collection fort complète d'échantillons minéralogiques du Cornouailles, ainsi que des modèles des principaux dolmens, menhirs, cromlechs, etc., dont les ruines se retrouvent çà et là dans la contrée surtout au bord de la mer.

Ces ruines et le type des habitants sont tout ce qui reste de l'ancienne famille celtique qui peuplait jadis le



Vue de Teignmouth. — Dessin de Durand-Brager.

pays. La langue primitive, le breton du Cornouailles, que les Anglais appellent *cornish language*, a entièrement disparu depuis environ un siècle. Elle ne revit plus que dans quelques noms de villes, de montagnes, de caps. Dans ces noms, se retrouvent souvent les particules initiales *Tre* (tour, village, ville), comme dans Truro, *Pol* (étang, lac), comme dans Poljew, et *Pen* (colline, cap, capitale), comme dans Penzance. Il y a aussi le distique fameux :

« By Tre, Pol and Pen,
You may know the Cornishmen : »

« Par Tre, Pol et Pen, vous connaîtrez les hommes du Cornouailles. »

Ce n'est pas dans ces noms seuls qu'on les retrouve, et leur type les rattache directement à la race celtique ou bretonne. Ils ont les cheveux noirs, les yeux gris, la face ovale, le teint brun et mat, tandis que les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands ont les cheveux blonds ou rouges, les yeux bleus, la face ronde, le teint blanc et coloré. Néanmoins l'assimilation s'est faite, et elle s'est faite complétement. Toute trace de nationalité distincte a disparu, et alors que nous retrouverons dans le pays de Galles les mœurs, le costume, la langue des ancêtres encore vivants, alors qu'en Irlande la même chose existe aussi et y est de plus cause d'une opposition tantôt sourde, tantôt ouverte, contre les institutions anglaises, dans le Cornouailles rien de pareil n'existe. Le pays le plus tôt et le plus entièrement soumis a été celui qui a perdu le plus tôt sa langue. Ce phénomène ethnologique est d'ailleurs général.

J'ai dit que les habitants du Cornouailles n'étaient pas seulement mineurs, mais que la pêche occupait aussi une partie de la population. La pêche principale du pays est celle du *pilchard*, un poisson particulier à ces mers, et qui tient le milieu entre la sardine et le hareng. Elle a lieu de juillet à décembre, et c'est

station du chemin de fer du Cornouailles, et la ville la plus occidentale de toute l'Angleterre. Bâtie sur un sol de granit, elle mire dans une vaste baie les clochers de ses églises et les blanches façades de ses maisons. Au milieu du golfe s'élève à une grande hauteur le mont Saint-Michel, qui fut jadis un château fort et un monastère comme le nôtre, et qui, plus heureux, n'a jamais servi de prison, surtout de prison politique.

A la marée haute, le mont Saint-Michel forme une île; à marée basse, il communique avec la terre. Quelques archéologues voient dans cette île l'Ικτις de Diodore de Sicile, où les Bretons venaient entreposer l'étain. D'autres prétendent que l'Ικτις des Grecs, la *Vectis* des Latins, est l'île de Wight actuelle. Au pied du mont Saint-Michel est un village de pêcheurs qui, vu de la terre ferme, produit le plus gracieux effet.

Penzance a donné le jour à des hommes célèbres, entre autres au chimiste Humphrey Davy, le même qui a découvert la lampe à treillis métallique qui porte son nom, et qui protége si heureusement la vie du mineur des houillères dans les chantiers à gaz explosible ou grisou. Le souvenir du savant est resté en vénération dans cette ville de marins et de mineurs; elle a gardé le culte de la science, et pour une ville de dix mille âmes, elle offre au touriste et à l'ingénieur un muséum de géologie qui mérite d'être visité. Nous le parcourûmes avec plaisir, car nous y rencontrâmes une collection fort complète d'échantillons minéralogiques du Cornouailles, ainsi que des modèles des principaux dolmens, menhirs, cromlechs, etc., dont les ruines se retrouvent çà et là dans la contrée surtout au bord de la mer.

Ces ruines et le type des habitants sont tout ce qui reste de l'ancienne famille celtique qui peuplait jadis le



Vue de Teignmouth. — Dessin de Durand-Brager.

pays. La langue primitive, le breton du Cornouailles, que les Anglais appellent *cornish language*, a entièrement disparu depuis environ un siècle. Elle ne revit plus que dans quelques noms de villes, de montagnes, de caps. Dans ces noms, se retrouvent souvent les particules initiales *Tre* (tour, village, ville), comme dans Truro, *Pol* (étang, lac), comme dans Poljew, et *Pen* (colline, cap, capitale), comme dans Penzance. Il y a aussi le distique fameux :

« By Tre, Pol and Pen,
You may know the Cornishmen : »

« Par Tre, Pol et Pen, vous connaîtrez les hommes du Cornouailles. »

Ce n'est pas dans ces noms seuls qu'on les retrouve, et leur type les rattache directement à la race celtique ou bretonne. Ils ont les cheveux noirs, les yeux gris, la face ovale, le teint brun et mat, tandis que les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands ont les cheveux blonds ou rouges, les yeux bleus, la face ronde, le teint blanc et coloré. Néanmoins l'assimilation s'est faite, et elle s'est faite complétement. Toute trace de nationalité distincte a disparu, et alors que nous retrouverons dans le pays de Galles les mœurs, le costume, la langue des ancêtres encore vivants, alors qu'en Irlande la même chose existe aussi et y est de plus cause d'une opposition tantôt sourde, tantôt ouverte, contre les institutions anglaises, dans le Cornouailles rien de pareil n'existe. Le pays le plus tôt et le plus entièrement soumis a été celui qui a perdu le plus tôt sa langue. Ce phénomène ethnologique est d'ailleurs général.

J'ai dit que les habitants du Cornouailles n'étaient pas seulement mineurs, mais que la pêche occupait aussi une partie de la population. La pêche principale du pays est celle du *pilchard*, un poisson particulier à ces mers, et qui tient le milieu entre la sardine et le hareng. Elle a lieu de juillet à décembre, et c'est



Mineurs de Wheal Margery. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1862. — TEXTE ET DESSIN INÉDITS.

## IV

### DE PENZANCE A SAINT-YVES.

*Mount's bay.* — MM. Higgs. — Une usine à fondre l'étain. — Mine de Wheal Margery. — La pompe à feu. — Histoire de son invention. La machine du Cornouailles. — Saint-Yves. — Hayle et les volontaires anglais.

Nous avions pris place, à Penzance, dans le *Western-hotel*. Cette maison hospitalière abrite à la fois, entre ses murs de granit, des marins, des mineurs, des marchands, des géologues et des touristes, car il vient un peu de tout ce monde à la pointe du Cornouailles. Il n'est si petit pays qui ne reçoive ses visiteurs, et celui-ci offre assez d'intérêt pour en attirer sa bonne part.

Des fenêtres de notre chambre, nous aimions à con-

1. Suite. — Voy. page 353.



Mineurs de Wheal Margery. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES,

PAR M. L. SIMONIN[1].

1862. — TEXTE ET DESSIN INÉDITS.

## IV

### DE PENZANCE A SAINT-YVES.

*Mount's bay.* — MM. Higgs. — Une usine à fondre l'étain. — Mine de Wheal Margery. — La pompe à feu. — Histoire de son invention. La machine du Cornouailles. — Saint-Yves. — Hayle et les volontaires anglais.

Nous avions pris place, à Penzance, dans le *Western-hotel.* Cette maison hospitalière abrite à la fois, entre ses murs de granit, des marins, des mineurs, des marchands, des géologues et des touristes, car il vient un peu de tout ce monde à la pointe du Cornouailles. Il n'est si petit pays qui ne reçoive ses visiteurs, et celui-ci offre assez d'intérêt pour en attirer sa bonne part.

Des fenêtres de notre chambre, nous aimions à con-

1. Suite. — Voy. page 353.

*croquer*. Ils portaient la chandelle au chapeau, et comme ils venaient des sombres abîmes, ils nous rappelaient involontairement les classiques cyclopes. Qui sait si les anciens, voyant les mineurs s'éclairer de la sorte dans les galeries souterraines, n'avaient pas imaginé là-dessus la fable des cyclopes portant un œil au milieu du front? On croit aujourd'hui que la mythologie ancienne n'est guère qu'un tissu de fines allégories, et la fiction des cyclopes s'explique ainsi tout naturellement.

La mine de Wheal Margery occupe jusqu'à deux cents mineurs, j'allais dire deux cents cyclopes; elle produit du cuivre et de l'étain, mais surtout du cuivre. La quantité totale de minerai extrait est d'environ cent tonnes (cent mille kilogrammes) par mois.

Comme toutes les mines en Cornouailles, Wheal Margery contient beaucoup d'eau, mais ici ce ne sont pas des roues hydrauliques, comme à Wheal Friendship, ce sont d'immenses pompes à vapeur, des pompes à feu, comme nous disions encore naguère en France, qui tirent l'eau des galeries. Ces machines d'épuisement, les géantes parmi les machines à vapeur comme forme et comme force, ont jusqu'à trois mètres de diamètre au cylindre et jusqu'à huit cents et mille chevaux de force. Elles battent cinq à six coups à la minute avec une régularité d'horloge, grâce à un mécanisme particulier fort ingénieux qu'on appelle la cataracte. La maîtresse tige, énorme pièce de charpente, descend le long du puits et commande les pistons des pompes. Elle est reliée à la tige du piston à vapeur, soit par un balancier, soit directement. Le balancier est préféré en Angleterre, où il a été employé dès le principe; les machines à *traction directe* sont fort en usage en Belgique et en France depuis quelques années.



Laveur de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

A chaque coup de piston les pompes rejettent au dehors un véritable fleuve, jusqu'à mille et deux mille litres d'eau à la fois. Les machines, modèles d'ingénieuses dispositions, inscrivent d'elles-mêmes, par un mécanisme automatique, le nombre de coups de pistons sur un compteur *ad hoc;* enfin un grand concours est ouvert entre toutes les machines d'un même district, concours loyal et au grand jour. On proclame solennellement chaque mois quelle est la machine qui, pour un travail donné, par force de cheval-vapeur, par exemple, a consommé le moins de charbon. Le nom du constructeur est acclamé, et on comprend quel profit il en tire dans la construction de ses appareils. C'est à la faveur de toutes ces dispositions que, dans les machines d'épuisement du Cornouailles, on est descendu à moins d'un kilogramme de charbon brûlé par heure et par force de cheval. (La force d'un cheval-vapeur est ici celle qui est capable d'élever soixante-quinze litres d'eau à un mètre par seconde). Les machines ordinaires n'ont jamais pu, dans leur consommation en houille, descendre aussi bas que les machines du Cornouailles. Disons tout de suite que le charbon n'existe pas dans le Cornouailles, qu'il en est même relativement assez éloigné, car il faut le faire venir du pays de Galles, et que c'est grâce à un système particulier de transports (on envoie le minerai au pays de Galles, qui en retour expédie du charbon), qu'on peut l'avoir à assez bas prix sur les mines. Il n'importe, il faut l'économiser, et c'est dans ce but que s'est ouvert entre tous les constructeurs secondés par toutes les mines ce grand concours dont j'ai parlé, pour savoir quelle est la machine la plus économique, celle qui consomme le moins.

C'est dans les mines du Cornouailles et du Devonshire, et c'est ici le cas de le rappeler, qu'a été inventée la machine à vapeur, appelée depuis à un si brillant avenir. Les mines du Cornouailles et du Devon, exploitées à la surface et à une faible profondeur depuis des siècles, devenaient inattaquables dans les niveaux inférieurs à cause de l'affluence des eaux qui inondaient les travaux souterrains. Cette affluence était telle, que dans la plupart des cas les pompes, même les plus puissantes parmi celles alors connues, étaient incapables de maîtriser les eaux. Par suite de ces difficultés, une grande partie des mines métalliques avait dû être abandonnée.

En 1698, un capitaine de mines du comté de Devon, Savery, d'abord simple mineur, eut l'idée d'appliquer la force élastique de la vapeur à l'ascension de l'eau. A cette époque les esprits étaient vivement préoccupés des applications mécaniques qu'on pourrait faire de la vapeur d'eau, et les essais du Français Papin, qui avait

*croquer*. Ils portaient la chandelle au chapeau, et comme ils venaient des sombres abîmes, ils nous rappelaient involontairement les classiques cyclopes. Qui sait si les anciens, voyant les mineurs s'éclairer de la sorte dans les galeries souterraines, n'avaient pas imaginé là-dessus la fable des cyclopes portant un œil au milieu du front? On croit aujourd'hui que la mythologie ancienne n'est guère qu'un tissu de fines allégories, et la fiction des cyclopes s'explique ainsi tout naturellement.

La mine de Wheal Margery occupe jusqu'à deux cents mineurs, j'allais dire deux cents cyclopes; elle produit du cuivre et de l'étain, mais surtout du cuivre. La quantité totale de minerai extrait est d'environ cent tonnes (cent mille kilogrammes) par mois.

Comme toutes les mines en Cornouailles, Wheal Margery contient beaucoup d'eau, mais ici ce ne sont pas des roues hydrauliques, comme à Wheal Friendship, ce sont d'immenses pompes à vapeur, des pompes à feu, comme nous disions encore naguère en France, qui tirent l'eau des galeries. Ces machines d'épuisement, les géantes parmi les machines à vapeur comme forme et comme force, ont jusqu'à trois mètres de diamètre au cylindre et jusqu'à huit cents et mille chevaux de force. Elles battent cinq à six coups à la minute avec une régularité d'horloge, grâce à un mécanisme particulier fort ingénieux qu'on appelle la cataracte. La maîtresse tige, énorme pièce de charpente, descend le long du puits et commande les pistons des pompes. Elle est reliée à la tige du piston à vapeur, soit par un balancier, soit directement. Le balancier est préféré en Angleterre, où il a été employé dès le principe; les machines à *traction directe* sont fort en usage en Belgique et en France depuis quelques années.



Laveur de minerai, à Spearn Moor. — Dessin de Durand-Brager.

A chaque coup de piston les pompes rejettent au dehors un véritable fleuve, jusqu'à mille et deux mille litres d'eau à la fois. Les machines, modèles d'ingénieuses dispositions, inscrivent d'elles-mêmes, par un mécanisme automatique, le nombre de coups de pistons sur un compteur *ad hoc;* enfin un grand concours est ouvert entre toutes les machines d'un même district, concours loyal et au grand jour. On proclame solennellement chaque mois quelle est la machine qui, pour un travail donné, par force de cheval-vapeur, par exemple, a consommé le moins de charbon. Le nom du constructeur est acclamé, et on comprend quel profit il en tire dans la construction de ses appareils. C'est à la faveur de toutes ces dispositions que, dans les machines d'épuisement du Cornouailles, on est descendu à moins d'un kilogramme de charbon brûlé par heure et par force de cheval. (La force d'un cheval-vapeur est ici celle qui est capable d'élever soixante-quinze litres d'eau à un mètre par seconde). Les machines ordinaires n'ont jamais pu, dans leur consommation en houille, descendre aussi bas que les machines du Cornouailles. Disons tout de suite que le charbon n'existe pas dans le Cornouailles, qu'il en est même relativement assez éloigné, car il faut le faire venir du pays de Galles, et que c'est grâce à un système particulier de transports (on envoie le minerai au pays de Galles, qui en retour expédie du charbon), qu'on peut l'avoir à assez bas prix sur les mines. Il n'importe, il faut l'économiser, et c'est dans ce but que s'est ouvert entre tous les constructeurs secondés par toutes les mines ce grand concours dont j'ai parlé, pour savoir quelle est la machine la plus économique, celle qui consomme le moins.

C'est dans les mines du Cornouailles et du Devonshire, et c'est ici le cas de le rappeler, qu'a été inventée la machine à vapeur, appelée depuis à un si brillant avenir. Les mines du Cornouailles et du Devon, exploitées à la surface et à une faible profondeur depuis des siècles, devenaient inattaquables dans les niveaux inférieurs à cause de l'affluence des eaux qui inondaient les travaux souterrains. Cette affluence était telle, que dans la plupart des cas les pompes, même les plus puissantes parmi celles alors connues, étaient incapables de maîtriser les eaux. Par suite de ces difficultés, une grande partie des mines métalliques avait dû être abandonnée

En 1698, un capitaine de mines du comté de Devon, Savery, d'abord simple mineur, eut l'idée d'appliquer la force élastique de la vapeur à l'ascension de l'eau. A cette époque les esprits étaient vivement préoccupés des applications mécaniques qu'on pourrait faire de la vapeur d'eau, et les essais du Français Papin, qui avait



Vue de la mine de Botallack. — Dessin de Durand-Brager.

Vue de la mine de Botallack. — Dessin de Durand-Brager.

Les Anglais font tout avec ordre et précision. Avant de nous conduire dans l'intérieur de sa mine, le capitaine, avec lequel nous étions partis de Saint-Just, et qui s'était fait notre complaisant *cicerone*, commença par nous faire revêtir le costume d'ordonnance : chemise, jaquette et pantalon de flanelle blanche, grosses bottes de cuir, chapeau de feutre noir, de forme basse et ronde, au tissu dur comme la pierre, avec une chandelle à la cime fichée dans un tampon d'argile. C'est le costume de rigueur, et le prince de Galles luimême, quand il a visité les mines de son riche comté, les princes d'Orléans aussi quand ils ont parcouru les travaux souterrains autour de Saint-Just, ont revêtu comme nous la flanelle du mineur et coiffé le chapeau traditionnel.

Quand nous fûmes ainsi costumés, on nous demanda si nous voulions descendre par les échelles ou par le *men engine*[1].

« Capitaine, répondis-je, quelle est la profondeur du puits?

— Deux cents fathoms (environ quatre cents mètres).

— Fort bien, nous passerons par le *men engine*. »



Mine de la Providence : Le *men engine* et les échelles. Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Cette machine, que je ne puis mieux représenter que par une énorme perche oscillante, inclinée ou verticale, suivant que l'axe du puits est lui-même incliné ou vertical, est munie de distance en distance de taquets ou petits bancs sur lesquels on se tient debout appliqué contre la perche. Celle-ci règne, du reste, sur toute la longueur du puits reliée à son extrémité extérieure au balancier de la machine qui la commande.

Les *men engines*, véritables échelles mouvantes, ont été inventés pour épargner à l'ouvrier la fatigue journalière d'une descente et d'une montée par des échelles fixes de plusieurs centaines de mètres de longueur. Cet exercice, répété deux fois par jour, outre qu'il fait perdre aux ouvriers un temps précieux, ne tarde pas à produire chez la plupart d'entre eux, du moins après quelques années, des anémies qui les rendent impropres au travail et les conduisent peu à peu au tombeau. C'est donc autant dans un but d'utilité pratique que d'humanité que ces machines ont été inventées. Beaucoup sont d'une construction plus élégante que celle que je décris. Ainsi, en Belgique, on accouple deux machines. L'ouvrier passe successivement de l'une à l'autre; les bancs larges, commodes, sont environnés d'une balustrade, et l'appareil se nomme *warocquère*, du nom de l'inventeur belge Warocqué. En Allemagne, où ces machines ont pris naissance dans les mines si profondes de la Saxe, on les appelle des *farhkunst*.

Voici maintenant comment fonctionne l'appareil. Un mouvement du balancier de la machine à vapeur fait descendre le *men engine* d'un mètre cinquante centimètres, je suppose. L'ouvrier, descendu en même temps que la perche, passe immédiatement sur un petit taquet appliqué contre la paroi du puits. Une seconde oscillation du balancier fait remonter la perche d'autant; l'ouvrier passe aussitôt de son perchoir sur celui du *men engine*, sans hésiter, sans se troubler, et immédiatement le *men engine* s'abaisse de nouveau, et avec lui l'ouvrier qui recommence le même manége. Il faut conserver, je le répète, toute sa présence d'esprit, ne pas hésiter dans la manœuvre qu'on a à faire. Si le moindre trouble survient, on doit rester sur son perchoir dans le puits ou sur l'appareil, et attendre une nouvelle pulsation pour recommencer. Il y a, du reste, des perchoirs dans le puits de l'un et l'autre côté du *men engine*; de sorte que si l'on voit un des siéges occupé, on passe sur l'autre vis-à-vis. Enfin je ne dois pas oublier de dire que la machine, après chaque pulsation, s'arrête un temps très-court, il est vrai,

1. Mot à mot : « la machine à hommes. »

Les Anglais font tout avec ordre et précision. Avant de nous conduire dans l'intérieur de sa mine, le capitaine, avec lequel nous étions partis de Saint-Just, et qui s'était fait notre complaisant *cicerone*, commença par nous faire revêtir le costume d'ordonnance : chemise, jaquette et pantalon de flanelle blanche, grosses bottes de cuir, chapeau de feutre noir, de forme basse et ronde, au tissu dur comme la pierre, avec une chandelle à la cime fichée dans un tampon d'argile. C'est le costume de rigueur, et le prince de Galles luimême, quand il a visité les mines de son riche comté, les princes d'Orléans aussi quand ils ont parcouru les travaux souterrains autour de Saint-Just, ont revêtu comme nous la flanelle du mineur et coiffé le chapeau traditionnel.

Quand nous fûmes ainsi costumés, on nous demanda si nous voulions descendre par les échelles ou par le *men engine*[1].

« Capitaine, répondis-je, quelle est la profondeur du puits?

— Deux cents fathoms (environ quatre cents mètres).

— Fort bien, nous passerons par le *men engine*. »

Cette machine, que je ne puis mieux représenter que par une énorme perche oscillante, inclinée ou verticale, suivant que l'axe du puits est lui-même incliné ou vertical, est munie de distance en distance de taquets ou petits bancs sur lesquels on se tient debout appliqué contre la perche. Celle-ci règne, du reste, sur toute la longueur du puits reliée à son extrémité extérieure au balancier de la machine qui la commande.



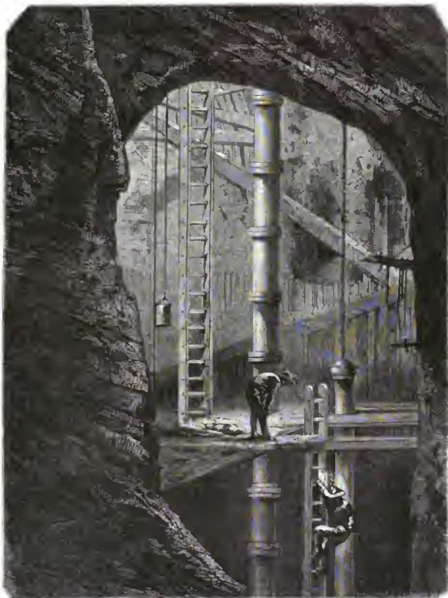
Mine de la Providence : Le *men engine* et les échelles.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

Les *men engines*, véritables échelles mouvantes, ont été inventés pour épargner à l'ouvrier la fatigue journalière d'une descente et d'une montée par des échelles fixes de plusieurs centaines de mètres de longueur. Cet exercice, répété deux fois par jour, outre qu'il fait perdre aux ouvriers un temps précieux, ne tarde pas à produire chez la plupart d'entre eux, du moins après quelques années, des anémies qui les rendent impropres au travail et les conduisent peu à peu au tombeau. C'est donc autant dans un but d'utilité pratique que d'humanité que ces machines ont été inventées. Beaucoup sont d'une construction plus élégante que celle que je décris. Ainsi, en Belgique, on accouple deux machines. L'ouvrier passe successivement de l'une à l'autre; les bancs larges, commodes, sont environnés d'une balustrade, et l'appareil se nomme *warocquère*, du nom de l'inventeur belge Warocqué. En Allemagne, où ces machines ont pris naissance dans les mines si profondes de la Saxe, on les appelle des *farhkunst*.

Voici maintenant comment fonctionne l'appareil. Un mouvement du balancier de la machine à vapeur fait descendre le *men engine* d'un mètre cinquante centimètres, je suppose. L'ouvrier, descendu en même temps que la perche, passe immédiatement sur un petit taquet appliqué contre la paroi du puits. Une seconde oscillation du balancier fait remonter la perche d'autant; l'ouvrier passe aussitôt de son perchoir sur celui du *men engine*, sans hésiter, sans se troubler, et immédiatement le *men engine* s'abaisse de nouveau, et avec lui l'ouvrier qui recommence le même manége. Il faut conserver, je le répète, toute sa présence d'esprit, ne pas hésiter dans la manœuvre qu'on a à faire. Si le moindre trouble survient, on doit rester sur son perchoir dans le puits ou sur l'appareil, et attendre une nouvelle pulsation pour recommencer. Il y a, du reste, des perchoirs dans le puits de l'un et l'autre côté du *men engine;* de sorte que si l'on voit un des siéges occupé, on passe sur l'autre vis-à-vis. Enfin je ne dois pas oublier de dire que la machine, après chaque pulsation, s'arrête un temps très-court, il est vrai,

1. Mot à mot : « la machine à hommes. »

Comme j'obéissais de mon mieux à ce rhythme mécanique, passant alternativement de la machine contre le puits et du puits contre la machine, évitant autant que possible les ouvriers dont une escouade remontait pendant que nous descendions, j'entendis tout à coup un grand cri. Je regarde au-dessous de moi. C'était mon compagnon qui, trouvant le taquet sur lequel il allait mettre les pieds occupé par un des ouvriers qui remontait, n'avait pas été assez prompt à passer sur le taquet vis-à-vis, et s'était troublé au lieu d'attendre avec calme une autre pulsation du *men engine*. La machine l'avait saisi en remontant; il s'était par bonheur fortement retenu au crampon de fer qui, ménagé à la hauteur des bras, permet d'y appuyer la main; mais je vis un moment son corps balancé dans l'espace. J'entendis le capitaine crier, et je crus que c'en était fait.



Mine de la Providence : le puits des pompes. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Larçon.

Heureusement mon ami ne perdit pas son sang-froid. L'ordre de *stopper* (arrêter) la machine fut immédiatement donné, et le capitaine, qui déjà avait appuyé la main sur M. L.... pour le retenir, le ramena sain et sauf sur le perchoir. Mon ami reprit ses sens, et nous remontâmes au jour.

Quand ce premier moment d'émotion fut passé, je persistai à continuer par le *men engine* avec le capitaine; celui-ci s'y refusa net. Il me dit qu'il n'était pas sans exemple que des ouvriers pris dans l'appareil aient perdu un bras ou une jambe, et quelquefois même aient été presque broyés sur le coup; que, du reste, il répondait de nous, que notre vie lui était confiée, et que, par conséquent, pour ne pas voir se renouveler un accident qui aurait pu avoir des suites si fâcheuses, c'était par les échelles qu'il fallait

Comme j'obéissais de mon mieux à ce rhythme mécanique, passant alternativement de la machine contre le puits et du puits contre la machine, évitant autant que possible les ouvriers dont une escouade remontait pendant que nous descendions, j'entendis tout à coup un grand cri. Je regarde au-dessous de moi. C'était mon compagnon qui, trouvant le taquet sur lequel il allait mettre les pieds occupé par un des ouvriers qui remontait, n'avait pas été assez prompt à passer sur le taquet vis-à-vis, et s'était troublé au lieu d'attendre avec calme une autre pulsation du *men engine*. La machine l'avait saisi en remontant; il s'était par bonheur fortement retenu au crampon de fer qui, ménagé à la hauteur des bras, permet d'y appuyer la main; mais je vis un moment son corps balancé dans l'espace. J'entendis le capitaine crier, et je crus que c'en était fait.



Mine de la Providence : le puits des pompes. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Laçon.

Heureusement mon ami ne perdit pas son sang-froid. L'ordre de *stopper* (arrêter) la machine fut immédiatement donné, et le capitaine, qui déjà avait appuyé la main sur M. L.... pour le retenir, le ramena sain et sauf sur le perchoir. Mon ami reprit ses sens, et nous remontâmes au jour.

Quand ce premier moment d'émotion fut passé, je persistai à continuer par le *men engine* avec le capitaine; celui-ci s'y refusa net. Il me dit qu'il n'était pas sans exemple que des ouvriers pris dans l'appareil aient perdu un bras ou une jambe, et quelquefois même aient été presque broyés sur le coup; que, du reste, il répondait de nous, que notre vie lui était confiée, et que, par conséquent, pour ne pas voir se renouveler un accident qui aurait pu avoir des suites si fâcheuses, c'était par les échelles qu'il fallait

d'hui. Saint Michel, qui voyageait également par là (partout où se trouve le diable, il faut que saint Michel intervienne), défia son rival en un combat singulier. Une lutte à mort s'engagea entre eux, et dans le combat le diable laissa tomber sa pierre, soit pour en assommer son ennemi, soit pour fuir plus à l'aise, car il fut vaincu comme d'habitude. C'est cette pierre qui a donné son nom à la ville sur l'emplacement de laquelle elle est tombée (*Hell's Stone*, la pierre de l'enfer); et comme le combat eut lieu le 8 mai, ainsi que l'ont affirmé les premiers habitants de Helstone qui en furent témoins, on célèbre à cette même époque, toutes les années, des jeux scéniques, où apparaît une danse locale, réservée pour ce jour-là, en souvenir du grand saint Michel. Quant à la fameuse pierre, on la voyait encore, il y a quelques années, au coin de l'*hôtel de l'Ange* (l'ange Michel probablement). Elle a depuis été brisée et employée à des usages vulgaires, à faire des murs de maison. *Sic transit gloria mundi !*

Dans le Devon, ce n'est pas le diable, c'est le géant Ordulph qui fait les frais de toutes les légendes, Ordulph, né à Tavistock, et dont les os, de dimensions extraordinaires, comme il convient aux os d'un géant de sa taille, ont été retrouvés sous une tombe de marbre au milieu



Une halte dans le puits des Échelles, à la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

des ruines de l'Abbaye de Tavistock. Un poëte a dit de lui, en le faisant parler :

A giant I, earl Ordulf men me call,

« Je suis un géant, et les hommes me nomment le comte Ordulph. »

Et le héros ajoute :

« J'ai été le champion des Devoniens contre leurs ennemis. Dans chaque rencontre, j'ai tué six mille Turcs. J'ai coupé la tête d'un lion, et je l'ai mangée. Par un coup hardi, j'ai ouvert les portes d'Exeter, pour y faire entrer saint Édouard. Dans un âge avancé, visité en songe par les anges, j'ai fait bâtir une abbaye près de la rivière Tavy. »

Ce même géant Ordulph, d'après l'historien William de Malmesbury, qui sans doute l'avait connu, pouvait, d'une enjambée, traverser une rivière de dix pieds de large. Chevauchant, en compagnie d'Édouard le confesseur, il arrive un jour devant Exeter, trouve les portes de la ville fermées et le gardien absent. Soudain, il descend de cheval, saisit dans ses mains les barres de fer qui serrent l'huis, les met en pièces, et, écartant les gonds du pied, fait sauter les portes en l'air pour laisser librement entrer son roi. C'est à ce fait qu'un passage des vers que je viens de traduire fait allusion, et il faut avouer que Samson, chargeant les portes de Gaza sur ses épaules, n'avait pas mieux agi qu'Ordulph.

Les druides, les enchanteurs, les fées, ont, comme

d'hui. Saint Michel, qui voyageait également par là (partout où se trouve le diable, il faut que saint Michel intervienne), défia son rival en un combat singulier. Une lutte à mort s'engagea entre eux, et dans le combat le diable laissa tomber sa pierre, soit pour en assommer son ennemi, soit pour fuir plus à l'aise, car il fut vaincu comme d'habitude. C'est cette pierre qui a donné son nom à la ville sur l'emplacement de laquelle elle est tombée (*Hell's Stone*, la pierre de l'enfer); et comme le combat eut lieu le 8 mai, ainsi que l'ont affirmé les premiers habitants de Helstone qui en furent témoins, on célèbre à cette même époque, toutes les années, des jeux scéniques, où apparaît une danse locale, réservée pour ce jour-là, en souvenir du grand saint Michel. Quant à la fameuse pierre, on la voyait encore, il y a quelques années, au coin de l'*hôtel de l'Ange* (l'ange Michel probablement). Elle a depuis été brisée et employée à des usages vulgaires, à faire des murs de maison. *Sic transit gloria mundi !*

Dans le Devon, ce n'est pas le diable, c'est le géant Ordulph qui fait les frais de toutes les légendes, Ordulph, né à Tavistock, et dont les os, de dimensions extraordinaires, comme il convient aux os d'un géant de sa taille, ont été retrouvés sous une tombe de marbre au milieu



Une halte dans le puits des Échelles, à la mine de la Providence. — Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

des ruines de l'Abbaye de Tavistock. Un poëte a dit de lui, en le faisant parler :

A giant I, earl Ordulf men me call,

« Je suis un géant, et les hommes me nomment le comte Ordulph. »

Et le héros ajoute :

« J'ai été le champion des Devoniens contre leurs ennemis. Dans chaque rencontre, j'ai tué six mille Turcs. J'ai coupé la tête d'un lion, et je l'ai mangée. Par un coup hardi, j'ai ouvert les portes d'Exeter, pour y faire entrer saint Édouard. Dans un âge avancé, visité en songe par les anges, j'ai fait bâtir une abbaye près de la rivière Tavy. »

Ce même géant Ordulph, d'après l'historien William de Malmesbury, qui sans doute l'avait connu, pouvait, d'une enjambée, traverser une rivière de dix pieds de large. Chevauchant, en compagnie d'Édouard le confesseur, il arrive un jour devant Exeter, trouve les portes de la ville fermées et le gardien absent. Soudain, il descend de cheval, saisit dans ses mains les barres de fer qui serrent l'huis, les met en pièces, et, écartant les gonds du pied, fait sauter les portes en l'air pour laisser librement entrer son roi. C'est à ce fait qu'un passage des vers que je viens de traduire fait allusion, et il faut avouer que Samson, chargeant les portes de Gaza sur ses épaules, n'avait pas mieux agi qu'Ordulph.

Les druides, les enchanteurs, les fées, ont, comme




Mine de la Providence, sortie sur la mer. — Dessin de Durand-Brager.




Mine de la Providence, sortie sur la mer. — Dessin de Durand-Brager.

Plus importantes encore que les mines d'étain sont les mines de cuivre du Cornouailles. Les sept huitièmes du cuivre produit par l'Angleterre viennent de ces mines. On estime à cinq cent mille tonnes de minerai brut l'extraction annuelle. Le minerai est assez pauvre au sortir des puits d'extraction, deux et demi à trois pour cent au plus. Par la préparation mécanique on porte sa teneur en cuivre à sept ou huit pour cent. On envoie alors le minerai subir le traitement métallurgique dans les usines du pays de Galles, à Swansea, que nous allons bientôt visiter.

Le marché des minerais de cuivre a lieu à Truro et Redruth une fois par semaine. Ce jour-là les propriétaires des mines réunissent solennellement à dîner les représentants des acheteurs. Des essayeurs, agréés par les deux partis, prélèvent sur chaque tas de minerai en vente une prise d'échantillons dont ils déterminent la teneur en cuivre. Cette teneur forme le titre du tas correspondant. Chacun des acheteurs inscrit sur un morceau de papier le prix qu'il offre de chaque tas d'après son titre. Il plie et cachète son billet, *ticket*, d'où le nom de *ticketings* donné à ces marchés de minerais. On réunit et proclame toutes les offres, et chaque tas est adjugé au plus offrant des enchérisseurs. Tout cela se fait à l'anglaise, dans le plus grand calme et le plus grand silence.



Mine de la Providence : Travail dans le filon.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

La raison qui fait qu'on expédie ensuite le minerai sur le pays de Galles est que le Cornouailles ne renferme pas de charbon, et qu'il faut, par la méthode que les Anglais ont adoptée dans le traitement métallurgique du cuivre, jusqu'à seize tonnes de charbon pour obtenir une tonne de cuivre, avec du minerai à huit pour cent comme celui du Cornouailles.

Le nombre d'ouvriers employés aux mines de cuivre et d'étain est de plus de trente mille, dont les trois cinquièmes aux mines de cuivre et les deux cinquièmes aux mines d'étain. Ces ouvriers, compris sous la dénomination générale de *miners*, sont tous forts, vigoureux, bien nourris et capables des plus durs travaux. A l'époque de la découverte de l'or en Californie et en Australie, ils émigrèrent en masse vers ces lointains Eldorados. Dans les mines de quartz aurifère de Californie, ce sont eux qui, aujourd'hui encore, sont les mineurs les plus habiles, et nul ne songe à leur disputer la palme[1]. Dans tous les comtés aurifères le *Cornish miner* gagne toujours 20 et 25 francs par jour, alors que le mineur espagnol ou français se contente de la moitié. Dans le Cornouailles le salaire sans doute est loin d'être le même, mais les bons mineurs gagnent encore facilement de trois à quatre shillings (trois francs soixante-quinze centimes à cinq francs) par jour de travail.

Ceux qui entreprennent à forfait le creusement d'un puits à tant le mètre courant sont appelés, dans la langue des mines, *tutmen;* ceux qui poursuivent l'exploitation d'un filon à leurs risques et périls, moyennant un tant à recevoir (*tribute*) par tonne de minerai extrait, sont nommés *tributers;* enfin, ceux qui poursuivent le fonçage des galeries ou l'avancement des chantiers à tant le mètre courant ou le mètre cube, sont les *contractors*. Les contrats se renouvellent toutes les semaines, toutes les quinzaines ou tous les mois, à l'époque de chaque paye, à la criée, et ce sont naturellement les ouvriers qui demandent le moins pour un ouvrage donné qui obtiennent la préférence.

Les ouvriers d'une même mine obéissent à des caporaux ou maîtres mineurs, *leaders* (on donne le même nom aux chefs de partis dans le Parlement), et tous ensemble à un capitaine. Si la mine a deux capitaines, un pour le dedans, l'autre pour le dehors, celui-ci prend le titre de *grass* ou *ground captain*, capitaine du gazon ou de la surface, l'autre s'appelle *underground captain*, capitaine du dedans ou du sous-sol. Le *manager* est l'agent général ou régisseur de la mine; à lui incombe la partie économique, comme la partie technique au capitaine. Il a quelquefois sous ses ordres un *purser* ou agent comptable; d'ordinaire il en fait lui-même les fonctions. Il commande aussi au capitaine pour la marche générale du service, et alors s'appelle volontiers le *superintendent* ou surintendant de la mine.

Les propriétaires de la mine ou ceux au compte des-

1. Voy. notre *Voyage en Californie* (*Tour du monde*, t. V).

Plus importantes encore que les mines d'étain sont les mines de cuivre du Cornouailles. Les sept huitièmes du cuivre produit par l'Angleterre viennent de ces mines. On estime à cinq cent mille tonnes de minerai brut l'extraction annuelle. Le minerai est assez pauvre au sortir des puits d'extraction, deux et demi à trois pour cent au plus. Par la préparation mécanique on porte sa teneur en cuivre à sept ou huit pour cent. On envoie alors le minerai subir le traitement métallurgique dans les usines du pays de Galles, à Swansea, que nous allons bientôt visiter.

Le marché des minerais de cuivre a lieu à Truro et Redruth une fois par semaine. Ce jour-là les propriétaires des mines réunissent solennellement à dîner les représentants des acheteurs. Des essayeurs, agréés par les deux partis, prélèvent sur chaque tas de minerai en vente une prise d'échantillons dont ils déterminent la teneur en cuivre. Cette teneur forme le titre du tas correspondant. Chacun des acheteurs inscrit sur un morceau de papier le prix qu'il offre de chaque tas d'après son titre. Il plie et cachète son billet, *ticket*, d'où le nom de *ticketings* donné à ces marchés de minerais. On réunit et proclame toutes les offres, et chaque tas est adjugé au plus offrant des enchérisseurs. Tout cela se fait à l'anglaise, dans le plus grand calme et le plus grand silence.


Mine de la Providence : Travail dans le filon.
Dessin de Durand-Brager d'après M. Lançon.

La raison qui fait qu'on expédie ensuite le minerai sur le pays de Galles est que le Cornouailles ne renferme pas de charbon, et qu'il faut, par la méthode que les Anglais ont adoptée dans le traitement métallurgique du cuivre, jusqu'à seize tonnes de charbon pour obtenir une tonne de cuivre, avec du minerai à huit pour cent comme celui du Cornouailles.

Le nombre d'ouvriers employés aux mines de cuivre et d'étain est de plus de trente mille, dont les trois cinquièmes aux mines de cuivre et les deux cinquièmes aux mines d'étain. Ces ouvriers, compris sous la dénomination générale de *miners*, sont tous forts, vigoureux, bien nourris et capables des plus durs travaux. A l'époque de la découverte de l'or en Californie et en Australie, ils émigrèrent en masse vers ces lointains Eldorados. Dans les mines de quartz aurifère de Californie, ce sont eux qui, aujourd'hui encore, sont les mineurs les plus habiles, et nul ne songe à leur disputer la palme[1]. Dans tous les comtés aurifères le *Cornish miner* gagne toujours 20 et 25 francs par jour, alors que le mineur espagnol ou français se contente de la moitié. Dans le Cornouailles le salaire sans doute est loin d'être le même, mais les bons mineurs gagnent encore facilement de trois à quatre shillings (trois francs soixante-quinze centimes à cinq francs) par jour de travail.

Ceux qui entreprennent à forfait le creusement d'un puits à tant le mètre courant sont appelés, dans la langue des mines, *tutmen;* ceux qui poursuivent l'exploitation d'un filon à leurs risques et périls, moyennant un tant à recevoir (*tribute*) par tonne de minerai extrait, sont nommés *tributers;* enfin, ceux qui poursuivent le fonçage des galeries ou l'avancement des chantiers à tant le mètre courant ou le mètre cube, sont les *contractors*. Les contrats se renouvellent toutes les semaines, toutes les quinzaines ou tous les mois, à l'époque de chaque paye, à la criée, et ce sont naturellement les ouvriers qui demandent le moins pour un ouvrage donné qui obtiennent la préférence.

Les ouvriers d'une même mine obéissent à des caporaux ou maîtres mineurs, *leaders* (on donne le même nom aux chefs de partis dans le Parlement), et tous ensemble à un capitaine. Si la mine a deux capitaines, un pour le dedans, l'autre pour le dehors, celui-ci prend le titre de *grass* ou *ground captain*, capitaine du gazon ou de la surface, l'autre s'appelle *underground captain*, capitaine du dedans ou du sous-sol. Le *manager* est l'agent général ou régisseur de la mine; à lui incombe la partie économique, comme la partie technique au capitaine. Il a quelquefois sous ses ordres un *purser* ou agent comptable; d'ordinaire il en fait lui-même les fonctions. Il commande aussi au capitaine pour la marche générale du service, et alors s'appelle volontiers le *superintendent* ou surintendant de la mine.

Les propriétaires de la mine ou ceux au compte des-

1. Voy. notre *Voyage en Californie* (*Tour du monde*, t. V).



Vue de Fowey. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES.

PAR M. L. SIMONIN[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VII

### LES CÔTES DU CORNOUAILLES.

Pourquoi une visite des côtes après celle des mines. — Fowey et ses corsaires. — La maison de Dieu et celle du meunier. — Les étymologistes anglais. — Le château de Pendennis remis à neuf. — Falmouth, Monsieur Josse et lord Byron. — Les quakers et le poisson salé. — Ptolémée et sir Walter Raleigh. — La serpentine du cap Lizard. — Kynance Cove, l'île à l'Asperge, le pont du Diable. — Le mont Saint-Michel et le pied de la Reine. — *Logan Stone*. — Mill bay. — Le Chant de la mer. — Le cap Land's end. — La première et la dernière auberge. Le premier mille anglais. — Longship. — Les îles Scilly. — Le cap Cornouailles. — Le phare de Saint-Just. — Pelion sur Ossa. — Hayle et Saint-Yves. — Le sire de Boltreaux et les cloches de Boscastle. — Deux époux modèles. — Tintagel, le valet de trèfles et le roi Arthur.

Parler du Cornouailles sans parler de ses côtes, ce serait parler de Rome sans dire un mot du pape. Aussi, après avoir si longtemps parcouru les mines de cet intéressant comté, fallait-il bien visiter les rivages. C'était sur ces points, du reste, que tenait surtout à exercer son crayon d'artiste mon compagnon de route, Durand-Brager, un de nos peintres de marine les plus experts, et je ne pouvais là-dessus que lui donner entière satisfaction. Pour être longtemps d'accord, en route comme ailleurs, il faut se faire de mutuelles concessions, et le mineur ne pouvait que céder au désir du peintre, quand ce désir était si raisonnable et si légitime à la fois.

Sur les côtes de Cornouailles, l'artiste n'a qu'à choisir. Depuis la rivière Tamar qui sépare le comté de Devon de celui de Cornouailles, laissant au premier Plymouth et Devonport, et donnant au second Saltash où passe le beau viaduc de Brunel, jusqu'au cap Land's end où viennent mourir dans l'Océan les derniers contre-forts granitiques du Cornouailles, que de beaux points de vue, que de paysages gracieux, pittoresques ou sauvages, que de ports aux souvenirs historiques!

Ici c'est Fowey qui jadis arma ses navires contre la France, et qui fournit cinquante vaisseaux et huit cents marins à Édouard III pour son expédition contre Calais. A cette époque, de hardis corsaires partis de Fowey faisaient sur nos côtes de la Manche des irruptions répétées, mettant tout à feu et à sang; les Français, à leur tour, n'épargnaient pas les côtes anglaises, et ils rendaient même aux corsaires de Fowey leurs visites avec usure. En 1457, ils firent une descente dans ce port, surprirent la ville de nuit, la brûlèrent et en massacrèrent les habitants.

Fowey était autrefois avec Plymouth et Dartmouth le principal port du sud de l'Angleterre. Aujourd'hui il est déchu de son antique splendeur; mais sa position à l'embouchure de la rivière Fowey est restée admirable.

L'entrée du port se signale au marin, à droite, par les ruines d'une vieille église gothique, à gauche, par celles d'un antique moulin à vent datant de 1296, et le premier peut-être qui ait été construit en Angleterre. On dit que ce fut un croisé qui le fit bâtir de retour de la Terre sainte. L'église est à deux cent quarante-trois pieds et le moulin à deux cents au-dessus du niveau de

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369



Vue de Fowey. — Dessin de Durand-Brager.

# UN VOYAGE AUX MINES DU CORNOUAILLES.

PAR M. L. SIMONIN[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

## VII

### LES CÔTES DU CORNOUAILLES.

Pourquoi une visite des côtes après celle des mines. — Fowey et ses corsaires. — La maison de Dieu et celle du meunier. — Les étymologistes anglais. — Le château de Pendennis remis à neuf. — Falmouth, Monsieur Josse et lord Byron. — Les quakers et le poisson salé. — Ptolémée et sir Walter Raleigh. — La serpentine du cap Lizard. — Kynance Cove, l'île à l'Asperge, le pont du Diable. — Le mont Saint-Michel et le pied de la Reine. — *Logan Stone.* — Mill bay. — Le Chant de la mer. — Le cap Land's end. — La première et la dernière auberge. Le premier mille anglais. — Longship. — Les îles Scilly. — Le cap Cornouailles. — Le phare de Saint-Just. — Pelion sur Ossa. — Hayle et Saint-Yves. — Le sire de Bottreaux et les cloches de Boscastle. — Deux époux modèles. — Tintagel, le valet de trèfles et le roi Arthur.

Parler du Cornouailles sans parler de ses côtes, ce serait parler de Rome sans dire un mot du pape. Aussi, après avoir si longtemps parcouru les mines de cet intéressant comté, fallait-il bien visiter les rivages. C'était sur ces points, du reste, que tenait surtout à exercer son crayon d'artiste mon compagnon de route, Durand-Brager, un de nos peintres de marine les plus experts, et je ne pouvais là-dessus que lui donner entière satisfaction. Pour être longtemps d'accord, en route comme ailleurs, il faut se faire de mutuelles concessions, et le mineur ne pouvait que céder au désir du peintre, quand ce désir était si raisonnable et si légitime à la fois.

Sur les côtes de Cornouailles, l'artiste n'a qu'à choisir. Depuis la rivière Tamar qui sépare le comté de Devon de celui de Cornouailles, laissant au premier Plymouth et Devonport, et donnant au second Saltash où passe le beau viaduc de Brunel, jusqu'au cap Land's end où viennent mourir dans l'Océan les derniers contre-forts granitiques du Cornouailles, que de beaux points de vue, que de paysages gracieux, pittoresques ou sauvages, que de ports aux souvenirs historiques!

Ici c'est Fowey qui jadis arma ses navires contre la France, et qui fournit cinquante vaisseaux et huit cents marins à Édouard III pour son expédition contre Calais. A cette époque, de hardis corsaires partis de Fowey faisaient sur nos côtes de la Manche des irruptions répétées, mettant tout à feu et à sang; les Français, à leur tour, n'épargnaient pas les côtes anglaises, et ils rendaient même aux corsaires de Fowey leurs visites avec usure. En 1457, ils firent une descente dans ce port, surprirent la ville de nuit, la brûlèrent et en massacrèrent les habitants.

Fowey était autrefois avec Plymouth et Dartmouth le principal port du sud de l'Angleterre. Aujourd'hui il est déchu de son antique splendeur; mais sa position à l'embouchure de la rivière Fowey est restée admirable.

L'entrée du port se signale au marin, à droite, par les ruines d'une vieille église gothique, à gauche, par celles d'un antique moulin à vent datant de 1296, et le premier peut-être qui ait été construit en Angleterre. On dit que ce fut un croisé qui le fit bâtir de retour de la Terre sainte. L'église est à deux cent quarante-trois pieds et le moulin à deux cents au-dessus du niveau de

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369

La reine Victoria, parcourant ces parages avec le prince Albert, en 1846, visita le mont Saint-Michel, au retour de son excursion à Kynance Cove. L'empreinte de son pied sur le quai où elle débarqua a été moulée en bronze et conservée sur place. Les Anglais, déjà si enthousiastes de leur reine, ne pouvaient pousser la vénération plus loin : *Long life to the queen*, Dieu garde les jours de la reine!

Descendons du mont Saint-Michel et admirons Penzance, une ville que nous connaissons aussi. Côtoyant un rivage de roches granitiques tombant d'aplomb dans la mer, nous arrivons à Saint-Buryan et à la Pierre branlante, *Logan stone*, dont j'ai ailleurs raconté l'histoire. La pierre pèse près de soixante-dix mille kilogrammes et elle a dix-sept pieds de long et trente pieds de circonférence. Ce sont là autant de motifs raisonnables pour lui conserver son caractère sacré (voy. p. 192).

De Logan stone on passe à Mill bay, un des points les plus romantiques de cette romantique côte, comme disait notre guide, aussi chaud qu'un méridional dans sa façon d'apprécier les sites de son pays. On voit dans le roc massif une ouverture, une brèche naturelle creusée de part en part et poétiquement nommée le Chant de la mer, *the Song of the sea*, sans doute à cause du bruit qu'y font les vagues en s'y engouffrant. Ce bruit n'a rien de fort agréable à l'oreille, et le chant des sirènes devait être bien


Vue de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

plus doux et harmonieux, pour ceux du moins qui l'ont entendu.

De Mill bay au cap Land's end, il n'y a qu'une enjambée. Là se trouve Lennen, un pauvre petit village, et plus loin une maisonnette sur laquelle est écrit du côté de la mer : « le premier hôtel d'Angleterre » ; du côté de la terre : « le dernier hôtel. » C'est, en effet, la première et la dernière maison que l'on voit, suivant que l'on part ou que l'on arrive, de ce côté bien entendu. Là est le commencement et la fin de la Grande-Bretagne ; c'est le Finistère des Anglais, et à un mille du rivage un vieux terme marqué I semble indiquer comme point de départ de tous les milles géographiques anglais ce point assez curieusement choisi. Au fait, les Romains partaient bien de Rome pour compter les distances sur l'étendue de leur immense empire, et nous avons bien en France pris jusqu'à ces derniers temps le parvis de Notre-Dame de Paris pour le point originaire de toutes nos bornes kilométriques. Il est vrai que depuis l'invention des chemins de fer *nous avons changé tout cela*, comme disait Molière ; mais pourquoi les Anglais, qui ont deux ou trois capitales, ne compteraient - ils pas leurs milles à partir du cap Land's end pour ne déplaire à aucune d'elles? Ce point de départ en vaut bien un autre.

Près le cap Land's end est le phare de Longship, élevé sur un roc isolé de granit haut de soixante pieds; le phare lui-même

La reine Victoria, parcourant ces parages avec le prince Albert, en 1846, visita le mont Saint-Michel, au retour de son excursion à Kynance Cove. L'empreinte de son pied sur le quai où elle débarqua a été moulée en bronze et conservée sur place. Les Anglais, déjà si enthousiastes de leur reine, ne pouvaient pousser la vénération plus loin : *Long life to the queen*, Dieu garde les jours de la reine!

Descendons du mont Saint-Michel et admirons Penzance, une ville que nous connaissons aussi. Côtoyant un rivage de roches granitiques tombant d'aplomb dans la mer, nous arrivons à Saint-Buryan et à la Pierre branlante, *Logan stone*, dont j'ai ailleurs raconté l'histoire. La pierre pèse près de soixante-dix mille kilogrammes et elle a dix-sept pieds de long et trente pieds de circonférence. Ce sont là autant de motifs raisonnables pour lui conserver son caractère sacré (voy. p. 192).

De Logan stone on passe à Mill bay, un des points les plus romantiques de cette romantique côte, comme disait notre guide, aussi chaud qu'un méridional dans sa façon d'apprécier les sites de son pays. On voit dans le roc massif une ouverture, une brèche naturelle creusée de part en part et poétiquement nommée le Chant de la mer, *the Song of the sea*, sans doute à cause du bruit qu'y font les vagues en s'y engouffrant. Ce bruit n'a rien de fort agréable à l'oreille, et le chant des sirènes devait être bien plus doux et harmonieux, pour ceux du moins qui l'ont entendu.


Vue de Falmouth. — Dessin de Durand-Brager.

De Mill bay au cap Land's end, il n'y a qu'une enjambée. Là se trouve Lennen, un pauvre petit village, et plus loin une maisonnette sur laquelle est écrit du côté de la mer : « le premier hôtel d'Angleterre » ; du côté de la terre : « le dernier hôtel. » C'est, en effet, la première et la dernière maison que l'on voit, suivant que l'on part ou que l'on arrive, de ce côté bien entendu. Là est le commencement et la fin de la Grande-Bretagne ; c'est le Finistère des Anglais, et à un mille du rivage un vieux terme marqué I semble indiquer comme point de départ de tous les milles géographiques anglais ce point assez curieusement choisi. Au fait, les Romains partaient bien de Rome pour compter les distances sur l'étendue de leur immense empire, et nous avons bien en France pris jusqu'à ces derniers temps le parvis de Notre-Dame de Paris pour le point originaire de toutes nos bornes kilométriques. Il est vrai que depuis l'invention des chemins de fer *nous avons changé tout cela*, comme disait Molière ; mais pourquoi les Anglais, qui ont deux ou trois capitales, ne compteraient - ils pas leurs milles à partir du cap Land's end pour ne déplaire à aucune d'elles? Ce point de départ en vaut bien un autre.

Près le cap Land's end est le phare de Longship, élevé sur un roc isolé de granit haut de soixante pieds; le phare lui-même



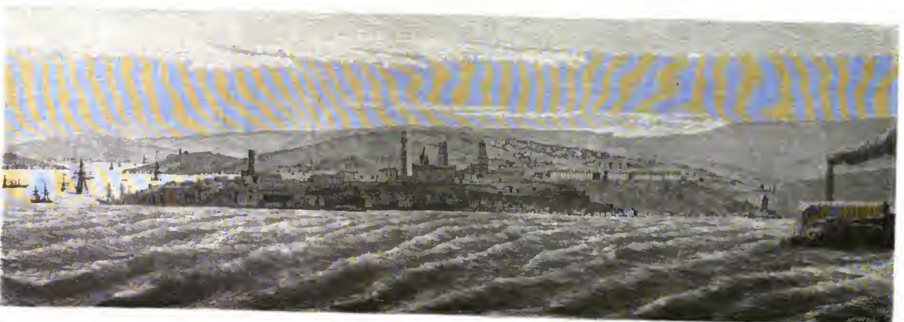
Vue de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Devonport. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Plymouth. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Devonport. — Dessin de Durand Brager.

Un écrivain anglais, Howitt, fort humoristique comme le sont quelquefois les Anglais, quand ils n'ont pas le *spleen*, raconte d'une manière fort piquante l'opinion qu'ont les habitants du pays sur le château de Tintagel. Je traduis ce passage de son livre intitulé : *Visits to remarquable places*, « Visites aux lieux remarquables. »

« J'étais assis sur la hauteur de Tintagel, dit Howitt, tout entier à l'admiration des magnifiques sites qu'offre en ce point la côte ouest des Cornouailles, quand une troupe d'enfants gravit joyeusement le coteau. A ma vue ils se regardèrent indécis, et il se fit un moment de silence.

« —Mes enfants, leur dis-je, comment appelez-vous cette colline?

« — Ça, une colline, monsieur; c'est Tintagel, monsieur.

« — Tintagel, fort bien; et alors quel est ce vieux château?

« — Ce château, monsieur; c'est le château du roi Arthur.

« — Le château du roi Arthur! Et quel était ce roi Arthur? »

Les enfants se regardèrent tout étonnés; ils étaient vifs, intelligents, éveillés, mais c'était là une question que jamais personne ne leur avait posée. La renommée



Kynance Cove, près le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

du roi Arthur était si bien acceptée d'ailleurs, si bien établie dans le pays, c'était chose si naturelle, qu'il n'était jamais venu à l'idée de personne de se demander ce qu'avait été le roi Arthur. Encore plus ces enfants n'étaient-ils guère préparés à répondre.

« Le roi Arthur! dit enfin l'un d'eux, nous ne savons rien de lui, monsieur, si ce n'est que c'était un roi.

— Un roi! quand donc cela pouvait-il être? Cela n'était pas d'hier. Tous nos rois, dans ces derniers temps, se sont nommés Georges ou Guillaume.

— Oh! Dieu vous bénisse, monsieur, ce château était bâti bien avant que vous fussiez né. »

Et sur cette réponse qui leur semblait la plus lumineuse solution à la difficulté pendante, les enfants s'échappèrent riants et joyeux, et descendirent en courant et se culbutant les pentes rapides du coteau. »

## VIII

### LA MER ET LES MARINS DU CORNOUAILLES.

Dangers des côtes du Cornouailles. — Les phares. — Eddystone. — Les bateaux-phares. — Les *life-boats*. — Les brumes de la Manche — Tout est bien qui finit bien. — Une tempête au cap Land's end. — Le pêcheur et le marin du Cornouailles. — Parallèle avec le mineur. — La reine Zénobie et son page. — Trésors cachés.

Le voyage que nous venons d'accomplir sur les côtes du Cornouailles d'ordinaire si inhospitalières, si fécondes

Un écrivain anglais, Howitt, fort humoristique comme le sont quelquefois les Anglais, quand ils n'ont pas le *spleen*, raconte d'une manière fort piquante l'opinion qu'ont les habitants du pays sur le château de Tintagel. Je traduis ce passage de son livre intitulé : *Visits to remarquable places*, « Visites aux lieux remarquables. »

« J'étais assis sur la hauteur de Tintagel, dit Howitt, tout entier à l'admiration des magnifiques sites qu'offre en ce point la côte ouest des Cornouailles, quand une troupe d'enfants gravit joyeusement le coteau. A ma vue ils se regardèrent indécis, et il se fit un moment de silence.

« — Mes enfants, leur dis-je, comment appelez-vous cette colline?

« — Ça, une colline, monsieur; c'est Tintagel, monsieur.

« — Tintagel, fort bien; et alors quel est ce vieux château?

« — Ce château, monsieur; c'est le château du roi Arthur.

« — Le château du roi Arthur! Et quel était ce roi Arthur? »

Les enfants se regardèrent tout étonnés; ils étaient vifs, intelligents, éveillés, mais c'était là une question que jamais personne ne leur avait posée. La renommée



Kynance Cove, près le cap Lizard. — Dessin de Durand-Brager.

du roi Arthur était si bien acceptée d'ailleurs, si bien établie dans le pays, c'était chose si naturelle, qu'il n'était jamais venu à l'idée de personne de se demander ce qu'avait été le roi Arthur. Encore plus ces enfants n'étaient-ils guère préparés à répondre.

« Le roi Arthur! dit enfin l'un d'eux, nous ne savons rien de lui, monsieur, si ce n'est que c'était un roi.

— Un roi! quand donc cela pouvait-il être? Cela n'était pas d'hier. Tous nos rois, dans ces derniers temps, se sont nommés Georges ou Guillaume.

— Oh! Dieu vous bénisse, monsieur, ce château était bâti bien avant que vous fussiez né. »

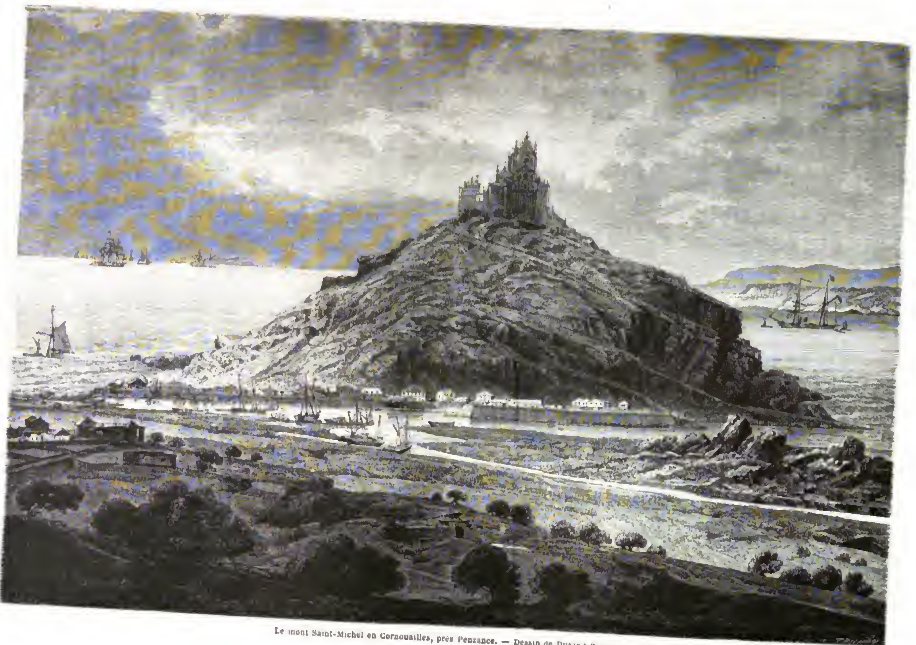
Et sur cette réponse qui leur semblait la plus lumineuse solution à la difficulté pendante, les enfants s'échappèrent riants et joyeux, et descendirent en courant et se culbutant les pentes rapides du coteau. »

## VIII

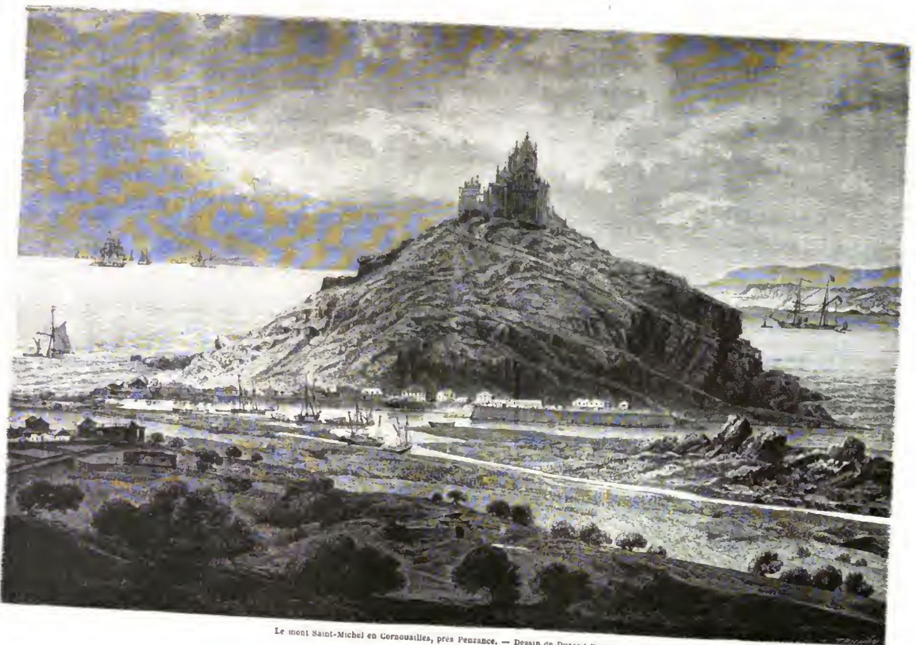
### LA MER ET LES MARINS DU CORNOUAILLES.

Dangers des côtes du Cornouailles. — Les phares. — Eddystone. — Les bateaux-phares. — Les *life-boats*. — Les brumes de la Manche — Tout est bien qui finit bien. — Une tempête au cap Land's end. — Le pêcheur et le marin du Cornouailles. — Parallèle avec le mineur. — La reine Zénobie et son page. — Trésors cachés.

Le voyage que nous venons d'accomplir sur les côtes du Cornouailles d'ordinaire si inhospitalières, si fécondes



Le mont Saint-Michel en Cornouailles, près Penzance. — Dessin de Durand-Brager.



Le mont Saint-Michel en Cornouailles, près Penzance. — Dessin de Durand-Brager.

rôle ils prennent un peu de vacance, les jours de fête, et alors un suppléant remplace le gardien momentanément absent. Il paraît que lorsque la lame déferle contre les brisants, dans ces jours de violentes tempêtes si communes dans la Manche, le phare tremble sur ses fondations, un bruit formidable, sinistre, se fait entendre; on dirait que tout va s'engloutir; mais les gardiens s'habituent peu à peu à ce terrible concert des eaux et du vent : on se fait à tout en ce monde.

Sur une des pierres servant de base à la lanterne qui surmonte le phare entourée d'une balustrade en fer, sont écrits ces seuls mots, éloquents dans leur simplicité



Vue du cap Land's end : la première et la dernière auberge. — Dessin de Durand-Brager.

même : 24 aug. (août) 1759, *Laus Deo* (gloire à Dieu!) Autour de la corniche supérieure se déroule en anglais ce magnifique verset du psalmiste :

« Si le Seigneur n'avait pas bâti la maison, en vain auraient travaillé ceux qui l'ont bâtie. » (Psaume CXXVII.)

Il y a sur les côtes de l'Angleterre plus d'un magnifique phare dans le genre de celui d'Eddystone, et les exemples seraient faciles à multiplier, si l'on voulait citer des noms; mais ce n'est point ici le cas.

Tous ces phares fixes du reste ne suffisent pas aux



Vue des côtes du Cornouailles entre Tintagel et Boscastle. — Dessin de Durand-Brager.

Anglais. Ils ont aussi les phares flottants ou bateaux-phares, *light-boats*, qui dénoncent au marin certains écueils entièrement cachés. Sur ces navires ancrés en pleine mer, peints d'une couleur rouge sombre qui aide à les reconnaître, munis d'un seul mât auquel est attachée la lanterne, vivent solitaires, ignorés, et restant souvent tout un mois sans aucune communication avec la terre, de braves et fidèles gardiens. Perdus ainsi sur les eaux, loin de la vue de tout rivage, ils sont soumis à toutes les intempéries de l'atmosphère sans pouvoir même songer à y échapper.

Le vent souffle, la mer mugit, le navire craque, se

rôle ils prennent un peu de vacance, les jours de fête, et alors un suppléant remplace le gardien momentanément absent. Il paraît que lorsque la lame déferle contre les brisants, dans ces jours de violentes tempêtes si communes dans la Manche, le phare tremble sur ses fondations, un bruit formidable, sinistre, se fait entendre; on dirait que tout va s'engloutir; mais les gardiens s'habituent peu à peu à ce terrible concert des eaux et du vent : on se fait à tout en ce monde.

Sur une des pierres servant de base à la lanterne qui surmonte le phare entourée d'une balustrade en fer, sont écrits ces seuls mots, éloquents dans leur simplicité



Vue du cap Land's end : la première et la dernière auberge. — Dessin de Durand-Brager.

même : 24 aug. (août) 1759, *Laus Deo* (gloire à Dieu!) Autour de la corniche supérieure se déroule en anglais ce magnifique verset du psalmiste :

« Si le Seigneur n'avait pas bâti la maison, en vain auraient travaillé ceux qui l'ont bâtie. » (Psaume CXXVII.)

Il y a sur les côtes de l'Angleterre plus d'un magnifique phare dans le genre de celui d'Eddystone, et les exemples seraient faciles à multiplier, si l'on voulait citer des noms; mais ce n'est point ici le cas.

Tous ces phares fixes du reste ne suffisent pas aux



Vue des côtes du Cornouailles entre Tintagel et Boscastle. — Dessin de Durand-Brager.

Anglais. Ils ont aussi les phares flottants ou bateaux-phares, *light-boats*, qui dénoncent au marin certains écueils entièrement cachés. Sur ces navires ancrés en pleine mer, peints d'une couleur rouge sombre qui aide à les reconnaître, munis d'un seul mât auquel est attachée la lanterne, vivent solitaires, ignorés, et restant souvent tout un mois sans aucune communication avec la terre, de braves et fidèles gardiens. Perdus ainsi sur les eaux, loin de la vue de tout rivage, ils sont soumis à toutes les intempéries de l'atmosphère sans pouvoir même songer à y échapper.

Le vent souffle, la mer mugit, le navire craque, se



Vue de Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.



Vue de Saint-Yves. — Dessin de Durand-Brager.

milles à peine de Southampton, terme de notre voyage. A peine eûmes-nous le temps de saluer *le Great-Eastern* tristement ancré dans ces eaux, que déjà le signal réglementaire *stop!* se faisait entendre et que notre steamer, heureusement arrivé au port, déroulait bruyamment la chaîne de ses ancres. *All is well that ends well*, « tout est bien qui finit bien », dit un passager du bord qui ne jurait que par Shaskspeare, mais que serait-il advenu de nous, si une rencontre eût eu lieu avec quelqu'un des navires toujours très-nombreux dans ces eaux, ou si, manquant le canal de la Manche, nous fussions allés butter, comme cela arrive souvent aux navires à voiles, contre les rochers à pic du cap Land's end fort mal découpés pour le marin? La brume est quelquefois plus dangereuse que le mauvais temps, au dire même des plus vieux loups de mer.

Le point le plus périlleux de toute la côte du Cornouailles est certainement le cap Lend's end qui de tout temps, à cause de sa position même, a été fertile en naufrages. A Lennen, ce pauvre village de marins et de pêcheurs, le dernier lieu habité du Cornouailles, on n'entend que de tristes récits. Il est peu d'années qui se passent sans quelque catastrophe navrante. Lamentables sont tous ces naufrages, où les navires jetés contre les anfractuosités à pic de la côte, périssent le plus souvent sans espoir de secours. Il n'y a pas longtemps,



Une tempête au cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

un bâtiment qui venait de Newcastle perdit ainsi, dans une tourmente qui l'assaillit au cap Lend's end, tous ses hommes un à un, sans qu'on pût du rivage venir en aucune façon à leur aide. Il ne restait plus à bord que le capitaine et sa femme. On finit, après les plus longs efforts, par leur faire passer une corde ; mais ce fut une lutte entre eux deux à qui se la ceindrait le premier. Le capitaine consentit enfin à se lancer à l'eau et arriva au rivage tout meurtri. Sa femme, soit qu'elle eût mal noué la corde, soit crainte ou hésitation, se noya.

Au milieu de tous ces dangers de l'Océan et dans cette lutte incessante avec les éléments s'est formée, sur toute la côte du Cornouailles, une rude population de marins et de pêcheurs, braves, aguerris, rompus à toutes les fatigues, vivant de rien, contents de leur sort.

Ce type du marin peut être opposé à celui du mineur, et il est non moins curieux à étudier. On ne sait vraiment à qui donner la préférence. Tandis que le mineur lutte sous terre contre toutes sortes de périls, les éboulements, l'irruption des eaux, l'explosion imprévue des mines, le manque d'air respirable, la fatigue des longues échelles, le marin brave sur les eaux non moins de dangers incessants : la tempête, les vents déchaînés, la mer en courroux, les écueils. L'un, le mineur, travaille le plus souvent pour enrichir autrui. De toutes ces richesses qu'il arrache aux entrailles du sol, il ne

milles à peine de Southampton, terme de notre voyage. A peine eûmes-nous le temps de saluer *le Great-Eastern* tristement ancré dans ces eaux, que déjà le signal réglementaire *stop!* se faisait entendre et que notre steamer, heureusement arrivé au port, déroulait bruyamment la chaîne de ses ancres. *All is well that ends well*, « tout est bien qui finit bien », dit un passager du bord qui ne jurait que par Shaskspeare, mais que serait-il advenu de nous, si une rencontre eût eu lieu avec quelqu'un des navires toujours très-nombreux dans ces eaux, ou si, manquant le canal de la Manche, nous fussions allés butter, comme cela arrive souvent aux navires à voiles, contre les rochers à pic du cap Land's end fort mal découpés pour le marin? La brume est quelquefois plus dangereuse que le mauvais temps, au dire même des plus vieux loups de mer.

Le point le plus périlleux de toute la côte du Cornouailles est certainement le cap Lend's end qui de tout temps, à cause de sa position même, a été fertile en naufrages. A Lennen, ce pauvre village de marins et de pêcheurs, le dernier lieu habité du Cornouailles, on n'entend que de tristes récits. Il est peu d'années qui se passent sans quelque catastrophe navrante. Lamentables sont tous ces naufrages, où les navires jetés contre les anfractuosités à pic de la côte, périssent le plus souvent sans espoir de secours. Il n'y a pas longtemps,



Une tempête au cap Land's end. — Dessin de Durand-Brager.

un bâtiment qui venait de Newcastle perdit ainsi, dans une tourmente qui l'assaillit au cap Lend's end, tous ses hommes un à un, sans qu'on pût du rivage venir en aucune façon à leur aide. Il ne restait plus à bord que le capitaine et sa femme. On finit, après les plus longs efforts, par leur faire passer une corde; mais ce fut une lutte entre eux deux à qui se la ceindrait le premier. Le capitaine consentit enfin à se lancer à l'eau et arriva au rivage tout meurtri. Sa femme, soit qu'elle eût mal noué la corde, soit crainte ou hésitation, se noya.

Au milieu de tous ces dangers de l'Océan et dans cette lutte incessante avec les éléments s'est formée, sur toute la côte du Cornouailles, une rude population de marins et de pêcheurs, braves, aguerris, rompus à toutes les fatigues, vivant de rien, contents de leur sort.

Ce type du marin peut être opposé à celui du mineur, et il est non moins curieux à étudier. On ne sait vraiment à qui donner la préférence. Tandis que le mineur lutte sous terre contre toutes sortes de périls, les éboulements, l'irruption des eaux, l'explosion imprévue des mines, le manque d'air respirable, la fatigue des longues échelles, le marin brave sur les eaux non moins de dangers incessants : la tempête, les vents déchaînés, la mer en courroux, les écueils. L'un, le mineur, travaille le plus souvent pour enrichir autrui. De toutes ces richesses qu'il arrache aux entrailles du sol, il ne

# REVUE GÉOGRAPHIQUE,

## 1865

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Une recrudescence d'études bibliques. Les récentes explorations en Palestine. M. le duc de Luynes. — Récentes informations sur l'intérieur de la Péninsule arabe. Publication du Dr Wetzstein. Une grande découverte physique. — Excursion de M. Guarmani. Curieux voyage de M. Palgrave. L'Arabie et ses prestiges. — Les modernes explorateurs de l'Afrique et les *Mittheilungen* de Petermann. — Le capitaine Speke. — Plans et projets. Le baron de Decken au Kilimandjaro. Du Chaillu sous l'équateur. Le Dr Livingstone au Nyassa. MM. Mage et Quentin sur le haut Dhioliba. Gerhard Rohlf au pays des Tibbous. — Une lettre de Du Chaillu. — Projet d'une nouvelle expédition anglaise aux terres arctiques. La route du pôle. Le capitaine Osborne et le docteur Augustus Petermann. — Une séance de la Société de Géographie de Paris. — Notre position scientifique en Cochinchine.

### I

On s'est beaucoup occupé de la Palestine et de la Syrie dans ces derniers temps; depuis les mémorables explorations du professeur américain Edward Robinson, qui ont ouvert, en 1838, une ère nouvelle aux études de géographie biblique, il ne s'était pas produit un pareil mouvement scientifique dans ce coin consacré de l'Asie. Un de nos archéologues les plus profondément versés dans l'étude des inscriptions, M. Henri Waddington, — bien Français malgré son nom, — a fait il y a quatre ans un magnifique voyage dans une partie de la Syrie septentrionale à peu près inexplorée, et il en a rapporté une riche moisson qui n'est pas encore livrée à la science. L'Académie des inscriptions a tout récemment appelé dans son sein l'éminent voyageur; c'est un choix qui honore l'Académie et auquel on ne peut qu'applaudir sincèrement. D'autres explorateurs ont sillonné la Terre sainte en diverses directions, et préparent aussi pour la publication les résultats de leurs recherches : il suffit de nommer M. de Saulcy, notre savant et spirituel académicien, M. Victor Guérin et M. de Vogüé, tous connus depuis longtemps par de bons et solides travaux, pour que l'on puisse juger de ce que la parfaite connaissance du pays, de ses populations et de ses antiquités, va devoir à cet ensemble d'études locales simultanément poursuivies par des hommes éminemment compétents.

Une autre expédition dont on attend la publication complète avec une vive impatience, est celle de M. le duc de Luynes. Organisée sur de larges bases avec la munificence éclairée dont l'illustre académicien a déjà donné tant de preuves; composée d'hommes habiles et rompus aux observations, ingénieurs, physiciens, géologues, astronomes, et à leur tête M. de Luynes lui-même, archéologue éprouvé; ayant étendu ses investigations sur le bassin tout entier de la mer Morte, dont le côté oriental était jusqu'à présent fort imparfaitement connu, et s'étant portée sur d'autres points non moins intéressants de l'Asie occidentale, cette belle expédition sera sûrement une des plus fructueuses de notre temps. La position de M. le duc de Luynes est exceptionnelle, sans doute; mais elle le serait encore en dehors même d'une fortune princière, car ils seront toujours rares les hommes qui joindront à un grand nom et à une grande position l'amour ardent de la science, — non cet amour de dilettante que l'argent rend facile et qui se montre à ses heures, mais une passion active et durable qui se traduit par de profonds travaux et de nobles entreprises. Joseph Banks, dont le souvenir s'offre involontairement à la pensée quand on prononce le nom de M. de Luynes, a été pendant soixante ans l'orgueil de l'Angleterre; la France n'a pas moins droit d'être fière du généreux instigateur de l'expédition de la mer Morte. Un pays ajoute à sa grandeur morale lorsqu'il entoure de gratitude et de respect les hommes qui l'honorent par leur savoir et leur caractère.

Après tant de belles études qui, depuis vingt-cinq ans, ont couvert tout le sud de la Syrie et le bassin de la mer Morte d'un vaste réseau d'explorations topographiques, de recherches historiques et de déterminations d'altitudes; après l'expédition de M. de Luynes, qui a repris une partie de ces études, particulièrement au point de vue physique, et qui les a contrôlées ou vérifiées; après une expédition anglaise presque simultanée, qui, sous la direction d'un officier de la marine royale, M. Wilson, a dû exécuter de son côté un nivellement trigonométrique depuis Jaffa jusqu'à Jérusalem, et de Jérusalem au bord de la mer Morte; après tant de travaux, disons-nous, entourés de toutes les garanties d'exactitude que la science peut offrir, il ne semblait pas qu'une expédition nouvelle dirigée sur les mêmes points fût d'une nécessité bien urgente; cependant il vient de se former à Londres une association, soutenue, à ce qu'il paraît, par de hauts patronages et qui a déjà réuni de puissants moyens d'action, dans le but, entre autres recherches, de mesurer à nouveau la hauteur absolue du sol de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée et la dépression de la mer Morte au-dessous de

# REVUE GÉOGRAPHIQUE,

## 1865

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Une recrudescence d'études bibliques. Les récentes explorations en Palestine. M. le duc de Luynes. — Récentes informations sur l'intérieur de la Péninsule arabe. Publication du Dr Wetzstein. Une grande découverte physique. — Excursion de M. Guarmani. Curieux voyage de M. Palgrave. L'Arabie et ses prestiges. — Les modernes explorateurs de l'Afrique et les *Mittheilungen* de Petermann. — Le capitaine Speke. — Plans et projets. Le baron de Decken au Kilimandjaro. Du Chaillu sous l'équateur. Le Dr Livingstone au Nyassa. MM. Mage et Quentin sur le haut Dhioliba. Gerhard Rohlf au pays des Tibbous. — Une lettre de Du Chaillu. — Projet d'une nouvelle expédition anglaise aux terres arctiques. La route du pôle. Le capitaine Osborne et le docteur Augustus Petermann. — Une séance de la Société de Géographie de Paris. — Notre position scientifique en Cochinchine.

### I

On s'est beaucoup occupé de la Palestine et de la Syrie dans ces derniers temps; depuis les mémorables explorations du professeur américain Edward Robinson, qui ont ouvert, en 1838, une ère nouvelle aux études de géographie biblique, il ne s'était pas produit un pareil mouvement scientifique dans ce coin consacré de l'Asie. Un de nos archéologues les plus profondément versés dans l'étude des inscriptions, M. Henri Waddington, — bien Français malgré son nom, — a fait il y a quatre ans un magnifique voyage dans une partie de la Syrie septentrionale à peu près inexplorée, et il en a rapporté une riche moisson qui n'est pas encore livrée à la science. L'Académie des inscriptions a tout récemment appelé dans son sein l'éminent voyageur; c'est un choix qui honore l'Académie et auquel on ne peut qu'applaudir sincèrement. D'autres explorateurs ont sillonné la Terre sainte en diverses directions, et préparent aussi pour la publication les résultats de leurs recherches : il suffit de nommer M. de Saulcy, notre savant et spirituel académicien, M. Victor Guérin et M. de Vogüé, tous connus depuis longtemps par de bons et solides travaux, pour que l'on puisse juger de ce que la parfaite connaissance du pays, de ses populations et de ses antiquités, va devoir à cet ensemble d'études locales simultanément poursuivies par des hommes éminemment compétents.

Une autre expédition dont on attend la publication complète avec une vive impatience, est celle de M. le duc de Luynes. Organisée sur de larges bases avec la munificence éclairée dont l'illustre académicien a déjà donné tant de preuves; composée d'hommes habiles et rompus aux observations, ingénieurs, physiciens, géologues, astronomes, et à leur tête M. de Luynes lui-même, archéologue éprouvé; ayant étendu ses investigations sur le bassin tout entier de la mer Morte, dont le côté oriental était jusqu'à présent fort imparfaitement connu, et s'étant portée sur d'autres points non moins intéressants de l'Asie occidentale, cette belle expédition sera sûrement une des plus fructueuses de notre temps. La position de M. le duc de Luynes est exceptionnelle, sans doute; mais elle le serait encore en dehors même d'une fortune princière, car ils seront toujours rares les hommes qui joindront à un grand nom et à une grande position l'amour ardent de la science, — non cet amour de dilettante que l'argent rend facile et qui se montre à ses heures, mais une passion active et durable qui se traduit par de profonds travaux et de nobles entreprises. Joseph Banks, dont le souvenir s'offre involontairement à la pensée quand on prononce le nom de M. de Luynes, a été pendant soixante ans l'orgueil de l'Angleterre; la France n'a pas moins droit d'être fière du généreux instigateur de l'expédition de la mer Morte. Un pays ajoute à sa grandeur morale lorsqu'il entoure de gratitude et de respect les hommes qui l'honorent par leur savoir et leur caractère.

Après tant de belles études qui, depuis vingt-cinq ans, ont couvert tout le sud de la Syrie et le bassin de la mer Morte d'un vaste réseau d'explorations topographiques, de recherches historiques et de déterminations d'altitudes; après l'expédition de M. de Luynes, qui a repris une partie de ces études, particulièrement au point de vue physique, et qui les a contrôlées ou vérifiées; après une expédition anglaise presque simultanée, qui, sous la direction d'un officier de la marine royale, M. Wilson, a dû exécuter de son côté un nivellement trigonométrique depuis Jaffa jusqu'à Jérusalem, et de Jérusalem au bord de la mer Morte; après tant de travaux, disons-nous, entourés de toutes les garanties d'exactitude que la science peut offrir, il ne semblait pas qu'une expédition nouvelle dirigée sur les mêmes points fût d'une nécessité bien urgente; cependant il vient de se former à Londres une association, soutenue, à ce qu'il paraît, par de hauts patronages et qui a déjà réuni de puissants moyens d'action, dans le but, entre autres recherches, de mesurer à nouveau la hauteur absolue du sol de Jérusalem au-dessus de la Méditerranée et la dépression de la mer Morte au-dessous de

dherbe, l'actif gouverneur de notre colonie sénégalaise, de reconnaître les oasis maures situées entre le Sénégal et le Maroc; depuis que les parties qui avoisinent au sud nos trois provinces algériennes ont été parcourues par nos colonnes ou étudiées par nos ingénieurs, et qu'Henri Duveyrier les a sillonnées de ses belles explorations; depuis ce remarquable ensemble, disons-nous, de voyages et d'études locales, la carte du Sahara s'est transformée. Les plaines de sable en occupent toujours d'immenses étendues; c'est toujours « le pays de la soif, » selon l'énergique expression du pasteur arabe : mais ce n'est plus ce désert d'une nudité monotone que nous nous étions toujours figuré. Il y a des cantons montagneux qui sont de véritables Suisses, hérissées de montagnes neigeuses, coupées de vallées verdoyantes, remplies de sources vives et d'eaux courantes, pleines, en un mot, de fraîcheur et de vie; et en dehors même de ces oasis privilégiées, le désert proprement dit qui les entoure est lui-même sillonné d'une multitude de vallées sèches qui révèlent la présence de l'eau à certaines époques, et dont quelques-uns sont d'une immense étendue, — l'Igbargh'ar, par exemple, dont le lit, que les pluies remplissent par fois à pleins bords, se déploie sur une étendue de trois cents lieues et plus à travers le pays des Touâreg, au sud de notre province de Constantine.

Les renseignements indigènes recueillis par le docteur Wetzstein nous apportent pour la première fois des informations analogues sur le centre de l'Arabie. Ces informations n'ont pas seulement sur beaucoup de points le mérite de la nouveauté absolue; elles relient entre eux, et nous montrent souvent dans leur signification inaperçue, nombre de faits de détail dont on n'avait pas jusqu'à présent compris l'importance faute d'en avoir connu la liaison. Ainsi nous voyons apparaitre pour la première fois — une véritable révélation! — un immense ouâdi, qu'on pourra nommer le fleuve de l'Arabie, dont le lit tantôt à sec, tantôt rempli d'eaux rapides et profondes, coupe la péninsule du sud au nord depuis le cœur du Yémèn jusqu'aux approches de l'Euphrate inférieur, sur une étendue de quatorze ou quinze degrés à vol d'oiseau, trois à quatre cents lieues! Tous les courants, continus ou temporaires, qui sortent de la grande chaîne côtière de l'ouest de l'Arabie, depuis les environs de la Mekke, vers la 22e parallèle, jusque vers Sana'a, capitale du Yémèn, par 16 ou 17 degrés de latitude, appartiennent à cette grande artère centrale dont ils forment la tête. Je ne puis que signaler ce nouveau fait géographique, destiné peut-être, par lui-même et par ses conséquences, à prendre rang parmi les découvertes les plus considérables de notre temps.

Si cet immense ouâdi se trouvait être le Phison, un des quatre fleuves, ou plutôt une des quatre branches du grand fleuve de l'Éden cité par la Genèse dans sa description du Paradis terrestre, ne serait-ce pas aussi une découverte considérable pour la géographie biblique? C'est là un thème que je n'ai certes pas à développer ici, mais qui pourrait dès à présent, je puis l'affirmer, s'appuyer de très-fortes raisons, — j'entends de raisons puisées seulement dans le domaine de l'histoire et de la géographie positive.

## IV

L'Arabie est un de ces pays dont on ne peut parler avec indifférence; le nom seul éveille en nous je ne sais quel frémissement de curiosité et de vif intérêt. Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, cette vaste péninsule semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant elle n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Samarkand, Cordoue, Séville et Grenade, noms magiques qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. Au nom de l'Arabie, notre esprit associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé jusqu'à présent que les contours, et quelques lignes encore trop rares de ses parties intérieures; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde, et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile, et aussi plus d'une question importante de géographie biblique et d'ethnographie; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement, quand elles seront complétement déchiffrées, à jeter de grandes lu-

dherbe, l'actif gouverneur de notre colonie sénégalaise, de reconnaître les oasis maures situées entre le Sénégal et le Maroc; depuis que les parties qui avoisinent au sud nos trois provinces algériennes ont été parcourues par nos colonnes ou étudiées par nos ingénieurs, et qu'Henri Duveyrier les a sillonnées de ses belles explorations; depuis ce remarquable ensemble, disons-nous, de voyages et d'études locales, la carte du Sahara s'est transformée. Les plaines de sable en occupent toujours d'immenses étendues; c'est toujours « le pays de la soif, » selon l'énergique expression du pasteur arabe : mais ce n'est plus ce désert d'une nudité monotone que nous nous étions toujours figuré. Il y a des cantons montagneux qui sont de véritables Suisses, hérissées de montagnes neigeuses, coupées de vallées verdoyantes, remplies de sources vives et d'eaux courantes, pleines, en un mot, de fraîcheur et de vie; et en dehors même de ces oasis privilégiées, le désert proprement dit qui les entoure est lui-même sillonné d'une multitude de vallées sèches qui révèlent la présence de l'eau à certaines époques, et dont quelques-uns sont d'une immense étendue, — l'Ighargh'ar, par exemple, dont le lit, que les pluies remplissent par fois à pleins bords, se déploie sur une étendue de trois cents lieues et plus à travers le pays des Touâreg, au sud de notre province de Constantine.

Les renseignements indigènes recueillis par le docteur Wetzstein nous apportent pour la première fois des informations analogues sur le centre de l'Arabie. Ces informations n'ont pas seulement sur beaucoup de points le mérite de la nouveauté absolue; elles relient entre eux, et nous montrent souvent dans leur signification inaperçue, nombre de faits de détail dont on n'avait pas jusqu'à présent compris l'importance faute d'en avoir connu la liaison. Ainsi nous voyons apparaitre pour la première fois — une véritable révélation! — un immense ouâdi, qu'on pourra nommer le fleuve de l'Arabie, dont le lit tantôt à sec, tantôt rempli d'eaux rapides et profondes, coupe la péninsule du sud au nord depuis le cœur du Yémèn jusqu'aux approches de l'Euphrate inférieur, sur une étendue de quatorze ou quinze degrés à vol d'oiseau, trois à quatre cents lieues! Tous les courants, continus ou temporaires, qui sortent de la grande chaîne côtière de l'ouest de l'Arabie, depuis les environs de la Mekke, vers la 22° parallèle, jusque vers Sana'a, capitale du Yémèn, par 16 ou 17 degrés de latitude, appartiennent à cette grande artère centrale dont ils forment la tête. Je ne puis que signaler ce nouveau fait géographique, destiné peut-être, par lui-même et par ses conséquences, à prendre rang parmi les découvertes les plus considérables de notre temps.

Si cet immense ouâdi se trouvait être le Phison, un des quatre fleuves, ou plutôt une des quatre branches du grand fleuve de l'Éden cité par la Genèse dans sa description du Paradis terrestre, ne serait-ce pas aussi une découverte considérable pour la géographie biblique? C'est là un thème que je n'ai certes pas à développer ici, mais qui pourrait dès à présent, je puis l'affirmer, s'appuyer de très-fortes raisons, — j'entends de raisons puisées seulement dans le domaine de l'histoire et de la géographie positive.

## IV

L'Arabie est un de ces pays dont on ne peut parler avec indifférence; le nom seul éveille en nous je ne sais quel frémissement de curiosité et de vif intérêt. Avec ses immenses et impénétrables déserts, avec ses populations presque entièrement vouées à la vie nomade, avec ses côtes d'un abord difficile, où ne débouche aucun de ces grands fleuves qui appellent le commerce et ouvrent l'accès des contrées intérieures, cette vaste péninsule semblait destinée par la nature même à rester isolée du commerce des hommes, comme elle est isolée du reste de l'Asie. Et cependant elle n'est pas seulement entrée dans le cercle de l'histoire : elle a exercé une action puissante sur la marche de la civilisation et sur les destinées de l'humanité. Berceau de la religion de Mahomet, qui développa si rapidement les instincts de prosélytisme et de conquête au sein des tribus ismaélites, c'est de là que sortit, au septième siècle de notre ère, le flot armé qui envahit la moitié de l'ancien monde. On sait à quel point se manifestèrent bientôt, dans les centres divers du khalifat, les merveilleuses aptitudes de la race. Toutes les cités où régnèrent les khalifes sont en dehors des limites de la péninsule; mais l'éclat dont brillèrent, au temps de la grandeur musulmane, Bassora, Bagdad, Samarkand, Cordoue, Séville et Grenade, noms magiques qu'entoure la multiple auréole de la puissance politique, des féeries du luxe, de la prospérité des arts, du progrès des sciences et de la culture des lettres, cet éclat, qui appartient au nom arabe, a rejailli sur l'Arabie. Au nom de l'Arabie, notre esprit associe volontiers le souvenir de ces inépuisables récits où s'est déployée toute l'exubérance de l'imagination orientale.

Si éloignée que la réalité soit de ces tableaux et de leurs prestiges, malgré ses déserts, malgré son climat de feu, malgré ses tribus plus cupides encore et plus fanatiques qu'hospitalières, l'Arabie a cependant aussi ses séductions pour l'historien et pour le voyageur. Elle a les séductions d'une vaste région imparfaitement connue, dont l'exploration européenne n'a guère entamé jusqu'à présent que les contours, et quelques lignes encore trop rares de ses parties intérieures; pour l'historien et pour l'ethnologue, elle a le puissant intérêt d'une noble race dont les origines se rattachent, par le livre de Moïse, aux premiers âges du monde, et qui compte parmi ses rameaux antiques les deux puissantes républiques commerciales de Tyr et de Carthage; elle a pour le savant l'attrait de sa géographie classique, dont la riche nomenclature fournit à la critique de nombreux problèmes d'une solution difficile, et aussi plus d'une question importante de géographie biblique et d'ethnographie; elle a enfin le mystère de ses vieilles inscriptions, destinées sûrement, quand elles seront complétement déchiffrées, à jeter de grandes lu-

## VII

Il se fait en Europe, au moment où nous traçons ces lignes, un travail actif pour reprendre l'œuvre d'exploration si heureusement ouverte par le capitaine Speke. L'Angleterre elle-même, représentée en ceci par les sommités de la Société de géographie, sir Roderick Murchison en tête, le champion longtemps le plus ardent de la *découverte* effective des sources du Nil par le capitaine Speke, l'Angleterre, aujourd'hui plus calme et d'un sens plus froid, convient franchement enfin que les découvertes du voyageur sont tout à fait en dehors de la question des sources du Nil; et, sans aller jusqu'à dire, avec le capitaine Burton, que cette question, vingt-cinq fois séculaire, est plus embrouillée qu'avant le voyage de Speke, il faut pourtant reconnaître qu'en point de fait elle n'est guère plus avancée. Comme je l'ai dit, la route est ouverte; c'est beaucoup, mais c'est tout.

Cette route ouverte, il s'agit de la reprendre et d'y rattacher de nouvelles et plus complètes explorations. Les esprits s'agitent dans cette direction. M. de Decken, qui a déjà fait deux ou trois voyages de reconnaissance depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux montagnes neigeuses de Krapf et Rebmann, est parti d'Europe il y a six mois avec un bateau à vapeur de petites dimensions propre à remonter les rivières de la côte orientale d'Afrique, se proposant d'arriver encore une fois par cette voie au massif du Kilimandjaro et du Kénia, d'en compléter l'étude, et, s'il le peut, d'en contourner l'autre versant encore inexploré. A Londres, une souscription a été provoquée pour une expédition nouvelle, qui partirait de la côte opposée de l'Afrique australe, vers le Gabon ou le Zaïre, se porterait de là vers l'Est droit sur le grand lac central (le Tanganika), reconnu par Burton et Speke dans le voyage qu'ils firent de compagnie en 1858, compléterait l'étude de cette grande nappe d'eau intérieure dont Burton n'a pu reconnaître (et encore incomplétement) que le côté oriental, et remonterait au nord vers la grande région des sources. C'était le plan favori de Speke depuis son retour en Europe, et nous le lui avons entendu développer avec amour lors de son passage à Paris. Enfin, Du Chaillu est retourné au Gabon au milieu de l'année dernière, ne projetant rien moins que de gagner le Nyassa de Speke en suivant à peu près la direction de l'équateur. Nous ne pouvons mieux faire connaître le plan de l'ardent voyageur qu'en traduisant la lettre même qu'il a écrite à sir Roderick, lettre dont l'abandon et la simplicité, joints à un sincère accent d'enthousiasme, ont quelque chose de touchant. La lettre est datée de la rivière Fernand Vaz (un peu au sud du Gabon), le 20 août 1864 :

« Mes instruments scientifiques et mes chronomètres me sont arrivés à la fin du mois dernier, dit-il au président de la Société de Londres. Je ne puis vous exprimer combien je me suis senti heureux quand j'ai eu entre les mains cette boîte depuis si longtemps attendue. Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous dire quels sont mes projets. Je crains maintenant que vous ne me regardiez comme un visionnaire, quand vous saurez que ce que je me propose c'est de gagner l'intérieur, de suivre ou à peu près la ligne de l'équateur, et d'aller ainsi aussi loin que possible jusqu'à ce que je rencontre quelques-unes des rivières qui tombent dans le Nil, et alors de descendre le grand fleuve jusqu'à la Méditerranée. Je ne veux pas déprécier le moins du monde les travaux des capitaines Speke et Grant; mais je pense que jusqu'à une grande distance à l'ouest des lacs et des rivières qu'ils ont vus il y en d'autres qui vont rejoindre le Nil. En fait, je ne crois pas qu'il y ait une rivière qu'on puisse appeler proprement la source du Nil, mais bien un certain nombre de rivières et de lacs dont l'origine est aux environs de l'équateur, et qui vont former ce que nous appelons le Nil. Avant de quitter l'Angleterre, je voulais seulement essayer d'atteindre jusqu'à sept ou huit cents milles dans l'intérieur, et m'installer pour un temps au milieu des indigènes; mais actuellement je suis décidé à pousser en avant jusqu'à ce que des obstacles se présentent qui m'empêchent d'aller plus loin, et alors de me régler sur les circonstances. C'est une grande entreprise, et je ne me dissimule pas les dangers qui doivent accompagner une pareille expédition. Je sais très-bien qu'il se peut que je n'en revienne pas, ou que les forces physiques me manquent pour achever ce à quoi j'aspire. Mon destin peut bien être de mourir à la peine, pauvre voyageur isolé; mais je ferai de mon mieux, et je ne vois pas de déshonneur à échouer. Je sais, et vous savez aussi, monsieur, que je n'ai qu'un but, agrandir notre connaissance de cette partie inconnue de l'Afrique. Je vais être obligé de prendre avec moi une centaine d'hommes, et je pars dans quelques jours.... »

## VIII

Une pareille résolution mérite toutes nos sympathies; et si elle est poursuivie, comme je n'en veux pas douter, avec l'énergie que cette lettre annonce, elle peut conduire à des résultats importants. Il en faut dire autant du projet de voyage au Tanganika par l'ouest. Il y a là, entre le Gabon et le grand lac, une vaste région et un grand système d'eaux absolument inconnus (celui de l'Ogobaï), dont l'exploration serait une acquisition bien désirable pour la carte d'Afrique. Il en faut dire autant encore du plan que s'est tracé M. de Decken pour l'étude complète du massif des montagnes neigeuses de l'est, et de l'idée d'une nouvelle expédition à l'intérieur de l'Afrique australe par le sud-est, pour la reconnaissance d'une autre lacune de deux cents lieues qui reste entre le sud du Tanganika, relevé en 1858 par Burton, et le Nyassa du Mozambique, cet autre grand lac intérieur étudié à deux reprises par l'intelligent et courageux Livingstone.

Le docteur Livingstone a depuis vingt-cinq ans consacré sa vie aux explorations de l'Afrique méridionale, et nul n'aura fait plus que lui pour étendre les notions

## VII

Il se fait en Europe, au moment où nous traçons ces lignes, un travail actif pour reprendre l'œuvre d'exploration si heureusement ouverte par le capitaine Speke. L'Angleterre elle-même, représentée en ceci par les sommités de la Société de géographie, sir Roderick Murchison en tête, le champion longtemps le plus ardent de la *découverte* effective des sources du Nil par le capitaine Speke, l'Angleterre, aujourd'hui plus calme et d'un sens plus froid, convient franchement enfin que les découvertes du voyageur sont tout à fait en dehors de la question des sources du Nil; et, sans aller jusqu'à dire, avec le capitaine Burton, que cette question, vingt-cinq fois séculaire, est plus embrouillée qu'avant le voyage de Speke, il faut pourtant reconnaitre qu'en point de fait elle n'est guère plus avancée. Comme je l'ai dit, la route est ouverte; c'est beaucoup, mais c'est tout.

Cette route ouverte, il s'agit de la reprendre et d'y rattacher de nouvelles et plus complètes explorations. Les esprits s'agitent dans cette direction. M. de Decken, qui a déjà fait deux ou trois voyages de reconnaissance depuis la côte du Zanguebar jusqu'aux montagnes neigeuses de Krapf et Rebmann, est parti d'Europe il y a six mois avec un bateau à vapeur de petites dimensions propre à remonter les rivières de la côte orientale d'Afrique, se proposant d'arriver encore une fois par cette voie au massif du Kilimandjaro et du Kénia, d'en compléter l'étude, et, s'il le peut, d'en contourner l'autre versant encore inexploré. A Londres, une souscription a été provoquée pour une expédition nouvelle, qui partirait de la côte opposée de l'Afrique australe, vers le Gabon ou le Zaïre, se porterait de là vers l'Est droit sur le grand lac central (le Tanganika), reconnu par Burton et Speke dans le voyage qu'ils firent de compagnie en 1858, compléterait l'étude de cette grande nappe d'eau intérieure dont Burton n'a pu reconnaître (et encore incomplétement) que le côté oriental, et remonterait au nord vers la grande région des sources. C'était le plan favori de Speke depuis son retour en Europe, et nous le lui avons entendu développer avec amour lors de son passage à Paris. Enfin, Du Chaillu est retourné au Gabon au milieu de l'année dernière, ne projetant rien moins que de gagner le Nyassa de Speke en suivant à peu près la direction de l'équateur. Nous ne pouvons mieux faire connaître le plan de l'ardent voyageur qu'en traduisant la lettre même qu'il a écrite à sir Roderick, lettre dont l'abandon et la simplicité, joints à un sincère accent d'enthousiasme, ont quelque chose de touchant. La lettre est datée de la rivière Fernand Vaz (un peu au sud du Gabon), le 20 août 1864 :

« Mes instruments scientifiques et mes chronomètres me sont arrivés à la fin du mois dernier, dit-il au président de la Société de Londres. Je ne puis vous exprimer combien je me suis senti heureux quand j'ai eu entre les mains cette boîte depuis si longtemps attendue. Je vous ai promis, dans ma dernière lettre, de vous dire quels sont mes projets. Je crains maintenant que vous ne me regardiez comme un visionnaire, quand vous saurez que ce que je me propose c'est de gagner l'intérieur, de suivre ou à peu près la ligne de l'équateur, et d'aller ainsi aussi loin que possible jusqu'à ce que je rencontre quelques-unes des rivières qui tombent dans le Nil, et alors de descendre le grand fleuve jusqu'à la Méditerranée. Je ne veux pas déprécier le moins du monde les travaux des capitaines Speke et Grant; mais je pense que jusqu'à une grande distance à l'ouest des lacs et des rivières qu'ils ont vus il y en d'autres qui vont rejoindre le Nil. En fait, je ne crois pas qu'il y ait une rivière qu'on puisse appeler proprement la source du Nil, mais bien un certain nombre de rivières et de lacs dont l'origine est aux environs de l'équateur, et qui vont former ce que nous appelons le Nil. Avant de quitter l'Angleterre, je voulais seulement essayer d'atteindre jusqu'à sept ou huit cents milles dans l'intérieur, et m'installer pour un temps au milieu des indigènes; mais actuellement je suis décidé à pousser en avant jusqu'à ce que des obstacles se présentent qui m'empêchent d'aller plus loin, et alors de me régler sur les circonstances. C'est une grande entreprise, et je ne me dissimule pas les dangers qui doivent accompagner une pareille expédition. Je sais très-bien qu'il se peut que je n'en revienne pas, ou que les forces physiques me manquent pour achever ce à quoi j'aspire. Mon destin peut bien être de mourir à la peine, pauvre voyageur isolé; mais je ferai de mon mieux, et je ne vois pas de déshonneur à échouer. Je sais, et vous savez aussi, monsieur, que je n'ai qu'un but, agrandir notre connaissance de cette partie inconnue de l'Afrique. Je vais être obligé de prendre avec moi une centaine d'hommes, et je pars dans quelques jours.... »

## VIII

Une pareille résolution mérite toutes nos sympathies; et si elle est poursuivie, comme je n'en veux pas douter, avec l'énergie que cette lettre annonce, elle peut conduire à des résultats importants. Il en faut dire autant du projet de voyage au Tanganika par l'ouest. Il y a là, entre le Gabon et le grand lac, une vaste région et un grand système d'eaux absolument inconnus (celui de l'Ogobaï), dont l'exploration serait une acquisition bien désirable pour la carte d'Afrique. Il en faut dire autant encore du plan que s'est tracé M. de Decken pour l'étude complète du massif des montagnes neigeuses de l'est, et de l'idée d'une nouvelle expédition à l'intérieur de l'Afrique australe par le sud-est, pour la reconnaissance d'une autre lacune de deux cents lieues qui reste entre le sud du Tanganika, relevé en 1858 par Burton, et le Nyassa du Mozambique, cet autre grand lac intérieur étudié à deux reprises par l'intelligent et courageux Livingstone.

Le docteur Livingstone a depuis vingt-cinq ans consacré sa vie aux explorations de l'Afrique méridionale, et nul n'aura fait plus que lui pour étendre les notions

sur la nationalité même du peuple qui l'habite, des divergences d'opinions entre lesquelles de bonnes observations sur place peuvent seules prononcer. Quelques savants n'ont voulu voir dans les Tibbous que de purs nègres; d'autres y verraient plus volontiers une race mixte, mi-nègre, mi-berbère. Cette dernière vue, que pour mon compte je regarde comme la plus probable, a pour elle de puissantes raisons; mais un siècle de controverses ne vaut pas un mois d'observation. M. Rohlf y est bien préparé. Deux voyages dans le Maroc et le Sahara marocain et algérien ont fait apprécier en lui des qualités précieuses chez un voyageur dans ces contrées africaines, la résolution, le sang-froid, le vif désir, comme chez Du Chaillu, de glorifier son nom par quelque belle et fructueuse entreprise; et avec cela l'usage pratique de l'arabe au point d'avoir pu se faire passer pour musulman au milieu même des tribus si défiantes des oasis sahariennes, et un complet acclimatement sous le ciel du tropique. Ce sont de grandes chances de succès[1].

## IX.

On le voit, l'avenir, un avenir prochain, est gros de promesses pour la géographie de l'Afrique. Je puis ajouter qu'un plan bien plus grand encore s'élabore et va bientôt se produire. Très-simple dans sa conception et offrant les plus grandes chances de succès que puisse avoir un voyage en Afrique, ce plan est tel que sans se confondre avec aucune des grandes explorations antérieures dans l'Afrique équatoriale ou tropicale, les explorations de Barth, de Livingstone, de Krapf et de Decken, de Burton et de Speke, de Heuglin et des dames Tinné, il aurait pour résultat de les relier toutes, et en les reliant de les compléter. Dans la pensée de celui de qui le plan émane, et qui l'a développé il y a quelques jours seulement au sein de la Société de géographie de Paris, un pareil voyage serait quelque chose de plus qu'une entreprise purement française, ou allemande, ou anglaise : ce serait une expédition vraiment européenne. Je ne puis entrer plus avant ici dans un pareil sujet; mais il est destiné sans doute à recevoir bientôt une grande publicité.

Ainsi donc, tout annonce que la science aura, d'ici à peu d'années, à enregistrer des résultats aussi grands, plus grands peut-être et plus décisifs, qu'aucun de ceux dont elle s'est enrichie dans ce quartier du globe depuis vingt-cinq ans.

Les explorations africaines tiennent une grande place dans les préoccupations du monde géographique; elles n'en sont pas cependant le seul objet. Un projet d'une nature bien différente a été mis en avant il y a quelques mois au sein de la Société de géographie de Londres, et y a été reçu avec une approbation universelle. Il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle expédition polaire. L'Angleterre a fait depuis longtemps de la région arctique son domaine à peu près exclusif; et celui-là, s'il peut éveiller l'émulation, ne soulèvera ni jalousie ni récriminations, car il est tout scientifique. C'est là surtout que depuis quarante-cinq ans, depuis la première expédition du capitaine Parry, s'est déployé le beau côté du caractère anglais, — l'ardeur passionnée dans les entreprises propres à honorer le pays, et une persévérance inébranlable qui ne tient compte ni des difficultés, ni des périls, ni des sacrifices. Habilement développée par son auteur, le capitaine Sherard Osborne, et vivement appuyée, dans une longue et solennelle discussion, par les hommes les plus autorisés de la marine britannique, la proposition a été acclamée comme une dette d'honneur national. Il ne s'agit plus cette fois d'explorer péniblement tel ou tel passage à travers les îles et les glaces qui obstruent les mers arctiques; il s'agit de pousser droit au pôle, sans se laisser détourner par les obstacles ou les craintes qui ont arrêté les précédentes expéditions, et, terre ou mer, d'y déployer le drapeau anglais.

Le but est bien défini; la route à suivre peut seule offrir quelque incertitude. Le capitaine Osborne, avec sa vieille expérience dans la navigation de ces parages, s'en tient à la baie de Baffin et au détroit de Smith (Smith Sound), qui longe la côte occidentale du Groënland jusqu'au delà du quatre-vingtième parallèle; mais un homme qui a fait depuis de longues années une étude spéciale de la question, le docteur Augustus Petermann (l'éminent directeur des *Mittheilungen* de Gotha), pense que la mer ouverte qui s'étend au-dessus du Spitzberg est une voie préférable. Il expose avec beaucoup de force ses vues à ce sujet dans deux lettres adressées à sir Roderick Murchison, président de la Société de Londres, et les appuie d'un savant mémoire sur la navigation et les courants des deux pôles[1]. Si l'on jette les yeux sur une carte de la région polaire, on voit que la route du Spitzberg s'élève tout droit au nord sans dévier du méridien de Londres. De la Tamise au pôle, l'intervalle est de 40 degrés, ou deux mille quatre cents milles marins, à peu près les deux tiers de la distance de Londres à Washington. Les deux plans contradictoires, le plan de l'officier de marine et celui du géographe, ont été débattus dans une des deux longues séances que la Société de géographie a consacrées à cette discussion scientifique. Chacun des deux plans a eu ses adhérents et ses adversaires, tous parmi les officiers les plus compétents, ce qui prouve qu'ils ont l'un et l'autre leurs avantages et leurs inconvénients. C'est à l'Amirauté à prononcer; mais l'expédition peut être maintenant regardée comme à peu près certaine, quelle que soit la route préférée.

## X

La politesse, à défaut d'autres raisons, nous aurait commandé de donner le pas aux étrangers; mais avant

1. Les *Mittheilungen* publient, en ce moment même, le journal du deuxième voyage de Rohlf au Maroc, et de son retour par le Tafilelt, le Touât, Insalah et Ghadames. Une carte de Hassenstein, admirablement étudiée, ajoute beaucoup à la valeur du journal.

1. *Mittheilungen*, 1865, n° 5.

sur la nationalité même du peuple qui l'habite, des divergences d'opinions entre lesquelles de bonnes observations sur place peuvent seules prononcer. Quelques savants n'ont voulu voir dans les Tibbous que de purs nègres; d'autres y verraient plus volontiers une race mixte, mi-nègre, mi-berbère. Cette dernière vue, que pour mon compte je regarde comme la plus probable, a pour elle de puissantes raisons; mais un siècle de controverses ne vaut pas un mois d'observation. M. Rohlf y est bien préparé. Deux voyages dans le Maroc et le Sahara marocain et algérien ont fait apprécier en lui des qualités précieuses chez un voyageur dans ces contrées africaines, la résolution, le sang-froid, le vif désir, comme chez Du Chaillu, de glorifier son nom par quelque belle et fructueuse entreprise; et avec cela l'usage pratique de l'arabe au point d'avoir pu se faire passer pour musulman au milieu même des tribus si défiantes des oasis sahariennes, et un complet acclimatement sous le ciel du tropique. Ce sont de grandes chances de succès[1].

## IX.

On le voit, l'avenir, un avenir prochain, est gros de promesses pour la géographie de l'Afrique. Je puis ajouter qu'un plan bien plus grand encore s'élabore et va bientôt se produire. Très-simple dans sa conception et offrant les plus grandes chances de succès que puisse avoir un voyage en Afrique, ce plan est tel que sans se confondre avec aucune des grandes explorations antérieures dans l'Afrique équatoriale ou tropicale, les explorations de Barth, de Livingstone, de Krapf et de Decken, de Burton et de Speke, de Heuglin et des dames Tinné, il aurait pour résultat de les relier toutes, et en les reliant de les compléter. Dans la pensée de celui de qui le plan émane, et qui l'a développé il y a quelques jours seulement au sein de la Société de géographie de Paris, un pareil voyage serait quelque chose de plus qu'une entreprise purement française, ou allemande, ou anglaise : ce serait une expédition vraiment européenne. Je ne puis entrer plus avant ici dans un pareil sujet; mais il est destiné sans doute à recevoir bientôt une grande publicité.

Ainsi donc, tout annonce que la science aura, d'ici à peu d'années, à enregistrer des résultats aussi grands, plus grands peut-être et plus décisifs, qu'aucun de ceux dont elle s'est enrichie dans ce quartier du globe depuis vingt-cinq ans.

Les explorations africaines tiennent une grande place dans les préoccupations du monde géographique; elles n'en sont pas cependant le seul objet. Un projet d'une nature bien différente a été mis en avant il y a quelques mois au sein de la Société de géographie de Londres, et y a été reçu avec une approbation universelle. Il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle expédition polaire. L'Angleterre a fait depuis longtemps de la région arctique son domaine à peu près exclusif; et celui-là, s'il peut éveiller l'émulation, ne soulèvera ni jalousie ni récriminations, car il est tout scientifique. C'est là surtout que depuis quarante-cinq ans, depuis la première expédition du capitaine Parry, s'est déployé le beau côté du caractère anglais, — l'ardeur passionnée dans les entreprises propres à honorer le pays, et une persévérance inébranlable qui ne tient compte ni des difficultés, ni des périls, ni des sacrifices. Habilement développée par son auteur, le capitaine Sherard Osborne, et vivement appuyée, dans une longue et solennelle discussion, par les hommes les plus autorisés de la marine britannique, la proposition a été acclamée comme une dette d'honneur national. Il ne s'agit plus cette fois d'explorer péniblement tel ou tel passage à travers les îles et les glaces qui obstruent les mers arctiques; il s'agit de pousser droit au pôle, sans se laisser détourner par les obstacles ou les craintes qui ont arrêté les précédentes expéditions, et, terre ou mer, d'y déployer le drapeau anglais.

Le but est bien défini; la route à suivre peut seule offrir quelque incertitude. Le capitaine Osborne, avec sa vieille expérience dans la navigation de ces parages, s'en tient à la baie de Baffin et au détroit de Smith (Smith Sound), qui longe la côte occidentale du Groënland jusqu'au delà du quatre-vingtième parallèle; mais un homme qui a fait depuis de longues années une étude spéciale de la question, le docteur Augustus Petermann (l'éminent directeur des *Mittheilungen* de Gotha), pense que la mer ouverte qui s'étend au-dessus du Spitzberg est une voie préférable. Il expose avec beaucoup de force ses vues à ce sujet dans deux lettres adressées à sir Roderick Murchison, président de la Société de Londres, et les appuie d'un savant mémoire sur la navigation et les courants des deux pôles[1]. Si l'on jette les yeux sur une carte de la région polaire, on voit que la route du Spitzberg s'élève tout droit au nord sans dévier du méridien de Londres. De la Tamise au pôle, l'intervalle est de 40 degrés, ou deux mille quatre cents milles marins, à peu près les deux tiers de la distance de Londres à Washington. Les deux plans contradictoires, le plan de l'officier de marine et celui du géographe, ont été débattus dans une des deux longues séances que la Société de géographie a consacrées à cette discussion scientifique. Chacun des deux plans a eu ses adhérents et ses adversaires, tous parmi les officiers les plus compétents, ce qui prouve qu'ils ont l'un et l'autre leurs avantages et leurs inconvénients. C'est à l'Amirauté à prononcer; mais l'expédition peut être maintenant regardée comme à peu près certaine, quelle que soit la route préférée.

## X

La politesse, à défaut d'autres raisons, nous aurait commandé de donner le pas aux étrangers; mais avant

1. Les *Mittheilungen* publient, en ce moment même, le journal du deuxième voyage de Rohlf au Maroc, et de son retour par le Tafilelt, le Touât, Insalah et Gh'adamès. Une carte de Hassenstein, admirablement étudiée, ajoute beaucoup à la valeur du journal.

1. *Mittheilungen*, 1865, n° 5.

# LES MISSIONS DU PARAGUAY.

(Voy. la livraison 283e sur le Paraguay [1].)

La province jésuitique du Paraguay, que l'on a appelée aussi du nom pompeux d'*Empire Guaranique*, comprenait trente villages (*pueblos*), répartis depuis le commencement du siècle entre trois États : Le Paraguay, la Confédération Argentine et le Brésil. Voici leur situation et leurs noms :

*Huit* peuplades étaient comprises dans le Paraguay proprement dit; ce sont : Ilapua, Jesus, Trinidad, San-Cosme, San-Ignacio-Guazù (*le Grand*), Santa-Maria de Fé, Santa-Rosa et Santiago.

*Quinze* Missions ou *Reductions* étaient situées dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre les fleuves Paranà et Uruguay : Candelaria, Santa-Ana, Loreto, Corpus, San-Ignacio-Mini (*le Petit*), San-Xavier, San-Carlos, San-José, Santa-Maria la Mayor, Martyres, Apostoles, Concepcion, Yapeyu, La Cruz, Santo Tomé.

Enfin, *sept* Missions, dites *Orientales*, avaient été fondées sur la rive gauche de l'Uruguay, entre ce fleuve et les possessions portugaises : San-Angol, San-Miguel, San-Lorenzo, San-Juan, San-Luis de Gonzaga, San-Nicolas et San-Borja.

Trois villages, Bélem, San-Joaquin et San-Estanislao, élevés au N. du Paraguay, n'étaient pas considérés comme faisant partie de la province dite *des Missions*, quoique destinés à assurer ses communications avec celles de Moxos et de Chiquitos.

Chaque Mission était gouvernée par deux pères Jésuites. L'un (le supérieur ou curé) avait l'administration temporelle; l'autre (le vicaire ou compagnon) était chargé du spirituel.

Les Indiens, soumis à un tribut annuel au profit des *coffres du roi*, travaillaient pour la communauté dont ils recevaient leur nourriture, des vêtements, des secours et des soins en cas de maladie, ou dans leur vieillesse. Les produits du travail commun, conduits à Buenos-Ayres par la voie des rivières, y étaient vendus par les soins du P. Procureur. Le produit de la vente était consacré, en partie, à l'achat d'articles d'Europe nécessaires à la Mission, et de très-riches ornements destinés à son église.

La population de la province entière, souvent décimée par des épidémies de variole, n'a jamais dépassé le chiffre de cent trente mille habitants. Elle s'élevait à quatre-vingt-treize mille cent quatre-vingt-un, lorsque les jésuites l'abandonnèrent en 1768, en vertu du décret d'expulsion signé par le roi Charles III, le 2 avril de l'année précédente.

Aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, les établissements de l'Ordre ont entièrement disparu ; mais les causes de leur destruction ne sont pas les mêmes pour tous.

Les Missions du Paraguay ont été dissoutes par le président Lopez, au mois d'octobre 1848. Le gouvernement s'est emparé des biens des Indiens qu'il a rendus à la liberté, en abolissant le régime de la communauté, mais si, sur ce point, l'œuvre sociale a disparu, l'œuvre matérielle subsiste encore, et les monuments bâtis par la célèbre compagnie sont encore debout.

Dans l'Entre-Rios, il ne reste plus rien; partout la solitude, et l'abandon le plus complet. Des amas de décombres, recouverts et cachés par une végétation luxuriante, signalent seuls l'emplacement des villages ruinés par les Portugais en 1817.

Enfin, les Missions orientales de l'Uruguay, presque entièrement détruites, offrent cependant encore des traces remarquables de leurs édifices et de leur splendeur passée (voy. le *Tour du Monde* n° 283, p. p. 342-343). Mais toute la population a disparu, dispersée ou détruite par la double invasion d'Artigas et du général Rivera en 1817 et 1828, lors de la guerre entre le Brésil et l'État Oriental (Montevideo).

1. Les dessins du n° 283e sur le *Paraguay et les missions des Jésuites*, sont tirés de l'*Atlas* qui accompagne l'ouvrage de M. le docteur Demersay.

# LES MISSIONS DU PARAGUAY.

(Voy. la livraison 283e sur le Paraguay [1].)

La province jésuitique du Paraguay, que l'on a appelée aussi du nom pompeux d'*Empire Guaranique*, comprenait trente villages (*pueblos*), répartis depuis le commencement du siècle entre trois États : Le Paraguay, la Confédération Argentine et le Brésil. Voici leur situation et leurs noms :

*Huit* peuplades étaient comprises dans le Paraguay proprement dit; ce sont : Itapua, Jesus, Trinidad, San-Cosme, San-Ignacio-Guazù (*le Grand*), Santa-Maria de Fé, Santa-Rosa et Santiago.

*Quinze* Missions ou *Reductions* étaient situées dans l'Entre-Rios, c'est-à-dire entre les fleuves Paranà et Uruguay : Candelaria, Santa-Ana, Loreto, Corpus, San-Ignacio-Mini (*le Petit*), San-Xavier, San-Carlos, San-José, Santa-Maria la Mayor, Martyres, Apostoles, Concepcion, Yapeyu, La Cruz, Santo Tomé.

Enfin, *sept* Missions, dites *Orientales*, avaient été fondées sur la rive gauche de l'Uruguay, entre ce fleuve et les possessions portugaises : San-Angol, San-Miguel, San-Lorenzo, San-Juan, San-Luis de Gonzaga, San-Nicolas et San-Borja.

Trois villages, Bélem, San-Joaquin et San-Estanislao, élevés au N. du Paraguay, n'étaient pas considérés comme faisant partie de la province dite *des Missions*, quoique destinés à assurer ses communications avec celles de Moxos et de Chiquitos.

Chaque Mission était gouvernée par deux pères Jésuites. L'un (le supérieur ou curé) avait l'administration temporelle; l'autre (le vicaire ou compagnon) était chargé du spirituel.

Les Indiens, soumis à un tribut annuel au profit des *coffres du roi*, travaillaient pour la communauté dont ils recevaient leur nourriture, des vêtements, des secours et des soins en cas de maladie, ou dans leur vieillesse. Les produits du travail commun, conduits à Buenos-Ayres par la voie des rivières, y étaient vendus par les soins du P. Procureur. Le produit de la vente était consacré, en partie, à l'achat d'articles d'Europe nécessaires à la Mission, et de très-riches ornements destinés à son église.

La population de la province entière, souvent décimée par des épidémies de variole, n'a jamais dépassé le chiffre de cent trente mille habitants. Elle s'élevait à quatre-vingt-treize mille cent quatre-vingt-un, lorsque les jésuites l'abandonnèrent en 1768, en vertu du décret d'expulsion signé par le roi Charles III, le 2 avril de l'année précédente.

Aujourd'hui, et depuis bien longtemps déjà, les établissements de l'Ordre ont entièrement disparu ; mais les causes de leur destruction ne sont pas les mêmes pour tous.

Les Missions du Paraguay ont été dissoutes par le président Lopez, au mois d'octobre 1848. Le gouvernement s'est emparé des biens des Indiens qu'il a rendus à la liberté, en abolissant le régime de la communauté, mais si, sur ce point, l'œuvre sociale a disparu, l'œuvre matérielle subsiste encore, et les monuments bâtis par la célèbre compagnie sont encore debout.

Dans l'Entre-Rios, il ne reste plus rien; partout la solitude, et l'abandon le plus complet. Des amas de décombres, recouverts et cachés par une végétation luxuriante, signalent seuls l'emplacement des villages ruinés par les Portugais en 1817.

Enfin, les Missions orientales de l'Uruguay, presque entièrement détruites, offrent cependant encore des traces remarquables de leurs édifices et de leur splendeur passée (voy. le *Tour du Monde* n° 283, p. p. 342-343). Mais toute la population a disparu, dispersée ou détruite par la double invasion d'Artigas et du général Rivera en 1817 et 1828, lors de la guerre entre le Brésil et l'État Oriental (Montevideo).

1. Les dessins du n° 283e sur le *Paraguay et les missions des Jésuites*, sont tirés de l'*Atlas* qui accompagne l'ouvrage de M. le docteur Demersay.

# GRAVURES.

## GRAVURES.

# TABLE DES MATIÈRES.

# TABLE DES MATIÈRES.